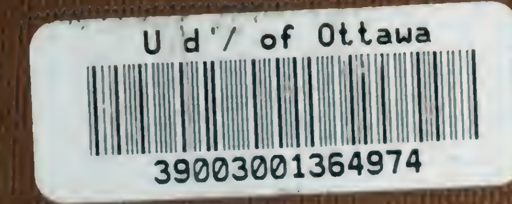

U d'/ of Ottawa
39003001364974

THÉATRE

D'EURIPIDE

COULOMMIERS
Imprimerie Paul Brodard.

THÉATRE
D'EURIPIDE
ET FRAGMENTS

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC INTRODUCTION, NOTICES ET NOTES

PAR G. HINSTIN

Ancien membre de l'École française d'Athènes.
Docteur ès lettres.



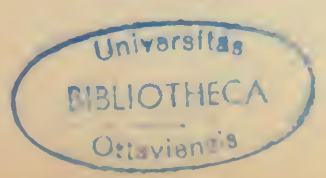
TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1896



INTRODUCTION

Euripide est contemporain des deux autres grands poètes tragiques d'Athènes. Ses biographes le font naître en 480 avant J-C., le jour même où Eschyle, dans la force de l'âge, combattait à Salamine, et où le jeune Sophocle chantait le pæan de la victoire : l'imagination des Grecs se plaisait à ces rapprochements ingénieux. Cependant on pourrait croire qu'il appartient à un autre siècle, à une autre génération. Il représente une époque de doute, comme Eschyle une époque de foi. Son théâtre reproduit le mouvement des idées et la fièvre des passions qui agitaient le peuple athénien pendant cette longue guerre intestine, dont la Grèce ne se relèvera pas, tandis que le théâtre d'Eschyle respire l'enthousiasme religieux et patriotique de la période des guerres nationales. Cet antagonisme des deux poètes est visible dans le théâtre même d'Euripide, où les allusions épigrammatiques à Eschyle ne sont pas rares : il apparaît surtout, un an après la mort d'Euripide, en 405, dans la comédie des *Grenouilles*, où Aristophane les met aux prises sur la scène, pour exalter le vieux poète croyant et rabaisser le poète philosophe et novateur, dont la renommée ne fera que grandir. Entre

Euripide et Sophocle la différence n'est pas moins grande. Sophocle n'a cependant que quinze ans de plus qu'Euripide : il lui survit même quelques mois, et porte le deuil de son émule. Mais ils n'ont pas le même tour d'esprit ; ils ne puisent pas à la même source d'inspiration, ils ne sont pas de la même école, et ne paraissent pas être du même temps. Leur vie offre le même contraste que leur poésie, aussi sereine chez l'un que troublée et tourmentée chez l'autre. Celle de Sophocle est heureuse, paisible, honorée : il est vingt fois couronné aux concours dramatiques, sans jamais descendre au-dessous du troisième rang. Euripide, sur plus de quatre-vingt-dix pièces, ne remporte que cinq victoires, dont une posthume. Par ses nouveautés hardies, goûtées de quelques esprits d'élite, mais encore suspectes à la foule, il s'expose à de grands dangers et s'attire d'implacables haines. Il voit ses infortunes domestiques étalées sur la scène et livrées sans pitié à la risée publique. Enfin il va mourir dans un pays barbare, à la cour d'un roi de Macédoine, et ses restes ne reposeront pas dans la terre natale. Sombre, soucieux, « ennemi du rire, » on lisait sur son visage les luttes et les amertumes de sa vie, ainsi que les inquiétudes de sa pensée. Sophocle suit la tradition religieuse d'Eschyle, mais il l'éclaire des rayons de cette haute raison, qui inspire alors la politique et l'éloquence de Périclès, comme elle guide le ciseau de Phidias : il ne laisse pas troubler l'harmonie de sa pensée ni de son œuvre par l'esprit nouveau qui fermente autour de lui. Euripide s'y abandonne tout entier, pour transformer la tragédie athénienne, la faire descendre de ces hauteurs idéales, et créer un drame plus vivant, plus passionné, plus réel, où les héros, ramenés aux proportions ordinaires de l'humanité, agissent, pensent et parlent, comme s'ils

étaient contemporains d'Euripide et de la crise morale que traverse Athènes dans la seconde moitié du ve siècle.

Depuis longtemps, en effet, l'antique théologie d'Homère et d'Hésiode est minée et menacée par les progrès de la raison hellénique. Voici que la guerre est ouvertement déclarée : la critique, la philosophie, la science viennent conquérir et renouveler le génie attique. Les Sages d'Ionie ébranlent l'ancien paganisme par l'explication naturelle des phénomènes célestes, et ceux de la Grande-Grèce par la nouveauté de leur subtile et puissante dialectique. Hippocrate bannit le merveilleux de la médecine, et Thucydide de l'histoire : Euripide le discute sur la scène, où il est forcé de le subir. Ces mythes héroïques et divins, qui s'imposent à la tragédie, charment l'imagination et choquent la raison du poète, ainsi réduit à se trouver en désaccord avec lui-même et en conflit avec ses propres sujets. « Comment croire, dit-il, que le soleil ait détourné son char enflammé, et changé sa route, parce qu'un homme a été coupable? Ces légendes n'ont été inventées que pour faire peur aux mortels et enrichir le culte des dieux. » Dans Eschyle, dans Sophocle même, c'est Apollon qui arme le bras d'Oreste contre sa mère. Euripide proteste contre cet ordre sacrilège. Oreste croit que c'est « un démon malfaisant » qui lui a parlé du haut du trépied de Delphes ; et, quand il a tué sa mère, ce ne sont plus les Furies, ni les serpents des Furies, qui troublent le cœur du parricide, c'est le cri de sa conscience. Ces dieux de la fable, Euripide ne peut ni ne veut les exiler de la tragédie : il leur y fait, au contraire, une large place. soit comme personnages de prologue, soit comme machines de dénouement. Mais il condamne les honteux exemples qu'ils donnent aux mortels. Créuse a été séduite et abandonnée par Apollon : « Non, s'écrie Ion,

cela ne peut être : c'est le crime d'un homme, et non pas d'un dieu. » Thésée vient de raconter la vie peu édifiante de Zeus, soit comme mari, soit comme fils : « Si les dieux, répond Héraclès, sont adultères, ils ne sont pas dieux. » Euripide croit au *Logos* d'Héraclite, à cette « Raison, qui est le principe de tout ». Il croit à l' « Esprit » de son maître Anaxagore, « la plus subtile et la plus pure des substances, qui possède la connaissance absolue de tout et la toute-puissance. » C'est cet « Esprit incréé » qu'il invoque dans un admirable fragment du *Pirithoüs* (si cette tragédie est de lui). Plus d'une fois il développe par la bouche de ses héros les hautes doctrines de la philosophie nouvelle sur la nature et sur la divinité : dans la pièce qui porte précisément ce nom, *Mélanippe la Philosophe* montait en chaire pour enseigner ce qu'on peut appeler la religion d'Anaxagore. C'est une autre femme, Hécube, qui s'adresse ainsi au dieu inconnu d'Euripide : « O toi qui soutiens la terre et y résides, qui que tu sois, dieu que nous ne pouvons connaître, nécessité de la nature, ou intelligence des mortels, je t'adore, ô Zeus! car c'est toi qui, par des voies mystérieuses, diriges selon la justice toutes les choses humaines. » Et Ménélas lui répond : « Qu'est-ce à dire? quelle est cette prière d'un nouveau genre? »

Penseurs très libres et très hardis, les héros d'Euripide sont aussi des raisonneurs. Dans les situations les plus dramatiques, ils se plaisent à discourir et à moraliser. Ils aiment l'argumentation, la controverse, les luttes oratoires, les plaidoyers pour et contre. On comprend que Quintilien le juge « plus utile que Sophocle à ceux qui se préparent au barreau ». Un changement profond s'accomplissait dans l'éducation athénienne, comme dans tout le reste. Elle se bornait jusqu'alors aux leçons

de musique et de gymnastique, aux impressions et aux exemples du dehors, de la place publique, de la vie politique et religieuse. Mais ces leçons ne suffisent plus à l'avide curiosité qui, suivant Aristote, s'était emparée des Grecs depuis les guerres médiques. Voici venir des maîtres ingénieux, éloquents, qui se flattent d'enseigner tous les secrets de la pensée et de la parole, la philosophie et la rhétorique, d'abord distinctes, alors confondues dans l'enseignement des sophistes, pour se séparer bientôt en deux écoles jalouses et rivales. Socrate dans ses conversations familières propage les idées nouvelles. Gorgias, Protagoras, Prodicos ouvrent des écoles de rhétorique et de philosophie ; Euripide, leur disciple, transporte cet enseignement sur la scène ; et Aristophane leur déclare la guerre à tous au nom des vieilles mœurs menacées. Ce défenseur passionné, spirituel, éloquent, des anciennes traditions d'Athènes, associe à juste titre Euripide et Socrate dans sa crainte et dans sa haine de l'esprit nouveau : il devait voir et combattre en eux de dangereux « idéologues ». Mais, trompé par une spécieuse apparence, il les confond odieusement l'un et l'autre avec les sophistes les plus décriés, il les accuse tous les deux d'impiété et d'immoralité, tandis que le poète, comme le sage, se fait l'idée la plus haute et la plus pure de la divinité, et met son habile dialectique au service d'une morale si élevée qu'on a pu la rapprocher en maints endroits du langage des livres saints.

La politique devait trouver place, comme la philosophie et la sophistique, dans cette tragédie nouvelle, dont les sujets fabuleux n'étaient que le cadre et le fond d'un tableau, où était prise sur le vif et peinte d'après nature la réalité humaine, athénienne, contemporaine. Il n'est donc pas étonnant qu'on puisse y saisir encore aujour-

d'hui le contre-coup des événements d'alors, l'écho des luttes de l'Agora, les émotions patriotiques ressenties par un grand poète, qui était un bon citoyen, à l'époque de la guerre du Péloponnèse. On y reconnaît, ou l'on croit y reconnaître, Périclès et Alcibiade, Pylos et l'expédition de Sicile, les succès et les revers. Euripide y discute les questions du jour, les traités et les alliances. Par de perpétuelles allusions, et souvent sans détours, il entretient dans les cœurs, il attise la haine de Sparte. Il ne se lasse pas de flétrir les démagogues. On se croit à Argos, au temps d'Oreste : on se trouve, en réalité, à Athènes, sur le Pnyx, en pleine assemblée du peuple, au temps d'Euripide. Le poète philosophe a peu de goût pour le gouvernement de la multitude, qu'il appelle « un terrible fléau ». Mais il n'aime pas davantage l'aristocratie, insolemment fière de sa naissance et de ses richesses. C'est, à ses yeux, la classe « moyenne » qui est le plus ferme appui d'un État ; c'est surtout l'homme des champs, celui qui travaille la terre « de ses propres mains ». Un humble paysan vient de se montrer généreux et magnanime : il a « la vraie noblesse, qui est celle de l'âme ». Euripide se plaît à montrer le peuple déjà libre et souverain, même au temps des rois : et l'on sait avec quelle élévation il oppose aux misères et aux hontes de la tyrannie la liberté et l'égalité athéniennes dans une scène des *Suppliantes*, qui fait penser à la grande délibération politique du deuxième acte de *Cinna*. C'est une des expressions les plus éloquentes du patriotisme qui anime son théâtre. Dans toutes ses tragédies on trouve un hommage à Athènes, un souvenir poétique des traditions, des légendes, des gloires athéniennes. Neuf traitent des sujets attiques : dans les autres, il ne laisse échapper aucune occasion de célébrer Athènes, son ciel, son génie, ses héros et ses

dieux, son respect des hôtes et des suppliants, sa justice, sa générosité. Dans *Ion*, il exalte la pureté et la sainteté de sa race; dans *Érechthée*, son héroïsme : et l'on ne s'étonne pas que, au siècle suivant, l'orateur Lycurgue, citant un des trop rares fragments de cette tragédie aujourd'hui perdue, l'admirable exhortation d'une mère athénienne qui consent à l'immolation de sa fille pour le salut de la patrie, félicite le poète « d'avoir offert ce glorieux exemple et donné cette leçon de patriotisme à ses concitoyens ».

Plutarque dit d'Euripide qu'il « excellait à connaître les maladies du corps politique » : il connaissait mieux encore le cœur humain. Il ne peut lui suffire de transformer la scène en chaire ou en tribune. Il est, avant tout, poète dramatique. Il jette ses héros au milieu d'aventures tragiques, où il nous fait assister aux agitations et aux crises de leur âme, pour remuer la nôtre. Que ces aventures ne soient souvent qu'un jeu de son imagination, et que ce pathétique ne soit pas toujours de bon aloi, on ne peut le nier. Mais nul n'est plus que lui habile à exciter la pitié aussi bien que la terreur; nul ne le surpasse ou même ne l'égale dans l'émouvante peinture des passions. La passion règne en souveraine dans ses tragédies. On s'explique ainsi que la femme y apparaisse au premier plan avec ses amours et ses haines, ses emportements et ses tendresses. C'est, à coup sûr, une des nouveautés les plus originales et les plus fécondes de son théâtre. Ce n'est pas qu'il épargne aux femmes la satire ni les épigrammes : Aristophane l'appelle *misogyne*, « ennemi des femmes », et il le met en scène sous cette figure dans sa comédie des *Thesmophores*. Aristophane aurait bien pu se tromper; et Sophocle paraît avoir été plus près de la vérité en disant (s'il l'a dit) qu' « Euripide ne haïssait les femmes que dans ses

tragédies ». Ses traits satiriques, ses injures mêmes indiqueraient donc qu'il a dû beaucoup souffrir, par leur fait, dans sa tendresse et dans sa sensibilité. Ce qui est certain, c'est que peu de poètes ont tracé d'une touche plus délicate toutes les nuances des sentiments de l'âme féminine. C'est lui qui a peint les furieuses passions d'une Phèdre ou d'une Médée, et ces mères, ces épouses, ces sœurs touchantes, Électre, Alceste, Andromaque, et ces pures et idéales figures de Polyxène, de Macarie, d'Iphigénie, qu'il semble avoir créées pour se consoler du spectacle de la réalité. Triste spectacle, qui assombrit le théâtre d'Euripide. Mais le poète désenchanté a des larmes pour toutes les misères humaines. Il a pitié des humbles et des faibles. Il nous attendrit sur l'enfance et sur la vieillesse. Il prêche la justice et la charité. Il juge que « l'esclave vaut l'homme libre, s'il est homme de bien » ; et il montre Alceste, avant de mourir, disant adieu, tendant la main à tous ses vieux serviteurs. Thésée ne croit pas s'abaisser en lavant lui-même les morts avant de leur donner la sépulture : « Est-il donc humiliant de prendre part aux maux communs de l'humanité? » C'est aussi un héros d'Euripide qui donne cette définition du vrai Juste : « celui qui vit pour son prochain, et non pour soi. »

Ainsi Euripide est de son temps et le devance : sa renommée ne pouvait donc que grandir, à mesure que se répandaient les idées nouvelles qui sont l'âme de son théâtre. Au lendemain de sa mort, lorsqu'Athènes en deuil, après avoir inutilement demandé au roi Archélaos le corps du poète, venait de lui élever un cénotaphe, que le voyageur Pausanias verra encore sur la route du Pirée, Eschyle, dans la comédie des *Grenouilles*, ne craint pas de dire à Euripide : « Ma poésie me survit; la tienne est morte avec toi. » Cette année même, ou

l'année suivante, les juges du concours tragique donnaient un éclatant démenti à Aristophane en couronnant *Alcméon, les Bacchantes* et *Iphigénie à Aulis*. Peu après, les vainqueurs d'Athènes, qui avaient décidé sa ruine, lui font grâce en faveur du grand poète, de même que, après le désastre de l'expédition de Sicile, des Athéniens fugitifs et errants avaient trouvé le salut en récitant des vers d'Euripide. Il devient et il reste le plus populaire, le plus universellement admiré des poètes dramatiques d'Athènes. C'est Euripide que les acteurs les plus célèbres jouent de préférence, et dont ils vont porter les chefs-d'œuvre dans toutes les villes de la Grèce et de l'Orient le plus reculé. C'est de lui que procède la Comédie Nouvelle : Ménandre, suivant le mot de Quintilien, « suit ses traces »; Diphile, en le citant, l'appelle « poète d'or »; et l'un des personnages de Philémon déclare que, « s'il était sûr qu'une fois mort on garde encore quelque sentiment, il se pendrait aussitôt pour aller voir Euripide. » Ses vers étaient présents à toutes les mémoires et intervenaient sans cesse, par des allusions piquantes, dans les scènes de la vie réelle. C'est lui que citent le plus souvent les orateurs à la tribune, les sophistes et les rhéteurs dans leurs chaires, les philosophes dans leurs écoles, les grammairiens et les lexicographes, les moralistes païens et les apologistes chrétiens dans leurs écrits. Aussi, quand sept tragédies seulement d'Eschyle et autant de Sophocle ont échappé pour nous au naufrage de l'antiquité, en avons-nous conservé dix-neuf d'Euripide, avec plus de deux mille vers des pièces perdues. Euripide occupe plus de place qu'Eschyle et Sophocle dans la tragédie latine. Il était plus accessible aux Romains : son pathétique répondait mieux à leur goût de vives et fortes émotions, ses maximes philosophiques à leur tour d'esprit sententieux, sa rhétorique à leur admiration

naïve des artifices de la parole. C'est surtout d'Euripide, tout au moins d'Euripide traduit par Sénèque, que s'inspire le théâtre français de la Renaissance dans les imitations, bien imparfaites encore, de Baïf et de Garnier. C'est au plus pathétique, au plus tragique des poètes, comme l'appelait Aristote, que Racine emprunte, pour les marquer, il est vrai, du sceau de son génie, les sujets, non pas seulement des *Frères ennemis*, mais de ses chefs-d'œuvre, d'*Andromaque*, d'*Iphigénie en Aulide*, de *Phèdre*, et même d'*Athalie*. Enfin cet ancien, ce poète du siècle de Périclès a, en quelque sorte, pressenti et devancé, il a réalisé en partie dans ses œuvres les théories modernes de l'art dramatique. Après la tragédie religieuse d'Eschyle et la tragédie idéale de Sophocle, Euripide crée la tragédie humaine, celle qui nous donne le spectacle saisissant et toujours vrai de nos passions et de nos faiblesses, et qui peint, avec toute la variété et toute la naïveté des émotions et des événements qui la traversent, la vie telle qu'elle est, le rire à côté des larmes, sentiments et langage tour à tour sublimes et familiers, grandeur et petitesse, héroïques dévouements et lâche égoïsme : œuvre bien vivante et touchante, où respire déjà ce sentiment mélancolique des tristesses humaines, qui semble n'appartenir qu'à nos pays et à nos temps sombres; où peut-être même se reconnaîtraient parfois Shakspeare et Molière. Euripide est, comme Molière, un « contemplateur », et il a de Shakspeare le libre et large développement scénique du drame de la vie et de l'éternelle tragi-comédie humaine, et ce regard profond, pénétrant, douloureusement ironique et sceptique jeté sur les misères de notre destinée. Aussi semble-t-il qu'on ait de nos jours pour son théâtre un goût particulier. Il est beaucoup lu, et, par conséquent, beaucoup traduit. Nous en offrons au public une tra-

duction nouvelle [1] et pour la première fois complète. On y trouvera les fragments des pièces perdues, qui tiennent une si grande place dans l'œuvre du poète, et qui forment une sorte d'Anthologie, singulièrement précieuse, de *Pensées* d'Euripide.

1. D'après le texte de M. H. Weil pour les *Sept Tragédies* et *Alceste*, et celui de Nauck pour les onze autres, ainsi que pour les *Fragments*.

ALCESTE

PERSONNAGES

APOLLON.
THANATOS.
LE CHOEUR.
UNE ESCLAVE.
ALCESTE.
ADMÈTE.
EUMÈLOS.
HÉRACLÈS.
PHÉRÈS.
UN SERVITEUR.

NOTICE SUR ALCESTE

C'est un dieu qui ouvre ce drame si humain. Apollon sort de la maison d'Admète, roi de Phères. Réduit à garder ses troupeaux, après avoir été exilé du ciel, il a été traité par lui avec bonté. Pour l'en récompenser, il a obtenu des Parques qu'Admète échapperait à la mort, si quelqu'un voulait mourir pour lui. Seule, Alceste se dévoue : elle va rendre l'âme. Apollon s'éloigne : car les dieux doivent fuir, comme une souillure, la vue des mourants. Sur le seuil du palais il rencontre le Génie de la mort : Thanatos reproche à Apollon de lui avoir ravi Admète ; il le soupçonne de vouloir maintenant sauver Alceste. Apollon ne lui demande que de la laisser vieillir : vaine prière! Il annonce alors à l'odieuse divinité la venue du héros qui doit lui arracher sa victime.

Des vieillards de Phères, qui forment le chœur, viennent chercher des nouvelles d'Alceste. Est-elle morte? Vit-elle encore? On n'entend aucun bruit dans le palais. Rien, à l'entrée, n'annonce des funérailles prochaines. Le jour est pourtant venu où Alceste doit descendre aux enfers. Ils interrogent avec inquiétude une esclave qui sort de la maison tout en larmes : sa maîtresse se purifie pour mourir; elle se pare comme pour une fête; elle s'approche de tous les autels pour y prier et les couronner de fleurs. Elle embrasse plusieurs fois, en pleurant, sa couche nuptiale, et dit adieu, en leur tendant la main, à tous ses serviteurs.

Alceste paraît elle-même, mourante, soutenue par Admète, suivie de ses enfants : elle veut voir une dernière fois la lumière. Mais déjà Charon l'appelle; ses yeux se voilent. Avant de mourir, elle adresse à Admète sa prière suprême; elle ne lui demande qu'une grâce : que ses enfants restent les maîtres dans la maison! qu'il ne leur donne pas une marâtre! Et elle s'attendrit à la pensée de l'abandon où va rester sa fille. Admète lui en fait le serment, il restera fidèle à son souvenir et portera à jamais son deuil. Il vivra avec son image « modelée par la main d'un habile artiste »; il la reverra en songe ; il serait capable, s'il avait la lyre d'Orphée, d'aller l'arracher aux enfers. Alceste lui remet ses enfants entre les mains, et, après des adieux déchirants,

elle expire. Eumélos, penché sur elle, appelle sa mère et pleure. Admète ordonne que la ville entière prenne le deuil; il va préparer les funérailles. Les pieux vieillards doivent rester, et chanter l'hymne des morts.

Pendant qu'ils célèbrent la gloire d'Alceste, ils voient venir Héraclès, qui se rend en Thrace, où il doit enlever pour Eurysthée les chevaux sauvages de Diomède : en traversant la Thessalie, il s'arrête à Phères, dans la maison d'Admète, à qui il est uni par les liens de l'hospitalité. Le voici lui-même. Mais pourquoi ce deuil, ces cheveux rasés? A-t-il perdu un de ses enfants ou de ses parents? est-ce Alceste qu'il pleure? Héraclès reçoit une réponse équivoque; il refuse de troubler par sa présence une maison qu'a touchée la mort. Il faut qu'Admète le supplie de ne pas faire cette injure à son foyer : il se laisse conduire par un esclave dans l'appartement des hôtes, au fond du palais, assez loin pour que les lamentations n'arrivent pas jusqu'à lui. Et le chœur chante la généreuse hospitalité d'Admète : il a reçu Apollon, il reçoit Héraclès; sa piété sera récompensée.

Cependant le corps d'Alceste sort du palais, porté sur les épaules des serviteurs. Admète se prépare à le suivre : il s'arrête à la vue de son père, le vieux Phérès, qui arrive pour offrir, lui aussi, à celle qui n'est plus des présents funèbres. Il le repousse durement. C'est alors que, dans un long et pénible débat, qui éclaire d'une triste lumière les replis intimes du cœur humain, le père et le fils se renvoient mutuellement le reproche de lâcheté, s'accusent l'un l'autre d'avoir trop aimé la vie et laissé mourir Alceste. Admète, suivi du chœur, la conduit au bûcher et au tombeau.

Sur la scène restée vide, l'esclave chargé de servir Héraclès vient se plaindre de l'hôte importun qui boit et chante, couronné de myrte, pendant que toute la maison pleure, et qui l'a empêché lui-même d'accompagner le corps de sa chère maîtresse. Héraclès arrive à son tour, pour donner au pauvre serviteur une leçon de joyeuse philosophie, pour apprendre en même temps de lui la triste vérité, la mort d'Alceste. Il rougit de lui-même. Mais sa résolution est prise : il ira près du tombeau où l'on conduit Alceste; il guettera « le roi des morts, Thanatos, aux vêtements noirs, » s'élancera sur lui, et lui arrachera sa proie. Dût-il l'aller chercher jusqu'aux enfers, il la rendra au malheureux Admète, à son hôte généreux.

Admète revient des funérailles, et, au moment de rentrer dans sa maison vide, exhale en plaintes pathétiques sa douleur et son remords. Le chœur des vieillards, qui rentre en scène avec lui, essaye en vain de le calmer. Que ne s'est-il jeté dans la fosse creusée pour le tombeau? Quelle fête jadis, quand, au milieu du cortège d'hyménée, il conduisait Alceste dans la chambre nuptiale! quel deuil aujourd'hui! quelle solitude! quelle vie misérable et déshonorée! Le chœur l'exhorte à se soumettre à l'implacable nécessité : le souvenir d'Alceste restera cher à tous les cœurs. En son tombeau, devenu pour elle un sanctuaire, elle sera adorée comme une sainte.

Le dénouement ramène le spectateur en plein merveilleux, mais sous une forme ingénieuse et touchante. Héraclès arrive, suivi d'une femme voilée : c'est, dit-il, une esclave qu'il a gagnée en prix dans des jeux publics, après une longue lutte. Il demande à Admète de la lui garder dans son palais, jusqu'à ce qu'il revienne de Thrace. Admète le supplie de la confier à un autre : elle ne ferait que raviver sa douleur. Déjà même, sous son voile, par la taille et le port, elle lui rappelle Alceste ; et il fond en larmes. Héraclès le presse. Il finit par prendre la main de l'étrangère; son voile est levé : c'est elle! Admète éperdu n'en peut croire ses yeux : est-ce un fantôme sorti des enfers ? Peut-il la toucher, lui parler? Il lui parle, avec quelle tendresse! Mais elle reste immobile et muette. Il ne pourra entendre sa voix qu'après trois jours de purification. En attendant, Héraclès l'invite à conduire Alceste dans sa demeure, et à continuer d'observer envers ses hôtes la justice et la piété. Puis le héros libérateur part pour accomplir ses autres travaux, et pour suivre « la voie rude et escarpée où l'entraîne sa destinée ».

A en juger par l'analyse qu'on vient de lire, il ne semble pas qu'on puisse se méprendre sur le caractère de cette tragédie, encore moins lui refuser ce nom. Telle est pourtant l'opinion émise déjà par quelques critiques anciens. On lit dans un argument de la pièce, que l'*Alceste*, comme *Oreste*, par son dénouement heureux, s'éloigne de la tragédie (c'était un des principes établis par Aristote); qu'elle se rapproche plutôt de la comédie, et ressemble à un drame satyrique. Un autre fragment de notice, plus récemment découvert, porte sur *Alceste* le même jugement, en y joignant des renseignements nouveaux. Il nous fait connaître la date de la pièce, représentée, dit-il, sous l'archontat de Glaucinès, la 2e année de la 85e Olympiade (439 av. J.-C.), dans un concours où Sophocle l'emporta sur Euripide : il ajoute que l'*Alceste* formait la quatrième partie d'une tétralogie, dont les trois premières pièces étaient *les Crétoises*, *Alcméon à Psophis* et *Télèphe*. On devait naturellement en conclure qu'elle y figurait comme drame satyrique (voir la notice du *Cyclope*).

Mais comment concilier cette opinion avec le témoignage d'Aristophane, qui cite plusieurs fois l'*Alceste*, et toujours comme une tragédie? De plus, même en supposant que cette forme primitive de la poésie dramatique athénienne se soit de plus en plus épurée, comment comprendre un drame satyrique sans satyres? Enfin dans la liste des pièces d'Euripide, comme d'Eschyle et Sophocle, dont les titres nous sont connus, on ne trouve pas assez de drames satyriques pour que chaque tétralogie ait pu avoir le sien : comment expliquer cette disproportion, à moins d'admettre que le drame satyrique ait été souvent remplacé par une quatrième tragédie d'un genre mixte et tempéré?

Telle est, en effet, l'*Alceste*, ou plutôt telle est la tragédie même d'Euripide, image de la vie, qui mêle le rire aux larmes, et met à l'épreuve les moins nobles comme les plus généreux sentiments de l'homme. L'égoïsme d'Admète et de Phérès fait d'autant plus ressortir la tendresse et le dévouement d'Alceste; les chants joyeux d'Héraclès

forment un dramatique contraste avec les sanglots de la maison en deuil; son indiscrète gaieté, dont il a honte, nous fait plus admirer l'élan et l'intrépidité de son héroïsme. C'est peut-être pour n'être pas réduit par le goût du temps à en altérer la vérité profondément humaine, que Racine a renoncé à transporter sur la scène française l'*Alceste* grecque, si bien faite pour tenter et inspirer son génie.

ALCESTE

APOLLON. O palais d'Admète, où j'ai dû me contenter d'une nourriture d'esclave, tout dieu que je suis! Zeus l'a voulu. Il avait tué mon fils Asclèpios [1], en le frappant au cœur de ses traits enflammés. Irrité, je tue les Cyclopes qui forgeaient sa foudre [2]. Pour me punir, mon père m'a condamné à servir chez un mortel. Arrivé dans ce pays [3], je faisais paître les bœufs d'Admète; et jusqu'à ce jour j'ai protégé sa maison. Dieu juste, j'ai rencontré un juste dans le fils de Phérès. Je l'ai sauvé de la mort en trompant les Parques : ces déesses m'ont accordé qu'Admète échapperait à la mort déjà prochaine, s'il livrait, à sa place, une autre victime aux dieux infernaux. Il a interrogé l'un après l'autre tous ceux qui l'aimaient, [son père et sa vieille mère, celle qui l'a enfanté]; il n'a trouvé que sa femme qui voulût mourir pour lui, et ne plus voir la lumière. Elle est en ce moment dans le palais, entre les bras des siens : elle va rendre l'âme. Car le jour fatal est venu pour elle de mourir, de quitter la vie. Pour moi, je crains ici l'atteinte de cette souillure : je laisse donc une maison qui m'est bien chère. Je vois déjà venir Thanatos, ministre de la mort : il va emmener sa proie dans le séjour d'Hadès. Il arrive au juste moment : il attendait ce jour où Alceste doit mourir.

---

1. Asclèpios passait pour ramener les morts à la vie. Zeus ne lui pardonne pas de soustraire les hommes à la loi de leur condition mortelle.

2. Ce ne sont pas les Cyclopes d'Homère, mais ceux d'Hésiode : Brontès, Stéropès, Argès, enfantés par Gæa.

3. A Phères, en Thessalie, auj. *Velestino*, près du golfe de Volo.

THANATOS. Ah! ah! Que viens-tu faire, Apollon, devant ce palais? pourquoi rôdes-tu ici? Tu veux encore une fois, contre toute justice, restreindre ou même supprimer les privilèges des dieux infernaux. N'était-ce pas assez d'empêcher la mort d'Admète en trompant les Parques par un adroit artifice? Maintenant te voilà encore, l'arc à la main, prêt à défendre cette femme, la fille de Pélias [1], qui, pour sauver son mari, a promis de mourir à sa place.

APOLLON. Rassure-toi : je ne veux rien que de juste, et mes intentions sont honnêtes.

THANATOS. Mais alors à quoi bon cet arc, si tu ne veux rien que de juste?

APOLLON. C'est mon habitude de toujours le porter.

THANATOS. Et sans doute aussi de venir en aide à cette maison, contre toute justice?

APOLLON. Oui, car je compatis aux malheurs d'un homme qui m'est cher.

THANATOS. Et tu vas aussi me ravir ce second mort?

APOLLON. Mais le premier, te l'ai-je donc enlevé de force?

THANATOS. Comment se fait-il alors qu'il soit sur terre, non aux enfers?

APOLLON. Il est remplacé par sa femme, que tu viens chercher aujourd'hui.

THANATOS. Oui, certes, je l'emmènerai dans les profondeurs de la terre.

APOLLON. Prends-la donc, et va-t'en! car je ne sais si je pourrais te persuader...

THANATOS. De frapper la victime qui m'appartient? En effet, tel est mon rôle.

APOLLON. Non, mais de différer sa mort, puisqu'elle finira bien par mourir un jour.

THANATOS. Je saisis enfin ta pensée et ton désir.

APOLLON. Alceste ne pourrait-elle donc pas atteindre à la vieillesse?

THANATOS. Non. Crois bien que, moi aussi, je tiens à mes privilèges.

APOLLON. Tu ne peux toujours prendre qu'une seule vie.

THANATOS. Quand ce sont des jeunes qui meurent, j'en retire plus de gloire.

1. Pélias, petit-fils de l'impie Salmonée, fils de Tyro et de Poseidon.

APOLLON. Mais, si elle meurt vieille, elle aura de somptueuses funérailles.

THANATOS. Apollon, la règle que tu voudrais établir serait toute dans l'intérêt des riches.

APOLLON. Qu'est-ce à dire? est-ce que, par hasard, tu serais devenu aussi, à notre insu, un subtil raisonneur?

THANATOS. Les riches y trouveraient un avantage, puisqu'ils auraient seuls le moyen de mourir vieux.

APOLLON. Ainsi, tu ne veux pas m'accorder cette grâce?

THANATOS. Non; tu sais bien qui je suis.

APOLLON. Oui, odieux aux mortels, haï des dieux.

THANATOS. Tu ne réussiras pas toujours à obtenir ce qui est contraire à la loi.

APOLLON. Tu finiras bien par céder, tout impitoyable que tu es. Comment résisterais-tu au héros qui va entrer dans la demeure de Phérès? Eurysthée l'a envoyé dans les contrées glacées de la Thrace à la conquête d'un attelage fameux [1]. Il recevra dans cette maison l'hospitalité d'Admète, et t'enlèvera cette femme de vive force. Nous ne te devrons aucune reconnaissance; je n'en ferai pas moins ce que je veux faire, et tu resteras chargé de ma haine.

THANATOS. Voilà bien des discours! Mais tu n'en seras pas plus avancé. Cette femme descendra au séjour d'Hadès. Je vais la trouver, et préluder avec mon glaive aux rites funèbres : car un mortel est voué aux dieux infernaux, lorsque ce fer leur a consacré un de ses cheveux coupé sur son front [2].

LE CHŒUR. D'où vient ce calme aux abords du palais? Pourquoi ce silence dans la maison d'Admète? Pas un ami dans le voisinage, pour me dire si la reine est morte, et si je dois la pleurer, ou bien si elle vit et voit encore le jour, cette fille de Pélias, Alceste, la femme, à mon avis comme au jugement de tous, la plus dévouée à son mari qui ait jamais été.

DEMI-CHŒUR. Quelqu'un de vous entend-il des gémissements dans la maison? Est-ce que l'on se frappe les mains et se lamente, comme si tout était fini?

1. Héraclès doit enlever à Diomède, roi de Thrace, ses chevaux anthropophages et les amener à Eurysthée.

2. C'est ainsi qu'au quatrième livre de l'*Énéide* Didon ne peut mourir avant qu'un de ses cheveux blonds ait été coupé sur son front par Iris, messagère de Proserpine, pour la vouer à l'Orcus infernal.

DEMI-CHŒUR. On ne voit même pas un serviteur debout à la porte. Viens, ô Pæan, détourner cet orage d'infortune!

DEMI-CHŒUR. Non, si elle était morte, ils ne garderaient pas le silence.

DEMI-CHŒUR. Elle n'est déjà plus qu'un cadavre.

DEMI-CHŒUR. On ne l'a du moins pas encore emportée hors de sa demeure.

DEMI-CHŒUR. Comment le croire? Je n'ai pas cette confiance. Qu'est-ce qui te rassure à ce point?

DEMI-CHŒUR. Comment Admète n'aurait-il convié personne aux funérailles de sa noble femme?

DEMI-CHŒUR. Je ne vois pas devant la porte l'eau lustrale dont se purifient, suivant l'usage, ceux qui sortent de la maison des morts.

DEMI-CHŒUR. Point de chevelures suspendues à l'entrée, après être tombées sous le fer en l'honneur des morts que l'on pleure. On n'entend pas de jeunes femmes se frapper les mains.

DEMI-CHŒUR. Et pourtant voici le jour fatal...

DEMI-CHŒUR. Que dis-tu là?

DEMI-CHŒUR. Où elle doit descendre sous la terre.

DEMI-CHŒUR. Tu as mis le doigt sur ma douleur, sur ma pensée.

DEMI-CHŒUR. Quand les bons souffrent, on doit compatir à leur sort, si l'on a toujours été estimé comme un honnête homme.

DEMI-CHŒUR. Vainement on irait chercher un remède sur quelque lointain rivage, en Lycie, ou dans l'aride séjour d'Ammon [1] : on ne sauverait pas les jours de l'infortunée. L'inévitable destin approche : je ne sais plus à quel autel ni à quel dieu offrir des victimes.

DEMI-CHŒUR. Seul, s'il voyait encore la lumière, le fils d'Apollon pourrait ramener Alceste du ténébreux séjour et des portes d'Hadès. Car il ressuscitait les morts, avant que Zeus l'eût frappé d'un trait enflammé de sa foudre. Mais maintenant quel espoir puis-je nourrir encore de la voir renaître à la vie?

LE CHŒUR. Nos rois ont déjà tout essayé. Ils ont fait couler à flots sur les autels de tous les dieux le sang de riches sacrifices : il n'y a pas de remède à nos maux.

1. Il s'agit des deux oracles fameux d'Apollon à Patare, en Lycie, et de Zeus Ammon, en Egypte.

Mais je vois sortir du palais une des esclaves, tout en larmes. Que vais-je apprendre? A sa douleur, il est facile de juger qu'un malheur arrive à ses maîtres. Alceste respire-t-elle encore? ou bien a-t-elle rendu l'âme? C'est ce que nous voudrions savoir.

L'ESCLAVE. Tu peux également dire qu'elle vit et qu'elle est morte.

LE CHŒUR. Mais comment peut-on être en même temps mort et vivant?

L'ESCLAVE. Déjà elle s'affaisse, elle expire.

LE CHŒUR. Malheureux Admète! quel mari elle avait en toi! quelle femme tu perds en elle!

L'ESCLAVE. Mon maître ne connaîtra tout son malheur que lorsqu'il sera accompli.

LE CHŒUR. N'y a-t-il plus d'espoir de la sauver?

L'ESCLAVE. Voici le jour fatal qui doit l'arracher de nos bras.

LE CHŒUR. Ne fait-on pas pour elle les apprêts nécessaires?

L'ESCLAVE. Déjà est prête la parure funèbre dans laquelle son mari doit l'ensevelir.

LE CHŒUR. Qu'elle le sache donc, c'est une glorieuse mort qui l'attend : elle est de beaucoup la plus noble des femmes qui soient sous le soleil.

L'ESCLAVE. Oui, la plus noble. Qui oserait dire le contraire, et nier qu'elle ait surpassé toutes les autres femmes? Comment se montrer plus dévouée à un époux qu'en voulant mourir pour lui? Voilà ce que sait déjà toute la ville. Mais apprends aussi et admire ce qu'elle vient de faire dans le palais. Dès qu'elle a senti l'approche du moment fatal, elle a baigné son beau corps dans l'eau courante; et, tirant d'un réduit de cèdre une tunique, une riche parure, elle s'en revêt, comme pour une fête. Puis, debout devant le foyer, elle dit cette prière : « O déesse [1], puisque je vais descendre sous la terre, pour la dernière fois prosternée devant toi, je te demanderai en grâce de veiller sur mes deux orphelins. Donne à l'un une femme qu'il aime, à l'autre un mari digne d'elle. Que mes enfants ne meurent pas avant le temps, comme leur mère;

1. La déesse du foyer, Hestia.

mais que sur le sol natal ils achèvent dans le bonheur et la joie le cours de leur vie! » Elle s'approche de tous les autels qui s'élèvent dans la maison d'Admète, les couronne, et y prie, en effeuillant des branches de myrte, sans pleurer, sans gémir, sans que l'approche de la mort ait fait pâlir son beau visage. Puis elle entre dans sa chambre : à la vue de sa couche, elle pleure, et s'écrie : « O lit, où a dénoué ma ceinture virginale l'homme pour qui je meurs, adieu! Je ne te hais pas; et cependant c'est toi seul qui causes ma perte : car, si je meurs, c'est pour ne pas te trahir, ni trahir mon époux. Tu appartiendras à une autre femme, non plus chaste, mais peut-être plus heureuse. » Elle s'y jette, elle l'embrasse, et l'arrose tout entier d'un torrent de larmes. Rassasiée de pleurer, elle s'arrache de sa couche, elle quitte sa chambre, le front baissé, et aussitôt y rentre : elle en sort et y revient sans cesse, et autant de fois se jette encore sur son lit. Ses enfants, suspendus aux vêtements de leur mère, pleuraient : elle les prend dans ses bras, et tour à tour les couvre de baisers, comme une mère qui va mourir. Et, dans la maison, tous les serviteurs fondaient en larmes, émus de pitié pour leur maîtresse. Elle, à chacun tendait la main; et il n'en était pas de si humble, à qui elle n'adressât la parole et dont elle ne reçût aussi les adieux. Voilà le misérable spectacle que présente la maison d'Admète. En mourant, il n'eût perdu que la vie; en échappant à la mort, il s'est condamné à de cruels, à d'éternels regrets.

LE CHŒUR. Sans doute Admète gémit sur le malheureux sort qui lui ravit une telle femme.

L'ESCLAVE. Oui, il pleure, tenant dans ses bras sa chère compagne, et il la conjure de ne pas l'abandonner : vaine prière! car un mal secret la mine et la consume. Défaillante, triste fardeau entre les bras d'Admète... [1] Et cependant, bien qu'elle n'ait plus qu'un souffle de vie, elle veut contempler encore la lumière, [car elle ne verra plus jamais, elle va voir pour la dernière fois les rayons et le disque du soleil] [2]. Je me retire; je vais annoncer ta présence. Combien peu aiment leurs souverains jusqu'à leur rester fidèles dans le malheur! Mais toi, tu es un vieil ami de mes maîtres.

---

1. La phrase est incomplète.
2. Interpolation de deux vers d'*Hécube* (411-412).

LE CHŒUR. O Zeus, comment, par quelle issue nos rois pourraient-ils échapper au malheur qui les accable? — Quelqu'un sort-il du palais? Faut-il couper notre chevelure, et déjà prendre les noirs vêtements de deuil? — Le malheur est sûr, ô mes amis, il n'est que trop sûr. Prions cependant les dieux : les dieux sont tout-puissants. — Dieu Pæan [1], trouve un remède aux maux d'Admète! — Viens, ô viens à son secours! Une fois déjà tu l'as sauvé : viens de même délivrer Alceste de la mort; apaise la fureur homicide d'Hadès.

Hélas! ô fils de Phérès, quelle infortune! ta femme t'est ravie. — N'y a-t-il pas là de quoi se percer d'un glaive? Serait-ce même assez de se suspendre à un lacet dans les airs? — Quelle chère, ah! bien chère compagne tu vas voir aujourd'hui mourir!

La voilà! voilà qu'elle sort avec lui du palais. — Phères, crie de douleur! gémis sur le sort de la plus noble des femmes, qu'un mal consume et va faire descendre sous terre dans le royaume infernal d'Hadès.

Oui, je nierai toujours que le mariage apporte plus de joies que de souffrances. J'en atteste les leçons du passé et l'exemple de ce roi infortuné, qui, en perdant la meilleure des femmes, vivra désormais sans vivre.

ALCESTE. O soleil et lumière du jour! Rapides nuages qui courez dans le ciel!

ADMÈTE. Il nous voit tous les deux aussi malheureux l'un que l'autre, sans avoir rien fait aux dieux pour que tu meures.

ALCESTE. O terre, ô palais et lit nuptial d'Iolcos [2], ma patrie!

ADMÈTE. Reprends tes forces, infortunée; ne m'abandonne pas, et prie les dieux tout-puissants d'avoir pitié de toi.

ALCESTE. Je vois [dans le marais infernal], oui, je vois la barque à deux rames. Appuyé sur son croc, le passeur des morts, Charon, m'appelle : « Qu'attends-tu donc? hâte-toi : tu me retardes. » Voilà comme il s'impatiente et me presse [3].

1. C'est sous ce nom que l'on invoquait Apollon secourable.
2. Iolcos, en Thessalie, au fond du golfe Pagasétique (*Volo*), où régnait Pélias, père d'Alceste.
3. Voir ces vers traduits par Racine dans la Préface de son *Iphigénie*.

ADMÈTE. Hélas! elle fait mon désespoir, cette traversée dont tu parles. Ah! malheureux! quelle n'est pas mon infortune!

ALCESTE. On m'entraîne, tu ne vois pas? on m'entraîne au séjour des morts : c'est un monstre ailé, dont les yeux, sous leurs épais sourcils, me lancent de sombres regards. Ah! lâche-moi! que vas-tu faire? laisse! Ah! malheureuse, quelle est cette route où je m'engage?

ADMÈTE. Route lamentable pour ceux qui t'aiment, surtout pour moi et pour tes enfants, qui partagent ma douleur.

ALCESTE. Laissez, laissez-moi maintenant! Etendez-moi : mes pieds ne peuvent plus me soutenir. Hadès est là! et les ombres de la nuit se répandent sur mes yeux. Mes enfants, ô mes chers enfants, vous n'avez plus, non, vous n'avez plus de mère. Adieu, mes enfants! jouissez de la clarté du jour.

ADMÈTE. Ah! douloureuses paroles, plus cruelles pour moi que toutes les morts! Non, par les dieux, par ces enfants que tu rendras orphelins, ne consens pas à m'abandonner! Relève-toi, reprends courage! Si tu meurs, je ne saurais plus vivre. De toi dépend ma vie ou ma mort. Je veux rester pieusement fidèle à ton amour.

ALCESTE. Admète, tu vois où j'en suis. Avant de mourir, je veux te dire ce que je souhaite. Je meurs, parce que je te crois plus digne que moi de vivre, pour t'assurer, au prix de mes jours, la joie de voir cette lumière. Je pouvais ne pas mourir pour toi; je pouvais me choisir un autre époux parmi les Thessaliens, et continuer d'habiter ce palais dans l'éclat de la royauté. Mais je n'ai pas voulu vivre séparée de toi, avec des enfants orphelins, ni épargner les trésors de jeunesse dont j'étais pourtant si heureuse. Cependant ton père et ta mère n'ont pas craint de t'abandonner, alors qu'arrivés à ce terme de la vie ils auraient mieux fait d'en sortir, mieux fait de sauver leur fils, et de mourir avec honneur. Car tu étais leur unique enfant; toi mort, ils n'en pouvaient plus espérer d'autres. Je vivrais! toi aussi, tu achèverais ta carrière, sans avoir à pleurer la compagne que tu perds, ni à veiller sur des orphelins. Mais un dieu, sans doute, a voulu qu'il en fût ainsi. Soumettons-nous. Je ne demande à ta reconnaissance qu'une grâce : encore n'égalera-t-elle jamais ce que je fais pour toi (il n'est rien de plus précieux que la vie); mais elle est juste, tu le reconnaîtras toi-même : car tu aimes ces enfants autant que moi, si tu n'as pas perdu le sens. Eh bien! souffre que dans cette maison ils restent les

maîtres; ne leur donne pas une marâtre qui ne me vaudrait pas, et qui, dans sa jalousie, porterait la main sur nos enfants. Non, ne le fais pas, je t'en supplie. Une marâtre hait les enfants de la première mère : une vipère est moins cruelle. Et encore un fils trouve en son père un solide appui, [il peut lui parler, il peut l'entendre]. Mais toi, ma fille, qui fera de toi une pure et chaste vierge? Quels sentiments trouveras-tu chez la compagne de ton père? J'ai peur qu'elle ne fasse peser sur toi une injurieuse renommée, et qu'ainsi, dans la fleur même de ta jeunesse, elle ne flétrisse tes espérances de mariage. Ah! mon enfant, ce n'est pas ta mère qui te remettra aux mains d'un époux; elle ne sera pas là pour soutenir ton courage dans les douleurs de l'enfantement : quoi pourtant de plus doux alors que la présence d'une mère? Il me faut mourir. Et ce n'est ni demain, ni le troisième jour du mois [1], que la mort m'attend : un moment encore, et l'on me comptera parmi ceux qui ne sont plus. Adieu, soyez heureux! Vous pouvez vous vanter d'avoir eu, toi, cher mari, la meilleure des femmes, et vous, mes enfants, la meilleure des mères.

LE CHŒUR. Rassure-toi. Je n'hésite pas à répondre pour lui : il fera ce que tu désires, à moins qu'il ne perde la raison.

ADMÈTE. Je le ferai, oui, je le ferai, ne crains rien. Vivante, je t'ai eue pour femme; seule encore, après la mort, tu porteras ce nom; et jamais, après toi, aucune autre Thessalienne ne m'adressera la parole comme à un époux, fût-elle de noble naissance, fût-elle la plus remarquable des femmes par la beauté et par tous les mérites. J'ai assez d'enfants, et je ne demande aux dieux que de me les conserver, puisque je n'ai pu conserver leur mère. Je porterai ton deuil, non pas seulement une année, mais tant que durera ma vie, chère Alceste, haïssant celle qui m'a enfanté, détestant mon père : car ils disaient m'aimer, et ne m'aimaient pas. C'est toi qui m'as sauvé, en sacrifiant ta vie, le plus cher des biens, pour la mienne. N'ai-je donc pas lieu de pleurer, quand je perds une compagne telle que toi? Je renoncerai aux festins, aux joyeuses réunions de convives, aux couronnes, aux chants qui remplissaient mon palais. Pourrais-je maintenant toucher la lyre, ou me plaire à chanter aux sons de la flûte libyenne [2], quand,

1. Le texte semble ici altéré. On a pourtant essayé de l'expliquer par une allusion au délai accordé soit aux créanciers, soit aux condamnés à mort.
2. C'est-à-dire faite de lotos libyen.

avec toi, j'ai perdu tout le bonheur de ma vie? Ton image, modelée par la main d'un habile artiste, reposera sur ma couche : prosterné devant elle, je l'entourerai de mes mains, j'appellerai par son nom ma femme bien-aimée; je ne l'aurai plus, et je croirai l'avoir entre mes bras : vaine joie sans doute, mais qui pourtant allégera le poids de ma douleur. Tu m'apparaîtras en songe pour me consoler : il est doux de voir ceux qu'on aime, fût-ce pendant la nuit, à quelque moment que cette joie nous soit donnée. Si j'avais la voix et l'art mélodieux d'Orphée, pour séduire par mes chants la fille de Démèter ou son époux, et te ravir aux enfers, j'y descendrais, et ce ne serait pas le chien de Pluton ni le vieux conducteur des âmes, appuyé sur sa rame, qui pourraient me retenir ni m'empêcher de te ramener vivante à la lumière. Du moins attends-moi là-bas, quand je mourrai, et prépare-moi une demeure où nous nous retrouverons ensemble. J'ordonnerai qu'on me place dans le même cercueil de cèdre, et qu'on étende mon corps auprès du tien : car, même dans la mort, je ne veux pas être séparé de toi, qui seule m'as été fidèle!

LE CHŒUR. Et moi, comme un ami doit le faire pour son ami, je porterai avec toi le triste deuil de cette femme : elle en est digne.

ALCESTE. O mes enfants, vous aussi vous avez entendu la promesse de votre père : il n'épousera jamais une autre femme pour votre malheur; il ne me fera pas cet outrage.

ADMÈTE. Je le dis encore, et je tiendrai parole.

ALCESTE. A cette condition, reçois de ma main ces enfants.

ADMÈTE. Je les reçois, legs bien cher d'une bien chère main!

ALCESTE. Sois désormais, à ma place, une mère pour eux.

ADMÈTE. Il le faut bien, puisqu'ils ne t'auront plus.

ALCESTE. O mes enfants, quand j'aurais dû vivre, je m'en vais sous la terre.

ADMÈTE. Hélas! que deviendrai-je séparé de toi?

ALCESTE. Le temps adoucira ta douleur : les morts ne sont plus rien.

ADMÈTE. Emmène-moi avec toi! Au nom des dieux! emmène-moi aux enfers!

ALCESTE. Il suffit que j'y descende en mourant pour toi.

ADMÈTE. O destin, quelle compagne tu me ravis!

ALCESTE. Ah! je sens mes yeux se voiler et s'appesantir.

ADMÈTE. Je meurs, Alceste, si tu m'abandonnes.

ALCESTE. Tu peux dire que je ne suis plus rien.

ADMÈTE. Relève la tête ; n'abandonne pas tes enfants.

ALCESTE. C'est bien malgré moi. Mes enfants, adieu !

ADMÈTE. Donne-leur encore un regard, un seul regard.

ALCESTE. Je n'existe plus.

ADMÈTE. Que fais-tu ? tu nous laisses ?

ALCESTE. Adieu.

ADMÈTE. Je succombe, infortuné !

LE CHŒUR. Elle s'en est allée, elle n'est plus, la femme d'Admète.

EUMÈLOS. Ah ! quel malheur ! maman est descendue aux enfers. Père, elle ne voit plus le soleil. Elle m'abandonne, et me laisse orphelin, hélas ! Vois, vois donc ses paupières, ses mains raidies. Ecoute-moi, ma mère, entends-moi, je t'en supplie ! Mère, c'est moi qui t'appelle, moi, ton petit enfant, penché sur tes lèvres.

ADMÈTE. Elle ne peut plus ni te voir ni t'entendre. De quel affreux malheur vous deux et moi nous sommes accablés !

EUMÈLOS. O mon père, si jeune encore, me voilà seul, abandonné par une mère chérie. Ah ! que mon sort est cruel ! et le tien aussi, petite sœur ! En vain, ô mon père, en vain tu as pris une épouse : tu n'es pas arrivé avec elle au terme de la vieillesse. Elle est morte trop tôt. Avec toi, mère, périt notre maison.

LE CHŒUR. Admète, il faut supporter ton malheur. Tu n'es pas le premier mortel qui ait perdu une excellente femme, et tu ne seras pas le dernier. Souviens-toi que nous devons tous mourir.

ADMÈTE. Je le sais, et ce n'est pas à l'improviste que ce malheur s'est abattu sur moi. Il y a longtemps que je le prévois et que je m'en tourmente. — Mais je dois rendre à la morte les derniers devoirs. Secondez-moi en restant ici, et tour à tour chantez l'hymne funèbre en l'honneur de l'inexorable dieu des enfers. A tous les Thessaliens, dont je suis le roi, j'ordonne de prendre avec moi le deuil de cette femme, en se rasant les cheveux et en portant des vêtements noirs. Vous qui attelez ou montez des chevaux, coupez avec le fer la crinière qui flotte à leur cou. Que dans toute la ville les flûtes ni la lyre ne se fassent plus entendre avant douze lunes accomplies. Car jamais je n'ensevelirai de mort qui

me soit plus cher, ni qui ait mieux mérité de moi. Elle est digne de ces honneurs; car seule elle a voulu mourir à ma place.

LE CHŒUR. Fille de Pélias, sois heureuse en ton nouveau séjour, dans le sombre empire d'Hadès. Qu'il le sache bien, Hadès à la noire chevelure, qu'il le sache aussi, le vieux conducteur des morts, assis au gouvernail, la rame en main, c'est la meilleure, oui, de beaucoup la meilleure des femmes, que la barque à deux rames emporte sur le marais de l'Achéron.

Toujours te chanteront les poètes : ils diront ta gloire et sur la lyre à sept cordes, la lyre des montagnes, et en des hymnes que n'accompagnera pas la lyre, soit à Sparte, dans ce mois des fêtes Carnéennes [1], que ramène le cours de l'année, quand la lune monte au ciel et brille toute la nuit, soit dans la brillante et heureuse Athènes. Tel est le noble sujet de chants que ta mort a laissé aux poètes.

Que ne m'est-il donné, que n'ai-je le pouvoir de te ramener à la lumière, de t'arracher au séjour d'Hadès [et aux flots du Cocyte], de te faire repasser le fleuve sur la barque infernale! Car c'est toi, ô femme unique, et la plus chère de toutes, toi qui seule as eu le courage de donner ta vie pour sauver ton époux de la mort! Alceste, que la terre te soit légère! Quant à Admète, s'il prenait une autre femme, ah! certes, il me deviendrait odieux ainsi qu'à tes enfants.

Alors que ni sa mère ni son vieux père n'ont voulu pour leur fils descendre au tombeau, — leur propre sang, ils ont refusé de le sauver, les malheureux, déjà blanchis par l'âge, — toi, dans la fleur de la jeunesse, tu meurs pour lui, tu t'en vas. Que ne puis-je trouver une si aimante compagne! Un tel lot est bien rare ici-bas. Elle passerait toute sa vie avec moi sans me causer de chagrin.

HÉRACLÈS. Étrangers, habitants de ce pays de Phères, trouverai-je Admète dans sa demeure?

1. Fêtes célébrées à Sparte, au mois d'août, en l'honneur d'Apollon, adoré par les Doriens sous le nom de Carneios.

LE CHŒUR. Oui, Héraclès, le fils de Phérès est dans sa demeure. Mais, dis-moi, quel sujet t'amène en Thessalie, et te fait entrer dans cette ville?

HÉRACLÈS. Un des travaux que m'impose Eurysthée de Tirynthe [1].

LE CHŒUR. Où vas-tu? à quelles courses errantes es-tu condamné?

HÉRACLÈS. Je vais enlever au Thrace Diomède les quatre chevaux qu'il attelle à son char.

LE CHŒUR. Comment feras-tu? Ne connais-tu pas ce barbare?

HÉRACLÈS. Je ne le connais pas. Je ne suis jamais allé chez les Bistoniens [2].

LE CHŒUR. Tu ne pourras pas t'emparer des chevaux sans combat.

HÉRACLÈS. Il ne m'est pas possible non plus de me soustraire à cette épreuve.

LE CHŒUR. Tu ne reviendras donc qu'après avoir donné la mort; ou tu la recevras, et tu ne reviendras plus.

HÉRACLÈS. Ce ne sera pas la première lutte que j'aurai eu à soutenir.

LE CHŒUR. Que gagneras-tu à vaincre le maître de ces chevaux?

HÉRACLÈS. Je les amènerai au roi de Tirynthe.

LE CHŒUR. Il n'est pas facile de leur mettre un frein.

HÉRACLÈS. Leurs naseaux soufflent-ils donc des flammes?

LE CHŒUR. Non, mais leurs dents avides dévorent la chair humaine.

HÉRACLÈS. C'est une pâture de bêtes sauvages, et non de chevaux.

LE CHŒUR. Tu pourras voir leur écurie inondée de sang.

HÉRACLÈS. Et celui qui les nourrit, qui se vante-t-il d'avoir pour père?

LE CHŒUR. Arès. Il règne sur le peuple aux boucliers courts de la Thrace fertile en or [3].

HÉRACLÈS. Telle est l'épreuve que m'impose ma destinée;

1. On voit aujourd'hui les ruines de Tirynthe entre *Argos* et *Nauplia*. C'était à Mycènes que régnait Eurysthée : Euripide confond sans cesse Mycènes, Argos et Tirynthe.

2. Peuplade de l'ancienne Thrace.

3. Les mines d'or et d'argent du mont Pangée étaient célèbres. — Le bouclier court et léger, la *pelta*, faisait partie de l'armure nationale des Thraces.

telle est la voie rude et escarpée où elle m'entraîne. Il me faut en venir aux mains avec les fils d'Arès : d'abord Lycaon, puis Cycnos [1]; maintenant c'est avec Diomède et ses coursiers que je vais engager la troisième lutte. Mais personne ne verra jamais le fils d'Alcmène redouter le bras d'un ennemi.

LE CHŒUR. Voici le roi de cette contrée, Admète lui-même, qui sort de sa demeure.

ADMÈTE. Salut, fils de Zeus, noble rejeton de Persée [2]!

HÉRACLÈS. Sois heureux aussi, Admète, roi des Thessaliens!

ADMÈTE. Je le voudrais, hélas! je ne doute pas de ton affection.

HÉRACLÈS. Pourquoi ces cheveux rasés en signe de deuil?

ADMÈTE. Je dois aujourd'hui même ensevelir un mort.

HÉRACLÈS. Qu'un dieu préserve tes enfants du malheur!

ADMÈTE. Ils vivent, ils sont là, ces chers enfants qui me doivent le jour.

HÉRACLÈS. Ton père était en âge de mourir, si c'est lui qui a quitté la vie.

ADMÈTE. Il vit, lui aussi, Héraclès, ainsi que ma mère.

HÉRACLÈS. Ce n'est pourtant pas ta femme, ce n'est pas Alceste qui est morte?

ADMÈTE. Je puis tenir à son sujet un double langage.

HÉRACLÈS. Veux-tu dire qu'elle est morte, ou vivante?

ADMÈTE. Elle est, et elle n'est plus : elle cause ma douleur.

HÉRACLÈS. Je ne suis guère mieux renseigné : tes paroles ne sont pas bien claires.

ADMÈTE. Ignores-tu quel doit être son sort?

HÉRACLÈS. Je sais qu'elle a consenti à mourir pour toi.

ADMÈTE. Comment la dire encore vivante, si elle a pris cet engagement?

HÉRACLÈS. Ah! ne la pleure pas d'avance! attends au moins jusque-là.

ADMÈTE. Qui va mourir est comme mort, et, sans être mort, n'est plus.

1. Lycaon n'est mentionné nulle part ailleurs comme fils d'Arès. Après une longue et terrible lutte, Cycnos est tué par Héraclès et changé par Arès en cygne.

2. Alcmène, mère d'Héraclès, était petite-fille de Persée.

HÉRACLÈS. Etre et n'être plus sont pourtant, à ce qu'il semble, deux choses différentes.

ADMÈTE. Tu en juges ainsi, Héraclès, et moi autrement.

HÉRACLÈS. Pourquoi donc pleures-tu ? Qui est mort de ceux que tu aimes?

ADMÈTE. Une femme. C'est d'une femme que je parlais tout à l'heure.

HÉRACLÈS. Étrangère, ou de ta famille?

ADMÈTE. Étrangère; mais elle appartenait d'ailleurs à ma maison.

HÉRACLÈS. Comment donc est-ce chez toi qu'elle est morte?

ADMÈTE. Orpheline, après avoir perdu son père, c'est chez moi qu'elle a vécu.

HÉRACLÈS. Hélas! combien j'aurais voulu, Admète, ne pas te trouver en deuil!

ADMÈTE. Dans quelle intention me tiens-tu ce langage?

HÉRACLÈS. Je vais chercher une autre hospitalité.

ADMÈTE. Tu ne feras pas cela, Héraclès! Épargne-moi un tel malheur.

HÉRACLÈS. L'étranger est à charge à ses hôtes, quand il arrive au milieu de leur deuil.

ADMÈTE. Les morts sont morts. Entre donc dans ma maison.

HÉRACLÈS. Il est honteux de s'attabler à un festin chez des amis en larmes.

ADMÈTE. J'ai pour mes hôtes des chambres séparées du reste de la maison : je vais t'y conduire.

HÉRACLÈS. Laisse-moi partir, et je t'en serai mille fois reconnaissant.

ADMÈTE. Non, je ne puis te laisser aller au foyer d'un autre. — Esclave, marche devant cet étranger. Tu lui ouvriras, au fond du palais, l'appartement des hôtes, et tu recommanderas à ceux que ce soin regarde de lui servir un copieux festin. Vous, fermez la porte intérieure. Il ne convient pas que des hôtes, en prenant leur repas, entendent nos sanglots et soient attristés de notre deuil.

LE CHŒUR. Que fais-tu, Admète? Lorsqu'un pareil malheur t'accable, tu oses recevoir un hôte? Quelle est cette folie?

ADMÈTE. Si j'avais repoussé de ma demeure et de la ville l'hôte qui vient à moi, aurais-je donc mieux fait? Non certes :

car je n'en serais pas moins malheureux, et je serais plus coupable d'avoir manqué aux devoirs de l'hospitalité. A la douleur qui m'accable s'en ajouterait une autre, celle d'entendre appeler ma maison inhospitalière. Je trouve moi-même en cet étranger le meilleur des hôtes, quand j'arrive dans l'aride pays d'Argos.

LE CHŒUR. Pourquoi donc lui cacher le malheur qui te frappe, si, comme tu le dis, c'est un ami qui vient chez toi?

ADMÈTE. Jamais il n'aurait voulu entrer dans ma maison, s'il avait su quelque chose de mon infortune. On me jugera sans doute insensé, on me blâmera d'agir ainsi : mais ma demeure ne sait ni repousser les étrangers, ni leur refuser les égards qui leur sont dus.

LE CHŒUR. O demeure d'Admète, qui fus toujours hospitalière et libérale, Apollon Pythien, le dieu de la lyre, a daigné aussi t'habiter; il n'a pas craint de vivre en berger sous ton toit, et de siffler à tes troupeaux des airs champêtres sur le penchant des collines.

Avec eux venaient paître, charmés par ces doux sons, les lynx tachetés. On voyait accourir aussi des bois de l'Othrys [1] la troupe fauve des lions, et bondir autour de ta cythare, ô Phœbos, le faon au poil nuancé : il avait franchi d'un pied léger les sapins à la haute chevelure, pour entendre tes accords joyeux.

Aussi Admète habite-t-il un domaine riche en troupeaux, sur les bords riants du lac Bœbéis [2]. Ses champs labourés et ses vastes plaines s'étendent jusqu'aux sombres régions où s'arrête le char du soleil, jusque sous le ciel des Molosses [3]; et, vers les bords inhospitaliers de la mer Egée, il règne sur le Pélion.

Et maintenant il a ouvert sa maison pour recevoir un hôte, alors que ses yeux sont encore humides, et qu'il pleure la perte de sa compagne chérie, qui vient de mourir dans le

1. L'Othrys, prolongement de la chaine du Pinde jusqu'au golfe Pagasétique, était récemment encore, avant l'annexion de la Thessalie, la limite septentrionale du royaume de Grèce.

2. Le lac Bœbéis (auj. *Karla*), au pied de la chaine de l'Ossa (*Kissovo*) et du Pélion (*Plessidi*).

3. C'est-à-dire jusqu'à l'Épire.

palais. On ne trouve que chez les âmes nobles ce scrupule religieux. L'homme de bien possède tous les dons de la sagesse : il a mes sympathies. J'en ai la ferme confiance, celui qui observe la piété doit être heureux.

ADMÈTE. Vieillards de Phères, qui êtes ici pour me témoigner votre affection, déjà mes serviteurs ont pris sur leurs épaules le corps tout paré ; ils le portent à la sépulture et au bûcher. Vous, suivant le rite, saluez la morte, qui part pour son dernier voyage.

LE CHŒUR. Je vois ton vieux père s'avancer d'un pas tremblant, accompagné de serviteurs, qui portent dans leurs mains pour ta femme les ornements funèbres, l'offrande due aux morts.

PHÉRÈS. Je viens, mon fils, m'associer à ta douleur. Tu as perdu la plus vertueuse, qui pourrait le nier ? et la plus chaste des femmes. C'est un malheur qu'il faut supporter, bien qu'il soit malaisément supportable. Reçois pour elle ces ornements : qu'ils l'accompagnent sous la terre. C'est un devoir d'honorer les restes de celle qui est morte pour te faire vivre, mon fils, et à qui je dois de ne pas rester sans enfant, de ne pas consumer ma triste vieillesse dans le chagrin de t'avoir perdu. La gloire de ce généreux héroïsme rejaillit sur toutes les femmes. O toi qui as sauvé mon fils et relevé ma vieillesse abattue, adieu ! Même au séjour d'Hadès, sois heureuse ! Oui, voilà les mariages qu'il faut aux mortels : autrement, mieux vaut ne pas se marier.

ADMÈTE. Tu es venu à ces funérailles sans y être invité par moi ; et je ne te compte pas parmi ceux dont la présence m'est chère. Jamais Alceste ne revêtira ces ornements : elle n'a que faire de tes dons pour être ensevelie. C'est quand je succombais qu'il fallait compatir à ma douleur. Mais tu t'es tenu à l'écart : chargé d'années, tu as laissé mourir une jeune femme, et tu viens maintenant pleurer sur son cercueil ! Non, ce n'est pas toi qui es vraiment mon père ; [et celle qui prétend m'avoir enfanté et se fait appeler ma mère, ce n'est pas elle qui m'a donné le jour : né d'un sang esclave, c'est une supposition furtive qui m'a attaché au sein de ta femme. Mis à l'épreuve, tu as montré qui tu es ; et je ne me regarde pas comme ton fils]. Ou bien, il faut assurément que tu sois le

plus lâche des hommes, toi qui, arrivé à cet âge et au terme de la vie, n'as pas voulu, n'as pas osé mourir [pour ton fils; mais vous avez laissé mourir cette femme étrangère, qui mérite seule d'être, à mes yeux, et ma mère et mon père]. C'était pourtant une glorieuse épreuve à subir, que de mourir pour ton fils. Il ne te restait plus d'ailleurs que bien peu de jours à vivre. [Alceste eût achevé, ainsi que moi, le cours de sa vie; je n'en serais pas à pleurer ma solitude et mon malheur.] N'as-tu pas goûté toutes les joies qui sont le partage de l'homme heureux? Tu as passé ta jeunesse sur le trône; et tu avais en moi, en ton fils, un héritier de ce palais : tu ne serais donc pas mort sans enfant, avec le regret de laisser ta maison déserte en proie à des étrangers. Ne va pas dire que tu me laissais mourir parce que je n'honorais pas ta vieillesse : j'étais, au contraire, plein de respect pour toi. Et voilà comment vous m'en avez récompensé, toi et ma mère! Hâte-toi donc, tu n'as plus de temps à perdre, engendre des fils qui nourrissent ta vieillesse, qui t'enveloppent du linceul après ta mort, et exposent ton corps inanimé : ce n'est certes pas moi qui t'ensevelirai de ma main. [Je suis mort, autant qu'il a dépendu de toi; et si, grâce à un autre qui m'a sauvé, je vois encore la lumière, c'est pour lui que je prétends être un fils, un soutien de sa vieillesse.] Il ne faut pas croire les vieillards, quand ils appellent la mort de leurs vœux, en maudissant la vieillesse et une trop longue vie : que la mort approche, nul ne veut plus mourir, et la vieillesse ne leur est plus à charge.

LE CHŒUR. Admète, c'est déjà bien assez du malheur présent, cesse! n'irrite pas le cœur de ton père.

PHÉRÈS. Mon fils, qui prétends-tu poursuivre de ces injures? Me crois-tu un de tes esclaves, un Lydien ou un Phrygien [1], acheté à prix d'argent? Ne sais-tu pas que je suis Thessalien, né d'un père thessalien, du plus pur sang libre? C'est trop d'insultes et d'outrageantes paroles lancées contre un père! Tu m'as blessé, tu n'en seras pas quitte à si bon compte. Je t'ai engendré, je t'ai élevé pour être un jour le maître de ma maison : devais-je donc aussi mourir à ta place? Mes ancêtres ne m'ont pas transmis et la Grèce ne connaît pas de loi qui ordonne aux pères de mourir pour leurs enfants.

1. La Lydie et la Phrygie fournissaient beaucoup d'esclaves à la Grèce et à Rome.

Toi-même, heureux ou malheureux, c'est pour toi que tu es né. Ce que je te devais, tu l'as déjà reçu de moi : tu règnes sur un peuple nombreux, et je te laisserai beaucoup d'arpents de terre : c'est ce que j'ai reçu de mon père. En quoi donc t'ai-je fait tort? de quoi t'ai-je frustré? Je ne te demande pas de mourir pour moi : ne me demande pas non plus de mourir pour toi. Tu es heureux de voir la lumière : crois-tu que ton père ne le soit pas aussi? Oui certes, je calcule que le temps à passer aux enfers est long, tandis que la vie est courte, et pourtant bien douce. Ainsi donc, toi, tu t'es débattu sans pudeur contre la mort, tu vis, tu as dépassé le terme fatal, en sacrifiant Alceste ; et tu viens me reprocher mon peu de courage, quand toi-même, ô le plus lâche des hommes, tu en as montré moins que la femme qui est morte pour toi, beau jouvenceau! Tu as trouvé un moyen ingénieux de ne jamais mourir, c'est de persuader chaque fois à celle qui sera alors ta femme de mourir à ta place : et tu oses blâmer ceux des tiens qui s'y refusent, quand toi-même tu n'en as pas eu le courage? Tais-toi, et sache que, si tu aimes la vie, tout le monde l'aime aussi. Si tu continues de nous outrager, tu entendras à ton tour bien des paroles accusatrices, qui ne seront pas des mensonges.

LE CHŒUR. Voilà de ta part, comme de la sienne, plus d'injures qu'il ne convient : cesse, vieillard, d'en accabler ton fils.

ADMÈTE. Parle, je saurai te répondre. Si la vérité te blesse, il ne fallait pas commettre pareille faute à mon égard.

PHÉRÈS. La faute eût été plutôt de mourir à ta place.

ADMÈTE. Est-ce donc la même chose de mourir jeune, ou de mourir vieux?

PHÉRÈS. Nous n'avons qu'une vie à vivre, et non deux.

ADMÈTE. Eh bien! puisses-tu vivre plus longtemps que Zeus!

PHÉRÈS. Pourquoi cette imprécation contre un père dont tu n'as souffert aucune injustice?

ADMÈTE. J'ai reconnu à mes dépens que tu es trop avide de longs jours.

PHÉRÈS. Mais toi-même ne portes-tu pas ce cadavre au tombeau, quand on aurait dû y porter le tien?

ADMÈTE. C'est une preuve de ton peu de courage, lâche que tu es!

PHÉRÈS. Du moins n'est-ce pas moi qui suis cause de sa mort, tu ne saurais le prétendre.

ADMÈTE. Ah! puisses-tu un jour avoir besoin de moi!

PHÉRÈS. Épouse donc plusieurs femmes, pour en faire mourir encore d'autres à ta place!

ADMÈTE. La honte en serait pour toi, puisque tu n'as pas voulu mourir.

PHÉRÈS. Douce, oui, bien douce est cette lumière du dieu [1]!

ADMÈTE. Quels lâches sentiments! et combien ils sont peu dignes d'un homme!

PHÉRÈS. Tu n'as pas eu la joie de porter au tombeau le corps de ton vieux père.

ADMÈTE. Tu n'en mourras pas moins, mais tu mourras sans gloire.

PHÉRÈS. Peu m'importe qu'on parle mal de moi, quand je ne serai plus.

ADMÈTE. Hélas! hélas! que la vieillesse est impudente!

PHÉRÈS. Ce n'est pas de l'impudence que tu as trouvée dans Alceste, c'est de la démence.

ADMÈTE. Va-t'en, et laisse-moi ensevelir ce corps.

PHÉRÈS. Je m'en vais. Ensevelis celle dont tu as été toi-même le meurtrier. Mais il te reste à recevoir des parents de ta femme le châtiment qui t'est dû. Assurément Acastos ne serait plus un homme s'il ne vengeait sur toi le sang de sa sœur.

ADMÈTE. Puisses-tu donc périr, toi et celle qui habite avec toi! Vieillissez sans enfants, comme vous le méritez, bien qu'il vous en reste encore un : car vous n'entrerez plus désormais sous le même toit que moi. Et même, s'il m'était permis de répudier par la voix du héraut mon père et le foyer paternel, je le ferais. Quant à nous, puisqu'on doit se résigner au malheur présent, allons déposer ce corps sur le bûcher.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! infortunée victime de ton courage, femme généreuse, la meilleure qui ait jamais été, adieu! Puisse Hermès chthonien, puisse Hadès t'accueillir avec bienveillance! Et si, même aux enfers, quelques faveurs sont réservées aux justes, puisses-tu en jouir, et prendre place à côté de l'épouse d'Hadès!

UN SERVITEUR. J'ai déjà vu entrer dans la maison d'Admète bien des étrangers venus de tous les pays : c'est moi qui leur ser-

1. Le dieu Soleil.

vais leurs repas. Mais je n'ai encore reçu à ce foyer aucun hôte plus insupportable que celui-ci. Et d'abord, il voit mon maître dans les larmes : il entre cependant, il ose franchir le seuil. Puis, au lieu de mettre quelque discrétion à recevoir les dons de l'hospitalité, quand il savait notre malheur, ce que nous tardions à lui servir il le réclamait avec impatience. Une coupe de lierre à la main, il boit toute pure la liqueur que produit la grappe noire, jusqu'à ce que la flamme du vin circule dans ses veines et l'embrase. Il se couronne de myrte, et hurle des chants grossiers. On pouvait alors entendre deux sortes de mélopées : lui, chantait sans aucun souci des malheurs d'Admète ; et nous autres serviteurs, nous pleurions notre maîtresse. Mais nous cachions à l'hôte nos yeux mouillés de pleurs : car tel était l'ordre d'Admète. Ainsi moi, dans le palais, je sers à table un étranger, un voleur sans doute, quelque brigand capable de tous les méfaits : cependant notre maîtresse a quitté la maison, et je n'ai pu la suivre, lui tendre la main, pleurer celle qui pour moi et pour tous les serviteurs était une mère. Car elle nous épargnait bien des maux, en apaisant les colères du maître. N'ai-je donc pas raison de haïr cet hôte, qui vient troubler notre douleur?

HÉRACLÈS. Holà, toi! Pourquoi ce regard sévère et soucieux? Un serviteur ne doit pas montrer aux hôtes une mine refrognée, mais leur faire aimable accueil. Toi, au contraire, quand tu vois ici un ami de ton maître, tu le reçois avec un visage sombre, les sourcils froncés, préoccupé d'un malheur qui ne te touche pas. Viens ici, que je t'apprenne à devenir plus sage. Sais-tu quel est le cours naturel des choses humaines? Non, sans doute : d'où l'aurais-tu appris? Eh bien! écoute. Tous les hommes doivent payer leur dette à la mort; et il n'en est pas un qui sache s'il vivra encore demain. Que nous réserve le sort? C'est un mystère que nul ne peut enseigner, que ne peuvent pénétrer les plus habiles. Entends-moi donc, et fais ton profit de cette leçon : tiens-toi en joyeuse humeur, bois, et songe que la vie de chaque jour est seule à toi, que le reste appartient à la fortune. Honore aussi celle de toutes les divinités qui est la plus douce aux mortels, Cypris, l'aimable déesse. Laisse là les autres soucis, et suis mon conseil, s'il te paraît bon, comme je le crois. Ne veux-tu donc pas

fuir cet excès de tristesse, te mettre au-dessus des coups du sort, et boire avec nous, le front couronné de fleurs? Que ton coude rame de la coupe, et je te promets que tu navigueras vers d'autres eaux, loin du chagrin qui t'assombrit le front et te resserre le cœur. Mortels, ayons donc des sentiments de mortels! Pour les hommes d'humeur triste et morose, la vie, à mon jugement du moins, n'est plus réellement une vie, mais une perpétuelle souffrance.

LE SERVITEUR. Nous savons tout cela. Mais maintenant nous ne sommes pas en état de nous amuser et de rire.

HÉRACLÈS. La morte est une étrangère. Ne t'en afflige pas outre mesure, puisque dans cette maison les maîtres vivent.

LE SERVITEUR. Comment? ils vivent! Tu ne connais donc pas notre malheur?

HÉRACLÈS. A moins que ton maître ne m'ait pas dit la vérité.

LE SERVITEUR. Il fait trop, beaucoup trop pour ses hôtes.

HÉRACLÈS. Y a-t-il donc un malheur dont il ne m'ait pas parlé?

LE SERVITEUR. Adieu! C'est nous que regardent les infortunes de nos maîtres.

HÉRACLÈS. Un tel langage n'annonce pas un malheur étranger à cette maison.

LE SERVITEUR. La vue de ton joyeux festin m'eût alors été moins pénible.

HÉRACLÈS. La mort d'une étrangère devait-elle m'empêcher de faire bonne chère?

LE SERVITEUR. Hélas! elle n'était que trop de la maison.

HÉRACLÈS. [Mes hôtes se seraient-ils joués de moi?

LE SERVITEUR. Tu n'es pas venu à un moment favorable demander ici l'hospitalité. Nous sommes dans le deuil. Vois nos cheveux rasés et nos vêtements noirs.

HÉRACLÈS. Qui donc est mort?] Est-ce un des enfants qui s'en est allé? est-ce le vieux père?

LE SERVITEUR. Étranger, c'est la femme d'Admète qui est morte.

HÉRACLÈS. Que dis-tu? et vous me donniez l'hospitalité?

LE SERVITEUR. Il ne voulait pas te fermer sa maison.

HÉRACLÈS. Infortuné, quelle compagne tu as perdue!

LE SERVITEUR. La mort nous a tous frappés, et non pas elle seule.

HÉRACLÈS. Je m'en étais douté, en voyant ses yeux mouillés de larmes, ses cheveux rasés, l'expression de son visage.

Mais il m'a fait croire qu'il allait porter au tombeau le corps d'une étrangère. J'ai donc franchi le seuil, bien à contre-cœur : je me suis mis à boire dans la maison d'un hôte si malheureux ! Et voilà que je fais bonne chère, la tête couronnée de fleurs! C'est ta faute : pourquoi ne m'avoir rien dit, quand un pareil malheur venait de frapper cette maison? Où est-il allé ensevelir la morte? où la rencontrer?

LE SERVITEUR. Suis le chemin qui conduit droit à Larissa; tu verras un tombeau de pierre polie, hors du faubourg.

HÉRACLÈS. O mon cœur, ô mon bras, déjà soumis à tant d'épreuves, montrons aujourd'hui qui nous sommes, quel fils la tirynthienne Alcmène, fille d'Electryon, a donné à Zeus ! Oui, je dois sauver celle qui vient de mourir, rétablir Alceste dans cette maison, et prouver à Admète ma reconnaissance. J'irai guetter le roi de la mort, Thanatos, vêtu de noir; je pense le trouver près du tombeau, tandis qu'il se repaît du sang des victimes. Et si, m'élançant tout à coup du poste où je me tiendrai en embuscade, j'arrive à le saisir, à l'enlacer de mes deux bras, je défie qu'on arrache de mon étreinte ses flancs meurtris, avant qu'il m'ait rendu Alceste. Si cette proie m'échappe, s'il ne vient pas à son festin de sang, je descendrai aux enfers, au sombre séjour de Coré et du roi Hadès. Je leur redemanderai Alceste; et je compte bien la ramener sur la terre, la remettre aux mains de l'hôte qui m'a reçu dans sa demeure, et n'a pas voulu m'en repousser, même dans le deuil le plus cruel : sa générosité m'a caché ce malheur, par respect pour moi. Est-il en Thessalie un homme qui entende mieux les devoirs de l'hospitalité? en est-il un en Grèce? Aussi ne dira-t-on pas qu'il a obligé un ingrat, ce mortel généreux.

ADMÈTE. Hélas! hélas! Triste retour! triste aspect de mon palais vide! Malheureux! malheureux que je suis! Hélas! hélas! où aller? où m'arrêter? que dire, ou ne pas dire? Que ne puis-je mourir aussi? Oui, c'est pour un cruel destin que ma mère m'a enfanté. Heureux les morts! je leur porte envie, je voudrais habiter leur séjour. Je n'ai plus de joie à voir la clarté du jour, à fouler du pied la terre. Ah! quel otage m'a pris la Mort pour le livrer à Hadès!

LE CHŒUR. Avance, avance! retire-toi au fond de ton palais.

ADMÈTE. Hélas!

LE CHŒUR. Tu as bien sujet de te lamenter sur ton sort.

ADMÈTE. Ah !

LE CHŒUR. Tu souffres, je le sais.

ADMÈTE. Hélas! hélas!

LE CHŒUR. Mais tu n'es d'aucun secours à celle qui n'est plus...

ADMÈTE. Malheur! Ah! malheur!

LE CHŒUR. Quand tu gémis de ne plus voir les traits d'une femme chérie.

ADMÈTE. Tu m'as rappelé ce qui me déchire le cœur. Quelle perte est plus douloureuse que celle d'une fidèle compagne? Plût au ciel que je ne l'eusse pas épousée ni conduite dans cette demeure! Heureux les hommes sans femme et sans enfants! Ils n'ont qu'une âme, et souffrir pour elle seule n'est pas une peine bien lourde. Mais voir ses enfants malades, son lit nuptial ravagé par la mort! quelle intolérable souffrance! Il serait si facile de passer toute sa vie sans enfants et sans femme!

LE CHŒUR. Rien, non, rien ne peut lutter contre le destin qui t'accable.

ADMÈTE. Hélas!

LE CHŒUR. Mais, vraiment, ta douleur passe toute mesure.

ADMÈTE. Ah! ah!

LE CHŒUR. Bien lourd fardeau! et cependant...

ADMÈTE. Hélas! hélas!

LE CHŒUR. Il faut le porter. Tu n'es pas le premier...

ADMÈTE. Malheureux! malheureux que je suis!

LE CHŒUR. Le premier qui ait perdu une femme. Chacun de nous porte son infortune qui l'accable.

ADMÈTE. O long deuil, ô cruel regret des êtres chéris qui sont descendus sous la terre! Pourquoi m'as-tu empêché de me jeter dans la fosse creusée pour le tombeau, et de m'étendre inanimé auprès de cette femme incomparable? Au lieu d'une seule âme, Hadès en eût reçu deux à la fois, deux âmes éternellement fidèles, qui auraient passé ensemble le fleuve infernal.

LE CHŒUR. Un de ceux qui m'étaient unis par le sang avait vu mourir dans sa maison un jeune homme digne d'être pleuré, un fils unique : il supporta ce malheur avec courage. Et cependant il n'avait plus d'enfant; déjà ses cheveux commençaient à blanchir, et il touchait au déclin de la vie [1].

1. Peut-être Euripide pensait-il à son maître Anaxagore, qui aurait dit, suivant Cicéron, en apprenant la mort de son fils : « Je lui avais donné la vie, mais je savais bien qu'il devait mourir un jour. »

ADMÈTE. O triste aspect de ma maison ! Comment y rentrer? comment y demeurer après ce bouleversement de ma destinée? Hélas! quelle différence ! Jadis c'était à la lueur des torches coupées sur le Pélion, au milieu des chants d'hyménée, que j'entrais dans ce palais, tenant par la main ma compagne bien-aimée. Un joyeux cortège d'amis nous suivait en chantant : ils exaltaient le bonheur de celle qui n'est plus et le mien, la noblesse, l'illustre origine des deux époux. Aujourd'hui, ce n'est plus au bruit des chants d'hyménée, mais des lamentations; c'est en vêtements de deuil, et non plus de fête, que je reviens à la chambre nuptiale, à ma couche déserte.

LE CHŒUR. Au sein d'une heureuse fortune, quand tu ne connaissais pas l'adversité, est venu te frapper ce deuil : mais tu vis, tu respires. Ta femme est morte, elle a été ravie à ton amour : qu'y a-t-il là de nouveau? Beaucoup avant toi ont vu leur compagne glacée par la mort.

ADMÈTE. Amis, je trouve le sort de ma femme plus heureux que le mien, bien que les apparences soient contraires. Elle, en effet, aucune douleur ne saurait plus l'atteindre : elle s'est affranchie glorieusement de maux sans nombre. Mais moi, qui, condamné à mourir, ai prolongé mes jours au delà du terme fatal, je traînerai une vie misérable, je le sens bien maintenant. Comment aurai-je la force de rentrer dans cette maison? A qui donner, de qui recevoir le joyeux salut du retour? Où tourner mes pas? Dans ma maison je trouverai une solitude qui m'en chassera, quand je verrai la couche déserte d'Alceste, les sièges où elle se tenait, et, partout sur le sol, les marques de l'abandon; quand j'entendrai mes enfants pleurer leur mère sur mes genoux, et mes serviteurs redire en sanglotant quelle maîtresse ils ont perdue. Au dedans, voilà ce qui m'attend. Au dehors, ce seront les fêtes nuptiales des Thessaliens qui me feront fuir, et les assemblées où se pressent les femmes : je ne pourrai supporter d'en voir qui aient l'âge d'Alceste. Et tous mes ennemis diront de moi : « Voilà celui dont la vie est un opprobre, et qui n'a pas eu le courage de mourir. A sa place il a livré sa femme pour se dérober lâchement à Hadès. Et il se croit un homme! Il accuse de s'obstiner à vivre ceux qui lui ont donné le jour, quand lui-même refuse de mourir. » A ma mauvaise fortune s'ajoutera cette mauvaise renommée. Quel prix peut donc avoir pour moi la vie, ô mes amis, si je dois vivre à la fois malheureux et déshonoré?

LE CHŒUR. Je me suis élevé sur les ailes de la Muse jusqu'à la science des choses célestes; je me suis livré à de nombreuses études : et pourtant je ne connais rien qui soit au-dessus de la Nécessité, et je n'ai trouvé aucun moyen de guérir les maux qu'elle envoie, ni dans les tablettes de Thrace, dictées par la voix d'Orphée [1], ni parmi les remèdes cueillis par Apollon, et transmis par lui à la postérité d'Asclépios [2] pour soulager les souffrances des mortels.

Elle est la seule divinité dont on ne vienne adorer ni les autels ni la statue, et que n'apaise pas le sang des victimes. Ne me deviens pas plus funeste que tu ne l'as été jusqu'à ce jour, ô puissante déesse! Tout ce que Zeus ordonne d'un signe, c'est avec toi qu'il l'accomplit. Ta force brise le fer même des Chalybes [3], et ta volonté inflexible ne connaît pas la pitié.

Toi aussi, Admète, la déesse t'a enchaîné de son étreinte invincible. Accepte courageusement ton sort : car tes larmes ne ramèneront pas sur la terre ceux qui sont descendus aux enfers. Les fils des dieux eux-mêmes s'éteignent dans les ténèbres de la mort. Alceste nous était chère, quand elle vivait au milieu de nous; elle nous restera chère après la mort jusque dans sa demeure souterraine. C'était bien la plus noble de toutes les femmes, que tu avais unie à ton sort et choisie pour compagne.

Il n'en doit pas être de son tombeau comme du tertre funéraire des autres morts. Qu'il soit honoré comme le sanctuaire d'un dieu, et devienne un objet de vénération pour les passants. Il en est qui se détourneront de leur chemin, et diront : « Cette femme est morte jadis pour son époux : elle est maintenant une divinité bienheureuse. Salut, ô sainte! sois-nous propice. » Telles sont les paroles qu'on adressera à sa tombe. Mais voici, je crois, le fils d'Alcmène qui s'avance, Admète, vers ton palais.

---

1. Ce n'étaient pas seulement, dit Pausanias, des mystères et des purifications qu'avait enseignés Orphée, c'étaient aussi des remèdes. Les tablettes qui les faisaient connaître étaient conservées près du mont Hæmos.

2. Cf. P. Girard, *l'Asclèpieion d'Athènes*.

3. Les Chalybes étaient des Scythes qui passaient pour exceller à travailler l'acier et le fer. On les plaçait en Colchide, ou bien dans le Pont et en Paphlagonie, où ils auraient habité les anciennes villes d'Amisos et de Sinope

HÉRACLÈS[1]. A un ami, Admète, il faut parler franchement, et ne pas renfermer en silence au fond du cœur les reproches qu'il mérite. J'étais auprès de toi dans ton infortune, et mon amitié se croyait digne d'être mise à l'épreuve. Cependant tu ne m'as pas dit que le corps exposé fût celui de ta femme, et tu m'as reçu en hôte à ton foyer, [comme si tu n'avais eu à pleurer qu'un malheur étranger]. Et moi, j'ai couronné ma tête, j'ai fait des libations aux dieux dans ta maison en deuil. Je me plains donc, oui, je me plains de ta conduite à mon égard. Pourtant je ne veux pas ajouter à tes peines : je vais te dire le motif qui me ramène en ces lieux. Prends cette femme, et garde-la-moi, jusqu'à ce que je revienne ici avec les chevaux thraces, après avoir tué le roi des Bistoniens. S'il m'arrivait quelque malheur (que les dieux m'en préservent et m'accordent le retour !), je te la donne, pour qu'elle te serve dans ta maison. Ce n'est pas sans peine qu'elle est tombée en mon pouvoir. On venait d'annoncer une lutte publique, proposée aux athlètes comme une épreuve digne de leurs efforts : je remporte la victoire, et je reçois en prix cette femme que j'amène. A ceux qui étaient vainqueurs dans des joutes faciles on donnait des chevaux; ceux qui remportaient la victoire dans des combats plus sérieux, au pugilat, à la lutte, recevaient des troupeaux de bœufs : à ce prix on avait joint une femme. Je me trouvais là par hasard : il m'eût semblé honteux de laisser échapper cette glorieuse aubaine. Eh bien! cette femme, encore une fois, prends-la sous ta garde. Je ne l'ai pas enlevée par ruse : elle est le prix de mes efforts, que je viens te confier. Toi-même tu finiras par m'en savoir gré, je l'espère.

ADMÈTE. Non, certes, ce n'est pas pour te refuser une marque d'estime, ou te traiter en ennemi, que je t'ai caché le sort de la malheureuse Alceste. Mais c'eût été pour moi un surcroît de douleur, si tu étais allé chercher ailleurs un toit hospitalier : j'avais bien assez de pleurer mon infortune. Quant à cette femme, ordonne, s'il est possible, ô roi, à quelque autre Thessalien moins malheureux que moi, — tu as plus d'un hôte à Phères, — de la prendre sous sa garde. Elle me rappellerait une perte cruelle. Je ne pourrais, en la voyant dans ma maison, retenir mes larmes. Je souffre déjà;

1. Il est suivi d'une femme voilée.

ne me condamne pas à une autre souffrance encore : c'est assez du malheur qui m'accable. Et puis, quelle partie de ma maison habiterait cette jeune femme? car elle est jeune, on le voit à ses vêtements et à sa parure. Vivrait-elle sous mon toit au milieu des hommes? Comment, entourée de jeunes gens, resterait-elle pure? Il n'est pas facile, Héraclès, de modérer la fougue de cet âge. C'est mon zèle pour toi qui m'inspire cette crainte. Ou bien, lui ouvrirai-je la chambre de la morte, pour qu'elle y demeure? Et comment oserais-je la faire entrer dans le lit d'Alceste? Je craindrais un double reproche : celui de mes concitoyens (qui m'accuseraient de trahir ma bienfaitrice pour partager la couche d'une autre jeune femme) et le blâme de celle qui n'est plus. Elle a droit à ma vénération. Voilà tout ce que je dois prévoir. Pour toi, femme, qui que tu sois, sache que tu as la taille, le port d'Alceste. Hélas! au nom du ciel, éloigne-la de mes yeux! Je suis déjà frappé de mort : ne me fais pas mourir une fois de plus. Car, en voyant cette femme, je crois voir la mienne. Elle me trouble le cœur; des flots de larmes jaillissent de mes yeux. Infortuné! Comme je sens maintenant toute l'amertume de ma douleur!

LE CHŒUR. Je ne saurais dire que ton sort est heureux. Mais, quel que soit le dieu qui entre dans notre demeure, il faut accepter bravement ce qu'il nous apporte.

HÉRACLÈS. Que n'ai-je la force d'arracher ta femme aux enfers, de la ramener au jour, et de te procurer ce bonheur!

ADMÈTE. Je sais bien que tu le voudrais. Mais comment? Les morts ne reviennent pas à la lumière.

HÉRACLÈS. Ne dépasse donc pas la mesure, et résigne-toi à ton sort.

ADMÈTE. Il est plus facile de conseiller la patience que d'en avoir quand on souffre.

HÉRACLÈS. Que gagneras-tu à vouloir toujours pleurer?

ADMÈTE. Rien, je le sais : mais j'y trouve je ne sais quelle irrésistible douceur.

HÉRACLÈS. Oui, l'amour de ceux qui ne sont plus fait couler nos larmes.

ADMÈTE. Je meurs de sa mort, plus même que je ne saurais le dire.

HÉRACLÈS. Tu as perdu une femme excellente : qui n'en conviendrait?

ADMÈTE. Aussi la vie n'a-t-elle plus pour moi de charmes.

HÉRACLÈS. Le temps apaisera ta douleur : aujourd'hui elle est encore dans toute sa force.

ADMÈTE. Le temps, oui, si le temps, c'est la mort.

HÉRACLÈS. Une autre femme et un nouveau mariage consoleront tes regrets.

ADMÈTE. Tais-toi : quel langage! je ne m'y serais pas attendu.

HÉRACLÈS. Eh quoi! tu n'auras pas d'autre femme, et ta couche restera veuve?

ADMÈTE. Nulle femme ne la partagera plus avec moi.

HÉRACLÈS. Crois-tu par là servir celle qui n'est plus?

ADMÈTE. Où qu'elle soit, je dois l'honorer.

HÉRACLÈS. C'est bien, oui, très bien : mais tu t'exposes à passer pour fou.

ADMÈTE. Soit! mais tu ne me donneras plus jamais le nom d'époux.

HÉRACLÈS. Je te loue de conserver à ta compagne cette fidèle tendresse.

ADMÈTE. Que je meure, si je la trahis, bien qu'elle ne soit plus!

HÉRACLÈS. Accueille du moins cette femme dans ta noble maison.

ADMÈTE. Non, je t'en conjure, par Zeus qui t'a donné le jour!

HÉRACLÈS. Cependant tu aurais tort de ne pas le faire.

ADMÈTE. Et si je le fais, mon cœur sera déchiré de remords.

HÉRACLÈS. Laisse-toi persuader. Peut-être auras-tu lieu de t'en réjouir.

ADMÈTE. Hélas! plût au ciel que la victoire n'eût pas mis cette femme entre tes mains!

HÉRACLÈS. Et pourtant ma victoire est aussi la tienne.

ADMÈTE. C'est fort bien dit. Mais que cette femme s'en aille!

HÉRACLÈS. S'il le faut, elle s'en ira. Mais vois d'abord s'il le faut.

ADMÈTE. Oui, il le faut, à moins que je n'aie à craindre ton ressentiment.

HÉRACLÈS. J'ai, moi aussi, quelque raison de persister dans mon désir.

ADMÈTE. Eh bien, soit! mais ce que tu exiges de moi n'est pas pour me plaire.

HÉRACLÈS. Un moment viendra où tu m'en sauras gré. Fais seulement ce que je te dis.

ADMÈTE. Emmenez-la, puisqu'il faut la recevoir dans ma maison.

HÉRACLÈS. Non, je ne voudrais pas confier cette femme à tes serviteurs.

ADMÈTE. Conduis-la toi-même, si tu le préfères, dans ma demeure.

HÉRACLÈS. C'est entre tes mains que je veux la remettre.

ADMÈTE. Je ne la toucherai pas. Qu'elle entre, elle le peut.

HÉRACLÈS. C'est à ta main seule que je la confie.

ADMÈTE. Puissant Héraclès, ma volonté y répugne : tu me fais violence.

HÉRACLÈS. Ose tendre la main à cette étrangère, et toucher la sienne.

ADMÈTE. Eh bien ! je lui tends la main.

HÉRACLÈS. Oui, comme si tu coupais la tête de la Gorgone [1] ! Tiens-tu la sienne?

ADMÈTE. Oui.

HÉRACLÈS. Garde-la donc; et tu diras bientôt que le fils de Zeus est un hôte généreux. Regarde cette femme [2], et vois si elle n'a pas quelque ressemblance avec Alceste. Sois heureux, plus de deuil!

ADMÈTE. O dieux! que dire? Miracle inespéré ! est-ce vraiment Alceste que je vois? ou bien y a-t-il un dieu qui se joue de moi, et m'abuse par une joie trompeuse?

HÉRACLÈS. Non, c'est ta femme que tu vois.

ADMÈTE. Prends garde que ce ne soit un fantôme sorti des enfers.

HÉRACLÈS. Tu n'as pas transformé ton hôte en magicien.

ADMÈTE. Quand je viens à peine de l'ensevelir, est-il possible que je la revoie?

HÉRACLÈS. Sois-en sûr. Mais je ne m'étonne pas que tu doutes de ton bonheur.

ADMÈTE. Puis-je la toucher, lui parler, comme si elle vivait?

HÉRACLÈS. Parle-lui : tous tes vœux sont réalisés.

ADMÈTE. Épouse bien-aimée, quand je ne croyais plus revoir ton visage et ton corps, contre tout espoir tu es encore à moi!

1. C'est-à-dire en détournant les yeux.
2. Il faut supposer qu'à ces mots Héraclès écarte le voile d'Alceste.

HÉRACLÈS. Oui, elle est à toi. Crains pourtant que quelque dieu ne soit jaloux de ton bonheur.

ADMÈTE. Noble rejeton du puissant Zeus, sois heureux! Que ton divin père te protège! C'est toi qui as relevé mes espérances. Mais comment as-tu ramené Alceste des enfers à la lumière?

HÉRACLÈS. En combattant la divinité qui la tenait en son pouvoir.

ADMÈTE. Où donc as-tu engagé cette lutte avec la Mort?

HÉRACLÈS. Auprès du tombeau même : je me suis élancé d'une embuscade, et je l'ai saisie entre mes deux bras.

ADMÈTE. Mais pourquoi cette femme reste-t-elle immobile et muette?

HÉRACLÈS. Il ne t'est pas permis d'entendre sa voix, avant qu'elle soit purifiée de sa consécration aux dieux infernaux, et que la troisième aurore ait paru. En attendant, conduis-la dans ta demeure. Et, à l'avenir, continue, Admète, d'observer envers tes hôtes la justice et la piété. Adieu! je vais accomplir l'épreuve qui m'est imposée par le tyran, fils de Sthénélos.

ADMÈTE. Reste auprès de nous, et viens t'asseoir à notre foyer.

HÉRACLÈS. Plus tard. Aujourd'hui je dois me hâter.

ADMÈTE. Sois donc heureux! et puisses-tu prendre le chemin du retour! Aux citoyens de Phères et à toute la tétrarchie [1] j'ordonne de célébrer par des danses cet heureux événement et de faire fumer sur les autels des sacrifices d'actions de grâces. Maintenant commence pour moi une vie nouvelle, une vie meilleure. Je ne veux pas le nier, je suis heureux.

LE CHŒUR. Les dieux manifestent leur volonté sous bien des formes; et souvent ils trompent nos prévisions dans l'accomplissement de leurs desseins. Ce qu'on attendait n'arrive pas; et un dieu fraye la voie aux événements qu'on attendait le moins. Tel a été le dénouement de ce drame.

1. C'étaient les quatre provinces de la Thessalie, énumérées par Strabon : Phthiotide, Hestiæotide, Thessaliotide, Pélasgiotide.

ANDROMAQUE

PERSONNAGES

ANDROMAQUE.
UNE ESCLAVE.
LE CHOEUR.
HERMIONE.
MÉNÉLAS.
MOLOSSOS.
PÉLÉE.
LA NOURRICE.
ORESTE.
UN MESSAGER.
THÉTIS.

NOTICE SUR ANDROMAQUE

Des deux traits qui forment le caractère traditionnel d'Andromaque, et qui la rendent si touchante dans Racine, comme dans Virgile et Homère, — l'amour conjugal et l'amour maternel, — on ne retrouve guère que celui-ci dans l'*Andromaque* d'Euripide. La veuve d'Hector n'est plus que l'esclave de Néoptolème; elle lui a donné un fils, Molossos. Poursuivie et menacée, en l'absence du maître, par la jalousie et la haine de la femme légitime, d'Hermione, elle met son fils en lieu sûr, et vient chercher un asile à Thétidée, dans un sanctuaire consacré à Thétis, déesse tutélaire de la contrée, entre Phthie, où règne Néoptolème, et Pharsale, où réside l'aïeul Pélée. C'est là que se déroule l'action, qui met en présence la concubine et l'épouse.

On reconnaît ici, comme ailleurs, le penchant d'Euripide à faire de la tragédie un tableau de mœurs, presque de mœurs contemporaines, surtout de mœurs féminines. Hermione revendique avec un insolent orgueil les droits de la femme légitime, respectés chez les Hellènes, outragés chez les Barbares; et les Thessaliennes qui forment le chœur, en se refusant à admettre « qu'un homme ait deux femmes, ni qu'il lui naisse des enfants de plusieurs mères », se faisaient les interprètes des mœurs et des lois athéniennes, qui consacraient l'inviolabilité du foyer domestique. Mais qu'elle est désagréable, cette femme légitime, hautaine, impérieuse, fière de sa dot! Il est vrai que sa condition n'en est pas moins misérable et précaire. Pour le plus futile prétexte, elle a à craindre d'être chassée de la maison, répudiée par son mari. Hermione est prise tout à coup de cette terreur, quand elle voit sa rivale lui échapper. Elle s'en prend à ses amies, à leurs perfides conseils : rien de pernicieux comme le bavardage des femmes, quand elles se font des visites. N'aurait-elle pas dû se montrer plus accommodante? Tel est l'avis d'Andromaque, qui lui raconte comment elle-même, « quand Cypris entraînait Hector à quelque faiblesse, elle aimait pour lui plaire les femmes qu'il aimait, et présentait le sein aux enfants qu'elles lui avaient donnés. »

On dirait une Andromaque de harem. Il lui reste l'amour maternel, qui n'a rien perdu de sa force, mais qui change alors de caractère. Astyanax

était pour elle le fils d'Hector : la mère se confondait avec l'épouse. En aimant Molossos, qui est né dans l'esclavage, elle n'aime que le fruit de ses entrailles; elle n'est plus que mère. Réduite par Ménélas à la cruelle alternative de quitter l'autel qui la protège, ou de voir égorger son enfant, dont il a découvert la retraite, avec un admirable élan de tendresse elle se livre pour le sauver. Quand elle se voit odieusement trompée, et conduite à la mort avec Molossos, quelle pathétique douleur, quelles touchantes prières! C'est Pélée qui vient à son secours. Pris de pitié pour Andromaque « qui va périr comme une brebis avec son agneau à la mamelle », intrépide malgré sa vieillesse, il tient tête à Ménélas, qui recule lâchement et bat en retraite; il délie les mains de la pauvre mère, et dissipe ses dernières inquiétudes avec la naïve jactance qu'Euripide ne manque jamais de prêter à ses vieux héros.

Andromaque est sauvée : la pièce est finie. Le poète en recommence une autre, sans lien avec la première, et, il faut bien l'avouer, sans intérêt. Hermione, étrangement abandonnée par son père, craint le retour et la vengeance de Néoptolème; elle veut se tuer, elle veut s'enfuir. Oreste, à qui elle avait été promise, s'arrête à Phthie, en passant, dit-il, par la Thessalie pour aller consulter l'oracle de Dodone. En réalité, il vient enlever Hermione, après avoir préparé contre Néoptolème à Delphes un abominable guet-apens, qu'un messager vient raconter à Pélée aussitôt après leur fuite. Ce récit est à peine achevé, que le cadavre de Néoptolème est apporté sur la scène : les anciens poètes dramatiques en prenaient à leur aise avec les lois de l'espace et du temps. Pendant que Pélée se lamente sur la ruine de sa maison, Thétis lui apparaît pour lui faire connaître les arrêts du destin : Néoptolème sera enseveli à Delphes; Andromaque épousera en Épire Hélénos, et les descendants de son fils « régneront avec gloire sur la Molossie »; Pélée lui-même sera dieu. Il revient un peu tard, en finissant, au premier sujet du drame, et en tire cette conclusion morale : « N'épousez pas une méchante femme, quand même elle apporterait une riche dot dans votre maison. »

C'était apparemment ce vice de composition qui faisait regarder *Andromaque* par les anciens déjà comme une pièce de « second ordre ». Cependant elle avait pour les contemporains un intérêt particulier que nous n'y trouvons plus. Elle respire la haine de Sparte, haine patriotique que le poète veut entretenir dans les cœurs. Il s'attache à peindre sous les traits les plus odieux le Péloponnésien Oreste, la Laconienne Hermione, le roi de Sparte Ménélas. Il prend directement à partie les Spartiates eux-mêmes, l'impudeur de leurs femmes, la perversité de leur politique. « Vous vous vantez, leur dit-il par la bouche de Pélée, de votre gloire militaire et de vos combats : mais sachez que, pour tout le reste, vous êtes le dernier des peuples. » — « Voilà donc, s'écrie Andromaque, ce que vous appelez sagesse sur les bords de l'Eurotas ! O de tous les mortels les plus odieux au genre humain, habitants de Sparte, conseillers de trahison, rois du mensonge, machinateurs de crimes, esprits tortueux et malsains, habitués aux perfides détours, vous ne mé-

ritez pas l'heureuse fortune dont vous jouissez en Grèce. Que ne vous a-t-on pas vus faire? N'avez-vous pas versé des flots de sang? N'êtes-vous pas honteusement avides de gain? Sans cesse convaincus de dire une chose et d'en penser une autre? Puissiez-vous périr! »

Faut-il croire que cette tirade contre la perfidie de Sparte se rapporte au moment où les Lacédémoniens, après la prise d'Amphipolis par Brasidas, conclurent avec Athènes une trêve d'un an (423), qu'ils violèrent aussitôt après? La paix de Nicias étant de 421, *Andromaque* aurait été représentée en 422. Il se trouve que, l'année suivante, Aristophane, dans la *Paix*, accusait presque dans les mêmes termes la trahison des Spartiates, et comparait les Athéniens à « de sottes colombes qui se fient aux renards ». Si ingénieuse que soit cette conjecture, elle n'autorise pourtant pas à affirmer que cette tragédie antilacédémonienne n'ait pu être une pièce de circonstance en toute autre année de la guerre de Péloponnèse.

ANDROMAQUE

ANDROMAQUE. Gloire de l'Asie, Thèbes [1], d'où je fus conduite, au milieu des splendeurs d'une dot opulente, dans la royale demeure de Priam, pour être la femme d'Hector et lui donner des enfants, combien le sort d'Andromaque était autrefois digne d'envie! Aujourd'hui je suis la plus malheureuse des femmes. J'ai vu Hector, mon époux, tué par Achille, et le fils que je lui avais enfanté, Astyanax, précipité du haut des remparts, quand les Grecs se furent rendus maîtres du sol de Troie. Moi-même, devenue esclave, moi dont on vantait la noble race, j'ai été emmenée en Grèce, et livrée à l'insulaire [2] Néoptolème, comme prix de sa valeur, pour sa part de butin choisie parmi les dépouilles troyennes. J'habite ici entre Phthie [3] et Pharsale, aux lieux où la déesse marine Thétis vécut avec Pélée dans la solitude, loin du commerce des hommes, à Thétidée, ainsi nommée par le peuple thessalien en souvenir de la déesse et de son hymen. Le fils d'Achille a fixé ici même sa demeure : il laisse Pélée régner sur Pharsale, et ne veut pas, tant que vivra le vieillard, lui reprendre le sceptre. Dans ce palais, unie au fils d'Achille, qui est mon maître, j'ai mis au monde un enfant mâle [4]. Et d'abord,

1. Thèbes de Phrygie, au pied du Placos, où régnait Eétion, père d'Andromaque. Outre les deux Thèbes bien connues, de Béotie et d'Égypte, le scholiaste mentionne encore une Thebes thessalienne, et une autre d'Asie, près de Mycale.

2. Néoptolème était né dans une île de l'Archipel, à Scyros.

3. Au sud de la Thessalie, entre le fleuve Enipéos (*Stamatomylo*), la chaîne de l'Othrys et la mer Egée.

4. Molossos.

même dans le malheur où j'étais plongée, je nourrissais l'espoir de trouver en cet enfant, s'il m'était conservé, un appui, un soulagement à mes infortunes. Mais, depuis que mon maître a dédaigné ma couche d'esclave et pris pour femme la Lacédémonienne Hermione, je suis accablée par elle des plus cruels traitements. Elle prétend que par de secrets maléfices je la rends stérile et odieuse à son mari, que je veux être maîtresse à sa place dans cette maison, et la chasser violemment de son lit, moi qui n'y suis entrée jadis que par contrainte, et l'ai maintenant quitté pour toujours. J'atteste le puissant Zeus! c'est malgré moi que j'ai partagé la couche de Néoptolème. Mais je ne puis persuader cette femme; elle veut me tuer, et Ménélas, son père, l'y aidera. Il est maintenant chez sa fille : c'est dans ce dessein qu'il est venu de Sparte. Et moi, saisie d'effroi, je me suis réfugiée dans ce sanctuaire de Thétis, voisin du palais; et je ne le quitte plus : peut-être me sauvera-t-il de la mort. Car Pélée le révère, ainsi que ses enfants, en mémoire de son alliance avec la fille de Nérée. Quant à mon fils, mon fils unique, de peur qu'on ne lui donne la mort, je l'envoie en secret dans une maison étrangère. Car son père n'est pas là pour me venir en aide; il ne peut rien non plus pour son fils : il est parti pour Delphes, où il va donner satisfaction à Loxias qu'il a offensé dans un moment de délire, quand il est venu prier le dieu pythien de venger le meurtre de son père [1]. Il demande grâce pour sa faute passée, et espère se rendre à l'avenir le dieu propice.

UNE ESCLAVE. O ma maîtresse! je ne veux pas te retirer aujourd'hui ce nom, que mon respect te donnait jadis dans ton palais, quand nous habitions le sol de Troie. Toujours tu m'as trouvée dévouée à toi et à ton époux, tant qu'il a vécu : maintenant encore je viens en hâte t'apporter des nouvelles. Je ne suis pas sans crainte d'être découverte par quelqu'un de nos maîtres; mais j'ai pitié de toi. Ménélas et sa fille méditent contre toi d'horribles desseins : sois sur tes gardes.

ANDROMAQUE. Chère compagne d'esclavage, car elle est

1. Le meurtrier était Apollon lui-même : c'était lui, comme dit Virgile, qui « avait dirigé contre le talon d'Achille le bras et la flèche de Pâris ».

esclave avec toi celle qui fut ta reine, et que le malheur accable aujourd'hui, que veulent-ils? quel complot trament-ils encore pour faire périr la malheureuse Andromaque?

L'ESCLAVE. Infortunée! ils vont tuer ton fils, que tu as secrètement éloigné du palais.

ANDROMAQUE. Ciel! ils ont découvert la retraite de mon enfant? Comment? hélas! c'est fait de moi!

L'ESCLAVE. Je ne sais; mais je le leur ai entendu dire à eux-mêmes : Ménélas est sorti du palais à la recherche de ton fils.

ANDROMAQUE. Ah! je suis perdue! O mon enfant, les deux vautours vont te saisir et te tuer! et celui qu'on appelle ton père s'attarde encore à Delphes.

L'ESCLAVE. Oui, je crois que tu ne serais pas menacée d'un si grand malheur, s'il était là : mais, en ce moment, tu n'as pas d'amis.

ANDROMAQUE. Ne dit-on pas que Pélée doit venir?

L'ESCLAVE. Il est trop vieux pour que sa présence te soit utile.

ANDROMAQUE. Je lui ai pourtant envoyé plus d'un messager.

L'ESCLAVE. Crois-tu qu'aucun d'eux se soucie de toi?

ANDROMAQUE. Comment le croirais-je? Eh bien! veux-tu toi-même te charger de mon message?

L'ESCLAVE. Mais que dirai-je pour expliquer ma longue absence?

ANDROMAQUE. Tu trouveras plus d'un prétexte : n'es-tu pas femme?

L'ESCLAVE. L'entreprise est périlleuse : rien n'échappe à la surveillance d'Hermione.

ANDROMAQUE. Tu vois? tu faiblis, au moment de venir en aide à tes amis dans l'infortune.

L'ESCLAVE. Non, ne me fais pas ce reproche. Je pars : dût-il m'arriver malheur, qu'importe la vie d'une pauvre esclave?

ANDROMAQUE. Va donc. Et moi, qui ne cesse de me lamenter, de gémir, de verser des larmes, je ferai retentir les airs de ma douleur : car les femmes sont ainsi faites, qu'elles trouvent un certain plaisir à se plaindre de leurs maux; elles les ont sans cesse à la bouche et sur les lèvres. J'ai plus d'un sujet de larmes : la ruine de ma patrie, la mort d'Hector, la cruelle destinée qui m'enchaîne, l'indigne esclavage où je suis tombée. Il ne faut jamais appeler heureux aucun mortel,

avant d'avoir vu comment, à son dernier jour, il descendra au tombeau [1].

Ce n'était pas une femme, mais une Furie, que Pâris avait conduite dans Ilion aux hautes murailles, quand il reçut Hélène dans sa chambre nuptiale et dans son lit. C'est pour elle, ô Troie, que tu as succombé, ravagée par le fer et par le feu, sous les coups de l'impétueux Arès venu de Grèce avec ses mille vaisseaux ; pour elle qu'a péri, hélas ! Hector, mon époux, traîné autour des murs par le char du fils de la déesse marine Thétis, et que moi-même, arrachée de mon foyer, j'ai été conduite sur le rivage, la tête couverte du voile odieux des captives. Des flots de larmes coulèrent de mes joues, lorsqu'il me fallut quitter et ma patrie, et ma couche nuptiale, et mon époux gisant dans la poussière. Malheureuse ! et je vois encore la lumière, quand je suis devenue l'esclave d'Hermione ! Poursuivie de sa haine, j'embrasse en suppliante la statue de la déesse, et je sens mes yeux se voiler de larmes, comme une source qui goutte à goutte coule du rocher [2].

LE CHŒUR [3]. O femme, depuis longtemps réfugiée sur le sol consacré à Thétis, dans ce temple que tu ne veux plus quitter, bien que Phthie m'ait vue naître et que tu sois fille d'Asie, je viens à toi pour essayer d'apporter un remède à tes maux irréparables, et d'apaiser la discorde fatale qui vous met aux prises, Hermione et toi, infortunée! pour la couche du fils d'Achille, qu'il partage entre vous deux.

Connais ton sort, songe à quelle extrémité te voilà réduite. Oses-tu bien, fille de Troie, lutter contre des maîtres nés à Lacédémone ? Abandonne ce temple, où des brebis sont immolées à la déesse de la mer. A quoi bon te consumer dans la douleur, t'exposer aux outrages et aux violences de tes maîtres? Ils sont les plus forts, ils vont t'atteindre. Tu es impuissante : pourquoi lutter ?

Va donc, quitte cette brillante demeure de la déesse, fille

1. Cette maxime était devenue, depuis Solon, un des lieux communs de la sagesse antique.

2. Ces quatorze vers sont écrits dans le mètre de l'élégie ; la tragédie grecque n'en offre pas d'autre exemple.

3. Le chœur est composé de femmes de Phthie.

de Nérée. Songe que tu es esclave sur une terre lointaine, dans une ville étrangère, où tu ne vois aucun de tes amis, ô la plus malheureuse des femmes, épouse infortunée !

Combien tu m'inspires de pitié, pauvre Troyenne, amenée dans la maison de nos maîtres! Mais la crainte m'arrête ; et je me contente de te plaindre. J'ai peur que cette fille de la fille de Zeus ne voie combien m'émeut ton sort.

HERMIONE. Ni la riche parure d'or qui orne mon front, ni ces brillants tissus dont je suis vêtue, ne sont des présents que j'aie reçus d'Achille ou de Pélée en venant ici : j'ai apporté ces richesses de Sparte, de mon pays laconien ; c'est Ménélas, mon père, qui me les a données avec une dot magnifique : aussi ai-je le droit de parler librement. Voici ce que j'ai à vous répondre [1]. — Toi, tu n'es qu'une esclave, une captive troyenne : et cependant tu voudrais me chasser de ce palais et y commander à ma place ! Tes maléfices me rendent odieuse à mon mari, et ont flétri mon sein frappé de stérilité : car les femmes d'Asie possèdent cet art funeste. Mais je saurai bien y mettre obstacle. Ni cette demeure de la Néréide, ni son autel, ni son temple, ne te seront d'aucun secours : tu périras. Si quelqu'un des mortels ou des dieux veut te sauver, commence par dépouiller l'orgueil de ton ancienne fortune : il te faut trembler et t'humilier devant moi, embrasser mes genoux, balayer ma maison, l'arroser en y versant d'une urne d'or l'eau de l'Achéloos [2], reconnaître enfin en quel lieu de la terre tu habites : ici, plus d'Hector, ni de Priam, ni de trésors phrygiens, mais une ville grecque. Et tu pousses la démence, malheureuse que tu es! jusqu'à oser entrer dans le lit d'un homme dont le père a tué ton époux, jusqu'à donner des enfants à un meurtrier ! Telles sont les mœurs de tous les peuples barbares : le père couche avec la fille, le fils avec la mère, la sœur avec le frère; les êtres les plus chers s'entr'égorgent : et la loi ne défend aucun de ces crimes. Ne les introduis pas chez nous. Nous n'admettons pas qu'un seul homme ait

1. Ces mots s'adressent au chœur : on a supposé ici une lacune.
2. Fleuve d'Epire et d'Etolie, auj. *Aspropotamo;* ici, un fleuve quelconque.

deux femmes à conduire : il n'a d'yeux que pour une, dont l'amour lui suffit, s'il veut que sa maison soit bien gouvernée.

LE CHŒUR. Les femmes sont jalouses, et leur haine est implacable contre celles qui partagent avec elles le lit conjugal.

ANDROMAQUE. Hélas! hélas! combien les jeunes font de mal, et surtout, parmi les jeunes, ceux qui n'ont pas le sentiment de la justice! Pour moi, ton esclave, je crains que tu ne me fermes la bouche, quand j'ai tant de bonnes raisons à dire, ou que tu ne me fasses expier mon audace, si je réussis à te confondre. L'orgueil des grands ne pardonne pas aux humbles d'avoir raison. Cependant je ne veux pas m'exposer au reproche de m'être abandonnée moi-même. Dis-moi donc, jeune femme, à quel titre sérieux pourrais-je me flatter de te ravir tes droits d'épouse légitime? Lacédémone est-elle au-dessous de la ville des Phrygiens? Troie est-elle florissante? Me vois-tu libre? Serait-ce par orgueil de ma jeunesse et de ma beauté, de mes richesses et de mes amis, que j'aurais l'ambition de te supplanter dans ton palais? ou pour être mère à ta place, mère d'enfants esclaves, et traîner encore ce surcroît d'infortune? Tu crois donc que, si tu n'as pas d'enfants, ce sont les miens qui régneront à Phthie? Apparemment, les Grecs me chérissent en souvenir d'Hector! personne ne me connaît! je n'ai jamais été reine des Phrygiens! Si ton mari te hait, ce n'est pas à cause de mes maléfices, c'est que tu ne sais pas lui rendre ton commerce agréable. Non, il n'y a pas là d'autres sortilèges. Ce n'est pas la beauté qui rend les femmes chères aux maris, c'est la douceur de leur caractère. Mais toi, au moindre dépit, tu exaltes Lacédémone, tu rabaisses Scyros; tu prends plaisir à répéter que tu es riche parmi des pauvres, et que Ménélas est au-dessus d'Achille : voilà ce qui te rend odieuse à ton mari. Une femme, quels que soient les défauts de son mari, doit chercher à lui plaire, sans que son orgueil aille toujours lui chercher querelle. Si tu avais épousé un roi de cette Thrace neigeuse, où un seul homme a plusieurs femmes, qu'il fait tour à tour entrer dans son lit, tu les aurais donc tuées? et tu n'aurais pas craint de justifier aux yeux de tous la réputation qu'on nous fait de lubricité? Quelle honte! Nous sommes plus sujettes que les hommes à cette passion : mais notre pudeur la leur voile. Moi, cher Hector, Cypris t'entraînait-elle à quelque faiblesse, j'aimais, pour te plaire, les femmes que tu aimais; et plus d'une fois j'ai présenté le

sein aux enfants qu'elles t'avaient donnés : tant je craignais de te causer la moindre peine! C'est ainsi que, par ma douceur, je gagnais le cœur de mon mari. Mais toi, tu es jalouse même d'une goutte de rosée céleste qui pourrait toucher le tien! Celle qui t'a donné le jour a trop aimé les hommes : ne cherche pas, femme, à la surpasser [1]. Pour peu qu'ils aient de bon sens, les enfants doivent fuir l'exemple d'une mère vicieuse.

LE CHŒUR. Reine, autant qu'il t'est possible, laisse-toi fléchir, et réconcilie-toi avec Andromaque.

HERMIONE. Quelle arrogance! et quelle audace d'entrer en lutte avec moi, pour soutenir que tu es chaste, et que je ne le suis pas!

ANDROMAQUE. Tu ne l'es pas du moins dans le langage que tu viens de tenir.

HERMIONE. Puisse ne jamais habiter en moi un esprit comme le tien!

ANDROMAQUE. Tu es jeune, et tu parles de choses honteuses.

HERMIONE. Toi, tu n'en dis pas, mais tu en fais à mon égard, autant que tu en peux faire.

ANDROMAQUE. Si tu souffres par Cypris, ne peux-tu au moins souffrir en silence?

HERMIONE. Eh quoi! n'est-ce pas partout ce qu'il y a de plus cher aux femmes?

ANDROMAQUE. Rien de mieux, si elles y mettent quelque pudeur : sinon, rien de pire.

HERMIONE. Ce ne sont pas les mœurs des Barbares qui règnent dans notre cité.

ANDROMAQUE. Chez eux, comme chez vous, il y a honte à commettre des actions honteuses.

HERMIONE. Tu raisonnes bien, oui, fort bien! mais tu n'en dois pas moins mourir.

ANDROMAQUE. Ne vois-tu pas cette statue de Thétis, qui tourne les yeux vers toi?

HERMIONE. Elle hait ta patrie, qui lui a tué son fils.

ANDROMAQUE. C'est Hélène qui est cause de sa mort, et non pas moi : c'est ta mère!

HERMIONE. Vas-tu continuer longtemps encore à m'outrager?

ANDROMAQUE. Voilà, je me tais, je ferme la bouche.

1. On ne comptait plus les amants d'Hélène : Thésée, Ménélas, Pâris, Déiphobe, et d'autres.

HERMIONE. Parle, mais pour répondre à ce que je suis venue te demander.

ANDROMAQUE. Je réponds que tes sentiments ne sont pas ce qu'ils devraient être.

HERMIONE. Ne quitteras-tu pas l'enceinte sacrée de la déesse marine?

ANDROMAQUE. Oui, si je meurs; sinon, je ne la quitterai jamais.

HERMIONE. Ta mort est décidée : je n'attendrai pas que mon époux soit de retour.

ANDROMAQUE. Eh bien! moi non plus, jusque-là, je ne me livrerai pas entre tes mains.

HERMIONE. Je mettrai le feu au temple, sans m'inquiéter de toi.

ANDROMAQUE. Allume donc l'incendie! les dieux en seront témoins.

HERMIONE. Et je te ferai sentir les tourments de cruelles blessures.

ANDROMAQUE. Immole-moi, ensanglante l'autel de la déesse! elle te punira.

HERMIONE. O tête barbare! indomptable opiniâtreté! tu veux donc braver la mort? Laisse-moi faire; tout à l'heure tu voudras toi-même quitter cet asile : je sais un excellent moyen de t'attirer dehors. Mais je ne te dévoile pas encore mon projet : l'événement ne tardera pas à te le faire connaître. Soit! reste immobile à cette place : quand tu serais de toutes parts attachée au sol par du plomb fondu [1], je saurai bien t'en arracher avant le retour du fils d'Achille, en qui tu as mis ton espérance.

ANDROMAQUE. Oui, j'espère en lui. Pourquoi faut-il que les mortels aient appris de quelque dieu à se guérir de la morsure des serpents, et que contre cet être plus malfaisant que la vipère et le feu, contre une méchante femme, personne n'ait encore trouvé de remède? Tant il est vrai que nous sommes pour les hommes le pire des fléaux!

LE CHŒUR. Oui, certes, il nous préparait de grands malheurs, le fils de Maïa et de Zeus [2], lorsqu'il entrait dans les bois de

1. Comme une statue fixée à son piédestal.
2. Hermès.

l'Ida avec le char brillant des trois déesses armées pour leur funeste lutte de beauté, et qu'il les conduisait vers la cabane du pâtre, auprès du jeune pasteur solitaire, dans la retraite lointaine où il avait son humble foyer.

Arrivées à la forêt ombreuse, elles baignèrent leurs corps éblouissants dans l'eau des sources de la montagne, et se présentèrent au fils de Priam. Devant lui, elles rivalisaient de beauté en échangeant d'aigres paroles. Cypris réussit à le séduire par ses captieux discours, qu'il écoutait avec ravissement, mais qui devaient attirer un si affreux désastre sur la malheureuse cité des Phrygiens et sur la citadelle de Troie.

Plût au ciel qu'elle eût fait périr [1] cet enfant de malheur, celle qui venait de mettre au monde Pâris, avant de l'envoyer au mont Ida [2], alors que, près du laurier prophétique, Cassandre s'écriait qu'il fallait tuer celui qui devait être le fléau de la ville de Priam! Qui n'alla-t-elle pas supplier? Auquel des anciens du peuple ne demanda-t-elle pas la mort de cet enfant?

Le joug de la servitude ne pèserait pas sur les Troyennes; et toi, femme, tu habiterais encore le palais des rois. La Grèce eût été préservée des cruelles épreuves que, pendant dix années, ses jeunes guerriers errants subirent sous les murs d'Ilion. Tant de couches ne seraient pas restées désertes, tant de vieillards n'auraient pas été privés de leurs enfants.

MÉNÉLAS. J'arrive avec ton fils, dont je me suis emparé : c'est en vain que, pour nous le soustraire, tu l'as envoyé dans une autre maison, à l'insu de ma fille. Tu te flattais de sauver tes jours en embrassant cette statue de la déesse, et de sauver ton fils en le cachant. Mais tu t'es trouvée, ô femme, moins habile que Ménélas. Si tu ne quittes, si tu n'abandonnes ton refuge, cet enfant sera égorgé à ta place. Choisis donc, ou de mourir toi-même, ou de le voir mourir pour expier tes offenses envers moi et ma fille.

ANDROMAQUE. O renommée, renommée! combien de mor-

1. C'est ainsi que le scholiaste lisait et comprenait ces vers. D'autres y voient une allusion à un ancien rite de purification : « Plût au ciel qu'elle eût rejeté cette souillure par-dessus sa tête! »

2. Hécube expose Pâris sur la montagne, au lieu de le faire périr, comme l'oracle l'avait ordonné.

tels qui ne sont rien, tu fais paraître grands! Heureuse la gloire obtenue par le mérite! Mais celle qui est fondée sur le mensonge n'aura jamais, à mes yeux, aucune valeur : elle n'est qu'une apparence. Est-ce bien toi, qui jadis, à la tête de l'élite des Grecs, as conquis Troie sur le roi Priam, et qui aujourd'hui montres tant de lâcheté? toi qui, sur les plaintes de ta fille, d'une enfant, t'emportes à cet excès de violence, et entres en lutte avec une malheureuse femme, avec une esclave? Tu ne méritais pas de vaincre Troie, et Troie méritait un autre vainqueur. [C'est par le dehors que brillent ceux qui ont les apparences de la sagesse : au fond, ils ressemblent à tous les hommes, sauf peut-être par la richesse, qui est une grande puissance.] Ménélas, terminons cet entretien. Si je meurs par ta fille, si elle me fait périr, elle ne pourra plus échapper à la souillure de ce meurtre; toi-même tu auras à t'en défendre aux yeux de la foule : il le faudra bien, puisque tu en auras été complice. Et si je me dérobe à la mort, vous tuerez donc mon fils? Mais crois-tu que son père le laisse mourir sans s'émouvoir? Non, Troie ne lui a pas fait cette réputation de lâcheté. Il ira jusqu'où il doit aller; il se montrera par ses actes digne de Pelée et d'Achille son père : il chassera ta fille de sa maison. Et toi, en l'offrant à un autre, que diras-tu? que sa pudeur s'est soustraite à un indigne mari? Qui voudra le croire? et qui l'épousera? Ou bien faudra-t-il que tu la laisses vieillir chez toi sans mari, et blanchir dans le veuvage? Infortuné, ne vois-tu pas tous ces maux prêts à fondre sur ta tête? Combien d'outrageantes rivales ne préférerais-tu pas pour ta fille au sort que je te prédis? Il ne faut pas, pour un petit malheur, s'en attirer de grands; et si, nous autres femmes, nous sommes un insupportable fléau, est-ce une raison pour que les hommes nous ressemblent? Pour moi, si j'emploie des maléfices contre ta fille, si je frappe son sein de stérilité, comme elle le prétend, c'est de mon plein gré, sans contrainte, sans chercher un refuge au pied de cet autel, que j'irai de moi-même me soumettre au jugement de ton gendre, qui n'aurait pas moins à se plaindre de moi : car ce serait moi qui l'empêcherais d'avoir des enfants légitimes. Je t'ai dit mes sentiments. Les tiens ne m'inspirent qu'une crainte : c'est que, pour une querelle de femmes, tu ne me fasses périr, comme tu as ruiné la malheureuse ville des Phrygiens.

LE CHŒUR. Tu en as trop dit pour une femme qui parle à

un homme, et tu as dépassé les bornes de la réserve que ton sexe t'impose.

MÉNÉLAS. Oui, femme, c'est là un médiocre succès, peu digne, comme tu dis, de ma royauté et de la Grèce. Mais sache-le bien, pour tout homme, obtenir ce qu'il désire est un bien plus précieux que ne le serait même la prise de Troie. Ainsi je viens en aide à ma fille bannie du lit conjugal, pour la défendre contre ce qui me paraît le plus cruel outrage. Tout le reste pour la femme est secondaire mais, en perdant son mari, elle perd la vie. Néoptolème a le droit de commander à mes esclaves, comme mes enfants et moi de commander aux siens. Car rien n'appartient en propre aux amis vraiment dignes de ce nom : ils mettent leurs biens en commun. Si j'attendais les absents pour mettre mes affaires dans le meilleur état possible, je ferais preuve de lâcheté, non de sagesse. Allons! lève-toi, et sors du temple de la déesse. Si tu meurs, ton enfant vivra; si tu refuses de mourir, je le tuerai. Il faut que l'un de vous deux perde la vie.

ANDROMAQUE. Hélas! à quelle douloureuse alternative, à quel choix de vie ou de mort tu me réduis! Malheureuse, si je t'obéis; et bien malheureuse encore, si je refuse! O toi, qui pour une cause si futile en viens à de pareilles extrémités, écoute-moi. Pourquoi me tuer? que t'ai-je fait? Ai-je trahi ta cité? tué un de tes enfants? incendié ton palais? J'ai été forcée d'entrer dans le lit de mon maître; et c'est moi que tu veux tuer, et non lui, qui est seul coupable! Quelle indulgence pour la cause, et quelle sévérité pour ce qui n'en est que la conséquence! Hélas! quelle est mon infortune! O malheureuse patrie! ô cruelles souffrances! Me fallait-il donc aussi devenir mère, et ajouter cette douleur nouvelle à ma douleur? Mais pourquoi gémir de cette naissance, au lieu de pleurer[1] et de mesurer dans toute leur étendue les malheurs qui m'accablent aujourd'hui? J'ai vu périr, lamentable spectacle, Ilion en flammes; moi-même, réduite en esclavage, je suis conduite, je suis traînée par les cheveux dans les vaisseaux des Grecs; et, à peine arrivée à Phthie, j'entre dans la couche des meurtriers d'Hector! Quelle douceur puis-je donc trouver encore à la vie? Où tourner mes regards? sur le présent ou sur le passé? Il ne me restait plus que cet enfant, la

1. Texte douteux.

lumière de ma vie ; et ils vont me le tuer, parce que tel est leur bon plaisir! Eh bien! non, je ne veux pas à ce prix sauver ma misérable vie. Il a, lui, un avenir encore à espérer, s'il échappe à la mort; je n'ai, moi, que de la honte à attendre, si je ne meurs pour mon enfant. Vois! je quitte l'autel, je me remets entre tes mains : tu peux m'égorger, me tuer, m'enchaîner, m'étrangler. O mon enfant! moi qui t'ai enfanté, je descends chez Hadès, pour te sauver de la mort. Si tu échappes au sort fatal, souviens-toi de ta mère, de ce que j'ai souffert avant de mourir; et dis à ton père, avec des baisers et des larmes, dis-lui, en l'entourant de tes bras, ce que j'ai fait pour toi. Oui, nos enfants, à nous mortels, sont notre vie. Ceux qui n'en ont pas, et qui me blâment de parler ainsi, souffrent moins que nous : mais quel triste bonheur!

LE CHŒUR. Ses paroles m'ont émue de pitié : quel mortel ne compatit aux malheurs même d'un étranger? Tu aurais dû, Ménélas, réconcilier ta fille avec cette pauvre mère, pour mettre fin à ses douleurs.

MÉNÉLAS. Esclaves, saisissez-moi cette femme, et chargez-la de chaînes : ce que j'ai à lui faire entendre n'est pas pour lui plaire. Oui, c'est pour te faire quitter l'autel sacré de la déesse que je t'ai menacée de tuer ton fils : ainsi je t'ai amenée à te livrer entre mes mains pour mourir. Ta mort, à toi, est résolue, sache-le bien. Quant à ton fils, c'est ma fille qui prononcera son arrêt, qu'elle veuille ou non le faire périr. Allons! rentre dans ce palais, et apprends à ne plus outrager, toi qui es esclave, ceux qui sont libres.

ANDROMAQUE. Malheur à moi! Tu m'as attirée dans un piège : je me suis laissé tromper.

MÉNÉLAS. Proclame-le à qui veut l'entendre : je ne le nie pas.

ANDROMAQUE. Voilà donc ce que vous appelez sagesse sur les bords de l'Eurotas!

MÉNÉLAS. A Troie aussi on rend le mal pour le mal.

ANDROMAQUE. Crois-tu que les dieux ne sont plus des dieux, et qu'ils ne te feront pas sentir le poids de leur justice?

MÉNÉLAS. Soit! quand il leur plaira! mais, en attendant, je vais te tuer.

ANDROMAQUE. Et ce pauvre petit aussi, arraché de dessous l'aile de sa mère?

MÉNÉLAS. Non vraiment; mais je le livrerai à ma fille. qui le tuera, si elle veut.

ANDROMAQUE. Hélas! cher enfant, comment ne pas gémir sur ton sort?

MÉNÉLAS. En effet, ce qui lui reste d'espérance ne peut guère te rassurer.

ANDROMAQUE. O de tous les mortels les plus odieux au genre humain, habitants de Sparte, conseillers de trahison, rois du mensonge, machinateurs de crimes, esprits tortueux et malsains, habitués aux perfides détours, vous ne méritez pas l'heureuse fortune dont vous jouissez en Grèce [1]. Que ne vous a-t-on pas vus faire? N'avez-vous pas versé des flots de sang? N'êtes-vous pas honteusement avides de gain? sans cesse convaincus de dire une chose, et d'en penser une autre? Puissiez-vous périr! Quant à moi, la mort ne m'est pas aussi pénible que tu te l'es imaginé : je suis morte depuis longtemps, depuis le jour où j'ai vu périr la malheureuse ville des Phrygiens et mon glorieux époux, dont la lance, plus d'une fois, t'a fait quitter la terre ferme et fuir lâchement sur tes vaisseaux. Aujourd'hui tu ne te montres vaillant soldat que contre une femme, et pour me tuer. Tue-moi donc, et n'espère pas que je veuille vous apaiser par des paroles flatteuses, toi et ta fille. Tu règnes à Sparte; moi, j'ai régné à Troie! Et si le malheur m'accable, n'en sois pas si fier : il pourrait bien te frapper à ton tour.

LE CHŒUR. Non, jamais je n'admettrai qu'un homme ait deux femmes, ni qu'il lui naisse des enfants de plusieurs mères : c'est ce qui sème dans les familles la discorde, la haine et la douleur. Je souhaite que mon mari ne reçoive que moi au lit conjugal, et ne le partage pas avec une autre femme.

Dans les cités aussi, deux tyrannies sont moins faciles à supporter qu'une seule : elles pèsent double aux citoyens, et sont une cause de sédition [2]. Que deux poètes aient en même temps un hymne à composer, la Muse ne manque pas d'allumer entre eux la discorde.

Lorsque des vents impétueux emportent un navire, il ne faut

1. De savants commentateurs, partout en quête d'allusions, en voient une dans ces vers soit à la ruine de Platées, soit au massacre des Hilotes.

2. Ici le poète aurait pensé à la rivalité de Nicias et de Cléon.

pas deux pilotes au gouvernail : une nombreuse réunion de sages conseillers ne vaut pas la volonté d'un homme, même moins intelligent, qui commande seul. Elle est une force, dans les familles comme dans les cités, et une condition de succès.

C'est ce que prouve la Lacédémonienne, la fille de Ménélas, chef de l'armée grecque. Enflammée de colère contre sa rivale, elle veut tuer la malheureuse Troyenne et son enfant, pour satisfaire la haine qui égare sa raison. Meurtre impie, injuste, odieux! Hermione, il est encore temps de revenir sur ce cruel dessein.

Mais j'aperçois devant le palais ce couple étroitement uni que vient de frapper une sentence de mort. Malheureuse femme! et toi aussi, malheureux enfant, qui meurs à cause du lit maternel, sans être coupable, sans avoir offensé nos rois.

ANDROMAQUE. Voyez! mes mains saignent sous les liens qui les enchaînent, et l'on m'entraîne aux sombres demeures.

MOLOSSOS. Ma mère, ô ma mère, j'y descends avec toi, sous ton aile.

ANDROMAQUE. Voyez l'infortunée victime, nobles citoyens de Phthie!

MOLOSSOS. O mon père, viens au secours de ceux que tu aimes!

ANDROMAQUE. Mon fils, ô mon cher enfant, quand tu dormiras sous la terre, mort, parmi les morts, repose sur le sein de ta mère.

MÉNÉLAS. Descendez au tombeau, vous qui venez d'une ville ennemie. Vous allez mourir tous les deux, mais ce n'est pas la même loi qui vous condamne : toi, c'est mon arrêt qui te fait périr; et ton fils, c'est ma fille Hermione. C'est folie d'épargner des ennemis qui sont fils d'ennemis, lorsqu'on peut les tuer, et délivrer sa maison de toute crainte.

ANDROMAQUE. O mon époux, mon cher époux, que n'ai-je pour me défendre ton bras et ta lance, fils de Priam!

MOLOSSOS. Malheureux! par quels accents te toucher et détourner de moi la mort?

ANDROMAQUE. Supplie-le, mon enfant, jette-toi aux genoux de ton maître.

MOLOSSOS. Ami, ami, ne me fais pas mourir!

ANDROMAQUE. Mes yeux se mouillent de larmes : elles coulent comme la source qui s'échappe des parois du rocher, dans l'ombre. Ah! malheureuse que je suis!

MOLOSSOS. Hélas! hélas! quel remède trouver à mes maux?

MÉNÉLAS. A quoi bon tomber à mes pieds? autant vaut supplier une vague ou un rocher battu des flots. Je dois mon appui aux miens; mais toi, quelle amitié peux-tu m'inspirer, quand j'ai passé tant d'années de ma vie à m'emparer de Troie et de ta mère? Ne t'en prends qu'à elle, si tu descends sous terre chez Hadès.

LE CHŒUR. Mais je vois Pélée qui s'approche et hâte vers nous ses pas alourdis par l'âge.

PÉLÉE. Je vous le demande à vous, femmes, et à toi qui ordonnes le meurtre, qu'est-ce que cela signifie? comment? pourquoi ce trouble dans le palais? que faites-vous? Quoi! mettre à mort sans jugement! Ménélas, arrête! ne te hâte pas de violer la justice. Et toi, esclave, conduis-moi plus vite : il me semble que je n'ai pas un moment à perdre. C'est maintenant ou jamais que je voudrais retrouver la vigueur de ma jeunesse. Il me faut d'abord rassurer cette femme, et souffler dans ses voiles un vent favorable. Dis-moi, de quel droit t'ont-ils ainsi lié les mains, et te mènent-ils au supplice avec ton enfant? Tu allais donc périr, comme une brebis avec son agneau à la mamelle, quand je n'étais pas là, quand ton maître est absent!

ANDROMAQUE. Vieillard, ces hommes m'entraînent, comme tu vois, pour me tuer avec mon fils. Qu'ai-je à t'apprendre? ce n'est pas un seul appel que t'a adressé mon impatience : pour te faire venir, je t'ai envoyé message sur message. Tu sais donc par eux quel sujet de discorde anime contre moi dans ce palais la fille de Ménélas, et pourquoi je meurs. Voilà que, sans respect pour Thétis, la mère de ton noble fils, la déesse que tu révères, ils m'ont arrachée de son autel; et ils m'entraînent sans me juger, sans attendre le retour du maître absent. Ils profitent de l'abandon où je me trouve, où se trouve mon enfant, qui ne leur a rien fait: et ils veulent le tuer avec sa mère infortunée! Je t'en supplie, vieillard, en tombant à tes genoux, car je ne puis

porter la main à ton cher menton [1], sauve-moi, au nom des dieux! sinon, nous périrons; et mon malheur, ô vieillard, sera votre honte.

PÉLÉE. Je vous ordonne de briser ces liens, avant qu'il vous arrive malheur, et de laisser libres les deux mains de cette femme.

MÉNÉLAS. Et moi, je le défends : je ne suis pas ton inférieur, et j'ai plus de droits que toi sur elle.

PÉLÉE. Comment? Es-tu venu ici faire la loi dans ma maison? Ne te suffit-il pas de commander à Sparte?

MÉNÉLAS. Cette femme est ma captive, je l'ai prise à Troie.

PÉLÉE. Oui, mais c'est à mon petit-fils qu'elle est échue en partage.

MÉNÉLAS. Ses biens ne sont-ils pas à moi, comme les miens sont à lui?

PÉLÉE. A condition d'en faire bon usage, et non d'en user pour le mal, pour le meurtre et la violence.

MÉNÉLAS. Sache que tu ne me l'arracheras pas des mains.

PÉLÉE. D'un coup de ce sceptre je te mettrai la tête en sang.

MÉNÉLAS. Touche-moi, ose m'approcher, pour apprendre à me connaître!

PÉLÉE. Es-tu vraiment un homme, ô lâche, issu de lâches? Mérites-tu d'être compté parmi les hommes, toi qui t'es laissé enlever ta femme par un Phrygien, pour avoir abandonné ton foyer [2], sans en fermer la porte, sans en confier la garde à des esclaves, comme si ta femme était vertueuse, tandis qu'elle était la pire de toutes! D'ailleurs, le voulût-elle, quelle fille de Sparte pourrait rester chaste, quand on les voit, jambes nues et tunique flottante, mêlées aux jeunes gens, se livrer à ces exercices de la course et de la lutte, que pour elles je ne puis souffrir? Et l'on s'étonne que vous ne formiez pas de femmes chastes! Demande-le à Hélène, qui a déserté ta maison et ton foyer, pour se livrer sans pudeur à un amant, et le suivre sur une terre étrangère. Et c'est pour une telle femme que tu as rassemblé et conduit à Troie toutes les forces de la Grèce! Loin de prendre les armes pour elle, après l'avoir reconnue coupable, il fallait la traiter avec le mépris qu'elle mérite, la laisser vivre là-

1. Elle est enchaînée.
2. Hélène avait été enlevée pendant que Ménélas était en Crète.

bas, et payer même pour ne plus la recevoir dans ta maison. Mais nul bon vent ne t'a soufflé cette sage pensée; et tu as mieux aimé sacrifier bien des vies, et des vies précieuses, condamner de vieilles mères à pleurer leurs fils dans leurs maisons solitaires, ravir à des pères blanchis par l'âge leurs courageux enfants. Je suis un de ces pères infortunés; et je vois en toi un mauvais génie, l'assassin d'Achille : lâche! qui seul es revenu de Troie sans blessure, et qui as rapporté ici tes belles armes, encore enfermées dans leurs riches étuis, telles que tu les avais emportées à la guerre. Pour moi, j'avais bien dit au fils d'Achille, avant son mariage, de fuir ton alliance, et de ne pas recevoir dans sa maison la fille d'une mère coupable : car les vices de la mère se reproduisent dans la fille. Vous donc qui voulez prendre femme, suivez mon conseil, n'épousez que la fille d'une honnête mère. Et puis, quel crime n'as-tu pas commis envers ton frère, en exigeant de lui le sacrifice insensé de sa fille? tant tu craignais de ne pas ravoir une méchante femme! Maître de Troie, car je te suis jusque-là, quand cette femme retombe entre tes mains, tu te gardes bien de la tuer; mais à peine as-tu vu son sein, tu rejettes ton épée, tu vas lui demander un baiser, tu caresses cette chienne perfide, asservi que tu es par Cypris, ô le plus méprisable des hommes! Puis, en l'absence de mes enfants, tu viens dans leur maison, et tu la traites en pays conquis; tu égorges lâchement une pauvre femme et son enfant, qui te fera ici même pleurer sa mort à toi et à ta fille, fût-il trois fois bâtard. Souvent un sol aride est plus favorable qu'une terre grasse à la semence qui lui a été confiée; et bien des bâtards valent mieux que les enfants légitimes. Emmène donc ta fille. Il faut avoir pour beau-père ou pour ami un pauvre honnête plutôt qu'un riche méprisable. Toi, tu es un homme de rien.

LE CHŒUR. D'un léger débat on fait, en s'échauffant à parler, une violente querelle. Aussi le sage évite-t-il d'entrer en discussion avec ses amis.

MÉNÉLAS. Dira-t-on que les vieillards sont sages, même ceux qui passent, aux yeux des Grecs, pour être les plus sensés? Toi, Pélée, [fils d'un si glorieux héros [1], malgré l'alliance qui nous rapproche], tu m'accables d'injures, en te couvrant toi-même de honte, et cela pour une femme bar-

1. Æaque.

bare, que tu devais renvoyer par delà le Nil, par delà le Phase, ou m'exhorter sans relâche à renvoyer moi même, puisqu'elle est de cette terre d'Asie, où gisent les cadavres de tant de Grecs tombés sous les lances ennemies, et qu'elle a contribué pour sa part à la mort de ton fils. [Car Pâris, qui a tué Achille, était frère d'Hector, et Hector avait épousé Andromaque]. Et tu habites sous le même toit que cette femme? tu ne rougis pas de t'asseoir à la même table? tu souffres qu'elle mette au jour dans ce palais des enfants odieux? Et lorsque, dans ton intérêt comme dans le mien, vieillard, je veux la tuer, tu l'arraches de mes mains? Voyons cependant (car il n'y a pas de honte à raisonner ainsi), si ma fille n'a pas d'enfants, et qu'il en naisse de cette femme, les feras-tu rois de la Phthiotide? Issus d'un sang barbare, commanderont-ils à des Grecs? Et c'est moi qui n'ai pas mon bon sens, qui foule aux pieds la justice, tandis que c'est toi qui as raison! [Considère encore ceci : si tu avais marié ta fille à quelque citoyen, et qu'elle eût subi un pareil outrage, demeurerais-tu inerte et muet? Je ne le crois pas. Et c'est pour une étrangère que tu lances de telles injures à tes meilleurs amis? Et cependant l'homme et la femme ont les mêmes droits, la femme, si elle est outragée par son mari, et le mari, s'il a dans sa maison une femme impudique. Seulement l'homme peut compter sur la force de son bras, tandis que la femme n'a d'autre appui que ses parents et ses amis. N'est-il donc pas juste que je prête secours aux miens?] Tu es vieux, bien vieux; en parlant comme tu le fais de mon commandement, tu sers mieux ma gloire que si tu n'en disais rien. Quant à Hélène, son malheur ne doit pas être attribué à sa volonté : il est l'œuvre des dieux; et il a rendu à la Grèce le plus grand service. Les Grecs n'avaient pas l'habitude des armes ni des combats : ils ont acquis les vertus guerrières. Les mortels apprennent tout à l'école de l'expérience. Si, en revoyant Hélène, j'ai retenu mon bras prêt à la tuer, j'ai plutôt fait acte de sagesse. Tu aurais dû en faire autant, et ne pas tuer Phocos [1]. C'est par bienveillance pour toi que je t'ai donné ces avis, et non par colère. Si tu te fâches, c'est que ta langue est plus intempérante; moi, j'aurai eu l'avantage de la prévoyance.

1. Pélée et Télamon tuent leur frère Phocos, qui l'emportait sur eux dans les concours gymniques, et sont bannis d'Egine par Æaque leur père.

LE CHŒUR. Cessez donc, c'est ce que vous pouvez faire de mieux, cette vaine querelle, si vous ne voulez pas être tous les deux également coupables.

PÉLÉE. Ah! combien de faux jugements ont cours en Grèce! Lorsqu'une armée élève des trophées conquis sur l'ennemi, cette victoire n'est pas regardée comme l'œuvre de ceux qui ont été à la peine; mais le général en prend pour lui tout l'honneur [1]. Il ne compte que pour un, il brandit sa lance tout comme des milliers d'autres, il ne fait rien de plus que chacun d'eux; et cependant on ne parle que de lui. Magistrats, ils siègent le front haut au milieu des citoyens, et méprisent le peuple, tout nuls qu'ils sont. Le peuple a cent fois plus de bon sens : il ne lui manque que d'oser et de vouloir. C'est ainsi qu'on vous voyait, ton frère et toi, sur vos sièges de généraux, fiers du siège de Troie, fiers d'y avoir commandé l'armée : mais c'étaient les peines et les labeurs de vos soldats qui faisaient votre gloire. Je t'apprendrai à regarder Pélée comme un adversaire plus redoutable que le berger Pâris, si tu ne disparais au plus vite de ce palais, avec ta fille stérile : crains que le héros né de mon sang ne la chasse d'ici en la traînant par les cheveux. Voyez-vous cette génisse inféconde, qui ne permet pas à une autre d'enfanter, parce qu'elle-même n'est pas devenue mère! Mais, parce qu'elle a le malheur d'être sans enfants, faut-il que nous soyons privés de postérité? Esclaves, éloignez-vous de cette femme! je veux voir si l'on m'empêchera de lui délier les mains. Relève-toi : car je veux, quoique mes mains tremblent, délivrer les tiennes des étreintes de ces nœuds. Comment, lâche, as-tu pu lui meurtrir ainsi les bras? Croyais-tu donc enchaîner un taureau ou un lion? ou craignais-tu qu'elle ne saisît un glaive pour se défendre contre toi? Viens ici, pauvre petit, glisse-toi sous mon bras, et aide-moi à dénouer les liens de ta mère. Je t'élèverai à Phthie pour que ces hommes trouvent en toi un ennemi redoutable. Spartiates, hors de la gloire des armes, hors des batailles, pour le reste, sachez-le bien, vous êtes le dernier des peuples!

LE CHŒUR. La vieillesse ne garde pas mesure : on ne peut la contenir, quand la colère l'emporte.

1. Ce sont ces vers que Clitus, suivant Plutarque, cite à Alexandre, et qui causent sa mort.

MÉNÉLAS. Tu te laisses trop facilement aller aux injures. Pour moi, si je suis venu à Phthie contre mon gré, ce n'est pas pour commettre de honteuses violences, ce n'est pas non plus pour en souffrir. Et maintenant, comme je n'ai pas beaucoup de temps à perdre, je retourne chez moi. Une ville voisine de Sparte, jusqu'ici notre alliée [1], agit en ce moment contre nous en ennemie : je veux marcher contre elle à la tête d'une armée, et la réduire en mon pouvoir. Quand cette affaire sera réglée à mon gré, je reviendrai. Lorsque nous serons en présence l'un de l'autre, nous nous expliquerons sans détours, mon gendre et moi : je lui dirai mes raisons, il me dira les siennes. S'il punit cette femme, et qu'ensuite il se conduise honnêtement avec moi, j'en ferai autant à son égard; s'il s'emporte, il me trouvera emporté : ma conduite répondra à la sienne. Quant à tes discours, ils me touchent peu : semblable à une ombre, il ne te reste plus que la voix; et tu n'as plus de force pour rien, sauf pour parler.

PÉLÉE. Marche devant moi, mon enfant; viens ici sous la garde de mon bras, et toi aussi, malheureuse; après une furieuse tempête, tu es entrée au port, à l'abri des vents.

ANDROMAQUE. O vieillard! puissent les dieux te combler de biens, toi et les tiens, pour avoir sauvé mon enfant et sa mère infortunée! Mais prends garde que mes ennemis, apostés dans quelque endroit désert de la route, ne m'entraînent de force, en te voyant si vieux, moi si faible, mon enfant si petit. Veilles-y : nous leur échappons, ils pourraient nous reprendre.

PÉLÉE. M'épargneras-tu ce timide langage de femme? Va, qui oserait te toucher? personne ne le ferait impunément. Avec l'appui des dieux, grâce aussi à une nombreuse armée de cavaliers et de fantassins, je commande dans Phthie. Je me tiens encore droit, et ne suis pas le vieillard que tu crois. Contre un tel adversaire, il me suffira d'un regard pour triompher de lui, tout vieux que je suis. Un vieillard vaut encore plus que bien des jeunes gens, s'il a du cœur. Que sert-il à un lâche d'être fort?

LE CHŒUR. Mieux vaut ne pas être, si l'on n'est de bonne

1. Argos, suivant G. Hermann, amenée par Alcibiade à embrasser le parti d'Athènes (Ol. 89, 4) : à moins qu'il ne faille voir plus simplement dans ces vers un prétexte quelconque imaginé par Ménélas pour couvrir sa honteuse retraite.

race, si l'on n'appartient à une riche maison. Qu'il leur survienne quelque difficulté, les nobles ne manquent pas d'appui : à ceux dont la voix publique proclame l'illustre origine, honneur et gloire! Le temps n'efface pas toute trace de ces hommes éminents; quand ils ne sont plus, leur renommée brille encore.

Mais il vaut mieux ne pas remporter une victoire déshonorante que de commettre un odieux abus de pouvoir en violant la justice. On jouit un moment de ce triomphe : mais avec le temps il se flétrit, il devient l'opprobre d'une famille. Voilà la règle de conduite que j'approuve, celle que je veux suivre : n'exercer ni dans le mariage ni dans l'État aucune sorte d'autorité, qui ne soit fondée sur la justice.

O vieillard, fils d'Æaque, oui, je le crois maintenant, armé de ta lance fameuse, tu as combattu avec les Lapithes contre les Centaures [1]; monté sur le navire Argo, tu as traversé, pour toucher au but d'une glorieuse expédition, la mer inhospitalière qui baigne les Symplégades [2]; et, lorsqu'une première fois l'illustre fils de Zeus [3] porta le carnage sous les murs d'Ilion, tu es revenu en Europe avec ta part de gloire.

LA NOURRICE. Chères femmes, comme aujourd'hui les malheurs succèdent aux malheurs et viennent nous accabler tour à tour! Dans son palais, ma maîtresse, c'est d'Hermione que je parle, abandonnée par son père et troublée par la conscience du crime qu'elle a commis en essayant de faire périr Andromaque et son fils, Hermione veut se donner la mort : elle craint que, irrité de ce qu'elle a fait, son mari ne la chasse honteusement de cette maison, ou ne la mette à mort pour avoir voulu tuer ceux dont la vie ne lui apparte-

1. Lutte mémorable, qui ensanglante les noces du Lapithe Pirithoos en Thessalie et devient un des sujets les plus chers à la poésie et à la sculpture athéniennes, en souvenir de Thésée, le héros national d'Athènes, qui assistait au mariage de son ami Pirithoos et contribua à la victoire des Lapithes sur les Centaures.

2. Euripide mentionne à plusieurs reprises ces îles du Pont-Euxin, Symplégades ou Cyanées, îles mouvantes, croyait-on, situées près du Bosphore de Thrace.

3. Il s'agit ici de la première expédition de Troie, celle que dirige Hèraclès contre Laomédon pour le punir de son parjure.

nait pas. C'est à grand'peine que les serviteurs qui veillent sur elle l'empêchent d'attacher le lacet à son cou, et lui arrachent le fer qu'elle tient à la main : tant elle souffre de ses remords! tant elle se sait coupable d'avoir formé cet odieux dessein! Moi aussi je l'empêchais de se pendre, mais je suis à bout de forces. A votre tour, mes amies, entrez dans le palais, et sauvez-la de la mort : souvent, mieux qu'aux anciens amis, on cède aux nouveaux venus.

LE CHŒUR. En ce moment même, un cri des serviteurs, qui arrive à nos oreilles, nous confirme ce que tu nous annonces. Elle va sans doute nous montrer, la malheureuse, combien elle déplore son horrible attentat : elle s'élance hors du palais, elle s'échappe des mains de ses esclaves, impatiente de mourir.

HERMIONE. Malheur! malheur à moi! Je veux m'arracher les cheveux et me déchirer de mes ongles avec fureur.

LA NOURRICE. Que vas-tu faire, mon enfant? te défigurer?

HERMIONE. Hélas! hélas! envole-toi dans les airs, voile léger, que j'arrache de mon front!

LA NOURRICE. Ma fille, voile ta poitrine, attache ta robe.

HERMIONE. A quoi bon couvrir d'un voile ce qui est manifeste, visible à tous les yeux, impossible à cacher?

LA NOURRICE. Tu t'affliges d'avoir tramé la mort de ta rivale?

HERMIONE. Oui, je déplore ce que j'ai osé d'infâme, maudite que je suis, maudite de tous les hommes!

LA NOURRICE. Ton mari te pardonnera cette faute.

HERMIONE. Pourquoi m'as-tu arraché ce fer de la main? Rends-le-moi, chère nourrice, rends-le-moi, pour que je me frappe en pleine poitrine. Et ce lacet, pourquoi m'en éloigner?

LA NOURRICE. Puis-je te laisser à ton délire, pour que tu te donnes la mort?

HERMIONE. Cruel destin! Où trouver, pour ma délivrance, un feu dévorant? où gravir les falaises du rivage, les cimes boisées de la montagne, pour mourir et n'être plus connue que des morts?

LA NOURRICE. Pourquoi te tourmenter ainsi? Tous les mortels ont leurs épreuves, que tôt ou tard leur envoient les dieux.

HERMIONE. Tu m'as abandonnée, ô mon père, abandonnée comme un navire sur le rivage désert, sans rames pour le conduire sur les flots. Je suis perdue, perdue par toi. Je n'habiterai plus sous ce toit conjugal... De quel dieu me faut-il, en suppliante, embrasser la statue? ou bien dois-je me faire l'esclave de mon esclave, et tomber à ses genoux? Pour m'enfuir loin du pays de Phthie, que ne suis-je un oiseau aux ailes sombres, ou un navire de bois de pin, comme celui qui le premier franchit à coups de rames les roches Cyanées!

LA NOURRICE. O mon enfant, je n'ai pas approuvé l'excès de violence où s'est égarée ta haine de la Troyenne, et je n'approuve pas davantage en ce moment l'excès de ta frayeur. Non, ton mari ne brisera pas ainsi les liens qui vous unissent, et ne cèdera pas aux perfides discours d'une femme barbare : tu n'es pas une captive troyenne, mais la fille d'un illustre père; il t'a reçue avec une riche dot et amenée d'une ville qui n'est pas des moins puissantes. Ton père ne t'abandonnera pas, comme tu le crains, mon enfant; il ne te laissera pas chasser de cette maison. Rentre donc, et ne te montre pas au dehors : crains de t'exposer à quelque outrage, [si l'on te voit ici devant le palais, mon enfant].

LE CHŒUR. Mais j'aperçois un voyageur, un étranger, — il en a l'air, — qui se dirige vers nous d'un pas rapide.

ORESTE. Etrangères, n'est-ce pas ici la demeure du fils d'Achille, le palais du roi?

LE CHŒUR. Tu ne te trompes pas. Mais toi, qui nous fais cette question, qui es-tu?

ORESTE. Le fils d'Agamemnon et de Clytemnestre : Oreste est mon nom. Je vais consulter l'oracle de Zeus à Dodone. Mais, en passant par Phthie [1], j'ai voulu connaître le sort d'une parente : Hermione de Sparte vit-elle encore? est-elle heureuse? Car, bien qu'elle habite un pays si éloigné du nôtre, elle nous est restée chère.

HERMIONE. O toi, qui m'apparais comme le port au nautonier dans la tempête, fils d'Agamemnon, je me jette à tes genoux, aie pitié d'une infortunée, que le malheur accable : ces bras, dont j'entoure tes genoux, sont mes rameaux de suppliante.

1. Phthie est sur la route d'Argos à Dodone.

ORESTE. Que vois-je? Est-ce une illusion? ou ai-je bien devant les yeux la maîtresse de ce palais, la fille de Ménélas?

HERMIONE. Oui, la seule [1] que, dans sa royale demeure, Hélène, fille de Tyndare, ait donnée à mon père. Tu ne dois rien ignorer.

ORESTE. Apollon secourable, délivre-la de ses maux! Qu'y a-t-il? qui te fait souffrir? les dieux ou les hommes?

HERMIONE. C'est moi-même, et l'homme à qui j'appartiens, et quelqu'un des dieux aussi : tout conspire à me perdre.

ORESTE. Une femme qui n'a pas encore été mère peut-elle souffrir autrement qu'en son amour outragé?

HERMIONE. Oui, voilà mon mal : tu as su m'en arracher l'aveu.

ORESTE. Ton mari te préfère donc une autre femme?

HERMIONE. Sa captive, la veuve d'Hector.

ORESTE. Que dis-tu? quelle honte! un homme avoir deux femmes!

HERMIONE. Telle est la vérité. Alors j'ai voulu me venger.

ORESTE. Et tu as tramé contre ta rivale une vengeance de femme?

HERMIONE. Sa mort, et celle du bâtard, son fils.

ORESTE. Est-ce que tu les as tués? ou quelque contretemps les a-t-il dérobés à ta colère?

HERMIONE. Le vieux Pélée a pris le parti des méchants.

ORESTE. Et toi, avais-tu quelque complice de ce meurtre?

HERMIONE. Mon père, venu pour cela même de Sparte.

ORESTE. Et il a craint le bras d'un vieillard?

HERMIONE. Non, la honte; et il est parti, me laissant sans défense.

ORESTE. Je comprends : tu as peur de Néoptolème, après ce que tu as fait.

HERMIONE. C'est vrai. Il me tuera, et il aura raison. Qu'ai-je à dire pour ma défense? Mais je t'en conjure, au nom de Zeus, notre aïeul, emmène-moi le plus loin possible de ce pays, ou conduis-moi dans la maison paternelle : car il me semble que ces murs prennent une voix pour me chasser; et la terre de Phthie m'a en horreur. Si mon mari, revenu de l'oracle d'Apollon, me trouve encore ici, il me tuera pour mon infamie; ou je serai l'esclave de sa concubine, dont

1. La seule fille : mais la légende lui donnait plusieurs fils, dont le scholiaste nous donne les noms : Nicostrate, Plisthène, et celui qu'elle aurait eu de Pâris, Agavos.

j'étais jusqu'à ce jour la maîtresse. On me dira peut-être : comment as-tu commis cette faute? De méchantes femmes venaient me voir; elles m'ont perdue en exaltant mon cœur par des discours de ce genre : « Quoi! tu souffriras que dans ta maison une captive, une misérable esclave, partage avec toi le lit conjugal? Par notre divine souveraine[1]! je le jure, ce n'est pas chez moi qu'elle continuerait de voir la lumière, si elle osait jouir de la couche qui m'appartient! » Et moi, prêtant l'oreille aux discours de ces sirènes, à leur habile, insinuant et perfide bavardage, je me suis laissé égarer jusqu'à la folie. Qu'avais-je à craindre de mon mari? que me manquait-il? J'étais riche, je régnais dans ce palais; j'aurais eu des enfants légitimes; elle, des bâtards à demi esclaves des miens. Jamais, non, jamais, — je le répéterai sans relâche, — un homme ne devrait permettre à sa femme d'en recevoir d'autres dans sa maison : ce sont elles qui lui enseignent le mal. Elles la corrompent : l'une, parce qu'elle est payée pour le faire ; l'autre, qui a failli elle-même, pour lui faire partager sa faute; la plupart, par perversité. De là tant de désordres sous le toit conjugal. Pour les prévenir, fermez donc bien, à grand renfort de grilles et de verrous, les portes de vos maisons; car les femmes n'y font entrer rien de bon, [rien que de mauvais].

LE CHŒUR. Tu as donné trop libre cours à ta langue contre ton sexe. Cet excès, chez toi, est bien excusable : cependant il convient à une femme de voiler les hontes des autres.

ORESTE. Combien a été sage celui qui nous a enseigné à entendre de la bouche d'autrui ce qu'il nous faut savoir! Ainsi moi, je n'ignorais pas le trouble de cette maison et ta querelle avec la veuve d'Hector; mais je veillais, et j'attendais une occasion d'apprendre si tu voulais rester en ces lieux, ou si, par crainte de la captive, tu prendrais le parti d'en sortir. Si je suis venu, ce n'est pas pour obéir à tes ordres, mais pour t'emmener d'ici, si tu m'en exprimais le désir, comme tu viens de le faire. Car tu devais être à moi; et, si maintenant tu appartiens à un autre, c'est que ton père ne m'a pas tenu parole. C'est à moi qu'il t'avait donnée, avant qu'il partît pour envahir le pays troyen : ce qui ne l'empêcha pas de te promettre ensuite à l'homme qui te possède

1. Hèra.

aujourd'hui, s'il renversait Ilion. Quand le fils d'Achille fut de retour, j'avais pardonné à ton père; mais lui, je le suppliai de renoncer à t'épouser, en lui disant mes malheurs et la fatalité qui me poursuit : « Je pouvais trouver une femme parmi les miens plus facilement que dans une famille étrangère, condamné comme je l'étais à errer, loin de ma patrie, dans un lamentable exil. » Mais il ne me répondit que par des outrages, et par des reproches sur le meurtre de ma mère, sur mes Furies au regard de sang. Et moi, abattu par les malheurs de ma maison, je souffrais, oui, je souffrais : mais je me résignais à mon sort; et je partis, non sans gémir, frustré de ton hymen. Aujourd'hui donc que ta fortune a pris une face nouvelle, et que, dans le malheur où tu es tombée, tu ne sais que résoudre, je t'emmènerai d'ici, et je te remettrai aux mains de ton père.

LE CHŒUR. Les liens du sang sont bien forts; et dans le malheur rien ne vaut l'amitié d'un parent.

HERMIONE. Mon mariage regarde mon père : ce n'est pas à moi d'en décider. Mais emmène-moi au plus vite loin de cette maison : je crains que Néoptolème n'y rentre avant que j'en sois sortie, ou que Pélée, instruit de ma fuite, ne me poursuive de ses coursiers rapides.

ORESTE. Ne redoute pas le bras d'un vieillard, et ne crains rien non plus du fils d'Achille, après les outrages dont il m'a accablé : tant est sûre l'embûche que lui a dressée ma main, et inévitable ce piège de mort! Mais je ne veux pas d'avance te révéler mon dessein : la roche de Delphes en sera témoin, quand il s'accomplira. Si mes alliés me tiennent parole dans le pays pythien, le parricide apprendra à cet homme qu'il ne devait pas épouser la femme qui m'était promise. Elle lui sera amère la vengeance qu'il a demandée à Apollon de la mort de son père. Son repentir n'apaisera pas le dieu, qui doit le punir. Pour avoir offensé Apollon, pour m'avoir outragé, il périra misérablement, et il reconnaîtra ce que vaut ma haine. Car la divinité ruine de fond en comble la fortune de ses ennemis, et ne leur permet pas de s'abandonner à l'orgueil.

LE CHŒUR. Apollon, qui as entouré de solides remparts la colline d'Ilion, et toi, dieu des mers, qui conduis sur les flots

ton char attelé de chevaux sombres, pourquoi[1] avez-vous livré aux outrages du dieu des armes, Enyalios[2], l'ouvrage de vos divines mains, et abandonné Troie, la malheureuse Troie?

Pourquoi avez-vous rassemblé sur les bords du Simoïs tant d'attelages de combat, et ouvert entre tant de braves ces luttes sanglantes, qui ne promettent pas de couronnes? Ils ont péri, ils ont disparu, les rois issus d'Ilos. Et la flamme ne brille plus à Troie sur les autels des dieux en exhalant la fumée odorante des sacrifices.

Le fils d'Atrée est mort, frappé par sa femme. Elle-même a payé ce meurtre de sa mort : elle a été tuée par son fils. C'est un dieu, oui, un dieu qui l'avait condamnée par la voix d'un oracle : car le fils d'Agamemnon, parti d'Argos, était allé consulter le sanctuaire prophétique, lorsqu'il revint égorger sa mère. O dieu! ô Phœbos! comment le croire?

Dans les assemblées des Grecs, combien d'épouses pleurèrent leurs malheureux fils! et combien quittèrent leur maison pour entrer dans un autre lit! Toi et les tiens, vous n'êtes pas les seuls qu'ait frappés cette cruelle infortune : le fléau, l'horrible fléau a sévi sur toute la Grèce; et la foudre a sillonné les plaines fertiles des Phrygiens, en y semant la mort chère à Hadès.

PÉLÉE. Femmes de Phthie, répondez à ma question. J'apprends, par je ne sais quel bruit, que la fille de Ménélas a quitté le palais, qu'elle a disparu. Est-ce vrai? j'ai hâte de le savoir. En l'absence d'un ami, ceux qui restent doivent veiller sur ses intérêts.

LE CHŒUR. Pélée, on ne t'a pas trompé. Je ne puis cacher un malheur qui m'atteint moi-même : la reine est partie, elle s'est enfuie du palais.

PÉLÉE. Quelle crainte l'y a poussée? achève.

LE CHŒUR. La crainte de son mari : elle se voyait déjà chassée par lui.

PÉLÉE. Pour avoir voulu faire périr l'enfant?

LE CHŒUR. Oui; et par crainte aussi de la captive troyenne.

1. Laomédon, roi de Troie, dont ils ont élevé les murs, leur refuse le salaire promis.
2. Arès. Enyo faisait partie de son cortège.

PÉLÉE. Est-ce avec son père qu'elle a fui? est-ce avec un autre?

LE CHŒUR. C'est le fils d'Agamemnon qui l'a emmenée hors de ce pays.

PÉLÉE. Dans quel espoir? pour l'épouser?

LE CHŒUR. Et pour faire périr le fils de ton fils.

PÉLÉE. Par des embûches secrètes, ou en l'attaquant en face?

LE CHŒUR. Dans le temple sacré de Loxias, avec l'aide des Delphiens.

PÉLÉE. Dieu! cette seule pensée me fait frémir. Hâtez-vous! courez à l'autel pythien, et prévenez nos amis qui s'y trouvent de ce qui s'est tramé ici, avant que le fils d'Achille tombe sous les coups de ses ennemis.

UN MESSAGER. Hélas! hélas! quel malheur je viens t'annoncer, infortuné que je suis! à toi, vieillard, et aux amis de mon maître!

PÉLÉE. Ah! quel pressentiment, quelle crainte saisit mon cœur!

LE MESSAGER. Apprends la vérité, ô Pélée! Le fils de ton fils n'est plus : il est tombé frappé de mille coups par les habitants de Delphes et par l'étranger de Mycènes.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! que vas-tu devenir, vieillard? Ne tombe pas; soutiens-toi.

PÉLÉE. C'est fait de moi! je me meurs! Ma voix, mes membres sont déjà chez les morts.

LE MESSAGER. Redresse-toi, et, si tu veux venger les tiens, écoute ce qui s'est passé.

PÉLÉE. O destin! quand je touche au dernier terme de la vieillesse, de quel coup tu me frappes, misérable que je suis! — Comment est-il mort, cet unique enfant de mon fils unique? Parle : si pénible à entendre que soit ce récit, je veux l'entendre.

LE MESSAGER. Depuis que nous étions arrivés sur la terre illustre d'Apollon, trois fois le soleil avait achevé sa course brillante, et nous ne nous lassions pas d'ouvrir nos yeux à tous les spectacles de Delphes. Cela même nous rendit suspects. Des réunions, des groupes se formaient parmi le peuple consacré au dieu; et le fils d'Agamemnon allait à tra-

vers la ville, murmurant à l'oreille de chacun des paroles de haine : « Voyez-vous, disait-il, cet homme qui parcourt les grottes du dieu, remplies d'or, et les trésors des peuples? Il vient encore une fois pour accomplir le dessein qui déjà l'avait amené ici, pour piller le temple d'Apollon. » Aussitôt une rumeur sinistre se répand par la ville : les magistrats se réunissent dans les salles où ils délibèrent; et, ne prenant conseil que d'eux-mêmes, ceux qui ont la charge de veiller sur les trésors du dieu placent des gardes sous le péristyle du temple. Quant à nous, sans rien savoir encore de ce qui se passait, nous avions amené des brebis nourries sous les feuillées du Parnasse, et nous nous étions approchés des autels avec nos hôtes et les devins pythiens : « Jeune homme, dit l'un d'eux à Néoptolème, que devons-nous demander au dieu pour toi? Quel motif t'amène en ces lieux? » Il répondit : « J'ai été coupable envers Apollon, je veux expier ma faute : je lui ai demandé de venger la mort de mon père. » Nous vîmes clairement alors combien Oreste avait déjà réussi à faire croire que mon maître mentait, et qu'il était venu dans de coupables desseins. Celui-ci franchit le seuil du temple pour invoquer Apollon devant le sanctuaire prophétique, et il consulte les entrailles des victimes. Mais près de lui se tenait cachée une troupe d'hommes armés de glaives et couronnés de laurier. Le fils de Clytemnestre avait seul ourdi toute cette trame. Debout, exposé à tous les regards, Néoptolème invoque le dieu. Eux alors, de leurs armes aiguisées, frappent traîtreusement le fils d'Achille désarmé. Il recule, car il n'est pas atteint d'un coup mortel; il tire son épée, et, détachant une armure suspendue aux clous des pilastres, il se tient debout à côté de l'autel, prêt au combat, terrible à voir. Puis, prenant à partie les fils des Delphiens, il s'écrie : « Pourquoi voulez-vous me donner la mort, quand je suis venu faire un pieux pèlerinage? De quoi m'accuse-t-on pour me tuer? » Dans la foule des meurtriers qui l'entourent, pas un ne lui répond; mais ils l'attaquent à coups de pierres. Accablé de toutes parts sous cette grêle épaisse, il se fait un rempart de ses armes, et pare les coups en y opposant d'un bras ferme ici et là son bouclier. Vains efforts! De tous les côtés à la fois, traits, flèches, javelots avec ou sans courroie, broches meurtrières, tombaient à ses pieds. Il fallait voir par quelles prodigieuses pyrrhiques ton fils essayait d'y échapper. Mais

comme ils resserrent leur cercle autour de lui, et ne lui laissent pas le temps de respirer, il s'éloigne de l'autel où brûle la chair des brebis, et, d'un bond pareil au bond troyen [1], il s'élance sur eux. Comme des colombes à la vue de l'épervier, ils tournent le dos et prennent la fuite. Ils tombent en foule, pêle-mêle, blessés par lui, ou s'étouffent l'un l'autre aux passages trop étroits. Les murs du temple sacré renvoient l'écho de clameurs profanes. Mais, comme s'il n'était pas au milieu de la tempête, mon maître reste calme et immobile sous son armure étincelante : lorsque tout à coup du fond du sanctuaire sort une voix terrible, effroyable, qui enflamme les assaillants et les ramène au combat. Alors le fils d'Achille tombe, blessé au flanc par le fer acéré d'un Delphien [2], qui le fait périr avec beaucoup d'autres. Quand il est tombé sur le sol, qui ne le frappe d'un coup d'épée ou d'un coup de pierre, de près ou de loin? Son beau corps, couvert d'horribles blessures, n'est qu'une plaie. Son cadavre, gisant au pied de l'autel, est jeté hors du temple où fument les sacrifices. Nous l'avons aussitôt pris dans nos bras, et nous te l'apportons, pour que tu lui donnes tes gémissements et tes larmes, ô vieillard, et que tu l'enfermes dans un tombeau. Voilà comment le dieu prophète, le suprême justicier des mortels, traite le fils d'Achille qui venait expier sa faute! Comme un méchant homme, il conserve de vieilles rancunes. Est-ce là de la sagesse?

LE CHŒUR. Mais voici le corps du roi qu'on apporte de la terre de Delphes : il entre dans le palais. Malheureuse victime! et toi aussi, malheureux vieillard! Tu reçois dans ta demeure le fils d'Achille autrement que tu ne l'aurais voulu : tu es atteint du même coup douloureux, tu es poursuivi par la même fatalité.

PÉLÉE. Malheureux que je suis! quel funeste objet frappe mes yeux et m'est remis entre les mains sur le seuil de mon palais! Malheur, malheur à moi! Hélas! hélas! O ville thessalienne! Je suis mort, je suis perdu! Je n'ai plus de postérité; il ne me reste plus d'enfants dans ma maison. Ah!

1. Le *bond troyen* était devenu proverbial : c'était le bond d'Achille s'élançant de son navire.

2. On racontait que ce meurtrier de Néoptolème était un prêtre d'Apollon, nommé Machærée.

cruelle infortune ! Quel visage ami rencontreront maintenant mes yeux pour me réjouir le cœur ? O bouche, ô joues, ô mains chéries ! Plût au ciel que le destin t'eût fait périr devant Ilion, sur les bords du Simoïs !

LE CHŒUR. Ainsi du moins sa mort eût été plus glorieuse ; et toi, vieillard, tu serais moins à plaindre.

PÉLÉE. Hymen, hymen, qui as perdu ma famille et ma cité ! Hélas ! hélas ! Plût au ciel, ô mon fils, que l'odieuse race de ta femme (la race d'Hermione[1]), fatale à mes enfants et à ma maison, n'eût pas causé ta mort ! Que n'a-t-elle d'abord péri elle-même foudroyée ! Plût au ciel que, pour venger ton père et la flèche qui l'a tué, tu n'eusses pas osé, mortel en lutte avec un dieu, reprocher à Apollon d'avoir versé le sang d'un héros fils de Zeus !

LE CHŒUR. Hélas ! hélas ! pleurons mon maître qui n'est plus ! commençons les lamentations funèbres !

PÉLÉE. Hélas ! hélas ! à mon tour, infortuné que je suis, malheureux vieillard, je pleure !

LE CHŒUR. C'est un dieu qui l'a voulu ; c'est un dieu qui a accompli ce malheur.

PÉLÉE. O mon fils chéri, tu laisses ma maison vide, et ton vieux père seul, sans enfant !

LE CHŒUR. Que n'es-tu mort, ô vieillard, mort avant tes enfants !

PÉLÉE. Ne devrais-je pas m'arracher les cheveux, me meurtrir la tête de coups mortels ? O Phthie, ô ma patrie ! Phœbos m'a ravi mes deux enfants !

LE CHŒUR. Infortuné vieillard, qui as vu et souffert tant de maux, quelle sera désormais ta vie !

PÉLÉE. Seul, sans enfants, sans voir un terme à mes malheurs, j'en épuiserai l'amertume jusqu'à la mort.

LE CHŒUR. C'est en vain que tu as reçu des dieux la faveur d'un illustre hymen.

PÉLÉE. Tout s'est évanoui en fumée ; tout s'est écroulé du faîte de mon orgueil.

LE CHŒUR. Te voilà seul dans ta maison solitaire.

PÉLÉE. Il n'est plus pour moi de patrie. Périsse mon sceptre ! Et toi, de tes grottes obscures, fille de Nérée, tu me verras gisant, anéanti.

LE CHŒUR. Ecoutez ! écoutez ! quel est ce bruit ? quel est le

1. Les Atrides, et, en dernier lieu, Oreste.

dieu dont je sens la présence? Jeunes filles, voyez, contemplez ce spectacle! C'est une divinité qui traverse la blancheur de l'éther, et qui descend vers les plaines de Phthie, nourricières des coursiers.

THÉTIS. Pélée, tu vois Thétis qui, en souvenir de notre ancien hymen, a quitté pour toi la demeure de Nérée. Et d'abord je t'exhorte à ne pas te laisser abattre par le malheur qui te frappe en ce moment. Moi-même, à qui appartenait le privilège de donner la vie à des enfants, sans avoir à les pleurer un jour, j'ai vu périr le fils que j'ai eu de toi, Achille aux pieds légers, le premier des Grecs. Je vais te dire pourquoi je suis venue : écoute-moi. Le mort, ce fils d'Achille, tu iras l'ensevelir près de l'autel pythien, pour que son tombeau soit la honte des Delphiens, et atteste à jamais l'homicide attentat d'Oreste [1]. La captive, ô vieillard, je parle d'Andromaque, doit habiter la terre des Molosses, et s'y unir à Hélénos [2] par des nœuds légitimes : qu'elle y emmène ce fils, le seul descendant qui reste aujourd'hui de la race d'Æaque. De lui sortira une suite de rois qui régneront avec gloire sur la Molossie. Non, vieillard, ta postérité, la mienne, ne doit pas périr ainsi, non plus que la fortune de Troie, sur qui veillent encore les dieux, bien qu'elle soit tombée victime de la haine de Pallas. Quant à toi, pour te montrer que je n'ai pas oublié le lien qui nous a unis, [déesse et fille d'un dieu,] je t'affranchirai des maux de l'humanité ; je te ferai immortel et incorruptible : je te ferai dieu. Et désormais tu habiteras avec moi dans le palais de Nérée, dieu avec une déesse. De là, sans que la mer ait mouillé tes pieds, tu iras voir Achille, notre fils chéri, qui habite l'île de Leucè [3], dans le détroit de l'Euxin. Va donc, porte ce cadavre à Delphes, dans la ville bâtie par un dieu. Puis, quand tu l'auras enseveli, reviens t'asseoir dans la grotte profonde

1. Les géographes et voyageurs anciens mentionnent, à Delphes, un tombeau de Néoptolème.

2. Le devin Hélénos, fils de Priam, avait suivi Néoptolème en Grèce. On retrouve ici la légende que suivra Virgile au 3e livre de l'Énéide, celle qui fait d'Andromaque la femme d'Hélénus, en Épire, après la mort de Pyrrhus.

3. Dans son *Iphigénie en Tauride*, Euripide montrera encore Achille prenant plaisir à courir en char sur la plage de Leucè, l'*île blanche*.

de l'antique promontoire de Sépias[1]. Attends là que je sorte de la mer, avec le chœur des cinquante Néréides, pour t'emmener dans mon séjour. Il faut te soumettre aux arrêts du destin : Zeus le veut ainsi. Cesse de pleurer les morts. Telle est la loi que les dieux ont faite aux hommes : il faut mourir.

PÉLÉE. Auguste fille de Nérée, ô toi dont j'ai partagé la couche divine, salut! Ce que tu fais est digne de toi et de tes enfants. Je cesserai de pleurer, puisque tu le veux, ô déesse! et, après avoir enseveli mon fils, j'irai à ces grottes du Pélion où j'ai tenu entre mes bras ton beau corps. Ne devrait-on pas, si l'on était sage, choisir sa femme parmi les mieux nées, et faire entrer sa fille dans une honnête maison, plutôt que de convoiter une méchante femme, dût-elle apporter une dot opulente? Ceux qui auraient cette sagesse n'auraient rien à craindre des dieux.

LE CHŒUR. Les dieux manifestent leur volonté sous bien des formes; et souvent ils trompent nos prévisions dans l'accomplissement de leurs desseins. Ce qu'on attendait n'arrive pas; et un dieu fraye la voie aux événements qu'on attendait le moins. Tel a été le dénouement de ce drame.

1. C'était, dit le scholiaste, la retraite favorite de Thétis, lorsqu'elle sortait de la mer. Pélée y avait saisi la déesse métamorphosée en *sèche* : de là le nom de Sépias. — Toute cette côte thessalienne, au pied du Pélion, était consacrée à Thétis, ainsi qu'aux autres Néréides.

LES BACCHANTES

PERSONNAGES

DIONYSOS.
CHOEUR DE BACCHANTES.
TIRÉSIAS.
CADMOS.
PENTHÉE.
UN SERVITEUR.
Ier MESSAGER.
IIe MESSAGER.
AGAVÉ.

NOTICE SUR LES BACCHANTES

Si l'on peut s'étonner que le « philosophe du théâtre » ait écrit une tragédie religieuse comme les *Bacchantes*, il est, au contraire, tout naturel que le dramatique sujet de la légende de Penthée ait inspiré « le plus tragique des poètes ». Il suffit, pour en juger, d'une courte analyse de la pièce.

Dionysos annonce dans le prologue qu'il vient d'Asie pour révéler à Thèbes sa divinité. Les femmes thébaines ne le croient pas fils de Zeus : il les a frappées de délire, et entraînées, comme des Bacchantes, dans le Cithéron. Il se vengera de Penthée, qui repousse et raille son culte, Penthée, petit-fils et héritier du vieux roi Cadmos. Cadmos, au contraire, honore le dieu. Tout courbé qu'il est par la vieillesse, accompagné du devin Tirésias, et revêtu des insignes de Dionysos, il se prépare à partir pour le Cithéron, quand Penthée arrive, se plaint du désordre qui règne à Thèbes, de la folie qui s'est emparée des femmes : il a fait arrêter les unes, il fera poursuivre les autres dans la montagne. Quant au jeune et séduisant imposteur qui les égare, il mourra. En vain Tirésias et Cadmos exhortent Penthée à se soumettre au dieu : le roi ordonne qu'on lui amène le coupable enchaîné pour le supplice.

Dionysos est en effet conduit à Penthée : il se montre au roi sous les traits d'un mortel, d'un serviteur ou prêtre du dieu, initié par lui à ses mystères. Dans un admirable dialogue, souvent cité par les anciens, fièrement, froidement il brave Penthée, qui le fait emprisonner. Mais le sol tremble ; le feu sacré du tombeau de Sémélè embrase le palais, qui s'écroule. Dionysos reparait, délivré, triomphant et railleur, aux yeux de Penthée, dont il a résolu le châtiment. Il lui tend un piège : il l'invite à venir voir et surprendre les Bacchantes dans le Cithéron. Penthée y consent, il suit Dionysos. Les Bacchantes l'aperçoivent, se précipitent sur lui, conduites par leur reine Agavè, la mère de Penthée, qui, dans son délire, ne reconnait pas son fils. Penthée est mis en pièces. — C'est cette scène qui dut produire un si grand effet chez les barbares à demi civilisés d'Arménie, lorsque l'acteur Jason, qui jouait le

rôle d'Agavè, saisit la tête de Crassus, que des soldats parthes venaient de jeter sur le théâtre; et quand, à ces mots du chœur « Qui lui a porté les premiers coups? » l'acteur ayant répondu : « Moi! moi! c'est ma gloire! » un des soldats, celui même qui avait tué Crassus, arracha à Jason la tête qu'il brandissait, et prétendit achever le rôle. — Cadmos arrive à son tour avec les lambeaux du corps de Penthée qu'il a pu recueillir dans la montagne. Tout à coup le délire d'Agavè se dissipe. Ses yeux se dessillent : elle reconnaît son fils. C'est de Cadmos qu'elle apprend l'horrible vérité. Tous deux se prosternent devant Dionysos, qui apparaît, cette fois sous ses traits divins, comme le *deus ex machinâ* de la tragédie. Ils devront quitter Thèbes : ils achèveront leur vie dans une éternelle séparation, dans un éternel exil.

Cette légende de Penthée offrait donc à Euripide un sujet vraiment tragique, comme on voit, mais, de plus, un sujet tout à fait dionysiaque. Nul ne convenait mieux à ces représentations, qui n'avaient pas seulement pour but d'amuser le public athénien, mais qui faisaient partie du culte même de Dionysos. Cette légende était peinte sur les murs du temple consacré au dieu, à côté de son théâtre. Aussi la voit-on déjà traitée par Thespis. Elle est le sujet d'une des trilogies d'Eschyle. Si Euripide s'en empare à son tour, c'est que d'abord, comme on l'a finement remarqué, « son esprit chercheur aimait à innover par l'exploration du passé, autant que par l'introduction d'éléments nouveaux, » suivant en cela une des évolutions de l'art, qui tend parfois à « retourner à ses premières inspirations par épuisement ou par caprice » (J. Girard). De plus Euripide était poète, et, à ce titre, il prenait, lui aussi, son bien partout où il le trouvait. Or il ne pouvait trouver une source plus riche de poésie que dans les mystères de Bacchos, dans cette puissance étrange d'ivresse et d'enthousiasme, qui saisit, « possède » l'âme humaine, et se mêle à toutes les énergies de la nature sauvage.

On sait qu'Euripide a l'habitude de traiter fort librement ses sujets de tragédie, et qu'ils n'échappent pas à sa critique. Il entre, au contraire, dans l'esprit de celui-ci; il se transporte sans arrière-pensée en plein merveilleux. Le philosophe, cette fois, laisse le champ libre au poète, et même, à ce qu'il semble, au croyant. « Avec les dieux nous ne faisons pas les habiles, s'écrie le devin Tirésias. Les traditions de nos pères, celles qui de leur temps sont arrivées jusqu'à nous, ne seront ébranlées par nulle sagesse humaine, pas même par les plus fortes raisons que puissent trouver des génies transcendants. » Est-ce bien Euripide qui traite la science de « folie »; qui ne trouve « rien de plus beau que la modestie et le respect des dieux », et déclare « préférer aux subtiles pensées des esprits orgueilleux ce que croit et pratique la foule des humbles et des simples »?

Ce que nous savons de l'histoire des *Bacchantes* en explique jusqu'à un certain point le caractère merveilleux et religieux. Elles furent représentées, peut-être reprises, après la mort du poète, l'année même ou l'année suivante (405) par son petit-fils ou neveu, Euripide le Jeune, en même temps qu'*Alcméon à Corinthe* et *Iphigénie à Aulis*,

et lui valurent une victoire posthume. Euripide les avait peut-être écrites en Macédoine, où nous avons vu qu'il passa la fin de sa vie, au pied des saintes montagnes consacrées au culte des Muses et aux mystères de Dionysos. Il y célèbre en effet « l'heureuse Piérie, aimée d'Évios, qui lui fait connaître ses danses et ses orgies », et il supplie le dieu de le conduire « dans les vallons sacrés de l'Olympe, séjour des Grâces et du Désir ». Ce qui est sûr, c'est qu'il écrivit les *Bacchantes* dans une disposition d'esprit particulière. Il achevait une longue carrière, singulièrement tourmentée. Lassé des luttes philosophiques, il revient, pour y trouver la paix, à la tradition religieuse. Ce retour est-il une conversion? Comment le croire? L'esprit critique et sceptique reparaît en maints endroits des *Bacchantes :* ainsi, quand le poète explique par un symbolisme inattendu les mythes de Dèmèter et de Bacchos, et, par un jeu de mots, la naissance de Dionysos sorti de la cuisse de Zeus. La soumission religieuse d'Euripide semble moins être un acte de foi qu'une détermination réfléchie de prudence humaine. Il prêche « une sagesse qui n'excite pas l'envie ». Il enseigne « qu'on risque peu à reconnaître la force d'un être suprême, quel qu'il soit d'ailleurs ». Enfin il s'est évidemment adressé à lui-même et il a pris le parti de suivre pour son propre compte les conseils que le vieux héros thébain fait entendre à l'incrédule Penthée : « Ne te mets pas en dehors de nos lois... Si même Dionysos n'était pas dieu, comme tu le prétends, tu devrais encore lui donner ce nom, et l'affirmer par un pieux mensonge... Crains le sort d'Actéon, dévoré par ses chiens pour avoir méconnu la divinité d'Artémis. Approche donc, que je te couronne de lierre, et viens avec nous rendre hommage au dieu. » — Ainsi Socrate, qui ne croyait pas aux dieux, prenait part aux sacrifices, remplissait les devoirs extérieurs du culte de la cité, et « renonçant, comme le lui fait dire Platon, à éclaircir ces mystères, s'en remettait sur ce point aux croyances publiques, pour ne travailler qu'à se connaître lui-même ».

LES BACCHANTES

DIONYSOS. Me voici venu en cette contrée des Thébains, moi, Dionysos, fils de Zeus, qu'a jadis enfanté la fille de Cadmos, Sémélè, quand, au milieu des éclairs, un trait de la foudre ouvrit son sein pour me donner le jour. J'ai dépouillé ma forme divine, et j'arrive, sous les traits d'un mortel, à la fontaine de Dircè, sur les bords de l'Ismènos. Je vois auprès de ce palais le tombeau de ma mère foudroyée, et les ruines encore fumantes de sa demeure, où vit toujours la flamme du feu céleste, pour attester à jamais comment Hèra s'est vengée de ma mère. Je loue Cadmos d'avoir fait de ce lieu un sanctuaire consacré à ma mère, interdit aux profanes; moi-même, je l'ai entouré d'une vigne aux belles grappes, à l'épais feuillage. J'ai quitté la Lydie, riche en or [1], et le pays des Phrygiens; j'ai parcouru les plaines brûlantes de la Perse, les villes de la Bactriane, la Médie hérissée de frimas, et l'Arabie fortunée, et toute l'Asie, dont la mer baigne les rivages couverts de cités aux belles murailles, où se pressent en foule Grecs et Barbares confondus [2] : enfin je suis arrivé en Grèce, et d'abord dans cette cité. En Asie déjà j'avais institué mes chœurs et mes mystères, pour manifester aux mortels ma divinité. Mais Thèbes est la première ville de cette terre de Grèce, où j'aie fait entendre les hurlements

1. C'est en Lydie que Bacchos a été élevé, et que coule le Pactole.

2. Les colonies grecques de l'Asie Mineure étaient de date plus récente. Ces anachronismes n'arrêtent guère Euripide. Parfois même chez lui ils se contredisent. Tirésias, dans les *Bacchantes*, est contemporain de Cadmos; tandis que, dans les *Phéniciennes*, il vit quelques générations plus tard, au temps de Créon et de Polynice.

des Bacchantes, couvertes de la nébride [1], armées du thyrse, cette lance entourée de lierre. Car les sœurs de ma mère, celles qui devaient le moins me faire cette injure, prétendaient que Dionysos n'était pas né de Zeus : Sémélè, disaient-elles, rendue mère par un mortel, avait attribué à Zeus le déshonneur de sa couche, suivant le perfide conseil de Cadmos; et elles se plaisaient à soutenir que le dieu l'avait tuée pour la punir d'avoir imaginé le mensonge de cette union. C'est pourquoi je les ai entraînées, dans un furieux délire, loin de leurs demeures : elles habitent maintenant la montagne, frappées de démence; et je les ai forcées de revêtir les insignes de mon culte [2]. Livrées par moi aux mêmes transports, toutes les Thébaines, celles qui sont déjà femmes, ont quitté leurs maisons; et, mêlées aux filles de Cadmos, elles vivent sans abri, sur les rochers, à l'ombre des verts sapins. Qu'elle le veuille ou non, il faut que cette ville reconnaisse qu'elle n'a pas été initiée à mes mystères; il faut que je justifie ma mère Sémélè, en apparaissant aux mortels comme le divin fils qu'elle a donné à Zeus. Cadmos a cédé son titre et son pouvoir à Penthée, le fils de sa fille, qui combat ma divinité, m'exclut des libations, et ne me nomme jamais dans ses prières. Mais je lui prouverai, à lui et à tous les Thébains, que je suis dieu. Et quand j'aurai rétabli l'ordre en ces lieux, j'irai en d'autres contrées me faire connaître. Si Thèbes irritée prend les armes pour ramener les Bacchantes de la montagne, j'engagerai la lutte à la tête des Ménades [3]. Voilà pourquoi j'ai revêtu la forme d'un mortel et changé mes traits divins en ceux d'un homme. Et maintenant, vous qui avez quitté le Tmolos, rempart de la Lydie, pour me faire cortège [4], femmes, que des contrées barbares j'ai entraînées à ma suite dans mes courses errantes, prenez ces tambours, bien connus des villes phrygiennes, que vous tenez de Rhéa, la mère des dieux, et de moi-même; et venez les faire retentir autour du palais de Penthée, pour que la

1. Peau de faon.

2. C'est-à-dire le thyrse, la nébride et la couronne de lierre.

3. On ne peut confondre ici les Ménades, compagnes et suivantes de Bacchos, avec les Bacchantes, ces femmes thébaines possédées du dieu et entraînées par lui dans la montagne.

4. « Femmes qui êtes mon *thiase.* » C'est le nom qu'on donnait, en général, suivant Photius, à la foule « associée et réunie pour le culte d'un dieu », et, en particulier, à celle qui escortait Dionysos.

ville de Cadmos accoure à ce spectacle. Moi, j'irai rejoindre les Bacchantes dans les vallées du Cithéron, et je prendrai part à leurs chœurs.

LE CHŒUR. Loin de la terre d'Asie et du Tmolos sacré, j'accours pour remplir le cher devoir, la tâche facile que m'impose Bromios, pour célébrer le dieu.

Qui est là, qui est là, sur le chemin? qui est dans la maison? Qu'on s'éloigne! que chacun observe un silence religieux! Je vais, selon le rite immuable, chanter Dionysos.

Heureux le mortel chéri des dieux qui connaît leurs mystères, qui leur consacre sa vie, et sanctifie son âme par de pieuses purifications dans les transports bachiques de la montagne! Heureux qui célèbre, suivant la sainte loi, les orgies de Cybèle, la grande déesse, et, le thyrse en main, le front couronné de lierre, se voue au service de Dionysos! Allons, Bacchantes, allons! avec Bromios [1], avec Dionysos, ce dieu enfant d'un dieu, accourez des montagnes phrygiennes dans les florissantes cités de la Grèce, avec Bromios!

Sa mère était dans les douleurs de l'enfantement lorsque vola sur elle un trait de la foudre de Zeus : elle rejeta l'enfant de son sein, et, en le mettant au monde, périt foudroyée. Le fils de Cronos, Zeus, le prit aussitôt sur la couche maternelle, et, pour le soustraire à la haine d'Hèra, le cacha dans sa cuisse, qu'il referma avec des agrafes d'or. Puis, au temps prescrit par la destinée, il le rendit au jour sous les traits d'un dieu aux cornes de taureau; et il lui ceignit le front d'une couronne de serpents. Dès lors on vit la Ménade, armée du thyrse, saisir des serpents, et les enlacer aux tresses de ses cheveux.

O Thèbes, nourrice de Sémélè, couronne-toi de lierre! Sois fleurie, toute fleurie de vert smilax aux belles grappes. Pare-toi pour Bacchos des feuilles du chêne ou du sapin. Revêts la nébride tachetée, qu'orne la laine des blanches toisons [2]; et porte pieusement la férule [3] bachique : tout le

1. C'est-à dire le dieu bruyant, le dieu des puissances souterraines, qu'on célèbre au bruit des tambours.

2. On a supposé, pour expliquer ces mots, que la nébride était couverte d'une autre peau de bête, ou serrée sur le corps par une bande de laine, ou bien encore tachetée de touffes de laine blanche.

3. Roseau consacré à Bacchos, et quelquefois confondu avec le thyrse.

pays bientôt prendra part à la danse sacrée. C'est Bromios qui entraine la thiase à la montagne, à la montagne! où l'attendent les femmes thébaines, arrachées à leurs toiles et à leurs fuseaux par l'aiguillon du dieu.

O demeure sacrée des Curètes, grottes de Crète, berceau de Zeus! c'est dans vos retraites sauvages que les Corybantes au triple casque tendirent en cercle une peau sonore, dont les roulements frénétiques s'unirent aux doux accords de la flûte phrygienne : et ils déposèrent entre les mains maternelles de Rhéa le tambour qui devait accompagner les hurlements des Bacchantes. Car les satyres, transportés, l'obtinrent de la mère des dieux, et le firent entendre aux chœurs des Triétérides[1], qui charment Dionysos.

Quelle joie pour Dionysos, lorsque, sur la montagne, après la course des thiases, il se laisse tomber sur le sol! Vêtu de la nébride sacrée, avide de boire le sang du bouc et de dévorer sa chair crue, il s'élance vers les monts de Phrygie ou de Lydie. Bromios, le premier, crie Evoé! Le sol ruisselle de lait, de vin, du nectar des abeilles, et il s'en exhale comme le parfum de l'encens syrien. De la férule qu'agite la main de Bacchos s'échappe la flamme étincelante, tandis qu'il précipite sa course vagabonde, excitant par ses cris les chœurs impétueux, et jetant aux vents les boucles de sa belle chevelure. En même temps, d'une voix enthousiaste, il s'écrie : « Bacchantes, allons! allons, Bacchantes, orgueil du Tmolos et de ses sources au sable d'or, chantez Dionysos, en faisant résonner vos tambours! Evoé! célébrez le dieu Evios, par vos cris, par vos chants phrygiens, tandis que se font entendre les doux sons, les sons pieux de la flûte sacrée, pour animer vos courses rapides! A la montagne! à la montagne! » Alors joyeuse et légère, comme la jeune cavale autour de sa mère dans les prés, la Bacchante s'élance et bondit.

TIRÉSIAS. Holà! quelqu'un à cette porte! Appelle Cadmos, fils d'Agénor, qui a quitté la ville de Sidon pour élever ici les murs de Thèbes[2]. Qu'on aille lui annoncer que Tirésias le demande. Il sait d'ailleurs le motif qui m'amène et la

1. Fêtes de Bacchos, célébrées tous les trois ans dans le Cithéron.
2. Cadmos était le chef d'une colonie phénicienne établie en Grèce.

promesse qu'il m'a faite, bien qu'il soit plus vieux que moi, de prendre le thyrse, de revêtir la peau de faon, et de se couronner de lierre.

CADMOS. O cher ami! — car, du fond de ce palais, j'ai reconnu ta voix, la voix même de la sagesse, — tu me vois prêt, et déjà paré des insignes du dieu. Puisqu'il est né de ma fille, ce Dionysos, dont la divinité s'est révélée aux mortels, je dois, autant que je puis, étendre son culte et ses honneurs. Où me faut-il aller pour prendre part aux chœurs? où faut-il que je pose le pied, et que je secoue ma tête chenue? Indique-moi le chemin, Tirésias : vieillard, guide ma vieillesse ; car tu connais ces mystères. Je pourrais, sans me lasser, et la nuit et le jour frapper la terre de mon thyrse. Avec quel bonheur j'oublie que je suis vieux!

TIRÉSIAS. Tu te sens, comme moi, transformé. Moi aussi, je redeviens jeune, et je brûle de me mêler aux danses.

CADMOS. Eh bien! que n'allons-nous en char à la montagne?

TIRÉSIAS. Non, ce ne serait pas autant honorer le dieu.

CADMOS. Vieillard, je servirai de guide à ta vieillesse.

TIRÉSIAS. Le dieu nous conduira sans peine.

CADMOS. Serons-nous les seuls dans Thèbes à célébrer les chœurs bachiques?

TIRÉSIAS. Oui, car nous sommes seuls raisonnables : les autres ont perdu la raison.

CADMOS. Voilà bien des lenteurs! Allons! prends ma main.

TIRÉSIAS. Volontiers. Unis-la étroitement à la mienne.

CADMOS. Je ne méprise pas les dieux; car je ne suis qu'un mortel.

TIRÉSIAS. Avec les dieux nous ne faisons pas les habiles. Les traditions de nos pères, celles qui de leur temps sont arrivées jusqu'à nous, ne seront ébranlées par nulle sagesse humaine, pas même par les plus fortes raisons que puissent trouver des génies transcendants. On dira que je déshonore ma vieillesse, en me préparant à danser, le front couronné de lierre; mais le dieu n'a pas distingué si c'était le jeune homme ou le vieillard qui devait entrer dans les chœurs. Il veut être également honoré de tous : il n'accorde pas à quelques-uns le privilège de l'adorer.

CADMOS. Tirésias, puisque tu ne jouis plus de la clarté du jour, c'est à moi de t'annoncer ce qui se passe. Or, je vois

accourir vers le palais Penthée, fils d'Echion, auquel j'ai remis le gouvernement de ce pays. Quel trouble l'agite? que va-t-il nous apprendre?

PENTHÉE. J'étais absent : j'apprends à mon retour l'étrange fléau qui sévit sur Thèbes. Nos femmes ont quitté leurs maisons, feignant un pieux délire, et elles parcourent les forêts de la montagne, pour célébrer par leurs danses je ne sais quel dieu nouveau, sous le nom de Dionysos. Au milieu des thiases sont placés des cratères remplis de vin. Puis elles s'échappent, chacune de leur côté, dans la solitude pour se livrer aux embrassements des hommes. Elles voudraient se faire passer pour des Ménades en proie aux saints transports : mais, en réalité, elles préfèrent Aphrodite à Bacchos. Toutes celles que j'ai prises, des gardes les tiennent enfermées et enchaînées dans les prisons publiques; je poursuivrai sur la montagne et j'en ramènerai celles qui m'ont échappé, Ino, Agavè, qui m'a enfanté pour Echion, et Autonoè, mère d'Actéon [1]. Je les chargerai de fers, et je mettrai bientôt fin à leur criminel délire. On dit qu'il est venu de Lydie un étranger, un séduisant imposteur aux tresses blondes, à la chevelure parfumée, aux yeux noirs qui respirent toutes les grâces d'Aphrodite. Jour et nuit, il se mêle aux jeunes filles sous prétexte de les initier aux mystères bachiques. Si je le surprends dans ce palais, il cessera, j'en réponds, de frapper la terre de son thyrse, et de secouer sa belle chevelure : car sa tête tombera séparée de son corps. A l'entendre, Dionysos est une divinité! Dionysos a été cousu dans la cuisse de Zeus! tandis qu'il a été foudroyé avec sa mère, qui s'était faussement vantée d'avoir eu commerce avec le dieu. Ne mérite-t-il pas d'être honteusement pendu, pour expier tant d'insolence, cet étranger, quel qu'il soit? — Mais voici bien une autre merveille! Le devin Tirésias porte la nébride tachetée! et, pour comble de ridicule, le père de ma mère tient à la main la férule des Bacchantes! J'ai honte de voir deux vieillards en cet état de démence. Ne vas-tu pas jeter ce lierre, et débarrasser ta main de ce thyrse,

1. Ce sont les trois sœurs de Sémélè. Echion était l'un des géants nés des dents du dragon semées par Cadmos.

ô père de ma mère? C'est toi, Tirésias, qui l'as poussé à cette folie. En introduisant ce nouveau dieu parmi les hommes, tu veux sans doute te faire payer une fois de plus pour observer le vol des oiseaux et les entrailles des
1 victimes. Si tu n'étais défendu par ta vieillesse et tes cheveux blancs, on te verrait étendu, chargé de chaînes, au milieu des Bacchantes, pour nous avoir apporté ces infâmes mystères. Les festins où l'on verse aux femmes le jus de la vigne sont, je le soutiens, des orgies où se noie la raison.

LE CHŒUR. Quelle impiété! Etranger, ne respectes-tu pas les dieux et Cadmos, qui a semé la moisson des fils de la Terre? Fils d'Echion, veux-tu déshonorer ta race?

TIRÉSIAS. Quand il s'agit de plaider une bonne cause, le sage n'a pas de peine à bien parler. Toi, tu as la langue souple, et tu parais sensé; mais il y a peu de bon sens dans tes paroles. L'homme puissant, qui joint le pouvoir à l'éloquence, est le plus dangereux des citoyens, s'il manque de bon sens [1]. Ce jeune dieu, objet de tes risées, sera grand et honoré en Grèce au delà de tout ce que je pourrais dire. Il y a en effet, jeune homme, deux divinités que les mortels mettent au premier rang. L'une est Dèmèter, ou la Terre, appelle-la comme tu voudras, qui leur fournit les aliments solides. L'autre est le fils de Sémélè : il est venu, à son tour, leur apporter la substance liquide, le jus de la grappe, trouvé par lui, qui dissipe leur tristesse, quand ils se sont abreuvés du nectar de la treille, et qui endort les soucis de chaque jour : il n'est pas d'autre remède à leurs souffrances. Dieu, il s'offre en libations aux dieux : c'est donc à lui que les hommes doivent tous leurs biens. Tu trouves plaisant qu'il ait été cousu dans la cuisse de Zeus? Apprends ce qu'il y a de vrai sous ces mots. Lorsque Zeus eut arraché aux traits brûlants de la foudre et emporté dans l'Olympe le divin enfant, Hèra voulut le précipiter du ciel; mais Zeus opposa à ce dessein un artifice digne d'un dieu : il détacha une portion de l'éther, dont la terre est environnée, et en fit un autre Dionysos [2], qu'il livra en otage à la jalousie d'Hèra. Plus tard, on joua sur les mots; et l'enfant, livré par un dieu en otage [3] à la

1. Faut-il croire, comme on l'a supposé, qu'ici, comme dans *Oreste*, Euripide fait allusion à son contemporain, le démagogue Cléophon?

2. Tel est le fantôme d'Hélène, dans la tragédie de ce nom.

3. En otage, ὅμηρος : dans la cuisse, ἐν μηρῷ.

déesse, passa pour avoir été cousu dans la cuisse de Zeus. Telle est l'origine de cette fable. Dionysos est aussi un dieu prophète : car ses transports bachiques ont, comme son délire, une grande vertu prophétique; et, quand il nous a pénétrés de toute sa puissance, quand il nous remplit de son ivresse, il nous révèle l'avenir. Il prend parfois aussi le rôle d'Arès. Des soldats sous les armes, rangés en bataille, sont frappés de terreur, avant même d'avoir touché la lance : c'est encore Dionysos qui égare leur raison. Tu le verras de même sur les rochers de Delphes, une torche dans chaque main, parcourir en bondissant la double cime, brandir et agiter le thyrse. Tu le verras étendre son empire par toute la Grèce. Crois-moi, Penthée, ne te flatte pas que la force ait tout pouvoir sur les hommes. Et si tu penses avoir la raison en partage, — quelle illusion! — bannis cette pensée. Reçois plutôt le dieu dans cette contrée, offre-lui des libations, prends part à ses fêtes, et couronne-toi de lierre. Je ne prétends pas qu'avec Dionysos les femmes deviennent nécessairement chastes : la pudeur leur est naturelle [en toute chose, en tout temps]. Voici ce qu'il faut que tu saches bien : prît-elle part aux orgies bachiques, celle qui est chaste ne se laissera pas corrompre. Tu vois combien tu es heureux, si la foule assiège les portes de ton palais, si toute la ville exalte le nom de Penthée : le dieu aussi se plaît à recevoir nos hommages. C'est donc en vain que tu te moques de nous. Cadmos et moi, nous nous couronnerons de lierre, et nous nous mêlerons aux danses : si débile que soit notre couple de têtes chenues, il faut danser pourtant. Tes discours ne me persuaderont pas de résister au dieu. Car tu es en pleine démence, malheureux! Il n'y a pas de remèdes pour te rendre la raison; et il y en a un pour mettre fin à ton mal [1].

LE CHŒUR. Vieillard, ton langage n'est pas indigne d'Apollon. En honorant la puissante divinité de Bromios, tu fais preuve de sagesse.

CADMOS. O mon fils, Tirésias t'a bien conseillé. Demeure avec nous, ne te tiens pas en dehors de nos lois. Car maintenant ton esprit s'égare, et ta raison déraisonne. Si même

1. Par ce langage équivoque, le devin annonce à Penthée sa mort prochaine, qui seule pourra le guérir de son mal incurable. D'autres lisent : « Il y a eu des philtres pour égarer ta raison, et il n'y en a pas pour te guérir. »

Dionysos n'était pas dieu, comme tu le prétends, tu devrais encore lui donner ce nom, et affirmer par un pieux mensonge qu'il est fils de Sémélè, pour qu'elle ait la gloire d'avoir enfanté un dieu, et que l'honneur en rejaillisse sur toute notre famille. Tu vois quel a été le malheureux sort d'Actéon, déchiré dans les bois par les chiens dévorants qu'il avait nourris, parce qu'il s'était vanté d'être plus habile chasseur qu'Artémis [1]. Crains le même châtiment. Approche donc, que je te couronne de lierre; et viens avec nous rendre hommage au dieu.

PENTHÉE. Garde-toi de me toucher. Va-t'en à tes bacchanales, et ne me communique pas ta folie. Quant à cet homme, qui t'a enseigné de tels égarements, je saurai le punir. Hâtez-vous! allez au siège augural où il observe le vol des oiseaux : il faut l'ébranler avec des leviers, le retourner et le renverser, tout détruire et bouleverser de fond en comble, livrer les bandelettes aux vents et aux tempêtes. Je n'ai que ce moyen de le toucher, lui, au vif. Vous, courez par toute la ville à la recherche de l'étranger efféminé, qui répand parmi les femmes ce mal étrange et ruine la fidélité conjugale. Quand vous l'aurez saisi, amenez-le-moi enchaîné : il mourra lapidé, pour expier son crime ; et, de ses bacchanales, Thèbes ne lui aura fait connaître que l'amertume.

TIRÉSIAS. Malheureux! tu ne sens donc pas combien ta parole t'égare? Tu es fou en ce moment; mais il y a déjà longtemps que tu as perdu la raison. Partons, Cadmos, et prions pour lui, malgré sa fureur sauvage, prions pour Thèbes! que le dieu nous épargne quelque nouveau désastre! Suis-moi donc avec la lance entourée de lierre, et tâchons de nous soutenir mutuellement : il serait honteux de voir tomber deux vieillards. Mais advienne que pourra! il faut servir Bacchos, fils de Zeus. Prends garde cependant, Cadmos, que Penthée ne fasse entrer le deuil dans ta maison. Ce n'est pas la divination qui me le fait craindre, ce sont les faits : il est fou, je redoute sa folie.

LE CHŒUR. Sainteté, auguste déesse! Sainteté, que des ailes d'or portent sur la terre, entends-tu ces blasphèmes de Pen-

1. Actéon est le cousin de Penthée. Sur l'outrage fait à la déesse, Euripide modifie la légende.

thée? Entends-tu ces outrages impies contre Bromios, fils de Sémélè, le dieu qui préside à la joie des festins parés de couronnes? C'est à lui qu'il appartient de conduire les chœurs des thiases, de folâtrer au son de la flûte, et d'apaiser les soucis, quand le vin coule sur la table des dieux, ou que, dans les banquets ornés de lierre, la coupe verse le sommeil aux mortels.

Une langue sans frein et la démence qui viole les lois mènent à la ruine. Mais celui qui vit tranquille et sage demeure à l'abri des orages et voit prospérer sa maison : car, si loin qu'habitent les dieux dans les régions éthérées, ils voient ce qui se passe sur la terre. Ce n'est pas être sage que de viser à la sagesse, et de penser autrement qu'il n'est permis à un simple mortel. La vie est courte : on poursuit des rêves ambitieux, et l'on perd le fruit des réalités présentes. Il faut être fou, selon moi, et bien mal raisonner, pour agir ainsi.

Que ne suis-je à Cypre, l'île d'Aphrodite, où habitent les amours qui charment le cœur des mortels? Que ne suis-je au pays que fertilisent, à défaut des pluies, les eaux du fleuve barbare aux cent bouches? C'est dans l'aimable Piérie, séjour des Muses, dans les vallons sacrés de l'Olympe, c'est là que je te supplie de conduire mes pas, ô Bromios, Bromios, dieu bachique, dieu des Bacchantes! Là sont les Grâces, là le Désir[1]. C'est là que les Bacchantes peuvent célébrer les saintes orgies.

Ce dieu, fils de Zeus, se plaît aux joyeux festins. Il aime la Paix, qui donne la richesse, et qui laisse croître les jeunes générations[2]. Au pauvre il procure tout comme au riche, avec sa délicieuse liqueur, l'oubli des chagrins; et il hait quiconque a un autre souci que de passer dans une parfaite béatitude et les jours et les douces nuits de son existence. Loin de nous les subtiles pensées que nous transmettent des esprits orgueilleux! Ce que croit et pratique modestement le plus grand nombre, telle est ma loi.

UN SERVITEUR. Penthée, nous voici avec la proie que tu nous as ordonné de poursuivre. Nos efforts n'ont pas été vains. Le

1. Pothos, un des Génies qui accompagnent Eros.
2. Tandis que la guerre du Péloponnèse les fauche et les décime.

monstre nous a paru fort doux : loin de se dérober par la fuite, il nous a tendu les mains sans contrainte, sans pâlir, sans que l'incarnat de ses joues en fût altéré. Mais, en souriant, il nous invitait lui-même à l'enchaîner, à l'emmener. Il demeurait immobile, et me rendait ma tâche bien facile. Et moi, je lui disais avec respect : « Etranger, ce n'est pas par ma volonté que je t'emmène : j'obéis aux ordres de Penthée ; c'est lui qui m'envoie. » Quant aux Bacchantes que tu avais fait saisir, que tu tenais enfermées et enchaînées dans la prison publique, elles ont brisé leurs fers et se sont enfuies dans la forêt, où elles bondissent en invoquant le dieu Bromios. Les liens qui serraient leurs pieds sont tombés d'eux-mêmes, et les portes de la prison se sont ouvertes sans le secours d'une main mortelle. Oui, cet homme est venu accomplir à Thèbes bien des miracles. Le reste maintenant te regarde.

PENTHÉE. Vous êtes plus fous que lui : il est pris dans mes filets, et n'est pas assez agile pour m'échapper. Mais en effet, étranger, tu n'es pas sans beauté ; tu as ce qu'il faut pour séduire les femmes : car tu n'es pas venu à Thèbes pour autre chose. Ta longue chevelure, qui n'est pas celle d'un lutteur, tombe en boucles autour de tes joues, et respire l'amour. Tu te gardes d'exposer aux ardeurs du soleil, tu entretiens à l'ombre la blancheur de ton teint, pour captiver Aphrodite par ta beauté. Dis-moi donc d'abord quelle est ton origine.

DIONYSOS. Je vais te répondre sans artifice ; et rien ne me sera plus facile. Tu connais sans doute, pour en avoir entendu parler, le Tmolos fleuri ?

PENTHÉE. Je le connais : c'est la montagne qui s'élève en amphithéâtre autour de Sardes.

DIONYSOS. C'est de là que je suis. La Lydie est ma patrie.

PENTHÉE. Pourquoi introduis-tu ces mystères en Grèce ?

DIONYSOS. J'obéis à Dionysos, fils de Zeus.

PENTHÉE. Il y a donc là-bas un autre Zeus, père de nouveaux dieux ?

DIONYSOS. Non ; je parle de celui qui, ici même, s'est uni à Sémélè.

PENTHÉE. Est-ce en rêve, ou éveillé, que tu as reçu de lui cet ordre ?

DIONYSOS. Il m'a parlé face à face : il m'a transmis ses rites sacrés.

PENTHÉE. Sous quelle forme ?

DIONYSOS. On ne peut le savoir, si l'on n'a été initié à ses mystères.

PENTHÉE. Que gagne-t-on à les célébrer?

DIONYSOS. Je n'ai pas le droit de te le dire : sache seulement qu'ils méritent d'être connus.

PENTHÉE. Tu es habile à me payer de mots, lorsque je voudrais entendre des faits.

DIONYSOS. Les mystères du dieu ont horreur de l'impie.

PENTHÉE. Ce dieu, puisque tu prétends l'avoir bien vu, quelle figure avait-il?

DIONYSOS. Celle qu'il a voulu prendre : je n'avais pas d'ordre à lui donner.

PENTHÉE. Tu prends encore un habile détour pour ne rien dire.

DIONYSOS. Une réponse sensée paraît à l'ignorant vide de sens.

PENTHÉE. Est-ce ici que pour la première fois tu es venu faire connaître cette divinité?

DIONYSOS. Déjà tous les Barbares fêtent par des chœurs ses saintes orgies.

PENTHÉE. C'est qu'ils sont beaucoup moins éclairés que les Grecs.

DIONYSOS. En ceci du moins ils le sont beaucoup plus. Autres peuples, autres coutumes.

PENTHÉE. Est-ce la nuit ou le jour que tu célèbres ces mystères?

DIONYSOS. La nuit, le plus souvent : la nuit leur donne un caractère plus imposant.

PENTHÉE. Elle est perfide et dangereuse pour les femmes.

DIONYSOS. Le jour se prête tout aussi bien aux actions honteuses.

PENTHÉE. Il faut que tu sois puni de tes coupables mensonges.

DIONYSOS. Et toi, de ta folie et de ton impiété.

PENTHÉE. Quelle audace chez cet adorateur de Bacchos! et comme sa langue est exercée!

DIONYSOS. Parle : à quoi dois-je m'attendre? quel supplice me prépares-tu?

PENTHÉE. D'abord je te couperai ces belles boucles.

DIONYSOS. Ma chevelure est consacrée au dieu : c'est pour lui que je la laisse croître.

PENTHÉE. Et puis, livre-moi ce thyrse que tu tiens à la main.

DIONYSOS. Ose me l'arracher! c'est celui de Dionysos.

PENTHÉE. Je te tiendrai enchaîné dans une prison.

DIONYSOS. Le dieu lui-même me délivrera, quand je voudrai [1].

PENTHÉE. Oui, quand tu te retrouveras au milieu des Bacchantes pour l'invoquer.

DIONYSOS. En ce moment même il est ici, il voit ce que j'endure.

PENTHÉE. Où donc? mes yeux du moins ne l'aperçoivent pas.

DIONYSOS. Avec moi. Mais tu es un impie, tu ne peux le voir.

PENTHÉE. Qu'on le saisisse! il m'insulte, il insulte Thèbes.

DIONYSOS. Je vous défends de m'enchaîner : je vois clair, et vous êtes aveugles!

PENTHÉE. Et moi, j'ordonne qu'on t'enchaîne : je suis le maître.

DIONYSOS. Tu ne sais pas quel sort t'attend, tu ne vois pas même qui tu es.

PENTHÉE. Je suis Penthée, fils d'Agavè et d'Echion.

DIONYSOS. Ton nom te prédestine au malheur [2].

PENTHÉE. Va-t'en! Attachez-le près de la litière des chevaux, pour que ses yeux soient plongés dans une obscurité profonde. Là, danse à ton aise. Quant à ces femmes, tes complices, que tu traines à ta suite, elles seront vendues comme esclaves; ou bien, attachées à mon service, elles cesseront ce tapage, et, au lieu du bruyant tambour, elles manieront désormais le fuseau.

DIONYSOS. Je pars : car, après tout, on ne subit jamais que ce qu'ordonne le destin. Mais toi, tu rendras raison de tant d'injures à ce Dionysos dont tu nies l'existence. En me chargeant de fers, c'est lui que tu outrages.

LE CHŒUR. Fille divine d'Achéloos, ô Dircè, noble vierge! c'est toi qui jadis as reçu dans tes eaux l'enfant de Zeus, lorsque le dieu, pour le dérober aux flammes éternelles, le

1. Ce sont ces vers qu'Horace cite et commente selon la doctrine stoïcienne, dans l'Epître à Quinctius.
2. Euripide se plait encore une fois à jouer sur le nom de Penthée et sur le mot *douleur*, πένθος.

cacha dans sa cuisse, en s'écriant : « Viens ! entre dans ce sein paternel, ô Dithyrambe ! Je veux, ô Bacchos, que Thèbes te donne ce nom [1]. » Et c'est toi, bienheureuse Dircé, qui me repousses, lorsque j'assemble sur tes bords mes chœurs parés de couronnes ! Pourquoi me mépriser ? pourquoi me fuir ? Bientôt, j'en jure par le fruit délicieux de la vigne de Dionysos, bientôt tu seras moins dédaigneuse pour lui.

Quelle fureur, ah ! quelle fureur fait éclater ce petit-fils de la Terre, ce Penthée, issu des dents du dragon par son père, le titan Echion ! Monstre sauvage, qui n'a rien d'humain, géant sanguinaire en lutte avec les dieux, il va m'enchaîner, parce que j'appartiens à Bromios ; et déjà, dans ce palais, il tient captif mon jeune compagnon au fond d'une prison ténébreuse. Vois, ô Dionysos, fils de Zeus, vois ton prophète dans la lutte et dans le péril ! Viens, ô dieu souverain ! descends de l'Olympe [2], brandissant ton thyrse aux reflets d'or, et réprime l'audace d'un cruel tyran.

Où guides-tu maintenant, ô dieu du thyrse, tes thiases sacrés ? dans laquelle des retraites sauvages de Nysa [3] ? Es-tu, ô Dionysos, sur les cimes coryciennes [4] ? ou peut-être dans les profondes vallées de l'Olympe, où naguère Orphée, aux sons de sa lyre, attirait par ses chants les arbres et les monstres farouches ? Heureuse Pierie [5], tu es aimée d'Evios, qui viendra te faire connaître ses danses et ses orgies. Suivi des Ménades bondissantes, il traversera le cours rapide de l'Axios [6] et le Lydias, bienfaiteur des mortels, père de l'abondance, qui fertilise de ses eaux limpides, on me l'a dit, cette contrée riche en coursiers.

---

1. *Dithyrambe* avait été en effet le nom mystique de Dionysos, avant de désigner cette forme de poésie lyrique, consacrée à la louange du dieu, d'où est née la tragédie.

2. Auj. *Elymbos*, au sud de la Macédoine.

3. Aux époques historiques, il y avait plusieurs montagnes de ce nom. La *Nysa* de la fable était une montagne imaginaire, laquelle n'avait d'autre raison d'être que la méprise étymologique qui faisait de Dionysos « le dieu de Nysa ».

4. Cimes du Parnasse, près desquelles s'ouvrait, suivant Strabon, « la grotte corycienne des Nymphes. »

5. Encore un hommage à la Macédoine et à son roi Archélaos, hôte d'Euripide.

6. Auj. *Vardar*, qui se jette dans le golfe de Salonique. Le *Lydias* était un petit affluent de l'*Axios;* à moins qu'Euripide n'ait voulu désigner sous ce nom, comme le suppose Paley, l'*Haliacmon*, auj. *Wistritza*.

DIONYSOS [1]. Io! entendez, entendez ma voix. Io, Bacchantes! o, Bacchantes!

LE CHŒUR. Quelle est cette voix? quelle est-elle? d'où vient cet appel d'Evios?

DIONYSOS. Io! Io! c'est moi, m'entendez-vous? moi, le fils de Sémélè, le fils de Zeus.

LE CHŒUR. Io! Io! maître, maître, viens au milieu de notre hiase, ô Bromios, Bromios! Le sol tremble! tressaillements divins! Ah! ah! le palais de Penthée s'ébranle, il va tombe en ruines. Dionysos y est venu : adorez-le. Oh! nous l'adorons. Voyez ces blocs de marbre qui se disjoignent et s'écroulent. Bromios va pousser dans le palais un cri de triomphe.

DIONYSOS. Allume les clartés étincelantes de la foudre! Embrase, embrase la demeure de Penthée.

LE CHŒUR. Ah! ah! regarde : vois-tu s'élever du tombeau sacré de Sémélè la flamme toujours vivante de la foudre de Zeus, dont elle fut jadis frappée? Prosternez, prosternez à terre, ô Ménades, vos corps tremblants! Voici le dieu souverain, fils de Zeus : il renverse ce palais de fond en comble.

DIONYSOS [2]. Femmes barbares, vous voilà éperdues d'épouvante, la face contre terre! Vous avez, à ce qu'il paraît, reconnu Bacchos, [quand il ébranlait le palais de Penthée. Relevez-vous, reprenez courage, et calmez le tremblement qui agite votre chair.]

LE CHŒUR. O divine lumière de nos fêtes et de nos transports, avec quelle joie je te retrouve après la solitude où m'avait laissée ton absence!

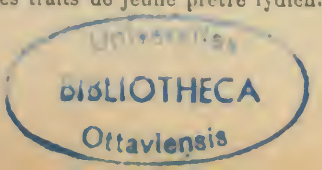
DIONYSOS. Vous étiez donc tombées dans le découragement, lorsqu'on m'emmenait, comme pour m'enfermer dans le noir cachot de Penthée?

LE CHŒUR. Pouvait-il en être autrement? Qui aurait veillé sur moi, s'il t'était arrivé malheur? Mais comment t'es-tu échappé des mains de cet impie?

DIONYSOS. Je me suis délivré moi-même, sans peine et sans effort.

LE CHŒUR. Il ne t'avait donc pas attaché et lié les bras?

1. Il est invisible.
2. Il reparait sous ses traits de jeune prêtre lydien.



DIONYSOS. C'est en cela que je me suis joué de lui. Il croyait m'enchaîner, il n'a pu ni me toucher ni me saisir : il se flattait d'une vaine illusion. Il trouve un taureau dans l'écurie où il m'avait conduit et enfermé : c'est lui qu'il enlace de sa corde aux genoux et aux sabots, haletant de rage, tout en sueur, et se mordant les lèvres. Et moi, assis auprès de lui, je le regardais tranquillement. Au même moment survient Bacchos : il ébranle les murs, et allume la flamme au tombeau de sa mère. Penthée, à cette vue, croit le palais en feu : il court éperdu de côté et d'autre, ordonnant à ses esclaves d'apporter de l'eau. Tous se mettent à l'œuvre, et se donnent une peine inutile. Soudain il y renonce, car il croit me voir fuir, et il me poursuit, l'épée à la main, dans l'intérieur du palais. Alors Bromios, à ce que je crois, — je le dis comme je le suppose, — fait apparaître dans la cour un fantôme. Penthée s'élance d'un bond, il croit m'égorger, il ne transperce qu'une vapeur lumineuse. Ce n'est pas tout : voici que Bacchos le frappe d'un nouveau désastre. Le palais s'affaisse sur le sol, il s'écroule de fond en comble : et Penthée voit combien il lui en coûte pour m'avoir chargé de chaînes. Après tant de vains efforts, il laisse échapper son glaive, et tombe épuisé. Simple mortel, il avait osé entrer en lutte avec un dieu. Pour moi, je suis tranquillement sorti du palais, et je reviens vers vous, sans m'inquiéter de Penthée. Mais je crois entendre derrière la porte un bruit de pas. Il va sortir. Que dira-t-il après ce qui s'est passé ? Il ne réussira pas à m'émouvoir, même par les emportements de sa fureur. Le sage doit montrer un calme inaltérable.

PENTHÉE. Ce qui m'arrive est extraordinaire. L'étranger vient de m'échapper, quand tout à l'heure encore il était chargé de chaînes. — Comment ? comment ? le voilà ! Qu'est-ce à dire ? tu as donc pu sortir ? Tu te montres ici, devant ma maison ?

DIONYSOS. Arrête ! et modère ce pas courroucé.

PENTHÉE. Par quel moyen as-tu brisé tes chaînes et franchi le seuil du palais ?

DIONYSOS. Ne t'ai-je pas dit ou n'as-tu pas entendu que j'aurais un libérateur ?

PENTHÉE. Qui donc ? tu as toujours d'étranges choses à me dire.

DIONYSOS. Celui qui fait croître pour les mortels la vigne chargée de grappes.

PENTHÉE. Ce n'est pas ce qu'on peut reprocher à Dionysos [1].... J'ordonne qu'on ferme toutes les portes de l'enceinte.

DIONYSOS. A quoi bon ? des murs mêmes peuvent-ils arrêter les dieux ?

PENTHÉE. Tu as toujours de l'esprit, oui, beaucoup d'esprit, excepté quand il en faudrait avoir.

DIONYSOS. C'est au contraire en ce qu'il importe le plus de comprendre, que mon esprit voit clair. — Mais écoute d'abord ce que veut te dire cet homme, qui t'apporte des nouvelles de la montagne. Sois tranquille, je resterai près de toi, sans chercher à fuir.

UN MESSAGER. Penthée, roi de ce pays thébain, j'arrive du Cithéron, où jamais ne cesse de tomber en brillants flocons la blancheur de la neige.

PENTHÉE. Quelle est la nouvelle si pressante que tu viens m'apporter ?

LE MESSAGER. J'ai vu le délire des Bacchantes, qui naguère, pieds nus, ont quitté la ville, entraînées par l'aiguillon de la fureur, et je viens t'annoncer, ô roi, à toi et à Thèbes, quels étranges, quels merveilleux prodiges elles accomplissent. Seulement je veux savoir si je puis dire, sans rien omettre, tout ce qui se passe dans la montagne, ou si je dois abréger mon récit. Car je redoute, ô roi, tes emportements, tes colères, et les violences de ton humeur tyrannique.

PENTHÉE. Parle : tu n'as absolument rien à craindre de moi. [On ne doit pas s'irriter de ce qui est juste.] Plus tu m'auras fait de graves révélations sur les Bacchantes, plus je punirai cet homme d'avoir ainsi égaré leur raison.

LE MESSAGER. Le troupeau de bœufs que je faisais paître venait d'atteindre au sommet de la montagne : c'était l'heure où le soleil échauffe la terre de ses premiers rayons.

1. Lacune d'un vers de Dionysos.

J'aperçois alors trois thiases, trois chœurs de femmes, conduits l'un par Autonoé, l'autre par Agavé, ta mère, et le troisième par Ino. Elles dormaient toutes, le corps abandonné au sommeil, adossées contre un sapin, à l'ombre de son feuillage, ou bien couchées çà et là sur des feuilles de chêne, la tête inclinée vers le sol, dans une attitude modeste, et non telles que tu les peins, enivrées par le vin, troublées par les sons de la flûte, ardentes à poursuivre Cypris dans la forêt. Tout à coup ta mère entend mugir un de mes bœufs à hautes cornes : debout au milieu des Bacchantes, elle pousse de grands cris pour les réveiller. Celles-ci secouent le sommeil qui appesantissait leurs yeux, et se dressent vivement, offrant le spectacle d'une merveilleuse décence, jeunes, vieilles, et vierges encore libres du joug de l'hymen. D'abord elles laissent tomber leurs cheveux sur leurs épaules, rattachent leurs nébrides, dont les liens étaient dénoués, et, pour fixer sur leur corps les peaux tachetées, se font une ceinture de serpents qui viennent lécher leurs joues. D'autres tiennent dans leurs bras un chevreau ou des louveteaux sauvages, et les allaitent : ce sont les jeunes mères, dont la mamelle est encore gonflée de lait, et qui ont abandonné leurs nourrissons. Elles se couronnent de lierre, de chêne, et de smilax fleuri. Une d'elles prend son thyrse, et en frappe le rocher, d'où jaillit une source d'eau pure; une autre abaisse sa férule [1] vers la terre, et le dieu en fait sortir un ruisseau de vin. Celles qui avaient soif du blanc breuvage n'avaient qu'à gratter la terre du bout des doigts, pour voir couler des flots de lait; et les thyrses, où s'enlace le lierre, distillaient la douce rosée du miel. Si tu avais été là, oui, à ce spectacle, tu aurais adoré le dieu que maintenant tu accuses. Cependant nous nous étions rassemblés, bouviers et bergers, pour échanger et discuter nos impressions sur ces nouveautés étranges, sur ces merveilles. Un d'entre nous, qui va parfois à la ville, et qui sait parler, nous dit à tous : « O vous qui habitez les sommets sacrés des montagnes, voulez-vous que nous donnions la chasse à Agavè, la mère de Penthée, pour l'arracher à cette vie de Bacchantes et faire plaisir à notre roi? » L'idée nous parut

1. L'inoffensif roseau de férule ou de fenouil, était, en réalité, différent du thyrse, vrai javelot, armé d'une pointe. Mais Euripide les confond sans cesse, et dit même un peu plus loin « la férule au beau thyrse ».

bonne. Nous nous mettons en embuscade, nous nous cachons dans un épais fourré. A l'heure fixée, les Bacchantes brandissent leur thyrse pour commencer l'orgie. Elles invoquent à grands cris Iacchos, Bromios, fils de Zeus. La montagne entière, avec ses bêtes sauvages, partage leur délire : tout est emporté d'une course furieuse. Par hasard Agavè passe devant moi en bondissant : je m'élance pour la saisir, hors du taillis où je me tenais caché. Elle s'écrie : « O mes chiennes agiles, voilà des hommes qui nous poursuivent! Suivez-moi donc, suivez-moi, armées de vos thyrses. » Aussitôt nous prenons la fuite, pour échapper aux Bacchantes qui vont nous déchirer. Mais elles, sans fer à la main, se jettent sur nos troupeaux au milieu du vert pâturage : l'une tient sous les ongles de ses deux mains une génisse mugissante aux mamelles gonflées de lait; les autres mettent des vaches en pièces. On voyait des côtes ou des pieds fourchus lancés de toutes parts, et des membres palpitants suspendus aux sapins, dont les branches dégouttaient de sang. Des taureaux furieux, aux cornes menaçantes, sont renversés sur le sol par les mains de mille jeunes femmes qui les entraînent : leur chair est dépouillée et dépecée en moins de temps qu'il ne t'en faut, ô roi, pour fermer les paupières. Puis, comme des oiseaux emportés dans les airs par un vol rapide, elles s'élancent vers les plaines qui s'étendent sur les rives de l'Asopos et où croissent les riches moissons des Thébains. Elles fondent en ennemies sur les villes d'Hysies et d'Erythres [1], situées au pied du Cithéron, et les saccagent avec fureur. Elles enlèvent les enfants des maisons; et le butin dont elles chargent leurs épaules, même le fer et l'airain, y reste suspendu sans y être attaché, sans tomber à terre. Le feu même brille sur leur chevelure sans la brûler. Les pasteurs, dépouillés par les Bacchantes, courent aux armes avec colère. C'est alors que s'offre à nos yeux, ô roi, un étrange spectacle. Le fer de leurs traits n'atteint pas les Bacchantes. A leur tour, elles lancent leurs thyrses : et des femmes blessent, mettent en fuite des hommes, non sans l'aide de quelque dieu! Enfin elles reviennent aux lieux d'où elles étaient parties, aux sources mêmes que le dieu avait fait jaillir pour elles. Elles y lavent le sang qui les couvre, pendant que les serpents

1. Ces deux villes de Béotie étaient déjà en ruines au temps de Pausanias, qui les mentionne près du territoire de Platées.

lèchent les gouttes qui coulent de leurs joues, et rendent à leur visage toute sa pureté. Quel que soit donc ce dieu, ô maître, accueille-le dans ta cité : car, entre autres preuves de sa puissance, on dit encore de lui, si j'en crois la renommée, qu'il a donné aux mortels la vigne qui bannit leurs chagrins. Or, sans le vin, plus d'amour, plus rien qui charme les hommes.

LE CHŒUR. Je crains de parler librement devant un roi; je parlerai cependant : Dionysos ne le cède à aucun des dieux.

PENTHÉE. Ainsi voilà que déjà, pareil à un incendie, ce délire des Bacchantes s'approche de nous et va nous atteindre : quelle honte pour des Grecs! Mais il n'y a pas de temps à perdre. Vole à la porte Electre [1]; ordonne à tous les hommes armés du bouclier ou montés sur des chevaux rapides, à ceux qui brandissent le javelot ou tendent la corde de l'arc, ordonne-leur de venir à moi pour marcher contre les Bacchantes. Car ce serait vraiment passer la mesure de la patience, que de nous laisser traiter par des femmes comme elles nous traitent.

DIONYSOS. Mes paroles ne peuvent te convaincre, Penthée. Et cependant, malgré ton odieuse conduite à mon égard, je te préviens encore que tu ne dois pas prendre les armes contre un dieu, mais te tenir tranquille. Bromios ne souffrira pas que tu chasses les Bacchantes des montagnes qui lui sont consacrées.

PENTHÉE. Cesse de me faire la leçon. Tu as réussi à briser tes chaînes, que cela te suffise! ou je saurai bien t'infliger un autre châtiment.

DIONYSOS. A ta place, je lui offrirais des sacrifices, plutôt que de regimber avec colère contre l'aiguillon, puisque tu es mortel, et qu'il est dieu.

PENTHÉE. Oui, mais ce sera une hécatombe de femmes, — elles ont bien mérité la mort, — que je lui sacrifierai sur les hauteurs du Cithéron.

DIONYSOS. Vous prendrez tous la fuite : et quelle honte de voir les boucliers d'airain reculer devant les thyrses des Bacchantes!

1. Une des portes de Thèbes, souvent mentionnée par les poètes.

PENTHÉE. Aux prises avec cet étranger, nous n'aurons donc pas raison de lui? Enchaîné ou libre, nous ne pouvons le réduire au silence.

DIONYSOS. Mon cher, il y a encore moyen d'arranger l'affaire.

PENTHÉE. Comment cela? en me faisant le serviteur de mes servantes?

DIONYSOS. Je me charge d'amener ici les Bacchantes sans recourir aux armes.

PENTHÉE. Malheur à moi! voilà déjà une ruse que tu trames pour ma perte.

DIONYSOS. Une ruse, parce que je veux user de toutes mes ressources pour te sauver?

PENTHÉE. Vous avez conspiré ensemble pour perpétuer vos bacchanales.

DIONYSOS. Oui, j'ai conspiré, sache-le bien, mais c'est avec le dieu.

PENTHÉE. Qu'on m'apporte ici des armes! Et toi, cesse de parler.

DIONYSOS. Eh bien! veux-tu voir les Bacchantes réunies dans la montagne?

PENTHÉE. Oui certes, et je donnerais pour cela n'importe quel poids d'or.

DIONYSOS. Pourquoi en as-tu ce violent désir?

PENTHÉE. Je leur ferais payer cher l'ivresse où je les aurais vues.

DIONYSOS. Tu assisterais volontiers à un spectacle qui t'offense?

PENTHÉE. Oui, sache-le bien; mais je me tiendrais, sans mot dire, sous les sapins.

DIONYSOS. Si secrètement que tu viennes, elles sauront découvrir ta trace.

PENTHÉE. Eh bien! je me ferai voir, tu as raison.

DIONYSOS. Veux-tu que je te conduise, et vas-tu te mettre en route?

PENTHÉE. Conduis-moi au plus vite : je ne veux pas attendre.

DIONYSOS. Enveloppe-toi donc d'une robe de lin.

PENTHÉE. Pourquoi? est-ce que d'homme je serais devenu femme?

DIONYSOS. Les femmes pourraient te tuer, si elles te reconnaissaient là pour un homme.

PENTHÉE. C'est fort bien dit : en vérité, tu as une longue expérience.

DIONYSOS. C'est aux enseignements de Dionysos que je la dois.

PENTHÉE. Comment réussirai-je à faire ce que tu me recommandes?

DIONYSOS. C'est moi qui t'habillerai dans le palais.

PENTHÉE. Comment? avec des vêtements de femme? Ah! j'en ai honte.

DIONYSOS. Tu n'es donc plus disposé à aller voir les Ménades?

PENTHÉE. Quel costume veux-tu me donner?

DIONYSOS. D'abord je laisserai flotter sur tes épaules ta longue chevelure.

PENTHÉE. Et puis, que me feras-tu porter?

DIONYSOS. Une longue robe, et la mitre sur ton front.

PENTHÉE. Ajouteras-tu autre chose à ma parure?

DIONYSOS. Un thyrse dans la main, et, autour du corps, une peau de faon tachetée.

PENTHÉE. Non, je ne puis me décider à revêtir des habits de femme [1].

DIONYSOS. Alors le sang coulera dans la lutte engagée avec les Bacchantes.

PENTHÉE. C'est vrai : il vaut mieux que nous allions d'abord les épier.

DIONYSOS. Ce sera plus sage assurément que d'appeler la violence par la violence.

PENTHÉE. Mais comment traverser la ville sans être reconnu des Cadméens?

DIONYSOS. Nous passerons par des rues désertes : je te conduirai.

PENTHÉE. Tout vaut mieux que d'être le jouet des Bacchantes. Entrons dans le palais pour délibérer sur ce qu'il convient de faire.

DIONYSOS. Soit! pour ma part, je suis tout prêt.

PENTHÉE. Allons! ou je marcherai avec des hommes armés, ou je suivrai ton conseil.

---

1. Suivant Diogène Laërce, ce fut en citant ce vers que Platon refusa à Denys l'Ancien de revêtir une longue robe pour danser, comme Aristippe y consentit, en citant un autre vers des *Bacchantes* : « la Bacchanale ne peut corrompre ceux qui sont purs. »

DIONYSOS. Femmes, cet homme tombe dans mes filets. Il arrivera au milieu des Bacchantes : il y trouvera son châtiment et la mort. Dionysos, c'est à toi maintenant d'agir, car tu n'es pas loin. Vengeons-nous! Commence par troubler sa raison, envoie-lui un léger délire. Car, s'il garde son bon sens, il ne voudra jamais s'habiller en femme; s'il ne l'a plus, il y consentira. Je veux faire de lui un objet de risée pour les Thébains, en le promenant à travers la ville sous ses habits de femme, après les menaces qu'il croyait tout à l'heure si terribles. Mais je vais revêtir Penthée de la parure qu'il emportera chez Hadès, après qu'il aura été immolé par sa mère. Il finira par reconnaître ce qu'est Dionysos, fils de Zeus, le dieu à la fois le plus redoutable aux mortels et le plus bienfaisant.

LE CHŒUR. Quand pourrai-je mêler mes pieds blancs aux danses des bacchanales nocturnes, abandonnant mon cou renversé à la fraîcheur humide de l'air, semblable à la biche qui joue avec délices dans la prairie verdoyante, après avoir échappé à une poursuite funeste et franchi la barrière des filets habilement tissus : le chasseur, excitant ses chiens à grands cris, précipite leur course; mais elle, redoublant d'efforts, emportée par des élans rapides comme le vent, bondit le long du fleuve à travers la plaine, cherchant les solitudes et les épais ombrages où elle se plaît [1]. En quoi consiste la sagesse, en quoi la gloire suprême, accordée aux mortels par les dieux, sinon à tenir une main victorieuse sur la tête de nos ennemis? Ce qui est beau, toujours on l'aime.

La puissance divine chemine à pas lents, mais sûrs. Elle châtie les mortels qui honorent l'iniquité, et dont l'aveuglement repousse le culte des dieux. Elle dérobe à l'impie sous de spécieuses apparences la marche insensible du temps, et guette sa proie. Jamais rien ne s'imposera à nos pensées et à nos réflexions, qui soit supérieur aux lois divines. Il en coûte peu de reconnaître la force de cet être suprême, quel qu'il soit, et des lois fondées sur la nature, consacrées par leur longue durée. En quoi consiste la sagesse, en quoi

1. Traduction de M. J. Girard.

la gloire suprême accordée aux mortels par les dieux, sinon à tenir une main victorieuse sur la tête de nos ennemis? Ce qui est beau, toujours on l'aime.

Heureux qui échappe aux dangers de la mer et touche au port! heureux aussi qui triomphe des épreuves de la vie! Les hommes se surpassent diversement les uns les autres en richesse ou en puissance. Mais tous conservent toutes leurs espérances, dont les unes aboutissent à la fortune, les autres au néant. Une vie qui s'écoule sans un jour de souci, voilà le bonheur.

DIONYSOS. Eh! toi, qui es si pressé de voir ce qu'on ne doit pas voir, de faire ce qu'on ne doit pas faire, sors, Penthée, — c'est à toi que je parle, — viens devant le palais me montrer comment tu portes le costume d'une femme, d'une Ménade, pour aller épier ta mère et la troupe des Bacchantes. En ce déguisement, tu ressembles à l'une des filles de Cadmos.

PENTHÉE. Oui, vraiment, je crois voir deux soleils et deux Thèbes, deux villes aux sept portes [1]. Il me semble que tu es un taureau qui marche devant moi, et que deux cornes ont poussé sur ton front. Es-tu donc réellement un animal sauvage? car te voilà transformé en taureau [2].

DIONYSOS. Le dieu nous accompagne. D'abord, il ne nous était pas bienveillant; mais il s'est réconcilié avec nous. Tu vois maintenant ce que tu dois voir.

PENTHÉE. A qui trouves-tu que je ressemble? N'as-tu pas devant toi Ino, ou Agavè, ma mère?

DIONYSOS. Oui, je crois les voir elles-mêmes en te voyant. Mais voilà une boucle de cheveux qui n'est pas à sa place : elle n'est plus comme je l'avais arrangée sous ta mitre.

PENTHÉE. Elle s'est dérangée tandis que, dans le palais, agité de transports bachiques, je secouais ma chevelure en tous sens.

DIONYSOS. Je vais la remettre en ordre : c'est moi que regarde le soin de ta parure. Allons, lève la tête.

1. C'est le « léger délire » que Dionysos devait envoyer à Penthée. Virgile s'est souvenu de ces vers.

2. On a supposé que, pour cette scène, Dionysos changeait de masque, et qu'il se montrait au public avec une tête de taureau.

PENTHÉE. Voilà! répare ce désordre : c'est sur toi que je me repose.

DIONYSOS. Ta ceinture est lâche, et ta robe ne tombe pas en plis réguliers sur tes talons.

PENTHÉE. C'est ce qui me semble aussi, du moins pour le pied droit. Mais de ce côté-ci la robe descend comme il faut jusqu'à la cheville.

DIONYSOS. Ne me mettras-tu pas au premier rang de tes amis, quand tu verras, spectacle inattendu pour toi, la modestie des Bacchantes?

PENTHÉE. Pour mieux ressembler à une Bacchante, est-ce dans la main droite que je dois porter le thyrse, ou dans l'autre?

DIONYSOS. Dans la main droite, tout en le soutenant du pied droit. Je te félicite de ces dispositions nouvelles.

PENTHÉE. Pourrais-je porter le Cithéron sur mes épaules avec les Bacchantes elles-mêmes?

DIONYSOS. Tu le pourrais, si tu le voulais. Ton esprit était malade : il est maintenant ce qu'il doit être.

PENTHÉE. Faut-il prendre des leviers? ou déracinerai-je la montagne avec mes deux mains, en la soulevant de l'épaule et du bras jusqu'au sommet?

DIONYSOS. Ne va pas, toi surtout, détruire le sanctuaire des Nymphes et les retraites où Pan fait résonner sa flûte.

PENTHÉE. Tu as raison : ce n'est pas par la force qu'il faut vaincre les femmes; je me cacherai derrière les sapins.

DIONYSOS. Tu te cacheras dans la cachette où tu dois rester caché : ne viens-tu pas guetter les Ménades, et leur tendre un piège?

PENTHÉE. Je crois déjà les surprendre dans les bois, sur leurs couches sauvages, et les voir tomber, comme des oiseaux, dans mon heureux filet.

DIONYSOS. N'est-ce pas pour cela que tu vas les épier? Peut-être réussiras-tu à les prendre, à moins que d'abord tu ne sois pris toi-même.

PENTHÉE. Conduis-moi à travers les rues de Thèbes. Je suis le seul ici qui puisse oser une telle entreprise.

DIONYSOS. Tu es seul en effet à t'exposer pour cette ville, oui, seul. Il y aura des luttes à soutenir, tu ne peux y échapper. Suis-moi donc : je marcherai devant toi, pour ton bien! Mais c'est un autre qui te ramènera.

PENTHÉE. Ma mère, sans doute.

DIONYSOS. Oui, aux yeux de tous.

PENTHÉE. J'y vais donc.

DIONYSOS. Tu reviendras porté...

PENTHÉE. Me crois-tu si délicat?

DIONYSOS. Porté dans les bras de ta mère.

PENTHÉE. Quelles délices tu veux me faire goûter!

DIONYSOS. Les délices que tu mérites.

PENTHÉE. Je tente une entreprise digne de moi.

DIONYSOS. Tu es terrible, oui, bien terrible, en vérité; et tu marches à de terribles désastres. Ta renommée s'élèvera jusqu'au ciel. Etends la main, Agavè, et vous aussi ses sœurs, filles de Cadmos! je vous amène ce jeune homme pour la grande lutte : et c'est moi qui serai le vainqueur, ce sera Bromios. L'événement fera connaître le reste.

LE CHŒUR. Allez, chiennes rapides de Lyssa [1], allez sur la montagne où se réunissent les thiases des filles de Cadmos! excitez leur fureur contre celui qui, sous des vêtements de femme, en proie au délire, vient surprendre les Ménades. Sa mère, la première, le verra en observation sur la roche nue ou sur un arbre, et elle criera aux Ménades : « Quel est ce Cadméen qui est venu en courant à la montagne, ô Bacchantes, à la montagne, pour épier nos mystères? Qui donc l'a enfanté? car ce n'est pas d'une femme qu'il a pu naître, mais d'une lionne, ou d'une gorgone de Libye. » Vienne la justice au grand jour! qu'elle vienne, armée du glaive, et frappe à la gorge d'un coup mortel cet ennemi des dieux, des lois et de la justice, le fils d'Echion, enfant de la Terre.

Dans son impiété, dans son audace sacrilège, il vient profaner tes mystères sacrés, ô Bacchos, et ceux de ta mère; il est poussé par un furieux délire, par l'égarement de sa raison, et se flatte de vaincre par la force un dieu invincible. Avec un esprit modeste, qui obéit sans faux-fuyants aux lois divines, et ne franchit pas les bornes imposées à la pensée humaine, on est assuré de vivre exempt de soucis. Je n'envie pas la science [2]; j'aspire à un bonheur plus grand et plus durable : mener une vie pure et pieuse, vouée nuit et jour au bien,

1. Lyssa est la Furie de la rage. Cf. *Héraclès furieux*.
2. Ou : « J'aime une sagesse qui n'excite pas l'envie. »

rejeter ce qui est contraire à la justice, honorer les dieux. Vienne la justice au grand jour! qu'elle vienne, armée du glaive, et frappe à la gorge d'un coup mortel cet ennemi des dieux, des lois et de la justice, le fils d'Echion, enfant de la Terre.

Apparais sous la forme d'un taureau, ou d'un dragon à plusieurs têtes, ou d'un lion en feu! Va, ô Bacchos! prends en souriant dans tes lacs mortels ce chasseur de Bacchantes, quand il tombera au milieu de la troupe des Ménades.

UN MESSAGER. O maison, jadis si florissante en Grèce, du vieillard de Sidon, qui sema dans la terre les dents du dragon, et en vit naître une moisson de héros, enfants du sol! maison, je pleure ta ruine! Je ne suis qu'un esclave, mais qu'importe? [l'esclave fidèle partage les malheurs de son maître].

LE CHŒUR. Qu'y a-t-il? viens-tu de la retraite des Bacchantes nous annoncer quelque nouvelle?

LE MESSAGER. Oui, la mort de Penthée, du fils d'Echion.

LE CHŒUR. O roi Bromios! tu révèles ta divine puissance.

LE MESSAGER. Que dis-tu? quel est ce langage? Femme, tu oses te réjouir du malheur de mes maîtres?

LE CHŒUR. Etrangère, j'entonne un évoé barbare : la crainte des chaînes ne me fait plus trembler.

LE MESSAGER. Crois-tu donc Thèbes si lâche....?

LE CHŒUR. C'est Dionysos, oui, Dionysos, qui est mon maître, ce n'est pas Thèbes.

LE MESSAGER. Il faut te pardonner. Mais vous ne devriez pas, femmes, vous réjouir du malheur qui vient de s'accomplir.

LE CHŒUR. Parle, nous t'écoutons : comment a péri cet homme injuste, cet artisan d'injustices?

LE MESSAGER. Nous avions passé les limites du pays thébain et franchi le cours de l'Asopos [1]. Nous entrions dans une gorge du Cithéron, Penthée et moi (car je suivais mon maître), avec l'étranger, notre guide, qui voulait nous faire assister aux mystères. D'abord nous nous arrêtons dans une verdoyante solitude de la forêt, étouffant le bruit de nos pas, retenant nos voix, pour voir sans être vus. Assises dans un vallon

1. L'Asopos sépare le territoire de Thèbes et celui de Platées, où se trouve le Cithéron.

entouré de rochers, arrosé de ruisseaux, ombragé de sapins, les Ménades s'occupaient d'aimables travaux. Les unes rendaient sa verte parure à leur thyrse dépouillé de lierre ; les autres, joyeuses comme de jeunes poulains détachés du joug [aux diverses couleurs], chantaient, en se répondant, des hymnes bachiques. Le malheureux Penthée, qui ne voyait pas la troupe des Bacchantes, dit alors : « Etranger, de l'endroit où nous sommes, mes regards n'arrivent pas jusqu'aux Ménades, comme je le voudrais. En montant sur quelque hauteur ou sur un sapin élevé, j'assisterais fort bien à leurs honteux ébats. » A ce moment, ô prodige! je vois l'étranger saisir la plus haute branche d'un sapin qui s'élançait dans les airs : il l'attire, il l'abaisse vers le sol noir. L'arbre s'arrondit comme un arc, ou comme la courbe que forme en courant la roue taillée en cercle par le tour : ainsi de ses deux mains l'étranger amène à lui et incline jusqu'à terre l'arbre de la montagne avec une puissance surhumaine. Il place Penthée au milieu des branches du sapin ; puis sa main les abandonne et les laisse se redresser lentement, pour qu'elles ne lancent pas au loin le malheureux. L'arbre s'élève droit dans les airs, emportant mon maître assis dans son feuillage [1]. Mais Penthée est aperçu des Bacchantes avant de les apercevoir elles-mêmes. A peine était-il en vue à cette hauteur, que l'étranger disparaît, et qu'une voix, — celle de Dionysos, sans doute, — retentit dans les airs : « O jeunes femmes, je vous amène celui qui se rit de vous, de moi et de mes mystères. Allons! vengez-vous de lui. » A ces mots, un feu sacré s'allume et resplendit entre le ciel et la terre. L'air se tait, le feuillage des bois au-dessus de l'herbe épaisse reste immobile et silencieux, les bêtes sauvages retiennent leurs cris. Les Bacchantes n'ont pas clairement entendu cet appel : elles se dressent, et portent leurs regards de tous côtés. La voix répète son ordre : alors les filles de Cadmos reconnaissent le signal donné par Bacchos; elles s'élancent, aussi rapides, dans leur course impétueuse, qu'une volée de colombes. La mère de Penthée, Agavè, et ses sœurs, et toutes les Bacchantes bondissent à travers les torrents de la vallée et les précipices, emportées par la fureur que leur souffle le dieu.



1. Pausanias vit à Corinthe deux statues de Dionysos, fabriquées, disait-on, avec le bois même de l'arbre du Cithéron où s'était placé Penthée pour observer les mystères des Bacchantes.

Tout à coup elles voient mon maître au haut d'un sapin. Aussitôt, d'un rocher qui lui faisait face, comme d'une tour, elles lui lancent avec force une grêle de pierres et des branches de sapins qui deviennent autant de javelots; ou bien elles font voler leurs thyrses à travers les airs sur l'infortuné Penthée, qui leur sert de but : elles ne l'atteignent pas. A cette hauteur, inaccessible à leurs efforts, le malheureux restait immobile, en proie à une cruelle angoisse. A la fin, elles brisent des branches de chêne, et s'en servent comme de leviers pour essayer de déraciner l'arbre. Peine inutile! Alors Agavè s'écrie : « Allons, Ménades! entourez, saisissez le tronc, pour prendre la bête sauvage qui en a fait son gîte, et l'empêcher de révéler les mystères de nos chœurs sacrés. » Mille mains aussitôt s'attachent au sapin, et l'arrachent de terre. Précipité du faîte où il se tenait, Penthée tombe sur le sol en poussant des cris plaintifs : car il se voit perdu. Sa mère la première, pour commencer le sanglant sacrifice dont elle est la prêtresse, bondit sur lui. Il arrache sa mitre, pour que la malheureuse Agavè le reconnaisse et ne le tue pas; il lui touche la joue, et la supplie : « C'est moi, ma mère, moi, Penthée, ton fils, que tu as enfanté dans la maison d'Echion. Aie pitié de moi, ô ma mère, et, quels que soient mes torts, ne tue pas ton fils! » Mais elle, l'écume à la bouche, roulant des yeux hagards, n'était plus maîtresse de sa raison : elle est possédée de Bacchos, et n'écoute pas son fils. Elle lui saisit des deux mains la main gauche, et, un pied appuyé sur le flanc du malheureux, elle lui arrache le bras, non par sa propre force, mais par celle que lui communique le dieu. Ino s'empare de l'autre côté, et déchire ses chairs palpitantes. Autonoè et toute la troupe des Bacchantes s'acharnent de même sur lui. C'est un mélange confus de cris : Penthée gémit avec ce qui lui reste de souffle, et les femmes poussent des hurlements. L'une emporte un bras, l'autre, un pied avec sa sandale; ses flancs sont déchirés et mis à nu. Toutes, de leurs mains sanglantes, se lancent les chairs de Penthée. Les lambeaux de son corps gisent çà et là, parmi les roches escarpées ou les arbres chevelus de la forêt : on aurait peine à les retrouver. Quant à la tête du malheureux, Agavè l'a prise, elle l'a fixée au bout de son thyrse, et elle la promène à travers le Cithéron, comme si elle portait la tête d'un lion tué dans la montagne. Elle a laissé ses sœurs mêlées au chœur des Ménades, et elle revient

dans ces murs, toute fière de son horrible proie, invoquant Bacchos, son compagnon de chasse, son allié dans la victoire, dans la conquête d'un trophée qui coûtera bien des larmes au vainqueur. Quant à moi, je m'éloigne, pour échapper à ce lamentable spectacle avant le retour d'Agavè au palais. Il n'est rien de plus beau que la modestie et le respect des dieux; à mon avis, il n'est rien aussi de plus sage, pour les mortels qui pratiquent ces vertus.

LE CHŒUR. Formons des chœurs en l'honneur de Bacchos! célébrons le châtiment de ce Penthée, issu du dragon! Il s'est laissé vêtir d'une robe de femme et armer de la férule parée de lierre, pour courir à une mort certaine, pour suivre le taureau qui le conduisait à sa perte. Bacchantes thébaines, votre beau chant de victoire finit en gémissements et en larmes. Glorieux combat, en vérité, où la main d'une mère se plonge dans le sang de son fils!

Mais je vois accourir vers le palais la mère de Penthée, Agavè, les yeux hagards. Place au triomphe du dieu Evios!

AGAVÈ. Bacchantes d'Asie!

LE CHŒUR. Pourquoi m'appelles-tu?

AGAVÈ. Nous apportons de la montagne au palais ce lierre fraîchement coupé, ce trophée de ma chasse.

LE CHŒUR. Je le vois, et je t'invite à entrer dans notre chœur joyeux.

AGAVÈ. Je l'ai pris sans filets... ce jeune lion, comme tu peux voir.

LE CHŒUR. Dans quelle solitude?

AGAVÈ. Le Cithéron...

LE CHŒUR. Que veux-tu dire du Cithéron?

AGAVÈ. L'a vu périr.

LE CHŒUR. Qui lui a porté le premier coup?

AGAVÈ. Moi! c'est ma gloire [1].

LE CHŒUR. Heureuse Agavè!

AGAVÈ. Les Bacchantes célèbrent ma gloire.

LE CHŒUR. Qui l'a frappé encore?

1. C'est ce vers qui intervient d'une manière si saisissante dans une des scènes les plus dramatiques que nous ait transmises l'antiquité. Voir dans Plutarque, *Vie de Crassus*, § 33, le récit d'une représentation des *Bacchantes* à la cour du roi d'Arménie.

AGAVÈ. Les enfants de Cadmos...

LE CHŒUR. Lesquels?

AGAVÈ. Ses filles ont après moi, mais seulement après moi, atteint le monstre. Ah! c'est une heureuse proie. Allons! prends part au festin.

LE CHŒUR. Comment y prendrais-je part, malheureuse?

AGAVÈ. Quel visage florissant de jeunesse a ce lionceau, sous sa longue et soyeuse chevelure!

LE CHŒUR. On dirait la crinière d'une bête sauvage.

AGAVÈ. Bacchos, adroit chasseur, a lancé adroitement les Ménades sur sa piste.

LE CHŒUR. Bacchos est le dieu de la chasse.

AGAVÈ. Tu me loues donc?

LE CHŒUR. Te louer!

AGAVÈ. J'aurai tout à l'heure les louanges des Cadméens.

LE CHŒUR. Et ton fils Penthée?

AGAVÈ. Il louera sa mère.

LE CHŒUR. D'avoir saisi cette belle proie!

AGAVÈ. Cette proie d'un lion.

LE CHŒUR. Glorieuse!

AGAVÈ. Glorieusement.

LE CHŒUR. Tu en es fière?

AGAVÈ. Je me réjouis du grand, bien grand, et brillant succès de cette chasse.

LE CHŒUR. Infortunée! montre donc à tes concitoyens le trophée de victoire que tu es venue apporter en ces lieux.

AGAVÈ. O vous, qui habitez la ville thébaine aux hautes murailles, venez voir cette proie, le lion que nous avons pris à la chasse, nous, filles de Cadmos, sans employer ni les javelots acérés des Thessaliens, ni les filets, mais de nos blanches mains. Vantez-nous donc maintenant vos armes, et faites-vous fabriquer des lances! à quoi bon? Il nous a suffi, à nous, de nos bras pour prendre cette bête sauvage et mettre son corps en lambeaux. Où est mon vieux père? qu'il approche! Et mon fils Penthée, où est-il? qu'il prenne une échelle solide et l'applique contre le palais, pour clouer à l'un des triglyphes [1] cette tête de lion que j'ai prise, et que j'apporte ici.

---

1. Le triglyphe (qu'on ne devait pas connaître au temps de Cadmos) est cet ornement de la frise dorique, qui représente l'extrémité des solives posée sur l'architrave. La tête de lion offrait d'ailleurs aux artistes grecs un heureux motif architectural : témoin la célèbre antéfixe du Parthénon.

CADMOS. Suivez-moi, chargés de ce déplorable fardeau; suivez-moi, serviteurs, et portez devant la maison le corps de Penthée. Après bien des recherches et des efforts, je ramène ici ces débris que j'ai retrouvés dans les replis du Cithéron, dispersés en lambeaux, semés çà et là sur le sol, [où ils gisaient méconnaissables, au fond des bois.] Car j'ai appris le crime de mes filles, au moment où le vieux Tirésias et moi, revenus des Bacchanales, nous avions franchi les murs et traversions déjà la ville. Je suis aussitôt retourné à la montagne, et j'en rapporte le cadavre de mon fils tué par les Ménades. J'ai vu Autonoè, qui jadis rendit Aristée père d'Actéon, et avec elle Ino, errer encore dans la forêt, les malheureuses, en proie aux fureurs du dieu. Quant à Agavè, on m'a dit que son délire l'entraînait ici. On ne m'avait pas trompé : la voilà! triste spectacle!

AGAVÈ. Mon père, tu peux être fier d'avoir des filles que nulle autre n'égale; fier de toutes, mais surtout de moi, qui ai quitté la toile et les fuseaux pour des travaux plus nobles, pour prendre de mes mains les bêtes sauvages à la chasse. Vois! j'apporte dans mes bras ce trophée de mon courage, pour que tu le suspendes aux murs du palais. Reçois-le de mes mains, ô mon père! et, fier de ma chasse, invite tes amis à un festin. Tu es heureux, oui, bien heureux que nous ayons accompli un tel exploit.

CADMOS. O douleur immense! ô spectacle horrible du sang versé par vos malheureuses mains! Le beau sacrifice, en vérité, que tu as offert aux dieux, et que tu m'invites à fêter avec les Thébains par un banquet! Je pleure ton infortune, je pleure la mienne. Juste, mais trop cruelle vengeance de Bromios, qui n'a pas épargné son propre sang!

AGAVÈ. Que la vieillesse est chagrine et morose! Plût au ciel que mon fils fût aussi heureux à la chasse que l'est sa mère, en poursuivant les bêtes sauvages avec les jeunes Thébains! Mais il ne sait lutter que contre les dieux. C'est à toi de l'avertir, ô mon père. Que ne l'amène-t-on en ma présence, pour qu'il soit témoin de mon bonheur?

CADMOS. Hélas! hélas! quand vous aurez conscience de ce que vous avez fait, combien votre douleur sera terrible? Si vous restez jusqu'au bout dans l'état où vous êtes maintenant, sans être heureuses, vous n'aurez pas du moins le sentiment de votre malheur.

AGAVÈ. En quoi donc sommes-nous à blâmer ou à plaindre?

CADMOS. Lève d'abord les yeux vers le ciel.

AGAVÈ. Voilà! mais pourquoi me dis-tu de le regarder?

CADMOS. Est-il le même, ou te paraît-il changé?

AGAVÈ. Je le trouve plus brillant qu'il n'était, et plus pur.

CADMOS. Ton âme est donc toujours égarée?

AGAVÈ. Je ne sais pas ce que tu veux dire; mais il me semble que je reviens à la raison, et que mon esprit n'est plus ce qu'il était tout à l'heure.

CADMOS. Veux-tu m'écouter, et me répondre nettement?

AGAVÈ. Oui, car j'ai oublié tout ce que j'ai pu te dire, ô mon père.

CADMOS. Dans quelle maison t'a fait entrer l'hymen?

AGAVÈ. Tu m'as donnée à Echion, né, dit-on, des dents du serpent.

CADMOS. Et quel fils as-tu enfanté dans le palais de ton mari?

AGAVÈ. Penthée a été le fruit de notre union.

CADMOS. Eh bien! quelle est la tête que tu portes dans tes bras?

AGAVÈ. La tête d'un lion, à ce que m'ont dit mes compagnes de chasse.

CADMOS. Regarde bien : il en coûte peu de regarder.

AGAVÈ. Ah ! que vois-je ? qu'est-ce que je tiens là dans mes mains ?

CADMOS. Regarde encore, et sois plus sûre de ce que tu vois.

AGAVÈ. Je vois la plus cruelle douleur, ô malheureuse !

CADMOS. Te semble-t-il encore que ce soit un lion?

AGAVÈ. Non, c'est la tête de Penthée que je tiens, infortunée !

CADMOS. Déjà toute dégouttante de sang, avant que tu l'aies reconnue.

AGAVÈ. Qui l'a tué ? comment cette tête se trouve-t-elle entre mes mains ?

CADMOS. Cruelle vérité ! quel moment pour la révéler !

AGAVÈ. Parle ! cette attente fait battre mon cœur d'angoisse.

CADMOS. C'est toi qui l'as tué, toi et tes sœurs.

AGAVÈ. Où a-t-il péri ? dans ce palais ? en quels lieux ?

CADMOS. Aux lieux mêmes où jadis Actéon fut mis en pièces par ses chiens.

AGAVÈ. Qu'allait-il donc faire au Cithéron, le malheureux ?

CADMOS. Railler Bacchos et tes Bacchanales.

AGAVÈ. Et nous-mêmes comment y étions-nous allées?

CADMOS. Vous aviez perdu la raison, et toute la ville partageait le délire des Bacchantes.

AGAVÈ. C'est Dionysos qui nous a perdues : je le comprends enfin.

CADMOS. Vous l'aviez offensé : vous refusiez de le reconnaître pour un dieu.

AGAVÈ. Et le corps chéri de mon fils, où est-il, ô mon père?

CADMOS. Voici tout ce qu'à grand'peine j'en ai pu recueillir et t'apporter.

AGAVÈ. Ces membres réunis nous le rendent-ils en entier?

CADMOS. . . . .

AGAVÈ. Mais pourquoi Penthée a-t-il été victime de ma folie?

CADMOS. Il a fait comme vous, il a refusé d'honorer le dieu. Aussi le dieu vous a-t-il enveloppés tous, lui avec vous, dans la même calamité, anéantissant cette maison et moi-même, qui n'ai plus d'enfant mâle, qui vois le fruit de tes entrailles, infortunée! périr de la mort la plus honteuse, la plus misérable. O mon enfant, ô fils de ma fille, tu étais l'espérance de ma race, l'appui de ma maison, la crainte de cette cité. Nul, en ta présence, n'eût osé outrager ma vieillesse, sans recevoir un châtiment mérité. Maintenant je serai honteusement chassé de mon palais, moi, le grand Cadmos, qui ai semé la race des Thébains et recueilli une si belle moisson. O bien-aimé! — car, même ravi à ma tendresse, tu compteras toujours, ô mon fils, parmi ceux qui me sont les plus chers, — je ne te verrai plus me toucher le menton, embrasser le père de ta mère, ô mon enfant, et me dire : « Qui t'insulte? qui outrage ta vieillesse? qui trouble ton cœur et te cause du chagrin? Nomme-le-moi, afin que je châtie le coupable, ô mon père! » Maintenant, que nous sommes tous à plaindre, et toi, malheureux! et ta mère infortunée, et ses pauvres sœurs! S'il est un mortel qui ose braver la divinité, qu'il contemple cette mort, et qu'il croie aux dieux!

LE CHŒUR. Je te plains, Cadmos. Ton petit-fils a mérité son châtiment : mais pour toi quelle douleur!

AGAVÈ. O mon père, tu vois combien mon sort est changé [1].

. . . .

---

1. La suite des paroles d'Agavè est perdue, ainsi que le commencement du discours de Dionysos, qui apparaît ici sous sa forme divine. On rattache pour-

DIONYSOS . . . .

Tu seras métamorphosé en dragon, et la fille d'Arès, Harmonie, que tu as reçue pour femme, bien que né mortel, devenue elle-même une bête sauvage, prendra la forme d'un serpent. Porté avec elle sur un char traîné par des bœufs, tu commanderas à des peuples barbares [1], ainsi que l'ordonne un oracle de Zeus. A la tête d'une armée innombrable, tu détruiras bien des villes. Mais ils ravageront le sanctuaire prophétique de Loxias, et en seront punis par un funeste retour. Harmonie et toi, vous serez sauvés par Arès, qui vous fera vivre à jamais dans le pays des bienheureux. Voilà ce que je vous annonce, moi, Dionysos, fils de Zeus, et non d'un mortel. Si vous étiez restés dans la voie de la sagesse, au lieu de vous en écarter, l'alliance du fils de Zeus aurait assuré votre bonheur.

AGAVÈ. Grâce, Dionysos! nous avons été coupables.

DIONYSOS. Vous reconnaissez enfin ma divinité : mais, alors qu'il le fallait, vous ne le vouliez pas.

AGAVÈ. C'est vrai. Mais ta vengeance est trop cruelle.

DIONYSOS. C'est que vous avez outragé un dieu.

AGAVÈ. Les dieux ne doivent pas avoir les mêmes passions que les hommes.

DIONYSOS. Il y a longtemps que Zeus, mon père, a prononcé cet arrêt.

AGAVÈ. Hélas! hélas! nous sommes condamnés, vieillard, à un lamentable exil.

DIONYSOS. Qu'attendez-vous donc pour vous soumettre à la nécessité ?

CADMOS. O ma fille, dans quel abîme de maux nous sommes tombés, toi, malheureuse, et tes sœurs, et ton fils, et moi-même, infortuné! qui vais transplanter ma vieillesse sur une terre étrangère, au milieu des barbares, et, pour obéir à la loi du destin, conduire ces hordes sauvages contre la Grèce! Avec la fille d'Arès, Harmonie, ma compagne, changée comme moi en un dragon redoutable, je dois marcher, à la tête des lances ennemies, contre les autels et les tombeaux

tant aussi au discours d'Agavè ce vers des *Bacchantes*, que nous a conservé le scholiaste du *Plutus* d'Aristophane : « Car si je n'avais pas souillé mes mains .. »

1. Les Illyriens.

des Grecs. Hélas! il n'y aura pas de terme à mes misères, et, même sur l'autre rive du fleuve infernal, je ne trouverai pas le repos.

AGAVÈ. O mon père, je vivrai donc en exil, séparée de toi [1].

CADMOS. Pourquoi, ma pauvre fille, me presser dans tes bras, comme un vieux cygne au blanc plumage?

AGAVÈ. Bannie de ma patrie, où me faut-il diriger mes pas?

CADMOS. Je ne sais, ma fille : ton père ne t'est plus que d'un faible secours.

AGAVÈ. Adieu, palais! adieu, patrie! chassée de mon foyer, je pars, accablée de douleur.

CADMOS. Va, ma fille, auprès d'Aristée [2]!

. . . .

AGAVÈ. Je gémis sur ton sort, ô mon père.

CADMOS. Et moi, sur le tien, ma fille ; et je plains aussi tes sœurs.

AGAVÈ. Oui, le puissant Dionysos a frappé cruellement ta maison.

CADMOS. C'est que vous l'aviez cruellement offensé, en refusant à son nom les honneurs que Thèbes lui devait.

AGAVÈ. Adieu! sois heureux, mon père.

CADMOS. Toi aussi, ma fille! mais c'est un vœu qui ne peut guère s'exaucer pour toi.

AGAVÈ. O vous, soyez mes guides, et conduisez-moi auprès de mes sœurs, pour qu'elles soient mes malheureuses compagnes d'exil. Allons où l'exécrable Cithéron ne puisse me voir, où mes yeux ne puissent voir le Cithéron, où l'on n'entende même plus parler de thyrse! Nous cédons la place à d'autres Bacchantes.

LE CHŒUR. Les dieux manifestent leur volonté sous bien des formes; et souvent ils trompent nos prévisions dans l'accomplissement de leurs desseins. Ce qu'on attendait n'arrive pas; et un dieu fraye la voie aux événements qu'on n'attendait plus. Tel a été le dénouement de ce drame.

1. Agavè, selon la loi des Grecs, ne peut rester à Thèbes, qu'elle a souillée d'un meurtre.

2. Son beau-frère. — A partir de cette lacune, la fin de la pièce parait à Nauck apocryphe.



LE CYCLOPE

PERSONNAGES

SILÈNE.
CHOEUR DE SATYRES.
ULYSSE.
LE CYCLOPE.

NOTICE SUR LE CYCLOPE

Avec le *Cyclope*, — et sans *Alceste*, — nous connaissons les titres de sept autres drames satyriques d'Euripide : *Autolycos*, *Busiris*, *Eurysthée*, *les Moissonneurs*, *Scyron*, *Sylée*, *Sisyphe*. De tous (*les Moissonneurs* exceptés) il nous reste quelques fragments. Mais le *Cyclope* est le seul qui nous ait été conservé, d'Euripide aussi bien que d'Eschyle et de Sophocle. Sans lui, nous pourrions à peine nous faire une idée de ce qu'était cette forme dramatique, qui remonte aux origines mêmes du théâtre grec.

Les Satyres, en effet, avaient vu naître la tragédie : ils avaient chanté et dansé autour de son berceau. C'est d'eux qu'elle avait pris son nom. Associés aux mystères et au culte de Dionysos, ces serviteurs et compagnons du dieu « l'égayaient, — c'est Diodore qui parle ainsi, — de leurs danses et de leurs *tragédies* », c'est-à-dire de leurs « chants de boucs ». Ils figurent dans le chœur primitif, qu'exaltait l'ivresse enthousiaste de Dionysos, dans le Dithyrambe. Ils y restent mêlés, quand le Dithyrambe, jusque-là consacré uniquement au mythe de Dionysos, s'ouvre à tous les dieux, à tous les héros, et s'achemine à devenir tragédie. La tragédie elle-même, ébauchée par Thespis, leur laisse encore un rôle prépondérant. Mais elle tend à s'élever, à s'épurer, à rejeter, par conséquent, l'élément grossier qui l'abaisse et la souille : les Satyres l'abandonnent à ses grandes destinées, et, avec deux poètes dont on a conservé les noms, Pratinas de Phlionte et Chœrilos d'Athènes, trouvent place dans une pièce distincte, qui leur appartient désormais en propre, le drame satyrique.

Mais, en se séparant de la tragédie, le drame satyrique ne pouvait rompre tout lien avec elle. Il lui restait associé dans les concours dramatiques, dans les représentations théâtrales qui faisaient partie du culte de Dionysos. Les trilogies, les trois tragédies, unies ou non par le sujet, qui étaient présentées à ces concours, devaient être suivies (elles ne purent toujours l'être) d'un drame satyrique, qui rattachait la tragédie à son origine et en perpétuait la tradition dionysiaque, en même temps qu'il en apaisait dans l'âme des spectateurs les émotions

violentes. Ce sont en effet les dieux et les demi-dieux, les héros tragiques, qu'il met en scène, Persée et Ulysse, Thésée et Hercule, Hercule surtout, mais pour les jeter en pleine nature sauvage, au milieu d'aventures extraordinaires, pour les mêler aux ébats des Satyres, et les mettre aux prises avec quelques monstres terribles et grotesques, tyrans et brigands, Cerbères et Harpyes, Centaures et Cyclopes. C'est encore la tragédie, mais transportée de ses palais et de ses temples dans les rochers et les bois, la tragédie qui, par moments, déchausse le cothurne, se déride, et se croit moins rigoureusement asservie à ses règles ordinaires, à sa métrique, à la décence même.

Tel est le *Cyclope*, dont le sujet semblait répondre mieux que tout autre aux conditions mêmes du genre. Le IXe livre de l'*Odyssée* fournissait à Euripide les héros de son drame satyrique, Ulysse et Polyphème; et l'hymne à Dionysos, un moyen d'y introduire les indispensables Satyres, que le poète suppose jetés par la tempête avec le vieux Silène, leur père, sur les côtes de la Sicile, entre les mains du Cyclope, pendant qu'ils erraient à la recherche de leur maître, le jeune dieu enlevé par des pirates tyrrhéniens.

C'est ce que Silène lui-même raconte dans le prologue, en balayant la caverne du Cyclope : ses fils et lui sont devenus les esclaves du sauvage pasteur. Voici les Satyres qui arrivent avec leur troupeau, en chantant un chœur, où l'on trouve, après les tableaux bucoliques d'Hésiode et d'Homère, avant ceux de Théocrite, les plus vives et naïves images de la vie pastorale. Silène voit un navire grec aborder au rivage : des étrangers s'approchent de la caverne. « Qui es-tu ? demande-t-il à leur chef. — Je suis Ulysse d'Ithaque, roi du pays des Céphalléniens. — Ah ! oui, je sais, un bavard, un fourbe, vrai fils de Sisyphe. — C'est moi-même. » Ulysse apprend dans quel pays les vents ont conduit sa course errante, et quel danger le menace. Avant de se rembarquer, il demande à Silène de lui procurer des vivres, au prix d'un vin délicieux qu'il a reçu du fils même de Bacchos. Le marché est conclu. Mais, au moment où Silène apporte les provisions, qu'il a dérobées dans l'antre, le Cyclope arrive. « Cache-toi ! — Non, s'écrie le héros. Troie, en vérité, aurait trop à gémir, si je fuyais devant un tel homme, moi, dont souvent le bouclier a soutenu le choc de milliers de Phrygiens. S'il faut mourir, mourons avec courage; ou ne vivons que pour rester dignes de notre gloire passée. »

Ulysse garde cette attitude et ce langage au milieu des sauvages ou cyniques bouffonneries qui suivent. Silène l'accuse d'avoir voulu voler les agneaux et les paniers de fromages; le Cyclope, comme un ogre des contes de fées, se réjouit de varier « son menu ordinaire »; car il y a trop longtemps « qu'il ne s'est régalé de chair humaine ». Ulysse se contente d'opposer fièrement sa parole à celle du Satyre, et adresse au Cyclope une noble prière, qui ne le touche pas. Il est forcé de le suivre avec ses compagnons dans la caverne. Il en sort bientôt après épouvanté, et raconte le meurtre, puis l'horrible festin dont il a été témoin, la vengeance qu'il prépare : vrai récit de tragédie, qui ne fait

pourtant pas oublier Homère. Le dénouement est celui de l'épisode homérique, moins la scène du bélier, si dramatique et si touchante. C'est à l'*Odyssée* qu'Euripide emprunte le châtiment du monstre, la ruse de « Personne », la révélation de l'oracle qui avait annoncé au Cyclope son malheur, la fatale prédiction dont il poursuit la fuite d'Ulysse.

Mais le drame satyrique ne perd pas ses droits; il en use même, dans cette pièce, avec une étrange liberté. Cependant les Satyres d'Euripide commencent à s'humaniser et à se polir. Tout lâches et effrontés qu'ils sont encore, ils protestent avec éloquence contre la cruauté impie du Cyclope en faveur des droits des hôtes et des suppliants. Ces « nobles enfants de Dionysos », comme les appelle Ulysse, s'associent à la leçon morale qu'a voulu donner le poète, en montrant la force brutale vaincue par l'intelligence. C'est ainsi que, dans les arts, leur type s'ennoblit et s'épure, jusqu'à se parer même d'une grâce idéale sous le ciseau de Protogène et de Praxitèle.

On ne sait à quelle date fut représenté le *Cyclope*, ni de quelle tétralogie il faisait partie.

LE CYCLOPE

SILÈNE. O Bromios [1], je souffre pour toi mille peines, aujourd'hui comme au temps où j'avais la vigueur de la jeunesse : d'abord, lorsque, frappé de délire par Hèra [2], tu prenais la fuite, et abandonnais les Nymphes des montagnes, tes nourrices; puis, dans la lutte contre les géants, lorsque je combattais à tes côtés, et que je tuais Encélade d'un coup de lance au milieu de son bouclier. Voyons! est-ce que j'ai rêvé ce que je dis là? Non vraiment! j'ai même montré à Bacchos les dépouilles du géant. Mais ce n'est rien auprès de la coupe d'amertume qu'il me faut, en ce moment, vider jusqu'à la lie. A la nouvelle qu'Hèra avait lancé contre toi une troupe de pirates thyrrhéniens [3], qui devaient te vendre sur une terre lointaine, je mets à la voile, je pars à ta recherche avec mes enfants [4]. Moi-même, à l'extrémité de la poupe, je tenais le gouvernail, et dirigeais le navire poussé des deux côtés par les rames. C'étaient mes fils qui ramaient, battant les flots, et blanchissant d'écume la vague azurée. Ils te cherchaient, ô roi. Déjà nous approchions du cap Malée, lorsque le vent souffle d'Orient contre le navire, et nous jette sur les rochers de l'Etna, où les fils du dieu de la

1. Le dieu *bruyant*, Bacchos.

2. Hèra poursuit de sa haine le fils de Zeus et de Sémélè, que les mythographes nous montrent errant en Egypte et en Syrie, en Phrygie et en Thrace, jusqu'aux Indes.

3. L'hymne homérique mentionne cette lutte de Dionysos contre les Tyrrhéniens. Elle est figurée sur la frise du monument choragique de Lysicrate, à Athènes.

4. Les Satyres.

mer, ces monstres à un seul œil, les sanguinaires Cyclopes, habitent des antres sauvages. Ils nous ont pris; et nous sommes esclaves dans la maison de l'un d'eux : notre maître s'appelle Polyphème. Adieu nos fêtes bachiques! nous avons à faire paître les troupeaux du maudit Cyclope. Mes fils, qui sont jeunes, conduisent ses brebis sur les coteaux les plus lointains. Moi, je reste ici, chargé de remplir les auges, de balayer l'antre, et de servir à l'impie Cyclope ses abominables repas. Voici le moment de remplir ma tâche. Il faut que je promène partout ce râteau de fer, pour que la caverne soit propre, quand le Cyclope et ses troupeaux y rentreront. Mais je vois mes fils qui s'approchent, tout en faisant paître leurs troupeaux. Qu'entends-je? n'est-ce pas l'accompagnement de la Sicinnis [1], comme autrefois, quand votre joyeux cortège accompagnait Bacchos jusqu'à la maison d'Althée [2], aux sons enivrants de la lyre?

LE CHŒUR. Où vas-tu, noble rejeton d'une noble race [3]? où vas-tu sur ces rochers? N'as-tu pas ici une brise légère, un riche pâturage, et l'eau vive des sources dans l'abreuvoir, près de l'antre où t'appellent les bêlements de tes petits?

Pst! ici! que ne viens-tu paître de ce côté, sur cette colline humide de rosée? Attends! je vais te lancer une pierre. Eh! la bête aux hautes cornes! reviens, reviens donc à l'étable de ton pasteur, le sauvage Cyclope.

Et toi, approche tes mamelles gonflées de lait; offre-les à tes jeunes agneaux, que tu as abandonnés dans la bergerie : les pauvres petits, qui ont dormi tout le jour, te redemandent en bêlant. Quitteras-tu enfin l'herbe fleurie des pâturages pour rentrer à l'étable, sous la roche de l'Etna?

Mais ici ce n'est plus Bromios, ni les Bacchantes armées du thyrse, ni le bruit des tambours, ni le vin frais savouré goutte à goutte auprès des sources jaillissantes, ni les rondes des Nymphes en délire.

1. La *sicinnis* était la danse satyrique, comme l'*emmélie* la danse tragique, et le *cordax*, la danse comique.

2. Althée, aimée de Bacchos, femme d'OEnée, dont le dieu récompense la complaisance par le présent d'une vigne, des leçons de viticulture, et l'honneur de donner son nom au vin.

3. Il s'adresse à un bouc ou à un bélier de son troupeau.

Je chante un air joyeux, un air bachique, pour la belle que je poursuivais d'un vol rapide avec les Bacchantes aux pieds blancs. Bacchos, ô cher Bacchos, où vis-tu solitaire, agitant ta blonde chevelure? Moi, ton serviteur, j'ai maintenant pour maître ce Cyclope qui n'a qu'un œil : je suis esclave; j'erre tristement, vêtu de cette misérable peau de bouc, et privé de ton amitié.

SILÈNE. Taisez-vous, mes enfants, et commandez aux serviteurs de rassembler les troupeaux sous la voûte profonde du rocher.

LE CHŒUR. Allez [1]. Mais pourquoi tant de hâte, mon père?

SILÈNE. Je vois sur le rivage la carène d'un navire grec, et des rameurs, conduits par un chef, s'avancer vers cet antre. Ils portent suspendus à leur cou des vases vides, sans doute parce qu'ils ont besoin de vivres, et des urnes, pour les remplir d'eau. Malheureux étrangers! qui sont-ils? Ils ignorent ce qu'est Polyphème, le maître de céans, puisqu'ils se dirigent vers ce toit inhospitalier, pour tomber misérablement sous la dent du Cyclope anthropophage. Tenez-vous tranquilles, pour que nous puissions apprendre d'où ils viennent à ce rivage de Sicile, au pied de l'Etna.

ULYSSE. Etrangers, savez-vous où nous pourrions puiser à une eau courante, pour apaiser notre soif, et si quelqu'un veut bien vendre des vivres à des navigateurs affamés? Mais que vois-je? Il paraît que nous avons abordé sur une terre consacrée à Bacchos : j'aperçois près de cette grotte une troupe de Satyres. Salut d'abord au plus âgé!

SILÈNE. Salut, étranger! Dis-nous qui tu es, et quelle est ta patrie.

ULYSSE. Je suis Ulysse d'Ithaque, roi du pays des Céphalléniens.

SILÈNE. Ah! oui, je sais, un rusé bavard, fils de Sisyphe!

ULYSSE. C'est moi-même : mais cesse de m'insulter.

SILÈNE. D'où viens-tu, avec ton navire, sur cette côte de la Sicile?

ULYSSE. D'Ilion, et des misères de la guerre troyenne.

1. Le chœur donne cet ordre aux esclaves.

SILÈNE. Comment? tu ne savais donc pas le chemin de ta patrie?

ULYSSE. Une tempête m'a jeté sur ces bords bien malgré moi.

SILÈNE. Tiens! il t'arrive la même aventure qu'à moi.

ULYSSE. Est-ce aussi malgré toi que tu es venu ici?

SILÈNE. Oui, en poursuivant des pirates qui avaient enlevé Bacchos.

ULYSSE. Quel est ce pays? qui l'habite?

SILÈNE. C'est l'Etna, la plus haute montagne de la Sicile.

ULYSSE. Où sont les remparts et les tours de la ville?

SILÈNE. Il n'y en a pas : ces rochers, étranger, ne sont pas habités par des hommes.

ULYSSE. Mais alors qui trouve-t-on dans ce pays? des bêtes sauvages?

SILÈNE. Des Cyclopes, qui habitent des antres, au lieu de maisons.

ULYSSE. Ont-ils un chef? ou le pouvoir appartient-il au peuple?

SILÈNE. Ce sont des nomades, et nul d'entre eux n'obéit en rien à personne.

ULYSSE. Sèment-ils l'épi de Dèmèter? ou bien de quoi vivent-ils?

SILÈNE. De lait, de fromages, et de la chair de leurs troupeaux.

ULYSSE. Possèdent-ils le breuvage de Bacchos, le jus de la vigne?

SILÈNE. Non : on ne connaît pas dans ce pays les chœurs de danses.

ULYSSE. Est-ce qu'ils sont hospitaliers et pieux envers les étrangers?

SILÈNE. Ils assurent que ce sont les étrangers qui leur procurent la chair la plus succulente.

ULYSSE. Quoi! ils les tuent et les mangent?

SILÈNE. Nul n'est venu ici qui n'ait été égorgé.

ULYSSE. Et le Cyclope, où est-il? dans sa demeure [1]?

SILÈNE. Il s'en est allé vers l'Etna, poursuivant les bêtes sauvages avec ses chiens.

ULYSSE. Sais-tu ce que tu dois faire, pour que nous puissions nous échapper de ce pays?

1. Il y a probablement une lacune avant ce vers.

SILÈNE. Je l'ignore, Ulysse; mais nous sommes prêts à tout faire pour toi.

ULYSSE. Vends-nous des vivres : nous n'en avons plus.

SILÈNE. Il n'y a ici, je te l'ai dit, que de la chair des troupeaux.

ULYSSE. Mais on peut, même avec cela, apaiser agréablement sa faim.

SILÈNE. Il y a aussi du fromage au suc de figuier, et du lait de vache.

ULYSSE. Apportez! les marchés ne se font bien qu'au grand jour.

SILÈNE. Et toi, dis-moi, combien me donneras-tu d'or en échange?

ULYSSE. Ce n'est pas de l'or que je t'apporte, mais le breuvage de Bacchos.

SILÈNE. O douce parole! voilà longtemps que nous en sommes privés.

ULYSSE. C'est une liqueur que m'a donnée Maron, le fils du dieu.

SILÈNE. Celui que j'ai élevé et porté jadis dans mes bras?

ULYSSE. Oui, le fils de Bacchos, pour parler plus clairement [1].

SILÈNE. Ce vin est-il resté au fond de ton navire, ou l'as-tu pris avec toi?

ULYSSE. Voici l'outre qui le contient, vieillard, comme tu vois.

SILÈNE. Mais il n'y en a pas même de quoi me remplir la bouche.

ULYSSE. J'en ai deux fois autant qu'il en aura coulé de cette outre.

SILÈNE. Source délicieuse, qui me réjouit le cœur!

ULYSSE. Veux-tu d'abord que je te fasse goûter de ce vin pur?

SILÈNE. Tu as raison : goûter fait acheter.

ULYSSE. J'ai justement apporté une coupe avec mon outre.

SILÈNE. Allons! verse à grand bruit, pour que je me souvienne d'avoir bu.

ULYSSE. Tiens.

SILÈNE. Oh! oh! quel beau parfum!

1. Evanthès, fils de Bacchos et de Sémélè, qu'Homère désigne comme le père de Maron, était souvent confondu avec Bacchos lui-même.

ULYSSE. Tu l'as donc vu?

SILÈNE. Non, par Zeus! mais je le sens.

ULYSSE. Goûte-le donc, et tu ne l'apprécieras pas seulement en paroles.

SILÈNE. Divin! Bacchos m'invite à danser. Ha! ha! ha!

ULYSSE. Est-ce qu'il n'a pas fait un doux glouglou en passant par ton gosier?

SILÈNE. Oui, je l'ai même senti jusqu'au bout des ongles.

ULYSSE. Avec cela, je te donnerai aussi de l'argent.

SILÈNE. Vide l'outre, et garde ton or.

ULYSSE. Apportez-moi donc fromages et agneaux.

SILÈNE. Je vais le faire : je me moque de mes maîtres. Pour une seule coupe, que je brûle de boire, je donnerais les troupeaux de tous les Cyclopes; et, une fois ivre, le front épanoui, je consens à me jeter d'un rocher nu dans la mer. Bien fou qui n'aime pas boire! car le vin nous remplit d'une voluptueuse ivresse, et nous invite au plaisir de la danse, comme à l'oubli des maux. Et je n'achèterais pas une telle liqueur, dussé-je faire pleurer la bêtise du Cyclope et son œil unique [1]!

LE CHŒUR. Ecoute, Ulysse, nous voudrions causer un peu avec toi.

ULYSSE. Soit! vous vous adressez en amis à un ami.

LE CHŒUR. Est-ce qu'en effet vous avez pris Troie et mis la main sur Hélène?

ULYSSE. Oui, et nous avons détruit toute la maison des Priamides.

LE CHŒUR. Pourquoi donc, après vous être emparés de cette jeune beauté, chacun de vous, à son tour, ne l'a-t-il pas traitée comme elle le mérite, puisqu'elle est volontiers la femme de tout le monde? La perfide! Pour avoir vu des braies élégantes aux jambes de Pâris et un collier d'or à son cou, elle a perdu la tête et laissé là Ménélas, cet excellent petit homme! Plût au ciel qu'il n'y eût jamais eu de femmes en aucun pays, sauf pour moi!

---

1. Silène va chercher les provisions.

SILÈNE. Voici pour vous, roi Ulysse, les nourrissons de nos troupeaux, de tendres agneaux bêlants, et une bonne provision de fromages de lait caillé. Emportez tout cela, et partez au plus vite de cette caverne, après m'avoir donné en échange la liqueur de la grappe chère à Bacchos. Dieux! voici le Cyclope qui revient. Que faire?

ULYSSE. Nous sommes perdus, vieillard. Où fuir?

SILÈNE. Dans le creux de cette roche : là vous pourrez vous cacher.

ULYSSE. L'étrange conseil que tu nous donnes, de nous jeter dans ses filets!

SILÈNE. Etrange? pas le moins du monde. Cette roche offre plus d'un refuge.

ULYSSE. Eh bien, non! Troie, en vérité, aurait trop à gémir, si je fuyais devant un seul homme, moi dont souvent le bouclier a soutenu le choc de milliers de Phrygiens. S'il faut mourir, mourons avec courage; ou ne vivons que pour rester dignes de notre gloire passée.

LE CYCLOPE. Eh bien! Eh bien! Qu'est-ce que je vois? Quel est ce divertissement? Pourquoi ces bacchanales? Bacchos n'a rien à faire ici, ni les grelots d'airain, ni le bruit des tambours. Comment vont les agneaux récemment nés dans ma caverne? Sont-ils suspendus à la mamelle de leurs mères? courent-ils à leurs côtés? A-t-on recueilli assez de lait pour remplir de fromages les corbeilles de jonc? Parlez! répondez! Plus d'un tout à l'heure pleurera sous le bâton. Levez les yeux, au lieu de les baisser.

LE CHŒUR. Voilà! nous levons les yeux jusqu'à Zeus lui-même : je vois les astres et Orion.

LE CYCLOPE. Mon repas est-il préparé comme il faut?

LE CHŒUR. Il l'est. Tu n'as plus qu'à préparer ton gosier.

LE CYCLOPE. Avez-vous aussi rempli de lait les cratères?

LE CHŒUR. Au point que tu en peux boire, si tu veux, tout un tonneau.

LE CYCLOPE. Est-ce du lait de brebis ou du lait de vache? ou tous deux ensemble?

LE CHŒUR. Tout ce que tu voudras, pourvu que tu ne m'avales pas moi-même.

LE CYCLOPE. Non, car vous danseriez dans mon ventre, et

me feriez mourir par vos gambades. Hein! quelle est cette troupe que je vois près de l'étable? Sont-ce des pirates ou des voleurs qui ont abordé sur cette terre? Voilà même, hors de mon antre, des agneaux attachés avec des liens d'osier; et, pêle-mêle, des paniers de fromages; et ce vieux, dont la tête chauve est tout enflée des coups qu'il a reçus.

SILÈNE. Hélas! j'ai la fièvre, pour avoir été assommé, malheureux que je suis!

LE CYCLOPE. Par qui? De qui, vieillard, as-tu reçu ces coups de poing sur la tête?

SILÈNE. D'eux, Cyclope, parce que je ne les laissais pas emporter ce qui t'appartient.

LE CYCLOPE. Ne savaient-ils donc pas que je suis dieu et issu de dieux?

SILÈNE. Je le leur disais : mais ils n'en prenaient pas moins ton bien. Malgré moi, ils mangeaient ton fromage, et ils emportaient tes agneaux. Ils prétendaient t'attacher toi-même à un carcan de trois coudées, t'arracher impitoyablement les entrailles par le milieu du nombril, et te bien peler le dos à coups de fouet; puis, garrotté, jeté sur les bancs de leur navire, ils t'auraient vendu au premier venu, pour remuer des pierres avec un levier ou descendre au moulin.

LE CYCLOPE. Vraiment! Eh bien! cours vite aiguiser le tranchant de mon coutelas. Entasse des fagots en monceaux, et mets-y le feu : car je veux sur-le-champ les égorger, et m'en remplir l'estomac. Je les mangerai, sans avoir besoin qu'on me serve, les uns rôtis sur des charbons, les autres cuits et bouillis dans la marmite. Car je suis rassasié des bêtes sauvages, qui sont mon menu ordinaire : j'ai assez mangé, à mes repas, de lions et de cerfs; et voilà longtemps que je ne me suis régalé de chair humaine.

SILÈNE. On se fatigue du mets de tous les jours : un mets nouveau est alors plus agréable, ô mon maître. Aussi bien n'y a-t-il pas peu de temps que d'autres étrangers sont venus dans ta caverne.

ULYSSE. Cyclope, écoute aussi les étrangers à leur tour. C'est parce que nous voulions acheter des vivres que nous avons quitté notre navire, pour nous approcher de ta caverne. Ce vieillard nous a vendu tes agneaux pour une coupe de vin, et, après l'avoir bue, il nous les a livrés : tout s'est fait de gré à gré, et sans la moindre violence. Il n'y a pas un mot

de vrai dans ce qu'il dit. Il s'est laissé prendre sur le fait, alors qu'il espérait me vendre à ton insu ce qui t'appartient.

SILÈNE. Moi! Puisses-tu périr misérablement!

ULYSSE. Oui, si je mens.

SILÈNE. Par Poseidon, ton père [1], ô Cyclope, par le grand Triton et Nérée, par Calypso et les filles de Nérée, par les flots sacrés et toute la race des poissons, je te le jure, ô mon charmant petit Cyclope, ô mon cher petit maître, non, je n'ai pas vendu tes biens à ces étrangers : que plutôt périssent misérablement, comme des misérables, ces enfants qui me sont pourtant bien chers!

LE CHŒUR. Péris toi-même! Moi, je t'ai vu vendre ces provisions aux étrangers. Périsse mon père, si je mens! Ne cherche pas à les perdre.

LE CYCLOPE. Vous mentez. Je me fie à lui plus qu'à Rhadamanthe, et je le proclame plus juste. Mais je veux les interroger. D'où venez-vous, étrangers? de quel pays êtes-vous? quelle ville vous a élevés?

ULYSSE. Nous sommes d'Ithaque. Nous venons de Troie, que nous avons détruite : des vents contraires nous ont jetés sur tes rivages, ô Cyclope!

LE CYCLOPE. Est-ce vous qui, pour venger l'enlèvement de la perfide Hélène, êtes allés jusqu'à Ilion, sur les bords du Scamandre?

ULYSSE. Nous-mêmes, et nous avons passé par de rudes épreuves.

LE CYCLOPE. Ah! quelle honteuse expédition! Pour une seule femme porter la guerre sur les rivages phrygiens!

ULYSSE. C'est l'œuvre d'un dieu : n'en accuse aucun mortel. Pour nous, ô noble fils du dieu des mers, nous te supplions, nous te parlons en hommes libres : ne fais pas indignement périr des hommes venus en amis dans ton antre, et ne mets pas sous ta dent cette nourriture impie. C'est nous, ô roi, qui avons assuré à ton père, dans les parties les plus reculées de la Grèce, le séjour de ses temples. Par nous demeure inviolable le port sacré de Ténare, ainsi que les retraites escarpées de Malée. Nous avons sauvé le rocher de Sunion, cher à la divine Athèna, et ses filons d'argent; sauvé l'asile de Géreste [2]; et nous n'avons pas voulu laisser impunis les

1. Polyphème était fils de Poseidon et de la nymphe Thoôsa.

2. Poseidon avait en effet des sanctuaires aux deux pointes du Péloponnèse, Ténare et Malée, comme à Géreste, en Eubée. Il partageait Sunion

intolérables outrages que la Grèce a soufferts des Phrygiens. Cette gloire t'appartient aussi, puisque c'est un coin de terre grecque que tu habites, au pied des rochers de l'Etna qui vomit des flammes. C'est une loi chez les mortels, si tu veux prêter l'oreille à mes raisons, d'accueillir les naufragés suppliants, de leur accorder les présents de l'hospitalité, et de leur fournir des vêtements, au lieu de leur enfoncer dans le corps les broches dont on perce les bœufs, pour remplir de leur chair ton ventre et ta bouche. La terre de Priam a déjà bien assez dépeuplé la Grèce, en buvant le sang de tant des nôtres, frappés par les lances ennemies; elle a ravi assez de maris à leurs femmes, assez d'enfants à leurs vieilles mères, à leurs pères aux cheveux blancs. Si, à ton tour, tu livres aux flammes ceux qui restent, pour en faire une horrible pâture, où ira-t-on chercher un asile? Cède plutôt à ma prière, ô Cyclope : consens à ne pas assouvir cet appétit dévorant, et sois hôte pieux, plutôt que bourreau impie. Combien ont recherché de honteux profits, et les ont payés cher!

SILÈNE. Cyclope, j'ai un conseil à te donner : ne laisse pas un morceau de son corps. Si tu manges sa langue, tu deviendras spirituel et bavard.

LE CYCLOPE. L'or, ô mon pauvre homme, voilà le dieu du sage! Le reste n'est que phrases pompeuses et belles paroles. Quant aux promontoires battus des flots, où mon père a des temples, je m'en moque bien! C'était une raison que tu pouvais te dispenser de me donner. Etranger, je ne crains pas même la foudre de Zeus : je ne sache pas que Zeus soit un dieu plus puissant que moi. Du reste, je ne m'en soucie guère. Pourquoi? Je vais te le dire. Quand du haut du ciel il verse la pluie, moi, bien à couvert sous ce rocher, je dîne d'un veau rôti ou de quelque bête sauvage; j'arrose comme il faut mon ventre étendu, en vidant une amphore de lait; et le bruit du tonnerre qui gronde sous mon manteau ne le cède en rien à celui de Zeus. Et quand le vent glacé qui souffle de Thrace répand la neige, enveloppé de peaux de bêtes, au coin de mon feu, je me ris de l'hiver. La terre, qu'elle le veuille ou non, est bien forcée de produire l'herbe qui engraisse mes troupeaux; et, quand je les immole, c'est à moi, et non pas aux dieux, c'est à la première des divinités,

avec Athèna, dont le temple montre encore, à cette place, des ruines imposantes. Quant aux mines du Laurion, situées près de là, après avoir enrichi l'ancienne Athènes, on sait qu'elles sont de nouveau exploitées aujourd'hui.

à mon ventre. Bien boire, bien manger, selon le besoin du jour, et ne point se tourmenter, voilà quel est le Zeus du sage. Quant à ceux qui ont établi des lois pour le plus bel ornement de la vie humaine, maudits soient-ils! Moi, je ne renoncerai pas à me donner le plaisir de te manger. Voici les présents d'hospitalité que tu recevras de moi, car je ne veux pas mériter de reproches : le feu, l'eau paternelle [1], et ce chaudron qui contiendra fort bien, pour le bouillir, ton corps coupé en morceaux. Allons! entrez là dedans, pour être offerts à l'autel du dieu de cette caverne, et me procurer un bon repas.

ULYSSE. Hélas! hélas! j'ai échappé aux dangers de Troie, à ceux de la mer; et c'était pour échouer contre l'âme de ce sauvage impie, à l'écueil de sa cruauté. O Pallas, fille de Zeus, ô déesse, ma souveraine! c'est maintenant, oui, maintenant, que j'implore ton secours : ma vie est plus menacée qu'à Ilion; je touche le fond même du péril. Et toi, qui habites le séjour des brillantes étoiles, vois où j'en suis, ô Zeus hospitalier! si tu ne le vois pas, tu n'es plus Zeus, tu n'es plus rien.

LE CHŒUR. Cyclope, ouvre les bords de ton large gosier : les voici tout prêts, les membres de tes hôtes, bouillis, rôtis, retirés de dessus les charbons; tu peux les croquer, les mâcher, les broyer, étendu sur une peau de chèvre à l'épaisse toison. Garde-toi, oh! garde-toi de m'en offrir : seul, charges-en ta panse seule jusqu'à fond de cale. Loin de nous, cette caverne! loin de nous, ces sacrifices impies de victimes humaines, chers au Cyclope de l'Etna, qui se repaît avec délices de la chair de ses hôtes! Il est sans pitié, le misérable, qui immole des étrangers venus s'asseoir en suppliants au foyer de sa demeure, et qui taille, mâche, broie de ses dents impies la chair humaine bouillie ou retirée toute brûlante du milieu des charbons.

ULYSSE. O Zeus, que dire de ce que j'ai vu dans cette caverne? Horrible, incroyable spectacle, plus semblable à un récit fabuleux qu'à la réalité!

1. Le Cyclope est fils du dieu de la mer.

LE CHŒUR. Qu'y a-t-il, Ulysse? est-ce que le Cyclope, ce monstre impie, a dévoré tes chers compagnons ?

ULYSSE. Oui, il en a mangé deux, après les avoir bien examinés, palpés de ses mains, et jugés les plus gras, les plus succulents.

LE CHŒUR. Malheureux! comment en êtes-vous venus là?

ULYSSE. Nous étions entrés dans la caverne. Il commence par allumer du feu, en jetant sur le vaste foyer les morceaux d'un énorme chêne, la charge d'à peu près trois chariots. Puis il étend sur le sol des feuilles de sapin, et s'en fait un lit près du feu. Dans un cratère, que remplissent environ dix amphores, il a versé le lait blanc des vaches qu'il vient de traire; et il pose auprès une coupe de lierre, large de trois coudées, à ce qu'il semble, et profonde de quatre. Il fait bouillir sur le feu une chaudière d'airain, et prépare des broches de bois d'épine durcies au feu par un bout, polies avec la serpe, ainsi que des vases etnéens, taillés par la hache, pour recevoir le sang des victimes. Quand tout est prêt pour cette horrible cuisine infernale, il saisit deux de mes compagnons, et les tue l'un après l'autre avec un certain ordre : il jette l'un au fond de la chaudière; il prend l'autre par l'extrémité du talon, lui brise la tête contre une saillie aiguë du rocher, et fait jaillir la cervelle. Ensuite il enlève les chairs avec un grand coutelas, les rôtit, et jette le reste des membres dans le chaudron pour les faire bouillir. Moi, malheureux, les yeux pleins de larmes, je me tenais près du Cyclope, et je le servais. Les autres, comme des oiseaux, s'étaient blottis dans les coins de l'antre. et n'avaient plus de sang dans les veines. Assouvi de la chair de mes compagnons, le Cyclope s'était renversé en arrière, exhalant de sôn gosier une haleine fétide. Il me vint alors une idée divine. Je remplis une coupe de ce vin de Maron, et je lui en offre à boire en lui disant : « Cyclope, fils du dieu des mers, vois quel divin breuvage la Grèce recueille de ses vignes ; c'est le joyeux présent de Bacchos. » Et lui, gorgé de son horrible pâture, il prend la coupe, il la vide d'un trait, et, levant la main, il s'écrie émerveillé : « O le plus cher des hôtes, quelle délicieuse liqueur tu me fais boire après un délicieux repas ! » En le voyant si réjoui, je lui donne une seconde coupe, sûr que le vin le domptera et le livrera tout à l'heure à ma vengeance. Déjà il en venait aux chansons : et moi, je lui versais coupe sur coupe de cette liqueur qui lui embrasait les

entrailles. Mais, tandis qu'aux lamentations de mes compagnons il mêle ses chants discordants, dont l'écho ébranle la caverne, je me dérobe en silence, résolu à te sauver avec moi, si tu veux. Dites-moi donc si vous voulez, ou non, fuir ce monstre, ce sauvage, pour aller habiter la cour de Bacchos en compagnie des jeunes Naïades. Ton père, qui est dans la caverne, approuve déjà ce dessein; mais il est faible, et ne songe qu'à boire : comme un oiseau pris à la glu, il est pris à la coupe, et bat de l'aile. Toi, qui es jeune, sauve-toi avec moi, et viens rejoindre ton ancien ami Dionysos, qui ne ressemble guère au Cyclope.

LE CHŒUR. Cher ami, oh! puissions-nous voir ce jour, et nous délivrer de l'abominable Cyclope! Car voilà longtemps que nous nous consumons dans notre veuvage; et nous ne savons que devenir.

ULYSSE. Ecoute donc comment je songe à nous venger de cette bête malfaisante, et à vous rendre la liberté.

LE CHŒUR. Parle : les sons de la cithare [1] asiatique ne seraient pas plus doux à mon oreille que la nouvelle de la mort du Cyclope.

ULYSSE. La liqueur de Bacchos l'a mis en joie, et il veut aller boire avec ses frères les Cyclopes.

LE CHŒUR. Je comprends : tu médites de le surprendre seul dans les bois pour l'égorger, ou bien de le précipiter du haut des rochers.

ULYSSE. Pas le moins du monde. C'est la ruse que je veux employer.

LE CHŒUR. Comment donc alors? Nous savons depuis longtemps que tu es un habile homme.

ULYSSE. Je veux le détourner d'aller à cette fête, en lui disant qu'il ne doit pas partager la liqueur avec les Cyclopes, mais la garder pour lui seul, et mener joyeuse vie. Quand il sera endormi, vaincu par Bacchos, je prendrai dans la caverne une grosse branche d'olivier; j'en aiguiserai la pointe avec mon glaive, et je la mettrai au feu. Puis, quand je l'aurai vue bien chauffée, je l'en retirerai toute brûlante, je l'enfoncerai au milieu du front du Cyclope, et son œil sera consumé. Comme l'ouvrier [2] qui, pour ajuster la charpente d'un navire, fait mouvoir sa tarière avec deux courroies,

1. La cithare des fêtes bachiques de Lydie.
2. Euripide emprunte cette comparaison à Homère.

ainsi je retournerai le tison dans l'œil clair du Cyclope, et je lui dessécherai la vue.

LE CHŒUR. Oh ! oh ! quel bonheur ! cette idée nous rend fous de joie.

ULYSSE. Ensuite je vous embarquerai, toi, tes amis et ton vieux père, dans les flancs creux de mon vaisseau noir, et, faisant force de rames, je vous emmènerai loin de cette terre.

LE CHŒUR. Puis-je être de la fête, et tenir, moi aussi, le tison qui crèvera l'œil du Cyclope ? Je veux prendre part à son supplice.

ULYSSE. Il le faut même. Le tison est grand, et vous devrez tous m'aider à le tenir.

LE CHŒUR. Ah ! je porterais volontiers la charge de cent chars, pour écraser, comme un nid de guêpes, l'œil de ce maudit Cyclope.

ULYSSE. Taisez-vous maintenant. Vous connaissez la ruse : quand je vous préviendrai, obéissez à ceux qui en ont tracé le plan. Car j'ai là dedans des amis que je ne veux pas abandonner pour me sauver seul. Je pourrais fuir cependant : je suis sorti des profondeurs de l'antre. Mais ils m'ont suivi sur ces bords ; je n'ai pas le droit de m'en éloigner sans eux, et d'échapper seul au péril.

LE CHŒUR. Allons! à qui la première place, à qui la seconde, pour tenir le bout du tison, l'enfoncer dans les paupières du Cyclope, et y tarir la source de la lumière? Silence! silence! Déjà ivre, et modulant ses notes discordantes, le chanteur sauvage, qui va pleurer tout à l'heure, sort de son rocher. Allons! enseignons-lui, puisqu'il l'ignore, comment on chante Bacchos. Il va être bientôt complètement aveugle.

Heureux qui fête l'orgie et le jus délicieux de la vigne, mollement étendu pour boire, tandis qu'il presse dans ses bras celui qu'il aime, ou que, la chevelure luisante et parfumée, il a près de lui la beauté en fleur d'une jeune maîtresse, et chante : « Qui m'ouvrira la porte [1] ? »

---

1. Boissonnade suppose que ce sont les premiers mots d'une chanson populaire.

LE CYCLOPE. Tra la la! J'ai bien bu, bien mangé, quelles délices! et mon estomac, comme un bateau de transport, est rempli jusqu'au tillac. La riante verdure de cette saison printanière m'invite à aller boire avec mes frères les Cyclopes. Allons, mon hôte, allons! donne-moi l'outre.

LE CHŒUR. Beau de regard, beau de toute sa personne, il sort de sa demeure. Aimé de nous, il nous aime. Les torches ardentes sont préparées pour toi, et la tendre nymphe t'attend au fond de l'antre humide de rosée. Bientôt une couronne émaillée de vives couleurs ceindra ton front [1].

ULYSSE. Ecoute-moi, Cyclope : car je le connais bien, ce Bacchos que je t'ai donné à boire.

LE CYCLOPE. Bacchos? quel dieu est-ce?

ULYSSE. C'est le plus puissant des dieux pour réjouir la vie humaine.

LE CYCLOPE. En effet, il cause en ce moment à mon estomac des renvois fort agréables.

ULYSSE. Tel est ce dieu : il ne fait de mal à personne.

LE CYCLOPE. Mais comment un dieu peut-il se plaire à demeurer dans une outre?

ULYSSE. Où qu'on le place, il s'y trouve à l'aise.

LE CYCLOPE. Les dieux ne devraient pourtant pas s'enfermer dans des peaux.

ULYSSE. Qu'importe, s'il fait ta joie? Est-ce que la peau te gêne?

LE CYCLOPE. Je déteste l'outre, mais j'aime le breuvage.

ULYSSE. Reste donc ici à boire et à te divertir, Cyclope.

LE CYCLOPE. Est-ce que je ne dois pas partager cette liqueur avec mes frères?

ULYSSE. Garde-la pour toi seul, tu en auras plus d'honneur.

LE CYCLOPE. Oui, mais si j'en donne à mes amis, je me montrerais moins égoïste.

ULYSSE. L'orgie amène les coups de poing et les querelles injurieuses.

LE CYCLOPE. Je puis m'enivrer, personne n'oserait me toucher.

ULYSSE. Mon cher, quand on a bu, on est mieux chez soi.

LE CYCLOPE. Bien fou qui n'aime pas l'orgie après boire!

1. On devine que cette couronne est la blessure sanglante que le Cyclope recevra au front, comme la nymphe est le tison enflammé que lui destine Ulysse.

ULYSSE. Bien sage qui reste au logis quand il est ivre!

LE CYCLOPE. Que faire, Silène? es-tu d'avis de rester?

SILÈNE. C'est mon avis : qu'avons-nous besoin de boire avec d'autres, Cyclope?

LE CYCLOPE. Ma foi! la prairie en fleurs nous offre son épais gazon.

SILÈNE. Et puis, quand le soleil brûle, il est doux de boire Couche-toi donc, étends-toi par terre sur le flanc.

LE CYCLOPE. Voilà. Mais pourquoi poses-tu le cratère derrière moi?

SILÈNE. De peur qu'un passant ne le prenne.

LE CYCLOPE. C'est toi qui veux boire à la dérobée. Place-le au milieu. Et toi, mon hôte, dis-moi, comment faut-il te nommer?

ULYSSE. *Personne* [1]. Et de quel bienfait aurai-je à te remercier?

LE CYCLOPE. Je ne te mangerai qu'après tous tes compagnons.

ULYSSE. La belle faveur, en vérité, que tu accordes à ton hôte, Cyclope!

LE CYCLOPE. Holà, toi! que fais-tu? Tu bois mon vin en cachette?

SILÈNE. Non, c'est le vin qui me baise, parce que ma mine lui plaît.

LE CYCLOPE. Il t'en coûtera cher d'aimer le vin, qui ne t'aime pas.

SILÈNE. Non, par Zeus! il me dit au contraire qu'il m'aime, parce que je suis beau.

LE CYCLOPE. Verse, mais à pleins bords. Verse toujours.

SILÈNE. Comment donc est fait le mélange? Voyons, que je m'en assure.

LE CYCLOPE. Tu me feras mourir. Donne-le-moi sans tant de façons.

SILÈNE. Oui, par Zeus! mais pas avant que je t'aie vu te couronner, et que je l'aie goûté encore.

LE CYCLOPE. Echanson de malheur!

SILÈNE. Non, par Zeus! mais le vin est doux. Mouche-toi d'abord, je te donnerai ensuite à boire.

LE CYCLOPE. Voilà! mes lèvres sont propres, et ma barbe aussi.

1. Cf. *Odyssée*, IX.

SILÈNE. Arrondis gracieusement le coude, et puis bois, comme tu vois que je bois,... que j'ai bu.

LE CYCLOPE. Halte-là! que fais-tu?

SILÈNE. J'ai bu d'un trait avec volupté.

LE CYCLOPE. Etranger, prends toi-même le vin, et sois mon échanson.

ULYSSE. En effet, la vigne connaît ma main.

LE CYCLOPE. Eh bien! verse donc.

ULYSSE. Je verse, mais tais-toi.

LE CYCLOPE. Ce n'est pas facile, quand on a bien bu.

ULYSSE. Tiens! prends, bois, et ne laisse rien. Il faut humer la liqueur jusqu'à extinction.

LE CYCLOPE. Quelle belle invention, en vérité, que le bois de la vigne!

ULYSSE. Si tu bois bien, après avoir bien mangé, si tu arroses ton estomac, même sans soif, tu tomberas dans un doux sommeil; si tu ne bois pas tout, Bacchos te dessèchera le gosier.

LE CYCLOPE. Oh! oh! je m'y noyais : que de peine pour m'échapper à la nage! C'est une pure jouissance. Il me semble que le ciel et la terre confondus tournent ensemble. Je vois le trône de Zeus et tous les dieux dans leur sainte majesté. Les Grâces ont beau me provoquer : je ne les embrasserai pas. Ce Ganymède suffira à me procurer un agréable délassement, j'en atteste les Grâces! J'aime mieux les garçons que les filles.

SILÈNE. Je suis donc, ô Cyclope, le Ganymède de Zeus?

LE CYCLOPE. Oui, par Zeus! c'est toi que j'enlève de la maison de Dardanos.

SILÈNE. Je suis perdu, mes enfants! que vais-je devenir?

LE CHŒUR. Quoi! tu repousses celui qui t'aime, et tu fais le fier, parce qu'il est ivre?

SILÈNE. Malheur à moi! ce vin-là va me devenir amer.

ULYSSE. Allons! courage, fils de Dionysos, nobles enfants! Le monstre est rentré : vaincu par le sommeil, il va rejeter de son infâme gosier les chairs dont il s'est repu. Déjà dans l'antre fume le tison. Tout est prêt; il ne reste plus qu'à brûler l'œil du Cyclope. Mais tâche de te montrer homme de cœur.

LE CHŒUR. Nous aurons un cœur de roche et d'acier. Entre dans la caverne, avant que notre père subisse quelque brutalité. Tu peux compter sur nous.

ULYSSE. Héphæstos, roi de l'Etna, brûle l'œil clair de ton odieux voisin, et d'un seul coup délivre-toi de lui. Et toi, fils de la sombre Nuit, Sommeil, viens fondre avec toute ta puissance sur ce monstre haï des dieux! Après nos glorieux travaux d'Ilion, ne laissez pas périr Ulysse et ses compagnons, victimes d'un homme qui ne se soucie ni des dieux ni des mortels. Ou bien il faudra penser que le hasard est dieu, et que les dieux sont moins puissants que le hasard.

LE CHŒUR. Le châtiment, d'une étreinte irrésistible, va le saisir à la gorge, ce barbare qui dévore ses hôtes. Le feu, tout à l'heure, consumera sa brillante prunelle. Déjà l'on cache sous la cendre l'énorme pieu, le tison enflammé. Alons! que Maron nous vienne en aide, et fasse son œuvre! qu'il arrache l'œil du Cyclope en délire! Il faut que ce breuvage lui soit funeste. Et moi, je veux quitter la solitude du Cyclope, et revoir enfin le dieu que j'aime, Bromios couronné de lierre. Aurai-je ce bonheur?

ULYSSE. Silence, au nom des dieux, Satyres! Pas de bruit! pas un mot! Je vous défends de respirer, de cligner, de cracher : vous pourriez réveiller le Cyclope, avant que le feu soit venu à bout de l'œil du monstre.

LE CHŒUR. Nous nous taisons et retenons notre haleine sur nos lèvres.

ULYSSE. Allons! entrez, et prenez en main le tison : il est bien enflammé.

LE CHŒUR. Ne désigneras-tu pas ceux qui doivent les premiers saisir l'épieu brûlant et consumer l'œil du Cyclope? Nous voulons être de l'entreprise.

DEMI-CHŒUR. Nous, il est vrai, nous sommes un peu trop loin, en restant devant la porte, pour enfoncer dans son œil le tison ardent.

DEMI-CHŒUR. Et nous, depuis un moment nous boitons.

DEMI-CHŒUR. C'est absolument comme moi. Sans bouger, je ne sais comment, je me suis donné une entorse.

ULYSSE. Une entorse, sans bouger?

DEMI-CHŒUR. Et nos yeux sont remplis de poussière ou de cendre, venue je ne sais d'où.

ULYSSE. Poltrons! alliés qui n'êtes bons à rien!

LE CHŒUR. Si j'ai pitié de mon dos et de mon échine, si j'ai peur des coups qui pourraient me briser les dents, suis-je pour cela un lâche? Mais je sais une chanson magique d'Orphée, d'un effet merveilleux, pour que le tison aille de lui-même s'enfoncer dans le crâne du fils de la Terre [1] et embraser son œil unique.

ULYSSE. Depuis longtemps déjà je te savais cette couardise; je m'en assure encore plus aujourd'hui. Il me faut donc recourir à mes propres amis. Mais, si ton bras est sans force, aide-nous du moins de la voix, pour que tes exhortations donnent du cœur à mes amis.

LE CHŒUR. C'est ce que je vais faire. Nous sommes prêts à braver les périls, mais seulement à la mode carienne [2]. S'il suffit pour cela de nos exhortations, périsse le Cyclope par le feu!

Allons! allons! Poussez bravement! Hâtez-vous, brûlez l'œil de la bête sauvage qui mange ses hôtes! Brûlez, consumez le pâtre de l'Etna. Toi, tourne le tison dans la plaie, et retire-le vite, de peur que, dans l'excès de sa douleur, le monstre ne te fasse subir quelque cruelle vengeance.

LE CYCLOPE. Malheur à moi! mon œil est éteint et réduit en cendres.

LE CHŒUR. Voilà, certes, un agréable pæan! chante-nous-le, Cyclope.

LE CYCLOPE. Malheur! malheur! comme ils m'ont outragé!

1. Les Cyclopes, dans Hésiode, sont fils de la Terre, comme les Géants. Polyphème est fils de Poseidon, mais il a la taille d'un Géant.

2. C'est-à-dire, suivant un ancien proverbe grec, en y exposant un autre à notre place. Les Cariens passaient pour avoir été les premiers mercenaires de l'antiquité.

comme ils m'ont fait périr! Mais n'espérez pas fuir impunis de cet antre, misérables que vous êtes! car je me tiendrai debout à l'entrée de ma caverne, et mes mains s'abattront sur vous.

LE CHŒUR. Qu'as-tu donc à crier, Cyclope?

LE CYCLOPE. Je suis mort!

LE CHŒUR. Tu es affreux à voir.

LE CYCLOPE. Et de plus bien malheureux.

LE CHŒUR. Serais-tu tombé, dans ton ivresse, au milieu des charbons?

LE CYCLOPE. C'est *Personne* qui m'a perdu.

LE CHŒUR. Personne ne t'a donc fait de mal?

LE CYCLOPE. C'est *Personne* qui m'a crevé l'œil.

LE CHŒUR. Tu n'es donc pas aveugle?

LE CYCLOPE. Puisses-tu l'être aussi peu que moi!

LE CHŒUR. Mais comment serais-tu aveugle, si personne ne t'a aveuglé?

LE CYCLOPE. Tu te moques de moi. Mais où est *Personne?*

LE CHŒUR. Nulle part, Cyclope.

LE CYCLOPE. C'est l'étranger, entends-tu bien? qui m'a perdu. Le scélérat, il m'a donné ce breuvage pour m'y noyer.

LE CHŒUR. Oui, le vin est une force terrible : c'est un rude lutteur.

LE CYCLOPE. Au nom des dieux, se sont-ils enfuis? ou sont-ils restés dans la caverne?

LE CHŒUR. Ils se tiennent cachés, sans mot dire, à l'ombre du rocher.

LE CYCLOPE. De quel côté?

LE CHŒUR. A ta droite.

LE CYCLOPE. Où?

LE CHŒUR. Près du rocher même. Les tiens-tu?

LE CYCLOPE. De mal en pis! Du coup, je me suis brisé le crâne.

LE CHŒUR. Est-ce qu'ils t'échappent?

LE CYCLOPE. Ne me disais-tu pas qu'ils fuient par ici?

LE CHŒUR. Non, par là, te dis-je.

LE CYCLOPE. Où donc?

LE CHŒUR. Tourne à gauche, là!

LE CYCLOPE. Hélas! on se moque de moi. Vous me raillez dans mon malheur.

LE CHŒUR. Non, plus maintenant. *Personne* est devant toi.

LE CYCLOPE. Infâme scélérat, où donc es-tu enfin?

ULYSSE. Loin de toi : je tiens prudemment hors de tes atteintes la personne d'Ulysse.

LE CYCLOPE. Comment? quel nouveau nom as-tu pris et viens-tu de dire?

ULYSSE. Le nom que me donnait mon père : Ulysse. Tu devais expier tes abominables repas de chair humaine. Quelle gloire retirerais-je d'avoir incendié Troie, si j'avais aujourd'hui laissé sans vengeance le meurtre de mes compagnons?

LE CYCLOPE. Hélas! hélas! l'ancien oracle [1] s'accomplit. Il m'avait prédit en effet que tu m'arracherais la vue, à ton retour de Troie. Mais il te condamne aussi, en expiation de ce crime, à errer longtemps sur les mers.

ULYSSE. Pleure! c'est ce que je veux, et c'est ce que j'ai fait comme je le dis. Maintenant allons au rivage! je vais diriger mon navire vers la mer de Sicile et vers ma patrie.

LE CYCLOPE. Non; car ce quartier de roche va t'atteindre et t'écraser, toi et tes compagnons. Je monterai sur la hauteur, tout aveugle que je suis, en passant par cette grotte ouverte de deux côtés.

LE CHŒUR. Et nous, fuyons sur mer avec Ulysse, et consacrons-nous désormais au service de Bacchos.

1. Homère nomme le devin qui l'avait prononcé : Télémos, fils d'Eurymos.

ÉLECTRE

PERSONNAGES

UN LABOUREUR MYCÉNIEN.
ELECTRE.
ORESTE.
PYLADE.
LE CHŒUR.
UN VIEILLARD.
UN MESSAGER.
CLYTEMNESTRE.
LES DIOSCURES.

NOTICE SUR ÉLECTRE

En traitant le même sujet qu'Eschyle et Sophocle, Euripide le renouvelle à sa manière. Pour en bien marquer la transformation, il commence par le déplacer et, en quelque sorte, le dépayser. Dans les *Choéphores* d'Eschyle, c'est devant le tombeau même d'Agamemnon que se déroule le drame de l'expiation fatale. Sophocle dérobe ce tombeau à la vue du spectateur, pour montrer au premier plan Electre elle-même. A cette émotion religieuse, à l'intérêt moral de cette peinture d'une âme et d'un caractère, Euripide substitue un intérêt de pure curiosité dramatique et même romanesque. Il transporte sa tragédie loin du palais, aux champs, et réduit aux humbles proportions d'un drame rustique la terrible grandeur de la légende des Atrides.

Pour avilir Electre, et n'avoir plus à craindre de trouver dans ses enfants des vengeurs d'Agamemnon, Egisthe l'a mariée à un obscur paysan des environs de Mycènes. Mais celui-ci, comme le serf Osip des *Danicheff*, a respecté la noble vierge. C'est ce qu'il vient raconter lui-même dans le prologue. Electre sort, avant le jour, pour aller chercher de l'eau à la fontaine. Il la prie en vain de renoncer à ces pénibles travaux. Elle refuse : pendant qu'il laboure au dehors, c'est à elle de prendre soin de la maison. Il la laisse aller; d'ailleurs la source n'est pas loin. Et il va lui-même conduire ses bœufs aux champs. La tragédie commence comme une idylle.

Au lieu du chœur, qu'Euripide n'est pas pressé d'introduire, c'est Oreste qui arrive, accompagné de Pylade. Cette nuit même, il est allé pleurer sur la tombe de son père, il y a déposé une boucle de ses cheveux; et si maintenant il erre dans la campagne, c'est qu'il craint de tomber entre les mains des hommes d'Egisthe, c'est aussi pour chercher sa sœur et l'associer à ses projets de vengeance. Il voit justement venir une esclave qui porte sur sa tête une urne remplie d'eau. Il se tient à l'écart, et prête l'oreille. Electre, dans une pathétique monodie, l'informe complaisamment de ce qu'il veut savoir : elle appelle Oreste,

elle pleure son père. Alors s'engage entre les jeunes Mycéniennes, qui viennent lui proposer de prendre part à la fête d'Hèra, et Electre, qui refuse tristement, ce dialogue si touchant, que, récité au banquet des vainqueurs, en 404, il leur arrachera, dit-on, la grâce d'Athènes. Oreste se montre à Electre, mais sans se faire connaître encore : il se donne pour un ami, pour un messager de son frère. Le laboureur, revenu des champs, reproche à Electre de causer avec de jeunes hommes, puis, de ne pas remplir à leur égard les devoirs de l'hospitalité. Qu'ils entrent dans son humble maison! tout pauvre qu'il est, il leur prouvera qu'il n'a pas l'âme basse. Et Oreste, trouvant ici une occasion de moraliser, reconnait en ce paysan généreux et magnanime les marques de la vraie noblesse. Nous voilà toujours bien loin de la Némésis d'Eschyle. Euripide aime mieux nous faire assister à une scène naïve de ménage rustique. Electre reproche à son mari d'avoir offert leur hospitalité indigente à des étrangers dont il ne connaît pas le haut rang. Qu'il aille au moins demander quelques provisions à un vieillard du voisinage, le vieux père nourricier d'Agamemnon, celui précisément qui a sauvé Oreste.

Après un chant du chœur, qui n'est guère qu'un brillant intermède sur les armes d'Achille, le vieux voisin arrive, tout cassé, tout déguenillé, selon le goût d'Euripide. En passant près du tombeau d'Agamemnon, il a aperçu les traces d'un sacrifice encore récent et une boucle de cheveux qu'il présente à Electre, en lui demandant si elle n'y pourrait reconnaître, en les comparant aux siens, les cheveux d'Oreste. L'esprit critique d'Euripide et sa verve railleuse se donnent ici carrière. Il s'amuse de même à la parodie des deux autres moyens de reconnaissance imaginés par Eschyle : l'empreinte des pas d'Oreste, et sa robe d'enfant brodée par Electre. Le vieillard, mis en présence d'Oreste, le reconnaît à la cicatrice d'une blessure qu'il s'était faite jadis au-dessus du sourcil, en jouant avec Electre dans la maison de leur père. Euripide ne prête au frère et à la sœur qu'une brève et froide expansion de joie, où l'on a cru voir une nouvelle critique, mais cette fois de Sophocle, qui prolonge au contraire, avec une puissance singulière de pathétique, l'effusion et les transports de cette tendresse fraternelle. Le vieillard a hâte d'indiquer à Oreste le moyen d'atteindre Egisthe au milieu d'un sacrifice qu'il offre aux Nymphes, près de là : Electre en imagine un, particulièrement odieux, d'attirer et de frapper Clytemnestre. Et, pendant que se prépare ce double complot, le chœur chante la légende de l'agneau d'or, l'origine fabuleuse de la haine des Atrides, mais pour nier le miracle qui aurait alors changé le cours du soleil.

Un cri se fait entendre : c'est Egisthe qui est tué par Oreste. Un messager vient, selon l'usage, raconter sa mort. Euripide est ici visiblement préoccupé de rivaliser avec Sophocle : il se flattait sans doute d'avoir surpassé l'incomparable récit de la course de chars. Dans Sophocle, c'est Clytemnestre qui est d'abord frappée derrière la scène; mais l'émotion du spectateur est vite détournée de ce parricide pour se porter sur Egisthe, qui tient tête à Oreste et marche à la mort avec

une fierté qui n'est pas sans noblesse. Dans les *Choéphores*, le meurtre de Clytemnestre suit, au contraire, celui d'Egisthe ; il est le but auquel tend la tragédie : dans une scène pleine de grandeur religieuse, Oreste apparaît moins en parricide qu'en exécuteur des arrêts du destin. Euripide reprend le même ordre, non pour nous remplir d'une sainte terreur, mais pour rendre le crime plus horrible, plus odieuse Electre, qui y pousse son frère et attire sa mère dans un abominable guet-apens, plus coupables les dieux qui l'ordonnent. Avant le meurtre, le poète se révolte contre « le génie malfaisant qui, sous les traits d'un dieu, a parlé du haut du trépied de Delphes » ; après le meurtre, en présence des deux cadavres, au milieu des lamentations d'Oreste et d'Electre, il accuse encore Apollon.

Il n'en donne pas moins à sa tragedie un dénouement merveilleux, qui n'est, il est vrai, qu'un dénouement à machine, plus de convention que de foi. On voit en effet apparaître au faîte du palais les deux frères divins de Clytemnestre, Castor et Pollux. Ils arrangent tout pour le mieux. Oreste, acquitté par l'Aréopage, habitera une ville d'Arcadie qui portera son nom. Egisthe sera enseveli par les habitants d'Argos, Clytemnestre par Ménélas et Hélène. Pylade épousera Electre, et emmènera le brave paysan mycénien, « en le comblant de richesses. » Il lui devait bien cela. Mais « comment, demande insidieusement le chœur, comment vous, qui êtes dieux, et frères de la victime, n'avez-vous pu détourner les Parques de son palais? » La question est irrévérencieuse ; la réponse des Dioscures ne l'est pas moins : « C'est la faute d'Apollon et des oracles imprudents sortis de sa bouche. »

Il y a cependant un patriote dans ce sceptique. En renvoyant le parricide devant l'Aréopage, il rend hommage à l'impartiale et clémente justice de ce tribunal institué par les dieux. Il encourage Oreste à se rendre avec confiance dans la ville de Pallas, « où règne la piété ». Ce qui donne surtout à cet épilogue d'*Electre* un intérêt historique, c'est l'allusion des Dioscures à un grand événement contemporain du poète et de son œuvre. « Adieu, s'écrient-ils, nous partons ; nous avons hâte d'aller sur la mer de Sicile, pour sauver les navires de la tempête. » Ces vers nous transportent tout d'un coup en pleine expédition de Sicile, et, par là même, nous font connaître la date probable de la tragédie. C'était au printemps de l'an 413 avant J.-C. « Démosthène, dit Thucydide (VII, 20), fut envoyé en Sicile... Il emmenait 60 vaisseaux d'Athènes, 5 de Chios, 1200 hoplites athéniens inscrits au rôle, les insulaires qu'on avait pu ramasser, enfin tout ce qu'il y avait, chez les alliés ou sujets, d'hommes en état de faire la guerre... Il devait se réunir aux 30 vaisseaux que commandait Chariclès autour du Péloponnèse. » Athènes avait mis toutes ses espérances sur cette dernière flotte, qu'elle suivait des yeux avec angoisse, et qui allait périr misérablement dans le port même de Syracuse. Le poète se fait l'interprète de cette inquiétude patriotique. On croit même retrouver aussi dans les dernières paroles des Dioscures l'écho des terreurs superstitieuses qui avaient frappé Athènes, et qui y régnaient encore, depuis l'attentat des

Hermès : « Dans notre course à travers la plaine éthérée, nous ne portons pas secours aux impies ; mais ceux dont la vie honore la piété et la justice, nous les délivrons et les sauvons des plus grands périls. Que personne donc ne s'abandonne à l'injustice, et ne navigue en compagnie des parjures. Dieu, voilà ce que je prescris aux mortels. » C'est ainsi que finit par des paroles religieuses une pièce qui l'est si peu.

ÉLECTRE

UN LABOUREUR. Antique pays d'Argos, fleuve Inachos[1] ! C'est d'ici que les mille vaisseaux du roi Agamemnon portèrent Arès sur les rivages de Troie ; c'est ici qu'il en revint, après avoir tué Priam, qui régnait sur les plaines de l'Ida, et pris la ville fameuse de Dardanos : et il suspendit aux temples élevés les riches dépouilles des Barbares. Là-bas il avait été heureux : dans son palais, il succombe, trahi par Clytemnestre, tué par Egisthe , fils de Thyeste. Depuis qu'il est mort, et qu'il a laissé tomber de ses mains l'antique sceptre de Tantale, c'est Egisthe qui règne à sa place, et qui possède sa femme, la fille de Tyndare. En partant pour Troie, Agamemnon avait laissé dans sa maison un fils, Oreste, et une fille, la jeune Electre. Un vieillard, qui avait soigné l'enfance de son père, enleva Oreste, qui allait périr de la main d'Egisthe, et l'envoya en Phocide, où Strophios se chargea de l'élever. Electre resta dans la maison paternelle. Arrivée à l'âge florissant de la jeunesse, les premiers de la Grèce la demandèrent en mariage. Mais, craignant qu'elle ne mît au monde pour quelqu'un des plus nobles du pays un fils qui vengerait Agamemnon, Egisthe la gardait dans le palais, et refusait de la marier à aucun d'eux. Cependant il était encore agité de craintes : ne pourrait-elle en secret donner des enfants à quelque noble Argien? Il résolut de la faire périr. Mais sa mère, toute cruelle qu'elle est, l'a sauvée des mains d'Egisthe : si elle avait un prétexte[2] pour justifier

1. Auj. *Planitza*, en Argolide.
2. Ce prétexte était le sacrifice d'Iphigénie; c'était aussi la présence de Cassandre.

le meurtre d'Agamemnon, elle craignait que celui de ses enfants ne la rendît odieuse. Alors voici ce qu'imagina Egisthe : pour se délivrer du fils d'Agamemnon, fugitif et exilé de ce pays, il promit de l'or à qui le tuerait; et il m'a donné. à moi, Electre pour femme. Mes aïeux étaient citoyens de Mycènes, et l'on ne peut me reprocher ma naissance. Mais, si je sors d'un sang illustre, je suis pauvre; et qu'est la noblesse avec la pauvreté? Egisthe pensait donc n'avoir rien à craindre en la donnant à un homme de rien, tandis qu'un homme d'un rang élevé, qui l'eût épousée, aurait réveillé le souvenir assoupi du meurtre d'Agamemnon; et le châtiment eût alors atteint le coupable. Mais, j'en atteste Cypris, je n'ai pas souillé le lit d'Electre : elle est demeurée vierge. Je rougirais d'outrager la fille des rois, que j'ai reçue pour femme sans en être digne. Je frémis de penser qu'un jour peut-être celui dont je ne suis le frère que de nom, le malheureux Oreste, reviendra dans Argos et sera témoin du triste mariage de sa sœur. Si quelqu'un traite de folie mon respect de la jeune fille, qui est entrée vierge sous mon toit, qu'il le sache bien, il mesure à la bassesse de ses propres sentiments le mérite de la continence; et c'est lui, au contraire, qui est l'insensé.

ÉLECTRE. Sombre nuit, mère des astres d'or, tu vois comme, la tête chargée de cette urne, je vais puiser de l'eau à la fontaine. Je veux montrer aux dieux, non pas à quel degré de misère je suis réduite, mais combien m'avilit Egisthe, et remplir les airs des lamentations que je dois à mon père. Car ma mère, l'odieuse fille de Tyndare, m'a chassée pour plaire à son amant. Elle vit avec Egisthe, elle lui a donné d'autres enfants, et maintenant elle nous regarde, Oreste et moi, comme étrangers à notre maison.

LE LABOUREUR. Pourquoi donc, malheureuse, te fatiguer ainsi pour moi? Toi qui as vécu dans l'opulence, pourquoi ne veux-tu pas renoncer à ces pénibles travaux, quand je t'en prie?

ÉLECTRE. Tu es pour moi un ami que j'égale aux dieux : car à mon malheur tu n'as pas ajouté l'outrage; et c'est encore une grande faveur du sort, si, dans l'adversité, les mortels rencontrent une âme secourable, comme je l'ai trouvée en toi. Je dois donc, autant qu'il est en mon pouvoir, même

sans ton aveu, te soulager dans tes travaux, t'aider à en porter le poids, prendre ma part de tes fatigues. Tu as bien assez à faire au dehors : c'est à moi de prendre soin de la maison. Quand le travailleur rentre des champs, il aime à trouver tout en ordre chez lui.

LE LABOUREUR. Va donc, si bon te semble. D'ailleurs la source n'est pas loin de notre maison. Moi, dès le point du jour, je vais conduire mes bœufs aux champs et ensemencer la terre. C'est en vain que le paresseux aurait toujours à la bouche le nom des dieux : il ne peut gagner sa vie, s'il ne prend de la peine.

ORESTE. Pylade[1], ô le premier, le plus fidèle de mes amis et de mes hôtes, seul tu es resté attaché au malheureux Oreste, dans l'abîme de maux où m'a plongé cet Égisthe, qui a tué mon père avec l'aide de mon exécrable mère. J'arrive, conduit par l'oracle d'un dieu, sur la terre d'Argos, à l'insu de tous, pour punir le meurtre de mon père dans le sang des meurtriers. Cette nuit même, je suis allé à son tombeau, j'y ai versé des larmes et déposé les prémices de ma chevelure, et j'ai fait couler sur le bûcher le sang d'une brebis immolée, sans avoir été vu des maîtres qui règnent ici. Je ne veux pas entrer dans la ville : je reste sur les frontières de ce pays, pour deux raisons à la fois, pour passer facilement sur un autre territoire, si quelque espion me reconnaît, et pour chercher ma sœur : car on dit qu'elle partage la maison d'un mari, et qu'elle a quitté sa couche virginale. Je veux la voir, l'associer à mes projets de vengeance, et savoir clairement ce qui se passe dans Argos. Mais déjà l'aurore lève son front radieux. Écartons-nous de ce sentier. Bientôt sans doute nous allons voir paraître un laboureur ou une esclave, et nous lui demanderons si ma sœur habite ces lieux. En voilà une qui s'approche : elle porte un vase d'eau sur sa tête rasée. Asseyons-nous, et prêtons l'oreille. Peut-être, Pylade, un mot de cette femme nous fera-t-il connaître ce que précisément nous venons chercher ici.

---

1. Personnage muet.

ÉLECTRE. Presse le pas, il en est temps. Avance, avance en pleurant. Hélas! hélas! Je suis née du sang d'Agamemnon, j'ai pour mère Clytemnestre, l'odieuse fille de Tyndare; et les citoyens d'Argos me nomment la malheureuse Électre. Hélas! hélas! quels pénibles travaux! quelle vie misérable! Agamemnon, ô mon père, tu reposes chez Hadès, après avoir été frappé par ta femme et par Égisthe.

Allons! répète les mêmes gémissements, et goûte encore une fois le plaisir de t'abreuver de larmes.

Presse le pas, il en est temps. Avance, avance en pleurant. Hélas! hélas! malheureux frère, dans quelle ville, dans quelle maison es-tu esclave, loin de ta déplorable sœur, que tu as laissée dans la maison paternelle pour y subir les plus cruelles calamités? Viens délivrer de ses maux une sœur infortunée, et, sous tes auspices, ô Zeus, puissant Zeus! venger l'odieux meurtre d'un père! Que tes pas errants te conduisent sur ces rivages d'Argos.

Déposons ce vase qui pèse sur mon front, pour faire entendre à mon père, avant le jour, mes lamentations nocturnes. O mon père, entends sous la terre ce cri, ce chant d'Hadès, les gémissements auxquels chaque jour je m'abandonne, en me déchirant le visage de mes ongles, en frappant de mes mains ma tête rasée, pour pleurer ta mort.

Frappe! meurtris ton front. Comme un cygne mélodieux, sur la rive d'un fleuve, appelle son père chéri qui a péri dans les nœuds d'un lacet perfide, ainsi je te pleure, ô mon malheureux père.

Et ce bain où pour la dernière fois tu plongeas ton corps! et cette horrible baignoire [1] de mort! Hélas! hélas! cruel coup de hache! cruel retour de Troie, ô mon père! Ce n'est pas avec des bandelettes ni avec des couronnes que cette femme t'a reçu [2] : mais elle a frayé la voie, voie funeste, au glaive tranchant d'Egisthe; et elle s'est assuré le compagnon clandest n de sa couche.

---

1. C'est en sortant de ce bain qu'il reçoit des mains de Clytemnestre le vêtement dans lequel il est enveloppé, puis égorgé : telle est aussi la tradition que suit Eschyle. La tradition épique et homérique est différente.
2. Comme on reçoit un vainqueur.

LE CHŒUR. Fille d'Agamemnon, Electre, je suis venue à ta demeure rustique [1]. Un Mycénien, un de ces bergers de la montagne qui se nourrissent de lait, est arrivé, oui, est arrivé avec cette nouvelle : les Argiens font proclamer par le héraut qu'un sacrifice aura lieu dans trois jours; et toutes les vierges d'Argos doivent se rendre au temple d'Hèra.

ÉLECTRE. Mes amies, je n'aspire ni aux fêtes ni aux colliers d'or, malheureuse que je suis! Je n'irai pas former des chœurs, ni frapper la terre en cadence avec les vierges d'Argos. Infortunée, je passe mes nuits dans les larmes, et les larmes sont mon unique souci de tout le jour. Vois mes cheveux en désordre, mes vêtements en lambeaux : est-ce digne de la royale fille d'Agamemnon, digne aussi de Troie, qui n'a pas oublié que mon père a été son vainqueur?

LE CHŒUR. Hèra est une puissante déesse. Viens donc, et laisse-moi te prêter des robes d'un riche tissu pour t'en vêtir, et l'or d'une parure de fête pour rehausser ta beauté. Penses-tu donc avec des larmes, et sans honorer les dieux, triompher de tes ennemis? Ce n'est pas par des gémissements, mais par des hommages aux dieux et des prières, que tu retrouveras le bonheur, mon enfant.

ÉLECTRE. Aucun des dieux n'entend les cris de la malheureuse Electre; et il y a longtemps que mon père égorgé demande vengeance. Je pleure celui qui est mort, je pleure celui qui vit errant sur quelque terre étrangère, où le foyer des hôtes ne l'admet, infortuné vagabond, qu'à la place des esclaves, lui, fils d'un si glorieux père! Moi-même, brisée de douleur, bannie de la maison paternelle, je vis dans une pauvre chaumière, au milieu des rochers sauvages. Et ma mère, dans son palais, partage avec un autre la couche sanglante de mon père.

LE CHŒUR. Que de maux Hélène, la sœur de ta mère, n'a-t-elle pas causés aux Grecs et à ta maison!

ÉLECTRE. Dieux! femmes, assez de lamentations! J'aperçois, vers le sentier, des étrangers postés près de notre maison : voici qu'ils sortent de leur embuscade. Fuyons, toi, par ce sentier, et moi dans ma demeure. Hâtons-nous d'échapper à ces malfaiteurs.

---

1. Voilà les vers qui, suivant Plutarque (*Lysandre*, 10), récités dans le banquet des généraux vainqueurs d'Athènes, après Ægos Potamos, sauvèrent la ville d'une ruine complète et de l'esclavage.

ORESTE. Demeure, infortunée : ne crains de moi aucun mal.

ÉLECTRE. O Phœbos Apollon [1] ! je tombe à tes pieds : sauve-moi de la mort.

ORESTE. Il en est d'autres que je hais et voudrais tuer plutôt que toi.

ÉLECTRE. Va-t'en! ne touche pas qui tu ne dois pas toucher.

ORESTE. Il n'est personne à qui j'aie plus le droit de tendre la main.

ÉLECTRE. Mais alors pourquoi, armé d'une épée, te tiens-tu en embuscade près de ma maison?

ORESTE. Reste, et écoute : tout à l'heure tu diras comme moi.

ÉLECTRE. Je reste. De toute façon je suis en ton pouvoir : tu es le plus fort.

ORESTE. Je viens t'apporter des nouvelles de ton frère.

ÉLECTRE. O cher étranger! est-il vivant ou mort?

ORESTE. Il vit : c'est ce bonheur que je veux d'abord t'annoncer.

ÉLECTRE. Puisses-tu être heureux, en récompense de cette parole si douce à mon cœur!

ORESTE. Puisse ton souhait se réaliser pour nous deux en même temps!

ÉLECTRE. En quel pays le malheureux traîne-t-il son malheureux exil?

ORESTE. Il erre, soumis aux lois de plus d'une cité, et toujours consumé de douleur.

ÉLECTRE. Peut-être manque-t-il des aliments de chaque jour?

ORESTE. Non; mais un proscrit est bien misérable.

ÉLECTRE. Pourquoi t'envoie-t-il ici?

ORESTE. Pour savoir si tu vis, et comment.

ÉLECTRE. Eh bien! tu vois d'abord comme mon corps est décharné.

ORESTE. Oui, et miné par le chagrin, au point que j'en gémis.

ÉLECTRE. Tu vois aussi ma tête nue, les boucles de ma chevelure rasées par le fer.

ORESTE. Ce qui te déchire le cœur, c'est le souvenir de ton frère, sans doute, c'est aussi la mort de ton père.

ÉLECTRE. Ah! qu'ai-je de plus cher au monde?

1. Apollon θυραῖος. Electre se prosterne devant la statue ou la représentation symbolique du dieu, qui se trouve à la « porte » de la maison.

ORESTE. Hélas! hélas! crois-tu que ton frère ait rien aussi de plus cher que toi?

ÉLECTRE. Elle est bien loin, son amitié, quand j'en aurais besoin ici.

ORESTE. Pourquoi habites-tu en ces lieux éloignés de la ville?

ÉLECTRE. Je suis mariée, ô étranger : funeste mariage!

ORESTE. Quelle douleur pour ton frère! Est-ce à un citoyen de Mycènes?

ÉLECTRE. Ce n'est pas celui auquel mon père espérait me donner un jour.

ORESTE. Parle donc, pour que je rapporte à ton frère ce que tu m'auras dit.

ÉLECTRE. Je vis à l'écart dans cette maison qui est la sienne.

ORESTE. C'est la maison d'un laboureur ou d'un bouvier.

ÉLECTRE. Celui qui l'habite est pauvre, mais il a l'âme noble, et il me respecte.

ORESTE. Et quel est ce respect qu'il te témoigne?

ÉLECTRE. Il n'a pas osé toucher à mon lit.

ORESTE. Est-ce un vœu de chasteté? ou te juge-t-il indigne de lui?

ÉLECTRE. Ce qu'il trouve indigne de lui, c'est d'outrager ceux qui m'ont donné le jour.

ORESTE. Et comment un tel mariage ne l'a-t-il pas comblé de joie?

ÉLECTRE. Il ne croit pas, étranger, que celui qui m'a donnée à lui en eût le droit [1].

ORESTE. J'entends : il redoute la vengeance d'Oreste.

ÉLECTRE. Il a cette crainte. Mais c'est aussi un honnête homme.

ORESTE. Ah! quel noble cœur! Il mérite d'être récompensé.

ÉLECTRE. Il le sera, si l'absent revient un jour dans sa maison.

ORESTE. Et ta mère, celle qui t'a enfantée, a permis ce mariage?

ÉLECTRE. Les femmes, ô étranger, aiment leur mari, et non leurs enfants.

1. Ce droit n'appartenait qu'au chef de la famille, au père, ou à l'aîné des frères.

ORESTE. Pourquoi Égisthe t'a-t-il fait cet outrage?

ÉLECTRE. Pour que mes enfants fussent aussi peu redoutables que l'homme auquel il me donnait.

ORESTE. Il a craint sans doute qu'il ne naquît de toi des vengeurs d'Agamemnon?

ÉLECTRE. Telle était sa pensée. Puissé-je le voir puni!

ORESTE. Le mari de ta mère sait-il que tu es restée vierge?

ÉLECTRE. Non : c'est un secret que nous lui cachons.

ORESTE. Ces femmes qui nous entendent te sont-elles dévouées?

ÉLECTRE. Assez pour garder le secret sur mes paroles et les tiennes.

ORESTE. Que pourrait donc à ce sujet faire Oreste, s'il arrivait à Argos?

ÉLECTRE. Tu le demandes? question honteuse! N'est-ce pas le moment d'agir?

ORESTE. Mais, s'il revient, comment tuera-t-il les meurtriers de son père?

ÉLECTRE. En osant contre eux ce que les ennemis d'Agamemnon ont osé contre lui.

ORESTE. Aurais-tu le courage de te joindre à Oreste pour tuer ta mère?

ÉLECTRE. Oui, avec la même hache dont elle a frappé mon père.

ORESTE. Le lui dirai-je? et peut-il compter sur toi?

ÉLECTRE. Que je meure après avoir versé le sang de ma mère!

ORESTE. Ah! plût au ciel qu'Oreste fût ici, et qu'il pût t'entendre!

ÉLECTRE. Mais j'aurais peine à le reconnaître, étranger, si je le voyais.

ORESTE. Faut-il s'en étonner? vous étiez bien jeunes tou les deux, lorsqu'on vous a séparés.

ÉLECTRE. Un seul de mes amis le reconnaîtrait.

ORESTE. Celui qui, dit-on, l'a dérobé au meurtre?

ÉLECTRE. Oui, ce vieillard des temps anciens qui gardas déjà l'enfance de mon père.

ORESTE. Ton père, après sa mort, a-t-il obtenu un tombeau?

ÉLECTRE. Il l'a eu tel quel, après avoir été jeté hors du palais.

ORESTE. Ah! que dis-tu là? car les mortels s'affligent même des maux qui leur sont étrangers. Parle, afin que, instruit

de la vérité, je rapporte à ton frère des nouvelles qui ne le réjouiront pas, mais qu'il doit entendre. Ce ne sont pas les ignorants qui connaissent la pitié, mais les sages : seulement chez eux cette sagesse, qui voit trop bien les maux, n'est pas sans les faire souffrir.

LE CHŒUR. J'ai la même curiosité que lui. Vivant loin de la ville, j'en ignore les malheureux événements : je voudrais aussi les connaître.

ÉLECTRE. Je parlerai, s'il le faut : or il me faut dire à un ami mes cruelles infortunes et celles de mon père. Puisque tu me demandes ce récit, étranger, je t'en supplie, fais part à Oreste de mes maux et des siens. Dis-lui d'abord quels vêtements couvrent mon corps amaigri, quelle sordide misère m'accable, et quel toit abrite celle qui habitait le palais d'un roi. C'est moi qui ai la peine de tisser mes vêtements, sans quoi je n'en aurais pas, et irais nue ; moi qui vais chercher l'eau à la fontaine. Restée vierge, je fuis la société des femmes, et ne prends part ni aux fêtes sacrées ni aux chœurs de danses ; je fuis le souvenir de Castor, à qui l'on m'avait fiancée avant qu'il fût mis au rang des dieux, car je suis du même sang que lui [1]. Et ma mère trône au milieu des dépouilles d'Ilion : près d'elle se tiennent des esclaves d'Asie, arrachées par mon père de Troie en ruines, vêtues de robes phrygiennes qu'attachent des agrafes d'or. Cependant le sang noir de mon père se voit encore figé sur les murs du palais : et l'assassin paraît en public, monté sur le char même de sa victime ! et ses mains, souillées par le meurtre, portent fièrement le sceptre du chef de la Grèce ! Privé d'honneurs, le tombeau d'Agamemnon n'a jamais reçu ni libations ni branches de myrte ; et son bûcher est vide d'offrandes. Noyé dans l'ivresse, le mari de ma mère, l'illustre Égisthe, comme on l'appelle, foule aux pieds ce tombeau ; il lance des pierres contre le marbre du monument paternel, et ose nous railler : « Où est ton fils Oreste ? est-ce ainsi qu'il vient courageusement défendre ta tombe ? » Voilà comme il outrage mon frère absent. Va donc, étranger, je t'en supplie, lui rapporter ce que je viens de te dire : je ne suis que l'interprète de la prière que lui adressent à la fois ces mains, ces lèvres, ce cœur souffrant, cette tête rasée, et le nom glorieux de notre père. Il serait honteux que le père eût anéanti les Troyens,

1. Castor était le frère de Clytemnestre.

et que le fils ne pût, à lui seul, tuer un seul homme, quand il est fort de sa jeunesse et de sa noble race.

LE CHŒUR. Le voici, c'est de ton mari que je parle : sa journée est finie, il a hâte de regagner sa maison.

LE LABOUREUR. Eh ! quels sont ces étrangers que je vois à cette porte ? Quel motif les amène à ma rustique demeure ? Auraient-ils besoin de moi ? Il ne sied pas à une femme de s'entretenir avec de jeunes hommes.

ÉLECTRE. Ami, ne me soupçonne pas. Tu sauras la vérité : ces étrangers sont venus m'apporter un message d'Oreste. Etrangers, excusez ses paroles.

LE LABOUREUR. Que disent-ils ? Il vit ? il voit le jour ?

ÉLECTRE. Il vit, du moins ils l'affirment ; et leur récit ne me paraît pas indigne de foi.

LE LABOUREUR. A-t-il aussi quelque souvenir des malheurs de son père et des tiens ?

ÉLECTRE. Ce n'est pour nous qu'une espérance : l'exilé est d'un faible secours.

LE LABOUREUR. Que sont-ils venus te dire de la part d'Oreste ?

ÉLECTRE. Il les a envoyés pour s'enquérir de mes malheurs.

LE LABOUREUR. Eh bien ! ils les voient, ou ils les apprennent de ta bouche.

ÉLECTRE. Ils savent tout : ils n'ont plus à ce sujet rien à apprendre.

LE LABOUREUR. Aussi y a-t-il longtemps que tu aurais dû leur ouvrir notre porte. Entrez dans notre demeure. En retour de ces bonnes nouvelles, vous recevrez tout ce que peut vous offrir notre hospitalité. Esclaves, portez leurs bagages dans la maison. Et vous, qui venez en amis de la part d'un ami, ne refusez pas. Je suis pauvre, mais je tiens à vous prouver que je n'ai pas l'âme basse.

ORESTE. Au nom des dieux, est-ce là cet homme qui s'accorde avec toi pour éluder votre mariage, par crainte d'offenser Oreste ?

ÉLECTRE. C'est bien lui qu'on appelle le mari de la malheureuse Electre.

ORESTE. Ah! à quel signe certain reconnaître l'homme de cœur? L'âme humaine n'est que trouble et confusion. J'ai vu le fils d'un homme distingué devenir un homme de rien, et des enfants vertueux naître de parents pervers; j'ai vu la misère dans l'âme du riche, et une grande âme dans le corps du pauvre. Par quel moyen discerner ces caractères et les juger avec certitude? Par la richesse? c'est une règle de jugement bien trompeuse. Par l'indigence? mais la pauvreté a ses faiblesses : elle forme le malhonnête homme à l'école du besoin. Consulterons-nous le métier des armes? Qui peut affirmer, en voyant une lance, que celui qui la porte est vaillant? Le plus sage est d'abandonner ces jugements au hasard [1]. Cet homme, par exemple, n'occupe pas un rang élevé parmi les Argiens; il n'est pas fier de l'éclat de sa maison; il sort du peuple : et pourtant il s'est montré vraiment noble. Ne vous guérirez-vous pas de votre folie, vous tous qu'obsèdent et égarent de vains préjugés? N'apprendrez-vous pas à juger de la vertu des mortels par leurs actes dans la vie commune et par leur caractère? Voilà les hommes qui savent gouverner leur cité et leur maison. Mais de beaux corps sans âme ne sont bons qu'à décorer la place publique. Un bras vigoureux n'est pas plus aguerri contre la lance qu'un bras faible. Cette force réside dans l'âme : c'est le courage. — Mais acceptons l'hospitalité qui nous est offerte : elle n'est pas indigne de celui qui, présent et absent à la fois, nous envoie en ces lieux, le fils d'Agamemnon. Entrez, esclaves, dans cette maison : car, pour moi, j'aime mieux l'hospitalité empressée du pauvre que celle du riche. Je me félicite d'être reçu par cet homme à son foyer. Que n'est-ce ton frère lui-même qui m'introduit heureusement dans son heureuse demeure? Peut-être viendra-t-il : car les oracles de Loxias sont immuables. Quant à la science humaine des devins, j'en fais peu de cas.

LE CHŒUR. Aujourd'hui plus que jamais, Électre, la joie doit réchauffer nos cœurs : car peut-être la fortune, après une marche longue et pénible, va-t-elle fixer ton bonheur.

1. Diogène Laërce raconte que Socrate sortit du théâtre en entendant ce vers : « Pourquoi, aurait-il dit, renoncer à chercher la vertu, quand, pour retrouver un esclave perdu, on se donne tant de peine ? »

ÉLECTRE. Malheureux! quand tu sais le dénuement de ta maison, comment oses-tu recevoir des hôtes comme ceux-là, qui sont d'un rang supérieur au tien?

LE LABOUREUR. Eh quoi! s'ils ont les nobles sentiments qu'ils font paraître, que nous leur offrions peu ou beaucoup, ne seront-ils pas toujours satisfaits?

ÉLECTRE. Maintenant que la faute est commise en dépit de notre misère, va trouver le cher vieux nourricier de mon père. Il demeure sur les bords du Tanaos, qui sert de limite aux territoires d'Argos et de Sparte. C'est là qu'il fait paître ses troupeaux, depuis qu'il a été chassé de la ville. Prie-le, puisque nous avons chez nous ces étrangers, de venir et de nous apporter quelque chose pour le repas de nos hôtes. Il se réjouira et remerciera les dieux, lorsqu'il saura vivant l'enfant qu'il a sauvé jadis. Nous n'avons rien à espérer de la maison paternelle, rien à recevoir de notre mère. Malheur à nous, au contraire, si elle apprend qu'Oreste vit encore!

LE LABOUREUR. Eh bien, puisque tu le désires, je vais porter ton message au vieillard. Mais rentre au plus vite, et prépare tout dans la maison. Une femme, pour peu qu'elle le veuille, ne se trouve jamais sans ressources pour compléter un repas. Notre maison a bien encore de quoi nourrir et rassasier nos hôtes au moins pendant un jour. C'est quand il m'arrive de réfléchir sur des cas de ce genre, que je comprends la toute-puissance de l'argent pour bien recevoir nos amis, et pour nous soigner quand nous sommes malades, ce qui coûte cher. Pour nos besoins de chaque jour, l'argent a moins d'importance : car, une fois rassasiés, le riche et le pauvre en sont au même point [1].

LE CHŒUR. Glorieux navires, partis pour les rivages de Troie, vos rames innombrables vous entraînaient en cadence au milieu des chœurs des Néréides, pendant que se balançait en se jouant autour de vos proues azurées le dauphin qui, charmé par les sons de la flûte [2], suivait le fils de Thétis,

1. C'est la pensée du vers d'Horace : « Ton estomac n'en contiendra pas plus que le mien. »

2. La flûte qui dirigeait la cadence des rames.

Achille aux pieds légers, avec Agamemnon, jusqu'aux bords troyens du Simoïs.

Quittant les rivages d'Eubée, les Néréides apportaient au héros l'armure guerrière, forgée sur les enclumes d'or d'Héphæstos, à travers le Pélion et les retraites sacrées des vallons de l'Ossa [1], et les cimes que parcourent les Nymphes errantes, jusqu'aux lieux où un père, habile cavalier, élevait, pour la joie de la Grèce, le fils de la déesse marine Thétis, Achille aux pieds légers, le vaillant allié des Atrides.

J'ai entendu décrire à un Grec, revenu d'Ilion dans le port de Nauplie, les emblèmes sculptés sur l'orbe de ton bouclier glorieux, ô fils de Thétis, pour épouvanter les ennemis. Dans l'espace laissé par le bord circulaire, on voyait Persée planer sur la mer avec ses talonnières ailées, tenant la tête de la Gorgone [2], qu'il vient de trancher; et, près de lui, le messager de Zeus, Hermès, fils de Maia, dieu des bergers.

Au milieu du bouclier brillait le disque radieux du soleil traîné par ses chevaux ailés, et les chœurs célestes des astres, les Pléiades, les Hyades, dont la vue faisait fuir Hector. Sur son casque, orné de figures d'or, des sphinx tenaient dans leurs serres la proie que leur livraient leurs chants. Sur la cuirasse qui lui serrait les flancs, la lionne au souffle de feu [3] s'élançait, armée de ses griffes, en voyant le coursier de Pirène.

Sur sa lance meurtrière bondissaient les chevaux d'un quadrige, et derrière eux s'élevait une noire poussière. Quels intrépides guerriers! C'est leur chef qui a péri victime de ton adultère, ô fille perverse de Tyndare! Aussi les dieux t'enverront-ils à la mort. Un jour, oui, un jour, de ton cou frappé par le fer je verrai jaillir des flots de sang.

LE VIEILLARD. Où donc, où est la jeune fille, ma noble maîtresse, la fille du roi Agamemnon, que j'ai élevé, il y a bien longtemps? Qu'il est rude le chemin de cette maison!

1. C'était là que résidait le centaure Chiron, maître d'Achille.

2. Persée tue Méduse et lui tranche la tête avec la faux que lui prête Hermès.

3. La Chimère. Elle s'élance sur Pégase, qui avait fait jaillir la source de Pirène, à Corinthe, comme celle d'Hippocrène sur l'Hélicon.

qu'il est pénible à gravir pour un vieillard comme moi, chargé d'années! Mais, pour aller vers des amis, il me faut traîner jusqu'au bout mon dos courbé et mes genoux chancelants. O ma fille, car je te vois enfin près de ta maison, je t'apporte ce jeune agneau de mon troupeau, que j'ai soustrait à sa mère; ces gâteaux, ces fromages choisis sur la claie, et ce vieux trésor de Bacchos, qui ne manque pas de parfum : il y en a peu, mais assez pour rendre agréable, dans le mélange de la coupe, une plus faible liqueur. Que l'on porte ces présents à tes hôtes dans ta maison. Moi, je veux essuyer aux lambeaux de mes vêtements mes yeux mouillés de larmes.

ÉLECTRE. Vieillard, pourquoi ces pleurs? Est-ce qu'après longtemps le spectacle de mes maux a renouvelé ta douleur? Gémis-tu sur Oreste, condamné à un douloureux exil, ou sur mon père, que tu as jadis tenu dans tes bras et tendrement élevé, en vain, hélas! pour toi et pour ceux qui te sont chers?

LE VIEILLARD. Oui, en vain! Et pourtant je finissais par me résigner à ce malheur. Mais voici qu'en passant je me suis approché du tombeau d'Agamemnon. Me trouvant seul, je tombe à genoux, je pleure, je répands des libations, en ouvrant l'outre que j'apporte à tes hôtes, et je dépose sur la tombe des branches de myrte. Alors, sur le bûcher même, je vois une brebis noire immolée, du sang qui venait d'être versé, et les boucles fraîchement coupées d'une blonde chevelure. Surpris, ô ma fille, je me suis demandé qui avait osé s'approcher du tombeau. Ce ne pouvait être un habitant d'Argos. Serait-ce ton frère, venu en secret pour honorer le misérable tombeau de son père? Regarde ces cheveux, compare-les aux tiens, et vois si la boucle coupée est de la même couleur : ceux qui ont reçu le sang du même père ont d'ordinaire bien des traits de ressemblance [1].

ÉLECTRE. Vieillard, tu montres là peu de bon sens, si tu crois que mon frère, brave comme il est, eût caché son retour dans ce pays par crainte d'Egisthe. Et puis, comment nos cheveux se ressembleraient-ils? Les siens sont les cheveux d'un homme, ils se sont fortifiés aux nobles exercices de la palestre; les miens, des cheveux de femme, amollis par le peigne. Non, c'est impossible. D'ailleurs, vieillard,

1. Cf. les *Choéphores*, v. 164-235, dont cette scène n'est qu'une parodie.

bien des personnes peuvent avoir les mêmes cheveux sans être nées du même sang. Ce doit être ou bien quelque étranger qui, ému de pitié à la vue de ce tombeau, y a coupé une boucle de sa chevelure, ou un homme de ce pays, venu en cachette pendant la nuit.

LE VIEILLARD. Suis du moins sa trace, observe l'empreinte de sa chaussure, et vois si elle s'adapte à ton pied, mon enfant.

ÉLECTRE. Comment ses pas auraient-ils laissé leur empreinte sur un sol rocailleux? Et, quand cela serait, les pieds d'un homme et ceux d'une femme, fussent-ils frère et sœur, ne pourraient être semblables : celui de l'homme est plus grand.

LE VIEILLARD. Mais si ton frère était de retour ici, ne reconnaîtrais-tu pas la robe tissée par ta navette, qu'il portait lorsque je le dérobai à la mort.

ÉLECTRE. Ne sais-tu pas que j'étais bien jeune, lorsque Oreste partit de ce pays pour l'exil? Et même si j'avais pu lui tisser une robe, alors qu'il était enfant, comment la porterait-il encore aujourd'hui, à moins qu'elle n'eût grandi avec lui.

LE VIEILLARD. Où sont tes hôtes? Je veux les voir et les interroger sur ton frère.

ÉLECTRE. Les voilà qui sortent de la maison, et qui s'avancent d'un pas rapide.

LE VIEILLARD. Ils ont l'air noble; mais il ne faut pas s'y fier. Beaucoup paraissent nobles, et sont vils. Mais je n'en salue pas moins ces étrangers.

ORESTE. Salut, vieillard! Electre, est-il de tes amis, ce vieux reste d'homme?

ÉLECTRE. Etranger, c'est lui qui éleva mon père.

ORESTE. Que dis-tu? celui qui a dérobé ton frère à la mort?

ÉLECTRE. Oui, c'est lui qui l'a sauvé, si toutefois il vit encore.

ORESTE. Eh! qu'a-t-il à me regarder, comme on examine l'empreinte brillante d'une pièce d'argent? Mes traits lui rappellent-ils quelqu'un?

ÉLECTRE. Peut-être est-il heureux de voir en toi un homme de l'âge d'Oreste.

ORESTE. Un homme, du moins, qui lui est cher. Mais pourquoi tourne-t-il ainsi autour de moi?

ÉLECTRE. Moi aussi, étranger, j'en suis surprise.

LE VIEILLARD. Électre, ma noble fille, prie les dieux.

ÉLECTRE. Pour quelle faveur présente ou éloignée?

LE VIEILLARD. Prie-les de te donner en effet le cher trésor qu'ils te montrent.

ÉLECTRE. Soit! j'invoque les dieux. Mais que veux-tu dire, vieillard?

LE VIEILLARD. Regarde donc, ma fille, cet homme, le plus cher des mortels.

ÉLECTRE. Voilà longtemps que je me demande si tu as encore ton bon sens.

LE VIEILLARD. Quoi! je ne suis pas dans mon bon sens, quand je vois ton frère?

ÉLECTRE. Que veux-tu dire, ô vieillard, par ces mots inattendus?

LE VIEILLARD. Je dis que voilà Oreste, le fils d'Agamemnon.

ÉLECTRE. A quel signe le reconnais-tu, auquel je puisse croire.

LE VIEILLARD. A cette cicatrice d'une blessure qu'il se fit près du sourcil en tombant, un jour qu'il poursuivait avec toi un jeune chevreuil dans la maison de votre père.

ÉLECTRE. Que dis-tu? Oui, je vois la marque de sa chute.

LE VIEILLARD. Et tu hésites à te jeter dans les bras de ce frère chéri?

ÉLECTRE. Non, je n'hésite plus, vieillard : tes indices m'ont convaincue. O toi, que je revois enfin! je retrouve donc mon frère, quand je ne l'espérais plus!

ORESTE. Et moi aussi, je retrouve enfin ma sœur!

ÉLECTRE. Jamais je ne l'aurais cru.

ORESTE. Jamais non plus je ne l'aurais espéré.

ÉLECTRE. Est-ce bien toi?

ORESTE. Oui, ton unique vengeur, si toutefois je puis ramener le coup de filet que je prépare. Mais je suis plein de confiance; ou c'est à ne plus croire que les dieux existent, si, dans sa lutte avec l'injustice, la justice a le dessous.

LE CHŒUR. Tu es arrivé, tu es arrivé, ô jour si longtemps attendu! Tu brilles à nos yeux, tu montres à la cité, comme le signal lumineux de sa délivrance, l'infortuné qui revient enfin, après les courses errantes d'un si long exil loin du

foyer paternel. C'est un dieu, oui, un dieu qui nous ramène la victoire. Chère Électre, élève les mains, élève la voix au ciel : prie les dieux, prie-les que la fortune soit propice, oui, propice au retour de ton frère.

ORESTE. C'est bien. Je goûte la douceur de ces embrassements, et nous en jouirons plus tard encore. Mais toi, vieillard, qui es venu si fort à propos, dis-moi ce qu'il faut faire pour punir le meurtrier de mon père et ma mère qui s'est unie à lui par un mariage impie. Est-il encore dans Argos quelque ami qui me soit demeuré fidèle? ou bien sommes-nous ruinés sans espoir, comme l'est ma fortune? Avec qui agir? De nuit, ou de jour? Quel chemin prendre pour atteindre mes ennemis?

LE VIEILLARD. O mon fils, tu es malheureux, tu n'as plus d'amis. C'est un rare bonheur d'en trouver qui partagent avec nous également la bonne et la mauvaise fortune. Ruiné, comme tu l'es, de fond en comble, apprends de moi et sache bien que tu n'as pas même laissé le moindre espoir dans le cœur de tes amis : tu n'as rien à attendre que de ton bras et du sort pour recouvrer le palais et le royaume de ton père.

ORESTE. Que faire pour atteindre ce but?

LE VIEILLARD. Tuer le fils de Thyeste et ta mère.

ORESTE. C'est cette gloire que je viens chercher : mais comment la conquérir?

LE VIEILLARD. Dans l'enceinte de la ville, tu n'y réussiras pas.

ORESTE. Il est donc entouré de gardes et de lances?

LE VIEILLARD. Tu l'as dit : il te craint; tu troubles son sommeil.

ORESTE. Voilà qui est bien. Maintenant que faire? conseille-moi, vieillard.

LE VIEILLARD. Ecoute-moi donc. Il me vient une idée.

ORESTE. Puisses-tu me donner un bon conseil, et moi en profiter!

LE VIEILLARD. J'ai vu Egisthe, pendant que je me traînais jusqu'ici.

ORESTE. Voilà déjà une nouvelle qui me fait plaisir. Où l'as-tu vu?

LE VIEILLARD. Près de ces champs, dans les prés où paissent les chevaux.

ORESTE. Que faisait-il? Dans ma détresse je vois luire une espérance.

LE VIEILLARD. Il préparait, à ce qu'il m'a semblé, une fête en l'honneur des Nymphes.

ORESTE. Pour un enfant né ou un enfant à naître[1]?

LE VIEILLARD. Je ne sais qu'une chose, c'est qu'il se disposait à immoler des bœufs.

ORESTE. Combien d'hommes avait-il autour de lui? Ou bien était-il seul avec ses serviteurs?

LE VIEILLARD. Il n'y avait là pas un Argien ; mais seulement des étrangers.

ORESTE. En est-il un qui puisse me reconnaître, vieillard?

LE VIEILLARD. Ce sont des esclaves qui ne t'ont jamais vu.

ORESTE. Seront-ils pour nous, si nous l'emportons?

LE VIEILLARD. Oui, car tel est le caractère des esclaves, heureusement pour toi.

ORESTE. Comment approcher d'Egisthe?

LE VIEILLARD. Avance jusqu'à un endroit où il puisse te voir en immolant les victimes.

ORESTE. Ses champs s'étendent, à ce qu'il paraît, jusqu'à la route même.

LE VIEILLARD. Oui, en sorte que de là il pourra te voir, et t'inviter à prendre part au festin.

ORESTE. Il trouvera en moi un funeste convive, si les dieux le permettent.

LE VIEILLARD. Pour le reste, prends toi-même conseil des circonstances.

ORESTE. C'est fort bien dit. Et ma mère, où est-elle?

LE VIEILLARD. A Argos. Mais dès qu'il fera nuit, elle se rendra à la fête.

ORESTE. Pourquoi n'y est-elle pas venue plutôt avec son complice?

LE VIEILLARD. Elle craignait les reproches de la foule : elle est restée au palais.

ORESTE. Je comprends : elle se sait mal vue des citoyens d'Argos.

LE VIEILLARD. Tu l'as dit : on hait une femme impie.

ORESTE. Comment la tuerai-je en même temps que lui?

ÉLECTRE. C'est moi qui me charge du meurtre de ma mère.

ORESTE. Quant à l'autre, avec l'aide de la fortune, tout ira bien.

1. Les anciens attribuaient aux Nymphes une puissance nourricière et fécondante. Le père, en leur offrant un sacrifice, pouvait leur demander l'heureuse naissance d'un enfant, ou les en remercier.

ÉLECTRE. Il faut que cet homme nous serve tous les deux.

LE VIEILLARD. J'y consens. Mais quel moyen as-tu imaginé de faire périr ta mère?

ÉLECTRE. Vieillard, va trouver Clytemnestre, et dis-lui ceci :

LE VIEILLARD [1]. . . . .

ÉLECTRE. Annonce-lui que j'ai donné le jour à un fils.

LE VIEILLARD. Depuis longtemps, ou depuis peu?

ÉLECTRE. Depuis dix jours : c'est le moment où la mère se purifie [2].

LE VIEILLARD. Et comment est-ce le moyen de tuer ta mère?

ÉLECTRE. Elle viendra à la nouvelle de mon accouchement.

LE VIEILLARD. Pourquoi? tu crois donc qu'elle s'intéresse à toi, ma fille?

ÉLECTRE. Sans doute; et elle versera même des larmes sur l'indigne condition de mes enfants.

LE VIEILLARD. Peut-être. Mais où veux-tu en venir?

ÉLECTRE. Si elle entre dans ma maison, sa mort est certaine.

LE VIEILLARD. Je suppose qu'elle en ait franchi les portes : et après?

ÉLECTRE. Il ne me sera pas bien difficile alors de les changer pour elle en portes d'Hadès.

LE VIEILLARD. Puissé-je mourir, après avoir joui de ce spectacle!

ÉLECTRE. Avant tout, vieillard, conduis mon frère.

LE VIEILLARD. A l'endroit où Égisthe offre en ce moment aux dieux un sacrifice.

ÉLECTRE. Ensuite va trouver ma mère, et rapporte-lui mes paroles.

LE VIEILLARD. Si bien qu'elle croira les entendre de ta bouche.

ÉLECTRE. Oreste, voilà le moment d'agir : c'est à toi de frapper le premier coup.

ORESTE. Je suis prêt à marcher, si l'on me montre le chemin.

LE VIEILLARD. Et moi, je m'offre volontiers pour être ton guide.

1. Lacune.

2. C'était le dixième jour après les couches qu'avait lieu la « lustration » ou purification de la mère, et qu'on donnait solennellement un nom à l'enfant.

ORESTE. O Zeus, dieu de mes pères, fléau de mes ennemis, aie pitié de nous! notre sort est bien digne de pitié.

ÉLECTRE. Aie pitié de ceux qui sont nés de ton sang.

ORESTE. Hèra, qui règnes sur les autels de Mycènes, donne-nous la victoire, si notre cause est juste.

ÉLECTRE. Oui, accorde-nous de venger un père.

ORESTE. Et toi, mon père, précipité par un crime impie dans la demeure souterraine! — Terre souveraine, je tends vers toi mes mains suppliantes! — protège, ô mon père, protège ces enfants qui te sont chers!

ÉLECTRE. Viens, et amène à notre secours tous les morts, ceux qui ont avec toi renversé par leurs armes l'empire phrygien, et ceux qui haïssent d'exécrables assassins.

ORESTE. Entends-tu, victime infortunée de ma mère?

ÉLECTRE. Notre père entend nos prières, je le sais. Mais il est temps de partir. Frappe donc, je te le dis bien haut, frappe de près. Car, si tu es vaincu, si tu succombes, je suis morte, moi aussi : ne pense pas que je te survive! mais je me frapperai moi-même au cœur d'un glaive à deux tranchants. [Je vais rentrer, et le préparer. S'il nous arrive de toi une bonne nouvelle, toute la maison retentira de cris de joie; si tu meurs, d'autres cris se feront entendre. Voilà ce que j'avais à te dire.

ORESTE. J'ai compris.

ÉLECTRE. Et maintenant il faut que tu sois un homme.] — Vous, femmes, ne manquez pas de m'avertir, aussitôt que sera engagée la lutte furieuse. Je serai attentive, une épée à la main, et prête à me frapper : car, si mes ennemis l'emportent, non, je n'attendrai pas leur vengeance, je ne me livrerai pas vivante à leurs outrages.

LE CHŒUR. Les antiques légendes racontent encore que jadis, dans les montagnes d'Argos, un agneau d'or à la riche toison, à peine mis au monde par sa tendre mère, fut salué par les danses de Pan, protecteur des campagnes, et par les plus doux chants de sa flûte de roseaux. Et, debout sur les degrés de pierre [1], le héraut s'écria : « A l'agora, Mycéniens!

1. Ce qu'on appelait « la pierre du héraut », du haut de laquelle le crieur public faisait ses proclamations.

courez à l'agora! Venez voir l'effrayant prodige envoyé par les dieux à nos fortunés souverains! » Et le palais des Atrides était en fête.

Les temples enrichis d'or étaient ouverts. Par toute la ville la flamme brillait sur les autels des Argiens. La flûte de lotos, servante des Muses, répétait ses plus beaux airs; et d'aimables chants se faisaient entendre en l'honneur de l'agneau d'or [1]... Car Thyeste avait séduit l'épouse chérie d'Atrée par un amour adultère, et emporté dans son palais l'agneau merveilleux. Il retourne ensuite à l'assemblée, et s'écrie qu'il possède chez lui le bélier à la toison d'or.

C'est alors, oui, alors que Zeus changea la route lumineuse des astres, et le brillant lever du soleil, et la face radieuse de l'aurore [2]. C'est depuis ce jour que le Soleil dirige vers le midi son char brûlant d'un feu divin; que les nuées humides courent vers l'Ourse ; et que les plaines d'Ammon [3] languissent de sécheresse, sans connaître la rosée ni les pluies fécondes de Zeus.

Voilà ce qu'on dit; mais j'ai peine à le croire. Comment le soleil aux rayons d'or aurait-il, pour notre malheur, détourné son char enflammé et changé sa route, parce qu'un homme a été coupable? Ces fables, en effrayant les mortels, profitent au culte des dieux. Et c'est au mépris d'un tel souvenir que tu as égorgé ton mari, ô sœur de frères illustres [4]!

Silence! chères compagnes, entendez-vous ce bruit? ou suis-je le jouet d'une illusion? Ne dirait-on pas le tonnerre souterrain de Zeus? Ecoutez! il n'y a pas à s'y tromper : ce sont des cris qui s'élèvent dans les airs. Electre, ma maîtresse, sors de ta demeure.

ÉLECTRE. Mes amies, qu'y a-t-il? où en sommes-nous du combat?

LE CHŒUR. Je ne sais rien, sinon que j'entends des cris de mort.

ÉLECTRE. Moi aussi, mais de loin : je les entends cependant.

1. Suivent deux mots inintelligibles.
2. Euripide omet ici à dessein la légende du festin d'Atrée. Il s'en tient à la tradition astronomique, que rappelle aussi Platon dans son *Politique*.
3. Il s'agit de la Libye, qui aurait été, avant les Atrides, arrosée et fertile.
4. Clytemnestre, sœur de Castor et de Pollux.

LE CHŒUR. Oui, la voix nous arrive lointaine, mais distincte.

ÉLECTRE. Est-ce un étranger qui gémit ainsi, ou quelqu'un de mes amis?

LE CHŒUR. Je l'ignore : ce ne sont que des clameurs confuses.

ÉLECTRE. C'est le signal de la mort que tu me donnes là. Que tardons-nous?

LE CHŒUR. Attends que tu aies plus clairement appris ton sort.

ÉLECTRE. A quoi bon? nous sommes vaincus. Où sont, en effet, les messagers?

LE CHŒUR. Il en viendra. Tuer un roi n'est pas si facile!

UN MESSAGER. Victoire! jeunes Mycéniennes, Oreste est vainqueur : je l'annonce à tous ses amis. Le meurtrier d'Agamemnon, Egisthe, est couché sur le sol. Rendez grâces aux dieux!

ÉLECTRE. Qui es-tu? Comment m'assurer que tu dis vrai?

LE MESSAGER. Tu ne vois donc pas que je suis le serviteur de ton frère?

ÉLECTRE. O cher messager! c'est la frayeur qui m'avait empêchée de te reconnaître. Je te reconnais maintenant. Que dis-tu? Il est bien mort, l'odieux meurtrier de mon père?

LE MESSAGER. Il est mort : je te le répète, ainsi que tu le désires.

ELECTRE. O dieux! et toi, Justice qui vois tout, tu es enfin venue! Comment Oreste a-t-il combiné notre vengeance et tué le fils de Thyeste? Je veux le savoir.

LE MESSAGER. Au sortir de cette maison, nous avons suivi la grande route à deux ornières, et nous sommes arrivés à l'endroit où se trouvait l'illustre roi de Mycènes. Il se promenait dans ses jardins bien arrosés, et cueillait de tendres rameaux de myrte pour s'en faire une couronne. A notre vue, il s'écrie : « Salut, étrangers! qui êtes-vous? d'où venez-vous! et où allez-vous? » Oreste lui répond : « Nous sommes Thessaliens, et nous allons sur les bords de l'Alphée [1] sacrifier à Zeus d'Olympie. » — « Eh bien! reprend Egisthe, il faut qu'aujourd'hui vous preniez place auprès de nous à notre pieux festin. J'offre un sacrifice aux Nymphes : demain vous

1. L'Alphée, auj. *Roufia*, en Elide, arrose la plaine d'Olympie.

vous lèverez dès l'aurore, et vous regagnerez le temps perdu. Mais entrons dans ma demeure, — en disant ces mots, il nous prenait la main et nous conduisait, — vous n'avez pas le droit de refuser. » Dès que nous sommes entrés, il s'écrie : « Qu'on apporte au plus vite des bains pour nos hôtes, afin qu'ils puissent s'approcher de l'autel et des eaux lustrales. » — « Nous venons de nous purifier, répond Oreste, dans les eaux claires du fleuve. Mais, s'il est permis à des étrangers de prendre part aux sacrifices des citoyens, Egisthe, nous sommes prêts : nous ne refusons pas cet honneur, ô prince. » Ils laissent donc ce sujet d'entretien ; et les esclaves, déposant leurs lances, qui devaient protéger le maître, mettent tous la main à l'ouvrage. Les uns vont chercher le vase du sacrifice, les autres apportent les corbeilles; d'autres allument le feu, et dressent les bassins autour du foyer : toute la maison est en rumeur. Le mari de ta mère prend l'orge sacrée et la répand sur l'autel, en prononçant ces mots : « Nymphes des rochers, puissé-je souvent encore vous offrir un pareil sacrifice avec l'épouse qui habite ma maison, la fille de Tyndare! Accordez-nous la durée de notre bonheur et le malheur de nos ennemis! » C'est Oreste et toi qu'il désignait ainsi. De son côté, mon maître formait des vœux contraires, et souhaitait à voix basse de rentrer en possession de la maison paternelle. Alors Egisthe prend dans la corbeille le couteau droit, coupe quelques poils de la génisse, et de sa main droite les jette dans le feu sacré ; puis, il frappe la victime, pendant que de leurs bras vigoureux les serviteurs la soulèvent par les épaules; et, se tournant vers ton frère, il lui dit : « Un des talents les plus estimés des Thessaliens est, paraît-il, celui de dépecer habilement un taureau, et de dompter les chevaux : prends ce fer, étranger, et montre-nous que la réputation des Thessaliens est méritée. » Oreste saisit un couteau dorien bien forgé, et, rejetant de ses épaules le riche manteau que retient une agrafe, il écarte les serviteurs d'Egisthe : il ne veut que Pylade pour l'aider au sacrifice. Il saisit alors la victime par le pied, et, le bras en avant, il met à nu les chairs blanches. Il la dépouille de sa peau en moins de temps qu'il n'en faut à un coureur pour arriver au terme du double diaule [1]; ensuite, il ouvre les entrailles. Egisthe

1. Le *diaule* simple consistait à parcourir deux fois le stade, en allant et en revenant; le *double diaule* était donc le parcours de deux doubles stades.

en prend les parties sacrées, et les observe. Or un des lobes y manquait ; de plus les portes du foie et la vésicule regorgeant de fiel annonçaient un prochain malheur à celui qui les interrogeait. Son visage s'assombrit : « Pourquoi cette tristesse ? » lui demande mon maître. — « Etranger, je redoute quelque piège du dehors. Il y a un homme qui me poursuit d'une haine implacable, et qui est l'ennemi de ma maison : c'est le fils d'Agamemnon. » — « Quoi ! répond Oreste, tu crains les embûches d'un exilé, toi qui règnes sur cette ville ? Prenons maintenant les parties de la victime qui doivent servir au repas sacré : qu'on me donne, au lieu de la lame dorienne, un couteau thessalien [1], pour fendre la poitrine de la génisse. » Il saisit l'arme, et frappe. Egisthe prend les viscères et les examine en les triant avec soin. Tandis qu'il baisse la tête, ton frère, se dressant sur la pointe des pieds, le frappe aux vertèbres, et lui brise les jointures du dos. Egisthe tombe, et, palpitant de tout son corps, se débat en une douloureuse agonie. A cette vue, les serviteurs se précipitent sur leurs lances : ils sont nombreux, et n'ont que deux adversaires. Mais Pylade et Oreste leur tiennent tête avec courage, en brandissant leurs armes menaçantes ; et ton frère s'écrie : « Je ne suis pas venu ici en ennemi de cette ville ni de mes serviteurs, mais pour me venger du meurtrier de mon père : je suis le malheureux Oreste. Ne me tuez pas, vieux serviteurs d'Agamemnon. » A peine ont-ils entendu ces mots, qu'ils retiennent leurs lances : Oreste est reconnu par un vieillard, l'un des plus anciens esclaves de la maison. Aussitôt ils couronnent ton frère, avec des transports de joie et des cris d'allégresse. Il vient lui-même te montrer, non pas la tête de Méduse, mais cet Egisthe que tu hais. Le sang du meurtrier paye aujourd'hui avec usure le sang de sa victime.

LE CHŒUR. Mêle tes pas à nos danses, ô chère maîtresse, légère et gracieuse comme le faon qui bondit dans les airs. Ton frère est vainqueur : il n'aurait pas conquis une plus glorieuse couronne sur les bords de l'Alphée. Allons ! accompagne nos danses d'un chant triomphal.

ÉLECTRE. O lumière ! ô quadrige étincelant du soleil ! ô

1. « Lame recourbée comme une faux, » dit Quinte Curce.

terre ! ô nuit, qui jusqu'à ce jour voilais mes yeux ! Maintenant mes regards se promènent librement dans l'espace, puisque le meurtrier de mon père, Egisthe, n'est plus. Allons, mes amies! je vais prendre, pour en orner la chevelure de mon frère, toutes les parures que je possède et que renferme ma maison : je veux couronner le vainqueur.

LE CHŒUR. Oui, va chercher de quoi parer sa tête, tandis que s'avancera en cadence notre chœur cher aux Muses. Ce pays va donc retrouver ses chers anciens rois : l'injuste usurpateur est justement abattu. Que le son des flûtes accompagne donc nos danses joyeuses !

ÉLECTRE. Illustre vainqueur, Oreste, digne fils d'un père qui a remporté la victoire sous les murs d'Ilion, reçois ce diadème pour en ceindre les boucles de ta chevelure. Car ce n'est pas des vaines courses et luttes du stade que tu reviens à ma demeure : mais tu as immolé Egisthe, notre ennemi, l'assassin de notre père. Et toi, son fidèle compagnon d'armes, toi qu'a élevé le plus pieux des hommes [1], Pylade, reçois aussi de ma main une couronne : car tu as partagé avec lui les périls de ce combat. Puissé-je vous voir l'un et l'autre toujours heureux !

ORESTE. Electre, c'est aux dieux qu'il faut d'abord rendre grâces de cet heureux événement; loue-moi ensuite, si tu veux : je n'ai été que l'instrument des dieux et de la fortune. Oui, je reviens après avoir tué Egisthe : ce ne sont pas de vaines paroles, c'est la réalité. Et pour le bien prouver à tous, pour qu'ils n'en croient que leurs yeux, je t'apporte le mort lui-même. Livre-le, si tu veux, à la dent des bêtes sauvages; ou que, lié et suspendu à un pieu, il serve de pâture aux oiseaux, enfants de l'air : car il est maintenant ton esclave celui qui s'appelait ton maître.

ÉLECTRE. Je rougis de ma pensée, et cependant je voudrais la dire.

ORESTE. Quoi donc? parle, tu n'as rien à craindre.

ÉLECTRE. J'hésite à outrager les morts : ce serait me rendre odieuse.

ORESTE. Il n'est personne qui puisse t'en faire un reproche.

1. Son père Strophios.

ÉLECTRE. Notre cité est d'humeur chagrine, et portée au blâme.

ORESTE. Parle, ma sœur, comme bon te semble : nous avons voué à cet homme une haine irréconciliable.

ÉLECTRE. Eh bien, soit! Par quel outrage commencer, par quel outrage finir? lequel placerai-je au milieu de mon discours? Dans mes veilles matinales je ne cessais de me répéter tout ce que je voulais te dire en face, si j'étais délivrée de mes anciennes frayeurs : je le suis enfin. Il faut que je m'acquitte avec toi, et que tu entendes aujourd'hui les outrages dont je voulais t'accabler vivant. Tu m'as perdue : tu nous a rendus, mon frère et moi, orphelins d'un père chéri, sans avoir reçu de nous aucune offense. De ma mère tu as fait honteusement ta femme, et tu as égorgé son mari, le chef de l'armée grecque, toi qui n'avais pas mis le pied en Phrygie. Tu as poussé la folie jusqu'à te flatter que ma mère ne te serait pas infidèle, quand tu ne l'épousais qu'après avoir souillé la couche de mon père. Il est à plaindre, qu'il le sache bien, celui qui corrompt une femme par un amour adultère, et se voit plus tard forcé de l'épouser, s'il espère que, sans pudeur avec un premier mari, elle sera chaste avec lui-même. Tu croyais vivre heureux, et tu menais dans ton palais la vie la plus misérable : car tu savais que tu avais fait un mariage impie, et ma mère, qu'elle avait en toi un mari infâme. Aussi pervers l'un que l'autre, vous avez tous les deux recueilli le fruit, elle de tes crimes, et toi des siens. Toujours tu entendais dire aux Argiens : « Voilà le mari de cette femme, » et jamais « Voilà la femme de ce mari. » Il est honteux que ce soit la femme, et non l'homme, qui commande dans la maison; et je ne puis souffrir que des enfants en viennent à être appelés dans la ville, non pas du nom de leur père, mais du nom de leur mère. Faites-vous un mariage brillant et supérieur à votre condition, on ne tient nul compte de l'homme, il n'est question que de la femme. Ce qui a surtout trompé ton ignorance, c'est que tu te flattais d'être quelqu'un, grâce à tes richesses. Mais les richesses ne sont rien pour nous qu'une possession éphémère. C'est l'âme qui est une force durable, et non pas l'or. L'âme résiste au malheur, elle tient bon ; la fortune, fruit de l'injustice et compagne de la perversité, s'envole loin des palais, après un moment de florissante splendeur. Quant à ta conduite avec les femmes, je n'en dis rien, car il ne sied pas à

une jeune fille d'en parler. Mais je me ferai comprendre à demi-mot : tu les insultais, fort de ton pouvoir royal, et fier de ta beauté. Puissé-je, moi, épouser un homme qui ait, non les traits d'une jeune fille, mais le cœur d'un homme! Ces caractères aiment les travaux d'Arès, tandis que ces beautés ne servent qu'à orner les chœurs. Meurs donc! Te voilà enfin convaincu de ton aveuglement : tu as subi la peine de tes crimes. Ainsi, parce qu'un scélérat a bien accompli la première partie de sa course, qu'il ne se flatte pas d'avoir vaincu la justice, avant d'avoir touché le but et achevé sa carrière.

LE CHŒUR. Horribles ont été ses forfaits, horrible est votre vengeance. Redoutable puissance de la Justice!

ORESTE. Assez! Esclaves, emportez ce corps dans la maison, et cachez-le dans un endroit obscur, pour que ma mère, à son arrivée, ne voie pas le cadavre, avant d'être frappée à son tour.

ÉLECTRE. Arrête... Changeons de discours.

ORESTE. Que vois-tu donc? des secours envoyés de Mycènes?

ÉLECTRE. Non, c'est ma mère, celle à qui je dois le jour.

ORESTE. La voilà, en effet, étalant le faste de son char et de sa parure.

ÉLECTRE. Elle vient fort à propos se jeter dans nos filets.

ORESTE. Que faire? égorgerons-nous notre mère?

ÉLECTRE. Est-ce que par hasard, à sa vue, tu te sens pris de pitié?

ORESTE. Hélas! comment tuer celle qui m'a nourri, qui m'a enfanté?

ÉLECTRE. Comme elle a tué ton père et le mien.

ORESTE. Apollon, quel oracle insensé tu m'as fait entendre!...

ÉLECTRE. Si Apollon est insensé, qui donc est sage?

ORESTE... Quand tu m'as ordonné le plus abominable des crimes, le meurtre de ma mère!

ÉLECTRE. Que crains-tu? tu venges ton père.

ORESTE. J'avais les mains pures : je vais être accusé de parricide.

ÉLECTRE. Mais, si tu ne venges pas ton père, tu seras impie.

ORESTE. Poursuivi par le courroux de ma mère, j'expierai sa mort.

ÉLECTRE. C'est un dieu qui te punira, si tu refuses à ton père la vengeance qui lui est due.

ORESTE. N'est-ce pas un mauvais génie, sous les traits d'un dieu, qui m'a donné cet ordre ?

ÉLECTRE. Assis sur le trépied sacré ? Non, je ne le crois pas.

ORESTE. Mais je ne puis croire non plus qu'un tel oracle soit juste.

ÉLECTRE. Ne va pas faiblir et tomber dans la lâcheté. Pourquoi ne lui tendrais-tu pas le même piège qui t'a servi à surprendre son infâme mari, et à le tuer ?

ORESTE. Entrons. Ce que j'entreprends est terrible, terrible ce que je vais faire. Si telle est la volonté des dieux, qu'il en soit ainsi ! Lutte cruelle, où je suis entraîné malgré moi !

LE CHŒUR. Salut, reine du pays d'Argos, fille de Tyndare, et sœur de ces deux vaillants héros, fils de Zeus, placés au rang des astres, habitants de l'éther enflammé, dieux protecteurs des mortels qui errent sur les flots ! Salut ! Je te révère à l'égal des immortels pour ton opulence et ta prospérité sans pareille. C'est le moment de rendre hommage à ta fortune. Salut, ô reine !

CLYTEMNESTRE. Troyennes, descendez du char, et donnez-moi la main pour que j'en puisse sortir à mon tour. Les temples des dieux sont ornés des dépouilles de la Phrygie ; et moi, pour ma part, j'ai reçu ces captives, choisies entre toutes les Troyennes, en échange de la fille que j'ai perdue : mince butin, que je suis pourtant heureuse de posséder dans mon palais.

ÉLECTRE. N'est-ce pas à moi, qui suis esclave comme elles, chassée de la maison paternelle et reléguée dans cette pauvre demeure, n'est-ce pas à moi, ma mère, de prendre ta main fortunée?

CLYTEMNESTRE. Ces esclaves sont là : je te dispense de cette peine.

ÉLECTRE. Et pourquoi? je suis une captive, bannie par toi de mon palais. Mon palais pris, j'ai été prise, comme ces femmes : je suis aussi orpheline de mon père, abandonnée.

CLYTEMNESTRE. Ne t'en prends qu'aux desseins coupables

tramés par ton père contre ceux qui auraient le moins dû en être victimes. Je parlerai, bien qu'à la parole d'une femme dont la réputation est atteinte s'attache une certaine malveillance, injuste, selon moi : car on ne devrait rien juger que sur les faits, et ne haïr que ce qui est digne de haine; sinon, pourquoi haïr? Tyndare m'a donnée à ton père : ce n'était pas sans doute pour ma mort ni pour celle des enfants que je mettrais au monde. Or cet homme, sous prétexte de marier ma fille à Achille, l'a emmenée loin du palais au rivage d'Aulis, où les vaisseaux des Grecs étaient rassemblés : là, étendant Iphigénie sur l'autel, il l'a moissonnée dans sa fleur. S'il l'eût fait pour prévenir la ruine de sa patrie, dans l'intérêt de sa maison, pour le salut de ses autres enfants; s'il avait voulu racheter plusieurs vies par le sacrifice d'une seule, j'aurais pu le lui pardonner. Mais c'est parce qu'Hélène était sans pudeur, parce que celui qui l'a prise pour femme n'a pas su châtier sa perfidie, c'est pour cela que ma fille a été immolée. Et pourtant ce forfait et cet outrage ne m'auraient pas exaspérée; je n'aurais pas tué Agamemnon : mais il m'est revenu avec une Ménade possédée du délire prophétique [1], et il l'a fait entrer dans son lit; en sorte qu'il avait en même temps deux femmes sous le même toit. Les femmes sont esclaves de leurs sens, je ne le nie pas : si le mari oublie qu'elles ont cette faiblesse, s'il dédaigne le lit conjugal, elles veulent suivre son exemple, et cherchent ailleurs un amant. Et c'est contre nous qu'ensuite éclatent les reproches, tandis que le vrai coupable, l'homme, est exempt de blâme. Si Ménélas avait été furtivement enlevé de son palais, m'aurait-il donc fallu tuer Oreste pour sauver l'époux de ma sœur? Ton père eût-il souffert cet outrage? Ainsi je n'aurais pas dû le tuer pour le punir du supplice de ma fille, et il aurait eu le droit de me faire expier la mort de son fils? Je l'ai tué, j'ai pris la seule voie qui me fût ouverte, en m'adressant à ses ennemis : lequel des amis de ton père eût voulu s'associer à ma vengeance? Parle maintenant, si tu veux, réponds en toute liberté, et prouve-moi que ton père n'avait pas mérité la mort.

LE CHŒUR. Tu viens de plaider ta cause, mais c'est une cause honteuse : une femme doit en tout céder à son mari,

1. Cassandre.

pour peu qu'elle ait de bon sens. Quant à celle qui ne pense pas ainsi, elle n'entre même plus, dans mes discours, en ligne de compte.

ÉLECTRE. Ma mère, souviens-toi de tes dernières paroles : tu m'as permis de te parler avec franchise.

CLYTEMNESTRE. Je te le permets encore, ma fille, et ne m'en dédis pas.

ÉLECTRE. Mais si je te parle durement, tu ne me traiteras pas de même?

CLYTEMNESTRE. Non; quels que soient tes sentiments à mon égard, il me plaît de te les entendre exprimer.

ÉLECTRE. Je vais donc te répondre, et voici par quel exorde je commence : plût aux dieux, ô ma mère, que ton esprit eût conçu de meilleures pensées! On admire avec raison la beauté d'Hélène et la tienne : mais, nées l'une et l'autre du même sang, vous êtes également insensées et indignes de Castor. Hélène suit son ravisseur, et court volontairement à sa perte; toi, tu fais périr l'homme le plus illustre de la Grèce, sous prétexte de venger sur ton mari la mort de ta fille. Mais personne ne te connaît aussi bien que moi. Avant même que le sacrifice de ta fille fût décidé, et quand ton mari venait à peine de quitter le palais, tu étais déjà devant un miroir occupée à arranger les boucles de ta chevelure blonde. Or celle qui, en l'absence de son mari, se pare pour être belle, doit être rayée du nombre des honnêtes femmes. Quel besoin aurait-elle en effet d'étaler au dehors sa beauté, si elle ne cherchait pas à mal faire? Et puis, je le sais, seule de toutes les Grecques, les succès des Troyens te comblaient de joie; leurs revers voilaient tes yeux de tristesse : tu n'étais pas pressée de voir Agamemnon revenir de Troie. Et cependant il t'était facile de rester sage : tu avais pour mari un homme qui valait bien Egisthe, celui que la Grèce avait choisi pour commander son armée; et, après les fautes de ta sœur Hélène, tu pouvais acquérir la plus flatteuse renommée : car le spectacle du vice est pour les honnêtes gens une utile leçon. Si, comme tu le dis, mon père a tué ta fille, quel mal t'avons-nous fait, mon frère et moi? Pourquoi, après avoir fait périr ton mari, ne nous as-tu pas vendu le palais de nos pères, au lieu de livrer à tes amours le bien d'autrui, et d'acheter à ce prix un autre mariage? Ce nouveau mari, que n'est-il en exil pour expier l'exil de ton fils? Que n'a-t-il péri pour expier ma mort, mort deux fois plus

cruelle que celle de ma sœur, puisqu'il m'a tuée vivante? Si le meurtre doit être la réparation et le châtiment du meurtre, il faut donc que nous te donnions la mort, ton fils Oreste et moi, pour venger notre père. Si sa mort était juste, la tienne l'est aussi. Bien fou qui épouse une femme perverse pour son or ou sa naissance : ces grandeurs ne valent pas une modeste fortune dans une maison chaste.

LE CHŒUR. Les mariages ne sont que hasard : de ceux qu'on voit prendre femme, les uns ont la main heureuse, les autres tombent mal.

CLYTEMNESTRE. Tu étais naturellement portée à toujours aimer ton père. On peut même affirmer que les uns sont attachés à leur père, et que les autres aiment mieux leur mère. Je ne t'en veux pas, ma fille : car moi-même je ne m'applaudis pas tant de ma conduite. Hélas! qu'ai-je fait, malheureuse? pourquoi ai-je excité contre toi, plus que je ne l'aurais dû, la colère d'Egisthe?

ÉLECTRE. Il est bien tard pour gémir, quand le mal est sans remède. Mon père est mort : mais ton fils, qui vit errant loin de ce pays, comment ne le rappelles-tu pas?

CLYTEMNESTRE. Je le crains. C'est mon intérêt, non le sien, que je considère : [on le dit irrité du meurtre de son père].

ÉLECTRE. Pourquoi entretiens-tu chez ton mari la haine farouche qu'il nourrit contre moi?

CLYTEMNESTRE. Tel est son caractère. Mais toi-même rien ne peut te fléchir.

ÉLECTRE. C'est que je souffre. Mais ma colère s'apaisera.

CLYTEMNESTRE. Lui aussi désormais sera moins dur envers toi.

ÉLECTRE. Que manque-t-il à son orgueil? Il habite dans ma maison.

CLYTEMNESTRE. Tu vois! voilà que tu rallumes de nouvelles querelles.

ÉLECTRE. Je me tais. Je le crains autant que je dois le craindre.

CLYTEMNESTRE. Laisse là ces discours. Pourquoi, ma fille, m'as-tu appelée?

ÉLECTRE. Tu as appris, je suppose, que je suis devenue mère. C'est pourquoi offre aux dieux en mon nom (car je ne connais pas cette cérémonie) le sacrifice d'usage pour la dixième lune de mon fils. Je suis sans expérience : je n'ai pas encore eu d'enfant.

CLYTEMNESTRE. Ce soin appartient à une autre femme, à celle qui t'a délivrée.

ÉLECTRE. Je me suis délivrée moi-même : j'ai mis au monde l'enfant sans être aidée de personne.

CLYTEMNESTRE. Se peut-il que tu habites une maison si éloignée de tout voisinage ami?

ÉLECTRE. Personne ne recherche l'amitié du pauvre.

CLYTEMNESTRE. Est-il possible qu'à peine relevée de couches, tu restes ainsi privée de bains et misérablement vêtue? Eh bien, je vais célébrer par un sacrifice le dixième jour accompli de la naissance de ton enfant. Quand je t'aurai rendu ce service, j'irai aux champs, où mon mari sacrifie aux Nymphes. Esclaves, emmenez ces chevaux, et placez-les devant le râtelier : quand vous jugerez que le sacrifice doit être terminé, revenez ici, car il me faut aussi complaire à mon mari.

ÉLECTRE. Entre dans ma pauvre demeure, et prends garde que ces murs enfumés ne noircissent tes vêtements. Tu vas offrir aux dieux la victime qui leur est due [1]. — La corbeille est prête, et le couteau aiguisé; il a déjà frappé le taureau près de qui tu tomberas immolée. Tu seras unie, même chez Hadès, à l'époux dont tu partageais la couche sur la terre. C'est ainsi que je m'acquitterai envers toi, et que tu me payeras la mort de mon père.

LE CHŒUR. Le crime est puni à son tour. Le vent qui soufflait sur cette maison a tourné. Naguère c'était mon roi qui périssait dans un bain; et les murs et les voûtes de pierre du palais retentirent de ces paroles : « Misérable femme, quoi! tu vas me tuer, quand je reviens après dix ans dans ma chère patrie! »

Mais un retour de justice vengeresse attire dans ce piège la femme adultère, qui, recevant après une longue absence son malheureux époux de retour au palais et dans l'enceinte des hautes murailles bâties par les Cyclopes, le tua elle-même d'un fer acéré, d'une hache qu'elle tenait à la main : meurtre impie, quelque malheur qu'elle eût à venger! [2]

Pareille à une lionne des montagnes qui en habite les épaisses forêts de chênes, elle a accompli ce forfait.

1. Clytemnestre entre dans la maison.
2. Allusion au sacrifice d'Iphigénie.

CLYTEMNESTRE. Mes enfants, au nom des dieux, ne tuez pas votre mère!

LE CHŒUR. Entends-tu crier dans la maison?

CLYTEMNESTRE. Ah! à moi! à moi!

LE CHŒUR. J'ai pitié, moi aussi, de cette mère égorgée par ses enfants.

Oui, les dieux dispensent la justice, quand l'heure en est venue. Ton sort est cruel, mais tu as commis sur ton époux, malheureuse, un abominable attentat.

Les voilà! ils sortent de la maison tout couverts du sang de leur mère, qu'ils viennent de répandre; et ils portent comme un trophée cette marque de l'horrible sacrifice. Non, il n'y a pas, il n'y a jamais eu de maison plus déplorable que celle des petits-fils de Tantale.

ORESTE. O Terre! ô Zeus, à qui rien n'échappe de ce que font les mortels! voyez ces œuvres de meurtre et de sacrilège, ces deux cadavres[1] couchés sur le sol, victimes égorgées par ma main, en retour des maux que j'ai soufferts.

ÉLECTRE. O trop lamentable malheur! et c'est moi, frère, qui en suis la cause! Infortunée, j'étais enflammée de haine contre ma mère, contre celle qui m'a donné le jour.

LE CHŒUR. Quel sort, quel triste sort est le tien, ô mère qui, après avoir enfanté, as souffert de la main de tes enfants ce traitement horrible, lamentable, sans nom! Mais tu as justement expié le meurtre de leur père.

ORESTE. Apollon, ton oracle m'a ordonné ce châtiment. Tu m'as fait accomplir au grand jour une expiation douloureuse que le jour ne devait pas éclairer; tu m'as imposé une tâche sanglante, qui me fera bannir de ce pays. Quelle autre ville irai-je habiter? Quel hôte, quel homme pieux voudra regarder un fils souillé du sang de sa mère?

ÉLECTRE. Hélas! hélas! Et moi, où irai-je? à quel chœur de danse, à quelle fête d'hyménée serai-je admise? Quel époux me recevra dans la couche nuptiale?

LE CHŒUR. Ton cœur change, il change au souffle d'un nouveau vent. Tu n'as plus que de pieuses pensées, tu en

1. Ils apparaissent au fond du théâtre sur l'*eccyclème*, une petite estrade qui reposait sur des roues, et que l'on roulait par une des portes ouvertes du mur du fond, pour figurer l'intérieur du palais.

avais tout à l'heure de moins pure. Chère maîtresse, qu'as-tu fait faire à ton frère, malgré lui!

ORESTE. As-tu vu l'infortunée écarter ses vêtements et découvrir son sein, quand j'allais la frapper? Hélas! elle se traînait misérablement sur ses genoux : et moi, je sentais mon cœur se fondre.

LE CHŒUR. Je le crois sans peine, tu as bien souffert, quand tu as entendu les cris douloureux de ta mère, de celle qui t'a enfanté.

ORESTE. Elle s'écriait, en portant la main à mon menton : « Mon fils, je t'en supplie! » Elle se suspendait à mon cou : et le fer s'échappait de ma main.

LE CHŒUR. Malheureuse! Et comment as-tu pu soutenir la vue de ta mère égorgée, expirante?

ORESTE. C'est en me voilant les yeux de mon manteau que j'ai commencé le sacrifice et plongé le fer dans le cou de ma mère.

ÉLECTRE. Moi, j'excitais ton courage; et ma main, avec la tienne, a touché le glaive.

LE CHŒUR. Tu as accompli le plus horrible des forfaits.

ORESTE. Prends et enveloppe de ces vêtements le corps de notre mère; aide-moi à fermer ses plaies sanglantes. Ainsi donc, ô ma mère, tu as enfanté tes propres meurtriers!

ÉLECTRE. Oui, nous te couvrons de ces voiles, ô toi qui nous es à la fois chère et odieuse!

LE CHŒUR. Voilà le couronnement des terribles malheurs de cette maison. — Mais que vois-je apparaître sur le faîte du palais? des génies ou des dieux célestes? car les mortels ne prennent pas ce chemin. Pourquoi viennent-ils ainsi se montrer à nos regards?

LES DIOSCURES. Fils d'Agamemnon, écoute! Ce sont les deux frères de ta mère, les Dioscures, qui te parlent : tu vois Castor et Pollux. Nous venons d'apaiser une tempête redoutable aux navigateurs; et nous arrivons à Argos, car nous avons vu le meurtre de ta mère, notre sœur. Son châtiment est juste, ton action ne l'est pas; et Apollon, oui, Apollon..... Mais il est mon souverain, je me tais : s'il est sage, son oracle a manqué de sagesse. Il faut se résigner à ce qui est accompli. Maintenant il te reste à obéir au

Destin et à Zeus, qui ont décidé de ton sort. Donne Électre pour femme à Pylade, qui l'emmènera dans sa maison. Toi, quitte Argos : tu ne peux plus habiter cette ville après avoir tué ta mère. Les redoutables Furies, ces déesses aux yeux de chien, te feront errer et courir en bonds furieux. Arrivé à Athènes, embrasse la sainte image de Pallas : elle arrêtera les Furies acharnées à ta poursuite, et te défendra contre leurs funestes serpents, en étendant au-dessus de toi son égide à la tête de Gorgone. Il y a dans cette ville une colline qui porte le nom d'Arès [1], où les dieux siégèrent une première fois pour juger le meurtre commis par Arès, lorsque ce dieu cruel, irrité de la violence impie faite à sa fille, tua Halirrhothios, fils du roi de la mer. Les arrêts de ce tribunal sont saints, infaillibles, bien que rendus maintenant par des mortels. C'est là que, toi aussi, tu dois subir le jugement du meurtre que tu as commis. Grâce au partage égal des suffrages, tu échapperas à la sentence de mort : car Loxias se chargera de ton crime, puisque c'est lui qui t'a ordonné de tuer ta mère. Cet exemple fera loi désormais : toujours l'égalité des suffrages absoudra l'accusé. Inconsolables de leur défaite, les terribles déesses disparaîtront, au pied même de la colline, dans une grotte souterraine, qui deviendra un oracle sacré, vénéré des mortels. Tu iras habiter une ville d'Arcadie sur les bords de l'Alphée, près du sanctuaire Lycéen [2]; et cette ville portera ton nom. Voilà le sort qui t'attend. Quant à ces cadavres, celui d'Égisthe sera enseveli par les citoyens d'Argos; et ta mère, c'est Ménélas, récemment arrivé à Nauplie après avoir depuis longtemps vaincu Troie, qui lui donnera la sépulture avec Hélène. Car Hélène a quitté l'Égypte; elle revient du palais de Protée, et n'est jamais allée en Phrygie : c'est un fantôme d'Hélène que Zeus a envoyé dans les murs d'Ilion, pour semer parmi les hommes la discorde et la mort [3]. Que Pylade prenne donc Électre pour femme, et qu'il la conduise loin du pays achéen, dans sa maison; qu'il emmène en Phocide celui qui ne fut ton beau-frère que de nom, et qu'il le comble de biens. Toi, franchis le col de l'Isthme, et rends-toi vers la colline fortunée de la terre de Cécrops. Lorsque tu auras

1. L'Aréopage.

2. Le temple de Zeus Lycéen, sur le mont Lycée, en Arcadie. — Il s'agit de la ville d'*Oresteion*.

3. C'est la legende qu'Euripide développe dans sa tragédie d'*Hélène*.

accompli la fatale destinée de ton meurtre, délivré de toutes tes épreuves, tu pourras enfin goûter le bonheur.

LE CHŒUR. Fils de Zeus, nous est-il permis de vous adresser la parole?

LES DIOSCURES. Oui, car vous n'êtes pas souillées de ce meurtre.

ORESTE. Et moi, Tyndarides, ne puis-je vous parler à mon tour?

LES DIOSCURES. Tu le peux aussi : je rejetterai sur Apollon ce sanglant forfait.

LE CHŒUR. Comment, vous qui êtes dieux, et frères de la victime, n'avez-vous pas détourné les Parques de son palais?

LES DIOSCURES. C'est l'inévitable nécessité qui a causé ce malheur; ce sont les oracles imprudents sortis de la bouche d'Apollon.

ÉLECTRE. Mais moi, quel Apollon, quels oracles m'ont fait assassiner ma mère?

LES DIOSCURES. Vos actions ont été communes, communes sont vos destinées : c'est la même fatalité héréditaire qui vous a perdus tous les deux.

ORESTE. O ma sœur, après tant d'années, à peine ai-je pu te revoir, et déjà il me faut renoncer à tes caresses : il faut te quitter, et être quitté de toi!

LES DIOSCURES. Elle trouve un époux, une maison : elle n'est pas à plaindre, si ce n'est d'abandonner Argos.

ÉLECTRE. Et quelle plus grande douleur, que de s'en aller loin de la patrie?

ORESTE. Moi, je fuis le palais paternel; et des juges étrangers me feront expier le meurtre de ma mère.

LES DIOSCURES. Aie confiance! Dans la ville de Pallas, où tu dois aller, règne la piété. Courage donc!

ÉLECTRE. Viens serrer ton cœur contre mon cœur, ô mon frère bien-aimé! Les sanglantes imprécations d'une mère nous séparent l'un de l'autre, et nous arrachent de la maison paternelle.

ORESTE. Prends-moi, entoure-moi de tes bras; pleure sur ton frère comme sur le tombeau d'un mort.

LES DIOSCURES. Hélas! hélas! Les dieux mêmes ne peuvent vous entendre sans être émus. Car nous savons, nous aussi, et les autres habitants du ciel savent comme nous compatir aux misères humaines.

ORESTE. Je ne te verrai plus.

ÉLECTRE. Et moi, je ne jouirai plus de ta vue.

ORESTE. C'est la dernière fois que je te parle.

ÉLECTRE. Adieu, cité! Adieu, chères concitoyennes, adieu!

ORESTE. O mon amie fidèle, tu t'en vas donc?

ÉLECTRE. Je m'en vais, les yeux baignés de larmes.

ORESTE. Adieu, Pylade! Prends Électre pour femme.

LES DIOSCURES. Le soin de ce mariage les regarde. Toi, fuis ces chiennes furieuses, pars pour Athènes : car elles s'élancent sur toi en bonds terribles, avec leurs mains de serpents, ces noires divinités qui se repaissent des affreuses douleurs de leurs victimes. Pour nous, nous avons hâte d'aller sur la mer de Sicile sauver les navires de la tempête. Dans notre course à travers la plaine éthérée, nous ne portons pas secours aux impies : mais ceux dont la vie honore la piété et la justice, nous les délivrons et les sauvons des plus grands périls. Que personne donc ne s'abandonne à l'injustice, et ne monte sur le même vaisseau que les parjures[1]. Dieu, voilà ce que je prescris aux mortels.

LE CHŒUR. Soyez en joie! Heureux les mortels qui peuvent se livrer à la joie, et ne souffrent d'aucune infortune!

1. On a vu plus haut que ces vers faisaient probablement allusion à l'expédition de Sicile, et peut-être aussi à la mutilation des Hermès.

HÉCUBE

PERSONNAGES.

L'OMBRE DE POLYDORE.
HÉCUBE.
LE CHŒUR.
POLYXÈNE.
ULYSSE.
TALTHYBIOS.
UNE ESCLAVE.
AGAMEMNON.
POLYMESTOR.

NOTICE SUR HÉCUBE

On a essayé de déterminer par conjecture la date d'*Hécube*. Faut-il voir dans le premier chœur une allusion à la purification de Délos (426), et, dans le second, une autre allusion à la capitulation de Sphactérie (425)? Comme, d'autre part, les *Nuées*, qui furent représentées, au moins sous leur première forme, en 423, parodient un vers d'*Hécube*, en faut-il conclure que la tragédie d'Euripide est de 424? L'hypothèse n'est pas improbable. Mais, sans s'y arrêter davantage, peut-être vaut-il mieux essayer de montrer, par une courte analyse de la pièce, que la composition n'en est pas aussi absolument vicieuse qu'on l'a dit, et que, malgré la dualité apparente du sujet, elle ne manque pourtant pas d'une certaine unité. C'est ce qui apparait dès le prologue.

Il est récité par le fantôme de Polydore, le plus jeune fils d'Hécube et de Priam, devant la tente habitée par sa mère et les autres captives, sur le rivage de la Chersonèse de Thrace, où la flotte grecque, qui vient à peine de quitter la Troade, est déjà retenue par des vents contraires. C'est Achille qui l'arrête : son ombre exige qu'on lui offre le sang d'une vierge, le sacrifice de Polyxène, fille d'Hécube. Quant à Polydore, que Priam, avant la ruine de Troie, avait cru mettre en lieu sûr, avec un trésor considérable, chez le roi thrace son allié et son hôte, il a été égorgé par l'avide Polymestor, et jeté à la mer. En ce moment même son corps flotte sur le rivage. Mais son fantôme est remonté des enfers sur la terre pour demander la sépulture. C'est en errant autour des tentes pour apparaitre à sa mère en songes effrayants, qu'il vient annoncer aux spectateurs les événements qui vont se dérouler sur la scène, Polyxène immolée, Polydore vengé, et nous montrer d'avance Hécube au milieu de cette double catastrophe, entre ces deux cadavres, plongée dans une immense infortune, « égale à son ancienne félicité, que lui font expier les dieux ».

Hécube sort de la tente, encore troublée par ses visions de la nuit : elle pressent quelque nouveau malheur. En effet, les captives troyennes, qui forment le chœur, viennent lui annoncer que l'assemblée des Grecs a résolu de sacrifier Polyxène sur le tombeau d'Achille. Eperdue, Hécube

appelle sa fille, qui sort « comme un oiseau de son nid, palpitante de frayeur ». Polyxène apprend la funeste nouvelle, et n'en gémit que pour sa mère. Ulysse vient chercher la victime. En vain Hécube lui rappelle qu'elle l'a sauvé jadis; en vain elle le supplie. Il ne se laisse pas fléchir : la volonté des morts est sacrée, et la Grèce a le devoir d'honorer ses héros. Invitée par sa mère à demander grâce à son tour, Polyxène s'y refuse. Pourquoi vivrait-elle? elle aime mieux échapper par la mort à l'esclavage et au déshonneur. Hécube veut mourir pour sa fille, mourir tout au moins avec elle. Polyxène l'apaise, l'exhorte à la résignation; et après de touchants adieux « au sein qui l'a tendrement nourrie », à sa sœur Cassandre, à son frère absent, sur lequel elle cherche à rassurer l'inquiétude maternelle (Euripide est visiblement préoccupé de préparer la seconde partie de sa tragédie, et de la relier à la première); après avoir salué une dernière fois la clarté du jour, elle se voile la tête, et marche au sacrifice.

Quelques minutes à peine s'écoulent, l'intervalle d'un chœur, entre le départ de Polyxène et le récit de sa mort. Il fallait évidemment plus de temps pour passer de Thrace à l'autre rive de l'Hellespont, — au promontoire de Sigée, où s'élevait le tombeau d'Achille, — et pour en revenir. Mais est-il nécessaire de supposer que Polyxène avait pu être immolée en Thrace, non sur le tombeau, mais sur un cénotaphe du héros? Il est probable que les spectateurs ne s'apercevaient pas de l'invraisemblance, ou qu'ils l'admettaient comme l'une des conventions sur lesquelles repose le théâtre. Ce qui leur importait, c'était d'être émus; et il n'est rien de plus émouvant que le récit de Talthybios : l'armée grecque rassemblée devant le tombeau; la prière de Néoptolème aux mânes de son père, que doivent apaiser et charmer ces libations d'un sang virginal; la courageuse fierté de Polyxène refusant de se laisser enchaîner, son attitude sur le tertre funéraire, lorsque, après avoir déchiré sa robe, elle fléchit le genou et présente au fer « ses seins et sa poitrine, sa beauté de statue »; son mouvement de pudeur craintive, lorsqu'elle tombe frappée du coup mortel; les larmes de la foule, celles du héraut lui-même chargé par les Atrides de tout dire à Hécube, et de l'inviter à venir rendre au corps de sa fille les honneurs de la sépulture. Une froide dissertation, quelques traits « lancés par son esprit dans le vide », comme l'avoue elle-même Hécube, pour terminer cette première partie de la tragédie, n'en peuvent amoindrir l'incomparable beauté.

Euripide passe à la seconde par une transition ingénieuse, bien que l'artifice en soit visible. Une vieille esclave a été chargée par Hécube d'aller puiser de l'eau à la mer pour les ablutions des funérailles. Elle voit flotter le cadavre de Polydore, et l'apporte à sa maîtresse. Les sanglantes visions d'Hécube sont confirmées : elle devine, elle est sûre que le meurtrier est Polymestor. Le chef barbare est attiré avec ses enfants dans la tente des captives, qui les égorgent et lui crèvent les yeux. Hécube est vengée.

On ne peut le nier, cet horrible épisode de la tragédie nous

touche peu. Agamemnon, qui y figure, n'y paraît guère en roi des rois. Il craindrait les murmures de l'armée s'il laissait tuer un ami des Grecs; mais il ferme les yeux sur les sinistres projets d'Hécube, par égard pour Cassandre, sa captive aimée; et, pour obtenir cette connivence secrète, la mère se fait un titre du déshonneur de sa fille. Si peu d'intérêt qu'inspire Polymestor, on trouve odieux le piège qui lui est tendu, et dont ses enfants sont les innocentes victimes. Enfin, ici plus que partout ailleurs, la sophistique d'Euripide se donne carrière au détriment de l'émotion dramatique : elle refroidit singulièrement la prière d'Hécube à Agamemnon et le débat ouvert par ce dernier, après le châtiment, entre Hécube et Polymestor, qu'il invite successivement à plaider leur cause. Mais on peut goûter médiocrement cette deuxième partie de la tragédie, sans aller jusqu'à la regarder, avec G. Hermann, comme une « monstrueuse » superfétation. Encore moins jugera-t-on, avec un autre savant, Pflugk, qu'elle ne saurait être retranchée de l'œuvre sans en ruiner l'ensemble. A coup sûr elle n'est pas si nécessaire à l'unité de l'action (le sujet de Polyxène se serait suffi à lui-même, il avait suffi à Sophocle); elle ne lui est peut-être pas non plus à ce point étrangère.

Ces deux pièces, qui semblent distinctes, la mort de Polyxène et celle de Polydore, trouvent dans Hécube leur unité dramatique et morale, tout comme les trois pièces d'Eschyle qui composent l'*Orestie* ont le même héros toujours invisible et toujours présent, le Destin. Elles tendent l'une et l'autre à la même fin, qui est de montrer « dans une seule vie, comme dit Bossuet, toutes les extrémités des choses humaines. » Reine, Hécube est devenue esclave; mère de cinquante enfants, elle n'en a plus : elle voit aujourd'hui périr les deux derniers qui lui restent, pendant qu'à l'horizon fume encore l'incendie de Troie. La mort de Polyxène a brisé son corps et son âme : « Couchée par terre, étendue sur le dos, ensevelie sous ses voiles, » elle reste comme écrasée sous le poids de ses malheurs. A la vue du cadavre de Polydore, elle se réveille, elle se redresse furieuse, elle retrouve la force de s'indigner et de se révolter : elle passe de l'abattement à l'emportement, du désespoir à l'ardeur de la vengeance. Euripide ne va pas jusqu'à la rage, jusqu'à la métamorphose légendaire : il se contente de l'annoncer. Tout se tient donc dans ce personnage d'Hécube et dans le sujet de la tragédie : c'est le drame des douleurs et des fureurs maternelles.

HÉCUBE

L'OMBRE DE POLYDORE. J'arrive de la profonde retraite des morts : j'ai franchi les portes du ténébreux séjour qu'habite Hadès à l'écart des dieux. Je suis Polydore : j'ai eu pour mère Hécube, fille de Cissée [1], et pour père Priam. Quand il vit la cité des Phrygiens en danger de tomber sous les armes des Grecs, Priam, saisi de crainte, m'envoya, à l'insu de tous, hors de la terre troyenne chez le Thrace Polymestor, son hôte, qui cultive ces plaines fertiles de la Chersonèse, et gouverne, la lance à la main, un peuple de cavaliers. En même temps mon père lui envoyait secrètement beaucoup d'or; si les murs d'Ilion devaient tomber, il voulait que ceux de ses enfants qui vivraient encore ne fussent pas réduits à la misère [2]. J'étais le plus jeune de ses fils, et c'est pour cela qu'il me fit partir en secret : mon faible bras ne pouvait encore porter le bouclier ni la lance. Tant que les murs de la ville furent debout et que les tours de Troie demeurèrent intactes, aussi longtemps que mon frère Hector fut vainqueur dans les combats, je vivais heureux chez le Thrace hôte de mon père : entouré de ses soins, je croissais, infortuné que je suis! comme un jeune arbrisseau. Mais Troie et Hector succombent; le foyer paternel est détruit; mon père lui-même, devant l'autel élevé par une main divine, tombe égorgé par le sanguinaire fils d'Achille : aussitôt, poussé par la soif de l'or, l'hôte de mon père me tue sans pitié, puis

1. Dans Homère, Hécube est fille de Dymas le Phrygien.
2. Cf. l'épisode de Polydore au troisième livre de l'*Énéide*.

il jette mon cadavre dans les flots pour s'emparer de mon trésor. Depuis ce jour, mon corps est tantôt gisant sur le rivage, tantôt errant sur les vagues, entraîné en tous sens par leur flux et leur reflux, sans obtenir ni larmes ni tombeau. Et maintenant je l'ai abandonné pour m'élancer vers Hécube, ma mère chérie : voilà trois jours que mon ombre voltige au-dessus de sa tête, depuis que ma mère infortunée est venue de Troie sur cette terre de Chersonèse. Tous les Grecs, avec leur flotte, demeurent immobiles sur ce rivage de Thrace : car le fils de Pélée, Achille, qui leur est apparu sur son tombeau, retient l'armée entière, prête à fendre les flots pour retourner dans la patrie. Il demande le sang de ma sœur Polyxène, un sacrifice cher à ses mânes, un honneur qui leur est dû. Il l'obtiendra : ses chers compagnons d'armes ne lui refuseront pas cette offrande à sa tombe. C'est aujourd'hui que la destinée conduit ma sœur à la mort. Ma mère verra les cadavres de ses deux enfants, le mien et celui de la malheureuse jeune fille. Pour obtenir, hélas! la sépulture, j'apparaîtrai, poussé par les flots du rivage, aux pieds mêmes d'une esclave : car j'ai demandé aux puissances infernales la faveur d'avoir un tombeau et d'être rendu aux mains de ma mère. Alors mes vœux seront accomplis. Mais je me retire devant la vieille Hécube. La voilà : elle sort de la tente d'Agamemnon [1], effrayée de mon apparition. Hélas! ô ma mère, après avoir habité le palais d'un roi, tu as vu le jour de l'esclavage. Cruelle infortune, égale à ton ancienne félicité! C'est un dieu qui te perd pour te faire expier ton bonheur passé.

HÉCUBE. Mes filles, conduisez la vieille Hécube devant cette tente; conduisez, en la soutenant, ô Troyennes, votre compagne d'esclavage, qui a été votre reine. Soutenez-moi! portez, guidez, soulevez mon corps, en me prenant par ce bras débile. Et moi, appuyée sur le bâton recourbé que ma main porte en avant, je hâterai la pesante lenteur de mes pas. O rayon de Zeus! O nuit ténébreuse, pourquoi tes ombres troublent-elles ainsi mon sommeil par des terreurs, par des fantômes? O Terre sacrée, mère des Songes aux ailes noi-

1. Dans les *Troyennes*, Hécube appartient à Ulysse.

res [1]! Loin de moi cette vision nocturne, cette vision effrayante, qui m'a fait reconnaître en rêve mon fils réfugié en Thrace, et Polyxène, ma fille chérie! O dieux de ce pays, sauvez mon fils, la seule ancre de ma maison, confié à la garde d'un hôte de son père, dans la Thrace neigeuse! Il va arriver quelque nouveau malheur : à nos plaintes lamentables vont se joindre d'autres lamentations. Jamais mon cœur ne frissonne, ne tremble ainsi, sans pouvoir se calmer. Dites-moi, Troyennes, où je pourrais entendre les voix prophétiques d'Hélénos ou de Cassandre, pour qu'ils m'expliquent mes songes. J'ai vu une biche tachetée que déchirait la griffe sanglante d'un loup : sans pitié on l'arrachait de mes genoux. Et voici ce qui m'épouvante encore : l'ombre d'Achille est apparue au-dessus de son tombeau : il demande qu'on lui immole une de nos Troyennes infortunées. Loin de ma fille, ah! loin d'elle un pareil malheur! je vous en conjure, ô dieux!

LE CHŒUR. Hécube, j'accours vers toi : je me suis échappée des tentes de mes maîtres, où m'a placée le sort, où il a fixé ma servitude, depuis que j'ai été entraînée hors d'Ilion, et que, par le droit de la lance, je suis devenue la proie du vainqueur. Je ne viens pas adoucir tes peines. Je me suis chargée au contraire d'un lourd fardeau, d'une triste nouvelle : je suis pour toi, pauvre femme, une messagère de malheurs. On dit qu'il a été résolu dans l'assemblée générale des Achéens d'immoler ta fille aux mânes d'Achille. Tu sais qu'il est apparu debout au-dessus de sa tombe, couvert de ses armes d'or, et qu'il a retenu les navires prêts à fendre les ondes, avec leurs voiles déjà tendues par les cordages, en s'écriant : « Quoi ! vous partez, fils de Danaos, et vous laissez mon tombeau sans honneur! » Alors gronde l'orage de la discorde. Deux avis partagent la vaillante armée des Grecs : les uns veulent qu'on offre une victime au tombeau, les autres s'y opposent. En faveur de la prophétesse inspirée [2] qui partage sa couche, Agamemnon défendait ta cause. Mais les fils de Thésée [3], ces deux

1. La Terre n'est dans Homère que la demeure des Songes. Hésiode les fait naître de la Nuit.
2. Cassandre.
3. Acamas et Démophon.

rejetons d'Athènes, prirent chacun la parole : ils s'accordaient à soutenir qu'il fallait arroser d'un jeune sang la tombe d'Achille, et qu'on ne devait pas préférer la couche de Cassandre à la gloire du héros. L'ardeur de la discussion était égale des deux parts, lorsque le fils de Laërte, ce rusé, fourbe et doucereux flatteur du peuple, persuade à l'armée de ne pas rejeter le vœu du plus vaillant des Grecs pour épargner le sang d'une esclave, et de ne pas permettre qu'aucun des morts qui habitent le royaume de Perséphone ait le droit de dire que les Grecs ont quitté les champs de Troie sans s'être acquittés envers ceux d'entre eux qui sont morts pour la patrie. Ulysse va venir tout à l'heure arracher ta fille de ton sein, et l'enlever de tes faibles bras. Cours donc aux temples, cours aux autels, jette-toi en suppliante aux genoux d'Agamemnon ; invoque les dieux, ceux du ciel et ceux des enfers. Car, ou par tes prières tu échapperas à la douleur de perdre ta malheureuse fille, ou il te faudra voir la vierge s'affaisser devant le tombeau, noyée dans les flots de sang noir qui jailliront de son cou paré d'or.

HÉCUBE. Infortunée, que dire? Quels cris, quels gémissements faire entendre? Malheureuse que je suis! malheureuse vieillesse! Insupportable, intolérable servitude! Hélas! hélas! Qui me viendra en aide? quelle famille? quelle cité? Je n'ai plus d'époux, plus d'enfants. Quelle route suivre, celle-ci ou celle-là? Où diriger mes pas? Où trouverai-je un dieu, un démon secourable? Troyennes, messagères de malheurs, messagères de douleurs, vous m'avez perdue, vous m'avez tuée. Vivre à la clarté du jour n'a plus pour moi de charmes. Conduisez-moi, pieds chancelants, conduisez la vieille Hécube dans sa tente. Sors, ô mon enfant, ô fille de la plus infortunée des mères, sors de ta demeure. Entends la voix de ta mère, ô mon enfant : viens apprendre de quel péril, de quel affreux péril on me dit tes jours menacés.

POLYXÈNE. O ma mère, ma mère, pourquoi ces cris? Qu'as-tu à m'annoncer de nouveau, pour me faire sortir ainsi de ma retraite, comme un oiseau de son nid, toute palpitante de frayeur?

HÉCUBE. Hélas! ma fille!

POLYXÈNE. Pourquoi ce gémissement de mauvais augure ? Ce début m'inquiète.

HÉCUBE. Ah ! je pleure sur tes jours.

POLYXÈNE. Explique-toi, ne me cache pas plus longtemps la vérité. Je tremble, ma mère, je tremble : qu'as-tu donc à gémir?

HÉCUBE. Ah ! pauvre enfant d'une mère infortunée !

POLYXÈNE. Quelle est cette nouvelle?

HÉCUBE. Les Grecs, d'un avis unanime, veulent t'immoler au fils de Pélée sur son tombeau.

POLYXÈNE. Hélas ! d'où sais-tu, ma mère, cet horrible malheur? Parle, ma mère, parle.

HÉCUBE. Je te répète, mon enfant, la sinistre nouvelle qui m'est apportée : on annonce, hélas! qu'un arrêt des Grecs a prononcé sur ta vie.

POLYXÈNE. O mère infortunée, accablée déjà de tant de maux, condamnée à une vie si misérable, quelle nouvelle calamité, quelle horrible et inexprimable douleur t'envoie encore un dieu ennemi! Plus jamais ta fille, plus jamais la malheureuse ne partagera la servitude de ta malheureuse vieillesse. Tu verras, pauvre mère, ta pauvre enfant, pareille à une génisse nourrie dans la montagne, arrachée de tes bras, égorgée, et précipitée chez Hadès dans les ténèbres souterraines, où je reposerai, infortunée, avec les morts. C'est ta vie, mère infortunée, qui m'arrache des larmes et de douloureuses lamentations : quant à la mienne, cette vie d'outrages et d'opprobre, je ne la regrette pas; mourir est pour moi plutôt un bonheur.

LE CHŒUR. Hécube, voici Ulysse qui s'avance à grands pas : il a quelque chose de nouveau à te dire.

ULYSSE. Femme, tu sais, je pense, ce qu'a résolu l'armée, et l'arrêt qu'elle a prononcé : je vais néanmoins te le dire. Les Grecs veulent immoler ta fille Polyxène sur le tertre élevé du tombeau d'Achille. C'est moi qu'ils chargent d'accompagner et de conduire la vierge. Pour présider au sacrifice et pour frapper la victime, ils ont choisi le fils d'Achille. Sais-tu ce que je te conseille? Ne te fais pas arracher ta fille par la force, et que ton bras ne m'oppose pas de résistance. Reconnais ton impuissance et l'état malheureux où tu te trouves.

Il est sage, même dans l'infortune, de conformer ses sentiments à la nécessité.

HÉCUBE. Hélas! hélas! je le vois, une crise terrible se prépare, qui ne m'épargnera ni les gémissements ni les larmes. Pourquoi ne suis-je pas morte lorsque j'aurais dû mourir? Pourquoi Zeus ne m'a-t-il pas fait périr? Il veut que je vive pour voir, infortunée, de nouveaux malheurs plus cruels encore que les autres. — Si les esclaves ont le droit d'interroger les hommes libres sans paroles âpres ni mordantes, il convient que tu te laisses interroger, et que j'entende ta réponse.

ULYSSE. J'y consens, interroge-moi : je ne te refuse pas ce délai.

HÉCUBE. Te souvient-il d'être venu à Troie comme espion, déguisé sous des haillons, la barbe mouillée des gouttes de sang qui coulaient de tes yeux?

ULYSSE. Oui : une telle aventure a plus qu'effleuré mon âme.

HÉCUBE. N'est-il pas vrai qu'Hélène te reconnut; et n'en instruisit que moi [1]?

ULYSSE. Je me souviens d'avoir couru un grand danger.

HÉCUBE. N'as-tu pas alors humblement touché mes genoux?

ULYSSE. Oui, sans pouvoir détacher de tes vêtements ma main mourante.

HÉCUBE. Ainsi, je t'ai sauvé, je t'ai fait sortir de nos murs?

ULYSSE. Je te dois de voir encore ce jour qui nous éclaire.

HÉCUBE. Que me disais-tu alors, quand c'était toi qui étais mon esclave?

ULYSSE. Tout ce que je pouvais imaginer pour ne pas mourir.

HÉCUBE. Eh bien! tes desseins contre nous ne sont-ils pas d'un méchant, puisqu'après avoir reçu de moi le service que tu dis, tu ne me fais aucun bien en retour, mais tout le mal que tu peux? Ingrate engeance, orateurs qui briguez la faveur populaire! puissé-je ne jamais vous connaître, vous qui ne craignez pas de nuire à vos amis, pourvu que vos discours plaisent à la foule! Mais enfin quel est ce prétexte, si bien imaginé, à leur sens, de l'arrêt de mort prononcé par les Grecs contre cette enfant? Est-ce la nécessité qui les a conduits à égorger une victime humaine

1. Ce dernier trait est ajouté par Euripide au récit de l'*Odyssée*.

sur un tombeau où mieux vaudrait immoler des bœufs? Ou bien, pour faire mourir à son tour les auteurs de sa mort, Achille réclame-t-il à bon droit le sang de Polyxène? Mais lui a-t-elle donc fait le moindre mal? C'est Hélène qu'il devait demander pour victime sur son tombeau : c'est elle qui l'a perdu en le conduisant à Troie. Lui faut-il le sang d'une captive d'élite, supérieure aux autres en beauté? Ce n'est pas de nous qu'il s'agit. C'est la fille de Tyndare qui est la plus belle; et ses torts ne sont pas moindres que les nôtres. Voilà ce que j'avais à te répondre au nom de la justice. Ecoute maintenant ce que tu dois à la reconnaissance et ce que j'attends de toi. Tu as, dis-tu, touché ma main et cette joue flétrie, en tombant à mes pieds : à mon tour, je touche ton visage et ta main, et j'implore de toi la grâce que tu me demandais alors : je t'en supplie, n'arrache point ma fille de mes bras! ne la tuez pas! Il y a eu assez de morts. Elle est ma joie, l'oubli de mes maux, et, pour me tenir lieu de tout ce que j'ai perdu, ma consolation, la nourrice de ma vieillesse chenue, mon bâton de voyage, mon guide. Les vainqueurs ne doivent pas abuser de leur victoire, ni les heureux croire à la perpétuité de leur bonheur. J'ai été heureuse, moi aussi, et je ne le suis plus : un seul jour m'a ravi toute ma félicité. Ah! par ce cher menton, j'implore pour mon infortune ton respect et ta pitié. Retourne à l'armée des Grecs : représente-leur combien il est odieux de tuer des femmes que vous avez d'abord épargnées en les arrachant des autels, et dont vous avez eu pitié. Il y a chez vous une loi [1] qui ordonne, pour l'esclave comme pour l'homme libre, la réparation du sang versé. Ton autorité, même pour donner un mauvais conseil, est capable de persuader l'armée : le même discours n'a pas la même valeur dans la bouche d'un homme obscur ou dans celle d'un homme illustre.

LE CHŒUR. Il n'est personne qui ait le cœur assez dur pour entendre sans verser des larmes tes gémissements douloureux et tes longues lamentations.

ULYSSE. Hécube, laisse-toi instruire; et, dans ta colère, ne me prends pas pour un ennemi, quand je te donne un bon conseil. Je te dois la vie : je suis prêt à te sauver à mon tour, et ce n'est pas une vaine parole. Mais ce que j'ai dit en

1. La loi athénienne permettait à un maître de poursuivre devant les tribunaux le meurtrier d'un de ses esclaves.

présence de tous les Grecs, je ne puis le désavouer : Troie prise, nous devons immoler ta fille au premier de nos guerriers, puisqu'il la demande. C'est la plaie de la plupart des cités : elles ne font rien de plus pour l'homme de cœur, pour le brave, que pour le lâche. Achille, ô femme, est digne de nos honneurs, car il est mort glorieusement pour la Grèce. Nous le traitions en ami quand il vivait : ne serait-ce pas une honte de l'abandonner, maintenant qu'il n'est plus? Soit! Mais que dira-t-on, le jour où il faudra encore rassembler une armée et lutter avec des ennemis? Voudrons-nous combattre, ou ne préférerons-nous pas ménager notre vie, en voyant les morts ainsi frustrés de leurs honneurs? Pour moi, pendant ma vie, peu m'importe si mes ressources de chaque jour sont médiocres; je puis me contenter de tout, pourvu qu'un jour ma tombe soit honorée : c'est une gloire qui dure longtemps. Ton sort, dis-tu, est digne de pitié : écoute ma réponse. Il y a chez nous de vieilles mères, de vieux pères, qui ne sont pas moins à plaindre que toi, des femmes veuves de leurs vaillants époux dont les corps sont ensevelis dans la poussière de l'Ida. Résigne-toi donc. Pour nous, si c'est à tort que nous observons la coutume d'honorer les braves, on nous taxera de folie. Mais vous, Barbares, gardez-vous de traiter vos amis en amis et d'admirer vos glorieux morts, pour que la Grèce soit heureuse, et que votre fortune réponde à de tels sentiments.

LE CHŒUR. Ah! que l'esclave est toujours à plaindre! Il supporte le sort le moins supportable : car il est subjugué par la force.

HÉCUBE. O ma fille, j'ai voulu te sauver de la mort : mes paroles, comme des traits impuissants, se sont perdues dans les airs. Mais toi, si tu as plus de pouvoir que ta mère, essaye : que ta voix prenne tous les tons, comme celle du rossignol, pour obtenir que tes jours soient épargnés. Tombe aux genoux de cet homme pour émouvoir sa pitié, et tâche de le fléchir. Pour trouver le chemin de son cœur, souviens-toi qu'il a des enfants, lui aussi : il sera touché de ton sort.

POLYXÈNE. Je te vois, Ulysse, cacher ta main droite sous ton vêtement et détourner le visage, de peur que je ne touche ton menton. Rassure-toi : tu n'as pas à redouter mes supplications, protégées par Zeus. Je suis prête à te suivre, parce qu'il le faut, et parce que je veux mourir. Si je n'en avais as la volonté, on verrait en moi une femme sans courage et

trop attachée à la vie. Pourquoi vivrais-je encore? Celui qui m'a donné le jour commandait à tous les Phrygiens : tel a été mon début dans la vie. Puis, j'ai grandi pour les plus brillantes espérances, fiancée à des rois, prix envié de rivaux qui se disputaient la gloire de m'introduire dans leur maison, à leur foyer; souveraine, hélas! parmi les femmes de l'Ida, admirée entre toutes les vierges, égale aux déesses, sauf qu'il me fallait mourir. Et maintenant, je suis esclave! Ce nom seul, nouveau pour moi, me fait désirer la mort. Et puis, peut-être rencontrerais-je des maîtres cruels qui m'achèteraient à prix d'argent, moi, la sœur d'Hector et de tant de héros, qui me réduiraient à pétrir leur pain, et me feraient balayer leur maison, manier la navette, passer mes jours dans la douleur. [Et un esclave, acheté au hasard, souillerait ma couche, naguère jugée digne des rois] Non, jamais. Que plutôt mes yeux éteignent leur regard, pendant qu'ils sont encore libres! que mon corps appartienne à Hadès! Emmène-moi donc, Ulysse, emmène-moi à la mort. Dans l'état où je suis, je ne puis me flatter de l'espérance, de la pensée même d'un meilleur avenir. Ma mère, ne dis rien, ne fais rien pour me retenir : tu dois vouloir aussi que je meure avant de subir d'indignes outrages. Celui qui n'a pas encore goûté du malheur le supporte, sans doute, mais il souffre en courbant la tête sous le joug. La mort serait pour lui un plus grand bien que la vie. Vivre dans l'opprobre est le sort le plus douloureux.

LE CHŒUR. Quelle forte marque imprime aux mortels, pour les distinguer des autres, une bonne race! Et comme ceux qui en restent dignes portent plus haut encore l'illustration de leur naissance!

HÉCUBE. Tu as noblement parlé, ma fille : mais cette noblesse fait mon désespoir. S'il vous faut, Ulysse, donner satisfaction au fils de Pélée, et vous mettre à l'abri du reproche, ne la tuez pas, elle! mais conduisez-moi au bûcher d'Achille; frappez, ne m'épargnez pas. C'est moi qui ai enfanté Pâris, dont les flèches ont atteint d'un coup mortel le fils de Thétis.

ULYSSE. Non, vieille Hécube, ce n'est pas toi que l'ombre d'Achille a demandée aux Grecs pour victime, c'est elle.

HÉCUBE. Mais vous, du moins, faites-moi périr avec ma fille : ce sera deux fois autant de sang à boire et pour la terre et pour celui qui en demande.

ULYSSE. Une mort suffit, celle de la vierge : n'y joignons pas d'autre sacrifice. Et celui-là même, plût aux dieux qu'il ne fût pas nécessaire!

HÉCUBE. Je veux mourir avec ma fille, il le faut!

ULYSSE. Vraiment! je n'ai pas, que je sache, d'ordres à recevoir.

HÉCUBE. Comme le lierre s'attache au chêne, ainsi je m'attacherai à elle.

ULYSSE. Tu ne le feras pas, si tu veux en croire de plus sages que toi.

HÉCUBE. Jamais je ne me séparerai volontairement de ma fille.

ULYSSE. Et moi, je ne partirai pas d'ici sans elle.

POLYXÈNE. Ma mère, écoute-moi. Fils de Laërte, excuse des transports maternels bien légitimes; et toi, malheureuse, ne lutte pas contre ceux qui sont nos maîtres. Veux-tu qu'en te repoussant avec violence on renverse, on meurtrisse ton corps débile? qu'un jeune bras t'accable d'outrages pour t'arracher de ta fille? Voilà ce qui t'attend. Mais non, ne t'y expose pas : ce ne serait pas digne de toi. Ah! plutôt, ô ma mère bien-aimée, donne-moi cette main chérie, et approche ta joue de la mienne : car je ne verrai plus jamais, je vois en ce moment pour la dernière fois la lumière et le disque du soleil. Ce sont là mes derniers adieux que tu reçois. O ma mère, ô toi qui m'as enfantée! je vais descendre sous la terre.

HÉCUBE. Et nous, ô ma fille, nous restons à la clarté du jour pour être esclaves.

POLYXÈNE. Sans l'époux, sans l'hymen, qui m'étaient dus.

HÉCUBE. Tu es à plaindre, mon enfant, et moi je suis bien malheureuse.

POLYXÈNE. Là-bas, chez Hadès, je reposerai loin de toi.

HÉCUBE. Hélas! que faire? où irai-je terminer ma vie?

POLYXÈNE. Je vais mourir esclave, moi qui suis née d'un père libre.

HÉCUBE. Et moi, après avoir perdu cinquante enfants [1].

POLYXÈNE. Que dirai-je de ta part à Hector et à ton vieil époux?

HÉCUBE. Dis-leur que je suis la plus malheureuse de toutes les femmes.

1. Ceux de Priam. Hécube, suivant Homère, ne lui en avait donné que dix-neuf.

POLYXÈNE. O sein, ô mamelles qui m'avez si tendrement nourrie!

HÉCUBE. O ma pauvre fille! ô mort prématurée!

POLYXÈNE. Reçois, ô ma mère, reçois, ô Cassandre, mes derniers vœux de bonheur.

HÉCUBE. Ils s'adressent à d'autres : ils ne sont plus faits pour ta mère.

POLYXÈNE. Adieu aussi, Polydore, mon frère, qui habites parmi les intrépides cavaliers de Thrace!

HÉCUBE. S'il vit encore! mais j'en doute : n'ai-je pas tous les malheurs?

POLYXÈNE. Il vit, et, quand tu mourras, c'est lui qui te fermera les yeux.

HÉCUBE. Même avant la mort, le malheur m'a tuée.

POLYXÈNE. Emmène-moi, Ulysse, en me voilant la tête : car, avant d'être frappée, je sens mon cœur déchiré par les lamentations de ma mère, et mes gémissements déchirent le sien. O lumière! je puis déjà invoquer ton nom : je n'ai plus, pour jouir de ta vue, que ce court moment où je me trouve entre le glaive du sacrificateur et le tombeau d'Achille.

HÉCUBE. Hélas! la vie m'abandonne, mon corps se brise. O ma fille, touche ta mère; tends-moi cette main, donne; ne me laisse pas sans enfants. Mes amies, je succombe. Puissé-je voir ainsi conduite à la mort la Lacédémonienne sœur des Dioscures, cette Hélène dont les beaux yeux ont ruiné honteusement la fortune de Troie.

LE CHŒUR. Brise, ô brise marine, qui pousses sur les vagues la course rapide des navires, où conduiras-tu mon infortune? Quel maître m'achètera comme esclave, et me fera entrer dans sa maison? Aborderai-je à la terre dorienne de Pélops [1] ou bien aux rivages de Phthie, où l'on dit que l'Apidanos [2], père de belles eaux, féconde les campagnes?

Irai-je, pour y mener la vie misérable de l'esclave, à travers les flots que fend la rame, dans cette île où le premier palmier qui fût sorti de terre et le laurier sacré offrirent

1. Le Péloponnèse, que Sophocle appelle aussi « la grande île dorienne de Pélops ».

2. L'Apidanos, affluent du Pénée, arrose la plaine de Pharsale.

leurs rameaux à la chère Latone et servirent de parure à l'enfantement du fils de Zeus? Avec les jeunes filles de Délos chanterai-je la bandelette d'or et les flèches de la divine Artémis [1]?

Ou bien, dans la cité chère à Pallas, la déesse au beau char, broderai-je avec art son attelage [2] sur le tissu aux brillantes couleurs du merveilleux péplos, ou la race des Titans que Zeus, fils de Kronos, foudroie de ses traits enflammés?

O mes enfants! ô mes aïeux! ô ma patrie, conquise au milieu des ruines et des incendies fumants, par la lance des Grecs! Esclave sur une terre étrangère, par un funeste échange, je quitte l'Asie pour l'Europe, vrai séjour d'Hadès.

TALTHYBIOS. Où pourrais-je trouver Hécube, l'ancienne reine d'Ilion? dites-le-moi, jeunes Troyennes.

LE CHŒUR. Elle est là devant toi, Talthybios, couchée par terre, étendue sur le dos, ensevelie sous ses voiles.

TALTHYBIOS. O Zeus, que faut-il croire? Que tu as les yeux sur les mortels? ou bien qu'on t'a fait cette réputation mensongère, [qu'il n'y a point de dieux], et que c'est le hasard qui mène les affaires humaines? Voyez cette femme : n'est-elle pas la reine de l'opulente Phrygie? l'épouse du puissant Priam? Et maintenant sa ville est ruinée de fond en comble par la guerre; esclave elle-même, vieille, sans enfants, elle git sur le sol et souille de poussière sa tête infortunée. Hélas! hélas! Je suis vieux, et cependant puissent les dieux encore abréger ma vie avant de me laisser tomber dans ce malheur et dans cette ignominie! Relève-toi, infortunée! debout! redresse ton corps et ta tête blanchie.

HÉCUBE. Quoi? Qui es-tu, toi qui ne veux pas me laisser reposer sur le sol? Qui que tu sois, pourquoi troubles-tu ma douleur?

1. Allusion à un événement contemporain que raconte Thucydide : la purification de Délos, et le rétablissement des fêtes et des jeux qu'y célébrèrent les Athéniens avec une pompe extraordinaire en 424-425 avant J.-C.

2. Athèna, victorieuse des Géants, était représentée sur le voile brodé par les Athéniennes, que, dans les Grandes Panathénées, on portait en procession au temple de la déesse.

TALTHYBIOS. Je suis Talthybios, et je viens te chercher, femme, pour obéir aux Grecs et au roi Agamemnon qui m'envoie.

HÉCUBE. Ami, viens-tu m'annoncer que les Grecs ont résolu de m'immoler aussi sur le tombeau? Parle, tu me comblerais de joie. Hâtons-nous, courons : guide-moi, vieillard.

TALTHYBIOS. Femme, je viens pour te conduire vers le corps de ta fille, que tu dois ensevelir : je suis envoyé par les deux Atrides et par l'armée des Grecs.

HÉCUBE. Hélas! que veux-tu dire? Tu ne viens donc pas pour me conduire à la mort, mais pour m'annoncer des malheurs? O ma fille, tu es morte, arrachée des bras de ta mère! Et, par toi encore, me voilà donc sans enfants! Ah! malheureuse que je suis! Comment l'avez-vous immolée? Avec pitié? ou en bourreaux, comme une ennemie? Parle, vieillard, si douloureuses que doivent m'être tes paroles.

TALTHYBIOS. Tu le veux, femme? je n'y gagnerai que de pleurer deux fois sur le sort pitoyable de ta fille : mes yeux vont se mouiller de larmes au récit de son infortune, comme près du tombeau où je l'ai vue mourir. L'armée grecque tout entière se pressait en foule devant ce tombeau pour le sacrifice de ta fille. Le fils d'Achille prend Polyxène par la main et la place sur le haut du tertre : j'étais auprès de lui. Derrière se tenait l'élite des jeunes Grecs, choisis pour contenir les bonds de ta génisse sous le couteau. Le fils d'Achille prend dans ses mains et lève une coupe d'or pleine des libations destinées aux mânes de son père : il me fait signe de commander le silence à toute l'armée grecque. Je m'avance au milieu de l'assemblée et je m'écrie : « Silence, Grecs! que toute l'armée fasse silence! Taisez-vous! silence! » Et la foule demeure sans voix. Alors il prend la parole : « Fils de Pélée, ô mon père, reçois de ma main, pour charmer tes mânes, ces libations qui évoquent les morts. Viens boire le sang noir, le sang pur et virginal, que nous t'offrons, l'armée et moi. Sois-nous propice! Fais que nous puissions détacher les câbles qui retiennent nos poupes au rivage, et accorde-nous à tous un heureux retour d'Ilion dans notre patrie. » Il dit, et toute l'armée se joignit à sa prière. Ensuite il prend par la garde son épée enrichie d'or, et la tire du fourreau : en même temps il fait un signe à la troupe choisie de jeunes guerriers, pour qu'ils saisissent la vierge. Mais elle, comprenant leur des-

sein : « O Grecs, leur dit-elle, destructeurs de ma patrie, c'est volontairement que je meurs. Que personne ne porte la main sur moi : je présenterai ma gorge sans trembler. Au nom des dieux, frappez-moi en me laissant libre, pour que je meure libre. Fille de roi, je rougirais d'être appelée esclave chez les morts. » L'armée fait entendre un murmure d'approbation, et le roi Agamemnon ordonne aux jeunes gens de laisser la vierge libre. [Aussitôt qu'ils eurent entendu les dernières paroles du chef en qui réside le souverain pouvoir, ils cessèrent de tenir Polyxène.] Elle, à cet ordre du maître, saisit sa robe, et, la déchirant du haut de l'épaule jusqu'au ventre et au nombril, elle met à nu ses seins et sa poitrine, sa beauté de statue. Puis, elle fléchit le genou, et prononce ces courageuses paroles : « Voilà ma poitrine, jeune homme : si tu veux la frapper, frappe. Aimes-tu mieux m'égorger? voilà ma gorge, elle est prête. » Et lui, ému de pitié, voulant et ne voulant plus, tranche de son fer le passage du souffle : un flot de sang jaillit. Même en mourant, la vierge prend bien soin encore de tomber avec décence, et de cacher aux yeux des hommes ce qu'ils ne doivent pas voir [1]. Aussitôt qu'elle a rendu l'âme sous le coup mortel, les Grecs s'empressent à l'envi autour d'elle : les uns couvrent la morte de feuillage [2]; les autres, pour dresser un bûcher, apportent des branches de pin, et, les mains pleines, accablent de reproches ceux qui ont les mains vides : « Quoi, lâche! tu restes là, sans apporter à la jeune fille ni voile ni parure? Ne vas-tu rien donner à ce grand cœur, à cette âme généreuse? » Voilà ce que j'avais à te dire sur la mort de ton enfant. Tu es la plus fortunée des mères, tu es aussi la plus malheureuse.

LE CHŒUR. C'est une terrible calamité qui fond sur la race de Priam et sur ma patrie : tel est l'arrêt fatal des dieux.

HÉCUBE. O ma fille, parmi tant de maux qui m'accablent, je ne sais vers lequel tourner les yeux : car, si je m'arrête à l'un d'eux, j'en suis détournée par cet autre, dont vient encore me distraire une autre peine; et la douleur succède à la douleur. Ainsi maintenant je ne saurais effacer de mon cœur ton infortune, et n'en pas gémir : et pourtant ce que

1. L'art grec exprime à plusieurs reprises ce sentiment et ce mouvement pudique, le statuaire Alcamène dans son Hippodamie du temple de Phigalie, le statuaire et peintre Polyclète dans sa Polyxène.

2. Comme on le faisait pour les vainqueurs.

l'on me dit de ton courage tempère l'excès de mon désespoir. N'est-il pas étrange qu'une mauvaise terre, si les dieux lui envoient une température favorable, produise de beaux épis, et qu'une terre excellente, si elle manque de tout ce qu'il lui faut, ne donne qu'une mauvaise récolte : tandis que, parmi les mortels, en toute circonstance, le méchant reste méchant, le bon au contraire reste bon, sans que le malheur même puisse altérer son heureux naturel, sans jamais se démentir? Est-ce à la naissance qu'il faut en attribuer surtout le mérite, ou bien à l'éducation? Une bonne éducation est aussi une école de vertu : quiconque a appris à la connaître sait par là même distinguer le mal, en prenant pour guide la règle du bien. Mais assez de traits lancés par mon esprit dans le vide [1] ! Talthybios, va dire aux Grecs que personne ne touche au corps de ma fille, et que la foule soit tenue à distance. Dans une si nombreuse armée, la multitude ne connaît pas de frein, et l'indiscipline des matelots est plus terrible que le feu : là, on est mal vu quand on ne fait pas le mal. Toi, ma vieille servante, prends un vase, va le plonger dans la mer, et rapporte-le-moi plein : je veux donner les ablutions suprêmes à mon enfant, épouse sans époux, vierge qui n'a plus le droit de porter ce nom [2]; je veux exposer son corps, sans lui rendre tous les honneurs dont elle est digne, — où en trouverais-je les moyens? je ne le pourrais pas, — mais suivant mes ressources (comment faire autrement?) et en empruntant, pour sa parure, aux captives qui habitent avec moi ces tentes, ce qu'elles ont pu soustraire de leur ancienne fortune à l'avidité de leurs nouveaux maîtres. O splendeur de mon palais! ô demeure jadis fortunée! ô Priam, père de tant de beaux et vaillants enfants, et moi, leur vieille mère, en quel néant nous sommes tombés! et quel abaissement de notre orgueil! Et chacun exalte ou l'opulence de sa maison, ou les titres d'honneurs qu'il reçoit de ses concitoyens! Néant que tout cela! Vanité de nos ambitions inquiètes et de ces noms pompeux! Le plus heureux est celui à qui nul jour n'apporte un malheur.

---

1. Habemus confitentem...
2. Ce qui ne veut pas dire que Polyxène avait été fiancée à Achille vivant, mais qu'elle a été livrée à Achille mort, comme toutes les autres captives à leurs vainqueurs.

LE CHŒUR. Je suis condamnée à souffrir, condamnée à périr, depuis le premier coup de hache qu'a donné Pâris dans les sapins de l'Ida, pour s'élancer sur les flots et posséder Hélène, la plus belle des femmes que le soleil éclaire de ses rayons dorés.

Les épreuves succèdent fatalement aux épreuves, toujours plus cruelles. L'aveuglement d'un seul a déchaîné sur la terre du Simoïs un fléau mortel à tous, un malheur qui dépasse tous les autres [1]. Elle a été jugée, la querelle des trois filles d'immortels, jugée par un bouvier sur le mont Ida.

Et elle nous a valu la guerre, le carnage, la ruine de nos foyers. On gémit aussi sur les bords riants de l'Eurotas : plus d'une jeune Lacédémonienne fond en larmes dans sa maison; plus d'une mère, apprenant la mort de ses fils, porte une main furieuse sur sa tête blanche et se déchire le visage, où elle enfonce ses ongles ensanglantés.

L'ESCLAVE. Femmes, où est la malheureuse Hécube, dont les infortunes surpassent celles de tous les hommes et de toutes les femmes? C'est une palme qu'on ne saurait lui disputer.

LE CHŒUR. Qu'y a-t-il, funeste messagère de malheurs? Que ne laisses-tu dormir tes sinistres nouvelles?

L'ESCLAVE. J'apporte à Hécube un nouveau sujet de douleur : dans l'infortune, on ne peut demander aux mortels des paroles de joie.

LE CHŒUR. La voilà qui s'avance hors de la tente : elle arrive à propos pour t'entendre.

L'ESCLAVE. O ma maîtresse, toi qui es accablée par le malheur, et plus encore que je ne saurais le dire, tu es perdue, tu n'es plus, bien que tes yeux voient encore le jour. Te voilà sans enfants, sans époux, sans patrie : ta ruine est complète.

HÉCUBE. Tu ne m'apprends rien de nouveau : toutes ces misères me sont bien connues. Mais pourquoi viens-tu m'apporter le corps de Polyxène? On m'avait dit que tous les Grecs s'empressaient de lui rendre les derniers devoirs.

1. Tel est le sens donné par le scholiaste. On comprend aussi « un malheur envoyé par d'autres », c'est-à-dire par les Grecs ou par les dieux; et encore « une succession de malheurs ». Le mieux est de voir ici, avec M. H. Weil, une altération du texte.

L'ESCLAVE. Elle ne sait rien! C'est Polyxène qu'elle pleure encore : elle ne soupçonne pas de nouveaux malheurs.

HÉCUBE. Ah! malheureuse que je suis! Est-ce la tête inspirée de la prophétesse Cassandre que tu m'apportes?

CASSANDRE. Celle dont tu parles est vivante. Mais tu ne pleures pas celui qui est mort. Voilà le cadavre découvert : regarde, peut-être seras-tu étonnée et déçue dans tes espérances.

HÉCUBE. Dieux! mon fils mort! Polydore, que je croyais en sûreté chez un ami de Thrace. Malheureuse! je succombe, je me meurs.

O mon fils, mon fils! Hélas! Il me faut recommencer un chant de désespoir, en apprenant le malheur dont me frappe encore un mauvais génie.

L'ESCLAVE. Connais-tu donc, ô malheureuse, le sort cruel de ton fils?

HÉCUBE. Je vois des forfaits incroyables, oui incroyables, que jamais, non jamais, on n'avait vus. Aux malheurs succèdent de nouveaux malheurs. Plus un seul jour ne se passera pour moi sans gémissements et sans larmes.

LE CHŒUR. Terribles, pauvre Hécube, terribles sont les maux qui nous accablent.

HÉCUBE. O mon fils, fils d'une malheureuse mère, à quelle mort as-tu succombé? Que t'est-il arrivé, pour que tu sois là gisant devant moi? Quelle main t'a frappé?

L'ESCLAVE. Je ne sais. Je l'ai trouvé sur le bord de la mer.

HÉCUBE. Rejeté par les flots sur la grève, ou tombé sous les coups d'une lance ennemie?

L'ESCLAVE. Les vagues l'avaient poussé sur le rivage.

HÉCUBE. Malheureuse, hélas! Je comprends maintenant ma vision de cette nuit; je n'ai pas oublié le fantôme aux ailes noires : c'est toi, mon enfant, qu'il montrait à mes yeux, déjà privé de la lumière.

LE CHŒUR. Qui donc l'a tué? L'aurais-tu appris aussi par un songe, et peux-tu nous le dire?

HÉCUBE. C'est mon hôte, oui, mon hôte, le cavalier thrace chez qui son vieux père l'avait placé pour cacher son existence.

LE CHŒUR. Dieux! que veux-tu dire? Il l'a tué pour avoir son or?

HÉCUBE. O crime, impossible à dire et à nommer, qui dépasse tous les étonnements! Crime impie, intolérable! Où est la justice vengeresse des hôtes? Monstre exécrable, quoi!

tu as pu déchirer son corps, trancher avec le fer les membres de cet enfant, et tu n'as pas été saisi de pitié?

LE CHŒUR. Infortunée! le dieu, quel qu'il soit, qui te poursuit a fait de toi la plus malheureuse des femmes. Mais j'aperçois Agamemnon, notre maître : silence maintenant, mes amies!

AGAMEMNON. Hécube, qu'attends-tu pour venir donner à ta fille la sépulture, après m'avoir demandé par Talthybios qu'aucun des Grecs ne touchât son corps? Nous y consentons, personne ne porte la main sur elle; mais toi, tu ne te hâtes guère, et je m'en étonne. Je viens te presser de partir : car, de notre côté, tout est bien disposé, s'il peut y avoir en cela quelque chose de bien. Mais quel est ce Troyen dont je vois le corps étendu près des tentes? car il n'est pas Grec, ses vêtements me l'annoncent.

HÉCUBE [1]. Malheureuse! — c'est à moi-même que je parle en te parlant, Hécube! — que faire? Dois-je tomber aux genoux d'Agamemnon, ou supporter mes maux en silence?

AGAMEMNON. Pourquoi te lamenter ainsi, inclinée vers la terre, sans me regarder en face, sans me dire ce qui s'est passé? Quel est ce cadavre?

HÉCUBE. Mais s'il me repoussait de ses genoux, comme une esclave et comme une ennemie, je n'aurais fait qu'ajouter à ma douleur.

AGAMEMNON. Je ne suis pas devin, pour suivre, sans que tu me parles, le chemin de ta pensée.

HÉCUBE. Me tromperais-je, par hasard, en lui attribuant des dispositions malveillantes, tandis qu'il ne me veut point de mal?

AGAMEMNON. Si tu ne veux rien me dire, nous sommes d'accord : moi non plus je ne veux rien entendre.

HÉCUBE. Je ne pourrais sans lui venger mes enfants. Pourquoi si longtemps délibérer? Il faut oser, que je réussisse, ou non. — Agamemnon, je te supplie par tes genoux, par ton menton, par ta droite fortunée!

AGAMEMNON. Que demandes-tu? Est-ce de vivre libre? rien ne t'est plus facile.

1. Ce vers et les suivants, Hécube les dit à part.

HÉCUBE. Non, certes : pourvu que je me venge des méchants, je consens à passer toute ma vie dans l'esclavage.

AGAMEMNON [1]. . . . .

HÉCUBE. Ce n'est rien de ce que tu supposes, ô roi!

AGAMEMNON. Eh bien! quel service attends-tu de moi?

HÉCUBE. Tu vois ce mort sur lequel je pleure.

AGAMEMNON. Je le vois : mais je ne puis comprendre où tu veux en venir.

HÉCUBE. C'est moi qui l'ai enfanté, qui l'ai porté sous ma ceinture.

AGAMEMNON. De tes enfants, malheureuse, queì est celui-ci?

HÉCUBE. Ce n'est pas un des fils de Priam, qui ont péri sous les murs d'Ilion.

AGAMEMNON. Tu en avais donc un autre?

HÉCUBE. Oui, mais pour n'en pas jouir, à ce qu'il semble : c'est celui que tu vois.

AGAMEMNON. Où se trouvait-il, quand Troie a succombé?

HÉCUBE. Son père l'avait éloigné, tremblant pour ses jours.

AGAMEMNON. Où l'avait-il envoyé seul et loin de ses frères encore vivants?

HÉCUBE. Dans ce pays même, où l'on a trouvé son cadavre.

AGAMEMNON. Chez l'homme qui y règne, Polymestor?

HÉCUBE. C'est là qu'il fut envoyé, avec un funeste trésor à garder.

AGAMEMNON. Quelle main l'a frappé? Que lui est-il arrivé?

HÉCUBE. Quelle autre main que celle du Thrace? c'est son hôte qui l'a tué.

AGAMEMNON. Malheureuse! Voulait-il donc s'emparer de son or?

HÉCUBE. Oui, dès qu'il a su le désastre des Troyens.

AGAMEMNON. Où as-tu trouvé ce corps? ou bien qui te l'a apporté?

HÉCUBE. Cette esclave, qui l'a aperçu sur le rivage.

AGAMEMNON. Le cherchait-elle? ou était-elle occupée d'un autre soin?

HÉCUBE. Elle était allée puiser de l'eau pour laver le corps de Polyxène.

AGAMEMNON. Sans doute, après l'avoir tué, l'hôte perfide a jeté son cadavre.

HÉCUBE. Dans la mer, où flottait ce corps ainsi mutilé.

1 Lacune d'un vers qui justifie la réponse d'Hécube.

AGAMEMNON. Infortunée! tes souffrances ont comblé la mesure.

HÉCUBE. Je succombe, Agamemnon! Il ne me reste plus de douleur à connaître.

AGAMEMNON. Hélas! hélas! quelle femme a jamais été si infortunée?

HÉCUBE. Il n'en est point, si ce n'est l'infortune elle-même. Mais apprends pourquoi je tombe à tes genoux. Si tu trouves juste ce qui m'arrive, je tâcherai de m'y résigner; sinon, venge-moi de cet homme, le plus sacrilège des hôtes, qui, sans redouter ni les dieux des enfers, ni les dieux du ciel, a commis le plus exécrable forfait. [Et pourtant il s'était souvent assis à la même table que moi; il était reçu comme hôte au premier rang de mes amis. Mais, bien qu'il eût été traité avec les égards qui lui étaient dus, bien qu'il se fût chargé de veiller sur Polydore, il l'a tué. S'il voulait le tuer, pourquoi lui refuser un tombeau et le jeter dans la mer?] Sans doute, je suis esclave, je suis faible : mais les dieux sont puissants, et puissante aussi la loi qui les domine eux-mêmes. C'est par la loi que nous connaissons leur existence, et par la loi que nous vivons en distinguant le juste et l'injuste. Or, si, remise entre tes mains, elle reçoit la moindre atteinte, si un châtiment ne frappe pas ceux qui tuent leurs hôtes, ou osent piller les sanctuaires des dieux [1], il n'y a plus d'équité dans le monde. Reconnais que ce serait une honte, et respecte mon infortune, aie pitié de moi; et, comme un peintre qui se place à distance de son tableau, vois, contemple les maux dont je suis accablée. J'étais reine, je suis aujourd'hui ton esclave; naguère heureuse mère, aujourd'hui vieille et sans enfants, sans patrie, abandonnée, la plus misérable des créatures. Ah! malheur à moi! Où vas-tu? Tu cherches à m'éviter [2]? J'aurai fait, je le vois, d'inutiles efforts, malheureuse que je suis! Eh quoi, mortels! Nous recherchons les autres connaissances, nous faisons les efforts qu'il faut pour les acquérir, et nous ne travaillons pas plutôt à posséder tous les secrets de la persuasion, qui est la vraie reine du monde! Nous ne payons pas de maîtres [3], pour ap-

1. Hermann voit dans ces mots une allusion à quelque événement contemporain.

2 Comme Agamemnon délibère avec lui-même et fait quelques pas, Hécube se prend à craindre qu'il ne veuille pas l'écouter. (H. W.)

3. Hécube fait évidemment ici une réclame en faveur des sophistes contemporains d'Euripide.

prendre à persuader ce que nous voulons, et à l'obtenir! Qui pourrait désormais se promettre le bonheur? J'avais des enfants, je n'en ai plus; moi-même, je pars pour un ignominieux esclavage, et d'ici je vois encore la fumée qui s'élève des ruines de ma patrie. Je vais maintenant traiter un autre point, invoquer Cypris en ma faveur, peut-être vainement : je le ferai néanmoins. A tes côtés couche ma fille, la prêtresse d'Apollon, que les Phrygiens nomment Cassandre. Comment lui montreras-tu, prince, que vos nuits te sont chères? Quel prix recevra ma fille de ses tendres caresses, et moi, à cause de ma fille? [Car c'est la nuit, ce sont ses plaisirs enchanteurs, qui procurent à la vie humaine son plus grand charme.] Ecoute-moi donc. Tu vois ce mort? En le vengeant, tu vengeras le frère de Cassandre. Je n'ai plus qu'un mot à dire. Ah! si par quelque artifice de Dédale [1], ou par la faveur d'un dieu, mes bras, mes mains, mes jambes, mes pieds, pouvaient parler! si toutes les parties de mon corps pouvaient à la fois s'attacher à tes genoux, pleurer, et te faire entendre un concert de supplications! O mon maître! ô brillante lumière de la Grèce! laisse-toi fléchir, prête ton bras vengeur à ma vieillesse : elle n'est plus rien, faisle cependant. Car il appartient aux grands cœurs de servir la justice, de châtier partout et toujours les méchants.

LE CHŒUR. Il est étrange de voir comment tout se confond parmi les mortels, et comment sans cesse l'intérêt de la justice nous impose des nécessités nouvelles, celle d'aimer nos plus grands ennemis et de haïr ceux qui nous étaient les plus chers.

AGAMEMNON. Hécube, j'ai pitié de toi et de ton fils, de ton infortune et de ta main suppliante; et je voudrais, par respect pour les dieux et pour la justice, te venger d'un hôte impie, s'il se présentait quelque moyen de te satisfaire, [sans laisser croire à l'armée que, si j'ai préparé la mort du roi de Thrace, c'est pour plaire à Cassandre.] Il y a en effet une pensée qui me trouble : cet homme, l'armée le regarde comme son allié, et celui qu'il a fait périr, comme son ennemi; si celui-ci m'est cher, c'est un sentiment qui m'est particulier, et que l'armée ne partage pas. Songes-y donc : tu me vois prêt à te seconder, prompt à te venir en aide; mais j'hésite, si je dois être blâmé par les Grecs.

1. Dédale, l'artiste légendaire auquel les anciens attribuaient indistinctement toutes les œuvres de l'architecture et de la sculpture primitives.

HÉCUBE. Hélas! il n'est pas un des mortels qui soit libre : ils sont esclaves de la richesse ou du sort; et tantôt les caprices de la multitude, tantôt les prescriptions des lois les empêchent de suivre leur penchant. Puisque tu as peur et que tu t'arrêtes trop au jugement de la foule, je puis, moi, te délivrer de cette crainte. Si je me prépare à châtier l'assassin de mon fils, sache mon dessein, sans m'aider à l'accomplir. Et, si les Grecs s'agitent en tumulte, s'ils veulent dérober le Thrace au sort qu'il mérite, contiens-les, sans avoir l'air de le faire en ma faveur. Pour le reste, sois tranquille : je me charge de tout.

AGAMEMNON. Comment? Que vas-tu faire? Tuer le barbare d'un glaive dont tu armeras ta main débile? par le poison? avec quel secours? quels bras t'aideront? où trouveras-tu des amis?

HÉCUBE. Ces tentes cachent une foule de Troyennes.

AGAMEMNON. Tu parles des captives qui sont le butin des Grecs?

HÉCUBE. C'est avec elles que je punirai mon assassin.

AGAMEMNON. Et comment des femmes triompheront-elles d'un homme?

HÉCUBE. C'est une force que le nombre, et la ruse le rend invincible.

AGAMEMNON. Une force, oui : mais la femme n'est pas bien redoutable.

HÉCUBE. Eh quoi! Est-ce que des femmes [1] n'ont pas égorgé les fils d'Ægyptos et dépeuplé d'hommes l'île entière de Lemnos? Mais qu'importe? laisse ce sujet; et fais, je te prie, que cette femme traverse le camp en sûreté. Esclave, va trouver notre hôte de Thrace, et dis-lui : « Celle qui fut la reine d'Ilion, Hécube, t'appelle, dans ton intérêt comme dans le sien; amène tes enfants : ils doivent entendre aussi ce qu'elle a à te dire. » Cependant, Agamemnon, suspends les funérailles de celle qui vient d'être immolée, de Polyxène, pour que le frère et la sœur, double sujet de larmes pour leur mère, soient réunis sur le même bûcher, enfermés dans le même tombeau.

AGAMEMNON. Il sera fait comme tu le désires. Si l'armée pouvait prendre la mer, il ne me serait pas possible de t'ac-

1. Les Danaïdes. L'exploit sauvage des Lemniennes n'était pas moins célèbre dans l'antiquité.

corder cette faveur. Mais les dieux nous refusent encore des vents favorables : il nous faut rester et attendre tranquillement le départ. Puisse ton projet réussir! car il est de l'intérêt de tous, de la cité entière et de chaque citoyen en particulier, que le méchant soit puni, et que les bons soient heureux.

LE CHŒUR. Troie, ô ma patrie! tu ne seras plus comptée au nombre des villes inexpugnables : si épais est le nuage dont t'enveloppent les lances, les lances grecques qui t'ont détruite! Ta couronne de murs est rasée, et la noire fumée de l'incendie souille tes ruines lamentables. Infortunée que je suis! Je ne verrai plus Troie!

C'est au milieu de la nuit qu'est arrivé le mortel désastre, à l'heure où, succédant au repas du soir, un doux sommeil se répand sur les yeux. Après les chants et les joyeux sacrifices, mon époux reposait étendu sur son lit; sa lance était appuyée au poteau : et il ne pouvait plus voir la troupe ennemie s'élancer des vaisseaux pour envahir la Troie d'Ilos.

Et moi, j'arrangeais ma chevelure sous le bandeau qui devait la retenir, les yeux attachés aux reflets chatoyants d'un miroir d'or, avant de me jeter sur ma couche moelleuse. Tout à coup une grande rumeur remplit la ville, et l'on entend à travers les rues de Troie ces exhortations : « Enfants des Grecs, quand donc, quand détruirez-vous la citadelle d'Ilion, pour retourner dans vos foyers? »

J'abandonne aussitôt ma couche chérie, vêtue d'un simple voile, comme une jeune Dorienne, et je me prosterne devant l'autel de l'auguste Artémis, sans pouvoir, hélas! la fléchir. Je vois périr mon époux, et l'on m'entraine sur la vaste mer. Quand de loin je jetai un dernier regard sur ma patrie, au moment où le navire déployait la voile du retour et m'éloignait de la terre troyenne, malheureuse! tel fut mon désespoir, que je sentis mon cœur défaillir.

Et j'ai maudit la sœur des Dioscures, Hélène, avec son bouvier de l'Ida, le funeste Pâris, parce qu'elle m'a fait périr en m'exilant de ma terre natale, en m'arrachant de ma maison, cette épouse adultère; faut-il dire épouse? non, cette peste fatale! Ah! puissent les flots ne jamais la ramener dans sa patrie! puisse-t-elle ne pas revoir la maison de ses pères!

POLYMESTOR. O Priam, le plus chéri des mortels! et toi, qui m'es aussi bien chère, Hécube, je pleure en te voyant, en voyant ta ville détruite et ta fille aujourd'hui immolée. Hélas! on ne peut se fier à rien, ni croire à la renommée, ni espérer, dans la bonne fortune, qu'on échappera à la mauvaise. Ce sont les dieux qui bouleversent en tous sens les affaires humaines et y jettent le trouble, afin que, dans notre ignorance, nous les adorions. Mais à quoi bon pleurer nos maux? en sommes-nous plus avancés? Peut-être m'en veux-tu de mon absence. Ne m'accuse pas : je me trouvais loin d'ici, au cœur de la Thrace, lorsque tu es arrivée en ces lieux. A peine de retour, c'est au moment même où je sortais de ma demeure, que j'ai rencontré cette femme, ton esclave : j'ai entendu son message, et je viens.

HÉCUBE. J'ai honte de te regarder en face, Polymestor, dans l'abîme de maux où je suis plongée. Tu m'as vue dans la prospérité : je rougis de l'état misérable où tu me vois en ce moment, et je n'ose lever les yeux sur toi. Ne crois donc pas, Polymestor, que ce soit par inimitié. Il y a, du reste, une autre raison encore, la décence, qui ne permet pas à une femme de regarder un homme en face.

POLYMESTOR. Il n'y a rien là qui m'étonne. Mais quel besoin as-tu de moi? pourquoi m'as-tu fait venir?

HÉCUBE. J'ai un secret que je veux dire à toi et à tes enfants. Ordonne à ceux qui t'accompagnent de s'éloigner de cette tente.

POLYMESTOR. Retirez-vous : je puis ici rester seul sans danger. Nous sommes amis, et, dans ce camp des Grecs, je suis au milieu d'amis. Explique-toi donc. Quel service ton infortune attend-elle d'une amitié plus favorisée du sort? je suis prêt à te le rendre.

HÉCUBE. Et d'abord, dis-moi, ce fils que tu as reçu de mes mains et de celles de son père pour le garder dans ta maison, Polydore, est-il encore vivant? Le reste, je te le demanderai ensuite.

POLYMESTOR. Oui, il vit. En ce qui le touche, tu es heureuse.

HÉCUBE. Cher hôte, quelle bonne parole, bien digne de toi!

POLYMESTOR. Que veux-tu savoir encore de moi?

HÉCUBE. Se souvient-il un peu de sa mère?

POLYMESTOR. Il voulait venir te voir ici en secret.

HÉCUBE. Et l'or, qu'il a apporté de Troie, est-il en sûreté?

POLYMESTOR. En sûreté, et sous bonne garde, dans ma maison.

HÉCUBE. Conserve-le fidèlement, et ne convoite pas ce qui appartient à autrui.

POLYMESTOR. Jamais. J'ai bien assez de ce que je possède.

HÉCUBE. Sais-tu donc ce que je veux te dire et à tes enfants?

POLYMESTOR. Je l'ignore; mais tu vas me l'apprendre.

HÉCUBE. Il y a, ô toi que j'aime en ce moment comme tu le mérites.....

POLYMESTOR. Qu'y a-t-il, que mes enfants et moi nous devions savoir?

HÉCUBE. Il y a des cachettes souterraines où jadis a été enfoui l'or des Priamides.

POLYMESTOR. C'est là ce que tu veux apprendre à ton fils?

HÉCUBE. Oui, et par toi : car tu es un homme pieux.

POLYMESTOR. En quoi t'est nécessaire la présence de mes enfants?

HÉCUBE. Il vaut mieux, si tu viens à mourir, qu'ils connaissent ce secret.

POLYMESTOR. Tu as raison : c'est aussi plus prudent.

HÉCUBE. Sais-tu où Athèna d'Ilion a son temple?

POLYMESTOR. Est-ce là qu'est caché le trésor? A quel signe le reconnaître?

HÉCUBE. A une pierre noire qui s'élève au-dessus du sol.

POLYMESTOR. As-tu quelque chose encore à me dire à ce sujet?

HÉCUBE. Je veux que tu me conserves les richesses que j'ai emportées avec moi.

POLYMESTOR. Où sont-elles? les tiendrais-tu par hasard cachées sous tes vêtements?

HÉCUBE. Je les garde dans cette tente, sous un amas de dépouilles.

POLYMESTOR. Où donc? C'est là l'enceinte de la flotte grecque.

HÉCUBE. Ce sont les tentes réservées aux captives.

POLYMESTOR. Y est-on en sûreté? n'y trouverai-je aucun homme?

HÉCUBE. Non, pas un Grec : nous y demeurons seules. Entre donc : car les Grecs ont hâte de mettre à la voile et de quitter Troie pour revoir leur patrie. Achève ce que tu as à faire, et tu iras avec tes fils rejoindre le mien dans le séjour que tu lui as donné.

LE CHŒUR. Tu n'es pas encore puni, mais je crois que tu vas l'être. Comme un homme, loin du port, tombe tout à coup au fond de la mer, ainsi tu seras précipité de tes chères espérances, et tu perdras la vie. Car, si c'est à la fois la justice et les dieux qui demandent vengeance, la mort, la mort seule peut les satisfaire. Chemin trompeur de l'or que tu désires! Infortuné, il te mène à ta perte, chez Hadès. C'est une main débile qui t'ôtera la vie.

POLYMESTOR [1]. Ah! ah! on m'aveugle, on m'arrache les yeux! malheureux!

LE CHŒUR. Avez-vous entendu, mes amies, ces cris que pousse le Thrace?

POLYMESTOR. Encore! ah! malheureux! Mes enfants, on nous frappe sans pitié!

LE CHŒUR. Mes amies, dans cette tente vient de s'accomplir un nouveau malheur.

POLYMESTOR. Non, n'espérez pas m'échapper par une fuite rapide. Mes traits, pour vous atteindre, perceront ces murs. Tiens! en voilà un, que lance ma main pesante.

LE CHŒUR. Voulez-vous que nous nous jetions sur lui? Le danger qui les menace nous appelle au secours d'Hécube et des Troyennes.

HÉCUBE. Brise tout, n'épargne rien, renverse les portes : jamais tu ne rendras à tes yeux la clarté du jour; jamais tu ne reverras vivants tes fils que j'ai tués de ma main.

LE CHŒUR. Eh quoi! c'est toi, ma maîtresse, qui as abattu la force de ton hôte de Thrace? Tu as vraiment fait ce que tu dis?

HÉCUBE. Tu vas le voir tout à l'heure hors de la tente, aveugle, marcher à tâtons d'un pas aveugle. Tu verras les cadavres de ses deux enfants que j'ai tués moi-même avec l'aide de ces braves Troyennes. Je l'ai puni. Regarde, le voilà qui sort de la tente. Je m'éloigne, je fuis ce Thrace et le torrent de son indomptable colère.

POLYMESTOR [2]. Malheureux que je suis! où aller? où me tenir? où aborder? Vais-je courir comme la bête sauvage, le qua-

1. Derrière la scène.

2. Au fond de la scène, la tente s'ouvre : on voit les cadavres des deux enfants, et Polymestor aveugle qui se traîne à la poursuite des meurtriers.

drupède de montagnes, suivant des pieds et des mains la trace de mes ennemis? Quel chemin prendre, celui-ci ou celui-là, pour saisir les barbares Troyennes qui m'ont perdu? Misérables, ah! misérables Phrygiennes! monstres maudits! dans quel coin se sont-elles blotties pour m'échapper? Guéris ô Soleil, guéris mes paupières sanglantes, mes yeux aveugles, et rends-moi la lumière! Ah! ah! silence! voici que je les entends marcher d'un pas furtif. Où m'élancer, pour me gorger de chair et d'os, pour me servir un festin de bête féroce, et leur infliger le juste châtiment du mal qu'elles m'ont fait? Mais où et par où vais-je, infortuné, livrant sans défense aux fureurs de ces Ménades d'Hadès mes enfants égorgés, déchirés, jetés aux chiens pour un sanglant repas, et cruellement dispersés dans la montagne? Où aller? où m'arrêter? où finir ma course? Comme le nautonier, à l'aide des cordages, replie sa voile de lin, je m'élance vers cette couche de mort pour garder les corps de mes enfants.

LE CHŒUR. Infortuné, de quel intolérable malheur tu es frappé! Mais tu as commis un crime infâme : terrible est le châtiment [que t'inflige le dieu, dont la main s'appesantit sur toi].

POLYMESTOR. A moi, Thraces armés de la lance, guerriers et cavaliers intrépides qu'enflamme Arès! Achéens! Atrides! au secours! au secours! mes cris vous appellent : au secours! Oh! venez, accourez, au nom des dieux! M'entend-on? Personne ne viendra donc à mon aide? Qu'attendez-vous? Ce sont des femmes qui m'ont fait périr, des femmes, des captives. Horrible, horrible outrage! Ah! quelle souffrance! Où tourner mes pas? où aller? Dois-je m'élever dans les airs, jusqu'à la demeure céleste où Sirios et Orion lancent de leurs yeux des rayons enflammés; ou me précipiter, malheureux que je suis, dans le gouffre noir d'Hadès?

LE CHŒUR. Il est pardonnable, à qui souffre des maux au-dessus de ses forces, de vouloir se soustraire à une vie misérable.

AGAMEMNON. J'ai entendu des cris, et j'accours : car la fille des roches de la montagne, Écho, n'a pas gardé le silence : elle a fait retentir cette plainte dans le camp, et donné l'alarme. Si nous ne savions que les murs de Troie sont tombés sous

la lance des Grecs, ce bruit ne nous eût pas médiocrement effrayés.

POLYMESTOR. O bien cher Agamemnon, car je t'ai reconnu au son de ta voix, tu vois comme on m'a traité.

AGAMEMNON. Ah! malheureux Polymestor, qui t'a perdu? qui donc a ensanglanté tes yeux en leur arrachant la lumière? qui a tué ces enfants? Quel qu'il soit, il devait nourrir contre eux et toi une bien furieuse haine.

POLYMESTOR. C'est Hécube, aidée des captives, qui m'a perdu : perdu? non, ce n'est pas assez dire.

AGAMEMNON. Que dis-tu? — C'est toi, Hécube, qui as fait cela, comme il t'en accuse? C'est toi qui aurais eu cette incroyable audace?

POLYMESTOR. Dieux! que dis-tu? elle est donc là, près de nous? Parle, dis-moi où elle est, pour que mes deux mains puissent la saisir, la déchirer et la mettre en sang.

AGAMEMNON. Holà! que veux-tu faire?

POLYMESTOR. Au nom des dieux, je t'en supplie, laisse-moi porter sur elle ma main furieuse.

AGAMEMNON. Arrête! Rejette de ton cœur ce sentiment de Barbare, et parle : je veux vous entendre l'un après l'autre, et décider avec justice si tu as mérité un pareil traitement.

POLYMESTOR. Je vais parler. Il y avait un des Priamides, le plus jeune, Polydore, fils d'Hécube, que Priam, son père, prévoyant déjà la ruine de Troie, m'avait envoyé de son palais pour l'élever dans le mien. Je l'ai tué. Quant aux raisons que j'ai eues de le tuer, écoute, tu verras qu'elles étaient bonnes et d'une sage prévoyance. J'ai craint de vous laisser en cet enfant un ennemi qui eût rassemblé les débris de Troie et repeuplé la cité : les Grecs, instruits qu'un fils de Priam vivait encore, auraient recommencé la guerre de Troie, foulé et ravagé de nouveau ces plaines de la Thrace, et infligé encore une fois aux malheureux voisins des Troyens les maux dont nous souffrons aujourd'hui, prince. Hécube apprend la mort de son fils : aussitôt elle m'attire dans un piège par la promesse de me révéler l'endroit où est déposé et caché dans Ilion l'or des Priamides. Elle m'introduit seul avec mes enfants dans sa tente, sous prétexte de ne laisser connaître son secret à nul autre. Je m'assieds, les genoux pliés, au milieu d'un lit : plusieurs jeunes Troyennes prennent place à mes côtés, les unes à gauche, les autres à droite, comme auprès d'un ami;

elles admirent l'habileté des mains édoniennes [1] à manier la navette, en regardant à la lumière le tissu de mes vêtements, pendant que d'autres, affectant d'examiner mes deux lances thraces, me laissent doublement désarmé. Toutes celles qui étaient mères se récriaient avec enthousiasme sur la beauté de mes enfants, les faisaient sauter dans leurs bras, et se les passaient de mains en mains pour les éloigner de leur père. Après ces douces paroles, le croirais-tu? elles saisissent tout à coup des poignards cachés sous leurs robes, elles égorgent mes enfants, tandis que les autres, en ennemies aussi, me prennent par les mains et par les pieds. Je veux porter secours à mes enfants : mais, si je lève la tête, elles me retiennent par les cheveux; si je remue les bras, leur nombre rend, hélas! mes efforts impuissants. Pour finir, c'était le mal qui devait mettre le comble à mes maux, elles font une chose atroce : armées de leurs agrafes, elles frappent, elles ensanglantent mes pauvres yeux; puis elles s'échappent et s'enfuient à travers la tente. Je bondis comme une bête sauvage, je poursuis ces chiennes souillées de sang : je fouille tous les coins, comme un chasseur, je frappe, je heurte partout. Voilà ce que j'ai souffert par mon zèle à te servir et pour avoir tué ton ennemi, Agamemnon. Sans m'étendre en longs discours, tout le mal qu'on a dit autrefois, ou qu'on dit maintenant, ou qu'on dira jamais des femmes, je le résume en un mot : ni la mer ni la terre ne nourrissent une pareille engeance ; et chaque fois qu'un homme a affaire à elles, il les juge ainsi.

LE CHŒUR. N'aie pas tant d'insolence; et ne crois pas que tes malheurs te donnent le droit d'envelopper toutes les femmes dans le même mépris. Sans doute beaucoup d'entre nous se rendent odieuses : mais combien, par leurs qualités, balancent le nombre de ces mauvaises femmes!

HÉCUBE. Agamemnon, les paroles ne devraient pas avoir plus d'autorité que les actions : l'homme devrait bien parler, quand il a bien agi, faiblement, quand il a fait le mal, et ne jamais réussir à rendre l'injustice éloquente. Sans doute ils sont bien habiles ceux qui possèdent tous les secrets de cet art, mais leur habileté ne se soutient pas jusqu'au bout : ils périssent misérablement, nul encore n'y a échappé. Voilà ce que j'avais à te dire en commençant. J'arrive à cet homme : c'est à toi, Polymestor, que je vais répondre, puisque tu pré-

1. Édoniennes, c'est-à-dire thraces.

tends avoir tué mon fils pour épargner aux Grecs un double siège de Troie, et pour servir Agamemnon. Mais d'abord, misérable, jamais il n'y aura amitié entre des Barbares et des Grecs, non, ce n'est pas possible. Et puis, quel intérêt avais-tu donc à montrer tant de zèle? L'espoir d'un mariage? une parenté? ou quelle autre raison? Serait-ce la crainte qu'une seconde expédition ne traversât les mers pour ravager ton pays? à qui penses-tu le faire croire? C'est l'or, si tu voulais être franc, qui a tué mon fils, c'est ta cupidité. Explique-moi, en effet, ta conduite. Pourquoi n'est-ce pas quand Troie était puissante et qu'une ceinture de murs protégeait encore la ville, quand Priam était vivant et la lance d'Hector florissante, comment n'est-ce pas alors que, pour plaire à Agamemnon, tu as tué ou livré vivant aux Grecs cet enfant que tu gardais et élevais dans ta demeure? Mais c'est quand nous n'existions plus, quand les ruines fumantes d'Ilion annonçaient la victoire de nos ennemis, c'est à ce moment que tu as tué l'hôte venu à ton foyer. Écoute cette preuve encore de ta scélératesse. Si tu étais vraiment l'ami des Grecs, cet or, qui de ton propre aveu appartenait à mon fils, et non à toi, tu devais le leur apporter, le leur offrir, dans le dénuement où ils se trouvaient, depuis si longtemps qu'ils avaient quitté leur patrie. Mais aujourd'hui encore tu ne songes pas à t'en dessaisir, et tu continues de le garder dans ta maison. Certes, en élevant mon fils, comme tu devais le faire, en le sauvant, tu aurais acquis un beau renom : car c'est dans le malheur qu'on reconnaît la véritable amitié; la prospérité a tout naturellement des amis. Si tu avais été dans le besoin, et que mon fils eût conservé sa fortune, il eût été pour toi un trésor où tu aurais puisé largement. Maintenant tu n'as gardé ni l'amitié d'Agamemnon ni la jouissance de cet or, ni tes enfants; et toi-même, voilà où tu en es. Je te le dis, Agamemnon, si tu prends le parti de cet homme, tu passeras pour méchant : car ce serait protéger un hôte impie et perfide, injuste et sacrilège; et nous dirions que tu aimes les méchants, parce que tu leur ressembles. Mais je ne fais pas à mes maîtres cette injure.

LE CHŒUR. Ah! comme il est vrai que toujours les bonnes causes inspirent aux mortels de bonnes paroles!

AGAMEMNON. Il m'est pénible de juger les torts des autres; il le faut cependant. Car rien n'est plus honteux que de prendre une affaire en mains pour l'abandonner ensuite. Je pense,

sache-le bien, que ce n'est ni pour me servir, ni par conséquent pour servir les Grecs, que tu as tué un hôte, mais pour t'emparer de l'or confié à ta maison. Tu sais, il est vrai, présenter les faits à ton avantage, maintenant que tu es dans le malheur. Peut-être est-il admis chez vous qu'on peut tuer un hôte : pour nous autres Grecs, c'est une infamie. Comment donc échapperais-je au blâme, si je déclarais que tu n'as rien fait de mal? Non, je ne le puis. Mais, puisque tu as osé ce qu'on ne doit pas faire, subis aussi ce qui ne doit pas te plaire.

POLYMESTOR. Hélas! je suis vaincu, je le vois, par une femme, par une esclave, et frappé par un adversaire indigne de moi.

HÉCUBE. N'est-ce pas justice, après les forfaits que tu as commis?

POLYMESTOR. Oh! mes enfants! oh! mes yeux! infortuné que je suis!

HÉCUBE. Tu pleures! Et moi, crois-tu que je ne pleure pas mon fils?

POLYMESTOR. Tu es heureuse de m'outrager, misérable!

HÉCUBE. Pourquoi ne serais-je pas heureuse de me venger de toi?

POLYMESTOR. Bientôt tu ne le seras plus, quand les flots de la mer....

HÉCUBE. Quand ils m'auront portée aux rivages de la Grèce?

POLYMESTOR. Non, mais quand ils engloutiront ton corps tombé de la hune.

HÉCUBE. Quelle violence m'y précipitera?

POLYMESTOR. Toi-même, de tes pieds tu monteras au mât du navire.

HÉCUBE. Avec des ailes attachées aux épaules? ou de quelle autre manière?

POLYMESTOR. Tu deviendras une chienne [1] aux regards enflammés.

HÉCUBE. D'où sais-tu que je subirai cette métamorphose?

POLYMESTOR. C'est l'oracle des Thraces, Dionysos [2], qui l'a annoncée.

HÉCUBE. Et à toi il n'a prédit aucun des maux que tu souffres?

1. Les anciens voyaient dans cette métamorphose d'Hécube une image de son furieux désespoir.

2. Dionysos, comme dieu prophète, on le voit dans les *Bacchantes*, avait un oracle en Thrace.

POLYMESTOR. M'aurais-tu donc alors pris ainsi dans ton piège?

HÉCUBE. Accomplirai-je mon destin en mourant aussitôt dans les flots ou en continuant de vivre?

POLYMESTOR. En mourant; et ta tombe portera un nom.

HÉCUBE. Un nom qui rappellera ma métamorphose? ou quel autre?

POLYMESTOR. Ce sera le tombeau de la malheureuse chienne [1], et il indiquera leur route aux navigateurs.

HÉCUBE. Peu m'importe, puisque je suis vengée.

POLYMESTOR. Ta fille Cassandre doit aussi périr.

HÉCUBE. Loin de moi ce présage! Je te le renvoie à toi-même.

POLYMESTOR. C'est la femme de cet homme qui la tuera, terrible gardienne de sa maison.

AGAMEMNON. Que la fille de Tyndare n'en vienne jamais à ce point de démence!

POLYMESTOR. Et elle te frappera toi-même, Agamemnon, en levant sur toi sa hache.

AGAMEMNON. Malheureux, es-tu fou? et veux-tu attirer sur toi de nouveaux malheurs?

POLYMESTOR. Tue-moi! mais sache qu'un bain sanglant t'attend dans Argos.

AGAMEMNON. Esclaves, ne l'entraînerez-vous pas de force loin de moi?

POLYMESTOR. Mes paroles te fâchent?

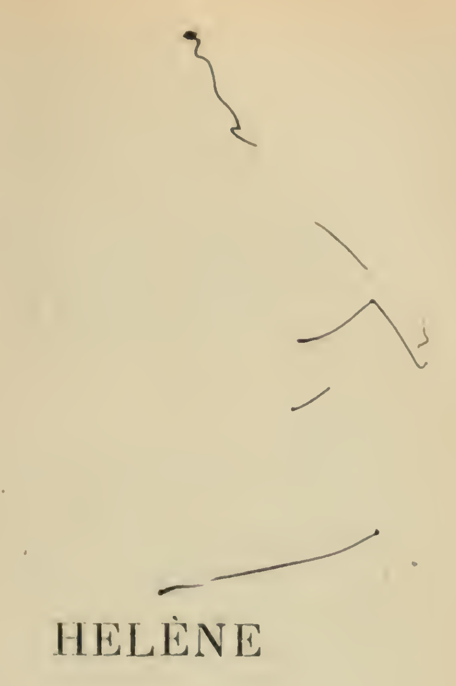
AGAMEMNON. Ne lui fermerez-vous pas la bouche?

POLYMESTOR. Faites : j'ai tout dit.

AGAMEMNON. N'irez-vous pas le jeter au plus vite dans quelque île déserte, puisqu'il s'emporte à un tel excès d'insolence? Pour toi, malheureuse Hécube, va ensevelir tes deux morts. Et vous, Troyennes, rentrez dans les tentes de vos maîtres : car voilà que les vents commencent à souffler pour nous ramener dans nos foyers. Puissent-ils nous donner une heureuse traversée jusqu'aux rivages de la patrie! Puissions-nous trouver tout en bon état dans nos maisons, et nous reposer de nos travaux!

LE CHŒUR. Allons au port, allons aux tentes, mes amies, pour subir les maux de l'esclavage : telle est l'inflexible nécessité.

1. Tel était, en effet, le nom d'un promontoire de Thrace, sur l'Hellespont, *Cynossèma*, que mentionne Strabon.



HELÈNE

PERSONNAGES

HÉLÈNE.
TEUCER.
LE CHOEUR.
MÉNÉLAS.
UNE VIEILLE FEMME.
UN MESSAGER.
THÉONOÈ.
THÉOCLYMÈNE.
LES DIOSCURES.

NOTICE SUR HÉLÈNE

Dans les *Troyennes*, qui sont antérieures à *Hélène*, Ménélas vient chercher sa femme coupable, mêlée aux captives : il ordonne à ses esclaves de la traîner par les cheveux hors de la tente d'Agamemnon, et la ramène en Grèce pour la faire lapider. Mais Euripide connaissait sur Hélène une autre légende, qui avait rendu célèbre le nom du poète lyrique Stésichore d'Himère. Stésichore, frappé de cécité par les Dioscures pour avoir parlé de leur sœur avec trop d'irrévérence, avait composé un autre chant, sa *Palinodie*, où il déclarait Hélène innocente : c'était seulement son fantôme que Pâris avait emmené à Troie. La vue fut rendue au poète. Une tradition, dont on retrouve la trace dans Homère, et que les prêtres de Memphis firent connaître à Hérodote, complétait la légende chantée par Stésichore : c'est en Égypte qu'est transportée Hélène; elle y reste pendant toute la durée de la guerre de Troie, et Ménélas vient l'y reprendre. Telle est l'origine de la tragédie d'Euripide, qui est sa palinodie, à lui aussi, — n'appelle-t-il pas Hélène dans le *Cyclope* « la femme de tout le monde? » — avec cette différence qu'il recommencera un peu plus tard, dans son *Oreste*, à la traiter aussi durement que dans les *Troyennes*. On a vu, à la fin d'*Electre*, en quels termes il annonce déjà cette transformation du mythe d'Hélène, qui va lui fournir un piquant sujet de tragédie.

Mais cette apologie d'Hélène présente dans la tragédie d'Euripide un caractère particulier. D'Homère à Gœthe, dans toutes les œuvres de la poésie, de l'éloquence et de l'art, dans Zeuxis et dans Gorgias, dans Isocrate et dans Théocrite, ce qui absout Hélène, c'est sa divine beauté. Ce n'est même plus une apologie, c'est une apothéose. Au temps d'Hérodote, elle est adorée en Égypte sous le nom de « l'Aphrodite étrangère ». Les vierges de Laconie célèbrent des fêtes en son honneur, les *Hélènia;* et les jeunes mères vont dans son temple lui demander la beauté pour leurs enfants. — Ce n'est pas le triomphe de la beauté d'Hélène que met en scène Euripide, c'est sa fidélité conjugale. Elle descend de son piédestal de déesse, et devient une simple mortelle, bourgeoisement honnête, qui, par suite d'une étrange aventure, est prise pour une autre

calomniée, enfin rendue pure au mari qu'elle aime : thèse assurément originale, et bien faite pour séduire un poète comme Euripide, toujours en quête de nouveau et d'imprévu. Il trouvait aussi l'occasion d'un amusant jeu d'esprit dans ce dédoublement d'Hélène, dans les méprises qui en résultent, et qui rappellent celles d'*Amphitryon* ou des *Ménechmes*.

C'est Hélène qui raconte au public, dans le prologue, comment Héra a trompé Pâris pour se venger de lui et de Cypris : il n'a eu entre les bras qu'une ombre, un fantôme; c'est pour ce fantôme que Grecs et Troyens se sont entre-tués, tandis qu'elle-même, enlevée par Hermès, a été transportée en Égypte, dans l'île de Pharos, où régnait le sage Protée. Protée meurt. Son fils Théoclymène la veut pour femme. Elle le fuit, et va chercher un asile auprès du tombeau de l'ancien roi, qui s'élève devant le palais, comme celui d'Agamemnon dans la tragédie d'Eschyle. C'est là que se développe l'action.

Depuis qu'elle a quitté la Grèce, Hélène ignore ce qui s'y est passé. Teucer, qu'un invraisemblable hasard amène en Égypte, lui apporte des nouvelles : il n'a pas d'autre rôle dans la pièce. Il y a sept ans que Troie est prise et détruite. Hélène apprend que Ménélas a disparu dans une tempête; que sa mère et ses frères se sont donné la mort, pour ne pas survivre à sa honte. Elle gémit sur son sort, et des captives grecques, qui entendent ses lamentations, accourent pour la consoler : Teucer ne s'est-il pas trompé? Qu'elle aille consulter dans le palais la sœur du roi, l'infaillible prophétesse Théonoé. Hélène y consent, et le chœur la suit, laissant l'orchestre vide, grave infraction aux lois essentielles de la tragédie : mais le chœur n'y joue plus qu'un rôle secondaire.

Arrive Ménélas, qu'un naufrage a jeté, dans le plus profond dénuement, sur ce rivage inconnu. Il a laissé dans une caverne, avec quelques-uns de ses compagnons, celle qu'il croit être Hélène; et, tout roi qu'il est, il frappe à la porte du palais pour y mendier quelque secours. Euripide se complait à ces contrastes. C'est une vieille esclave qui lui répond, et qui le repousse durement : qu'il fuie! Théoclymène met à mort tous les Grecs, à cause de la femme qui est ici, à cause d'Hélène. Hélène? comment serait-elle à la fois dans la grotte et dans le palais? Ménélas commence à être en proie à de plaisantes perplexités. Elles redoublent, quand Hélène arrive elle-même. Sosie n'est pas plus embarrassé : « Je ne puis pourtant pas être le mari de deux femmes. — Regarde-moi : quelle preuve plus certaine te faut-il encore? — Tu lui ressembles, je ne puis le nier. — A qui te fier, sinon à tes yeux? — Ce qui m'embarrasse, c'est que j'ai une autre femme. » Hélène insiste, Ménélas en perd la tête : « Laisse-moi, j'avais déjà bien assez d'ennuis en venant ici. — Ainsi tu vas abandonner ta femme et emmener son fantôme? — Oui, adieu! grand bien te fasse de ressembler à Hélène! »

Tout s'explique. Un des compagnons de Ménélas vient lui annoncer que le fantôme a disparu dans les airs. Ménélas et Hélène se livrent aux plus tendres expansions de joie, tandis que le messager y prend

part naïvement, sans y rien comprendre, leur rappelle leur fête nuptiale à laquelle il assistait, et, dans une boutade célèbre, s'emporte contre le mensonge de la science des devins. En même temps, par une contradiction qui lui est habituelle, Euripide fait apparaître une noble figure de prophétesse, aussi humaine qu'elle est clairvoyante. Théonoé sait tout. Si elle parle à son frère, Ménélas et Hélène sont perdus. Ils lui adressent une pathétique prière : Théonoé, émue de compassion, gardera le silence; mais qu'ils cherchent eux-mêmes un moyen de se sauver. C'est Hélène qui le trouve : il suffira que, « sans mourir, Ménélas consente à passer pour mort. »

Les événements se précipitent. Théoclymène revient de la chasse. Hélène se montre à lui vêtue de deuil, et joue son rôle. L'homme qui est là, un de ceux qui ont survécu au naufrage de son mari, vient de lui apprendre que Ménélas a péri dans les flots. Les usages de la Grèce exigent qu'elle offre à ses mânes un sacrifice funèbre. Elle demande à Théoclymène, elle obtient de sa crédulité et de son amour de riches offrandes, des victimes, des armes, dont va se revêtir Ménélas, et surtout un navire. Le chœur, dans des strophes brillantes, chante la fuite d'Hélène. Elle est accomplie : un messager vient l'annoncer au roi. Théoclymène veut se venger sur sa sœur ; mais les Dioscures apparaissent dans les airs, comme au dénouement de l'*Electre*, et l'arrêtent. Ils promettent à Hélène et à Ménélas un heureux retour. Hélène, après sa mort, sera comptée parmi les divinités, et elle donnera son nom à l'île de l'Attique où Hermès s'était d'abord arrêté, quand il la transportait en Égypte.

Telle est cette pièce, cette tragi-comédie, qui devait piquer et charmer la curiosité des Athéniens, en leur montrant dans une Égypte de fantaisie, plus grecque qu'égyptienne, au milieu d'aventures merveilleuses, une Hélène nouvelle, paradoxale, peu mythologique, malgré l'annonce de son apothéose, mais, en fin de compte, touchante. A part le trait de la fin sur un point de leur vieille géographie attique, les Athéniens n'y trouvaient rien qui leur fût personnel, aucune de ces allusions à des faits contemporains, si fréquentes chez Euripide. Tout au plus peut-on croire qu'en écrivant sa mordante tirade contre les devins, le poète exprimait la haine d'Athènes contre ceux qui l'avaient entraînée à la funeste expédition de Sicile. On a de même supposé que le chœur, en maudissant la guerre, était un écho de l'opinion publique affamée de paix, après les désastres de cette expédition. Mais des textes plus précis permettent de déterminer avec certitude la date de la tragédie. Le scholiaste des *Thesmophories* d'Aristophane nous apprend que l'*Andromède* et l'*Hélène* d'Euripide parurent la même année. Or il se trouve que nous connaissons la date de l'*Andromède* : elle fut jouée, dit le scholiaste des *Grenouilles*, huit ans avant cette comédie. Les *Grenouilles* sont de 405 : l'*Hélène* est donc de 413. Ajoutons que, dans ses *Thesmophories* qui sont de 412, Aristophane parodie *Hélène*, « récemment représentée, » dit-il.

HÉLÈNE

HÉLÈNE. Ce beau fleuve est le Nil aux eaux pures, qui remplace ici la rosée céleste, et, quand fond la blanche neige [1], arrose les campagnes de l'Égypte. Protée [2], de son vivant, était roi de ce pays. Il habitait l'île de Pharos [3], mais régnait sur toute l'Égypte. Il épousa une des Nymphes de la mer, Psamathè [4], lorsqu'elle eut abandonné la couche d'Æaque. Elle lui donna dans ce palais deux enfants, un fils, Théoclymène, [ainsi nommé parce qu'il vit dans le respect des dieux,] et une fille, la noble Ido, qui fit durant son enfance la joie de sa mère, et qui plus tard, devenue grande, à l'âge de l'hymen, reçut le nom de Théonoè : car elle possédait la science des choses divines, celle du présent et de l'avenir, que lui avait donnée son aïeul Nérée. Quant à moi, j'ai pour patrie une ville qui n'est pas sans gloire, Sparte; et je suis fille de Tyndare. Mais on raconte que Zeus vola dans les bras de ma mère Léda, sous la forme d'un cygne, et, par ruse, s'unit à elle, comme pour échapper à la poursuite d'un aigle, s'il faut en croire la renommée. J'ai été appelée Hélène; et que de maux j'ai soufferts! je vais les dire. Trois déesses, rivales en beauté, Hèra, Cypris et la vierge née de Zeus, vinrent auprès d'Alexandre [5] dans une grotte de l'Ida, pour

1. Euripide semble avoir emprunté à son maître Anaxagore cette explication des crues du Nil.

2. Protée, fils de Poseidon, dieu marin et dieu prophète.

3. C'est à quelques stades de l'île de Pharos que s'éleva Alexandrie : un môle les unit en 285 av. J.-C.

4. Psamathè, ou plutôt Psammathè fille de Nérée, personnifiait le sable de la mer.

5. Pâris.

lui demander d'être leur juge, et de nommer la plus belle. En promettant de livrer ma beauté (s'il faut appeler beau ce qui est une cause de malheur) à l'amour d'Alexandre, Cypris remporta la victoire. Pâris quitta donc ses étables de l'Ida, et vint à Sparte pour posséder ma couche. Mais Hêra, irritée de n'avoir pas vaincu les déesses, trompa les caresses d'Alexandre, et substitua à mon corps entre les bras du fils de Priam un fantôme vivant, qu'elle avait formé du plus pur éther à ma ressemblance. Il crut donc me posséder : vaine illusion! ce n'était pas moi. Puis les autres desseins conçus par Zeus vinrent s'ajouter à mes infortunes. Il alluma la guerre entre la Grèce et les malheureux Phrygiens, pour alléger le fardeau de la multitude inutile que porte et nourrit la terre [1], pour faire connaître aussi le plus vaillant des Grecs. Entre les mains des Phrygiens, sinon en personne, au moins de nom, je devins pour les Grecs le prix de la lutte. Mais Zeus ne m'avait pas oubliée : Hermès m'enleva au sein des airs, enveloppée d'un nuage, et me transporta dans ce palais chez Protée, qu'il jugeait le plus chaste de tous les mortels, pour que la couche de Ménélas lui fût gardée intacte. Je suis donc restée ici, pendant que mon mari infortuné levait une armée et poursuivait mes ravisseurs jusque sous les murs d'Ilion. Combien d'existences se sont éteintes à cause de moi sur les bords du Scamandre! Et moi, qui ai tant souffert, je suis maudite; je passe pour avoir trahi la foi conjugale et causé par là aux Grecs les malheurs de cette guerre. Pourquoi suis-je encore en vie? Le dieu Hermès m'a annoncé que j'habiterais encore avec Ménélas la terre illustre de Sparte, quand il saurait que je ne suis pas allée à Ilion, pour ne pas recevoir un autre que lui dans ma couche. Tant que Protée a vu la lumière du soleil, je n'avais pas à craindre un nouvel hymen. Mais, depuis que la mort l'a plongé dans les ténèbres souterraines, son fils me veut pour femme. Fidèle à mon premier époux, je viens me prosterner devant ce tombeau de Protée, et je le supplie de conserver ma couche à Ménélas. Si mon nom en Grèce est déshonoré, que du moins mon corps soit ici sauvé de la honte!

---

1. Raison de haute économie politique, comme le fait remarquer M. Patin, « qui donne au système de Malthus une antiquité fort respectable ».

TEUCER [1]. Qui commande dans cette maison fortifiée? Il semble que ce soit le palais de Ploutos, à voir cette enceinte royale et les fiers créneaux de ces murs. Ah! qu'ai-je vu, grands dieux! une image odieuse et funeste, celle de la femme qui m'a perdu, moi et tous les Grecs. Que les dieux te maudissent pour ta ressemblance avec Hélène! Si je n'étais sur une terre étrangère, je t'aurais déjà tuée d'une de ces flèches qui ne manquent jamais leur but : et voilà ce que tu aurais gagné à ressembler à la fille de Zeus!

HÉLÈNE. Eh quoi! dois-tu donc, ô malheureux, qui que tu sois, me témoigner tant d'horreur et tant de haine, parce que cette femme a perdu la Grèce?

TEUCER. J'ai eu tort, je me suis laissé emporter trop loin par la colère : [car toute la Grèce déteste la fille de Zeus.] Pardonne-moi, femme, ce que j'ai dit.

HÉLÈNE. Qui es-tu? d'où viens-tu en ce pays?

TEUCER. Je suis, ô femme, un de ces malheureux Grecs.

HÉLÈNE. Je ne m'étonne plus qu'Hélène te soit odieuse. Mais qui es-tu, et d'où? de quel nom dois-je t'appeler?

TEUCER. Je me nomme Teucer. Télamon est mon père, et Salamine la patrie qui m'a nourri.

HÉLÈNE. Que viens-tu faire sur ces bords du Nil?

TEUCER. Je suis proscrit : j'ai été chassé de ma terre natale.

HÉLÈNE. Tu dois être bien malheureux. Qui donc te bannit de ta patrie?

TEUCER. Mon père Télamon. Qui pourtant devrait plus nous aimer qu'un père?

HÉLÈNE. Pour quel motif? Il y a là quelque malheur.

TEUCER. C'est mon frère Ajax qui m'a perdu en mourant à Troie.

HÉLÈNE. Comment? aurait-il péri de ta main?

TEUCER. Il s'est tué lui-même en se jetant sur son épée.

HÉLÈNE. Dans un accès de folie sans doute? Qui donc, de sang-froid, en viendrait là?

TEUCER. Tu connais un certain Achille, fils de Pélée?

HÉLÈNE. Oui, l'un des anciens prétendants d'Hélène, à ce que j'ai ouï dire.

TEUCER. A sa mort, ses compagnons se disputèrent ses armes.

1. Teucer, fils de Télamon et d'Hésione, banni par son père, passe par l'Égypte avant d'aller s'établir dans l'île de Chypre, où il fondera Salamine.

HÉLÈNE. Comment cette dispute est-elle devenue si funeste à Ajax?

TEUCER. Un autre ayant obtenu ces armes, il n'a plus voulu vivre.

HÉLÈNE. Son malheur retombe donc sur toi?

TEUCER. On me reproche de n'être pas mort avec lui.

HÉLÈNE. Ainsi, étranger, tu étais au siège de la fameuse Troie?

TEUCER. J'ai pris part à sa ruine, et j'ai péri à mon tour.

HÉLÈNE. A-t-elle donc été consumée, anéantie par le feu?

TEUCER. Au point qu'on ne saurait plus reconnaître un seul vestige de ses murs.

HÉLÈNE. Hélène infortunée! c'est pour toi que les Troyens ont péri.

TEUCER. Et les Grecs avec eux. De grands malheurs ont été accomplis.

HÉLÈNE. Combien s'est-il passé de temps depuis la ruine de la ville?

TEUCER. Sept fois environ l'année a ramené la saison des fruits.

HÉLÈNE. Et combien d'années auparavant étiez-vous restés sous les murs de Troie?

TEUCER. Pendant bien des lunes, qui ont rempli le cours de dix ans.

HÉLÈNE. Avez-vous repris aussi la femme de Sparte?

TEUCER. Ménélas l'a emmenée en la traînant par les cheveux.

HÉLÈNE. L'as-tu vue, cette malheureuse? ou n'en parles-tu que par ouï-dire?

TEUCER. Je l'ai vue de mes yeux, comme je te vois, tout aussi bien.

HÉLÈNE. Prenez garde que les dieux ne vous aient trompés par une fausse apparence.

TEUCER. Parle-moi d'autre chose, et non plus de cette femme.

[HÉLÈNE. Ainsi vous croyez que vous n'avez pas été les jouets d'une illusion?

TEUCER. Je l'ai vue, te dis-je, de mes propres yeux; et c'est l'esprit qui voit.]

HÉLÈNE. Ménélas est-il de retour avec elle dans son palais?

TEUCER. Il n'est pas du moins à Argos ni sur les bords de l'Eurotas[1].

1. Aujourd'hui *Vasili Potamo* ou *Iri*.

HÉLÈNE. Hélas! hélas! je crains un malheur pour les malheureux dont tu me parles.

TEUCER. On dit, en effet, qu'il a disparu avec sa femme.

HÉLÈNE. Tous les navires grecs ne suivaient donc pas la même route?

TEUCER. Oui, mais la tempête les a dispersés.

HÉLÈNE. Où se trouvaient-ils alors, portés sur le dos de l'onde amère?

TEUCER. Ils étaient à la moitié de leur traversée, au milieu de la mer Égée.

HÉLÈNE. Et, depuis, personne n'a vu Ménélas aborder à quelque rivage?

TEUCER. Personne. En Grèce on dit qu'il est mort.

HÉLÈNE. Je suis perdue! — Et la fille de Thestios [1] vit-elle encore?

TEUCER. Tu veux parler de Léda? Non, elle n'est plus.

HÉLÈNE. N'est-ce pas le déshonneur d'Hélène qui a causé sa mort?

TEUCER. On le dit. Ce qui est sûr, c'est qu'elle a suspendu son noble cou à un lacet.

HÉLÈNE. Et les fils de Tyndare [2] sont-ils vivants ou morts?

TEUCER. Ils sont morts, et ils ne le sont pas. Il y a sur eux un double récit.

HÉLÈNE. Auquel faut-il croire? Ah! que je suis malheureuse!

TEUCER. On dit que, changés en astres, ils sont devenus dieux.

HÉLÈNE. Bien. Et quel est l'autre récit?

TEUCER. Ils se seraient tués à cause de leur sœur. Mais assez de paroles! Je ne veux pas renouveler mes douleurs. Je suis venu dans cette demeure royale pour voir la prophétesse Théonoè. Viens en aide à ton hôte : fais que j'obtienne d'elle un oracle, et que je sache par quelle route un vent favorable poussera ma voile aux rivages de Chypre, où je dois, — Apollon le veut, — fixer ma demeure et lui donner le nom de Salamine, en souvenir de l'île lointaine qui m'a donné le jour.

HÉLÈNE. Étranger, une fois en mer, tu trouveras bien ta route. Mais hâte-toi de fuir; quitte ce pays, avant que tu

1. Roi des Étoliens.
2. Castor et Pollux.

aies été vu du roi, fils de Protée, qui est à la chasse, occupé avec ses chiens fidèles à exterminer les bêtes sauvages. Quel que soit le Grec qui tombe entre ses mains, il le fait périr. Pourquoi? ne cherche pas à le savoir, et laisse-moi le taire. A quoi bon te le dire?

TEUCER. Tu as raison, femme. Que les dieux te récompensent de ta générosité! Ton visage est celui d'Hélène, mais non ton cœur : il est tout autre. Puisse-t elle périr misérablement, et ne jamais revoir les bords de l'Eurotas! Et toi, femme, puisses-tu vivre toujours heureuse!

HÉLÈNE. Hélas! dans le cruel malheur, dans le deuil cruel où je suis plongée, comment assez gémir? quel chant de douleur pourrais-je assez remplir de mes larmes, de mes lamentations, de mon désespoir? Hélas! hélas!

Jeunes déesses ailées, vierges, filles de la Terre [1], ô Sirènes, accourez à mes plaintes avec la flûte libyenne ou le chalumeau! Que vos larmes de pitié répondent à mes malheurs, votre douleur à la mienne, vos chants à mes chants! Que, pour faire écho à mes lamentations, Perséphone m'envoie votre chœur funèbre, et qu'elle reçoive de moi, dans son ténébreux séjour, le tribut des larmes et des hymnes de deuil que je dois à mes morts.

LE CHŒUR. J'étais au bord de la mer azurée, et je séchais au soleil, qui dardait ses rayons d'or, des voiles de pourpre étendus sur le moelleux gazon ou sur les tiges des roseaux. Là, j'ai entendu des accents lamentables, une plainte douloureuse poussée par quelque voix gémissante, comme celle d'une nymphe Naïade qui fuit dans la montagne en poussant des cris de détresse, dont l'écho fait connaître aux rochers et aux vallées les violentes amours de Pan.

HÉLÈNE. Hélas! hélas! jeunes Grecques, tombées entre les mains d'un pirate barbare, sachez qu'un navigateur grec est venu, hélas! est venu apporter de nouveaux sujets de larmes

1. Les Sirènes sont invoquées ici comme des divinités infernales. Sophocle, dans un de ses fragments, leur fait chanter « l'hymne d'Hadès ». On voit leur image sur les tombeaux.

à mes larmes. Quelles nouvelles! Ilion a péri au milieu des flammes, à cause de cette homicide Hélène, à cause de mon nom fatal. Léda s'est pendue de désespoir en apprenant ma honte. Ménélas est mort après avoir erré longtemps sur les flots. Enfin Castor et mon frère, ces deux illustres jumeaux, orgueil de leur patrie, ont disparu de la terre, ils ont disparu, abandonnant l'arène battue des chevaux, et, sur les bords fleuris de l'Eurotas, les luttes chères à la jeunesse.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! fortune ennemie! cruel destin! A quelle vie, à quelle malheureuse vie t'a condamnée, pauvre femme, t'a condamnée le sort, depuis le jour où Zeus, descendu du ciel sous la forme resplendissante d'un cygne blanc comme la neige, t'engendra dans les bras de ta mère! Quel malheur t'a été épargné? Quelles épreuves n'a pas endurées ta vie? Ta mère n'est plus. Les deux jumeaux chéris de Zeus ont perdu leur bonheur. Toi, tu n'as plus la joie de voir la terre natale; et le bruit court à travers les villes de Grèce que tu t'es livrée, auguste reine, aux caresses d'un Barbare. Ton mari a perdu la vie dans les flots. Ni le palais de tes pères ni Athèna Chalciœcos [1] ne seront plus désormais témoins de ta félicité.

HÉLÈNE. Hélas! hélas! quel Phrygien ou quel homme venu de Grèce a abattu le pin funeste à Ilion, dont le fils de Priam a fait l'odieux navire et ses rames barbares qui l'ont conduit à mon foyer, attiré par ma fatale beauté, pour prendre possession de ma couche? C'est la perfide, l'homicide Cypris, qui a voulu semer la mort parmi les descendants de Danaos et les fils de Priam. Hélène infortunée! Assise sur son trône d'or, l'auguste épouse de Zeus, Hèra, m'envoie son rapide messager, le fils de Maïa, qui me trouve cueillant des roses et leur frais feuillage pour les apporter dans les plis de ma robe à Athèna Chalciœcos : il m'enlève dans les airs pour me conduire en cet odieux pays, et allume à cause de moi une querelle, une sanglante querelle entre les Priamides et la Grèce. Et, sur les bords du Simoïs, un opprobre immérité est attaché à mon nom.

LE CHŒUR. Tu as bien des sujets de douleurs, je le sais : mais tu gagnerais à supporter avec autant de patience qu'il est possible les maux inévitables de la vie.

1. C'était sous ce nom de *Chalciœcos* qu'Athèna avait un temple à Sparte. Suivant Pausanias, temple et statue étaient également d'airain.

HÉLÈNE. Chères compagnes, à quel destin je suis enchaînée! N'ai-je donc été enfantée par ma mère que pour être un prodige aux yeux des hommes? [Il n'y a pas de femme, grecque ou barbare, qui accouche d'une blanche coquille d'œuf, comme celle où j'étais enfermée, dit-on, quand je naquis de Léda et de Zeus.] Ma vie même, tout ce qui m'arrive, n'est que prodige : c'est Hèra qui en est la cause, c'est aussi ma beauté. Ah! plût au ciel que cette beauté se fût effacée comme les couleurs d'une peinture, et eût fait place sur mon visage à la laideur! Puissent les Grecs oublier l'opprobre où je suis maintenant plongée, et ne se souvenir que de ma vertu, comme ils se souviennent maintenant de ma honte! Il en est qui ne sont menacés et frappés par les dieux que d'un seul malheur : ils en gémissent, mais il leur est facile de s'y résigner. Moi, tous les malheurs m'accablent à la fois. D'abord, sans être coupable, je suis déshonorée : or on souffre plus des accusations mensongères que des reproches mérités. Ensuite, les dieux m'ont arrachée de ma terre natale pour me faire vivre au milieu de mœurs barbares, séparée de mes amis, esclave, moi qui suis née libre : car chez les Barbares tout le monde est esclave, excepté celui qui commande. Il ne restait plus à ma fortune qu'une ancre de salut, l'espoir que mon mari viendrait un jour me délivrer de mes maux : voilà qu'il est mort, qu'il n'est plus! Ma mère aussi a péri, et l'on dit que c'est à cause de moi qu'elle s'est tuée : l'accusation est injuste, mais cette injustice me poursuit encore. Celle qui était la joie de ma maison et de ma vie, ma fille [1], blanchit vierge et sans époux. Enfin les illustres fils de Zeus, les Dioscures, ne sont plus. Ainsi frappée de tous les malheurs, je péris par ce que je souffre et non par ce que j'ai fait. Pour comble de misère, si je retourne dans ma patrie, j'y serai jetée en prison : car on me prendra pour cette Hélène que Ménélas a poursuivie jusque sous les murs d'Ilion. Si mon mari vivait encore, nous pourrions nous reconnaître à des signes qui ne seraient clairs que pour nous. Aujourd'hui, ce n'est plus possible, et je n'espère plus jamais le revoir. Pourquoi donc prolonger ma vie? et que me reste-t-il à attendre du sort? Me faut-il changer d'infortune, épouser un Barbare, habiter sous son toit, m'asseoir à sa table opulente? Mais, si une femme est condamnée à vivre avec un mari odieux, la vie même lui

1. Hermione.

est odieuse. Mieux vaut mourir. Comment trouver une mort honorable? Se suspendre dans les airs à un lacet est une fin ignominieuse, déshonorante même pour des esclaves. Un coup de poignard est plus beau, plus noble, et en un moment nous délivre de la vie. Tel est en effet l'abîme de maux où je suis tombée. Les autres femmes trouvent le bonheur dans leur beauté; moi, c'est ma beauté qui m'a perdue.

LE CHŒUR. Hélène, quel que soit l'étranger venu en ces lieux, ne crois pas tout ce qu'il t'a dit.

HÉLÈNE. Il m'a pourtant dit clairement que mon mari était mort.

LE CHŒUR. Il se dit bien des mensonges.

HÉLÈNE. Et bien des choses aussi dont la vérité apparaît au grand jour.

LE CHŒUR. Tu es plus portée à croire au mal qu'au bien.

HÉLÈNE. Oui, la crainte m'obsède et me rend toute tremblante.

LE CHŒUR. Quels sentiments a-t-on pour toi dans ce palais?

HÉLÈNE. Tout le monde me témoigne de l'amitié, excepté le prétendant qui me poursuit.

LE CHŒUR. Sais-tu ce qu'il faut faire? Quitte la place où tu te tiens devant ce tombeau.

HÉLÈNE. Où veux-tu en venir, et que me conseilles-tu?

LE CHŒUR. Entre dans le palais, et va demander à celle qui sait tout, à Théonoè, fille de la Néréide, Nymphe de la mer, si ton mari est encore vivant, ou s'il ne voit plus la lumière. Quand tu connaîtras la vérité, livre-toi, suivant sa réponse, à la joie ou à la douleur. Mais, avant que tu aies rien appris de certain, à quoi bon t'affliger? Crois-moi, quitte ce tombeau, et va trouver la jeune fille. Par elle, tu sauras tout : elle te dira la vérité. Tu as l'oracle dans ce palais : que veux-tu de plus? Je vais t'accompagner et entendre avec toi la jeune prophétesse. Tu es femme comme nous : nous devons te venir en aide.

HÉLÈNE. Amies, je suis votre conseil. Entrez donc, entrez dans le palais pour connaître le sujet de mes angoisses.

LE CHŒUR. Je réponds sans hésiter à ton appel.

HÉLÈNE. Ah! jour malheureux! Que vais-je apprendre, infortunée? quelle lamentable nouvelle?

LE CHŒUR. Chère Hélène, ne t'afflige pas d'avance par de sinistres prévisions.

HÉLÈNE. Qu'est-il arrivé à mon mari infortuné? Voit-il encore la clarté du jour, le char du soleil et le cours des

astres? ou bien, sous terre, dans la demeure infernale, partage-t-il le sort de ceux qui ne sont plus?

LE CHŒUR. Augure mieux de l'avenir, quel qu'il doive être.

HÉLÈNE. C'est toi que j'invoque, toi que j'adjure, Eurotas, avec la fraîcheur de tes rives bordées de verts roseaux : dis-moi si ce bruit est vrai, si mon mari n'est plus.

LE CHŒUR. Quelle folie!

HÉLÈNE. Je veux me suspendre par le cou à un lacet, ou percer d'un glaive meurtrier ma gorge ensanglantée; moi-même avec fureur j'en plongerai la pointe dans ma chair : je m'offrirai comme victime aux trois déesses et au fils de Priam, qui jadis, près des étables de ses bœufs, s'exerçait à faire entendre les sons du chalumeau.

LE CHŒUR. Puissent les dieux détourner sur d'autres ces malheurs! Toi, sois heureuse!

HÉLÈNE. Ah! malheureuse Troie, tu péris pour un crime qui n'a pas été accompli : tu as souffert un triste sort. Ma beauté, présent funeste de Cypris, a fait couler bien du sang et bien des pleurs. Les douleurs se sont ajoutées aux douleurs, les larmes aux larmes [au milieu de tant de calamités; les mères ont perdu leurs enfants;] et les vierges ont offert leur chevelure aux mânes de leurs frères tombés près du Scamandre phrygien. Quels cris, ah! quels cris a poussés la Grèce! quels gémissements douloureux, tandis qu'elle se frappait la tête de ses mains, que de ses ongles elle déchirait ses joues délicates et les souillait de plaies sanglantes! O vierge d'Arcadie, heureuse Callisto, toi qui jadis es entrée dans la couche de Zeus sous la forme d'un quadrupède, combien ton sort l'emporte sur celui de ma mère, puisque, changée en bête velue, en lionne [1] au regard farouche, tu as échappé au sentiment de tes misères! Heureuse aussi la fille du Titan Mérops [2], qu'Artémis chassa du chœur de ses nymphes sous les traits d'une biche aux cornes d'or, à cause de sa beauté! La mienne a ruiné, hélas! ruiné l'inexpugnable cité dardanienne; et combien de Grecs elle a fait périr [3]!

---

1. C'est en ourse, et non en lionne, que Zeus, suivant les anciens mythes, transforme la nymphe Callisto, fille de Lycaon, qu'il place ensuite dans le ciel, où elle devient une constellation.

2. Cette Titanide était la nymphe Cos, qui donna son nom à une île de la mer Égée.

3. Le chœur quitte la scène avec Hélène, contre l'usage ordinaire du théâtre grec, et y reparaîtra avec elle.

MÉNÉLAS. O toi qui, dans Pise, vainquis jadis Œnomaos à la course des chars [1], Pélops, que n'as-tu de bonne heure perdu la vie, [alors que tes membres coupés en morceaux étaient servis à la table des dieux,] avant de donner le jour à mon père Atrée? De son union avec Aéropè nous ne serions pas nés, Agamemnon et moi, couple à jamais fameux. Je puis dire sans orgueil que j'avais conduit à Troie sur les mers la plus grande armée qu'on eût vue, non pas en roi imposant son commandement par la force, mais en chef librement accepté de la jeunesse grecque. Eh bien! aujourd'hui les uns ne comptent plus au nombre des vivants; les autres, heureusement échappés des flots, rapportent dans leur patrie les noms des morts. Moi, infortuné, j'erre au milieu des vagues de la mer azurée, depuis le jour où j'ai renversé les murs d'Ilion. Je désire en vain revoir ma patrie : les dieux me refusent cette faveur. J'ai parcouru tous les rivages inhospitaliers et déserts de la Libye; mais, chaque fois que je m'approche de la terre natale, le vent me repousse en arrière; et jamais n'a soufflé dans mes voiles une brise favorable pour me ramener dans mon pays. Et maintenant, malheureux naufragé, après avoir vu périr mes amis, j'ai été jeté sur cette côte, où mon navire s'est brisé en mille pièces contre les rochers. Il ne m'est resté que la carène; et sur ces ais bien ajustés je me suis sauvé à grand'peine, contre toute espérance, avec Hélène que j'ai arrachée des mains des Troyens. J'ignore dans quel pays je suis, quel est son nom, quel peuple l'habite. Car je rougis de me montrer à la foule : je redoute ses questions, et je lui cache par pudeur la misère de mes haillons. Lorsqu'un homme d'un rang élevé voit tout à coup s'écrouler sa fortune, comme il n'est pas habitué à cette détresse, il en souffre plus que celui qui est depuis longtemps malheureux. Le besoin me tourmente : point de vivres, point de vêtements. On le voit, je n'ai pour me couvrir que des lambeaux échappés au nau-

1. Œnomaos, roi d'Élide, avait promis sa fille Hippodamie à qui le vaincrait à la course des chars. Pélops y réussit, grâce à la trahison de Myrtilos, écuyer du roi.

Quant au festin, dont il est question plus loin dans un passage altéré, il s'agit du repas que Tantale offre aux dieux, et dans lequel, pour éprouver leur divinité, il leur sert son fils Pélops coupé en morceaux. Zeus charge Hermès de rendre la vie à Pélops en rassemblant les parties de son corps, moins l'épaule qu'avait mangée Dèmèter, et qu'il remplace par une épaule d'ivoire.

frage. Les manteaux que je portais naguère, mes riches costumes, mes parures, la mer a tout englouti. J'ai caché au fond d'une caverne la femme qui a causé tous mes malheurs, et j'arrive ici, après l'avoir confiée à la garde des amis qui me restent. Me voilà donc errant seul, et cherchant de quoi subvenir aux besoins des compagnons que j'ai laissés là-bas. A la vue de ce palais aux murs crénelés, de ces portes magnifiques dont l'aspect annonce l'opulence, je me suis approché. J'espère trouver dans cette riche maison quelques ressources pour les naufragés : une maison pauvre, le voulût-elle, ne peut nous être secourable. Holà ! n'y a-t-il pas un portier pour venir m'entendre et rapporter aux maîtres du logis le récit de mes misères?

UNE VIEILLE FEMME. Qui frappe à la porte? Éloigne-toi du palais, et ne reste pas ici debout à l'entrée de la cour pour importuner mes maîtres. Sinon, tu mourras : car tu es Grec, et aux Grecs on ne donne pas ici l'hospitalité.

MÉNÉLAS. Vieille, tout ce que tu dis là est juste. Tu es dans ton droit, et je t'obéirai. Mais laisse-moi parler.

LA VIEILLE. Va-t'en, étranger. J'ai l'ordre de ne laisser approcher aucun Grec.

MÉNÉLAS. Ah! ne porte pas la main sur moi, et ne me repousse pas par la force.

LA VIEILLE. Pourquoi ne m'obéis-tu pas? C'est ta faute.

MÉNÉLAS. Va dans la maison m'annoncer à tes maîtres.

LA VIEILLE. Il m'en coûterait cher, je pense, de porter ton message.

MÉNÉLAS. Je suis un naufragé qui vient demander l'hospitalité : les hôtes sont sacrés.

LA VIEILLE. Va donc frapper à une autre porte plutôt qu'à celle-ci.

MÉNÉLAS. Non, j'entrerai : il faut que tu me cèdes.

LA VIEILLE. Sache que tu es insupportable On va te chasser de force.

MÉNÉLAS. Hélas ! hélas! où est ma vaillante armée?

LA VIEILLE. Avec elle peut-être avais-tu quelque prestige : ici tu n'en as plus.

MÉNÉLAS. Ciel! comme je suis indignement outragé!

LA VIEILLE. Pourquoi mouiller tes yeux de larmes? pourquoi gémir?

MÉNÉLAS. Je songe à mes prospérités passées.

LA VIEILLE. Que ne t'en vas-tu donner à tes amis le spectacle de tes larmes?

MÉNÉLAS. Quel est ce pays? A qui cette demeure royale?

LA VIEILLE. C'est le palais de Protée; ce pays est l'Égypte.

MÉNÉLAS. L'Égypte? Malheureux! où les vents m'ont-ils jeté?

LA VIEILLE. Qu'as-tu à dire contre le Nil et ses bienfaits?

MÉNÉLAS. Ce n'est pas du Nil que je me plains : je gémis sur mon infortune.

LA VIEILLE. Bien d'autres sont malheureux : tu n'es pas le seul.

MÉNÉLAS. Ce roi que tu m'as nommé est-il dans son palais?

LA VIEILLE. Voilà son tombeau. C'est son fils qui règne sur le pays.

MÉNÉLAS. Où pourrais-je le trouver? Est-il dehors, ou dans le palais?

LA VIEILLE. Il est absent. Mais sache que les Grecs n'ont pas d'ennemi plus implacable.

MÉNÉLAS. Quelle raison a-t-il de les haïr, et de faire retomber sur moi cette haine?

LA VIEILLE. Hélène, la fille de Zeus, habite cette demeure.

MÉNÉLAS. Comment? qu'as-tu dit? répète-le-moi.

LA VIEILLE. Je parle de la fille de Tyndare, qui jadis vivait à Sparte.

MÉNÉLAS. D'où est-elle venue? Comment expliquer ce fait étrange?

LA VIEILLE. Elle est venue ici du pays de Lacédémone.

MÉNÉLAS. Quand? Aurait-on par hasard enlevé ma femme de la grotte où je l'ai laissée?

LA VIEILLE. C'était, étranger, avant l'arrivée de l'armée grecque à Troie. Mais éloigne-toi de ce palais : car il y a ici un fléau [1] qui trouble la demeure royale. Tu arrives fort mal à propos. Si mon maître te surprend ici, c'est la mort qui sera ton présent d'hospitalité, je t'en préviens; car je suis dévouée aux Grecs, bien que je t'aie durement parlé par crainte de mon maître.

MÉNÉLAS. Que dire? que penser? Ce n'était donc pas assez de mes autres malheurs : voilà encore une déplorable aven-

1. L'amour de Theoclymène pour Hélène.

ture qui m'est annoncée. Je suis venu ici avec ma femme, que j'ai reconquise sur Troie; je l'ai laissée bien gardée au fond d'une caverne : et j'apprends que dans ce palais habite une autre Hélène ! Elle est fille de Zeus, m'a-t-on dit. Y a-t-il donc un homme de ce nom sur les bords du Nil? car il n'y a qu'un Zeus au ciel. Où est Sparte, sinon dans la contrée où coule l'Eurotas embelli par ses roseaux? Y a-t-il deux hommes du nom de Tyndare? Y a-t-il deux Lacédémones et deux Troies? Pour moi, je ne sais que dire. Ne voit-on pas, en beaucoup de contrées, plus d'une ville et plus d'une femme porter le même nom? Je ne dois donc pas m'étonner de ce qui m'arrive. Je ne veux pas non plus me dérober par la fuite au péril que m'annonce cette esclave. Est-il un homme au cœur assez barbare pour me refuser quelque nourriture, lorsqu'il entendra mon nom? Partout on parle de l'incendie de Troie; et moi, Ménélas, qui l'ai allumé, je ne suis inconnu dans aucun pays. J'attendrai donc le maître de ce palais, et d'une manière ou d'une autre je saurai avec lui me tirer d'affaire : si c'est un homme cruel, je me cacherai, et retournerai aux débris de mon navire; s'il me témoigne quelque pitié, je lui demanderai de venir en aide à ma détresse présente. C'est pour moi, infortuné, le comble de la misère, d'avoir à mendier ma vie auprès d'un roi, quand je suis roi moi-même. Il le faut cependant : ce n'est pas moi qui le dis, c'est une maxime des sages, que rien ne prévaut contre l'inflexible nécessité.

LE CHŒUR. J'ai entendu la voix prophétique de la jeune Théonoè annoncer dans la demeure royale que Ménélas n'est pas encore descendu dans le noir Érèbe, et que la terre ne couvre pas son corps, mais que, toujours ballotté sur les flots, sans avoir pu toucher aux ports de sa patrie, il mène une vie errante, l'infortuné, loin de ceux qu'il aime, et poussé par la rame de rivage en rivage, depuis le jour où il a quitté le sol troyen.

HÉLÈNE. Me voici revenue à ma place devant ce tombeau, heureuse de ce que m'a annoncé la vierge qui sait tout et ne se trompe jamais. Elle dit que mon mari est vivant et qu'il voit encore la lumière : les vents l'entraînent çà et là sur toutes les mers, et il n'arrivera au port qu'après les longues

épreuves de ses courses errantes ; ce sera le terme de ses misères. Il y a pourtant une chose qu'elle ne m'a pas fait connaître : venu en ce pays, s'en échappera-t-il sain et sauf? Et moi, dans ma joie de le savoir vivant, je n'ai pas songé à éclaircir ce point. Ménélas, m'a-t-elle dit, est quelque part près d'ici : le naufrage l'a jeté sur cette côte avec un petit nombre de ses compagnons. Ah! quand viendras-tu? Comme ton retour comblerait mes vœux! Ciel! quel est cet homme? Ne suis-je pas victime de quelque embûche dressée par le fils impie de Protée? Aussi prompte qu'une jeune cavale ou une Bacchante de Dionysos, courons vers le tombeau. Cet homme a l'air farouche : il me guette comme un chasseur, il veut s'emparer de moi.

MÉNÉLAS. O toi, qui d'un élan désespéré bondis au pied de ce tombeau où brûlent les offrandes funéraires, arrête. Pourquoi fuis-tu? Quelle surprise, quel saisissement j'éprouve à ta vue!

HÉLÈNE. Femmes, au secours! Cet homme veut m'arracher du tombeau et me prendre, pour me livrer au tyran dont je fuis l'hymen.

MÉNÉLAS. Je ne suis pas un ravisseur. Je ne suis pas non plus au service des méchants.

HÉLÈNE. Mais tu es couvert d'affreux haillons.

MÉNÉLAS. Ne crains rien : arrête-toi dans ta fuite.

HÉLÈNE. Je m'arrête, maintenant que je touche ce tombeau.

MÉNÉLAS. Qui es-tu donc? Ah! quels traits, ô femme, je retrouve dans les tiens!

HÉLÈNE. Toi-même, qui es-tu? J'ai la même question à t'adresser.

MÉNÉLAS. Non, je n'ai jamais vu pareille ressemblance.

HÉLÈNE. O dieux! Oui, c'est une joie divine de retrouver ceux qu'on aime.

MÉNÉLAS. Es-tu Grecque, ou née dans ce pays?

HÉLÈNE. Je suis Grecque. Dis-moi aussi quelle est ta patrie.

MÉNÉLAS. Femme, combien tu ressembles à Hélène!

HÉLÈNE. Et toi à Ménélas! Je ne sais que penser.

MÉNÉLAS. Tu as, en effet, reconnu le plus malheureux des hommes.

HÉLÈNE. Ah! que tu as tardé à revenir dans les bras de ta femme!

MÉNÉLAS. Quelle femme? ne me touche pas.

HÉLÈNE. Celle que t'a donnée Tyndare, mon père.

MÉNÉLAS. Hécate, déesse de la nuit lumineuse, ne m'envoie que des apparitions de bon augure!

HÉLÈNE. Ne me prends pas pour une messagère nocturne d'Énodia [1].

MÉNÉLAS. Je ne puis pourtant pas être le mari de deux femmes.

HÉLÈNE. Quelle est donc l'autre à qui tu commandes?

MÉNÉLAS. Celle qui est cachée dans une grotte voisine, et que j'ai ramenée de Troie.

HÉLÈNE. Non, tu n'as pas d'autre femme que moi.

MÉNÉLAS. N'aurais-je pas, par hasard, l'esprit sain et les yeux malades?

HÉLÈNE. Se peut-il qu'en me voyant tu ne croies pas voir ta femme?

MÉNÉLAS. Tu en as bien l'apparence; mais la réalité est ailleurs.

HÉLÈNE. Regarde : quelle preuve plus certaine te faut-il encore?

MÉNÉLAS. Tu lui ressembles, je ne puis le nier.

HÉLÈNE. A qui te fier, sinon à tes yeux?

MÉNÉLAS. Ce qui m'embarrasse, c'est que j'ai une autre femme.

HÉLÈNE. Ce n'est pas moi qui t'ai accompagné à Troie, c'est un fantôme.

MÉNÉLAS. Qui donc peut former ainsi des corps vivants?

HÉLÈNE. L'Éther : telle est la femme qu'un dieu t'a faite, et que tu as avec toi.

MÉNÉLAS. Quel dieu? Ce que tu dis est incroyable.

HÉLÈNE. Hèra, qui a substitué ce fantôme à ma personne, pour me dérober à la couche de Pâris.

MÉNÉLAS. Comment donc étais-tu à la fois à Troie et en Égypte?

HÉLÈNE. Le nom peut être partout, mais non la personne.

MÉNÉLAS. Laisse-moi : j'avais déjà bien assez d'ennuis en venant ici.

1. Énodia, c'est encore Hécate, la déesse des routes ou des carrefours (Trivia), où l'on adorait son image sous la forme d'un hermès à trois têtes.

HÉLÈNE. Ainsi tu vas abandonner ta femme, et emmener son fantôme?

MÉNÉLAS. Oui, adieu! grand bien te fasse de ressembler à Hélène!

HÉLÈNE. Je me meurs. Je t'ai retrouvé, et je te perds!

MÉNÉLAS. Mes cruelles épreuves de la guerre de Troie me persuadent plus que tes paroles.

HÉLÈNE. Hélas! est-il une femme plus malheureuse que moi? Ceux qui me sont les plus chers m'abandonnent, et je ne reverrai plus jamais les Grecs ni ma patrie.

UN MESSAGER. Ménélas, je te retrouve enfin : j'errais à ta recherche à travers toute cette contrée barbare. Tes compagnons, que tu as laissés dans la caverne, m'envoient auprès de toi.

MÉNÉLAS. Qu'y a-t-il ? Auriez-vous été dépouillés par les Barbares?

LE MESSAGER. Un prodige, moins encore de nom que de fait.

MÉNÉLAS. Parle : car, à te voir si ému, je juge que tu m'apportes une grave nouvelle.

LE MESSAGER. Je dis que tu as inutilement enduré tant de souffrances.

MÉNÉLAS. Ces infortunes que tu déplores sont passées. Que m'annonces-tu de nouveau?

LE MESSAGER. Tu n'as plus de femme. Emportée dans les airs, elle a disparu à tous les yeux, elle s'est évanouie dans le ciel, abandonnant la grotte escarpée où nous la gardions, et s'est contentée de nous dire : « Troyens infortunés, malheureux Grecs! vous êtes morts pour moi sur les bords du Scamandre, par les artifices d'Hèra, croyant que Pâris possédait Hélène; et il ne la possédait pas. Quant à moi, j'ai passé au milieu de vous le temps qui m'était prescrit. J'ai accompli ma destinée : je retourne au ciel. Mais la malheureuse fille de Tyndare reste injustement déshonorée : elle n'est pas coupable. » — Salut, fille de Léda! tu étais donc ici? Et j'annonçais que tu avais disparu dans la région des astres! Je ne savais pas que ton corps fût ailé. Ne va pas encore une fois nous railler des souffrances qu'auraient en vain supportées pour toi à Ilion ton mari et tes compagnons d'armes.

MÉNÉLAS. C'est bien cela. Ses paroles s'accordent avec le récit de cet homme : elle disait vrai. — Heureux jour, qui t'a rendue à mes embrassements!

HÉLÈNE. Ménélas, ô le plus cher des hommes, quelle longue attente! mais aujourd'hui quel bonheur! O mes amies, je retrouve avec joie mon époux, et je l'entoure tendrement de mes bras, après tant d'années!

MÉNÉLAS. Et moi de même. J'ai tant de choses à te dire, que je ne sais par où commencer.

HÉLÈNE. Que je suis heureuse! Un frisson de joie me saisit jusqu'aux cheveux, et en même temps fait couler mes larmes. Je te presse dans mes bras, je veux goûter la douceur de te revoir, ô mon époux!

MÉNÉLAS. O le plus cher objet qui puisse s'offrir à ma vue! Non, je n'ai plus à me plaindre du sort. Je la tiens, la fille de Zeus et de Léda, dont l'heureux, le bienheureux hymen eut jadis pour témoins, à la lueur des torches nuptiales, les deux vaillants frères aux blancs coursiers. Après t'avoir fait disparaître de ma maison, un dieu nous rend le bonheur.

HÉLÈNE. Heureux naufrage qui nous réunit enfin, cher époux! Si tardif qu'il soit, puissé-je jouir de mon bonheur!

MÉNÉLAS. Oui, puisses-tu en jouir! je fais le même vœu. Car l'un de nous deux ne peut être malheureux sans que l'autre le soit aussi.

HÉLÈNE. Amies, chères amies, le passé ne me fait plus gémir ni souffrir. Je tiens, oui, je tiens mon époux. Depuis tant d'années je l'attendais, j'attendais son retour de Troie!

MÉNÉLAS. Nous sommes de nouveau l'un à l'autre. Après bien des jours, j'ai compris enfin, non sans peine, que la déesse m'a trompé; et, dans la joie qui m'inonde, mes larmes ont plus de douceur que d'amertume.

HÉLÈNE. Que dire? Qui jamais se fût attendu à de pareils événements? Je n'espérais plus te presser sur mon cœur.

MÉNÉLAS. Ni moi tenir dans mes bras celle que je croyais partie pour la ville de l'Ida, pour les remparts de la malheureuse Ilion! Au nom des dieux, comment donc as-tu été enlevée de mon palais?

HÉLÈNE. Hélas! quel amer souvenir tu réveilles! Hélas! quel amer récit tu me demandes!

MÉNÉLAS. Parle : il faut connaître tout ce que nous envoient les dieux.

HÉLÈNE. Tel est, oui, tel est ce récit, qu'il me fait horreur.

MÉNÉLAS. Parle tout de même. On trouve quelque douceur à entendre parler des maux passés.

HÉLÈNE. Non, je n'ai pas été portée dans la couche du jeune Barbare par les ailes d'un navire, par les ailes d'un amour coupable.

MÉNÉLAS. Mais quel dieu ou quel destin t'a arrachée de ta patrie?

HÉLÈNE. C'est le fils de Zeus, oui, de Zeus lui-même, ô mon époux, c'est Hermès qui m'a transportée sur les bords du Nil.

MÉNÉLAS. O prodige! Qui l'avait envoyé? Quelle étrange aventure!

HÉLÈNE. J'en pleure encore, et mes yeux se remplissent de larmes : c'est l'épouse de Zeus qui m'a perdue.

MÉNÉLAS. Hèra? Pourquoi nous voulait-elle du mal?

HÉLÈNE. Ah! maudites soient les sources et les fontaines où les déesses vinrent donner un nouvel éclat à leur beauté, et d'où partit le jugement fatal!

MÉNÉLAS. Et comment Hèra s'est-elle vengée sur toi de ce jugement?

HÉLÈNE. Elle résolut de m'enlever à Cypris.

MÉNÉLAS. Comment? parle.

HÉLÈNE. C'est-à-dire à Pâris, à qui Cypris m'avait promise.

MÉNÉLAS. O malheureuse!

HÉLÈNE. Oui, malheureuse, qu'elle transporta en Égypte, pour mon malheur!

MÉNÉLAS. Et c'est alors qu'elle a mis à ta place le fantôme dont tu m'as parlé?

HÉLÈNE. Et quels malheurs, quels cruels malheurs dans notre maison, ô ma mère, hélas!

MÉNÉLAS. Que dis-tu?

HÉLÈNE. Ma mère n'est plus. Elle s'est étranglée avec un lacet pour ne pas survivre à l'infamie de mon adultère.

MÉNÉLAS. Hélas! Et notre fille Hermione vit-elle encore?

HÉLÈNE. Sans hymen, sans enfants, ô mon cher mari, elle pleure et rougit d'avoir pour mère une épouse coupable.

MÉNÉLAS. O Pâris, qui as ruiné ma maison de fond en comble, cette fatalité t'a perdu toi-même, et, avec toi, des milliers de Grecs à l'armure d'airain.

HÉLÈNE. Et moi, malheureuse, exilée de ma patrie, transportée loin de ma cité, loin de toi, une divinité m'a livrée à l'exécration publique, en faisant croire, ce qui n'était pas,

que j'avais abandonné pour un honteux adultère mon foyer et mon lit.

LE CHŒUR. Un avenir heureux vous dédommagera de vos malheurs passés.

LE MESSAGER. Ménélas, laissez-moi prendre aussi quelque part à votre joie, dont je suis témoin, sans la comprendre.

MÉNÉLAS. Eh bien! vieillard, viens te mêler à notre entretien.

LE MESSAGER. N'est-ce pas cette femme qui a été cause des maux que nous avons soufferts devant Troie?

MÉNÉLAS. Ce n'est pas elle. Les dieux nous ont trompés. Ils n'ont remis entre nos mains qu'un funeste fantôme, une nuée.

LE MESSAGER. Que dis-tu? C'est pour une nuée que nous avons inutilement passé par tant d'épreuves?

MÉNÉLAS. Voilà ce qu'a produit la vengeance d'Héra et la querelle des trois déesses.

LE MESSAGER. Et celle-ci, qui est bien vivante, est donc réellement ta femme?

MÉNÉLAS. Oui, tu peux m'en croire.

LE MESSAGER. O ma fille, comme la divinité est inconstante et impénétrable! Elle excelle à bouleverser, à retourner en tout sens la vie humaine. L'un est condamné aux souffrances, l'autre y échappe, mais, en revanche, périt misérablement, sans qu'il y ait jamais rien de stable dans notre fortune présente. Ton mari et toi vous avez connu le malheur : tu as été victime de la calomnie, et lui, de son ardeur guerrière. Tant qu'il s'est efforcé de réussir, ses efforts ont échoué. Aujourd'hui il a trouvé, sans le chercher, le bonheur complet. Ainsi tu n'as pas déshonoré ton vieux père, ni les Dioscures, et tu n'es pas coupable des crimes qu'on te reproche. En ce moment se réveille dans ma mémoire le souvenir de ton hyménée : je crois voir les torches que je portais en courant à côté du quadrige nuptial, tandis que toi, la nouvelle épouse, assise sur le char à côté de Ménélas, tu quittais l'opulente maison de ton père. Celui-là est un mauvais serviteur, qui n'est pas attaché à ses maîtres jusqu'à partager leurs joies et leurs peines. Pour moi, bien que né pour servir, puissé-je être compté au nombre des honnêtes esclaves, et, si je n'ai pas le nom d'homme libre, en avoir du moins les sentiments! Cela vaut mieux que d'avoir à la fois cette double bassesse, celle de l'âme, et celle de la naissance, qui condamne l'esclave au servage.

MÉNÉLAS. Allons, vieillard, tu as connu avec moi les dangers et les souffrances de la guerre; aujourd'hui prends part à mon bonheur. Retourne auprès des amis que j'ai laissés là-bas, et dis-leur ce que tu as vu ici, ce qui nous arrive; qu'ils demeurent sur le rivage, et attendent l'issue des luttes que j'aurai sans doute à soutenir : et, si nous trouvons quelque moyen d'enlever secrètement Hélène, qu'ils soient sur leurs gardes, pour que, partageant tous le même sort, nous échappions à la poursuite des Barbares, si nous pouvons.

LE MESSAGER. Il sera fait comme tu le veux, ô roi. Mais je vois combien la science des devins est misérable et mensongère. On ne lit pas la vérité dans les flammes de l'autel ni dans le chant des oiseaux : quelle folie même de croire que les oiseaux puissent venir en aide aux mortels! Calchas n'a rien dit, rien annoncé à l'armée, quand il voyait nos amis mourir pour un fantôme; Hélénos [1] non plus : et Troie a péri sans raison. Mais, dira-t-on, les dieux ne leur permettaient pas de parler. A quoi bon alors consulter les devins? Offrons aux dieux des sacrifices, implorons leur faveur, et laissons la divination. Elle n'a été inventée que pour amorcer et tromper les hommes. Jamais personne ne s'est enrichi pour avoir cru aux oracles de la flamme, sans rien faire. Il n'y a pas de meilleur devin que le bon sens et la prudence.

LE CHŒUR. Je suis de l'avis de ce vieillard sur les devins. A-t-on l'amitié des dieux, on a chez soi la meilleure des divinations.

HÉLÈNE. Soit. Jusqu'ici tout va bien. Mais comment, infortuné, es-tu revenu de Troie sain et sauf? Sans doute je ne gagnerai rien à le savoir; mais on tient à connaître les malheurs de ceux qu'on aime.

MÉNÉLAS. Ah! tu me demandes là bien des choses en une seule question et d'un seul coup. Te raconterai-je les tempêtes de la mer Égée, les feux trompeurs allumés par Nauplios en Eubée [2], et la Crète, et les villes de Libye, où j'ai abordé, et le Guet de Persée [3]? Mes paroles ne satisferaient pas ta curio-

1. Le devin Hélénos, fils de Priam.

2. Le scholiaste d'*Oreste* raconte que Nauplios, roi d'Eubée, pour venger la mort de son fils Palamède, alluma des feux sur les falaises dangereuses du cap Capharée, « des feux vengeurs, » dit Properce, et que les vaisseaux grecs vinrent s'y briser.

3. Strabon, comme Hérodote, place cet « Observatoire de Persée » au

sité, et elles renouvelleraient ma douleur. J'ai déjà souffert de mes maux, j'en souffrirais une fois de plus à les raconter.

HÉLÈNE. Ta réponse a été plus sage que ma question. Laisse donc tout cela, et dis-moi seulement combien de temps tu as erré, malheureux, sur le dos de la plaine liquide.

MÉNÉLAS. J'ai vu en parcourant les mers, après les dix ans du siège de Troie, sept autres années achever leur cours.

HÉLÈNE. Hélas! hélas! quelle longue durée d'infortune! Et tu n'as échappé à ces périls que pour venir ici te faire égorger.

MÉNÉLAS. Comment? que veux-tu dire? Quel coup mortel tu viens de me porter, ô femme!

HÉLÈNE. [Fuis, éloigne-toi au plus vite de ce pays.] Tu seras tué par l'homme à qui appartient ce palais.

MÉNÉLAS. Qu'ai-je fait pour mériter la mort?

HÉLÈNE. Tu viens quand on ne t'attendait plus, et tu l'empêches de m'épouser.

MÉNÉLAS. Comment? il y a quelqu'un qui veut épouser ma femme?

HÉLÈNE. Et me faire subir l'outrage dont j'ai failli déjà être victime.

MÉNÉLAS. Est-ce un citoyen puissant, ou le roi de ce pays?

HÉLÈNE. C'est le roi, fils de Protée.

MÉNÉLAS. Voilà donc le mystérieux danger dont me parlait la vieille servante!

HÉLÈNE. A quelle porte étrangère t'es-tu présenté?

MÉNÉLAS. A celle-ci, et j'en ai été chassé comme un mendiant.

HÉLÈNE. Quoi? tu mendiais ta vie? Ah! malheureuse que je suis!

MÉNÉLAS. J'étais mendiant, mais de fait plutôt que de nom.

HÉLÈNE. Tu sais maintenant, je crois, sur ce nouvel hymen tout ce que tu voulais savoir.

MÉNÉLAS. Oui; mais j'ignore encore si tu as pu y échapper.

HÉLÈNE. Sache que j'ai gardé ta couche pure de toute souillure.

MÉNÉLAS. Dois-je te croire? je m'en réjouis, si tu dis vrai.

HÉLÈNE. Vois-tu la misérable place que j'occupe près de ce tombeau?

MÉNÉLAS. Je vois, malheureuse, un lit de feuillage : qu'a-t-il de commun avec ton sort?

nord de l'Égypte, dans le Delta, près de la bouche Bolbitine. C'est de là que Persée « guette » les Gorgones qu'il va combattre, et dont il tuera la reine, Méduse.

HÉLÈNE. C'est là que j'implore les dieux pour qu'ils me sauvent de la couche royale.

MÉNÉLAS. N'y a-t-il pas d'autel ici, ou bien est-ce la coutume des Barbares?

HÉLÈNE. Ce tombeau me protège aussi bien qu'un temple.

MÉNÉLAS. Ne puis-je donc te ramener à mon foyer?

HÉLÈNE. C'est le glaive qui t'attend plutôt que ma couche.

MÉNÉLAS. Je serais alors le plus malheureux des hommes.

HÉLÈNE. N'aie pas de fausse honte, et fuis loin de ce pays.

MÉNÉLAS. Que je t'abandonne? Mais c'est pour toi que j'ai renversé Troie!

HÉLÈNE. Mieux vaut fuir que si, pour conserver ma couche, tu t'exposais à la mort.

MÉNÉLAS. Tu me conseilles d'agir en lâche, et non en vainqueur d'Ilion.

HÉLÈNE. Tu ne réussirais pas à tuer le tyran, comme peut-être tu l'espères.

MÉNÉLAS. Est-il à ce point invulnérable?

HÉLÈNE. Tu le verras bien. Oser l'impossible n'est pas d'un sage.

MÉNÉLAS. Me laisserai-je donc lier les mains en silence?

HÉLÈNE. Tu es dans une impasse : tu n'en peux sortir sans quelque artifice.

MÉNÉLAS. Il vaut mieux se défendre contre la mort que mourir sans défense.

HÉLÈNE. Nous n'avons plus qu'une espérance de salut.

MÉNÉLAS. Est-ce l'or, l'audace, ou l'éloquence?

HÉLÈNE. C'est que le tyran ignore ton arrivée.

MÉNÉLAS. Qui me nommerait? Il ne saura pas qui je suis.

HÉLÈNE. Il a chez lui une puissante alliée, égale aux dieux.

MÉNÉLAS. Sans doute une voix prophétique, qui se fait entendre au fond de son palais?

HÉLÈNE. Non, mais sa sœur, appelée Théonoè.

MÉNÉLAS. C'est un nom d'oracle [1]. Que fait-elle? dis-moi.

HÉLÈNE. Elle sait tout : elle dira à son frère que tu es ici.

MÉNÉLAS. Alors nous sommes perdus : je ne puis plus rester caché.

HÉLÈNE. Si nous la décidions par nos prières...?

MÉNÉLAS. A quoi faire? quelle espérance veux-tu me rendre?

HÉLÈNE. A ne pas révéler à son frère ta présence en ces lieux?

1. Théonoè est « celle qu'inspire l'esprit divin. »

MÉNÉLAS. Crois-tu qu'ainsi nous pourrions nous échapper de ce pays?

HÉLÈNE. Oui, sans peine, avec son aide; mais jamais à son insu.

MÉNÉLAS. C'est ton affaire : les femmes s'entendent avec les femmes.

HÉLÈNE. Sois tranquille, ses genoux n'échapperont pas à l'étreinte de mes mains.

MÉNÉLAS. Mais si elle repousse notre prière?

HÉLÈNE. Tu mourras; et moi, malheureuse, je serai contrainte à ce mariage.

MÉNÉLAS. Ce serait une trahison : la contrainte n'est pour toi qu'un prétexte.

HÉLÈNE. Eh bien! j'en fais le serment sacré par ta tête...

MÉNÉLAS. Que jures-tu? de mourir, et de ne jamais entrer dans un autre lit?

HÉLÈNE. De mourir percée du même fer que toi, et de tomber à tes côtés.

MÉNÉLAS. Mets donc ta main dans la mienne, comme gage de ta foi.

HÉLÈNE. La voilà. Si tu meurs, je jure de quitter la vie.

MÉNÉLAS. Et moi, si je te perds, je mettrai fin à mes jours.

HÉLÈNE. Mais comment mourrons-nous, pour mourir avec gloire?

MÉNÉLAS. Je te tuerai et me tuerai ensuite sur ce tombeau. Mais j'ai d'abord un rude combat à soutenir pour défendre l'honneur de ta couche. Vienne qui voudra me tenir tête! Je ne souillerai pas la gloire que j'ai conquise devant Troie, et je ne veux pas rentrer en Grèce pour y être accusé de lâcheté. Quoi! dirait-on, c'est moi qui ai ravi Achille à Thétis; j'ai vu Ajax, fils de Télamon, se donner la mort, le fils de Nélée [1] pleurer Antiloque : et moi-même, pour ma femme j'aurai craint de mourir! Non, il n'en sera pas ainsi. Si les dieux sont sages, quand un héros meurt en combattant, ils lui rendent légère dans son tombeau la terre qui le couvre; mais ils laissent hors de terre sur le sol dur le corps du lâche [2].

LE CHŒUR. O dieux, rendez enfin le bonheur à la race de Tantale. et mettez un terme à ses calamités!

HÉLÈNE. Malheureuse que je suis! oui, tel est bien mon sort.

1. Nestor.
2. On lit aussi : « ils font peser lourdement la terre sur le corps du lâche. »

Ménélas, c'en est fait de nous. Je vois sortir la prophétesse Théonoè : les portes du palais s'ouvrent avec bruit. Fuis. Mais à quoi bon fuir? Absente ou présente, elle sait que tu es ici. Malheureuse, je suis perdue! Sauvé de Troie et d'une terre barbare, tu ne viens en ces lieux que pour retomber sous le fer des Barbares.

THÉONOÈ. Esclave, porte devant moi la torche ardente, et, suivant le rite sacré, répands autour de nous les vapeurs du soufre [1], pour que nous respirions un air pur. Toi, promène la flamme lustrale sur le chemin qu'ont peut-être souillé les pas d'un mortel impie, et secoue la torche pour que je passe. Et, quand vous aurez observé en l'honneur des dieux la loi que je prescris, reportez la flamme dans le palais à son foyer. Eh bien! Hélène, que te semble de l'accomplissement de mes prédictions? Ménélas, ton mari, est là devant tes yeux; ses vaisseaux se sont brisés, et ton fantôme a disparu. Malheureux, à quels périls tu as échappé pour venir jusqu'ici! Et tu ne sais si tu dois revoir ta patrie ou finir ta vie en ces lieux. Les dieux ne sont pas d'accord : pour décider de ton sort, ils vont se réunir aujourd'hui même auprès de Zeus. Hèra, qui était ton ennemie, t'est devenue favorable : elle veut te ramener sain et sauf dans ta patrie avec Hélène, pour prouver à la Grèce la vaine apparence de l'hymen qui devait récompenser Alexandre, et le mensonge de Cypris. Cypris, au contraire, veut empêcher ton retour, pour n'être pas accusée et convaincue d'avoir acheté au prix d'Hélène la victoire de sa beauté. Ton sort est entre mes mains : je puis, comme le désire Cypris, dire à mon frère que tu es ici et te perdre; je puis aussi, d'accord avec Hèra, te sauver la vie, en cachant la vérité à mon frère, qui m'a ordonné de le prévenir quand tu serais arrivé en ce pays... Qu'on aille lui annoncer la présence de Ménélas, pour me mettre à l'abri de son ressentiment!

HÉLÈNE. O vierge, je tombe en suppliante à tes genoux, et, prosternée dans cette attitude de désespoir, je t'implore pour moi-même et pour ce malheureux. Quand à grand'peine enfin je le retrouve, je suis sur le point de le voir mourir. Ne dis pas à ton frère qu'il est venu, et que mes bras l'en-

1. On voit de même dans l'*Odyssée* le soufre employé aux purifications.

lacent tendrement. Sauve-le, je t'en supplie : ne sacrifie pas à ton frère les devoirs de la piété, pour obtenir en retour les faveurs du crime et de l'injustice. [Car les dieux haïssent la violence : ils nous permettent d'acquérir tous les biens, non de les ravir. Il faut renoncer à toute richesse qui serait le fruit de l'injustice. Le ciel appartient à tous les hommes, la terre aussi : chacun y a le droit d'enrichir sa demeure, mais sans convoiter ni enlever de force le bien d'autrui.] Heureusement, mais par malheur aussi [1], Hermès m'a confiée à ton père, pour me conserver à cet époux qui est là et veut me reprendre. [Or, s'il meurt, comment me reprendra-t-il ? et Protée peut-il me rendre vivante à un mort ?] Vois donc ce que te commandent les dieux et ton père ; si la divinité et si le mort ordonnent ou défendent de restituer ce qui appartient à autrui. Je crois qu'ils l'ordonnent. Tu ne dois donc pas obéir à un frère cruel plutôt qu'à un vertueux père. Tu lis dans l'avenir, et tu crois aux dieux : si pourtant tu méprises la juste volonté d'un père pour céder à un frère injuste, on trouvera honteux que, connaissant toutes les choses divines, ce qui est et qui n'est pas, tu ignores la justice... Tu vois combien je suis à plaindre, dans quel abîme de maux je suis plongée : sauve-moi, arrête un instant le cours de ma mauvaise fortune. Car il n'est pas un mortel qui ne haïsse Hélène : on publie par toute la Grèce que j'ai trahi la foi conjugale pour aller habiter les riches palais des Phrygiens. Mais si je retourne en Grèce, si je rentre à Sparte, quand les Grecs entendront dire, quand ils verront que ce sont les artifices d'une déesse qui ont causé leurs malheurs, et que moi je n'ai pas trahi les miens, alors on me rendra l'estime due à une honnête femme, je pourrai marier ma fille, que personne aujourd'hui ne veut épouser ; et je mettrai fin à cette vie errante et misérable, pour jouir des trésors que renferme mon palais. Si Ménélas était mort, s'il avait été immolé sur le bûcher, à jamais séparée de lui, je lui témoignerais ma tendresse par mes larmes : mais il est là, il est vivant, et on l'arracherait de mes bras ? Non, vierge, ne le souffre pas. Mais écoute ma prière : accorde-moi cette grâce, et sois juste, comme ton père. La plus belle gloire que puissent mériter les enfants d'un père vertueux, c'est de ressembler par l'âme aux auteurs de leurs jours.

1. Transportée en Egypte, Hélène a échappé à de grands dangers, mais elle court celui d'appartenir à Théoclymène.

LE CHŒUR. Je suis émue du langage que tu viens de faire entendre, émue aussi de ton triste sort. Maintenant je suis curieuse de savoir ce que va dire Ménélas pour sauver sa vie.

MÉNÉLAS. Moi, je ne veux pas tomber à tes genoux, ni mouiller mes yeux de larmes : ce serait déshonorer par une lâcheté la gloire que j'ai acquise devant Troie. On dit, il est vrai, qu'il sied à un homme de cœur de pleurer quand il est malheureux ; mais c'est un mérite, si mérite il y a, que je ne recherche guère : mieux vaut le courage. S'il te plaît de sauver un étranger, qui vient à bon droit reprendre sa femme, rends-moi Hélène, et de plus sauve mes jours. Si tu refuses, j'en serai malheureux sans doute, mais ce ne serait pas le premier malheur qui me frapperait, j'en ai souffert bien d'autres ; toi, tu seras aux yeux de tous une méchante femme. La seule prière qui me paraisse digne de moi, juste, et surtout propre à toucher ton cœur, je l'adresserai au tombeau de ton père, en m'y prosternant : « O vieillard, qui habites ce sépulcre de pierre, rends-moi le dépôt que je te réclame, la femme que Zeus t'a envoyée, et que tu devais me conserver. Je sais bien que ce n'est pas toi qui me la rendras, puisque tu n'es plus ; mais ta fille ne voudra pas qu'au nom de son père, jadis si honoré, reste attaché, quand on l'invoquera sous la terre, le souvenir d'une injustice. Car ce que je demande est en son pouvoir. » Hadès, dieu des enfers, j'implore aussi ton secours. Je t'ai envoyé pour Hélène bien des victimes immolées par mon glaive ; tu as reçu sa rançon : tu dois donc ou rendre ces morts à la vie, ou amener cette vierge à ne pas démentir la piété de son père, et à me rendre ma femme. Si vous persistez à me la ravir, ce qu'elle n'a pas voulu dire, je le dirai. Nous nous sommes engagés par serment, sache-le bien, vierge, d'abord à engager la lutte avec ton frère : il faut que l'un de nous deux meure, je parle sans détour. S'il refuse de se mesurer avec moi pied à pied, s'il cherche à nous réduire par la faim près de ce monument qui est notre asile, j'ai résolu de tuer Hélène et de me percer le cœur de ce glaive sur le tombeau de ton père, pour l'arroser de notre sang : et nos deux cadavres resteront gisants l'un à côté de l'autre sur la pierre sépulcrale, pour être à jamais ton remords et l'opprobre de ton père. Hélène n'appartiendra ni à ton frère ni à personne. Si je ne puis l'emmener dans ma patrie, je l'emmènerai du moins chez les morts. Mais pourquoi ces paroles ? Les larmes pourraient m'amollir comme une femme ; et je dois moins

penser à exciter la pitié, qu'à montrer du courage. Tue-moi, si bon te semble : tu ne pourras pas, en me tuant, me déshonorer. Ou plutôt laisse-toi fléchir pour être juste, et pour qu'Hélène me soit rendue.

LE CHŒUR. C'est à toi, jeune fille, de prononcer. Puisse ton arrêt satisfaire tout le monde !

THÉONOÉ. Je suis et veux être pieuse. J'ai souci de mon honneur, et je ne souillerai pas la gloire paternelle ; jamais non plus, pour complaire à mon frère, je ne me couvrirai d'infamie. Mon cœur est un vaste sanctuaire où habite la justice : je resterai fidèle aux inspirations de Nérée, et j'essayerai de sauver Ménélas. Hèra veut ton salut : je joindrai mon suffrage au sien. Quant à Cypris, puisse-t-elle m'être propice ! Mais je n'ai jamais rien eu à faire avec elle, [et tout mon désir est de rester vierge.] Quant aux plaintes que tu viens de faire entendre sur le tombeau de mon père, elles sont légitimes : je serais injuste, si je ne te rendais Hélène. Car lui-même, s'il vivait, il vous eût rendus l'un à l'autre. [L'injustice est punie chez les morts dans les enfers, comme sur la terre chez les vivants. L'âme de ceux qui ne sont plus cesse de vivre ; mais, réunie à l'immortel éther, elle conserve un sentiment qui ne meurt point [1].] Pour finir, sans m'attarder plus longtemps, je garderai le silence sur ce que vous m'avez priée de taire, et jamais je ne me rendrai complice des égarements de mon frère. C'est un service que je lui rends, sans en avoir l'air, si de l'impiété je le ramène à la vertu. Quant à sortir de ce mauvais pas, c'est à vous d'en trouver les moyens : moi, je ne puis que me tenir à l'écart et me taire. Commencez par invoquer les dieux. Hélène, demande à Cypris qu'elle te permette de retourner dans ta patrie ; à Hèra, de te demeurer propice ainsi qu'à ton mari, et disposée à vous sauver. Et toi, ô mon père qui n'es plus, autant qu'il dépendra de moi, jamais on ne dira que tu es un impie, jamais tu ne perdras ton renom de piété.

LE CHŒUR. L'homme injuste ne doit pas compter sur un bonheur durable : il n'y a de salut que dans la justice.

HÉLÈNE. Ménélas, la vierge ne peut rien de plus pour notre

1. Euripide revient, dans les *Suppliantes*, à cette doctrine qu'il tenait de son maitre Anaxagore.

salut. C'est à toi maintenant de me dire ce que tu conseilles : avisons ensemble aux moyens de nous sauver.

MÉNÉLAS. Écoute donc. Il y a longtemps que tu vis dans ce palais, et tu connais bien les serviteurs du roi.

HÉLÈNE. Où veux-tu en venir ? Tu ranimes mes espérances, comme si tu avais trouvé quelque heureuse idée pour nous sauver l'un et l'autre.

MÉNÉLAS. Ne pourrais-tu t'adresser à l'un de ceux qui gardent les quadriges, et le décider à nous donner un char ?

HÉLÈNE. Je le pourrais. Mais comment fuir à travers des plaines et un pays barbare que nous ne connaissons pas ?

MÉNÉLAS. En effet, c'est impossible. Voyons. Et si je me cachais dans le palais ? Si je tuais le roi avec ce glaive à deux tranchants ?

HÉLÈNE. Sa sœur ne te laisserait pas faire : elle ne manquerait pas d'annoncer à son frère que tu veux le faire périr.

MÉNÉLAS. D'ailleurs nous n'avons même pas de navire pour trouver notre salut dans la fuite : celui que nous avions a disparu dans les flots.

HÉLÈNE. Écoute, et reconnais qu'une femme même peut donner un sage conseil. Veux-tu, sans mourir, passer pour mort ?

MÉNÉLAS. C'est un fâcheux présage. Pourtant, s'il le faut dans mon intérêt, soit ! Qu'on me dise mort, tout vivant que je suis.

HÉLÈNE. Eh bien, comme une femme en deuil, je vais, la tête rasée, gémir et me lamenter sur ton sort en présence du Barbare.

MÉNÉLAS. En quoi cette feinte pourra-t-elle nous sauver ? C'est un moyen bien usé.

HÉLÈNE. Comme si tu avais péri dans les flots, je demanderai au roi de ce pays la permission de t'élever un cénotaphe.

MÉNÉLAS. Je suppose qu'il te l'accorde : comment cette cérémonie nous sauvera-t-elle, si nous n'avons pas de vaisseaux ?

HÉLÈNE. Je lui demanderai un navire pour répandre au sein de la mer les offrandes dues à tes mânes.

MÉNÉLAS. C'est fort bien dit, sauf un point : s'il t'ordonne d'élever le cénotaphe sur la terre ferme, ton artifice devient inutile.

HÉLÈNE. Je lui répondrai qu'en Grèce ce n'est pas l'usage de donner sur terre les honneurs funèbres à ceux qui sont morts dans les flots.

MÉNÉLAS. Tu as encore une fois raison. Je m'embarquerai donc avec toi, et, avec toi, je déposerai sur le navire l'appareil de la sépulture.

HÉLÈNE. C'est toi surtout qui dois être là avec tes compagnons échappés du naufrage.

MÉNÉLAS. Aussitôt que je verrai le navire prêt à partir, mes hommes viendront se mettre en ligne, le fer à la main.

HÉLÈNE. C'est à toi de veiller à tout cela : puisse seulement un souffle favorable enfler notre voile, et notre navire courir sur les flots !

MÉNÉLAS. Il en sera ainsi : les dieux mettront un terme à mes souffrances. Mais de qui auras-tu appris ma mort?

HÉLÈNE. De toi : raconte que tu as seul échappé au désastre, que tu naviguais avec le fils d'Atrée, et que tu l'as vu mourir.

MÉNÉLAS. En effet, les haillons qui me couvrent, ces restes du naufrage, attesteront que je dis vrai.

HÉLÈNE. La perte dont tu gémissais alors te profite aujourd'hui. Peut-être ce malheur aura-t-il pour toi d'heureux effets.

MÉNÉLAS. Dois-je te suivre dans le palais, ou demeurer tranquille auprès de ce tombeau ?

HÉLÈNE. Reste ici : car, si le tyran veut te faire le moindre mal, tu auras pour sauvegarde ce tombeau et ton épée. Moi, j'entre dans le palais : je vais couper les boucles de ma chevelure, quitter cette tunique blanche pour des vêtements noirs, et imprimer sur mes joues la trace sanglante de mes ongles. Le moment est critique, et je cours deux chances : mourir, si ma ruse est découverte, ou retourner dans ma patrie et te sauver. O déesse, qui partages la couche de Zeus, Hèra, délivre de leurs peines, nous t'en supplions, deux mortels infortunés, qui lèvent leurs mains suppliantes vers le ciel où tu résides dans la splendeur des astres! Et toi, qui as obtenu le prix de la beauté en me promettant à Pâris, fille de Dionè [1], Cypris, ne consomme pas ma perte. C'est assez du mal que tu m'as déjà fait, [en livrant mon nom, sinon ma personne, aux Barbares.] Si tu veux ma mort, laisse-moi mourir dans ma patrie. Tu es donc insatiable de maux, et

1. Dionè, d'après la Théogonie, fille de l'Océan et de Thétys, partage avec Zeus le sanctuaire de Dodone. Homère et Platon font naître Aphrodite de Zeus et de Dionè.

tu ne cesseras jamais de te plaire aux amours, aux mensonges, aux machinations perfides, aux séductions qui ensanglantent les familles? Si tu gardais quelque mesure, tu serais d'ailleurs pour les mortels la plus aimable des déesses, j'en conviens.

LE CHŒUR. O toi qui, dans le verdoyant asile des arbres et de leur épais feuillage, habites un harmonieux séjour, je t'invoque, roi des oiseaux chanteurs, rossignol aux mélodies plaintives : viens, avec les trilles qui s'échappent de ta gorge brune, viens t'associer à mes lamentations et gémir avec moi sur les infortunes d'Hélène, sur le sort pitoyable que firent aux Troyennes les armes des Grecs, quand vint, hélas! malheureuse Hélène, quand vint de Lacédémone sur son vaisseau barbare, à travers les plaines retentissantes de la mer, Pâris, ton funeste séducteur, avec ses amours, pour la ruine des Priamides, sous les auspices d'Aphrodite !

Combien de Grecs ont rendu l'âme, percés de la lance ou écrasés sous une grêle de pierres, et habitent le triste séjour d'Hadès, laissant leur femme en deuil, la tête rasée, dans leur maison veuve! Combien aussi en fit périr le navigateur solitaire [1], lorsqu'en illuminant la côte eubéenne il les brisait sur les rochers de Capharée [2], sur les falaises battues des flots de la mer Égée, où brillait un fanal trompeur! Les montagnes de Malée [3], leurs rivages sans ports ne furent pas moins funestes aux Grecs, lorsque les vents orageux entraînèrent loin de sa patrie le héros qui emmenait sur son navire cette femme au costume barbare, présent menteur de Cypris, l'être aérien pour lequel combattirent les Grecs, le divin fantôme créé par Hèra.

Est-ce un dieu, ou le hasard, ou une puissance intermédiaire [4], qui nous gouverne? quel mortel peut se flatter de le savoir, fût-il remonté à la source la plus lointaine des choses, quand il voit la volonté divine flotter incertaine en

1. Nauplios, dont il est question plus haut, parti seul de Troie sur une barque de pêcheur, pour aller tendre ce piège à la flotte grecque.

2. Le cap Capharée était si célèbre par ses naufrages, qu'on l'appelait le *Xylophage*, ou « mangeur de bois ».

3. Texte douteux. D'après cette leçon, qui est d'Hermann, il s'agirait ici de Ménélas errant et entraîné par les vents de Laconie en Égypte avec son navire qui portait le fantôme d'Hélène.

4. Les « démons » d'Hésiode et de Platon.

tous sens, se contredire sans cesse, et éclater en événements imprévus ? Ainsi toi, Hélène, tu es la fille de Zeus ; ton divin père, sous la forme d'un cygne, t'a engendrée dans le sein de Léda : et cependant la Grèce te diffame, elle t'accuse d'injustice et de trahison, de perfidie et d'impiété. Qu'est-ce qui est certain, de tout ce qui le paraît aux mortels ? Je ne sais ; tandis que j'ai vu se confirmer les paroles des dieux.

Insensés, qui recherchez la gloire des combats, et, dans votre aveuglement, ne savez en appeler qu'à la lance guerrière pour apaiser les funestes querelles des mortels ! Si ce sont les luttes sanglantes qui en décident, jamais la discorde ne cessera de déchirer les cités humaines [1]. C'est ainsi que les armes ont ravagé la terre de Priam [2], alors qu'on aurait pu terminer par une discussion pacifique la querelle d'Hélène. Et maintenant les Troyens habitent le séjour infernal d'Hadès ; leurs remparts sont devenus la proie des flammes, comme si Zeus les eût foudroyés : Hélène, tu leur as causé désastres sur désastres ; et leur infortune est lamentable.

THÉOCLYMÈNE. Salut, tombeau de mon père ! car c'est pour te rendre plus souvent hommage que je t'ai élevé ce monument à l'entrée de mon palais, ô Protée : qu'il sorte ou qu'il entre, toujours ton fils Théoclymène te salue, ô mon père ! Vous, serviteurs, ramenez dans la demeure royale les chiens et les filets de chasse. Quant à moi, je me suis déjà fait bien des reproches : je devrais mettre à mort les méchants et réprimer ainsi leur audace. Aujourd'hui encore, j'apprends qu'un Grec a été vu dans ce pays, et qu'il a échappé à la surveillance de mes gardes. C'est un espion sans doute ; ou peut-être vient-il pour enlever furtivement Hélène. Il mourra, si toutefois il tombe entre mes mains. Mais que vois-je ? le crime est consommé, à ce qu'il semble : la fille de Tyndare a laissé vide la place qu'elle occupait près de ce tombeau, et quelque navire l'emporte loin de ce pays. Holà ! esclaves, ouvrez les portes, faites sortir les chevaux de l'écurie, amenez les chars. Que

1. Ces vers sont de ceux où l'on croit voir en Euripide un partisan de la paix, surtout si l'on admet qu'*Hélène* a été représentée un an après les désastres de l'expédition de Sicile.

2. Le texte de toute l'antistrophe, et en particulier de ce vers, est peu certain.

du moins ma négligence n'ait pas à se reprocher la fuite clandestine de cette Hélène que je veux prendre pour femme. Non, arrêtez! celle que nous cherchons est là, dans le palais, je la vois : elle n'a pas pris la fuite. Hélène, pourquoi prendre ces habits de deuil et quitter tes vêtements blancs? Pourquoi as-tu porté le fer sur ta noble tête et moissonné ta chevelure? Pourquoi ce visage inondé de larmes, et ce désespoir? Gémis-tu pour un songe nocturne qui te trouble? ou bien as-tu reçu de ta patrie quelque douloureuse nouvelle qui te déchire le cœur?

HÉLÈNE. O mon maître, car c'est désormais ce nom que je dois te donner, c'en est fait de moi! Toutes mes espérances se sont évanouies. Je n'existe plus.

THÉOCLYMÈNE. Quel malheur t'accable? qu'est-il arrivé?

HÉLÈNE. Ménélas... infortunée que je suis!... pourrai-je le dire? Ménélas est mort.

THÉOCLYMÈNE. [Sans me réjouir du malheur qui te frappe, j'y vois pour moi-même un événement heureux.] Comment le sais-tu? Est-ce Théonoè qui te l'a dit?

HÉLÈNE. C'est elle, et, avec elle, un homme qui se trouvait là quand Ménélas a péri.

THÉOCLYMÈNE. Quelqu'un est donc venu t'annoncer sa mort et même l'affirmer?

HÉLÈNE. Oui. Et puisse-t-il aller maintenant où je souhaite qu'il aille!

THÉOCLYMÈNE. Qui est-il? où est-il? Donne-moi des renseignements plus précis.

HÉLÈNE. C'est l'homme que tu vois là accroupi et tremblant au pied de ce tombeau.

THÉOCLYMÈNE. O Apollon! par quels sordides vêtements il frappe ma vue!

HÉLÈNE. Hélas! il me semble voir aussi en cet état mon mari infortuné.

THÉOCLYMÈNE. De quel pays est cet homme? d'où est-il venu aborder ici.

HÉLÈNE. Il est Grec : c'est un des Achéens qui revenaient de Troie avec mon mari.

THÉOCLYMÈNE. Comment dit-il que Ménélas a péri?

HÉLÈNE. De la plus affreuse mort, au sein des flots.

THÉOCLYMÈNE. Sur quelle mer barbare naviguait-il?

HÉLÈNE. Près des rochers inhospitaliers de la côte libyenne, où son vaisseau s'est brisé.

THÉOCLYMÈNE. Comment donc cet homme, monté sur le même vaisseau, n'a-t-il pas péri?

HÉLÈNE. Les lâches sont quelquefois plus heureux que les braves.

THÉOCLYMÈNE. Où a-t-il laissé, pour venir ici, les débris de son navire?

HÉLÈNE. Là où il aurait dû misérablement périr, plutôt que Ménélas!

THÉOCLYMÈNE. Oui, c'est Ménélas qui est mort. Mais cet homme, sur quelle embarcation est-il venu?

HÉLÈNE. Il a, dit-il, rencontré des nautoniers qui l'ont recueilli.

THÉOCLYMÈNE. Qu'est devenu l'être funeste que Pâris emmena dans Troie à ta place?

HÉLÈNE. Tu veux parler du fantôme? Il s'est dissipé dans les airs.

THÉOCLYMÈNE. O Priam! ô terre de Troie! c'est donc sans raison que vous avez péri.

HÉLÈNE. Moi aussi, j'ai eu ma part dans l'infortune des Priamides.

THÉOCLYMÈNE. A-t-il laissé ton mari sans sépulture, ou enseveli dans la terre?

HÉLÈNE. Sans sépulture. Malheureuse! ah! que je suis à plaindre!

THÉOCLYMÈNE. Et c'est pour cela que tu as coupé les boucles de ta chevelure blonde?

HÉLÈNE. Il m'est cher, qu'il soit ici ou non [1].

THÉOCLYMÈNE. Est-ce que vraiment tu pleures cette mort?

HÉLÈNE. Serait-il si facile de tromper ta sœur?

THÉOCLYMÈNE. Non certes. Eh bien, continueras-tu d'habiter ce tombeau?

HÉLÈNE. Pourquoi me persécuter ainsi? Que ne laisses-tu le mort tranquille?

THÉOCLYMÈNE. Parce que tu lui es trop fidèle, et que tu me fuis.

HÉLÈNE. Mais je ne te fuis plus : notre mariage se fera quand tu voudras.

THÉOCLYMÈNE. Tu as mis du temps à prendre cette résolution; je ne t'en suis pas moins reconnaissant.

HÉLÈNE. Sais-tu ce qu'il faut faire? Oublions le passé.

1. Sens douteux, comme le texte.

THÉOCLYMÈNE. A quelle condition? L'engagement doit être réciproque.

HÉLÈNE. Faisons la paix, réconcilions-nous.

THÉOCLYMÈNE. J'oublie mon ressentiment contre toi : qu'il se dissipe dans les airs.

HÉLÈNE. Et moi, par tes genoux que j'embrasse, si je te suis chère...

THÉOCLYMÈNE. Que veux-tu? pourquoi tomber à mes pieds en suppliante?

HÉLÈNE. Je voudrais donner la sépulture à mon époux mort.

THÉOCLYMÈNE. Eh quoi! on peut donc enterrer un absent? Veux-tu ensevelir une ombre?

HÉLÈNE. C'est l'usage chez les Grecs, lorsqu'un homme a péri dans les flots....

THÉOCLYMÈNE. De quoi faire? Les Pélopides sont fort entendus en ces matières.

HÉLÈNE. De l'ensevelir dans un linceul vide.

THÉOCLYMÈNE. Célèbre donc ses funérailles. Élève-lui un tombeau où tu voudras dans ce pays.

HÉLÈNE. Ce n'est pas ainsi que nous donnons la sépulture à ceux qui ont péri sur mer.

THÉOCLYMÈNE. Comment faites-vous? J'ignore les usages de la Grèce.

HÉLÈNE. Nous jetons en pleine mer tout ce qu'il faut à ceux qui ne sont plus.

THÉOCLYMÈNE. Que veux-tu donc que je fasse pour le mort?

HÉLÈNE. Cet homme le sait : préservée du malheur jusqu'à ce jour, je n'ai pas l'expérience de ces cérémonies.

THÉOCLYMÈNE. Étranger, tu m'as apporté une agréable nouvelle.

MÉNÉLAS. Ce n'est pas à moi qu'elle est agréable, ni au mort.

THÉOCLYMÈNE. Comment ensevelissez-vous ceux qui ont trouvé la mort dans les flots?

MÉNÉLAS. Chacun se règle sur sa fortune.

THÉOCLYMÈNE. Demande-moi, sans regarder à la dépense, ce que tu voudras : pour Hélène, je consens à tout.

MÉNÉLAS. D'abord, en l'honneur des morts, on fait couler le sang d'une victime.

THÉOCLYMÈNE. De quelle victime? Parle, je suivrai ton avis.

MÉNÉLAS. Décide toi-même : quelle qu'elle soit, elle suffira.

THÉOCLYMÈNE. Chez les Barbares on immole un cheval ou un taureau.

MÉNÉLAS. Soit! mais ils doivent être de bonne race.

THÉOCLYMÈNE. Je n'en manque pas dans mes riches troupeaux.

MÉNÉLAS. On apporte aussi un lit funèbre qui reste vide[1].

THÉOCLYMÈNE. Le lit sera préparé. Que faut-il apporter encore?

MÉNÉLAS. Des armes d'airain : car il aimait la guerre.

THÉOCLYMÈNE. Celles que je lui donnerai seront dignes des Pélopides.

MÉNÉLAS. Joins-y tout ce que la terre produit de plus beau.

THÉOCLYMÈNE. Mais quoi! ces offrandes, comment les jetterez-vous dans la mer?

MÉNÉLAS. Il faut qu'un navire soit là avec ses rameurs.

THÉOCLYMÈNE. A quelle distance du rivage doit-il se tenir?

MÉNÉLAS. Assez loin pour que de la terre ferme on en voie à peine le sillage.

THÉOCLYMÈNE. Que signifie cet usage? pourquoi les Grecs l'observent-ils?

MÉNÉLAS. Ils craignent que la vague ne repousse sur le rivage les présents expiatoires.

THÉOCLYMÈNE. Vous aurez un navire phénicien, bon marcheur.

MÉNÉLAS. Très bien! Ménélas sera satisfait.

THÉOCLYMÈNE. Ne pourrais-tu seul, sans Hélène, accomplir cette cérémonie?

MÉNÉLAS. C'est un devoir que doit remplir la mère, la femme ou les enfants.

THÉOCLYMÈNE. C'est donc à elle, selon toi, que revient la tâche de donner la sépulture à son mari?

MÉNÉLAS. Oui, la piété ordonne de ne pas frustrer les morts des honneurs qui leur sont dus.

THÉOCLYMÈNE. Soit! Il ne me déplaît pas d'avoir une femme pieuse. Entre dans le palais, et prends-y tous les ornements qu'il faut au mort. Toi-même, je ne te laisserai pas partir les mains vides, après ce que tu as fait pour Hélène. En retour de la bonne nouvelle que tu m'as apportée, je te ferai quitter ces haillons; tu recevras des vêtements et

1. Thucydide, décrivant les funérailles des Athéniens morts dans la première année de la guerre du Péloponnèse, montre de même « un lit vide, dressé pour les morts qu'on n'a pu retrouver. »

des vivres pour retourner dans ta patrie : car je te vois dans un état bien misérable. Quant à toi, infortunée, cesse de te tourmenter pour un malheur qui est sans remède. Ménélas a subi sa destinée : ton mari est mort, il ne reviendra pas à la vie.

MÉNÉLAS. A l'œuvre, jeune femme! Aime le mari qui est là, et oublie celui qui n'est plus. C'est ce que tu as de mieux à faire dans les circonstances présentes. Revenu sain et sauf en Grèce, je ferai cesser les bruits fâcheux qui courent sur toi depuis longtemps, si tu es pour ton mari la femme que tu dois être.

HÉLÈNE. Je veux l'être. Jamais mon mari n'aura de reproches à me faire : tu seras près de moi pour en juger. Mais entre, ô malheureux, baigne-toi, et change de vêtements. Je veux, sans plus tarder, te témoigner ma bienveillance. Car tu te montreras plus zélé à rendre à mon cher Ménélas les honneurs qui lui sont dus, si tu obtiens de moi ce que tu es en droit d'attendre.

LE CHŒUR. Jadis la déesse des montagnes, la mère des dieux [1], traversa dans sa course impétueuse les gorges boisées, les eaux courantes des fleuves, les flots mugissants de la mer, impatiente de retrouver sa fille, la vierge dont on n'ose prononcer le nom [2]. Et les grelots de Bacchos faisaient entendre leurs notes claires et perçantes, lorsque, à côté de la divine mère, assise sur son char attelé de bêtes sauvages, s'élançaient, à la recherche de celle qui avait été enlevée au milieu des danses et des rondes virginales, les déesses rapides comme le vent, Artémis armée de son arc, Athèna aux regards de Gorgone, armée de sa lance [3]. Et, regardant du haut du ciel....... il accomplissait un autre destin [4].

Après ses courses errantes, quand elle se fut épuisée en vains efforts à chercher le perfide ravisseur de sa fille, la déesse arriva aux sommets neigeux qu'habitent les nymphes de l'Ida; et là, au milieu des rochers sauvages blanchis par les frimas, elle s'abandonna au désespoir. Dès lors, elle rendit

1. Cybèle, confondue ici, comme il arrivait souvent, avec Dèmèter.
2. Corè, adorée avec Dèmèter dans les mystères d'Éleusis.
3. La poésie et l'art antique montrent souvent Artémis et Athèna auprès de Perséphone, pendant qu'elle cueille des fleurs et qu'Hadès l'enlève.
4. Texte « très malade », comme dit Nauck.

stérile pour les mortels le sol, vainement labouré, qui ne se couvrait plus de verdure, et laissa périr les générations des peuples. Elle ne fit plus germer pour les troupeaux l'herbe drue, leur abondante et tendre pâture. On eut faim dans les villes. Plus de sacrifices offerts aux dieux; plus de gâteaux consumés sur les autels. La déesse défendit aux sources fraiches de répandre leurs eaux limpides. C'est ainsi que la mère attestait son inconsolable douleur.

Quand il n'y eut plus de festins ni pour les mortels ni pour les dieux, Zeus résolut d'apaiser ce funeste courroux maternel : « Allez, dit-il, Grâces augustes, allez trouver la déesse qu'enflamme de colère le sort de sa fille, calmez son chagrin par vos chants; et vous aussi, Muses, par les hymnes de vos chœurs. » Alors Cypris, la plus belle des immortelles, fit résonner la voix profonde de l'airain et la peau tendre des tambours : Dèmèter se mit à sourire, et prit dans ses mains la flûte sonore, dont les accents la charmaient.

Tu as embrasé le cœur de celui que les lois divines et humaines te défendaient de recevoir dans ta couche; et tu as attiré sur toi la colère de la grande déesse, ô ma fille, pour n'avoir pas honoré sa divinité par les sacrifices qui lui sont dus. Quelle puissante vertu n'a pas la nébride tachetée, la férule sacrée où s'enlace le lierre verdoyant, le disque qui roule et tournoie dans les airs, la chevelure dénouée par le délire de Bromios, et les fêtes nocturnes de la déesse!.... La lune sur son char.... Tu étais trop fière de ta beauté[1].

HÉLÈNE. Mes amies, tout va bien pour nous dans le palais. La fille de Protée seconde notre ruse. Interrogée par son frère, elle ne lui a pas révélé la présence de mon mari : elle lui a dit, au contraire, pour me venir en aide, que Ménélas avait péri, et que, dans sa demeure souterraine, il ne voyait plus la lumière du soleil. Mon mari a saisi fort habilement l'occasion que lui présentait la fortune. Les armes qu'il devait jeter dans la mer, il les porte lui-même; il a passé son bras valeureux dans l'anneau du bouclier, et sa main droite a pris la lance, comme pour venir avec moi rendre au mort

1. Cette dernière strophe est encore moins bien conservée et moins intelligible que les autres. Elle achève de rendre vraisemblable l'opinion que ce chœur est étranger à la tragédie d'*Hélène*, et y a été ajouté après coup.

les honneurs funèbres. Il a eu raison de s'armer pour le combat : car, une fois entré dans le navire, au milieu des rameurs, peut-être aura-t-il à vaincre des milliers de Barbares, maintenant qu'il a échangé ses haillons de naufragé contre les vêtements dont je l'ai paré moi-même, et que, par mes soins, il a pu, après si longtemps, baigner son corps dans l'eau courante. Mais je vois sortir du palais l'homme qui déjà croit que je suis sa femme et que je lui appartiens. Je me tais. Je veux aussi gagner votre bienveillance, obtenir votre silence : si nous parvenons à nous échapper, je vous promets de vous sauver avec nous.

THÉOCLYMÈNE. Esclaves, avancez l'un après l'autre, dans l'ordre où vous a placés l'étranger, avec les offrandes qui doivent être jetées dans la mer. Toi, Hélène, si mon conseil te paraît sage, si tu veux m'en croire, reste ici. Que tu sois présente ou non, ton mari n'en aura pas moins reçu de toi les honneurs suprêmes. Mais je crains que, dans l'emportement de tes regrets, tu ne te précipites dans les flots, et que le cher souvenir de ton premier mariage n'égare à ce point ta raison. Car à un homme qui n'est plus tu donnes vraiment trop de larmes.

HÉLÈNE. O mon second époux, je dois cet hommage au premier, au lien qui nous unissait : si je n'écoutais que mon amour, je voudrais suivre Ménélas jusque dans la tombe. Mais n'en serait-il pas moins mort, parce que je mourrais avec lui? Souffre du moins que j'aille moi-même lui apporter les offrandes funèbres. Puissent les dieux exaucer mes vœux et pour toi et pour cet étranger qui m'assiste dans cette tâche! Tu trouveras en moi dans ta maison la femme que tu as droit d'attendre, en retour du service que tu rends à Ménélas et que tu me rends à moi-même : car tout nous présage un heureux succès. Ordonne qu'on nous fournisse un navire pour y transporter ces offrandes, et le bienfait sera complet.

THÉOCLYMÈNE. Va, toi, et donne-leur une pentécontore sidonienne, avec ses rameurs.

HÉLÈNE. Qui la commandera? Celui, sans doute, qui préside aux funérailles?

THÉOCLYMÈNE. Assurément. Mes matelots devront lui obéir.

HÉLÈNE. Répète cet ordre, pour qu'ils le comprennent bien.

THÉOCLYMÈNE. Je l'ordonne une seconde fois, et même une troisième, si tu le désires.

HÉLÈNE. Que la fortune te soit propice, ainsi qu'à mes projets!

THÉOCLYMÈNE. Cesse maintenant de te noyer dans les larmes et de flétrir ainsi ta beauté.

HÉLÈNE. Ce jour t'instruira de ma reconnaissance.

THÉOCLYMÈNE. Les morts ne sont plus rien : on se donne pour eux une peine inutile.

HÉLÈNE. Ce n'est pas seulement aux morts, c'est aux vivants aussi que je pense.

THÉOCLYMÈNE. Tu auras en moi un époux qui vaudra bien Ménélas.

HÉLÈNE. Je n'ai rien à te reprocher : je n'ai besoin que d'être favorisée du sort.

THÉOCLYMÈNE. Ton sort est entre tes mains : montre-toi seulement bien disposée à mon égard.

HÉLÈNE. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'apprendrai à aimer mes amis.

THÉOCLYMÈNE. Veux-tu que, pour t'aider, je mette moi-même le navire à flot?

HÉLÈNE. Non, tu es roi, tu n'as pas à servir tes serviteurs.

THÉOCLYMÈNE. Eh bien, soit! Je laisse là ce rite expiatoire des Pélopides. Ce n'est pas ma maison qui est souillée, ce n'est pas ici que Ménélas a rendu l'âme. Que les gouverneurs de mes provinces soient avertis d'apporter au palais les présents de noces; que tout l'empire célèbre par des hymnes d'allégresse mon mariage avec Hélène; et que mon bonheur paraisse digne d'envie! Va, étranger, et, quand tu auras jeté ces offrandes au fond de la mer pour celui qui a été le premier mari d'Hélène, hâte-toi de revenir avec elle : tu auras ta place à notre banquet nuptial, et tu pourras ensuite retourner dans ta patrie, ou rester ici et vivre heureux.

MÉNÉLAS. O Zeus! on te donne les noms de père et de dieu sage : jette un regard sur nous, et délivre-nous de nos maux. Nous traînons péniblement notre fortune sur une pente abrupte : viens à notre aide. Que ta main nous touche seulement, et nous atteindrons le but auquel nous tendons. Nous avons assez souffert jusqu'à ce jour. O dieux! je vous

ai souvent pris à témoin de mon innocence et de mes infortunes : faut-il que je reste abattu par le malheur? Relevez-moi! Soyez-moi aujourd'hui propice, et vous assurerez à jamais mon bonheur.

LE CHŒUR. Pars, rapide galère phénicienne de Sidon, avec tes rames chères aux flots écumants de Nérée, toi qui mènes le chœur joyeux des dauphins bondissants, quand nul souffle ne trouble le calme de la mer, et que la fille de Pontos, Galènè aux yeux bleus [1], s'écrie : « Matelots, eh! matelots, déployez les voiles, ouvrez-les à la brise marine! Saisissez vos rames de sapin, et conduisez Hélène aux rivages hospitaliers où s'élève la ville de Persée [2]. »

Bientôt peut-être, sur les bords du fleuve, où tu rencontreras les vierges Leucippides [3], bientôt, devant le temple de Pallas, tu pourras de nouveau, après si longtemps, te mêler aux danses sacrées, ou célébrer par des réjouissances nocturnes la fête d'Hyacinthe tué par Phœbos, qui, dans une joute, l'atteignit de son disque rapide et ordonna en son honneur au pays laconien un jour de sacrifices. Tu retrouveras aussi la jeune fille [4] que tu as laissée dans ta maison... et pour qui les torches nuptiales n'ont pas encore été allumées.

Oh! si nous pouvions traverser les airs à tire-d'aile, comme les oiseaux de Libye, réunis en troupe, fuient les rigueurs de l'hiver, dociles à la voix du plus âgé, qui vole à leur tête, en criant, vers les lieux secs et les contrées fertiles! Volez, oiseaux au long cou, aussi rapides que les nuages, volez vers le milieu des Pléiades et le nocturne Orion : arrêtez-vous sur les bords de l'Eurotas, et annoncez qu'après avoir pris la ville de Dardanos Ménélas sera bientôt de retour.

1. Dans Hésiode, Galènè est fille de Nérée, fils de Pontos.

2. Persée passait pour avoir fondé Mycènes en Argolide. D'après la tradition, Ménélas, avant d'arriver à Sparte, avait abordé au port argien de Nauplie.

3. Les filles de Leucippos, c'est-à-dire d'Apollon lui-même, étaient Hilaïra et Phœbè, qui furent enlevées par les Dioscures. Il s'agit ici des prêtresses de leur culte.

Il est à peine besoin de noter que ce fleuve est l'Eurotas, et ce temple celui d'Athéna Chalciœcos, dont il est question plus haut. Le chœur s'adresse ici à Hélène.

4. Hermione.

Venez enfin, sur le char que vos coursiers emportent à travers les airs, héros, fils de Tyndare, qui habitez le ciel sous les tourbillons des astres étincelants, venez au secours d'Hélène! Faites souffler d'en haut sur les vagues orageuses, sur les flots sombres de la mer écumante, un vent favorable aux matelots; et faites taire ce bruit infamant d'un adultère barbare, qui poursuit votre sœur, victime infortunée des discordes de l'Ida, bien qu'elle n'ait jamais vu les murs d'Ilion, élevés par Phœbos.

UN MESSAGER. Roi, [tes affaires vont bien mal]. Je n'ai que de fâcheuses nouvelles à t'apprendre.

THÉOCLYMÈNE. Qu'y a-t-il?

LE MESSAGER. Cherche une autre femme à épouser : Hélène a disparu.

THÉOCLYMÈNE. Serait-ce encore une fois dans les airs, avec des ailes, ou bien par terre, à pied?

LE MESSAGER. C'est Ménélas qui l'a enlevée par mer, ce Ménélas qui était venu ici annoncer sa propre mort.

THÉOCLYMÈNE. Étrange nouvelle! Sur quel vaisseau se sont-ils échappés? ce que tu me dis est incroyable.

LE MESSAGER. Il est parti sur le navire que tu as donné à l'étranger, et avec tes propres matelots : voilà en deux mots ce qui s'est passé.

THÉOCLYMÈNE. Comment? je veux le savoir : car je ne comprends pas qu'un seul homme ait pu se rendre maître d'un si nombreux équipage, dont tu faisais partie.

LE MESSAGER. La fille de Zeus venait de quitter cette demeure royale et se dirigeait vers la mer. Elle affectait une démarche lente, pleurant ce mari, qui la suivait et n'était pas mort. Arrivés dans l'enceinte qui renferme tes navires, nous tirons à la mer le meilleur de tous, une galère sidonienne pourvue de bancs pour cinquante rameurs. Les efforts succèdent aux efforts : l'un dresse le mât, l'autre fixe les rames, et les dispose pour la manœuvre. En même temps les voiles blanches sont mises en place, et le gouvernail attaché avec des courroies. Pendant que chacun est ainsi à l'œuvre, des Grecs, qui évidemment épiaient le moment favorable, s'approchent du rivage : c'étaient les compagnons de Ménélas. Ils étaient couverts des lambeaux du naufrage,

mais leur bonne mine contrastait avec cet extérieur misérable. Aussitôt qu'il les voit, le fils d'Atrée leur dit avec une feinte commisération : « Malheureux naufragés, comment, sur quel navire êtes-vous venus ici? Ne voulez-vous pas vous joindre à nous pour les funérailles de l'Atride, pour la vaine sépulture que la fille de Tyndare donne à son ombre? » Ils feignent de verser des larmes, et entrent dans le vaisseau en apportant à Ménélas des offrandes funèbres. Nous avions bien quelques soupçons, et nous nous les communiquions les uns aux autres, à voir une telle foule s'embarquer avec nous. Mais nous n'osions protester : il fallait t'obéir. C'est toi qui as tout perdu, en donnant à cet étranger le commandement du vaisseau. Nous y avions déjà facilement porté les autres offrandes d'un moindre poids. Seul le taureau refusait d'aller droit au navire : il mugissait, roulant des yeux farouches, courbant l'échine, et, avec un regard oblique, nous menaçait de ses cornes. Personne n'osait l'approcher : « Compagnons, s'écrie alors le mari d'Hélène, vous qui avez détruit Ilion, allons! Que ne saisissez-vous le taureau, à la mode grecque, sur vos robustes épaules, pour jeter à la proue — et il avançait en même temps son épée nue — la victime destinée au mort? » Ceux-ci, s'exhortant par un cri à cet effort, enlèvent le taureau, et le portent sur la poupe du navire, où ils le déposent. Et Ménélas le fait avancer plus loin jusqu'à la proue, en lui caressant le front et le cou entouré d'une simple corde. Enfin, quand tout fut porté à bord, Hélène, posant son pied délicat sur chaque degré de l'échelle, vint s'asseoir au milieu des bancs, et, près d'elle, celui que l'on disait mort, Ménélas. Les autres, rangés deux par deux, se tenaient en nombre égal à droite et à gauche, avec des poignards cachés sous leurs vêtements. Enfin, quand le chef des rameurs eut donné le signal, les flots retentirent d'une immense clameur. Nous n'étions ni trop loin ni trop près du rivage, lorsque le pilote interrogea Ménélas : « Étranger, faut-il aller plus loin, ou nous arrêter ici? Ordonne : tu es le chef. » — « C'est assez, » répond le Grec, et, l'épée à la main, il s'avance vers la proue. Là, debout près du taureau, il lui plonge son fer dans la gorge, et, sans prononcer le nom du mort, il adresse aux dieux cette prière : « O toi qui habites au sein des flots, dieu de la mer, Poseidon, et vous, chastes filles de Nérée, veillez sur mes jours! Conduisez-nous

sains et saufs, ma femme et moi, loin de cette contrée, au rivage de Nauplie. » Un flot de sang jaillit dans la mer, et l'étranger en conçut un favorable augure. L'un des nôtres dit alors : « Cette navigation est un mensonge : retournons au port. Toi, commande la manœuvre; et toi, tourne le gouvernail. » Mais, après avoir égorgé le taureau, le fils d'Atrée, debout, enflamme ses compagnons : « Qu'attendez vous, héros, élite de la Grèce, pour égorger, massacrer ces Barbares, et les jeter dans les flots? » De son côté, notre chef crie à tes matelots : « Allons! que le bois du navire, en cette extrémité, nous fournisse des armes. Brisez les bancs, détachez les rames de leurs chevilles, et sus à ces perfides étrangers! mettons-leur la tête en sang! » Tous à la fois se lèvent et s'élancent, armés les uns d'avirons, les autres d'épées. Le navire est inondé de sang. Hélène, du haut de la poupe, exhortait les Grecs : « Qu'est devenue votre gloire troyenne? Que ces Barbares apprennent à vous connaître! » Dans l'ardente mêlée, les uns tombent, les autres se relèvent, beaucoup gisent morts. Ménélas, tout armé, voyait-il sur un point faiblir les siens, il y accourait, l'épée à la main. Les nôtres sont précipités dans la mer; et il n'y a plus sur le navire un seul de tes rameurs. Alors le roi va au gouvernail, et ordonne qu'on se dirige vers la Grèce. Le mât est dressé, un vent favorable enfle les voiles. C'est ainsi qu'ils sont partis. Quant à moi, échappé au massacre, je me suis jeté à la mer du côté de l'ancre; j'allais périr, lorsqu'on m'a tendu un câble et ramené à la surface des eaux jusqu'au rivage, d'où je suis venu t'apporter cette nouvelle. Rien n'est plus utile aux mortels qu'une sage défiance.

LE CHŒUR. Je n'aurais jamais cru, ô roi, que Ménélas pût nous dissimuler sa présence à toi et à nous, comme il y a réussi.

THÉOCLYMÈNE. Malheureux, qui me suis laissé prendre aux ruses d'une femme! Elle m'échappe : plus de mariage! Ah! si, en poursuivant leur navire, il était possible d'atteindre ces perfides étrangers, je me mettrais à l'œuvre, et ils seraient bientôt en mon pouvoir. Maintenant je vais me venger sur cette sœur qui m'a trahi : elle avait vu Ménélas dans le palais, et elle ne m'en a rien dit. Elle ne trompera plus personne par ses oracles.

LE CHŒUR. Holà! où cours-tu, ô mon maître? à quel meurtre?

THÉOCLYMÈNE. Je vais où me l'ordonne la justice. Laisse-moi passer.

LE CHŒUR. Non, je m'attacherai à tes vêtements : car tu cours à un horrible forfait.

THÉOCLYMÈNE. Esclave, prétends-tu commander à ton maître?

LE CHŒUR. C'est moi qui ai raison.

THÉOCLYMÈNE. Tel n'est pas mon avis, si tu ne me laisses....

LE CHŒUR. Non, je ne te laisserai pas.

THÉOCLYMÈNE. Tuer la sœur la plus perfide.

LE CHŒUR. Dis plutôt la plus pieuse.

THÉOCLYMÈNE. Elle m'a trahi.

LE CHŒUR. Noble trahison, qui te force d'être juste!

THÉOCLYMÈNE. Elle livre à un autre celle qui devait être ma femme.

LE CHŒUR. Il avait plus de droits sur elle.

THÉOCLYMÈNE. Qui donc a des droits sur ce qui m'appartient?

LE CHŒUR. Celui qui l'a reçue des mains de son père.

THÉOCLYMÈNE. Mais la fortune me l'avait donnée.

LE CHŒUR. Et le destin te l'a reprise.

THÉOCLYMÈNE. Tu n'as pas à juger ma conduite.

LE CHŒUR. Si pourtant elle était moins sage que mes paroles?

THÉOCLYMÈNE. Ainsi donc je suis l'esclave, et non plus le maître!

LE CHŒUR. Tu es le maître pour faire le bien, non le mal.

THÉOCLYMÈNE. Tu veux mourir, à ce qu'il me semble.

LE CHŒUR. Soit! mais je ne te laisserai pas tuer ta sœur : tue-moi plutôt. Il est glorieux aux braves serviteurs de mourir pour leurs maîtres.

LES DIOSCURES. Calme-toi : la colère t'emporte et t'aveugle, Théoclymène, roi de ce pays. Entends notre voix : nous sommes les Dioscures, fils de Léda, frères de cette Hélène qui a fui ton palais. Tu es irrité contre elle : mais ce n'est pas à toi que le destin l'avait donnée; et la vierge, fille d'une déesse Néréide, ne te fait pas injure, parce qu'elle respecte la volonté des dieux et les justes recommandations de ton

père. Il fallait qu'Hélène demeurât dans ton palais jusqu'à ce jour : elle ne le doit plus, maintenant que les murs de Troie sont renversés, et qu'elle n'a plus besoin de prêter son nom aux desseins des dieux. Il faut qu'elle renoue son ancien hymen, qu'elle rentre dans la maison conjugale et vive avec son mari. Ne tire donc pas l'épée contre ta sœur, et sois persuadé de la sagesse de sa conduite. Il y a longtemps que nous aurions sauvé Hélène, depuis que Zeus nous a faits immortels, si nous n'avions dû nous incliner devant l'arrêt du destin et des dieux, qui a réglé le cours de ces événements. Voilà ce que j'avais à te dire. Toi, ma sœur, traverse les mers avec ton époux. Vous aurez un vent favorable; et nous, tes frères jumeaux, tes protecteurs, sur notre char aérien nous t'accompagnerons à travers les flots jusqu'aux rivages de ta patrie. Lorsque tu seras arrivée à la borne et au terme de ta carrière, on te comptera parmi les divinités; tu prendras ta part des sacrifices offerts aux Dioscures, et tu recevras avec nous les présents des mortels. Telle est la volonté de Zeus. Et le lieu où le fils de Maïa [descendu des demeures célestes] s'arrêta d'abord avec toi, après t'avoir enlevée de Sparte pour ne livrer que ton fantôme à l'amour de Pâris, cette île qui s'étend le long de l'Actè [1], comme un rempart, prendra désormais parmi les mortels le nom d'Hélène, parce qu'elle te servit de retraite, quand tu venais de quitter furtivement ton palais. Quant à Ménélas, après tant de courses errantes, l'arrêt des dieux est qu'il habite les îles Fortunées. Les âmes généreuses n'ont pas à craindre la haine des dieux : c'est plutôt à la vile multitude que sont réservées les misères de la vie.

[THÉOCLYMÈNE. Fils de Léda et de Zeus, je me réconcilie avec votre sœur, et je ne veux plus tuer la mienne. Qu'Hélène retourne dans sa patrie, si telle est la volonté des dieux. Sachez que cette sœur, issue du même sang que vous, est la plus vertueuse des femmes et la plus chaste. Maintenant adieu! Hélène a le cœur noble : on n'en peut dire autant de beaucoup de femmes.

LE CHŒUR. Les dieux manifestent leur volonté sous bien des formes, et souvent ils trompent nos prévisions dans

1. Strabon et Pausanias mentionnent cette île d'Hélène (auj. *Macri*) sur la côte orientale de l'Attique, au-dessus du promontoire de Sunion, devant la ville et le port de Thoricos (auj. *Porto Mandri*). — Actè est le nom primitif de l'Attique.

l'accomplissement de leurs desseins. Ce qu'on attendait n'arrive pas; et un dieu fraye la voie aux événements qu'on attendait le moins. Tel a été le dénouement de ce drame [1].]

1. On a déjà lu ces vers à la fin d'*Alceste*, d'*Andromaque* et des *Bacchantes*. Ils servent aussi de conclusion à *Médée*.

HÉRACLÈS FURIEUX

PERSONNAGES

AMPHITRYON.
MÉGARA.
CHŒUR DE VIEILLARDS THÉBAINS.
LYCOS.
HÉRACLÈS.
IRIS.
LYSSA.
UN MESSAGER.
THÉSÉE.

NOTICE SUR HÉRACLÈS FURIEUX

Au pied d'un autel de Zeus Sauveur, devant la maison d'Héraclès, à Thèbes, se tient la famille du héros : son père Amphitryon, sa femme Mégara, et ses enfants. Amphitryon se lève, et, dans un froid prologue, expose le sujet de la tragédie.

Exilé d'Argos pour avoir tué Electryon, un des fils de Persée, il était venu jadis avec Alcmène se fixer à Thèbes. Héraclès, leur fils, qui, en récompense de sa victoire sur les Minyens d'Orchomène, avait épousé Mégara, fille du roi Créon, veut maintenant faire rentrer Amphitryon dans sa patrie. Acceptant les conditions que met Eurysthée au retour du meurtrier, il a quitté Thèbes pour accomplir les travaux qui lui sont imposés. Il en est à sa dernière épreuve : il est descendu aux enfers pour en ramener Cerbère; mais il n'est pas encore revenu. On le dit, on le croit mort. Cependant un certain Lycos, fils ou descendant du roi thébain de ce nom, est venu d'Eubée fomenter une sédition à Thèbes : il a tué Créon, et s'est emparé du pouvoir. Il veut maintenant faire disparaitre tout ce qui reste de la famille de Créon, Mégara, ses enfants, et même leur vieil aïeul paternel. L'absence, la mort probable d'Héraclès favorise ce sinistre projet. C'est pour y échapper que les malheureux viennent chercher un asile, bien précaire, hélas! auprès de l'autel de Zeus.

Mégara exprime éloquemment son désespoir maternel, accru encore par le spectacle de l'heureuse et naïve ignorance de ses enfants, qui sans cesse demandent et attendent leur père. Amphitryon ne veut pas désespérer encore. Il n'a pourtant rien à attendre des vieillards thébains qui forment le chœur, et qu'on voit venir d'un pas chancelant, courbés sur leur bâton : ils ne peuvent témoigner à la famille d'Héraclès qu'une impuissante sympathie.

Arrive Lycos, injurieux, menaçant. En vain Amphitryon défend le héros qu'on outrage, demande grâce pour ses enfants, et appelle à leur secours Thèbes, la Grèce, son propre bras désarmé par la vieillesse : le tyran ordonne qu'on allume leur bûcher. A leur tour, les vieillards du chœur, oubliant leur timidité ordinaire et leur faiblesse, se révoltent contre la cruauté de Lycos, et lui tiennent tête. Mais Mégara, plus maitresse

d'elle-même, reconnait que toute résistance est impossible : la mort est inévitable. Elle demande seulement qu'il leur soit donné de mourir par le fer, non par le feu, et qu'elle puisse faire entrer ses enfants dans le palais de leur père pour les revêtir des ornements funèbres. Lycos y consent : et, dans un brillant intermède, le chœur célèbre les exploits d'Héraclès, ses douze travaux.

Mégara reparait avec ses enfants parés pour la mort, et sa douleur s'exhale en plaintes pathétiques. Une dernière fois elle implore le secours d'Héraclès; Amphitryon, le secours de Zeus : lorsque tout à coup il leur semble voir celui qu'ils croyaient mort. Serait-ce une illusion? Non, c'est bien lui! c'est Héraclès.

Il arrive joyeux, et s'arrête, frappé de stupeur, devant le spectacle qui s'offre à sa vue. Que se passe-t-il? Il l'apprend, éclate aussitôt en furieuses menaces, et veut courir à sa vengeance. Amphitryon le retient, et lui conseille d'entrer prudemment dans sa maison, où Lycos, seul et sans gardes, va tout à l'heure se livrer à lui. Ainsi fait Héraclès, après avoir satisfait la curiosité un peu oiseuse de son père au sujet de sa descente aux enfers; il entre chez lui, suivi de ses enfants, qui s'attachent, se suspendent à ses vêtements, comme s'il allait « s'envoler ». Le chœur proclame que, tout vieux qu'il est, — et il se répand en plaintes sur les maux de la vieillesse, — il voudra, il pourra chanter encore la gloire d'Héraclès.

Lycos vient presser ses victimes trop lentes à paraître, et, suivant l'insidieux conseil d'Amphitryon, il va lui-même les chercher dans le palais, où la mort l'attend. Le chœur entend ses cris de détresse, auxquels il répond par des cris de vengeance et de joie; puis, quand Lycos a expiré, il entonne l'hymne de triomphe.

A ce moment même, par un brusque et saisissant revirement du destin, apparait dans les airs la divinité chargée par Héra de perdre le héros victorieux : c'est Iris, messagère des dieux, accompagnée d'une Furie, Lyssa, ou la Rage. Elle lui ordonne d'égarer la raison d'Héraclès, et de le pousser à égorger sa femme et ses enfants. La Furie essaye en vain de résister : elle doit obéir. Le chœur se lamente maintenant sur le sort d'Héraclès : il croit déjà le voir en proie au délire, couvert de sang.

Le malheur est accompli. Un messager vient le faire connaitre dans un de ces récits où excelle Euripide. C'est devant l'autel allumé pour un sacrifice expiatoire qu'Héraclès est tout à coup frappé de démence. Il veut tuer Eurysthée, il croit le poursuivre. En ses propres enfants il voit ceux de son implacable ennemi : il tue l'un d'une flèche, abat l'autre de sa massue, atteint le troisième avec sa mère au fond du palais, dont il force l'entrée, comme s'il prenait d'assaut les murs de Mycènes; il les égorge ensemble, et se précipite sur Amphitryon pour l'immoler à son tour, lorsqu'il est arrêté soudain par Pallas, qui lui lance une pierre en pleine poitrine. Il tombe endormi.

Au milieu de ses lamentations, le chœur voit s'ouvrir au fond de la scène la grande porte du palais : derrière les cadavres de ses enfants

apparaît Héraclès attaché aux débris d'une colonne. Amphitryon épie le sommeil, craint le réveil de son fils. Héraclès revient à lui, ouvre les yeux, mais pour se voir enchaîné au milieu de cadavres. Peu à peu il apprend l'horrible vérité. Il ne lui reste plus qu'à se tuer lui-même. A ce moment il voit venir Thésée : il se cache de honte et se voile la tête.

Thésée venait au secours de Thèbes contre le tyran Lycos : il apprend d'Amphitryon les forfaits, les malheurs de son ami, de celui qui l'a délivré des enfers. Il le console, le relève, l'arrache à son morne désespoir; et, après les touchants adieux d'Héraclès à ses chères victimes, à son père, qui doit leur donner la sépulture, Thésée l'emmène à Athènes, où il lui promet une part de ses biens, de ses sanctuaires et de ses honneurs.

Cette dernière scène de la tragédie nous fait comprendre quel intérêt particulier elle devait offrir aux contemporains. Elle n'est pas seulement un hommage, devenu banal, à l'hospitalité et à la générosité athéniennes : elle met en action, elle célèbre en beaux vers l'adoption par Athènes du culte d'Héraclès, uni à celui de Thésée, son héros national, en même temps que cette alliance est représentée par un des plus remarquables monuments du siècle d'Euripide, l'un de ceux qui sont encore aujourd'hui debout, le temple de Thésée. Thésée a tenu sa promesse. Il a partagé en effet avec Héraclès le temple qui porte son nom. Il lui a même cédé la place d'honneur : les bas-reliefs les plus en vue des métopes et de la frise sont consacrés aux exploits d'Héraclès; les autres, à ceux de Thésée.

On a cru pouvoir s'autoriser de quelques passages de la tragédie pour en fixer la date : mais aucun de ces témoignages n'est bien concluant. Un vers où les vieillards thébains comparent les chants qu'ils promettent à Héraclès avec les pæans de Délos ne suffit pas à prouver que l'*Héraclès furieux* fut représenté quand on rétablit les théories déliennes, peu de temps après la peste d'Athènes, ou un peu plus tard, quand Délos fut restituée à ses habitants, en 420.

Il n'est pas sûr non plus que le singulier débat qui s'engage entre Lycos et Amphitryon pour et contre l'usage de l'arc dans les combats, soit une allusion à la défaite qu'essuyèrent les Athéniens à Délion, en 424, faute d'hommes de trait. Il est plus probable qu'Euripide, qui remue tant d'idées, qui agite à tout propos et souvent hors de propos tant de questions, pose ici et discute, sous la forme contradictoire qu'il aime, celle des armes de guerre, et s'amuse à mettre en conflit la flèche et la lance.

Si l'on veut se contenter de présumer qu'il n'était plus jeune quand il composa cette tragédie, on aura tiré une induction plausible, à ce qu'il semble, de quelques strophes du chœur sur la jeunesse, qu'il regrette, sur la vieillesse, qu'il déplore, mais que console et charme la poésie. Il est impossible de méconnaître dans ces vers l'accent personnel du poète.

Encore ne faudrait-il pas aller trop loin dans ce sens, ni voir dans l'*Héraclès furieux* une des pièces religieuses qu'aurait écrites Euripide à

la fin de sa carrière, encore moins un drame « eschyléen », comme dit Paley, sous prétexte que la Furie qui y apparaît, Lyssa, avait déjà figuré dans les Ξαντρίαι d'Eschyle. Euripide y montre tout autant de liberté d'esprit que dans ses autres pièces. Il y reproche aux dieux, plus vivement peut-être que partout ailleurs, les honteux exemples qu'ils donnent aux mortels; et son ironie a beau jeu au sujet des deux pères d'Héraclès. Comme toujours aussi, il réduit les héros à des proportions humaines. Héraclès est un bon père de famille, attendu avec impatience par ses enfants, heureux de les revoir, inconsolable de leur affreuse mort; et, par les dramatiques vicissitudes qu'il traverse, d'abord vainqueur de ses ennemis, libérateur de ses enfants et de son peuple, arrivé au faîte du bonheur et de la puissance, puis tout à coup précipité dans un abîme d'infortunes, il atteste une fois de plus la misérable instabilité de la destinée de l'homme. Telle est, à vrai dire, dans la dualité apparente du sujet, à travers les poignantes émotions de terreur et de pitié par lesquelles nous fait passer le poète, telle est l'unité, que l'on conteste parfois, l'unité morale de cette tragédie.

HÉRACLÈS FURIEUX

AMPHITRYON. Quel mortel ne connaît celui dont Zeus partagea la couche nuptiale, et qu'a engendré Alcée, fils de Persée, l'Argien Amphitryon, père d'Héraclès? C'est moi, venu jadis habiter ce pays thébain, où les dents du dragon firent naître du sol une moisson de guerriers : mais Arès ne laissa vivre qu'un petit nombre des hommes de cette race, ceux-là mêmes qui peuplèrent des enfants de leurs enfants la ville de Cadmos. D'eux naquit Créon, fils de Ménœcée, et roi de ce pays. Créon était le père de Mégara, qui est là, et dont tous les Cadméens célébrèrent jadis l'hymen par des chants de joie, accompagnés des sons de la flûte, le jour où l'illustre Héraclès la conduisit dans ma maison. Parti de Thèbes, où j'ai fixé mon séjour, mon fils a quitté Mégara et sa nouvelle famille : il désire habiter Argos et les murs bâtis par les Cyclopes [1], d'où je suis exilé pour avoir tué Électryon [2]. Voulant adoucir mes infortunes et me faire rentrer dans ma patrie, c'est pour payer bien cher à Eurysthée la faveur de mon retour qu'il a entrepris de pacifier l'univers [3], soit qu'Hèra l'y eût poussé de son aiguillon, soit que tel fût l'arrêt du destin. Il a déjà accompli ses autres travaux : comme dernière épreuve, il est descendu chez Hadès par l'ouverture du Ténare [4], pour amener à la lumière le chien

1. On admire encore aujourd'hui les ruines cyclopéennes de Mycènes et de Tirynthe.

2. Électryon était un des fils de Persée et d'Andromède, le père d'Alcmène, l'oncle d'Amphitryon et d'Eurysthée.

3. Suivant les mythographes, c'est après le meurtre de ses enfants, expier son crime, qu'Héraclès, sur l'ordre de l'oracle de Delphes, se met au service d'Eurysthée, et accomplit ses travaux.

4. Le cap Ténare, au sud du Péloponnèse, passait pour être une des entrées des enfers.

aux trois corps [1]. Il n'est pas encore revenu. Or, suivant une ancienne tradition des Cadméens, il y eut jadis un certain Lycos, époux de Dircè, qui régna sur la ville aux sept tours, avant que les deux fils de Zeus, les héros aux blancs coursiers, Amphion et Zèthos, fussent rois de ce pays. Un descendant de ce Lycos, qui porte le même nom et n'est pas Cadméen, mais originaire de l'Eubée, a tué Créon, et, ce meurtre accompli, il a pu régner sur Thèbes, surprise par lui en proie aux séditions. L'alliance qui nous unit à Créon est pour nous, à ce qu'il paraît, la source des plus grands malheurs. Car, pendant que mon fils est retenu dans les profondeurs de la terre, ce nouveau roi de Thèbes, Lycos, veut faire périr les enfants d'Héraclès, après avoir tué, pour effacer le meurtre par le meurtre, et sa femme, et moi-même, s'il faut encore compter parmi les vivants un inutile vieillard comme moi : il craint qu'un jour ces enfants, devenus hommes, ne lui demandent compte du sang de leur aïeul maternel. Et moi, que mon fils a laissé comme gardien dans cette maison et chargé de veiller sur ses enfants, lorsqu'il est descendu dans les ténèbres souterraines, je suis venu avec leur mère, pour soustraire à la mort la postérité d'Héraclès, m'asseoir à cet autel de Zeus Sauveur, élevé par mon noble fils, vainqueur des Minyens [2], en l'honneur du brillant succès de ses armes. Nous demeurons dans cet asile, dénués de tout, d'aliments, d'eau, de vêtements, couchés sur le sol nu : car nous avons dû quitter nos foyers et nous asseoir à cet autel, sans autre espoir de salut. Nos amis sont ou peu sûrs, ou, s'ils nous restent fidèles, impuissants à nous secourir. Tel est l'effet de l'adversité. Je ne la souhaite pas, même à ceux qui me veulent peu de bien : des épreuves de l'amitié elle est celle qui trompe le moins.

MÉGARA. O vieillard, toi qui jadis as glorieusement commandé l'armée cadméenne et détruit la ville des Taphiens [3], sur quelle faveur des dieux peuvent sûrement compter les mortels ? Ainsi, moi, je n'avais pas à me plaindre de la fortune : mon père, d'abord, vanté jadis et exalté de tous pour sa puissance, était justement fier de sa royauté, — bien que l'envie ne cesse d'armer le fer contre les têtes couronnées, —

1. Cerbère.

2. Un des exploits légendaires d'Héraclès était sa victoire sur les Minyens d'Orchomène, dont Thèbes était restée jusque-là tributaire.

3. Les Taphiens étaient des pirates qui occupaient quelques petites îles de al côte d'Acarnanie.

fier aussi de ses enfants. Et puis, il m'a donnée à ton fils, noble alliance qui a fait de moi la compagne d'Héraclès. Maintenant tout cela s'est évanoui, s'est envolé. Je vais périr avec toi, vieillard, avec ces enfants d'Héraclès, que j'abrite sous mes ailes, comme un oiseau sa couvée. Ils se pressent à l'envi autour de moi pour m'interroger : « Mère, disent-ils, où s'en est allé notre père? que fait-il? quand reviendra-t-il? » Dans la naïve ignorance de leur âge, ils demandent leur père : et moi, je trompe leur impatience en délais et en récits. Émus, à chaque bruit de portes, ils s'élancent tous, comme pour aller embrasser les genoux de leur père. Qu'espères-tu donc encore, ô vieillard? Quelle voie de salut s'offre à tes yeux? car c'est vers toi que je me tourne. Nous ne pourrions franchir, sans être aperçus, les limites de ce pays : des gardes, plus forts que nous, en ferment tous les passages. Nous n'avons rien non plus à attendre de nos amis pour nous sauver. Quel est ton avis? fais-le-moi connaître. Craignons, quand la mort est proche, faibles comme nous le sommes, de ne réussir qu'à prolonger un peu notre misérable existence.

AMPHITRYON. O ma fille, il n'est pas facile de mener à bonne fin, sans courir de grands périls, une entreprise inconsidérée.

MÉGARA. Que manque-t-il encore à ton infortune? ou bien aimes-tu à ce point la lumière?

AMPHITRYON. Oui, elle m'est douce, et j'aime à espérer.

MÉGARA. Moi aussi : mais il ne faut pas, vieillard, espérer l'impossible.

AMPHITRYON. Les délais sont déjà un remède au mal.

MÉGARA. Mais l'attente est cruelle, et me déchire le cœur.

AMPHITRYON. Peut-être, ma fille, au milieu de l'orage que nous traversons en ce moment, s'élèvera-t-il un vent plus favorable. Peut-être encore verrons-nous le retour de mon fils, de ton mari. Calme-toi donc, arrête ces flots de larmes que versent tes enfants, apaise-les par de douces paroles, trompe leurs chagrins par d'habiles mensonges : et cependant ces habiletés sont bien douloureuses! Le malheur même finit par se lasser; les vents ne soufflent pas toujours avec la même violence, [et les heureux ne peuvent attendre un bonheur sans fin]. Tout passe, et tout change. L'homme de cœur est celui qui reste fidèle à l'espérance : désespérer est d'un lâche.

LE CHŒUR. Je vais à la haute demeure d'Amphitryon, auprès de la couche du vieillard, appuyé sur mon bâton, en chantant une triste complainte, comme un cygne au blanc plumage : car je ne suis plus qu'une voix, une apparence, une vision de songe nocturne. Mon corps tremble, mais le cœur ne me manque pas. O pauvres enfants sans père! ô vieillard! et toi, malheureuse mère, qui pleures un époux captif chez Hadès!

Que la fatigue n'arrête trop tôt ni vos pas ni vos membres alourdis par l'âge [1], comme il arrive au cheval attelé à un pesant chariot qu'il traîne péniblement sur une route escarpée. Prends ma main, attache-toi à mes vêtements, si tes pieds tremblent et se dérobent sous toi. Vieillard, conduis un vieillard, qui fut jadis ton compagnon d'armes au temps où, avec ceux de notre âge, au milieu des hasards, jeunes, nous avons uni nos jeunes lances, pour ne pas ternir l'honneur de notre glorieuse patrie.

Voyez quels éclairs brillent dans les yeux de ces enfants, et comme ils ressemblent à leur père! Mais ils ont hérité de ses malheurs autant que de sa beauté. O Grèce, s'ils périssent, quels hommes, quels défenseurs te manqueront un jour!

Mais je vois venir notre roi Lycos : il s'approche de cette demeure.

LYCOS. Si j'ai le droit d'interroger comme il me plaît le père et la femme d'Héraclès, — et j'ai ce droit, puisque je suis votre maître, — je vous le demande, combien de temps encore vous flattez-vous de prolonger votre vie? Quel espoir, quel secours s'offre à vos yeux contre la mort? Le père de ces enfants est enseveli chez Hadès : croyez-vous qu'il puisse revenir? Et comme vous vous méprenez sur le peu que vous valez, quand vous vous révoltez contre la nécessité de mourir, toi, parce que Zeus a partagé ta couche [2], et que tu t'en vantes sottement par toute la Grèce, et toi, parce qu'on t'appelle la femme d'un héros! Qu'a donc fait de si glorieux cet époux, en tuant l'hydre de Lerne, ou le lion de Némée, qu'il a simplement pris dans ses filets, et non étouffé dans

1. Les vieillards thébains s'adressent mutuellement cette exhortation en montant les degrés de la scène.

2. La fin du vers est altérée.

ses bras, comme il s'en vante? Et voilà ce qui vous rend si hardis à lutter contre moi? Voilà pourquoi les enfants d'Héraclès ne devraient pas périr? Mais cet Héraclès, qui a passé pour un héros, était un homme de rien. C'est à des bêtes qu'il faisait la guerre. Incapable d'autres exploits, il n'a jamais porté un bouclier à son bras gauche, jamais affronté les lances ennemies : son arc à la main, — l'arc est la plus lâche des armes, — il était toujours prêt à fuir. La marque de la bravoure n'est pas l'habileté à lancer des flèches, mais la fermeté du combattant qui suit de l'œil et voit venir à lui, sans broncher à son rang, le rapide sillon de la lance. Vieillard, ce n'est pas la cruauté qui me fait agir, c'est la prudence. Je sais que j'ai tué Créon, le père de cette femme, et que je me suis emparé de son trône : je ne veux donc pas laisser grandir ces enfants, pour qu'ils se vengent un jour de ce que j'ai fait.

AMPHITRYON. Que Zeus, pour sa part, défende son fils; moi, je tiens seulement à prouver que cet homme se trompe grossièrement sur ton compte, Héraclès. Je ne puis te laisser outrager. Il y a d'abord une accusation inouïe, celle de lâcheté, bien inouïe, en vérité, quand il s'agit d'Héraclès, qu'il me faut écarter de toi avec le témoignage des dieux. J'atteste la foudre de Zeus et ce quadrige que le héros montait, lorsque ses traits ailés pénétrèrent dans les flancs des Géants, fils de la Terre : glorieuse victoire qu'il célébra avec les dieux. Toi-même, ô le plus vil des rois, va sur le mont Pholoè [1], demande à la race des Centaures, à ces insolents quadrupèdes, quel est, à leurs yeux, le plus vaillant des héros, et vois si ce n'est pas mon fils, bien qu'il n'ait, suivant toi, qu'une fausse réputation de vaillance. Interroge, au contraire, dans l'île des Abantes [2], Dirphys, qui t'a nourri, ce n'est pas ton éloge que tu entendras : quel exploit y as-tu accompli, dont tu puisses prendre à témoin ton pays natal? Quant aux armes de l'archer, cette merveilleuse invention que tu dénigres, écoute-moi, et profite de la leçon. Le soldat pesamment armé est esclave de son armure, et, quand ceux qui combattent dans les mêmes rangs que lui manquent de courage, il périt victime de la lâcheté de ses compagnons. Sa lance se brise-t-elle, il ne peut plus repousser la mort,

1. En Arcadie.
2. L'Eubée, où s'élevait le mont Dirphys.

car il n'a que cette arme. Ceux, au contraire, qui sont habiles à manier l'arc, ont d'abord cet avantage, précieux entre tous, qu'après avoir lancé mille flèches il leur en reste d'autres pour se préserver de la mort; de plus, à distance, et sans bouger, ils écartent l'ennemi, qui ne voit pas, bien qu'il ait les yeux ouverts, d'où partent les traits dont il est accablé : ils ne s'exposent pas aux coups de leurs adversaires, et n'ont rien à craindre. Telle est la suprême habileté dans le combat : faire du mal à l'ennemi, sans en recevoir ni dépendre du hasard. Tu vois que là-dessus je suis d'un autre avis que toi. — Et ces enfants, pourquoi veux-tu les mettre à mort? que t'ont-ils fait? Tu ne donnes qu'une preuve de bon sens, c'est quand tu redoutes, lâche comme tu l'es, la postérité d'un héros. Mais il ne nous paraît pas moins cruel de périr victimes de ta lâcheté, quand c'est nous qui devrions te donner la mort, si Zeus était juste, puisque nous valons mieux que toi. Si tu veux régner seul sur ce pays, laisse-nous au moins le quitter et partir pour l'exil. Ne nous fais subir aucune violence, ou la violence te frappera à ton tour, lorsque les dieux feront souffler contre toi le vent de la fortune. Hélas! ô terre de Cadmos, — car je me tourne maintenant vers toi, et je t'adresse ta part de reproches, — est-ce ainsi que tu protèges Héraclès et ses enfants? C'est lui pourtant qui a seul affronté le combat contre tous les Minyens, et permis à Thèbes affranchie de lever la tête. Je ne loue pas non plus la conduite de la Grèce, et jamais je ne pourrai m'en taire, quand je la vois à ce point ingrate envers mon fils. Ne devait-elle pas accourir au secours de ces pauvres enfants avec du feu, des lances, des armes, en reconnaissance des travaux qui ont purgé de leurs monstres et la terre et les mers? Voilà ce que ni Thèbes ni la Grèce ne font pour vous, ô mes enfants : et c'est vers moi que vous tournez les yeux, vers un ami débile, qui ne peut vous défendre que par de vaines paroles! Je n'ai plus ma vigueur d'autrefois ; l'âge fait trembler mes genoux, et mes forces se sont évanouies. Ah! si j'étais jeune et robuste encore, comme je saisirais une lance! comme j'ensanglanterais la blonde chevelure de ce lâche, qui fuirait devant moi au delà des bornes atlantiques!

LE CHŒUR. N'est-il pas vrai que l'honnêteté trouve d'éloquentes paroles, même si elle est inhabile à parler?

LYCOS. Va, continue de discourir avec cette insolence : à tes discours je répondrai par le châtiment. Allez, vous sur l'Hé-

licon, vous dans les vallons du Parnasse; faites abattre par des bûcherons les troncs des chênes, et, quand on les aura transportés ici, entassez ce bois à droite et à gauche autour de l'autel, mettez-y le feu, et brûlez tous ces misérables, pour leur apprendre que ce n'est pas le roi mort qui règne sur ce pays, mais moi, ici présent. Et vous, vieillards, qui vous montrez si peu favorables à mes desseins, vous n'aurez pas seulement à gémir sur la mort des enfants d'Héraclès, mais sur le sort de votre maison, quand il vous arrivera malheur : vous vous souviendrez alors que vous êtes des esclaves soumis à mon pouvoir.

LE CHŒUR. O fils de la Terre, qu'Arès fit naître jadis en semant les dents [1] arrachées de la gueule vorace d'un dragon, qu'attendez-vous pour lever les bâtons sur lesquels s'appuie votre main, pour ensanglanter la tête scélérate de ce lâche, de cet étranger qui, sans être Thébain, règne sur les citoyens de Thèbes ? Mais, à moi du moins, tu ne feras pas la loi impunément; et tu ne t'empareras pas des biens qui nous ont coûté tant de travaux et d'efforts. Retourne donc, pour y trouver la mort, aux lieux d'où tu viens; vas y reporter ton insolence. Car, moi vivant, tu ne feras pas périr les fils d'Héraclès : ce héros n'est pas si profondément enseveli dans les entrailles de la terre ! il n'est pas si loin de ses enfants ! Toi, tu es le fléau de ce pays : et lui, qui en a été le bienfaiteur, voilà quelle est sa récompense ! Et l'on raille mon zèle, parce que je me montre dévoué à un ami qui n'est plus, quand il a plus que jamais besoin d'une amitié fidèle ! O mon bras, comme tu voudrais saisir la lance ! mais comme ton désir se consume dans l'impuissance ! Autrement, je t'aurais bien empêché de m'appeler esclave, et j'aurais le droit de vivre le front haut dans cette Thèbes, dont tu es aujourd'hui l'heureux tyran. Pourquoi a-t-elle eu la folie de s'abandonner au fléau de la discorde et des mauvais conseils ? Sans cela, tu ne serais jamais devenu son maître.

MÉGARA. Vieillards, je vous remercie. C'est ainsi que, pour défendre ceux qu'ils aiment, des amis doivent s'enflammer d'un juste courroux. Mais je ne veux pas qu'en prenant si vivement notre parti contre vos maîtres, vous vous exposiez à

1. On reconnait le changement qu'Euripide apporte ici à la légende : Arès n'avait fait naitre que le dragon, et c'était Cadmos qui en avait semé les dents, sur le conseil d'Athèna.

quelque malheur. Écoute, Amphitryon, la pensée qui m'est venue, et juge toi-même de ce qu'elle vaut. J'aime mes enfants : comment n'aimerais-je pas des êtres que j'ai enfantés dans la douleur? et la mort me paraît redoutable. Mais n'est-ce pas une folie pour les mortels de lutter contre la nécessité? Eh bien! puisqu'il faut mourir, mourons, mais autrement que dans les flammes, sans donner à rire à nos ennemis, ce que je crains plus que la mort. La noblesse de notre maison nous impose de grands devoirs : l'éclatante renommée de tes faits d'armes ne te permet pas de mourir lâchement; et mon glorieux époux n'a pas à prouver qu'il refuserait de sauver ces enfants au prix de leur honneur. Ceux qui sont bien nés souffrent des hontes de leurs enfants. Je ne dois pas refuser de suivre l'exemple que me donne le héros. Quant à l'espérance dont tu te flattes, voici ce que j'en pense. Tu crois que ton fils sortira des profondeurs de la terre : jamais un mort est-il revenu de chez Hadès? Tu crois aussi que nous pourrions fléchir cet homme par nos prières. Non; il faut fuir un ennemi insensé, et ne demander grâce qu'aux ennemis sages et généreux : de ceux-là, par la douceur et la soumission, on obtiendrait facilement quelque pitié. Déjà m'était venue la pensée de demander pour ces enfants l'exil au lieu de la mort : mais quelle souffrance ce serait encore de ne les sauver que pour les condamner à une lamentable misère! Un hôte, dit-on, ne fait pas plus d'un jour bon visage à des amis exilés. Ose donc mourir avec nous, puisque aussi bien tu ne peux échapper à la mort. Je fais appel à la noblesse de ton âme, ô vieillard. Il y a un certain courage à lutter contre la volonté des dieux; mais ce courage est insensé. Car personne ne peut faire que ce qui est arrêté par le destin ne soit pas un immuable arrêt.

LE CHŒUR. Si l'on avait essayé de te faire violence au temps où mon bras était vigoureux, je n'aurais pas eu de peine à te défendre : aujourd'hui je ne suis plus rien. C'est à toi désormais, Amphitryon, de chercher à détourner les coups du sort.

AMPHITRYON. Je ne suis ni assez lâche ni assez attaché à la vie pour refuser de mourir : j'aurais voulu seulement conserver ses enfants à mon fils. Mais il paraît que c'est vouloir l'impossible. — Eh bien! voici ma tête, je te la livre : qu'on me perce du glaive, qu'on m'immole, qu'on me précipite d'un rocher. Accorde-nous seulement une grâce, ô roi, nous t'en supplions!

Tue-moi, tue cette infortunée avant nos enfants : épargne-nous de les voir, spectacle impie ! rendre l'âme en appelant leur mère et leur aïeul. Pour le reste, fais ce que tu voudras : nous sommes sans défense contre la mort.

MÉGARA. A mon tour, je te supplie d'ajouter une faveur à celle-là : ainsi à toi seul nous devrons l'un et l'autre un double bienfait. Je voudrais parer ces enfants des ornements funèbres : permets-le-moi, en nous ouvrant le palais, car il nous est fermé maintenant. Qu'ils emportent au moins cela de la maison paternelle.

LYCOS. J'y consens. Esclaves, ouvrez les portes. Entrez, parez-vous : je ne vous refuse rien. Mais, dès que vous aurez revêtu ces ornements, je reviendrai pour vous précipiter dans la nuit infernale.

MÉGARA. O mes enfants, suivez les pas de votre mère infortunée dans le palais de votre père. Ses biens sont aux mains d'un autre : il ne nous reste plus que son nom.

AMPHITRYON. O Zeus, c'est donc en vain que tu as partagé mon lit conjugal ! en vain que je t'appelais le père de mon fils ! Tu n'étais vraiment pas mon ami, comme tu paraissais l'être. Tout mortel que je suis, je te surpasse en vertu, et cependant tu es un puissant dieu : car je n'ai pas trahi les enfants d'Héraclès. Toi, tu as su t'introduire furtivement dans ma couche, t'emparer sans droit du lit d'autrui : et tu ne sais pas sauver ceux qui te sont chers. Tu es un dieu aveugle, ou un dieu injuste.

LE CHŒUR. Souvent, avec un chant de joie, Phœbos fait entendre des accents douloureux, en frappant de son archet d'or sa lyre harmonieuse. Moi, au milieu du deuil où nous plonge le héros qui est descendu dans la nuit de la terre et des enfers, — qu'il faille l'appeler fils de Zeus, ou rejeton d'Amphitryon, — je veux célébrer ses louanges, et décerner cette couronne à ses travaux. La gloire de leurs généreux exploits est la parure des morts. D'abord il a délivré du lion qui l'infestait le bois consacré à Zeus [1], et jeté sur sa tête blonde la gueule effrayante, sur son dos la peau de la bête fauve.

Et la race sauvage des Centaures de la montagne a été abattue par ses traits sanglants : ils sont tombés sous ses flèches

1. Le bois de Némée, en Argolide.

ailées. J'en atteste le Pénée [1] aux eaux limpides, et les vastes étendues de ses plaines qui ne produisent pas de fruits, les vallées du Pélion, et les cavernes voisines de l'Homolas [2], d'où ils s'élançaient armés de pins, et se rendaient maîtres de la contrée thessalienne. Il a tué la biche aux cornes d'or [3], au dos tacheté, fléau des campagnes, et en a fait hommage à la déesse chasseresse, qu'on adore à Œnoè [4].

Il monte sur le quadrige et soumet au frein les chevaux de Diomède [5], qui, dans leurs crèches homicides, furieux, se repaissaient de membres sanglants, horribles festins où ils dévoraient avec joie la chair humaine : il avait dû franchir l'Hèbre [6] aux flots argentés, pour accomplir ce travail imposé par le roi de Mycènes. Puis, sur le rivage où s'élève le Pélion, près du cours de l'Anauros, il tue de ses flèches Cycnos, meurtrier de ses hôtes, l'insociable tyran d'Amphanée [7].

Et, dans le palais que les vierges hespérides [8] font retentir de leurs chants, il va cueillir la pomme d'or sur le rameau chargé de fruits, et tue le dragon au dos couleur de feu, qui s'enroulait autour de l'arbre et en défendait l'approche. Il pénètre dans les profondeurs de la mer, qu'il apaise sous les rames des mortels. Arrivé à la demeure d'Atlas, il élève les bras au milieu de la voûte du ciel, et soutient de sa force surhumaine le palais étoilé des dieux.

Pour aller combattre l'escadron guerrier des Amazones, près du Mæotis où se jettent tant de fleuves [9], il a traversé les flots du Pont-Euxin : que de fidèles compagnons la Grèce n'avait-elle pas réunis autour de lui ! Il voulait conquérir la parure

1. Auj. *Salamvria*.

2. Pausanias appelle l'Homolas « la plus fertile et la mieux arrosée des montagnes de la Thessalie. » — Un peu plus haut, ce sont les Centaures arcadiens du mont Pholoè qui sont vaincus par Héraclès ; ici, les Centaures de Thessalie, bien que, dans Homère, Héraclès ne soit pas nommé parmi leurs vainqueurs, les Lapithes et Pirithoos.

3. La biche du mont Cérynée.

4. Artémis avait un temple à OEnoè, en Argolide.

5. Diomède, fils d'Arès, roi des Bistones de Thrace, qui fut livré en pâture à ses propres chevaux.

6. Auj. *Maritza*.

7. Les géographes anciens mentionnent deux villes du nom d'Amphanée, l'une en Doride, l'autre en Thessalie. L'Anauros est un fleuve thessalien.

8. Apollodore place le jardin des Hespérides dans la région des Hyperboréens ; Hésiode, suivant le sens même de leur nom, en Occident, « du côté de la nuit, au delà du fleuve Océan. »

9. Le Tanaïs, auj. le *Don*, s'y jette par plusieurs embouchures.

d'or, le fatal baudrier arraché à la fille d'Arès [1]. La Grèce a reçu cette glorieuse dépouille d'une vierge barbare, et Mycènes en a gardé le dépôt. La flamme à la main, il a anéanti un monstre qui semait le carnage, l'hydre de Lerne aux mille têtes; puis il a trempé dans son venin les flèches dont il devait percer le berger d'Érythie au triple corps [2].

Combien d'autres luttes encore [3] lui ont valu des palmes glorieuses! Pour terminer ces travaux, il a pris le chemin des flots, il est descendu chez Hadès qui fait couler tant de larmes : c'est là que s'achève sa vie. Hélas! il n'en est pas revenu. Sa maison est vide d'amis; et la barque de Charon attend ses enfants, condamnés, par l'impiété et par l'injustice, au funeste voyage dont on ne revient pas. C'est de ton bras seul que ta famille espère le salut, et tu n'es pas là! Si j'étais encore jeune et vigoureux, si je pouvais, avec les Thébains de mon âge, brandir la lance dans les combats, j'aurais pris la défense de tes enfants : mais il a fui loin de moi l'heureux temps de ma jeunesse.

Je vois venir, parés de leurs voiles funèbres, les fils de celui qui a été le grand Héraclès, et la femme qu'il aimait, traînant sur ses pas et ses enfants et son vieux père. Infortuné! je ne puis retenir les flots de larmes qui coulent de mes yeux usés par l'âge.

MÉGARA. Eh bien! où est le prêtre? où est le sacrificateur de ces malheureux? où est celui qui doit mettre fin à ma triste vie? Voilà les victimes : elles sont prêtes à descendre chez Hadès. O mes enfants, quel triste cortège nous formons ainsi, traînés ensemble à la mort, lui si vieux, vous si jeunes, et moi votre mère! Ah! le sort m'est bien cruel, et cruel à ces enfants, que je vois pour la dernière fois. Je ne vous ai donné le jour, je ne vous ai nourris, que pour vous voir outragés, raillés, égorgés par nos ennemis. Hélas! combien ont été déçues les brillantes espérances dont m'entretenait votre père! A toi, ce père qui n'est plus destinait Argos :

1. Hippolytè, reine des Amazones, possédait cette divine ceinture, convoitée par Admète, fille d'Eurysthée. Télamon, Pélée, Thésée faisaient partie de l'expédition.

2. Géryon. — Suivant Strabon, Érythie serait Cadix.

3. Euripide forme arbitrairement sa liste des douze travaux d'Héraclès. Quelques-uns de ceux qu'il énumère sont rangés par les mythographes au nombre des *travaux supplémentaires*.

tu devais habiter le palais d'Eurysthée et régner sur la fertile Pélasgie [1]; et il couvrait ton front de la dépouille du lion féroce, qu'il portait lui-même au combat. Toi, tu étais roi de Thèbes, la ville amie des chars, et tu obtenais l'héritage de ma terre natale : Héraclès avait obtenu le consentement de mon père. Et il eût armé ton bras de la massue redoutable que lui avait taillée Dédale : vaine promesse! A toi enfin il aurait laissé Œchalie [2], conquise jadis par ses flèches victorieuses. C'est ainsi que vous élevait tous les trois sur autant de trônes le noble orgueil d'un père. Et moi, je cherchais, pour les unir à votre sort, les femmes les plus accomplies : je les demandais à Athènes, à Sparte, à Thèbes. Grâce à ces appuis, assurés contre les orages, vous deviez couler des jours heureux. Tout s'est évanoui. La fortune a changé : ce sont maintenant les Kères [3] qu'elle vous donne pour fiancées; moi, les seules ablutions nuptiales que je vous apporte, infortunée, ce sont mes larmes; et vous voyez quel banquet prépare votre aïeul pour l'hymen qui vous fait gendres d'Hadès : alliance odieuse! Hélas! qui de vous le premier, qui le dernier dois-je serrer contre mon cœur? qui approcher de mes lèvres? qui prendre dans mes bras? Que ne puis-je, comme l'abeille aux ailes d'or, recueillir dans vos yeux les pleurs que vous versez, les prendre toutes pour moi, et m'en faire une source intarissable de larmes? O mon bien-aimé! si la voix des mortels peut se faire entendre jusque chez Hadès, je t'adresse, Héraclès, cette prière. Ton père meurt avec tes enfants; je meurs aussi, moi que l'on proclamait, à cause de toi, la plus heureuse des femmes : secours-nous, viens, parais à nos yeux, ne fût-ce que sous la forme d'une ombre! Il te suffirait de te montrer pour nous sauver : car ce sont des lâches qui menacent la vie de tes enfants.

AMPHITRYON. Femme, soyons prêts à descendre chez les morts : ce soin te regarde. Moi, j'élève vers toi les mains au ciel, et je t'implore, ô Zeus! Si tu veux sauver ces enfants, hâte-toi de venir à leur secours : bientôt il n'en sera plus temps. Ce n'est pas la première fois que je t'invoque : inutiles prières! Je le vois, il faut mourir. Vieillards, la vie est

1. Le Péloponnèse.
2. Dans l'île d'Eubée.
3. Les filles d'Hadès, les génies de la mort.

courte, ne songez qu'à vous la rendre agréable; heureux si chaque jour qui s'écoule est pour vous exempt de chagrin! Le temps ne s'occupe pas de réaliser nos espérances : il fait son œuvre, et s'envole. Voyez! ma brillante fortune attirait sur moi les regards des mortels : le destin me l'a ravie; elle a disparu comme un oiseau dans les airs, en un seul jour. Personne ne peut compter sur la durée de la fortune ou de la gloire. Adieu, vous qui avez vieilli avec moi! vous voyez aujourd'hui pour la dernière fois votre vieil ami.

MÉGARA. Dieux! ne vois-je pas ce que j'ai de plus cher? ou que faut-il dire, vieillard?

AMPHITRYON. Je ne sais, ma fille. Moi-même, je reste muet de surprise.

MÉGARA. Est-ce lui? est-ce le héros qu'on nous disait enseveli sous la terre?

AMPHITRYON. Oui, à moins que nos yeux ne soient en plein jour trompés par un songe.

MÉGARA. Eh quoi! ce serait un songe, une vision de mon esprit troublé? Non, c'est bien ton fils, ô vieillard. Accourez, mes enfants, attachez-vous aux vêtements de votre père. Allez, hâtez-vous, et ne le quittez plus : car il ne vaut pas moins pour vous que Zeus Sauveur.

HÉRACLÈS. Salut, ô ma maison! ô seuil de mon foyer! Avec quelle joie je vous retrouve en revenant à la lumière! Mais que vois-je? mes enfants à l'entrée de ma demeure, la tête couverte de voiles funèbres! ma femme entourée d'une foule de vieillards, et mon père pleurant quelque malheur! Allons, approchons-nous, interrogeons-les : qu'est-il donc arrivé de nouveau dans cette maison?

AMPHITRYON. O le plus cher des hommes, ô toi qui apparais à ton père comme une lumière de salut, te voilà donc? C'est bien toi qui, après avoir échappé à la mort, reviens si à propos pour sauver ceux que tu aimes?

HÉRACLÈS. Que dis-tu? au milieu de quelles alarmes suis-je arrivé, ô mon père?

MÉGARA. Nous allions périr, — pardonne-moi, vieillard, si j'ai devancé la réponse qu'il t'appartenait de lui faire : la femme excite plus la pitié que l'homme, — oui, mes enfants étaient condamnés à mourir, et moi avec eux.

HÉRACLÈS. Par Apollon! quel début de mauvais augure!

MÉGARA. Mes frères sont morts, ainsi que mon vieux père.

HÉRACLÈS. Que dis-tu? qu'a-t-il fait? quelle lance ennemie l'a frappé?

MÉGARA. C'est Lycos, c'est le nouveau roi de ce pays qui l'a fait périr.

HÉRACLÈS. Les armes à la main, ou dans le feu d'une sédition?

MÉGARA. En pleine sédition; et c'est lui qui règne maintenant dans Thèbes aux sept portes.

HÉRACLÈS. Pourquoi donc ce vieillard et toi aviez-vous si peur?

MÉGARA. Lycos allait faire périr et ton père et moi et tes enfants.

HÉRACLÈS. Comment? qu'a-t-il à craindre de mes enfants orphelins?

MÉGARA. Qu'ils ne vengent un jour la mort de Créon.

HÉRACLÈS. Mais pourquoi les parer comme des morts?

MÉGARA. Nous avons déjà revêtu les ornements funèbres.

HÉRACLÈS. Et vous alliez périr victimes de la violence? Ah! malheureux que je suis!

MÉGARA. Périr abandonnés de ceux qui nous sont chers : on nous disait que tu étais mort.

HÉRACLÈS. Comment aviez-vous ainsi perdu toute espérance?

MÉGARA. Les messagers d'Eurysthée nous avaient annoncé ce malheur.

HÉRACLÈS. Pourquoi avez-vous quitté ma maison, mon foyer?

MÉGARA. Par force : ton père a été arraché de son lit.

HÉRACLÈS. Et cet homme a osé, sans pudeur, outrager un vieillard?

MÉGARA. La pudeur? il ne demeure pas dans le voisinage de cette déesse-là.

HÉRACLÈS. En mon absence j'avais donc si peu d'amis?

MÉGARA. En reste-t-il aux malheureux?

HÉRACLÈS. Voilà comme ils me sont reconnaissants des combats que j'ai livrés pour eux aux Minyens?

MÉGARA. Je te l'ai dit, le malheur n'a pas d'amis.

HÉRACLÈS. Jetez vite ces couronnes funèbres, levez les yeux vers la douce lumière : elle vaut mieux que la nuit infernale. Pour le reste, c'est mon bras qui s'en charge. J'irai d'abord renverser le palais du nouveau tyran, trancher sa tête impie,

et la jeter en pâture aux chiens. Puis, tous ceux des Cadméens qui ont trahi leur bienfaiteur, je les ferai tomber sous les coups de cette arme victorieuse; mes flèches ailées disperseront les autres. L'Ismènos regorgera de morts et de carnages; et les eaux limpides de Dircè seront rougies de sang. Et qui donc a droit à mon appui, si ce n'est ma femme, mes enfants, mon vieux père? Périssent mes travaux! à quoi m'auront-ils servi, si je n'accomplis celui-là? Puisque ces enfants allaient mourir pour leur père, je dois aussi, pour les défendre, affronter la mort. Sinon, comment expliquerai-je honorablement que je n'aie pas craint de lutter contre une hydre ou un lion pour obéir à Eurysthée, et que, pour sauver mes enfants de la mort, je redoute le danger? Mais alors je ne mériterais plus, comme autrefois, le nom d'Héraclès victorieux?

LE CHŒUR. Il est juste que le père vienne en aide à ses enfants, le fils à son vieux père, l'époux à la compagne de sa vie.

AMPHITRYON. Il te sied, ô mon fils, de te montrer ami fidèle, implacable ennemi; mais ne te hâte pas trop.

HÉRACLÈS. En quoi te semble-t-il, mon père, que je sois trop prompt à me jeter dans cette entreprise?

AMPHITRYON. Le roi a une foule de partisans, riches en apparence, pauvres en réalité, qui ont excité la sédition et perdu la cité pour trouver une occasion de rapines, après s'être ruinés par leurs folles dépenses et leur oisiveté. On t'a vu entrer dans la ville : puisqu'on t'a vu, prends garde que tes ennemis ne se rassemblent et ne t'accablent à l'improviste.

HÉRACLÈS. La ville entière m'eût-elle vu, peu m'importe. Mais j'ai fait la rencontre d'un oiseau de mauvais augure, et j'ai compris qu'un malheur était tombé sur ma maison. Aussi, par précaution, suis-je entré furtivement dans Thèbes.

AMPHITRYON. Bien. Avance maintenant, et salue ton foyer. Montre-toi à la maison paternelle. Car le tyran va venir en personne pour entraîner, pour immoler ta femme et tes enfants, pour m'égorger moi-même. Si tu attends là, tout ira bien pour toi : tu y gagneras de n'avoir plus rien à craindre. Mais ne soulève pas la ville avant d'avoir bien pris tes mesures, mon enfant.

HÉRACLÈS. Je suivrai ton conseil : tu as raison. Je vais entrer dans ma demeure. Revenu enfin de la nuit souter-

raine où règnent Hadès et Corè, je ne veux pas manquer de saluer d'abord mes dieux domestiques.

AMPHITRYON. Es-tu réellement descendu chez Hadès, mon fils?

HÉRACLÈS. J'ai même amené à la lumière le monstre à trois têtes.

AMPHITRYON. Est-ce un combat qui t'en a rendu maître, ou la faveur de la déesse?

HÉRACLÈS. Un combat : c'est après avoir vu les mystères des initiés que j'ai remporté cette victoire.

AMPHITRYON. Dis-moi encore si le monstre est dans le palais d'Eurysthée.

HÉRACLÈS. Il est dans le bois sacré de la déesse Chthonia [1], à Hermione.

AMPHITRYON. Et Eurysthée ignore que tu es revenu sur la terre?

HÉRACLÈS. Il l'ignore : j'ai voulu d'abord venir ici et savoir ce qui se passe.

AMPHITRYON. Pourquoi es-tu resté si longtemps sous la terre?

HÉRACLÈS. C'est pour en ramener Thésée que je me suis attardé chez Hadès, ô mon père.

AMPHITRYON. Où est-il maintenant? dans son pays?

HÉRACLÈS. Il est rentré à Athènes, heureux de s'être échappé des enfers. Allons, mes enfants, suivez votre père à la maison. Vous y rentrez plus heureusement que vous n'en êtes sortis. Ne craignez donc plus rien, et cessez de répandre ces flots de larmes. Reprends courage, toi aussi, chère femme, et ne tremble plus. Pourquoi vous suspendre à mes vêtements? je n'ai pas d'ailes, et je ne songe pas à m'envoler loin de ceux que j'aime. Mais voyez! ils ne me lâchent pas : ils s'attachent à moi plus étroitement encore. Étiez-vous donc à ce point sur le bord du précipice? Je vais les prendre, les conduire par la main, comme un vaisseau remorque de petites barques : car je ne me refuse pas au doux service de mes enfants. En cela tous les hommes sont égaux : les plus grands aiment leurs enfants comme les plus humbles. Ils diffèrent par la fortune; il y a des riches, et il y a des pauvres : mais ils se ressemblent tous par l'amour paternel.

---

1. Dèmèter était adorée à Hermione, en Argolide, sous ce nom de Chthonia, la déesse infernale.

LE CHŒUR. Que la jeunesse me semble charmante ! La vieillesse, au contraire, toujours plus lourde que les rochers de l'Etna, pèse sur ma tête : elle étend comme un voile devant mes yeux sa lumière assombrie. Je n'aurais pas accepté les trésors des rois d'Asie, un palais même rempli d'or, en échange de la jeunesse, si belle dans l'opulence, si belle encore dans la pauvreté. Mais je hais la triste, la funèbre vieillesse. Que n'est-elle engloutie dans les flots? Elle n'aurait jamais dû entrer dans les maisons ni dans les cités des mortels, mais plutôt d'un vol rapide disparaître à jamais dans les airs.

Si la prudence, si la sagesse des dieux se réglait sur celle des mortels, les hommes de bien, comme un signe manifeste de leur vertu, auraient une double jeunesse : après leur mort, ils renaitraient à la lumière du soleil pour parcourir une nouvelle carrière; les autres, au contraire, ne vivraient qu'une fois : ce qui permettrait de reconnaître les bons et les méchants, comme à travers les nuages le nautonier sait compter les étoiles. Mais aujourd'hui les dieux ne distinguent par nulle marque certaine les meilleurs et les pire des mortels : tous ne s'agitent que pour accroître leurs richesses.

Je ne veux pas cesser d'unir les Grâces aux Muses : alliance charmante ! Puissé-je ne jamais vivre sans poésie, sans couronnes! Le poète a beau vieillir, il est capable encore d'honorer Mnémosyne. Ainsi moi, je veux encore chanter l'hymne triomphal d'Héraclès, sous les auspices de Bromios qui donne le vin, aux accents de la lyre aux sept cordes et de la flûte libyenne. Non, je n'en suis pas encore à déserter le culte des Muses, qui m'ont admis dans leurs chœurs sacrés.

Les vierges de Délos chantent le Pæan, et célèbrent par leurs danses gracieuses, autour de ses autels, le glorieux fils de Latone, qui préside à leurs chœurs brillants. Et moi aussi, devant ton palais, Héraclès, de ma voix usée par l'âge je chanterai, vieux poète, comme un cygne, des hymnes en ton honneur. Quel plus beau sujet pour mes chants que le fils de Zeus, son courage, supérieur encore à sa noble origine, et ses travaux, qui ont assuré aux mortels une vie exempte d'orages, en détruisant les monstres qui les remplissaient d'effroi?

LYCOS. Amphitryon, tu sors à propos du palais. Il vous faut beaucoup de temps pour vous orner des voiles funèbres et

des parures de la mort. Allons! invite les enfants et la femme d'Héraclès à se montrer hors de cette demeure : vous avez pris l'engagement de vous livrer vous-mêmes à la mort.

AMPHITRYON. Roi, tu me poursuis dans mon malheur, et tu ne crains pas de m'outrager, maintenant que la mort m'a ravi mes soutiens. Tout puissant que tu es, tu ne devrais pas montrer tant d'acharnement à nous faire périr. Mais, puisque notre mort te paraît nécessaire, il nous faut bien en subir la nécessité et obéir à tes ordres.

LYCOS. Où donc est Mégara? où sont les enfants du fils d'Alcmène?

AMPHITRYON. Autant qu'on en peut juger du dehors, je crois la voir....

LYCOS. Quoi? en es-tu sûr?

AMPHITRYON. Assise en suppliante sur les marches sacrées de l'autel.

LYCOS. Vaines supplications, si elle espère échapper à la mort!

AMPHITRYON. Elle appelle non moins vainement son mari, qui n'est plus.

LYCOS. En effet, il n'est pas revenu, et je doute qu'il revienne jamais.

AMPHITRYON. Non certes, à moins pourtant qu'un dieu ne le ressuscite.

LYCOS. Va la chercher, et amène-la hors du palais.

AMPHITRYON. Je me croirais, si je le faisais, complice de sa mort.

LYCOS. Ce scrupule t'arrête, soit! moi, je ne crains rien : c'est moi qui ferai sortir la mère et les enfants. Esclaves, suivez-moi. Nous allons être enfin délivrés de nos angoisses.

AMPHITRYON. Va donc, va où t'entraîne le destin : un autre sans doute se chargera du reste. Tu as été impitoyable; n'attends aucune pitié. O vieillards, réjouissons-nous! il entre, il va se prendre au piège et périr sous le fer, lui qui se flattait de donner la mort aux autres, le scélérat! Je le suis, je veux le voir tomber et rendre l'âme. Est-il rien de plus doux que la mort d'un ennemi qui subit le châtiment de ses crimes?

LE CHŒUR. Le vent du malheur a tourné. Cet homme était naguère un roi puissant : et maintenant il va achever sa carrière chez Hadès. O justice! ô retour du céleste destin! L'heure est donc enfin venue où tu dois mourir, pour expier les outrages dont tu accablais ceux qui valent mieux que toi. La joie fait couler les larmes de mes yeux. Juste châtiment, dont jamais ce roi n'a pu avoir même la pensée! Vieillards, jetons aussi les yeux dans l'intérieur du palais : voyons s'il arrive à quelqu'un ce que je souhaite.

LYCOS[1]. Ah! à moi! à moi!

LE CHŒUR. Voilà qu'il commence à se faire entendre dans le palais le chant si doux à mes oreilles. La mort n'est pas loin. Ces cris, ces gémissements du roi annoncent le meurtre.

LYCOS. A moi, tous les Cadméens! je péris dans un piège.

LE CHŒUR. Tu en as fait périr d'autres : subis ces justes représailles, ce châtiment de tes forfaits. Quel est donc le mortel qui, souillant les dieux par cet indigne blasphème, et adressant à leur céleste béatitude cette accusation insensée, a osé soutenir qu'ils sont impuissants? Vieillards, il n'est plus, le tyran impie. Tout se tait dans le palais. Nous pouvons former nos chœurs : car nos amis l'emportent, nos vœux sont exaucés.

Les chœurs, les joyeux chœurs et les festins occupent seuls maintenant la ville sacrée de Thèbes. Plus de larmes, plus d'infortunes! Renaissez, chants d'allégresse! Car il est mort, le nouveau tyran, et le pouvoir est à notre ancien maître, qui est revenu des bords de l'Achéron. Contre toute attente, nous nous sommes repris à espérer.

Les dieux, non, les dieux ne sont pas indifférents à l'injustice ou à la piété. L'or et la prospérité égarent les mortels, et entraînent les tyrans à toutes les violences. Nul n'ose songer aux vicissitudes de l'avenir : dans leur mépris de la justice, dans les excès d'iniquité où ils se complaisent, ils brisent le sombre char de la fortune.

Isménos, couronne-toi de fleurs! rues brillantes de la ville aux sept portes, remplissez-vous de chœurs de danses! Dircè aux belles eaux, et vous, nymphes de l'Asopos[2], sortez du fleuve paternel, et venez chanter ensemble la glorieuse vic-

1. Derrière la scène.
2. L'Asopos se jette dans la mer d'Eubée : il séparait au nord-ouest l'Attique de la Béotie.

toire d'Héraclès. O rocher boisé de Delphes, et vous, retraites des Muses de l'Hélicon, retentissez [1] d'accents joyeux pour célébrer ma patrie et ces murs où sortit du sol la race des Sparti [2], la troupe des guerriers aux boucliers d'airain, qui transmirent cette terre aux enfants de leurs enfants, lumière sacrée des Thébains !

O partage conjugal, d'où est né le héros fils d'un mortel et d'un dieu, quand Zeus fut entré dans la couche de la Nymphe, fille de Persée [3] ! J'ai toujours cru à cette union, ô Zeus ! mais elle vient de se manifester au delà de mes espérances ; et le temps nous a montré dans tout son éclat la force divine d'Héraclès, qui a pu sortir des entrailles de la terre et quitter la demeure infernale de Pluton. Combien, à mes yeux, tu es plus digne de la royauté que ce vil tyran, dont le sort, dans la lutte mortelle qui vient de s'achever, atteste qu'il y a encore une justice divine !

Mais voyez ! voyez ! Vieillards, allons-nous être encore agités des mêmes terreurs ? Un spectre au-dessus du palais ! Fuyez, fuyez ! plus vite ! hâtez le pas, éloignez-vous ! Apollon, dieu secourable, détourne les maux qui nous menacent.

IRIS. Ne craignez rien, vieillards. Vous voyez ici Lyssa [4], fille de la Nuit, et moi, Iris, messagère des dieux. Mais nous ne venons faire aucun mal à cette cité. Nous ne poursuivons qu'un homme et sa famille : c'est celui qu'on dit fils de Zeus et d'Alcmène. Tant qu'il n'avait pas achevé ses pénibles travaux, le destin le protégeait ; et Zeus, son père, ne nous a jamais permis, à Hèra ni à moi, de le faire souffrir. Maintenant qu'il est arrivé au terme des épreuves imposées par Eurysthée, Hèra veut qu'il se souille du sang des siens, qu'il devienne le meurtrier de ses enfants ; et ce qu'elle veut, je le veux aussi. Va donc, armée d'un cœur inexorable, fille de la sombre Nuit, vierge étrangère à l'hymen, va, frappe de démence, pousse au meurtre sa raison égarée, agite-le de bonds furieux, tourmente son âme, enveloppe-la de liens de sang, pour qu'il envoie aux bords de l'Achéron, en les égor-

1. Texte douteux.
2. Les guerriers nés des dents du dragon « semées » dans la terre par Cadmos.
3. On a vu plus haut qu'Alcmène avait pour père Électryon, fils de Persée.
4. La Furie de la rage.

geant de sa propre main, ces enfants qui forment autour de lui une si brillante couronne, et qu'il reconnaisse la colère d'Hèra, la colère d'Iris : ou bien les dieux ne seront plus comptés pour rien, et les mortels se croiront trop puissants, si Hèraclès n'est pas puni.

LYSSA. Mon père et ma mère sont de noble race : je suis fille de la Nuit et du Ciel. Mais la charge que je remplis ici, mes amis n'en seront pas jaloux; et ce n'est jamais sans tristesse que je vais frapper les mortels. Je veux donc, avant que vous commettiez une fatale erreur, vous exhorter, Hèra et toi, à vous laisser persuader par mes paroles. L'homme chez qui tu m'envoies n'est inconnu ni sur la terre ni chez les dieux : c'est lui qui a pacifié des contrées inaccessibles aux mortels et le sauvage Océan; lui qui, seul, a rendu aux dieux leurs honneurs abolis par l'impiété. Renonce donc, je te le conseille, à former contre lui de cruels desseins.

IRIS. Quels que soient nos desseins, Hèra et moi, nous n'avons que faire de tes conseils.

LYSSA. Tu t'égares : je te ramène au droit chemin.

IRIS. Ce n'est pas pour prêcher la sagesse que l'épouse de Zeus t'envoie ici.

LYSSA. J'en atteste le soleil : ce que je fais, je voudrais ne pas le faire. Mais, je le vois, il faut obéir à la volonté d'Hèra et à la tienne; il faut courir, bondir à votre suite, comme le chien suit le chasseur : eh bien! j'irai; et ni les flots grondants de la mer, ni les secousses de la terre ébranlée, ni les traits de la foudre avec les ruines qu'elle sème autour d'elle, n'égaleront en impétuosité Lyssa courant droit au cœur d'Hèraclès. Je briserai les murs de son palais et je le renverserai de fond en comble; mais ses enfants seront mes premières victimes. C'est lui qui les fera périr, lui, leur père, et il ne saura pas qu'il les a tués, avant d'être délivré de mes fureurs. Regardez : voilà que déjà, pour commencer, il secoue la tête, il roule en silence des yeux hagards et farouches. Comme un taureau qui s'apprête à bondir, il ne peut contenir son souffle furieux, et il pousse des mugissements terribles, en appelant les Kères infernales. Bientôt je te livrerai à de plus violents transports, et je me ferai entendre pour te glacer de terreur. Va donc, noble Iris, reprends ton vol vers l'Olympe : moi, je me rends invisible, et j'entre dans la maison d'Hèraclès.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! pleure, malheureuse cité! on moissonne la fleur de Thèbes, le fils de Zeus. O Grèce infortunée! tu vas perdre ton bienfaiteur : il succombe aux fureurs de Lyssa, à ses transports que nul chant joyeux n'accompagne. Elle accourt sur son char, la divinité qui fait couler tant de larmes; elle presse ses coursiers de l'aiguillon pour hâter son œuvre malfaisante, cette Gorgone, fille de la Nuit, avec ses vipères aux cent têtes sifflantes, Lyssa, dont le regard pétrifie. Déjà est ruiné par un dieu le bonheur d'Héraclès; déjà ses enfants expirent sous les coups de leur père. Ah! malheureux que je suis! ah! Zeus! ton fils bientôt n'aura plus de fils : l'arrêt d'une implacable vengeance va le livrer à une rage homicide, et l'accabler sous le poids de l'infortune. O palais! Voici qu'il commence à bondir, sans que les tambours ni le thyrse de Bromios animent le chœur; il s'élance pour verser le sang, ô maison infortunée! et non pour répandre, avec le jus de la vigne, les libations de Dionysos. Fuyez, enfants, sauvez-vous! Entendez-vous, non les sons de la flûte, mais ce chant, ce chant de mort? Le chasseur s'élance, il poursuit ses enfants. Ce n'est pas en vain que Lyssa se déchaînera dans ce palais. Hélas! hélas! ô malheur! hélas! hélas! Comme je plains ce vieux père! Et cette pauvre mère, à quoi lui a-t-il servi de donner le jour à des enfants?

Écoutez, écoutez! l'ouragan ébranle le palais, les voûtes s'écroulent. Ah! ah! que fais-tu, fils de Zeus? Tu soulèves donc la terre jusqu'aux enfers pour engloutir cette maison, comme Pallas pour écraser Encelade [1]?

UN MESSAGER. O vieillards blanchis par l'âge!

LE CHŒUR. Pourquoi, pourquoi ce cri? que me veux-tu?

LE MESSAGER. Ce qui se passe dans le palais est horrible.

LE CHŒUR. Je n'ai pas besoin d'appeler un devin.

LE MESSAGER. Les enfants sont morts.

LE CHŒUR. Hélas! hélas!

LE MESSAGER. Donnez cours à vos lamentations : car rien n'est plus lamentable.

LE CHŒUR. Meurtres cruels! cruelles mains d'un père!

1. Dans le combat des dieux et des Géants, Encelade et Typhon sont ensevelis sous l'Etna.

LE MESSAGER. Tout ce qu'on en peut dire est encore au-dessous de la réalité.

LE CHŒUR. Comment donc est arrivé le malheur, l'affreux malheur que tu nous annonces, des enfants tués par un père? Dis-nous comment est venu fondre du ciel sur ce palais un tel désastre, sur ces enfants une telle infortune.

LE MESSAGER. Devant l'autel de Zeus tout était prêt pour le sacrifice : on allait purifier le palais, souillé par le meurtre du tyran, dont le corps avait été jeté par Héraclès hors de cette demeure. Là se tenait le chœur gracieux des enfants, et le vieux père, et Mégara. Déjà circulait autour de l'autel la corbeille sacrée, et nous gardions un religieux silence. Au moment où le fils d'Alcmène va prendre dans sa main droite le tison sacré pour le plonger dans l'eau lustrale, il s'arrête, il reste muet. Ne sachant ce qu'attendait leur père, ses fils le regardent. Mais lui déjà n'était plus le même : il roulait des yeux égarés; ses prunelles sanglantes sortaient de leur orbite, et l'écume coulait de ses lèvres sur sa barbe épaisse. Tout à coup il s'écrie, avec le rire de la démence : « Pourquoi, mon père, allumer le feu du sacrifice expiatoire, avant d'avoir tué Eurysthée? Pourquoi prendre une double peine, si je puis tout achever selon le rite en une seule fois? Quand j'aurai apporté ici la tête d'Eurysthée, alors je purifierai mes mains du sang que j'ai versé aujourd'hui. Répandez cette eau, jetez loin de vous ces corbeilles. Qui me donne mon arc? où est ma massue? Je pars pour Mycènes. Il faut emporter des leviers, des barres de fer, et renverser à coups de pioches les murs mesurés par le cordeau rouge et taillés par le ciseau des Cyclopes [1]. » Alors il se met en marche. On ne voit pas de char : il croit en avoir un, monter sur le siège, frapper les chevaux, comme s'il avait un aiguillon à la main [2]. Partagés entre deux sentiments contraires, les serviteurs rient et tremblent à la fois. Ils se regardent, ils s'interrogent : « Est-ce que notre maître s'amuse de nous? ou bien a-t-il perdu la raison? » Cependant il parcourt en tous sens sa demeure. Tout à coup il s'élance dans la salle où se font les repas des hommes, et s'écrie qu'il est arrivé à Nisos [3], quand

1. Voir Schliemann : *Mycènes*.
2. C'est ainsi que le représente un des tableaux de Philostrate.
3. Nisos était un des noms de Mégare, qui, à la mort de Pandion, était échue à Nisos, un de ses fils. Mégare est sur la route de Thèbes à Mycènes.

il n'est pas sorti de sa maison. Aussitôt il s'étend par terre et semble préparer son repas. Après une courte halte, il annonce qu'il approche des bois de l'Isthme. Là il se dépouille de ses vêtements, lutte contre un adversaire absent, et se proclame lui-même vainqueur, en demandant le silence à des spectateurs imaginaires. Enfin il se croit à Mycènes, et fait entendre de terribles menaces contre Eurysthée. Son père alors touche sa main puissante, et lui dit : « O mon fils, qu'as-tu donc? Quel est cet étrange voyage? Aurais-tu l'esprit troublé par tant de meurtres, par le sang que tu as versé aujourd'hui? » Héraclès croit que c'est le père d'Eurysthée qui tremble pour son fils et lui tend une main suppliante. Il le repousse, et s'arme de son arc et de ses flèches contre ses propres enfants, comme s'il allait tuer ceux d'Eurysthée. Saisis de terreur, ils s'enfuient de tous les côtés : l'un s'attache aux vêtements de sa malheureuse mère, l'autre se met à l'abri derrière une colonne, le troisième se blottit comme un oiseau au pied de l'autel. Leur mère s'écrie : « Que fais-tu, malheureux père? tu veux donc tuer tes enfants? » Le vieillard, la foule des serviteurs poussent les mêmes cris. Mais lui poursuit un des enfants autour de la colonne, course terrible! il l'atteint, lui fait face, et lui perce le foie. L'enfant tombe à la renverse, et, en expirant, arrose de son sang les colonnes de marbre. Héraclès pousse un cri de joie, et, d'une voix triomphante : « En voilà donc un étendu mort à mes pieds, un de ces rejetons d'Eurysthée, qui me venge de son odieux père! » Et il tend son arc pour en frapper un autre, celui qui, tapi contre l'autel, se croyait à l'abri. Le malheureux s'élance, il tombe aux pieds de son père, et, d'une main suppliante, il lui touche le menton et le cou : « O mon père chéri, s'écrie-t-il, ne me tue pas. Je suis à toi, je suis ton fils : ce n'est pas le fils d'Eurysthée que tu vas tuer. » Héraclès attache sur lui les regards farouches d'une Gorgone; et, le voyant en deçà des mortelles atteintes de son arc, il prend sa massue, la lève au-dessus de la tête du pauvre petit, comme un forgeron qui bat le fer; il la laisse retomber sur la tête blonde de l'enfant, et lui brise le crâne. Après avoir tué ce second fils, il court à sa troisième victime, pour l'égorger sur les deux autres. Mais la malheureuse mère le devance : elle saisit l'enfant et l'emporte dans l'intérieur du palais, où elle s'enferme. Il se croit alors sous les murs des Cyclopes : il sape les portes, les ébranle, les fait sauter, et, d'un

même coup, abat le fils et la mère. Il s'élançait déjà pour immoler aussi le vieillard, lorsque apparaît une image auguste, où tous les yeux reconnaissent Pallas avec sa lance et son aigrette [1]. Elle lance à Héraclès en pleine poitrine une pierre qui l'arrête dans sa démence parricide, et qui le plonge dans un profond sommeil. Il tombe sur le sol, heurtant de l'épaule une colonne, qui s'était brisée dans l'écroulement de la voûte et gisait renversée sur sa base. Nous n'avions plus besoin de fuir. Nous aidons le vieillard à l'enchaîner : nous l'attachons à la colonne, pour qu'en se réveillant il ne puisse plus faire de nouvelles victimes. Il dort, l'infortuné! d'un funeste sommeil, souillé du meurtre de sa femme et de ses enfants. Pour moi, je ne crois pas qu'il y ait un mortel plus malheureux.

LE CHŒUR. Le meurtre dont le rocher d'Argos [2] a été le théâtre, celui qu'ont accompli les filles de Danaos, était jusqu'à ce jour le plus fameux et le plus incroyable qu'eût vu la Grèce. Mais les meurtres d'Héraclès surpassent et laissent bien loin derrière eux tous les forfaits passés. Je pourrais citer aussi Procné; mais elle n'avait qu'un fils [3], héros infortuné qu'elle a elle-même égorgé : cruel sacrifice, offert aux Muses! Toi, tu en avais trois, malheureux père, et, aveuglé par une démence fatale, tu leur as donné la mort. Hélas! comment assez pleurer, assez gémir? Quel hymne funèbre, quel chœur d'Hadès faut-il chanter? Ah! voyez s'ouvrir à deux battants les hautes portes du palais. Hélas! voyez ces pauvres enfants couchés devant leur malheureux père, endormi lui-même, depuis qu'il les a tués, d'un effrayant sommeil. Que de liens et de nœuds entrelacés entourent le corps d'Héraclès, et l'attachent au marbre de la colonne!

Mais j'aperçois le vieillard : tel qu'un oiseau qui gémit sur la perte de sa tendre couvée, il poursuit à pas lents sa marche douloureuse. Le voilà.

---

1. Texte altéré. On lit aussi « brandissant sa lance à la pointe acérée ».

2. C'était, suivant Strabon, sur cette acropole d'Argos, nommée Larissa, que s'était établi Danaos, dont les cinquante filles, sauf une, égorgèrent pendant leur nuit de noces les cinquante fils d'Ægyptos.

3. Itys, tué et coupé en morceaux par Procné, puis servi à la table de Térée.

AMPHITRYON. Silence, vieillards thébains, silence! Que ne laissez-vous cet infortuné goûter dans un profond sommeil l'oubli de ses maux?

LE CHŒUR. Je pleure, je gémis sur toi, vieillard, sur ces enfants, sur cette tête qu'a si souvent couronnée la victoire.

AMPHITRYON. Éloignez-vous. Pas de bruit! pas de cris! Ne troublez pas le calme bienfaisant de son repos; ne l'arrachez pas à son sommeil.

LE CHŒUR. Dieux! quel horrible carnage!

AMPHITRYON. Ah! ah! vous allez me perdre.

LE CHŒUR. Son corps étendu se soulève de terre.

AMPHITRYON. Ne pourriez-vous gémir sans bruit? Prenez garde, vieillards, s'il se réveille, qu'il ne brise ses liens, pour [ruiner cette ville,] égorger son père, et renverser le palais.

LE CHŒUR. Je ne peux pas, non, je ne peux pas.

AMPHITRYON. Silence! que j'écoute sa respiration. Attends! que j'approche l'oreille.

LE CHŒUR. Dort-il?

AMPHITRYON. Oui, il dort, mais de quel sommeil! d'un sommeil sanglant, meurtrier de sa femme, meurtrier de ses enfants percés de ses flèches, qui en sifflant leur ont donné la mort.

LE CHŒUR. Pleure donc...

AMPHITRYON. Je pleure.

LE CHŒUR. La mort de ces enfants,

AMPHITRYON. O douleur!

LE CHŒUR. Et de ton fils.

AMPHITRYON. Hélas! hélas!

LE CHŒUR. O vieillard!

AMPHITRYON. Silence! silence! Il se retourne, il se réveille. Laisse-moi fuir et me cacher au fond du palais.

LE CHŒUR. Rassure-toi : la nuit couvre encore les paupières de ton fils.

AMPHITRYON. Voyez, voyez donc! Ce n'est pas que, malheureux comme je le suis, hélas! je redoute la mort. Mais, s'il me tue, s'il tue son père, à ses forfaits il aura ajouté un forfait de plus, et aux Erinyes qui déjà le poursuivent, celle du parricide.

LE CHŒUR. Sais-tu quand tu aurais dû mourir? le jour où tu vengeas le meurtre des frères de ta femme, en ruinant la ville des Taphiens entourée par les flots.

AMPHITRYON. Fuyez, fuyez, vieillards! courez loin de cette maison, fuyez ce furieux qui se réveille. Il va entasser encore meurtres sur meurtres, et recommencer à déchaîner sa rage à travers la ville des Cadméens.

LE CHŒUR. O Zeus, pourquoi poursuivre ton fils de cette implacable haine? pourquoi le plonger dans cet abîme de maux?

HÉRACLÈS. Ah! je respire, et je vois ce que je dois voir, le ciel, la terre, ces traits brillants du soleil. Mais quel orage a fondu sur moi et violemment troublé mon âme? Un souffle brûlant, inégal, s'échappe avec effort de mes poumons. Que vois-je? D'où viennent ces liens qui attachent, comme le navire au rivage, ma poitrine et mes bras vigoureux aux débris d'une colonne? Pourquoi suis-je étendu à cette place, près de ces cadavres? Sur le sol gisent çà et là mon arc et mes flèches ailées, qui naguère armaient mon bras, qui me défendaient, et que je savais défendre. Serais-je, par hasard, redescendu chez Hadès? Eurysthée m'aurait-il fait recommencer ce voyage infernal? Mais je n'aperçois ni le rocher de Sisyphe, ni Pluton, ni le sceptre de la fille de Dèmèter. Je ne puis revenir de ma stupeur. Où suis-je? je l'ignore. Holà! y a-t-il près ou loin d'ici un ami qui veuille éclairer mon ignorance? car je ne reconnais aucun des objets que je suis habitué à voir.

AMPHITRYON. Vieillards, faut-il aller au-devant du malheur qui me menace?

LE CHŒUR. Je te suis, je ne veux pas t'abandonner dans le danger.

HÉRACLÈS. Mon père, pourquoi ces larmes? pourquoi te couvrir les yeux, et rester si loin du fils qui t'est cher?

AMPHITRYON. O mon fils! car, même en ce désastre, tu es bien mon enfant.

HÉRACLÈS. Quel est donc le malheur qui me frappe et fait couler tes pleurs?

AMPHITRYON. Un dieu même ne le supporterait pas sans gémir.

HÉRACLÈS. C'est beaucoup dire. Mais tu ne m'expliques toujours pas ce qui m'est arrivé.

AMPHITRYON. Tu le vois toi-même, si tu jouis maintenant de ta raison.

HÉRACLÈS. Dieux! quel soupçon cet énigmatique langage éveille encore dans mon esprit!

AMPHITRYON. La raison t'est revenue; mais je me demande, en t'examinant, si l'on peut s'y fier.

HÉRACLÈS. Parle, qu'as-tu à reprendre dans ma conduite?

AMPHITRYON. Si tu n'es plus agité des fureurs d'Hadès, je m'expliquerai.

HÉRACLÈS. Je ne me souviens pas de m'être livré à ces furieux transports.

AMPHITRYON. Vieillards, faut-il délivrer mon fils de ces liens? que me conseillez-vous?

HÉRACLÈS. Dis-moi aussi qui m'a attaché : quel outrage!

AMPHITRYON. Qu'il te suffise de connaître une partie de tes malheurs : laisse le reste.

HÉRACLÈS. Le silence m'apprendra-t-il ce que je veux savoir?

AMPHITRYON. O Zeus! vois-tu ce qui nous arrive du trône d'Hèra?

HÉRACLÈS. Ai-je donc eu encore à souffrir de sa haine?

AMPHITRYON. Laisse la déesse, et ne songe qu'à tes malheurs.

HÉRACLÈS. Je suis perdu. Quel désastre vas-tu m'annoncer?

AMPHITRYON. Tiens! regarde les cadavres de tes enfants.

HÉRACLÈS. Dieux! quel spectacle s'offre à ma vue! Ah! malheureux!

AMPHITRYON. Voilà à quels combattants, mon fils, tu as livré bataille : à tes enfants!

HÉRACLÈS. Que parles-tu de bataille? qui les a tués?

AMPHITRYON. Toi-même, et tes flèches, et la divinité qui a conduit ton bras.

HÉRACLÈS. Quoi? comment? Oh! quelle horrible vérité tu me fais connaître, mon père!

AMPHITRYON. Dans un transport de fureur. Mais tu me demandes un récit bien douloureux.

HÉRACLÈS. Suis-je donc aussi le meurtrier de ma femme?

AMPHITRYON. C'est ton bras seul qui a tout fait.

HÉRACLÈS. Hélas! hélas! je suis enveloppé d'un nuage de deuil

AMPHITRYON. Voilà pourquoi je pleure sur tes infortunes.

HÉRACLÈS. C'est donc moi qui, en proie au délire, ai ruiné ma maison?

AMPHITRYON. Je ne sais rien, sinon que le malheur t'accable de toutes parts.

HÉRACLÈS. Où cette fureur s'est-elle emparée de moi? où m'a-t-elle perdu?

AMPHITRYON. Lorsque tu purifiais tes mains à la flamme de l'autel.

HÉRACLÈS. Hélas! pourquoi hésiter à mourir, quand j'ai été le meurtrier de mes enfants chéris? pourquoi tarder à m'élancer du haut d'un roc glissant au milieu des flots? à me percer d'un glaive, pour expier le meurtre de mes enfants? ou bien à me jeter au milieu des flammes, plutôt que de traîner une vie déshonorée? — Mais voici un obstacle [à mes projets de mort] : je vois venir Thésée, mon parent [1], mon ami. [Je ne puis me dérober à ses regards.] Le plus cher de mes hôtes va voir mes mains souillées du sang de mes enfants. Ah! que faire? Dans quelle solitude cacher mes malheurs? dans les airs, ou sous la terre? Allons! voilons ma tête [2] : car j'ai honte de mes forfaits; et, si j'ai contracté la souillure de ces nouveaux meurtres, je ne veux pas du moins qu'elle atteigne des innocents.

THÉSÉE. J'arrive, suivi d'une troupe de jeunes Athéniens, qui attendent en armes sur les bords de l'Asopos ; et j'apporte à ton fils, ô vieillard, le secours de ma lance. Car le bruit s'est répandu dans la ville d'Érechthée que Lycos, après s'être emparé du sceptre de ce pays, vous avait déclaré la guerre, et marchait contre vous. Pour payer ma dette de reconnaissance à Héraclès, qui m'a sauvé des enfers, je viens vous offrir, si vous en avez besoin, vieillard, l'appui de mon bras et de mes amis. Mais que vois-je? pourquoi le sol est-il jonché de ces cadavres? Suis-je en retard? le malheur vient-il de vous frapper et de devancer mon zèle? Qui a tué ces enfants? Et celle-ci que je vois, de qui est-elle la femme? Non, ces enfants ne sont pas morts dans un combat : il est arrivé, je le vois bien, quelque autre catastrophe extraordinaire.

AMPHITRYON. O toi qui règnes sur la colline où fleurit l'olivier [3] !

THÉSÉE. Pourquoi cet appel, ce début plaintif?

AMPHITRYON. Les dieux nous ont envoyé de cruelles infortunes.

1. On voit dans les *Héraclides* quelle parenté unissait Héraclès et Thésée ils étaient cousins ; les deux mères, Œthra et Alcmène, étaient petites-filles de Pélops.

2. Texte douteux.

3. L'olivier sacré, conservé sur l'Acropole dans le sanctuaire d'Athèna Polias.

THÉSÉE. Quels sont ces enfants dont la vue fait couler tes larmes ?

AMPHITRYON. C'est mon malheureux fils qui est leur père ; et c'est lui, l'auteur de leurs jours, qui les a tués, qui s'est souillé de leur sang.

THÉSÉE. Prononce des paroles de meilleur augure.

AMPHITRYON. Je ne demanderais pas mieux que de t'obéir.

THÉSÉE. Affreuse révélation !

AMPHITRYON. Nous sommes perdus, perdus sans retour.

THÉSÉE. Que dis-tu ? comment les a-t-il fait périr ?

AMPHITRYON. Dans l'égarement d'un accès de fureur, avec ses flèches empoisonnées par le venin de l'hydre aux cent têtes.

THÉSÉE. C'est d'Hèra que part le coup. Mais dis-moi, vieillard, quel est cet homme, étendu parmi les morts ?

AMPHITRYON. C'est mon fils, hélas ! mon fils, célèbre par tant de travaux, qui jadis, pour vaincre les Géants, est venu aux champs phlégréens [1] combattre dans les rangs des dieux, armé de son bouclier.

THÉSÉE. Hélas ! hélas ! quel homme a jamais été aussi malheureux ?

AMPHITRYON. Non, on ne trouverait pas une existence traversée de plus d'épreuves, battue de plus d'orages.

THÉSÉE. Mais pourquoi voile-t-il sa tête infortunée ?

AMPHITRYON. Il se cache à ta vue, à ton amitié fraternelle, au meurtre de ses enfants.

THÉSÉE. Je viens pour partager ses peines : découvre-le.

AMPHITRYON. O mon fils, écarte ce voile de tes yeux, rejette-le, montre ton visage à la lumière du soleil. L'amitié t'en supplie : elle doit peser pour toi autant que ta douleur. Je t'en conjure par ce menton, ces genoux, cette main que je presse, par ces larmes que répand un vieillard. O mon fils, contiens ce cœur farouche de lion sauvage, qui t'entraîne à de sacrilèges et sanglantes fureurs, et ajouterait de nouveaux malheurs à ceux qui déjà t'accablent, mon enfant.

THÉSÉE. Allons ! écoute-moi, infortuné, qui demeures immobile dans cet abattement lamentable. Laisse voir ton visage à un ami. Il n'y a pas de ténèbres dont les ombres soient assez épaisses pour cacher ton malheur. Pourquoi

1. En Macédoine ou en Arcadie, suivant les Grecs ; en Arcadie, ou même en Espagne, suivant les Romains.

étendre la main et me montrer ces corps sanglants? As-tu donc peur que tes paroles ne me souillent? Je ne crains pas de partager tes douleurs, comme j'ai partagé ton heureuse fortune : ma pensée doit se reporter au temps où tu m'as ramené sain et sauf des enfers à la lumière du jour. Je hais l'amitié chez qui vieillit la reconnaissance, celle qui veut bien prendre sa part de bonheur, mais refuse de faire route avec des amis, lorsqu'ils sont dans la détresse. Lève-toi donc, découvre cette tête malheureuse, et regarde-moi. Les âmes généreuses ne se révoltent pas contre les malheurs que leur envoient les dieux : elles savent s'y résigner.

HÉRACLÈS. Thésée, tu as vu quel combat j'ai livré contre mes enfants?

THÉSÉE. On me l'avait dit, et j'ai maintenant sous les yeux le malheur dont tu me parles.

HÉRACLÈS. Pourquoi me forces-tu d'écarter ce voile et de me montrer à la lumière?

THÉSÉE. Pourquoi non? mortel, tes regards ne souillent pas les dieux.

HÉRACLÈS. Fuis, malheureux, la contagion de mes crimes.

THÉSÉE. On n'a pas à craindre la contagion d'un ami.

HÉRACLÈS. C'est bien : je ne me repens pas de t'avoir rendu service.

THÉSÉE. Et moi, que tu as alors sauvé, je te plains aujourd'hui.

HÉRACLÈS. Oui, je suis bien à plaindre : j'ai tué mes enfants!

THÉSÉE. Ton sort m'arrache des larmes : il est bien changé.

HÉRACLÈS. As-tu jamais vu des mortels plus malheureux que moi?

THÉSÉE. Ton malheur va de la terre au ciel.

HÉRACLÈS. Aussi suis-je prêt à mourir.

THÉSÉE. Crois-tu que les dieux s'inquiètent de tes menaces?

HÉRACLÈS. Ils me bravent, je veux les braver.

THÉSÉE. Arrête, et crains que ces paroles arrogantes n'ajoutent encore à tes maux.

HÉRACLÈS. La mesure en est déjà pleine : il n'y a plus place pour d'autres.

THÉSÉE. Que vas-tu faire? où se laisse emporter ton âme?

HÉRACLÈS. Je veux mourir, et retourner aux enfers, d'où je viens.

THÉSÉE. C'est ainsi que parle le dernier des hommes.

HÉRACLÈS. Mon malheur ne t'atteint pas : il t'est facile de me reprendre.

THÉSÉE. Est-ce là le langage d'Héraclès, du héros qui a supporté tant d'épreuves ?

HÉRACLÈS. Celle-là est au-dessus de mes forces : il y a une limite à ce que l'on peut endurer de souffrances.

THÉSÉE. Quoi! le bienfaiteur des mortels, leur ami dévoué!

HÉRACLÈS. Ils ne peuvent rien pour moi : Hèra l'emporte.

THÉSÉE. La Grèce ne souffrira pas qu'une funeste erreur te coûte la vie.

HÉRACLÈS. Ecoute donc ma réponse et les raisons que j'oppose à tes conseils. Je veux t'expliquer comment aujourd'hui et depuis longtemps la vie est devenue pour moi impossible. D'abord je dois le jour à un homme qui avait tué mon vieil aïeul maternel [1], et qui, tout souillé de ce meurtre, épousa Alcmène, ma mère. Lorsqu'une race est fondée sur le crime, ceux qui en naissent sont voués au malheur. Zeus, quel que soit le dieu qui porte ce nom, a fait de moi par ma naissance l'ennemi d'Hèra. Vieillard, ne t'offense pas de mes paroles : c'est toi, ce n'est pas Zeus que je regarde comme mon père. J'étais encore à la mamelle, lorsque l'épouse de Zeus envoya dans mon berceau d'horribles serpents pour me faire périr. Et, quand les années m'eurent donné la vigueur de la jeunesse, est-il besoin de te rappeler quels travaux j'ai accomplis? Quels sont les lions, les Géryons au triple corps, les Géants, les troupes de Centaures, de guerriers quadrupèdes, que je n'ai pas domptés? J'ai tué l'hydre, ce monstre aux innombrables têtes toujours renaissantes; j'ai passé par mille autres épreuves; je suis descendu chez les morts pour amener à la lumière, par ordre d'Eurysthée, le chien à trois têtes qui garde les portes d'Hadès : et voilà, hélas! le dernier de mes glorieux travaux, ce meurtre de mes enfants, qui met le comble aux malheurs de ma maison! Juge à quelle extrémité je suis réduit : il ne m'est plus permis d'habiter ma chère Thèbes; et, si même j'y pouvais rester, dans quel temple ou dans quelle réunion d'amis oserais-je me montrer? Mes malheurs ne permettent pas qu'on m'adresse la parole. Irai-je à Argos? mais le puis-je, quand je suis exilé de ma patrie? Eh bien, soit! allons demander asile à quelque autre ville, pour y être reconnu, regardé

1. Amphitryon avait tué Électryon, père d'Alcmène.

d'un œil soupçonneux, déchiré par les mauvaises langues ! « N'est-ce pas là, dira-t-on, ce fils de Zeus, qui a tué ses enfants et sa femme ? Que ne va-t-il se faire châtier ailleurs? » Celui dont jadis on vantait la félicité ne peut se consoler d'un changement de fortune : l'homme qui est toujours malheureux ne souffre pas; il l'est de naissance. Voici, je pense, jusqu'où iront mes infortunes : la terre, élevant la voix, me défendra de la fouler; la mer, les fleuves, les sources, de les passer; et je serai comme Ixion, qui tourne enchaîné à sa roue. Le mieux donc est de ne pas me montrer en cet état aux yeux des Grecs, jadis témoins de mon bonheur, quand me souriait la fortune. Qu'ai-je besoin de vivre? que gagnerai-je à conserver une vie inutile et souillée? Qu'elle se livre à des danses joyeuses, l'illustre épouse de Zeus! qu'elle frappe du pied en cadence le sol divin de l'Olympe! elle a accompli son dessein : elle a abattu, ruiné de fond en comble l'existence de l'homme qui tenait le premier rang dans la Grèce. Et l'on adresserait encore des vœux à cette déesse, qui, en haine d'une femme, pour se venger d'une infidélité de Zeus, a perdu le bienfaiteur de la Grèce, sans rien avoir à lui reprocher?

THÉSÉE. Non, ce n'est pas une autre divinité qui te frappe, c'est l'épouse de Zeus : tu as raison de le croire. Il m'est plus facile, en effet, de conseiller que de souffrir. Pas un mortel n'est à l'abri des coups du sort, pas un dieu non plus, à moins que les poètes ne mentent. Les dieux n'ont-ils pas formé entre eux des unions que réprouvent toutes les lois? N'ont-ils pas, pour régner, chargé leurs pères de liens honteux [1] ? Et cependant ils habitent encore l'Olympe, et ils portent légèrement le poids de leurs fautes. Pourquoi donc, toi mortel, te révoltes-tu contre les arrêts du sort, quand les dieux les acceptent? Quitte Thèbes, puisque la loi te l'ordonne [2], et suis-moi dans la ville de Pallas. Là, quand tu auras purifié tes mains du sang qui les souille, je te donnerai une place à mon foyer, une part de mes biens; et les présents que j'ai reçus de mes concitoyens pour avoir arraché au taureau de Crète, en le tuant, quatorze jeunes victimes, je te les donnerai. Dans tout le pays, des lots de terre ont été attribués à mon

1. Zeus avait enchaîné et détrôné Kronos, comme Kronos avait détrôné Ouranos.

2. L'auteur d'un meurtre involontaire devait s'exiler.

culte : ils porteront désormais ton nom [1], tant que tu vivras. Après ta mort, quand tu seras descendu chez Hadès, Athènes instituera des sacrifices et élèvera des temples en ton honneur. De quelle gloire ne se couronne pas une cité, si la renommée de son dévouement à un héros s'est répandue dans toute la Grèce? Et moi, je m'acquitterai ainsi envers mon libérateur : car aujourd'hui, à ton tour, tu as besoin de tes amis. [A quoi sert l'amitié, quand les dieux nous sont favorables? Leur protection nous suffit alors, s'ils nous l'accordent.]

HÉRACLÈS. Ah! que ces raisons me touchent peu dans l'infortune qui m'accable! Je n'ai jamais cru et je ne croirai jamais que les dieux se plaisent à des amours coupables, qu'ils se chargent de chaînes, ni que l'un commande en maître à l'autre. Les dieux, s'ils sont vraiment dieux, n'ont besoin de personne. Ce sont là de misérables contes inventés par les poètes. Je le vois bien, tout malheureux que je suis, on m'accuserait de lâcheté, si je fuyais la clarté du jour. Celui qui ne sait pas résister au malheur ne serait pas plus capable d'affronter les dards ennemis en bravant la mort. Je suis prêt à te suivre dans ta ville, avec une reconnaissance infinie de tes présents. J'ai traversé mille épreuves, je n'en ai fui aucune, et jamais on ne m'a vu pleurer. Ah! je n'aurais pas cru que j'en viendrais un jour à verser des larmes. Mais maintenant, à ce qu'il semble, je dois me résigner à être l'esclave de la fortune. Ainsi, vieillard, tu me vois partir pour l'exil; tu me vois chargé du meurtre de mes enfants. Donne-leur la sépulture, place leurs corps dans le tombeau, honore-les de tes larmes : à moi la loi le défend. Qu'ils reposent sur le sein et dans les bras de leur mère, douloureusement unis dans la mort, puisque par moi, par mon forfait involontaire, ils ne le sont plus dans la vie. Quand tu les auras ensevelis, continue d'habiter cette ville : résignation douloureuse, et pourtant nécessaire! [Il faut faire violence à ton cœur et supporter avec moi mon infortune.] O mes enfants! moi qui vous ai fait naître, qui vous ai donné la vie, c'est moi, votre père, qui vous ai tués! et vous n'avez pas joui de mes honneurs, de la gloire que vous promettaient mes rudes travaux, du noble héritage que devait vous laisser votre

1. Plutarque dit expressément, d'après l'historien Philochore, que tous les *Théseia* de l'Attique, sauf quatre, devinrent des *Héracleia*.

père. Et toi, malheureuse femme, en te donnant la mort, j'ai bien mal récompensé la chaste compagne de ma couche, la courageuse et patiente gardienne de mon foyer. O ma femme! ô mes enfants! ô malheureux Héraclès! Sort cruel! femme, enfants, il faut donc me séparer de vous! O douceur amère de ces derniers embrassements! amère nécessité de vivre en portant ces armes funestes! Faut-il les reprendre, ou les laisser? Suspendues à mon côté, elles sembleront me dire : « C'est par nous que tu as égorgé tes fils et ta femme; en nous tu portes les meurtriers de tes enfants. » Et je pourrais les tenir encore dans mes mains! Et pourquoi? Vais-je cependant me dépouiller de ces armes, avec lesquelles j'ai rempli la Grèce de mes exploits, pour me livrer à mes ennemis et m'exposer à une mort honteuse? Non, je ne dois pas les abandonner : quoi qu'il m'en coûte, je les garderai. Thésée, il y a un service que te demande ton malheureux ami : viens à Argos réclamer avec moi le prix qui m'est dû pour avoir amené Cerbère. Je crains que, seul, et livré à mon désespoir, il ne m'arrive quelque malheur. O terre de Cadmos! ô peuple thébain! tous, rasez vos têtes, mêlez vos larmes, allez au tombeau de mes enfants; et, dans une seule et même lamentation, pleurez sur les morts, pleurez sur moi : car nous avons tous péri, frappés du même coup, malheureuses victimes d'Hèra.

THÉSÉE. Lève-toi, infortuné : c'est assez de larmes.

HÉRACLÈS. Je ne puis : mes membres raidis s'y refusent.

THÉSÉE. Les plus robustes sont abattus par le malheur.

HÉRACLÈS. Ah! que ne puis-je ici même devenir pierre, et perdre le souvenir de mes maux!

THÉSÉE. Cesse, et donne plutôt la main à un ami qui veut te servir.

HÉRACLÈS. Prends garde que le sang dont je suis couvert ne s'attache à tes vêtements.

THÉSÉE. Essuie-le sur moi sans crainte : peu m'importe.

HÉRACLÈS. Je n'ai plus d'enfants : mon enfant, c'est toi.

THÉSÉE. Entoure-moi le cou de ton bras, je guiderai tes pas.

HÉRACLÈS. Voyez ce couple d'amis! mais l'un des deux est malheureux. O vieillard, tel est l'homme qu'il faut avoir pour ami.

AMPHITRYON. La patrie qui lui a donné le jour est féconde en nobles enfants.

HÉRACLÈS. Thésée, revenons sur nos pas, je veux voir encore mes enfants.

THÉSÉE. A quoi bon? Cette douceur apportera-t-elle un allègement à ton désespoir?

HÉRACLÈS. Je veux les voir. Je voudrais aussi embrasser mon père.

AMPHITRYON. Me voilà, ô mon fils! ton désir touche mon cœur.

THÉSÉE. As-tu donc à ce point oublié tes glorieux travaux?

HÉRACLÈS. Tous mes malheurs passés n'égalent pas ceux que je souffre aujourd'hui.

THÉSÉE. Si l'on te voit gémir comme une femme, on te blâmera.

HÉRACLÈS. Tu me trouves donc tombé bien bas? tu avais de moi jadis une tout autre opinion.

THÉSÉE. Oui, bien bas : qu'est devenu l'illustre Héraclès?

HÉRACLÈS. Mais toi-même, qu'étais-tu devenu, au temps de ton malheur, dans les enfers?

THÉSÉE. Pour le courage, j'étais le dernier des hommes.

HÉRACLÈS. Pourquoi me reprocher alors de me laisser abattre par l'infortune?

THÉSÉE. Avance.

HÉRACLÈS. Adieu, vieillard!

AMPHITRYON. Adieu, mon fils!

HÉRACLÈS. Donne, comme je te l'ai demandé, la sépulture à mes enfants.

AMPHITRYON. Et qui me la donnera à moi-même?

HÉRACLÈS. Moi.

AMPHITRYON. Quand te reverrai-je?

HÉRACLÈS. Quand tu auras enseveli mes enfants.

AMPHITRYON. Comment?

HÉRACLÈS. Je te ferai venir de Thèbes à Athènes [1]. Mais rends ces corps à la terre : triste devoir! Pour moi, qui ai ruiné et déshonoré ma maison, je m'en vais, traîné par Thésée comme un navire désemparé. Bien fou qui préfère la richesse ou la puissance à un fidèle ami!

LE CHŒUR. Nous partons en gémissant : nous pleurons le héros, l'ami que nous avons perdu.

1. C'est à Thèbes que, suivant Pausanias, Amphitryon aurait reçu la sépulture.

LES HÉRACLIDES

PERSONNAGES.

IOLAOS.
COPRÉE [1].
LE CHOEUR.
DÉMOPHON.
MACARIE [2].
UN SERVITEUR.
ALCMÈNE.
UN MESSAGER.
EURYSTHÉE.

1. Ce nom de Coprée n'est pas prononcé dans la pièce. C'est Homère qui l'a fourni à la liste des personnages; il appelle ainsi, au XVe livre de l'*Iliade,* le héraut d'Eurysthée chargé d'aller transmettre à Héraclès les ordres du roi d'Argos.

2. Le nom de Macarie ne se trouve pas plus dans Euripide que celui de Coprée. Les anciens éditeurs du poète l'ont de même emprunté à la tradition mythologique. Pausanias raconte qu'il y avait dans le bourg de Marathon une fontaine de Macaria, ainsi nommée en souvenir de l'héroïque jeune fille.

NOTICE SUR LES HÉRACLIDES

La tragédie des *Héraclides* fait suite à celle d'*Héraclès furieux*, non par la date, qui n'est pas plus certaine, mais par le sujet. Athènes, où le conduit Thésée, n'est pas le terme de la carrière d'Héraclès. On a vu, en effet, que, tout en maudissant ses armes funestes, il s'est décidé à les garder. Il reprend donc le cours de sa vie aventureuse, et meurt sur le bûcher de l'Œta. Les enfants qu'il a eus de Déjanire sont poursuivis après sa mort, comme il l'a été lui-même de son vivant, par la haine d'Eurysthée, qui les fait chasser de toutes les contrées de la Grèce. Ils trouvent un asile en Attique, à Marathon, suivant Euripide, à Athènes même, suivant les mythographes, auprès de l'autel de la Pitié. Athènes refuse de les livrer, et résiste aux sommations hautaines, aux armes mêmes d'Eurysthée : elle reste fidèle à ses généreuses et pieuses traditions.

Ces deux tragédies, qui se font suite, se ressemblent aussi par certains côtés. Le poète les a placées dans le même cadre. Les enfants d'Héraclès sont encore prosternés devant un autel de Zeus; seulement Zeus Agoraios remplace ici Zeus Sauveur. Ils sont accompagnés non plus par Amphitryon, mais par Alcmène. Alcmène garde les filles dans l'intérieur du temple, tandis qu'Iolaos, le vieux compagnon d'armes du héros, veille sur ses fils devant l'autel. On a vu Thésée offrir l'hospitalité à Héraclès : c'est le fils de Thésée, Dèmophon, qui accueille et défend les Héraclides [1].

Au fond, ce sont deux pièces bien différentes. Celle-ci est moins dramatique, elle est aussi moins pathétique. Un seul des personnages nous émeut : c'est Macarie, digne fille d'Héraclès, qui, du temple où elle s'est réfugiée avec ses sœurs, entendant que, pour assurer le salut des Héraclides et la victoire d'Athènes, les dieux réclament le sacrifice d'une noble vierge, s'offre pour victime et marche à la mort, comme une Antigone, comme Polyxène et Iphigénie. Mais elle ne fait que traverser l'action : elle disparait, et il n'est plus question d'elle; au point que

1. Suivant Pausanias, ce serait Thésée lui-même.

des critiques de premier ordre, comme Hermann et Kirchhoff, supposent ici une lacune considérable. Les deux personnages qui, à tour de rôle, occupent le premier plan de la tragédie, manquent d'intérêt; ce sont deux de ces vieillards qu'Euripide se plaît à représenter usés, cassés par l'âge : Iolaos, qui fait sourire par sa jactance sénile, quand, à la nouvelle de l'arrivée d'Hyllos, il part en chancelant pour l'armée, et Alcmène, odieusement féroce dans sa décrépitude.

L'intérêt était ailleurs. Soit qu'avec Fix on assigne pour date à cette tragédie l'année 445, celle de l'invasion du roi de Sparte Plistoanax, soit qu'elle ait été plutôt représentée, comme le suppose Bœckh, en pleine guerre du Péloponnèse, après la bataille de Mantinée (418), quand les Argiens désertèrent la cause d'Athènes, elle répondait aux préoccupations du jour, elle traitait une question de politique contemporaine. Sur la scène, les enfants d'Héraclès étaient accueillis, défendus, sauvés par Athènes, au prix même de son sang; et ils lui juraient une éternelle reconnaissance : en réalité, les descendants de ces Héraclides, les Spartiates, jaloux de sa grandeur, lui faisaient une guerre acharnée, ravageaient son territoire, juraient sa ruine. Le poète entretenait ainsi dans le cœur de ses concitoyens la haine de ce peuple ingrat, le sentiment de leur droit et de leur supériorité morale. De même, quand il montrait le roi d'Argos envahissant l'Attique, vaincu, fait prisonnier, et, pour remercier Athènes d'avoir voulu lui laisser la vie sauve, lui léguant son corps, qui sera pour elle une sauvegarde et un gage de réconciliation éternelle, Euripide pensait aux Argiens de son temps : il rappelait à ces alliés douteux qu'Athènes avait droit à leur amitié, et ne croirait pas trouver en eux, s'ils la lui refusaient, des ennemis bien redoutables.

L'éloge d'Athènes remplit les tragédies d'Euripide, comme celles d'Eschyle et de Sophocle : il est, à vrai dire, le sujet de celle-ci. Ce n'est pas Iolaos, ni Dèmophon, ni Eurysthée, qui en est le héros, c'est le peuple athénien lui-même. Quand Iolaos vient chercher pour les fils d'Héraclès un asile à Marathon, — nom cher aux oreilles athéniennes, — il sait quelles lois libérales et justes règnent à Athènes. Il les rappelle au héraut d'Eurysthée, qui vient réclamer avec insolence les malheureux proscrits. « Respecte les suppliants, respecte une terre libre, » s'écrie à son tour le chœur des vieillards de Marathon, accourus au bruit de la querelle.

Le débat s'engage devant Dèmophon. L'envoyé d'Eurysthée use tour à tour de promesses et de menaces : « Nous ne sommes pas ici à Trachine, lui répond le défenseur des Héraclides, ni dans une de ces misérables bourgades d'Achaïe, d'où tu pouvais nous faire chasser; nous sommes à Athènes ! » En effet, le roi ne les livrera pas : ce n'est pas seulement Zeus, ni le souvenir de leur père, c'est l'honneur d'Athènes qui le lui défend : « Athènes n'est pas sujette d'Argos. Je gouverne une cité libre. » Et il va convoquer l'assemblée du peuple, prendre ses mesures pour repousser l'armée argienne. Mais « Pallas ne se laissera pas vaincre ». Le chœur, interprète de l'opinion publique, est plein de

confiance dans l'issue de la lutte : les menaces d'Argos « ne sauraient émouvoir Athènes, la grande cité aux beaux chœurs de danses. » Et, après l'héroïque dévouement de Macaria, quand le vieil Iolaos a voulu, lui aussi, partir pour le combat, quand les deux armées sont aux prises, il affirme de nouveau qu'Athènes ne pourrait, sans se déshonorer, livrer des hôtes, des suppliants : Zeus combat pour elle, et, du haut de la « sainte colline », Athèna lui donnera la victoire.

C'est, en effet, la victoire que vient annoncer à Alcmène un de ses serviteurs dans un récit animé, brillant, qui devait, comme celui des *Perses*, dont il est une imitation affaiblie, enflammer les spectateurs athéniens. Mais Athènes victorieuse reste humaine et clémente. Elle refuse à Alcmène la mort d'Eurysthée : une de ses lois défendait de tuer l'ennemi pris vivant dans le combat. La vieille mère d'Héraclès ne veut pas faire grâce à son ennemi : Eurysthée va lui-même au-devant de la mort; mais il demande à être enseveli en Attique, devant le sanctuaire d'Athèna, à Pallène, où le généreux peuple athénien trouvera à jamais en lui « un ami, un sauveur. » Ce sera plus tard le vœu et la promesse de l'Œdipe de Sophocle, mourant à Colone. Les derniers mots de la tragédie sont encore un hommage à Athènes, une prédiction de son glorieux avenir. C'est ainsi que le théâtre athénien ne cesse pas d'être, même dans Euripide, quoi qu'en dise Aristophane, une école de patriotisme.

LES HÉRACLIDES

IOLAOS. C'est depuis longtemps une opinion arrêtée dans mon esprit, que l'homme de bien est dévoué à ses semblables, tandis que l'homme intéressé, inutile à ses concitoyens, insupportable à ceux qui le fréquentent, n'est dévoué qu'à lui-même. Or, ce n'est pas seulement pour l'avoir entendu dire que je le sais. Ainsi, moi, pour rester attaché à l'honneur et aux liens du sang, quand je pouvais vivre tranquille à Argos, seul, j'ai assisté Héraclès dans la plupart de ses travaux, tant qu'il fut parmi nous; et, maintenant qu'il est au ciel, je veille sur ses enfants, je les abrite sous mon aile, au lieu de songer à mon propre salut. Quand leur père eut quitté la terre, Eurysthée voulut d'abord nous faire périr : mais nous avons pu lui échapper; et, si nous avons perdu notre patrie, nous avons du moins la vie sauve. Exilés, errants, nous fuyons de ville en ville. Car à tous les maux qui nous accablent Eurysthée ne craint pas d'ajouter cet outrage : partout où il apprend que nous allons nous établir, il envoie des hérauts, il nous réclame, et nous fait chasser au nom d'Argos, qu'il n'est pas indifférent d'avoir pour alliée ou pour ennemie, au nom de sa propre puissance; et, quand on me voit si faible, ces enfants si petits et privés de leur père, on s'incline devant la force, on nous chasse de notre asile. Pour moi, exilé, je partage leur exil; malheureux, leur malheur. Je rougirais de les abandonner; car on pourrait dire : « Voyez! depuis que ces enfants n'ont plus de père, Iolaos, qui est de leur sang [1], a cessé de les défendre. » Repoussés de toute la Grèce, nous sommes venus à Mara-

1. Iolaos est fils du frère d'Héraclès, Éphiclès.

thon, dans les bourgs qui forment cette cité [1]; et, assis devant les autels des dieux, nous les supplions de nous venir en aide. Car on dit que les deux fils de Thésée [2] habitent ce pays, dont ils ont tiré au sort la royauté. Issus de Pandion, ils sont unis par le sang aux fils d'Héraclès [3]. C'est pourquoi nous avons dirigé nos pas vers ce territoire de l'illustre Athènes. Deux vieillards guident cette troupe d'exilés : moi, je veille sur ces enfants; Alcmène tient sous son aile et garde dans ce temple les filles de son fils. Car il nous semble malséant que de jeunes vierges se mêlent à la foule, et paraissent en suppliantes au pied des autels. Hyllos [4] et ses frères plus avancés en âge cherchent un asile sûr, où nous puissions nous réfugier, si nous sommes chassés de ce pays par la violence. O mes enfants, mes chers enfants! approchez, attachez-vous à mes vêtements : je vois venir à nous le héraut d'Eurysthée, qui poursuit notre troupe, toujours proscrite, toujours errante. Misérable, puisses-tu périr avec celui qui t'envoie! Car c'est toi dont la bouche a déjà annoncé tant de malheurs au noble père de ces enfants.

COPRÉE. Tu crois sans doute te sauver en te prosternant devant cet autel, et trouver un appui dans la ville où tu es venu. Tu te trompes : qui pourrait préférer à la force d'Eurysthée ta faiblesse et ton impuissance? Va-t'en donc : pourquoi te donner tant de peine? Lève-toi, et pars pour Argos, où il faut que tu sois puni, lapidé!

IOLAOS. Non certes : j'aurai pour appui l'autel du dieu et la terre libre où nous sommes venus.

COPRÉE. Veux-tu donc forcer mon bras d'employer la violence?

IOLAOS. Je te défie de nous prendre et de nous emmener de force, ces enfants et moi.

1. C'était ce qu'on appelait la *Tétrapole*, qui comprenait les bourgs de Marathon, OEnoè, Probalinthe et Tricorythe. Héraclès était honoré à Marathon d'un culte particulier. C'est de là que les Héraclides partiront pour la conquête du Péloponnèse; et Marathon sera respectée des Lacédémoniens dans leurs invasions de l'Attique.

2. Acamas et Démophon. Le sort aurait désigné Demophon, qui seul joue un rôle dans la pièce.

3. Cette généalogie est expliquée plus loin.

4. Hyllos était fils d'Héraclès et de Déjanire.

COPRÉE. C'est ce que tu vas voir : tu n'es vraiment pas en cela bon prophète.

IOLAOS. Non, ce ne sera pas, moi vivant.

COPRÉE. Arrière! que tu le veuilles ou non, je prends, j'emmène ces enfants : ils sont à Eurysthée.

IOLAOS. Antiques habitants d'Athènes, au secours! Nous sommes les suppliants de Zeus Agoraios [1], et l'on nous fait violence. On souille nos bandelettes : c'est une insulte pour la ville, un outrage pour les dieux.

LE CHŒUR [2]. Eh bien! eh bien! quel cri s'élève de l'autel? quel malheur allons-nous apprendre?

IOLAOS. Voyez ce faible vieillard étendu sur le sol. Ah! malheureux que je suis!

LE CHŒUR. Qui t'a jeté par terre et mis en ce déplorable état?

IOLAOS. C'est cet homme, étrangers, qui outrage vos dieux et m'arrache violemment des degrés de l'autel de Zeus.

LE CHŒUR. Et toi, vieillard, de quel pays es-tu venu chez le peuple qui habite les cités unies de la Tétrapole? Est-ce de l'autre côté du détroit que vous êtes arrivés ici par mer, après avoir quitté le rivage de l'Eubée [3]?

IOLAOS. Non, étrangers, je n'habite pas une île : nous venons de Mycènes.

LE CHŒUR. De quel nom t'appelait, ô vieillard, le peuple mycénien?

IOLAOS. Vous connaissez sans doute Iolaos, le compagnon d'Héraclès : la renommée n'est pas sans avoir parlé de moi.

LE CHŒUR. Il y a longtemps, en effet, que j'ai entendu prononcer ton nom. Mais à qui sont, dis-moi, ces jeunes enfants que tu tiens dans tes bras?

IOLAOS. Ce sont, ô étrangers, les fils d'Héraclès, qui viennent vous supplier, supplier votre cité.

LE CHŒUR. De quoi ont-ils besoin? Ou veulent-ils parler, dis-moi, aux chefs de la cité?

1. Ce n'était pas à Marathon, devant un autel de Zeus Agoraios, mais à Athènes même, près de l'autel de la Pitié, que la tradition conduisait les Héraclides : ce seraient eux qui en auraient fait les premiers un asile, comme le rappellent les vers célèbres de Stace.

2. Le chœur est composé de vieillards de Marathon.

3. De Marathon on voit la côte d'Eubée, au delà de l'Euripe.

IOLAOS. Ils demandent qu'on ne les livre pas, qu'on ne les laisse pas arracher violemment de vos autels et conduire à Argos.

COPRÉE. Voilà un dessein qui ne peut plaire à tes maîtres, à ceux qui ont tout pouvoir sur toi, et qui te retrouvent ici.

LE CHŒUR. Étranger, les suppliants des dieux ont droit à nos respects. On ne doit pas leur faire violence pour les éloigner de leur asile sacré. L'auguste Dikè [1] ne le permettra pas.

COPRÉE. Chasse-les donc toi-même, car ils appartiennent à Eurysthée; et je n'aurai pas recours à la violence.

LE CHŒUR. Ce serait une impiété pour notre ville de repousser des suppliants, des étrangers qui l'implorent.

COPRÉE. Mais c'est aussi un avantage d'échapper à certains désagréments, en suivant les conseils de la prudence, qui valent mieux que les autres.

LE CHŒUR. Tu devais donc t'adresser au roi du pays avant de montrer cette audace. Mais n'arrache pas de force ces étrangers des autels qu'ils implorent. Respecte une terre libre.

COPRÉE. Quel est le roi de ce pays et de cette ville?

LE CHŒUR. Dèmophon, fils d'un vaillant père, fils de Thésée.

COPRÉE. Eh bien! c'est devant lui qu'il faut porter ce différend : tout ce que nous venons de dire était bien inutile.

LE CHŒUR. Le voilà précisément avec son frère Acamas [2]. Ils s'avancent en hâte : ils entendront ce que tu as à leur dire.

DÈMOPHON. Puisque, tout vieux que tu es, tu nous as devancés, nous autres jeunes gens, en accourant ici à l'autel de Zeus, dis-moi quel événement rassemble cette foule.

LE CHŒUR. Ces suppliants, assis au pied de l'autel, où il ont déposé, comme tu le vois, des rameaux entourés de bandelettes, ce sont les fils d'Héraclès, et, avec eux, Iolaos, le fidèle compagnon de leur père.

DÈMOPHON. Que leur est-il donc arrivé? pourquoi ces cris plaintifs?

LE CHŒUR. Ils crient parce que cet homme veut les arra-

1. La Justice.
2. Acamas est ici un personnage muet.

cher de leur asile. Il a renversé le vieillard : j'en pleure de pitié.

DÉMOPHON. C'est pourtant un Grec, à voir son costume et l'arrangement de sa robe; mais sa conduite est d'un Barbare. — A toi maintenant de me dire, et sans retard, quelle contrée tu as quittée pour venir ici.

COPRÉE. Je suis Argien, puisque tu veux le savoir. Pourquoi et pour qui je suis venu, je vais te le dire. Eurysthée, roi des Mycéniens, m'envoie ici pour emmener ces fugitifs. J'arrive, étranger, autorisé par plus d'une raison à agir et à parler ainsi. Argien moi-même, je réclame ces Argiens, qui se sont enfuis de mon pays, quand nos lois les avaient condamnés à mort : citoyens d'un État libre, nous avons bien le droit d'exécuter nous-mêmes les arrêts de notre justice. Ils sont allés demander asile à bien d'autres peuples : à tous nous avons tenu le même langage, et pas un n'a osé se compromettre pour eux. S'ils sont venus ici, c'est qu'ils te jugeaient capables de cette folie, ou que, sans autre espoir de salut, ils ont voulu en faire l'épreuve, et voir s'ils pourraient t'y amener, ou non. Car il faut qu'ils te croient bien dépourvu de sens pour espérer que seul, parmi tant de villes grecques qu'ils ont parcourues, tu prendras en main leur cause désespérée. Voyons! compare, en effet, ce que tu gagneras à les accueillir chez toi, ou à nous les livrer. Voici l'avantage que nous t'offrons : ton pays pourra compter sur le bras puissant d'Argos et sur toutes les forces d'Eurysthée. Si, au contraire, tu faiblis au point d'écouter leurs raisons et de t'apitoyer sur leur sort, c'est la guerre! car ne pense pas que nous renoncions à nos prétentions sans combat. Mais alors quel motif allégueras-tu pour justifier cette guerre contre les Argiens? quelles terres à reprendre? quel rapt à venger? quels alliés à secourir? [Pour quelle cause seront tombés les morts que tu auras à ensevelir?] Crois bien que ton peuple te jugera sévèrement, si pour un vieillard qui est déjà un mort, qui, à vrai dire, n'est plus rien, si pour des enfants tu vas mettre le pied dans un pareil bourbier. Tu diras — c'est ta meilleure raison — que tu mets tout ton espoir dans l'avenir. Mais cet avenir est encore bien au-dessous du présent. Car pour ce qui est de vaincre les Argiens, — si telle est l'espérance dont tu te nourris, — ces enfants, quand ils auront l'âge de porter les armes, n'y réussiront pas; et, jusque-là, il se passera bien des années : vous aurez eu le temps de périr. Crois-moi,

sans qu'il t'en coûte rien, laisse-nous prendre ce qui nous appartient, et gagne ainsi l'alliance de Mycènes. Mais ne va pas commettre, toi aussi, la folie qui vous est ordinaire, de rechercher l'alliance des faibles, quand vous pouvez obtenir celle des forts.

LE CHŒUR. Comment juger le débat et déclarer la cause entendue, avant que les deux parties se soient clairement expliquées?

IOLAOS. Roi, j'ai du moins ici cet avantage : on me laisse écouter, puis parler à mon tour, sans commencer par me chasser, comme on l'a fait ailleurs. Entre cet homme et nous il n'y a rien de commun. Nous n'avons plus rien à démêler avec Argos, depuis que son arrêt nous a condamnés et exilés. Comment cet homme aurait-il le droit de nous réclamer comme Mycéniens, après qu'on nous a chassés de Mycènes? Nous sommes des étrangers. Parce qu'on est exilé d'Argos, faut-il qu'on le soit du reste de la Grèce? Du moins, ce ne sera pas d'Athènes. Athènes ne voudra pas, par crainte des Argiens, repousser de son territoire les fils d'Héraclès. Nous ne sommes pas ici à Trachine [1], ni dans une de ces bourgades d'Achaïe, d'où tu as pu, non certes par de justes raisons, mais en exaltant, comme aujourd'hui, la puissance d'Argos, faire chasser ces malheureux, assis en suppliants au pied des autels. S'il en devait être ainsi, si les Athéniens t'accordaient ce que tu demandes, je ne reconnaîtrais plus Athènes, la ville libre. Mais je connais leurs sentiments et leur caractère : ils aimeront mieux mourir. Pour les cœurs généreux l'honneur a plus de prix que la vie. Mais en voilà assez sur Athènes. L'excès des louanges importune; et bien souvent moi-même j'ai trouvé insupportables des éloges immodérés. Mais je veux te dire comment tu es obligé de sauver ces enfants, puisque tu es le chef de ce pays. Pitthée est fils de Pélops; Æthra, fille de Pitthée; et c'est d'elle qu'est né ton père Thésée. Remontons, d'autre part, à l'origine de ces enfants. Héraclès était fils de Zeus et d'Alcmène, et Alcmène petite-fille de Pélops [2] : ton père et le leur étaient donc cousins. Ainsi, Démophon, ils sont du même sang que

1. Les Héraclides étaient allés d'abord demander asile à Céyx, roi de Trachine, en Thessalie, et avaient été repoussés.

2. Plutarque complète cette généalogie. « Æthra, dit-il dans sa *Vie de Thésée*, était fille de Pitthée; Alcmène, mère d'Héraclès, était fille de Lysidicè; Pitthée et Lysidicè étaient fils et fille de Pélops et d'Hippodamie. »

toi. Mais, sans parler de ces liens de parenté, il y a encore une dette de reconnaissance que tu dois acquitter envers eux. J'étais avec leur père, je lui portais son bouclier, quand il traversait les mers et allait conquérir pour Thésée le baudrier homicide [1]. Ce fut lui aussi qui ramena ton père des sombres profondeurs d'Hadès : la Grèce entière peut l'attester. [Pour prix des bienfaits paternels, ces malheureux te demandent de ne pas les livrer, de ne pas souffrir qu'arrachés aux autels de tes dieux ils soient rejetés de cette terre. Car ce serait une honte pour toi, et, de plus, un malheur pour Athènes, que des suppliants, des exilés, qui sont de ton sang, — hélas! regarde ces infortunés, regarde-les! — fussent victimes d'une pareille violence.] Ah! je t'en conjure, je te tends des mains suppliantes : par ce menton que je touche, ne repousse pas les fils d'Héraclès, reçois-les dans tes bras. Sois pour eux un parent, sois-leur un ami, un père, un frère, un maître même : tout vaut mieux pour eux que de retomber au pouvoir des Argiens.

LE CHŒUR. Roi, la pitié m'a saisi au récit de leurs malheurs. Jamais je n'ai vu encore une noble race vaincue à ce point par le sort. Ces fils d'un généreux père subissent une infortune imméritée.

DÉMOPHON. Il y a pour moi, dans cette triste conjoncture, trois raisons impérieuses de ne pas repousser ta prière : avant tout, Zeus, qui te voit assis au pied de son autel, avec cette troupe de petits enfants; puis, les liens du sang qui m'unissent à eux, et la protection que je leur dois en souvenir de leur père; enfin, la crainte de la honte, dont il faut surtout nous garder. Si je souffre qu'un étranger viole et dépouille cet autel, on dira que je n'habite plus une terre libre, et que j'ai eu peur des Argiens au point de leur livrer des suppliants : autant presque vaudrait me pendre. Je t'aurais souhaité de venir ici chargé de moins d'infortunes; mais, quelles qu'elles soient, ne crains rien : personne ne te fera violence, ne t'arrachera de l'autel avec ces enfants. — Toi, retourne à Argos, et rapporte à Eurysthée ce que tu as entendu; ajoute que, s'il a quelque grief contre ces étrangers, il obtiendra justice. Mais n'espère pas les emmener jamais d'ici.

COPRÉE. Quoi! pas même si ma cause est juste, et si je te le prouve?

1. Voir *Héraclès furieux*, p. 30', note 1.

DÉMOPHON. Comment peut-il être juste d'entraîner de force un suppliant?

COPRÉE. Le blâme n'en retombera que sur moi : toi, tu ne risques rien.

DÉMOPHON. C'est moi qu'il atteindra, si je les laisse arracher de l'autel.

COPRÉE. Renvoie-les seulement à la frontière : c'est de là qu'ensuite nous les emmènerons.

DÉMOPHON. Il faut que tu sois bien naïf pour te croire plus sage que les dieux.

COPRÉE. C'est ici, paraît-il, le refuge des méchants.

DÉMOPHON. L'autel des dieux est un asile ouvert à tous.

COPRÉE. A Mycènes, on ne sera peut-être pas de cet avis.

DÉMOPHON. Ne suis-je donc pas ici le maître?

COPRÉE. Oui, à condition de ne pas offenser Mycènes. et d'avoir cette sagesse.

DÉMOPHON. Peu m'importe que vous vous jugiez offensés, si je n'outrage pas les dieux.

COPRÉE. Je ne souhaite pas que tu sois en guerre avec les Argiens.

DÉMOPHON. Moi non plus. Mais je n'abandonnerai pas ces malheureux.

COPRÉE. Tu ne m'empêcheras pas de les prendre, puisqu'ils m'appartiennent, et de les emmener.

DÉMOPHON. Sois sûr alors que tu ne retourneras pas facilement à Argos.

COPRÉE. C'est ce que nous verrons : je veux en faire l'épreuve.

DÉMOPHON. Malheur à toi, si tu les touches! tu ne tarderas pas à t'en repentir.

LE CHŒUR. Au nom des dieux, garde-toi de frapper un héraut!

DÉMOPHON. Qu'il commence donc par apprendre à mieux se conduire.

LE CHŒUR. Va-t'en. Et toi, ne le touche pas. ô roi.

COPRÉE. Je pars. Seul, je ne suis pas de force à lutter contre vous. Mais je reviendrai, suivi des nombreux bataillons d'Argos, tout hérissés de fer. Des milliers de guerriers m'attendent, le bouclier au bras : c'est le roi Eurysthée qui les commande. Il est campé à l'extrême frontière d'Alcathous [1],

1. La Mégaride, dont Alcathous, fils de Pélops, avait été roi.

où il attend l'issue de ma démarche. A la nouvelle de tes outrages, il déchaînera sa fureur sur toi et tes sujets, sur ce pays et tout ce qu'il produit. A quoi bon aurions-nous à Argos une si nombreuse jeunesse, si nous ne punissions ton insolence?

DÉMOPHON. Puisses-tu périr! Ton Argos ne me fait pas peur. Tu ne devais pas, pour me couvrir de honte, essayer d'arracher ces enfants de l'autel. Athènes n'est pas sujette d'Argos : je gouverne une cité libre.

LE CHŒUR. Le moment est venu d'aviser, avant que l'armée d'Argos s'approche de nos frontières. Impétueux est l'Arès mycénien : il le sera maintenant plus que jamais. Les hérauts ont tous l'habitude de grossir et d'exagérer les faits : que ne va-t-il pas, celui-là, raconter au roi? Ne dira-t-il pas qu'il a souffert d'indignes traitements, et qu'il a failli perdre la vie?

IOLAOS. Il n'y a pas de plus précieux avantage pour les enfants que d'avoir pour père un honnête homme de noble race, et d'entrer par le mariage dans une noble famille. Mais celui qui cède au désir et contracte une honteuse alliance mérite moins d'éloges, quand, pour satisfaire sa passion, il laisse à ses enfants un nom méprisé. Une noble origine nous protège contre l'infortune mieux qu'une basse naissance. C'est ainsi que, tombés au dernier degré du malheur, nous avons rencontré ces amis, ces parents, les seuls, parmi tant de peuples grecs, qui aient osé nous venir en aide. Donnez, enfants, donnez-leur la main; et vous, tendez la vôtre à ces malheureux : approchez-vous les uns des autres. O mes enfants, nous venons de mettre leur amitié à l'épreuve. Si donc vous revoyez votre patrie, si vous retrouvez vos foyers et les honneurs paternels, regardez-les toujours comme des sauveurs et des amis. En mémoire de ce bienfait, ne tournez jamais contre eux une lance ennemie : que leur ville vous soit de toutes la plus chère. Honorez-les comme ils le méritent : car, pour nous défendre, lorsqu'ils nous voyaient misérables et errants, ils se sont attiré l'inimitié d'un pays puissant et du peuple pélasgique[1];

1. Le peuple argien.

ils ont refusé de nous livrer et de nous chasser de leur territoire. Pour moi, après ma mort comme pendant ma vie, quand je ne serai plus, quand j'irai trouver Thésée, ô cher prince, je t'exalterai par mes louanges; je dirai à ton père, pour réjouir son cœur, que tu as généreusement reçu et secouru les enfants d'Héraclès, que tu soutiens dignement en Grèce la gloire paternelle, et que, né d'un noble sang, tu n'as pas voulu le démentir : rare mérite! Car parmi beaucoup de fils à peine en trouverait-on un seul qui n'ait pas dégénéré de son père.

LE CHŒUR. Ce pays est toujours prêt à secourir, quand leur cause est juste, les malheureux qui l'implorent. Il a déjà bravé bien des périls pour ses amis; et maintenant je vois une lutte nouvelle qui se prépare.

DÉMOPHON. Tu as bien parlé, vieillard. Oui, j'ai confiance que ces enfants agiront ainsi, et qu'ils garderont le souvenir du service qui leur a été rendu. Pour moi, je vais convoquer l'assemblée des citoyens, et prendre des mesures pour recevoir avec des troupes nombreuses l'armée des Mycéniens. D'abord j'enverrai de leur côté des éclaireurs pour prévenir toute surprise : car les Argiens sont toujours prompts à l'attaque. Puis je veux réunir les devins et sacrifier. Toi, quitte l'autel de Zeus, et entre dans le palais avec ces enfants : même en mon absence, tu y seras bien gardé. Allons! entre, vieillard.

IOLAOS. Non, je ne quitterai pas l'autel : nous y prierons, sans quitter notre attitude de suppliants, pour le succès d'Athènes. Nous n'entrerons dans le palais que quand elle sera sortie victorieuse de la lutte. Les dieux qui combattront pour nous ne le cèdent pas à ceux des Argiens : ils ont avec eux Hèra, l'épouse de Zeus; nous avons Athèna. Or je prétends que, pour réussir, c'est aussi un avantage d'avoir pour soi des divinités plus puissantes. Pallas ne se laissera pas vaincre.

LE CHŒUR. Tu as beau te vanter, on ne t'en craint pas davantage, étranger venu d'Argos [1]. Ta jactance ne me fera pas peur. Tu ne saurais émouvoir Athènes, la grande cité aux beaux chœurs de danses. Tu as perdu la raison, aussi bien que ton roi argien, le fils de Sthénélos.

1. Le chœur s'adresse à Coprée absent.

Quoi! tu entres dans une ville qui n'est pas Argos, et qui la vaut bien; tu vois des exilés assis en suppliants devant cet autel et implorant mon pays; tu n'es qu'un étranger toi-même : et tu veux les entraîner de force, sans obéir à nos rois, sans te justifier par une seule raison! Est-ce une conduite honnête, aux yeux tout au moins d'un homme sensé?

Certes, la paix m'est chère. Mais je te préviens, ô roi insensé, que, si tu marches contre notre ville, tu ne réussiras pas aussi facilement que tu te l'imagines. Tu n'es pas seul à avoir une lance et un bouclier d'airain. Ne viens pas, parce que tu aimes la guerre, troubler par le bruit des armes cette ville où règnent les Grâces. Modère-toi plutôt.

IOLAOS. O mon fils, pourquoi reviens-tu avec ce front soucieux? As-tu quelque fâcheuse nouvelle des ennemis? Sont-ils en route? sont-ils ici? qu'as-tu appris? Non, le héraut ne t'aura pas fait de vaines menaces. Ce chef, que la fortune a favorisé jusqu'à ce jour, marchera contre Athènes, je le sais bien : ce n'est pas l'orgueil qui lui manque. Mais Zeus châtie les orgueilleux et les insolents.

DÈMOPHON. L'armée argienne est arrivée avec son roi Eurysthée, que j'ai vu de mes yeux : car celui qui se pique de savoir bien commander ne doit pas se contenter de voir l'ennemi par les yeux de ses éclaireurs. Il n'a pas encore déployé ses troupes dans la plaine. Il occupe une hauteur escarpée, d'où il observe — autant que je puis le conjecturer — où il pourra diriger son armée, et, sans coup férir, l'établir ici dans une position solide. De mon côté, j'ai pris toutes les dispositions nécessaires. La cité est en armes; les victimes qu'on doit immoler aux dieux sont prêtes; et les devins font dans la ville les sacrifices destinés à mettre les ennemis en fuite et à sauver Athènes. J'ai réuni tous les interprètes d'oracles et examiné les anciennes prophéties, connues ou secrètes, auxquelles est attaché le salut de l'État. Or, ces oracles diffèrent sur tous les points et s'accordent clairement sur un seul : ils m'ordonnent d'immoler à la fille de Dèmèter une vierge dont le père soit de noble race. Tu vois quel est mon zèle pour votre cause. Mais je ne tuerai pas ma fille, et je ne forcerai aucun de mes sujets à sacrifier la sienne malgré

lui. Qui donc serait volontairement assez fou pour livrer de ses propres mains à la mort ce qu'il a de plus cher, ses enfants? Voilà que déjà se forment dans la ville de nombreux rassemblements : les uns m'approuvent de secourir des hôtes suppliants, les autres m'accusent de folie. Si je poursuis mon dessein, c'est une guerre civile qui se prépare. Songes-y donc toi-même, et avise avec moi aux moyens d'assurer votre salut et celui de ce pays, sans m'exposer au blâme de mes concitoyens. Car le pouvoir que j'exerce en ce pays n'est pas celui des rois barbares : je dois être juste pour être traité avec justice.

LE CHŒUR. Quoi! nous sommes tout disposés à secourir ces étrangers, et les dieux s'y opposent, quelque désir qu'en ait notre ville?

IOLAOS. O mes enfants, nous ressemblons à des navigateurs qui viennent d'échapper à la fureur de la tempête : ils abordent au rivage, ils l'ont à portée de la main, lorsqu'un coup de vent les en arrache et les rejette en pleine mer. C'est ainsi que nous sommes repoussés de ce pays, quand déjà nous touchions terre et pouvions nous croire sauvés. Hélas! pourquoi donc alors as-tu charmé mon cœur, ô cruelle espérance, si tes promesses ne devaient pas s'accomplir? Il ne faut pourtant pas en vouloir à ce prince, s'il refuse d'immoler des filles d'Athènes; et cette ville n'en est pas moins digne de mes louanges. Si les dieux m'envoient cette infortune, est-ce une raison pour que j'oublie ce que je te dois? O mes enfants, je ne sais plus que faire pour vous. De quel côté nous tourner? Vers quel dieu n'avons-nous pas tendu nos rameaux et nos bandelettes? dans quel pays ne sommes-nous pas venus chercher un refuge? Nous allons périr, mes enfants, nous allons être livrés. Pour moi, peu m'importe de mourir : je ne regretterais que de causer par ma mort trop de joie à mes ennemis. C'est vous que je pleure et que je plains, mes enfants; c'est Alcmène, la vieille mère de votre père. Malheureuse, qui as trop longtemps vécu! Malheureux moi-même, qui me suis épuisé en vains efforts! Il fallait donc, il nous fallait tomber entre les mains de notre ennemi, pour subir une mort honteuse et cruelle! Mais tu peux faire quelque chose pour moi : sais-tu quoi? Je n'ai pas perdu tout espoir de sauver ces enfants : livre-moi aux Argiens à leur place, ô roi, pour ta sécurité et pour le salut de ces malheureux. Pourquoi tiendrais-je à la vie? Fais donc. [C'est

moi surtout qu'Eurysthée voudrait avoir en sa puissance, pour accabler d'outrages le compagnon d'Héraclès : car il a perdu l'esprit. Le sage devrait souhaiter à son ennemi la sagesse, et non un sot orgueil. Il aurait chance alors d'être traité avec plus d'égards et plus de justice.]

LE CHŒUR. Vieillard, n'accuse donc pas notre ville : il nous en resterait peut-être la honte imméritée, et d'autant plus amère, d'avoir trahi des hôtes suppliants.

DÈMOPHON. Ce que tu souhaites est généreux, mais impossible. Ce n'est pas pour s'emparer de ta personne que le roi conduit ici son armée. Que gagnerait Eurysthée à la mort d'un vieillard? Ce sont les fils d'Héraclès qu'il veut faire périr. On ne voit pas sans crainte grandir un ennemi de noble race, jeune, et fidèle au souvenir des injures faites à son père. Voilà ce qui doit le préoccuper. Si tu connais un autre moyen de salut plus efficace, emploie-le : pour moi, je ne sais que faire, depuis que j'ai entendu ces oracles qui me remplissent d'effroi.

MACARIE [1]. Étrangers, qui me voyez sortir du temple, ne m'accusez pas de hardiesse : c'est la première grâce que je vous demande. Je sais ce qui convient le mieux à une femme : c'est la modestie et le silence, c'est de vivre tranquille dans sa maison. Mais j'ai entendu tes lamentations, Iolaos, et j'accours, sans avoir reçu la mission de parler au nom des miens. C'est à moi pourtant de le faire. Vivement préoccupée du sort de mes frères, pour eux comme pour moi-même je veux te demander quelle infortune nouvelle est venue s'ajouter à nos anciens maux et te déchirer le cœur.

IOLAOS. Ma fille, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'entre tous les enfants d'Héraclès tu me parais la plus digne de louanges. Tout semblait marcher à souhait pour notre maison, et la voilà retombée dans un inextricable péril. Ce prince [2], en effet, nous l'a annoncé : la voix des oracles ordonne d'immoler à la fille de Dèmèter, non pas un taureau ou une génisse, mais une vierge de sang noble : il n'y a pas d'autre moyen de salut pour nous et pour cette ville. De là notre anxiété : car le roi ne veut immoler ni ses enfants ni ceux

1. Macarie était née, comme Hyllos, d'Héraclès et de Déjanire.
2. Il faut donc croire que Dèmophon n'a pas quitté la scène.

d'aucun autre citoyen. [Et, sans me le dire clairement, il me fait entendre que, si nous n'avisons nous-mêmes à sortir de ce mauvais pas, nous aurons à chercher ailleurs un asile : car il a le devoir de sauver avant tout son pays.]

MACARIE. C'est à cette condition qu'est attaché notre salut?

IOLAOS. A cette condition : du reste, tout nous est favorable.

MACARIE. Ne crains plus donc Argos ni ses lances ennemies. De moi-même, ô vieillard, et avant d'y être contrainte, je suis prête à mourir, je m'offre pour victime. Eh quoi! cette ville n'hésite pas à braver pour nous les plus grands périls, et nous, laissant la peine aux autres, nous ne voudrions pas nous sauver nous-mêmes, quand nous le pouvons, par crainte de la mort? Non, il n'en sera pas ainsi. On se rirait de nous, si nous ne savions que gémir, assis en suppliants au pied des autels, et si les enfants d'un tel père montraient tant de lâcheté. Où donc honore-t-on une pareille conduite? Mon sort apparemment serait plus heureux, si, cette ville prise, ce qu'aux dieux ne plaise, je tombais entre les mains des ennemis, et qu'après avoir subi ses outrages, moi, la fille d'un héros, je n'en finisse pas moins par descendre chez Hadès! Vaut-il mieux que, chassée de ce pays, je reprenne ma vie errante? Ne rougirai-je pas de honte lorsque j'entendrai dire : « Que venez-vous faire ici avec vos rameaux suppliants, quand vous avez eu peur de mourir? Allez-vous-en : nous ne ferons rien pour des lâches. » Je n'ai pas même, s'ils périssent, et que je me sauve seule, cet espoir d'un heureux avenir qui souvent a fait trahir des amis. Fille abandonnée, qui voudra me prendre pour femme et avoir de moi des enfants? Ne vaut-il donc pas mieux mourir que de subir un pareil sort, indigne de moi, et fait plutôt pour quelque autre, qui serait de moins noble race? Conduisez-moi où il faut que je meure; couronnez, consacrez la victime, faites de moi ce que vous voudrez : et puis, triomphez de l'ennemi! Cette vie est à vous, je vous l'abandonne librement, sans contrainte; je me déclare prête à mourir pour mes frères et pour moi-même. Je ne tiens pas à la vie : j'ai trouvé le meilleur moyen d'en sortir avec honneur.

LE CHŒUR. Ah! que dire de ces généreuses paroles d'une vierge qui veut mourir pour ses frères? Quel homme aurait montré plus de noblesse dans son langage ou dans sa conduite?

IOLAOS. O mon enfant, tu ne démens pas ton origine : tu

es bien la fille d'Héraclès, qui t'a transmis son âme divine. Je n'ai pas à rougir de tes paroles, mais je déplore ton infortune. Voici pourtant ce qui serait plus juste : appelons ici toutes tes sœurs, et que le sort désigne celle qui doit mourir pour les siens. Avant qu'il ait prononcé, pourquoi faut-il que ce soit toi qui meures?

MACARIE. Je ne veux pas mourir désignée par le sort; je perdrais le mérite de ma résolution. N'en parle plus, vieillard. Mais, si vous voulez de moi, si vous acceptez mon sacrifice, je donne ma vie pour mes frères, je la donne librement, non par contrainte.

IOLAOS. Ah! voilà des paroles encore plus généreuses que les premières, bien qu'on ne pût mieux parler. Mais tu surpasses toi-même ton courage par un courage plus sublime, ta noble pensée par une pensée plus noble encore. Je ne te conseille pas d'aller à la mort, mais je ne t'en détourne pas non plus, mon enfant [: en mourant, tu sauves tes frères].

MACARIE. C'est sagement parler. Ne crains pas que ma mort te laisse une souillure : c'est librement que je meurs. Suis-moi, vieillard : je veux mourir dans tes bras. Sois là pour jeter un voile sur mon corps : car je vais au-devant du coup fatal, en digne fille du héros qui a été mon père.

IOLAOS. Non, je n'aurais pas la force de te voir mourir.

MACARIE. Obtiens seulement du roi que j'expire loin du regard des hommes, entre les bras des femmes.

DÉMOPHON. Il sera fait ainsi, vierge infortunée. Je me couvrirais de honte, si je ne te rendais les honneurs qui te sont dus à tant de titres : ta grandeur d'âme et la justice m'en font surtout une loi. Tu es de toutes les femmes la plus courageuse que j'aie vue. Allons! avant de partir, si tu as quelque chose encore à dire à tes frères et à ce vieillard, le moment est venu de leur adresser tes derniers adieux.

MACARIE. Adieu, vieillard, adieu! Je te demande d'élever ces enfants pour en faire des hommes qui te ressemblent, sages en toute chose comme toi-même, rien de plus : n'est-ce pas assez? Tâche de les sauver, sans hésiter même à braver pour eux la mort. Nous sommes tes enfants : c'est entre tes mains que nous avons grandi. Moi-même, tu le vois, dans la saison de l'hymen, je leur donne ma vie, je vais mourir pour eux. Et vous, mes frères, qui vous pressez autour de moi, soyez heureux! puissiez-vous obtenir tous les biens que doit vous assurer mon sacrifice! Honorez ce vieillard et la vieille mère

de notre père, Alcmène, qui est là dans ce temple; honorez ces hôtes. Et, si les dieux mettent un terme à vos épreuves, s'ils vous accordent de revoir un jour votre patrie, n'oubliez pas de donner la sépulture à celle qui vous aura sauvés : elle me sera bien due. Car je ne vous ai pas abandonnés, j'ai voulu mourir pour les miens. Ce monument me tiendra lieu d'enfants, de ma virginité immolée, si toutefois on garde quelque sentiment sous la terre : ah! puisse-t-on n'en pas garder! car, si les mortels qui vont quitter la vie doivent retrouver là-bas toutes leurs peines, où chercher alors un refuge? Ne dit-on pas que la mort est le plus sûr remède à tous les maux?

IOLAOS. O toi, dont rien ne surpasse la grandeur d'âme, sache-le bien, tu seras parmi nous la plus honorée de toutes les femmes et pendant ta vie et après ta mort. Et maintenant adieu! car je crains de blesser par des paroles malséantes la déesse à qui ton corps est consacré, la fille de Dèmèter. O mes enfants! je succombe : mes membres sont brisés par la douleur. Soutenez-moi, enfants, asseyez-moi sur ces degrés, et couvrez-moi de ces voiles. Je ne puis me réjouir de ce qui arrive; et pourtant, si l'oracle ne s'était accompli, nous n'aurions pu vivre. Il y aurait eu plus de victimes; mais celle-ci est bien digne de pitié.

LE CHŒUR. Je dis que, sans la volonté des dieux, nul mortel ne peut connaître le bonheur ni le poids de l'infortune. Il n'y a pas de maison qui jouisse d'une prospérité toujours égale. Nous sommes le jouet des caprices du sort, qui rabaisse la grandeur et illustre l'obscurité. On n'échappe pas aux arrêts du destin; nulle sagesse ne peut s'y soustraire : qui l'entreprend se consume toujours en vains efforts.

Relève-toi, Iolaos, soumets-toi à la volonté divine, et ne t'abandonne pas à cet excès de désespoir. En mourant pour ses frères et pour son pays, l'infortunée aura sa part de gloire; et les hommes ne laisseront pas son nom s'éteindre dans l'oubli. La vertu marche à travers les souffrances. Elle s'est montrée digne de son père, digne de sa race. Si tu honores les morts courageuses, je me joins à toi.

UN SERVITEUR. Enfants, salut! Où se trouvent, loin de ces lieux, le vieil Iolaos et la mère de votre père?

IOLAOS. Je suis ici, si toutefois je suis encore.

LE SERVITEUR. Pourquoi es-tu couché par terre? pourquoi cette tristesse sur ton visage!

IOLAOS. Il m'est venu un sujet de crainte pour les miens, un cruel tourment.

LE SERVITEUR. Lève-toi donc, et redresse la tête.

IOLAOS. Je suis vieux, et je n'ai plus de forces.

LE SERVITEUR. Je viens cependant t'apporter une grande joie.

IOLAOS. Qui es-tu? où t'ai-je rencontré? je ne m'en souviens plus.

LE SERVITEUR. Je suis un serviteur d'Hyllos : ne me reconnais-tu pas?

IOLAOS. O cher ami, reviens-tu donc nous sauver des périls qui nous menacent?

LE SERVITEUR. Oui, et je puis même ajouter que déjà tout va mieux pour toi.

IOLAOS. O mère d'un héros, Alcmène, sors, et viens entendre cette heureuse nouvelle. Depuis longtemps tourmentée d'angoisses maternelles pour ceux que tu vas revoir, tu te consumais dans l'attente de leur retour.

ALCMÈNE. Pourquoi remplir tout ce temple des éclats de ta voix? Iolaos, est-ce qu'il est encore venu d'Argos un héraut qui te fait violence? Mes forces sont usées par l'âge; mais il faut que tu le saches bien, étranger, jamais tu n'emmèneras ces enfants, moi vivante, ou je consens à n'être plus désormais appelée la mère d'Héraclès. Si tu les touches seulement de la main, il te faudra soutenir contre deux vieillards une lutte peu glorieuse.

IOLAOS. Rassure-toi, pauvre vieille mère, ne crains rien : nul héraut n'est venu d'Argos nous faire entendre des paroles menaçantes.

ALCMÈNE. Mais alors pourquoi as-tu poussé ce cri, messager de terreur?

IOLAOS. Pour t'appeler hors du temple auprès de moi.

ALCMÈNE. C'est ce que je ne savais pas. Quel est donc cet homme?

IOLAOS. Il nous annonce l'arrivée de ton petit-fils.

ALCMÈNE. Salut à toi aussi, qui nous apportes cette bonne nouvelle! Mais, s'il est arrivé, pourquoi ne le vois-je pas? où est-il? quelle raison l'empêchait de venir ici avec toi pour réjouir mon cœur par sa présence?

LE SERVITEUR. Il place et range en bataille l'armée qu'il amène.

ALCMÈNE. Ce sujet d'entretien n'a plus rien qui me touche.

IOLAOS. Il te touche encore; mais c'est à moi d'interroger là-dessus cet homme.

LE SERVITEUR. Que veux-tu savoir de ce qui s'est passé?

IOLAOS. Combien à peu près de combattants a-t-il avec lui?

LE SERVITEUR. Beaucoup; mais je n'en puis dire le nombre.

IOLAOS. Les chefs athéniens en sont instruits, je suppose.

LE SERVITEUR. Oui; et déjà même il a pris place à l'aile gauche.

IOLAOS. Ainsi l'armée est déjà en ligne, prête au combat?

LE SERVITEUR. Et les victimes conduites hors des rangs.

IOLAOS. A quelle distance se trouve l'armée argienne?

LE SERVITEUR. Assez près pour qu'on en puisse bien voir le chef.

IOLAOS. A quoi était-il occupé? à la ranger en bataille?

LE SERVITEUR. Je le suppose : sa voix n'arrivait pas jusqu'à nous. Mais il faut que je parte; je ne voudrais pas, pour ma part, laisser mes maîtres seuls, lorsqu'ils en viennent aux mains avec l'ennemi.

IOLAOS. Je pars avec toi : nous avons, ce semble, le même dessein de nous rendre auprès de nos amis pour les soutenir.

LE SERVITEUR. Quelle folie! tu ne devrais pas parler ainsi.

IOLAOS. Je ne dois pas hésiter à partager avec mes amis les périls du combat.

LE SERVITEUR. Ce ne sont pas les yeux qui peuvent blesser, quand le bras est sans force.

IOLAOS. Quoi! je ne saurais pas transpercer, moi aussi, un bouclier ennemi?

LE SERVITEUR. Tu le voudrais, mais d'abord tu tomberais toi-même.

IOLAOS. Pas un ennemi ne soutiendra mon regard.

LE SERVITEUR. Tu n'as plus, mon cher, ta vigueur d'autrefois.

IOLAOS. Qu'importe? je me sens capable de me mesurer avec le même nombre de combattants.

LE SERVITEUR. Le secours que tu apportes à tes amis ne leur sera pas d'un grand poids.

IOLAOS. Je suis prêt à agir, ne m'arrête pas.

LE SERVITEUR. Agir! tu n'en as plus la force, bien que tu en aies peut-être la volonté.

IOLAOS. Tu peux dire tout ce qu'il te plaira, tu ne me feras pas rester ici.

LE SERVITEUR. Quoi! tu veux être un combattant, et tu n'as pas d'armes!

IOLAOS. Il y a dans ce temple des armes prises sur les ennemis : j'en ferai usage, et je les rapporterai, si j'échappe à la mort; si je meurs, le dieu ne me les réclamera pas. Entre donc, détache des clous et apporte-moi au plus vite une armure de combat. Il est honteux de garder ainsi la maison et de s'y enfermer lâchement, quand les autres sont à la bataille.

LE CHŒUR. Ton âme ne succombe pas au poids de l'âge, elle a gardé toute sa vigueur : c'est ton corps qui s'en va. Pourquoi tenter une vaine entreprise, qui te sera funeste, sans être bien utile à notre cité? Reconnais que tu es trop vieux, et renonce à l'impossible. N'espère pas retrouver ta jeunesse.

ALCMÈNE. Tu perds la raison : tu veux donc me laisser seule avec mes enfants?

IOLAOS. C'est à toi de veiller sur eux; le devoir des hommes est de combattre.

ALCMÈNE. Mais quoi! si tu meurs, qui me sauvera?

IOLAOS. Compte sur ceux des enfants de ton fils qui survivront.

ALCMÈNE. Et si, ce qu'aux dieux ne plaise, il leur arrive malheur?

IOLAOS. Sois tranquille, ces hôtes généreux ne t'abandonneront pas.

ALCMÈNE. C'est là mon unique assurance, je n'en ai pas d'autre.

IOLAOS. Zeus aussi, je le sais, est touché de tes peines.

ALCMÈNE. Ah! Zeus n'entendra pas une seule plainte sortir de ma bouche : mais il sait lui-même s'il est juste envers moi!

LE SERVITEUR. Voilà une armure complète, hâte-toi de la revêtir : car le combat est prochain, et ce qu'Arès hait par-dessus tout, ce sont les traînards. Si tu redoutes le poids de ces armes, ne t'en charge pas, pars ainsi ; tu les revêtiras sur le champ de bataille : jusque-là, c'est moi qui te les porterai.

IOLAOS. Tu as raison : garde-les donc ; mais tiens-les à portée de ma main. Cependant donne-moi la lance, et soutiens mon bras gauche en guidant mes pas.

LE SERVITEUR. Faut-il donc conduire un soldat par la main, comme un enfant?

IOLAOS. Un faux pas serait de mauvais augure.

LE SERVITEUR. Ah! si tu avais autant de force que de courage!

IOLAOS. Hâte-toi : malheur à moi, si j'arrive trop tard pour le combat!

LE SERVITEUR. C'est ta marche qui est lente, et non la mienne, bien que tu croies aller vite.

IOLAOS. Ne vois-tu pas comme mon pied est agile?

LE SERVITEUR. Je vois que tu te l'imagines, sans faire pour cela plus de chemin.

IOLAOS. Tu parleras autrement quand tu me verras là-bas...

LE SERVITEUR. Quoi faire? briller par tes exploits? je te le souhaite.

IOLAOS. Fondre, l'épée à la main, sur les boucliers ennemis.

LE SERVITEUR. Oui, si nous arrivons jusque-là : c'est précisément ce qui m'inquiète.

IOLAOS. O mon bras, retrouve ta jeune vigueur du temps, je m'en souviens, où tu détruisais Sparte avec Héraclès! Aide-moi encore aujourd'hui à mettre en fuite Eurysthée. Car il est trop lâche pour soutenir le choc des lances. Une des erreurs que l'on commet à l'égard des puissants est de leur supposer toujours un grand cœur : nous sommes tentés de croire que l'homme heureux excelle en tout.

LE CHŒUR. O terre! ô lune, astre des nuits! et toi, lumière éclatante du dieu qui éclaire les mortels! annoncez-moi la victoire! Que le bruit en arrive au ciel jusqu'au pied du

trône souverain, et dans le séjour d'Athèna aux yeux d'azur. Il me faut craindre pour mon pays, craindre même pour mes foyers, parce que j'ai accueilli des suppliants, et m'armer de l'épée étincelante pour repousser le péril qui nous menace.

Je redoute pour ma patrie le ressentiment que nourrit contre elle une puissante ville comme Mycènes, fameuse par la gloire de ses armes : mais il eût été honteux, ô mes concitoyens, d'obéir aux ordres d'Argos, et de livrer des hôtes, des suppliants. Zeus combat pour nous, je ne crains rien; Zeus doit cette grâce à notre pieuse cité : jamais les dieux ne seront vaincus par les mortels [1].

Et toi, auguste déesse, — car c'est à toi qu'appartient ce sol, à toi aussi cette ville, dont tu es la mère, la souveraine et la gardienne, — éloigne celui qui, au mépris de toute justice, mène contre nous la redoutable armée des Argiens. Car il n'est pas juste que, pour prix de ma piété, je sois chassé de mes foyers.

Jamais on ne manque ici de t'honorer par de nombreux sacrifices; jamais on n'oublie la fête que ramène pour toi chaque mois [2], ni les hymnes de la jeunesse, ni la musique des chœurs. Et, sur notre sainte colline battue des vents, retentissent pendant la nuit les cris joyeux des vierges, dont le pied frappe la terre en cadence.

UN SERVITEUR [3]. O ma maîtresse, je t'apporte une nouvelle que tu entendras avec joie, et que je puis te dire en quelques mots : la victoire est à nous; et des trophées s'élèvent, formés de toutes les armes prises sur tes ennemis.

ALCMÈNE. Cher serviteur, ce jour te vaudra la liberté en récompense d'un si heureux message. Mais j'ai encore un souci dont tu ne m'as pas délivrée : vivent-ils, je suis inquiète de le savoir, ceux dont la vie m'est chère?

LE SERVITEUR. Ils vivent, et ils se sont couverts de gloire dans les rangs de l'armée.

1. Texte altéré.

2. Sans doute la *Tritomènis*, célébrée le troisième jour de chaque mois, en l'honneur de Pallas, née ce jour-là, suivant la légende qui explique ainsi son nom de *Tritogénie*.

3. Il importe de distinguer celui-ci du précédent : il appartient évidemment à Alcmène; l'autre est un serviteur d'Hyllos.

ALCMÈNE. Vit-il aussi, le vieil Iolaos?

LE SERVITEUR. Oui, certes, et même, merveilleusement favorisé des dieux...

ALCMÈNE. Quoi donc? a-t-il accompli quelque brillant fait d'armes?

LE SERVITEUR. De vieillard qu'il était, il est redevenu jeune homme.

ALCMÈNE. Ce que tu dis là est extraordinaire. Mais d'abord raconte-moi l'heureux succès du combat qu'ont livré nos amis.

LE SERVITEUR. Un seul récit te fera tout connaître. Les deux armées, prêtes pour le combat, s'étaient déployées et rangées en face l'une de l'autre. Hyllos descend de son char, et, debout au milieu de l'espace qui les sépare : « Chef venu d'Argos, s'écrie-t-il, que n'épargnons-nous ce pays? Mycènes non plus, si elle ne doit perdre qu'un homme, n'en éprouvera un bien grand dommage. Combattons donc seul à seul : si je suis tué, prends et emmène les fils d'Héraclès; si c'est toi qui meurs, laisse-moi rentrer en possession des honneurs et de la maison de mon père. » L'armée applaudit à ces paroles : elle y voit le terme de ses peines et une marque de courage. Eurysthée, sans rougir devant les témoins de ce défi, sans avoir honte de sa lâcheté, lui, le chef de l'armée, n'ose pas affronter la lance de son adversaire. Le lâche! et c'était cet homme qui venait réduire en esclavage la postérité d'Héraclès! Hyllos rentre donc dans les rangs de l'armée. Quand les devins apprennent qu'il ne faut plus attendre d'un combat singulier la fin de la guerre, ils immolent, sans tarder plus longtemps, la victime humaine : aussitôt de sa gorge jaillit le sang qui doit nous rendre les dieux propices. Les combattants montent sur leurs chars, ou se pressent dans les rangs, couverts de leurs boucliers; et le chef des Athéniens encourage son armée, comme doit le faire un homme de cœur : « O mes concitoyens, cette terre qui vous nourrit, qui vous a donné le jour, vous avez maintenant à la défendre. » Le chef ennemi, de son côté, suppliait ses compagnons d'armes de ne pas déshonorer Argos et Mycènes. Les sons éclatants de la trompette tyrrhénienne donnent le signal, et le combat est engagé : avec quel fracas, tu le devines, se heurtent les boucliers! quels gémissements et quels cris s'élèvent dans les airs! Au premier choc des Argiens, nos rangs sont rompus; mais ils reculent à leur

tour. Longtemps, pied contre pied, homme contre homme, on lutte, on résiste. Les morts tombent en foule. Des deux côtés se fait entendre la même exhortation : « Habitants d'Athènes, habitants d'Argos, ne sauverez-vous pas votre patrie du déshonneur? » Nous redoublons d'efforts, et enfin, non sans peine, nous mettons en fuite l'armée argienne. C'est alors que le vieil Iolaos, voyant Hyllos s'élancer hors des rangs, étend vers lui la main, et le supplie de le prendre sur son char. Aussitôt il s'empare des rênes, et pousse vers Eurysthée. Jusqu'ici je t'ai raconté ce que j'ai vu : maintenant je ne puis que te rapporter ce que j'ai entendu dire. Au moment où il passait devant les hauteurs de Pallène [1], consacrées à la divine Athèna, Iolaos aperçoit le char d'Eurysthée. Il invoque Hébé et Zeus, et leur demande de rajeunir un seul jour pour tirer vengeance de ses ennemis. Prépare-toi au récit d'un miracle. Deux astres paraissent au-dessus du char, et l'enveloppent d'une sombre nuit : c'était, au dire de nos sages, ton fils avec Hébé. L'épais nuage se dissipe, et Iolaos apparaît sous les traits d'un jeune homme au bras vigoureux. Superbe, il atteint le quadrige d'Eurysthée près des rochers de Sciron [2], s'en empare, enchaîne les mains de son ennemi; et il t'amène ici plus glorieux des trophées, ce roi jusque-là si heureux. Son sort est pour tous les mortels la plus éclatante leçon : il leur enseigne qu'on ne doit pas porter envie à l'homme qui paraît heureux, avant de l'avoir vu mourir. Car la fortune n'a qu'un jour.

LE CHŒUR. O Zeus, qui donnes la victoire, maintenant je pourrai donc voir des jours que ne troubleront plus de poignantes terreurs!

ALCMÈNE. O Zeus, si tard que ce soit, tu as enfin jeté un regard de pitié sur mes malheurs, et je ne t'en suis pas moins reconnaissante de ce que tu as fait pour moi. Je doutais que mon fils eût été admis au nombre des dieux : je le sais maintenant, et je le crois. O mes enfants, vous voilà délivrés de vos peines, délivrés de l'infâme Eurysthée : vous allez revoir la ville paternelle, rentrer en possession du pays héréditaire, et sacrifier dans vos foyers aux autels dont vous

1. Pallène était un bourg de l'Attique, situé sur la route de Marathon à Athènes.
2. Sur la route de Mégare à Corinthe.

aviez été chassés pour mener sur la terre étrangère une vie errante et misérable. Mais dans quel dessein, dont l'habileté m'échappe, Iolaos a-t-il épargné Eurysthée et renoncé à le faire périr? Parle : car, à mon sens, il n'est pas habile d'épargner un ennemi qu'on tient entre ses mains.

LE SERVITEUR. Il l'a fait pour toi, pour te procurer la joie de voir ton ennemi captif et en ton pouvoir. Celui-ci résistait; il a dû être forcé de courber la tête sous le joug de la nécessité. Il ne voulait pas paraître vivant à tes yeux, ni subir son châtiment. Réjouis-toi donc, vénérable maîtresse, et souviens-toi de la promesse que tu m'as faite, lorsque je commençais ce récit : donne-moi la liberté. En pareille occasion, quand on est de bonne famille, on ne doit pas manquer à sa parole.

LE CHŒUR. J'aime la danse, j'aime un festin que charment les sons joyeux de la flûte; Aphrodite est pour moi pleine de charmes : mais je trouve bien doux aussi de voir heureux des amis qui ne comptaient plus sur le bonheur. Que d'événements enfante la Parque, qui mène toute chose à son terme, et l'Age, fils du Temps!

Tu suis la bonne voie, ô ma patrie! ne t'en écarte jamais; continue d'honorer les dieux. Celui qui te conteste ce mérite s'égare jusqu'à la folie, comme le prouve ce qui arrive aujourd'hui et l'éclatante leçon donnée par les dieux, qui toujours confondent l'orgueil des méchants.

Ton fils, ô vénérable Alcmène, habite au ciel, — je me refuse à croire qu'il soit descendu au séjour d'Hadès, après que son corps eut été dévoré par la flamme du bûcher, — et, dans son palais d'or, il partage l'aimable couche d'Hébé. Hyménée, tu as glorieusement uni deux enfants de Zeus.

La plupart des événements s'enchaînent les uns aux autres. Jadis Athèna a secouru, dit-on, le père de ces enfants [1]; aujourd'hui, c'est la ville, c'est le peuple de cette déesse qui les sauve à son tour, et qui réprime l'insolence d'un homme dont les violentes fureurs méconnaissaient toute justice. Que jamais l'orgueil ni l'insatiable passion n'entrent dans mon cœur!

---

1. « Zeus ne se souvient-il pas, dit Athèna dans l'*Iliade*, combien de fois j'ai sauvé son fils? »

LE MESSAGER. O ma maîtresse, tu le vois, j'aime pourtant à te l'annoncer, nous t'amenons Eurysthée, que tu n'espérais pas voir, et qui espérait lui-même un autre sort : il ne s'attendait pas à tomber entre tes mains, lorsqu'il partait de Mycènes à la tête d'une armée aguerrie, et que, dans son coupable orgueil, il se flattait de détruire Athènes. Mais les dieux ont donné à son entreprise une issue contraire, et changé le cours des événements. Hyllos et le brave Iolaos, occupés à élever une statue triomphale à Zeus victorieux, m'ont chargé de t'amener cet homme pour réjouir ton cœur : rien n'est plus doux que de voir dans l'infortune un ennemi longtemps heureux.

ALCMÈNE. Te voilà, monstre! La justice a donc enfin mis la main sur toi? Tourne d'abord les yeux de mon côté : ose regarder tes ennemis en face. Oui, tu es esclave maintenant, tu n'es plus le maître. [C'est bien toi, n'est-ce pas? je veux le savoir,] c'est toi qui, poursuivant mon fils, — il est maintenant où il est, peu t'importe, — n'as pas craint de l'accabler d'outrages. [En est-il que tu lui aies épargnés?] Tu lui as même ordonné de descendre vivant chez Hadès, et d'aller tuer des hydres et des lions. Je ne parle pas des autres cruautés que tu as imaginées, le récit en serait trop long. Mais tu ne t'es pas contenté de déchaîner contre lui ta fureur : tu nous chassais de toute la Grèce, ces enfants et moi, quand nous étions assis en suppliants aux autels des dieux, les uns courbés par l'âge, les autres tout petits encore. Mais enfin tu as rencontré des hommes et un peuple libre qui n'ont pas eu peur de toi. Il faut que tu meures misérablement; et ce sera tout profit pour toi : car tu mériterais mille morts pour tous les forfaits que tu as commis.

LE MESSAGER. Tu n'as pas le droit de le tuer.

ALCMÈNE. Pourquoi alors l'avoir fait prisonnier? Mais quelle loi défend de le mettre à mort?

LE MESSAGER. Les maîtres de ce pays ne le permettent pas.

ALCMÈNE. Qu'est-ce à dire? ne leur paraît-il pas glorieux de tuer un ennemi?

LE MESSAGER. Non, s'ils l'ont pris vivant dans le combat.

ALCMÈNE. Et Hyllos s'est résigné à cette défense?

LE MESSAGER. Il fallait, sans doute, qu'il désobéît aux lois de ce pays?

ALCMÈNE. Il ne fallait pas laisser à ce monstre la lumière et la vie.

LE MESSAGER. C'est donc sur le champ de bataille qu'on lui a fait tort pour la première fois en ne lui donnant pas la mort.

ALCMÈNE. Mais n'est-il pas encore temps de lui infliger le châtiment qu'il mérite?

LE MESSAGER. Il n'y aura personne pour le tuer.

ALCMÈNE. Et moi? j'ai bien la prétention d'être quelqu'un.

LE MESSAGER. Tu t'exposeras, si tu le fais, à de graves reproches.

ALCMÈNE. J'aime cette ville, comment dire le contraire? mais, maintenant que cet homme est tombé entre mes mains, je défie qui que ce soit de venir me l'arracher. Après cela, permis à qui voudra de me trouver hardie et plus orgueilleuse qu'il ne sied à une femme : je n'en ferai pas moins ce que je veux faire.

LE CHŒUR. Elle est bien violente, mais elle est aussi bien excusable, ô femme, j'en conviens, la haine qui t'anime contre cet homme.

EURYSTHÉE. Femme, sache-le bien, je ne te flatterai pas, et, pour sauver ma vie, je ne prononcerai aucune autre parole qui puisse me faire accuser de lâcheté. Cette lutte, ce n'est pas volontairement que je l'ai engagée : je savais bien que j'étais ton cousin [1] et uni par le sang à ton fils Hèraclès. Mais, que je le voulusse ou non, c'est Hèra, c'est une déesse, qui a versé dans mon cœur le poison de la haine. Quand je fus devenu l'ennemi d'Héraclès, quand je reconnus quelle lutte j'avais à soutenir contre lui, je ne songeai plus qu'à lui faire le plus de mal possible ; et, toutes les nuits, livré à moi-même, j'inventais mille moyens de repousser et de faire périr mon ennemi, pour n'avoir plus à passer ma vie dans la crainte. Je savais que ton fils n'était pas le premier venu, mais vraiment un homme : quelle qu'ait été notre inimitié, je ne parlerai qu'avec estime de ce héros. Après sa mort, quand je me voyais odieux à ces enfants, héritiers de la haine paternelle, ne devais-je pas tout faire pour les tuer ou les chasser, et m'y ingénier par tous les moyens? Ma sûreté était à ce prix. Toi-même, à ma place, est-ce que tu n'aurais pas poursuivi sans pitié ces odieux nourrissons d'un lion terrible? ou, sans t'émouvoir, les aurais-tu laissés vivre tran-

1. Alcmène et Eurysthée avaient pour aïeul paternel Persée et pour aïeul maternel Pélops.

quilles dans Argos? C'est ce que tu ne ferais croire à personne. Maintenant donc, puisqu'ils ne m'ont pas tué quand j'allais au-devant de leurs coups, ma mort, d'après les lois de la Grèce, sera une souillure pour celui qui me frappera. Athènes a bien fait de me laisser la vie et d'écouter sa piété [beaucoup] plus que sa haine. Tu m'as accusé, je t'ai répondu. Après cela, appelle-moi comme tu voudras, lâche ou courageux. Sache pourtant dans quelle disposition je me trouve : je ne désire pas la mort, mais je quitterai la vie sans regret.

LE CHŒUR. Alcmène, laisse-moi te donner un modeste conseil : épargne cet homme, puisque tel est le sentiment de la ville.

ALCMÈNE. Et s'il meurt, sans que je désobéisse à vos lois?

LE CHŒUR. Tout serait pour le mieux : mais comment faire?

ALCMÈNE. Rien de plus simple : je le tuerai; puis, je donnerai son cadavre aux amis venus pour le réclamer. Ainsi, pour ce qui est de son corps, je n'aurai pas enfreint la loi; mais, lui, je l'aurai tué, et je me serai vengée.

EURYSTHÉE. Tue-moi, je ne te demande pas la vie. Mais, pour récompenser cette ville qui m'a épargné, qui a refusé de me faire périr, je lui révélerai un ancien oracle de Loxias, qui lui sera un jour plus utile qu'il ne semble. Après ma mort, ensevelissez-moi au lieu marqué par le destin, devant le temple de la vierge divine de Pallène [1]. Sous cette terre où je reposerai à jamais comme un étranger établi dans votre pays, je serai pour vous et pour votre ville un ami, un sauveur, mais pour les descendants de ces Héraclides un ennemi implacable, lorsqu'ils viendront vous attaquer avec une innombrable armée et vous témoigner ainsi leur reconnaissance : voilà ce que feront les hôtes que vous avez défendus! Comment, sachant cela, ai-je pu venir ici, sans craindre l'oracle du dieu? J'ai cru qu'Hèra était plus puissante que tous les oracles, et qu'elle ne m'abandonnerait pas. Mais ne répandez ni libations ni sang sur mon tombeau : il me suffira de la vengeance que je tirerai de vos ennemis, en leur infligeant un funeste retour. Ma mort vous assurera donc un double profit, votre salut et leur ruine.

1. Suivant Strabon, Eurysthée avait été enseveli à Gargettos, près d'Athènes, moins la tête, qui aurait été enterrée séparément à Tricorythe, dans la région de Marathon. Pausanias voit un tombeau d'Eurysthée près des roches Scironiennes.

ALCMÈNE. Vous entendez? qu'attendez-vous donc pour tuer cet homme, puisque vous devez ainsi sauver votre ville et vos descendants? Il vous indique lui-même la voie la plus sûre. Vivant, il est votre ennemi; mort, il devient votre protecteur. Esclaves, emmenez-le, et, quand vous l'aurez tué, livrez son cadavre aux chiens. N'espère donc plus vivre pour me chasser encore de ma terre natale.

LE CHŒUR. Soit! Allez donc, serviteurs. Pour nous, nous restons étrangers à ce meurtre, et a souillure n'en atteindra pas nos rois.



HIPPOLYTE

PERSONNAGES

APHRODITE.
HIPPOLYTE.
SERVITEURS.
CHOEUR DE FEMMES DE TRÉZÈNE.
LA NOURRICE.
PHÈDRE.
UNE ESCLAVE.
THÉSÉE.
UN MESSAGER.
ARTÉMIS.

NOTICE SUR HIPPOLYTE

La scène est à Trézène, où Thésée, souillé du meurtre des Pallantides, est venu se soumettre à l'exil d'un an qu'impose la loi athénienne. Il y a conduit Phèdre, sa jeune femme, et son fils Hippolyte, qu'il a eu de l'Amazone Antiope. A l'entrée du palais qu'il y habite s'élèvent les deux statues d'Aphrodite et d'Artémis, comme pour représenter par une antithèse visible l'antagonisme qui est le sujet de la pièce, la lutte tragique à laquelle nous allons assister, et qui s'engage dès la première scène.

Hippolyte, revenu de la chasse, va prier Artémis, à qui l'unit un commerce mystique idéalement pur : il lui offre des fleurs cueillies de sa pieuse main dans une prairie vierge, « qu'arrose la Pudeur. » Quant à Aphrodite, il refuse de l'adorer : « il n'aime pas les divinités qu'on adore la nuit. » C'est un de ses serviteurs qui s'agenouille devant la redoutable déesse et lui demande grâce pour son maître. Mais il y a déjà longtemps qu'elle est offensée des dédains d'Hippolyte. Elle a préparé sa vengeance. Phèdre en est l'instrument : elle n'est rien de plus dans la tragédie d'Euripide. Aphrodite lui a allumé au cœur une passion coupable, qui doit la perdre et Hippolyte avec elle. Après avoir elle-même fait connaître ce dessein et annoncé ce dénouement aux spectateurs, elle disparaît, et laisse les événements suivre leur cours.

Mais, bien qu'invisible, Aphrodite reste présente. C'est elle, en réalité, qui conduit le drame, et qui en est l'âme. A chaque pas que fait la tragédie vers l'accomplissement de la vengeance divine, le chœur, ici fidèle à son rôle, y reconnaît la main toute-puissante de la déesse. Phèdre s'est laissé arracher son secret : « Sûrement, lui dit-il, tu péris sous les coups de Cypris, ô malheureuse fille de Crète ! » Et il proclame que « ni les traits de la flamme, ni ceux des astres, ne sont plus redoutables que les traits de Cypris, lancés par la main d'Éros, fils de Zeus. » Phèdre, trahie par sa nourrice, déshonorée, se donne la mort, et entraîne Hippolyte dans sa ruine : elle sait bien qu'elle va « réjouir Cypris ». Et les Trézéniennes, en plaignant leur reine, répètent que c'est Aphrodite « qui a brisé son cœur ».

Quand Thésée, revenu d'un pèlerinage, voit entre les mains de Phèdre, déjà glacée par la mort, les tablettes accusatrices, pendant qu'il les lit, le chœur, épouvanté de la catastrophe qui se prépare, essaye de la détourner par une invocation suprême à la déesse : « Elle s'écroule, la maison de nos rois : ne la détruis pas, s'il en est temps encore ; entends ma prière. » La déesse poursuit son implacable vengeance. Hippolyte comparaît devant son père. En vain il atteste sa pureté et sa piété, son corps resté chaste, son âme restée vierge, le serment qui enchaine sa langue : c'est encore Aphrodite qui l'accable sous l'écrasant témoignage du cadavre de sa victime. Elle triomphe « de son jeune ennemi » et en même temps de sa rivale. « Fille de Latone, s'écrie Hippolyte, ô ma compagne, ô ma chasseresse, il faut donc nous exiler de l'illustre Athènes ! » A ce spectacle, le chœur est troublé dans sa conscience morale et religieuse. Il « sent faiblir sa foi en une intelligence suprême ». Il va même jusqu'à se révolter, et « sa fureur éclate contre les dieux ». Mais, après avoir entendu le dramatique récit de la mort d'Hippolyte, terrifié, il s'incline devant la puissance de Cypris : c'est elle qui « dompte le cœur inflexible des dieux et des mortels », elle qui « sur tous règne seule en souveraine ».

Aphrodite l'emporte. Artémis, douloureusement frappée en celui des mortels qui lui était le plus cher, vient dessiller les yeux de Thésée, lui attester l'innocence d'Hippolyte, et lui révéler que « c'est Cypris qui l'a perdu, pour assouvir sa vengeance. » Elle-même n'a pu ni voulu arrêter l'odieuse déesse dans son œuvre funeste. Car « telle est la loi des dieux : nul ne cherche à faire obstacle aux désirs et aux volontés d'un autre ». Mais au malheureux Hippolyte, que ses compagnons apportent mourant sur la scène, et qui, au milieu d'horribles souffrances, se répand en plaintes contre cette infortune imméritée, elle promet, en le consolant, justice et réparation. Elle le vengera sur un des favoris d'Aphrodite, qu'elle fera périr à son tour. Trézène honorera pieusement la mémoire d'Hippolyte : « les jeunes filles, avant leur hymen, lui offriront leur chevelure ; et, pendant de longs siècles, il recueillera le tribut de leur deuil et de leurs larmes. Il sera l'éternel sujet de leurs plaintives chansons. » Mais Artémis lui assure une revanche plus glorieuse encore, un vrai triomphe dans sa défaite, un triomphe moral. Avant de le quitter (car elle n'a pas le droit de le voir mourir : le dernier soupir qu'exhalent les mourants ne doit pas souiller les regards des dieux), elle le réconcilie avec son père. La tragédie s'achève sur ce pardon.

Cette création est une de celles qui font honneur à Euripide, au moraliste et au penseur, comme à l'artiste et au poète. On retrouve dans la conception du personnage d'Hippolyte son esprit inquiet et chercheur, curieux des nouveautés philosophiques et religieuses, particulièrement sympathique à l'Orphisme, à cette doctrine ou plutôt à cette secte fort peu connue, proche parente, semble-t-il, de la secte pythagoricienne, qui asservissait le corps et l'âme aux pratiques d'une dévotion mystique, et qui proposait aux hommes un idéal de pureté et de bonheur. Hippolyte est un véritable Orphique, en dépit de l'anachro-

isme, Thésée le lui dit formellement, pour l'en railler : « Viens nous faire croire maintenant que tu ne te nourris pas de la chair des animaux! Flatte-toi d'avoir Orphée pour maître et d'être initié aux saints mystères! » Mais ce serait se méprendre, à coup sûr, que de se le représenter comme une pâle figure, ascétique et monacale. Il faut lire, à ce sujet, une page éloquente de M. Jules Girard :

« Artémis est la divine compagne d'Hippolyte, elle le forme à son image, communique à son âme la pureté dont elle est l'essence même, et répand sur sa florissante jeunesse la grâce noble et vigoureuse qu'elle déploie la première dans ses chasses à travers les bois. « Nous voyons, « dit G. Schlegel, dans la beauté héroïque et vierge d'Hippolyte, l'image « de sa mère l'Amazone et le reflet de Diane dans un mortel. » Il le compare aussi au Méleagre ou à l'Apollon du Vatican. Il ajoute que, pour bien comprendre cette belle figure, « il faut, pour ainsi dire, être « initié aux mystères de la beauté, avoir respiré l'air de la Grèce. » C'est là, en effet, une création toute grecque. Ce mélange, cette intime union de la nature physique et de la nature morale ; cette vive et gracieuse entrée du jeune homme avec son cortège de chasseurs qui est comme la première révélation de son caractère; et, en contre-partie, ce dénouement touchant et sublime, où la fière figure de son immortelle protectrice s'attendrit sans se mouiller de larmes et sans rien perdre de sa sérénité; scène admirable, qui du sentiment des tortures corporelles s'élève jusqu'à l'abnégation plus que païenne d'un fils qui soutient en mourant le courage de son père, d'une victime qui expire en consolant l'auteur de ses souffrances et de sa mort : toutes ces beautés ne pouvaient naître qu'en Grèce, et l'on en chercherait vainement d'autres exemples dans les théâtres modernes. » (*Le sentiment religieux en Grèce*, l. III, ch 3.)

Il y avait deux *Hippolyte*. Celui-ci était l'*Hippolyte Porte-couronne*, par allusion, sans doute, à la guirlande de fleurs qu'il offre à Artémis. Mais Euripide avait d'abord composé sur le même sujet une autre tragédie, dont il ne nous reste que des fragments, connue sous le nom d'*Hippolyte voilé :* Hippolyte, croit-on, s'y voilait la face en entendant la déclaration de Phèdre, comme dans Sénèque, imité lui-même par Racine. Mais cette scène aurait blessé par sa hardiesse cynique les spectateurs athéniens. De là cette phrase de la notice grecque : « Ce qu'il y avait d'indécent et de blâmable dans le premier *Hippolyte* a été corrigé dans le second. » La même notice nous apprend que ce second *Hippolyte* fut représenté pour la première fois la 4e année de la 87e olympiade, sous l'archontat d'Épaminon, c'est-à-dire en 429 av. J.-C., l'année même de la mort de Périclès, à laquelle feraient allusion les derniers vers de la tragédie. Euripide remporta le prix dans le concours tragique de cette année : après lui venaient Iophon, le fils de Sophocle, et Ion. *Hypolyte* est, en effet, comme dit en finissant le grammairien grec, « une tragédie de premier ordre. »

HIPPOLYTE

APHRODITE. Je suis la déesse Cypris : grande et glorieuse est ma renommée sur la terre comme au ciel. Du Pont aux bornes atlantiques, partout où la lumière du soleil éclaire les mortels, j'élève ceux qui adorent ma puissance, j'abats les orgueilleux qui me dédaignent. C'est un sentiment qu'éprouvent aussi les dieux : ils se plaisent aux honneurs que leur rendent les hommes. Je vais montrer tout à l'heure la vérité de ces paroles. Le fils de Thésée, le rejeton de l'Amazone, Hippolyte, l'élève du sage Pitthée [1], est le seul, en ce pays de Trézène, qui m'appelle la plus malfaisante divinité. Il repousse l'amour et fuit l'hymen. Il honore la sœur d'Apollon, Artémis, fille de Zeus, comme la plus puissante des déesses; et, toujours en compagnie de la vierge, il parcourt les vertes forêts pour détruire avec ses meutes agiles les bêtes sauvages de la contrée : amitié trop haute pour un mortel ! Je n'en suis pas jalouse ; pourquoi le serais-je? Mais Hippolyte m'a offensée : je veux qu'aujourd'hui même il soit puni. Depuis longtemps préparée, ma vengeance sera facile. Lorsqu'il vint naguère de la maison de Pitthée à la ville de Pandion [2] pour célébrer et contempler les saints mystères, la noble femme de son père, Phèdre, le vit et s'éprit pour lui d'un violent amour : telle était ma volonté. Avant de venir ici [à Trézène], elle éleva sur les flancs mêmes du rocher de Pallas, en vue de ce rivage, un temple de Cypris, [gage visible de son amour] : c'est le nom d'Hippolyte [que porta plus tard le temple de la déesse]. Mais voici que Thésée quitte la

1. Pitthée de Trézène dont Æthra, mère de Thésée, était la fille
2. De Trézène à Athènes.

terre de Cécrops pour échapper à la souillure du meurtre des Pallantides [1], et, avec sa femme, aborde à ce pays, où il vient se soumettre à l'exil d'un an [2]. Depuis ce jour, la malheureuse Phèdre soupire, et, blessée des aiguillons de l'amour, elle se consume en silence, sans que pas un de ses serviteurs devine son mal. Mais tel ne doit pas être le dénouement de cet amour. J'en instruirai Thésée; tout lui sera révélé. Et mon jeune ennemi périra victime des imprécations paternelles : car Poseidon, le souverain des mers, a promis à Thésée d'exaucer trois de ses vœux. Phèdre mourra noblement, mais elle n'en doit pas moins mourir. Car la pitié de son infortune n'ira pas jusqu'à me faire renoncer au plaisir de châtier mes ennemis et de satisfaire ma vengeance. Mais voici le fils de Thésée : il revient des fatigues de la chasse. Je m'éloigne. Avec lui une troupe nombreuse de serviteurs, attachés à ses pas, chante des hymnes en l'honneur de la déesse Artémis. Il ne sait pas que les portes d'Hadès sont ouvertes pour lui, et qu'il voit aujourd'hui la lumière pour la dernière fois.

HIPPOLYTE. Suivez-moi, suivez-moi en chantant la fille de Zeus, la céleste Artémis, qui nous protège.

LES SERVITEURS. Déesse, très sainte déesse, fille de Zeus, salut! Je te salue, Artémis, fille de Latone et de Zeus, ô de beaucoup la plus belle des vierges, toi qui, dans le vaste ciel, habites la cour de ton glorieux père, le palais d'or de Zeus ! [Je te salue, ô la plus belle, oui, la plus belle des vierges qui habitent l'Olympe, Artémis!]

HIPPOLYTE. Je t'apporte, ô ma souveraine, cette guirlande de fleurs, dont je t'ai fait moi-même une couronne. Je les ai cueillies dans une prairie sans tache, où le berger n'ose pas conduire son troupeau, où jamais encore n'a passé le fer : prairie vierge, où seule voltige l'abeille au printemps. C'est la Pudeur qui l'arrose d'une eau pure. Ceux qui n'ont pas appris d'un maître, mais de la nature, à observer en toute leur conduite une égale vertu, ceux-là peuvent y cueillir des fleurs : les méchants n'en ont pas le droit. Reçois donc,

1. Pallas et Ægée étaient frères. Les fils de Pallas disputent le pouvoir à leur cousin Thésée, qui les fait tous périr.

2. L'exil imposé aux meurtriers par les lois d'Athènes.

ô ma chère souveraine, pour ta chevelure d'or cette couronne que t'offre ma main pieuse. Car seul parmi les mortels j'ai le privilège de t'approcher et de m'entretenir avec toi : j'entends ta voix, sans voir ton visage. Puissé-je finir ma vie comme je l'ai commencée!

UN SERVITEUR. Prince, car ce sont les dieux qu'il faut appeler maîtres, voudrais-tu recevoir de moi un bon conseil?

HIPPOLYTE. Oui, certes; le refuser ne serait pas sage.

LE SERVITEUR. Sais-tu une règle que doivent suivre les mortels?

HIPPOLYTE. Je l'ignore : de quelle règle veux-tu parler?

LE SERVITEUR. Haïr l'orgueil et ce qui ne plaît pas à tous.

HIPPOLYTE. Je suis de cet avis : quel orgueilleux n'est détesté?

LE SERVITEUR. Au contraire, l'affabilité n'a-t-elle pas quelque charme?

HIPPOLYTE. Beaucoup, assurément; et l'on en retire un profit qui coûte peu de peine.

LE SERVITEUR. Crois-tu que les dieux éprouvent ce sentiment comme nous?

HIPPOLYTE. Oui, puisque c'est des dieux que nous autres mortels nous tenons nos lois.

LE SERVITEUR. Pourquoi donc ne rends-tu pas hommage à une auguste déesse?

HIPPOLYTE. Laquelle ? prends garde que ta langue ne s'égare.

LE SERVITEUR. Celle qui est là, debout, aux portes de ton palais, Cypris.

HIPPOLYTE. Je suis chaste : je la salue de loin.

LE SERVITEUR. C'est pourtant une puissante déesse, vénérée chez les mortels.

HIPPOLYTE. Je n'aime pas les divinités qu'on adore la nuit.

LE SERVITEUR. Mon enfant, il faut rendre aux dieux les honneurs qui leur sont dus.

HIPPOLYTE. Chacun a ses dieux et ses amis qu'il préfère.

LE SERVITEUR. Puisses-tu avoir, pour ton bonheur, la sagesse qu'il te faudrait!

HIPPOLYTE. Allez, compagnons, entrez dans la maison, et préparez le repas. On aime, au retour de la chasse, une

table bien pourvue. Il faut étriller les chevaux : je veux, quand je serai rassasié, les atteler à mon char, et me livrer aux exercices qui me sont chers. Quant à ta Cypris, je la salue bien.

LE SERVITEUR. Nous, nous ne devons pas imiter les jeunes gens. Animés pour toi des sentiments qui conviennent à des esclaves, nous adorerons tes images, ô puissante Cypris! Pardonne à la fougue de la jeunesse des paroles téméraires : feins de ne les avoir pas entendues. Les dieux doivent être plus sages que les mortels.

LE CHŒUR. Il y a une fontaine renommée, d'où s'échappe l'eau de l'Océan [1] : d'une roche escarpée jaillit une source limpide où viennent puiser les urnes. Là, une de mes compagnes lavait dans l'eau courante des vêtements de pourpre, qu'elle exposait ensuite sur le flanc du rocher aux rayons ardents du soleil. C'est d'elle que j'ai appris d'abord la maladie de notre reine. Consumée par la souffrance, Phèdre se tient enfermée dans le palais, étendue sur un lit de douleur, voilant de tissus légers sa blonde chevelure. J'entends dire que, depuis trois jours, éloignant de sa bouche charmante les fruits de Cérès, elle languit sans nourriture, dévorée par un mal secret, résolue à mourir, à toucher au port, l'infortunée!

Sans doute, pauvre femme, tu es possédée de quelque dieu, et Pan, Hécate, les vénérables Corybantes, ou la Mère des dieux, qui erre dans les montagnes, ont peut-être égaré ta raison. Est-ce Dictynna [2], la déesse chasseresse, qui te fait expier par ces tourments ton impiété coupable, les saintes offrandes que tu lui as refusées? Car elle s'élance aussi à travers les flots, au delà de la terre ferme, au milieu des tourbillons humides de l'onde amère.

Ou bien est-ce que, dans son palais, ton époux, le roi des Érechthéides, le noble héros, se laisse prendre aux douceurs d'un lit adultère, qu'il essaye de dissimuler à ta couche conjugale? Peut-être aussi un navigateur, parti de Crète, est-il

1. C'est de l'Océan que, dans Homère, sort l'eau des fleuves, des sources et des puits.

2. Artémis était adorée en Crète sous le nom de Dictynna, a déesse « des filets. »

entré dans ce port hospitalier, pour apporter à la reine une triste nouvelle : est-ce pour cela qu'elle reste étendue sur son lit, l'âme en proie à un noir chagrin?

Le tempérament maladif et nerveux des femmes les dispose, quand elles sont sur le point d'enfanter, à ces funestes désordres de la raison. Jadis aussi j'ai ressenti ce trouble dans mon sein : j'invoquais alors la déesse armée de flèches, Artémis secourable aux enfantements; et toujours, en l'adorant, j'ai reconnu qu'elle marche au nombre des dieux.

Mais voici la vieille nourrice : elle conduit sa maîtresse devant les portes du palais. Un sombre nuage couvre ses yeux. Qu'y a-t-il donc? Je suis impatiente de savoir quel mal consume notre reine et flétrit sa beauté.

LA NOURRICE. O misères des mortels! affreuses maladies! Que faire, que ne pas faire pour toi? Voilà ce jour, ce beau ciel que tu voulais revoir : ton lit de douleur est maintenant hors du palais. Venir ici était ton unique désir; et bientôt tu auras hâte de rentrer dans ta demeure. Tu changes sans cesse et ne te plais à rien : tu n'aimes plus ce que tu as, tu aimes mieux ce que tu n'as pas. Un malade est moins à plaindre que celui qui le soigne : il ne souffre que du corps; l'autre, de chagrin en même temps que de fatigue. La vie humaine n'est que douleur : point de trêve à nos misères. S'il est un autre bien plus précieux que cette vie, une nuit profonde l'enveloppe et nous le cache. Nous nous montrons follement épris de cette existence terrestre qui brille à nos yeux, parce que nous n'avons pas l'expérience d'une autre vie, et que nous ne savons rien de ce qui se passe sous la terre : nous sommes les jouets de vaines fables.

PHÈDRE. Soutenez-moi [1], redressez ma tête : tous les ressorts de mes membres sont brisés. Femmes, soutenez mes beaux bras. Que ce voile me pèse! Ote-le, et laisse tomber sur mes épaules les boucles de ma chevelure.

LA NOURRICE. Courage, mon enfant! Ne t'agite pas avec cette douloureuse inquiétude. Plus calme et noblement résignée, tu supporteras mieux ton mal : souffrir est une nécessité pour les mortels.

1. Cf. Racine, *Phèdre*, acte I, sc. 3.

PHÈDRE. Ah! que ne puis-je, pour apaiser ma soif, puiser l'eau pure d'une fraîche fontaine! Que ne puis-je me reposer, étendue à l'ombre des peupliers, sur l'épais gazon de la prairie!

LA NOURRICE. Mon enfant, que dis-tu là? Ne parle pas ainsi devant ces femmes; ne fais pas entendre un langage qui tient du délire.

PHÈDRE. Conduisez-moi sur la montagne! Je veux aller dans la forêt [1], au milieu des pins, où courent les chiens altérés de sang à la poursuite des biches tachetées. Dieux! que je voudrais les animer de la voix, approcher de ma blonde chevelure le javelot thessalien, et lancer le trait acéré que tiendrait mon bras!

LA NOURRICE. Où s'égare ainsi ta pensée, ô mon enfant? Que t'importe la chasse? Pourquoi chercher ailleurs une claire fontaine? Ici, près du palais, coule un ruisseau d'eau vive où tu peux te désaltérer.

PHÈDRE. Artémis, souveraine du stade de Limnè [2] et des gymnases où retentit le sabot des chevaux, que ne suis-je dans la carrière qui t'est consacrée, domptant des coursiers vénètes!

LA NOURRICE. Quelle est encore cette parole qui échappe à ton délire? Tout à l'heure tu voulais chasser, tu courais à la montagne ; et maintenant tu veux conduire des chevaux sur le sable de l'arène. Il faudrait un devin bien habile pour nous dire quel dieu t'agite et trouble tes sens, mon enfant.

PHÈDRE. Qu'ai-je fait, malheureuse? Où donc ai-je laissé s'égarer ma raison? Je l'ai perdue. Je succombe, frappée par une divinité. Hélas! hélas! infortunée que je suis! Nourrice, ramène ce voile sur mon visage : j'ai honte de mes paroles. Cache-moi : les larmes coulent de mes yeux, et la rougeur me monte au front. Ce retour de la raison est pour moi un supplice. Si cruel qu'il soit de l'avoir perdue, mieux vaut encore mourir sans connaître son mal.

LA NOURRICE. Je te couvre de ton voile. Et moi, quand donc la mort m'enveloppera-t-elle de son linceul? A vivre longtemps j'ai beaucoup appris. Les mortels devraient n'éprouver les uns pour les autres que des affections modérées, et nouer des amitiés qui ne fussent pas attachées au plus profond de l'âme,

1. « A ces mots, dit le scholiaste, ici d'accord avec Mlle Rachel, ainsi que le fait justement remarquer M. H. Weil, l'acteur — nous dirions l'actrice — doit faire mine de s'élancer, comme si Phèdre allait en effet dans la forêt. »

2. Limnè était une plage voisine de Trézène, où se trouvait un stade consacré à Artémis.

mais faciles à rompre, pour en relâcher à leur gré ou en resserrer les liens. C'est un poids bien lourd pour un seul cœur de souffrir pour deux, comme je souffre pour elle. On a raison de dire que, dans la vie, une vertu trop parfaite est plutôt un mal qu'un bien et nuit à la santé de l'âme. L'excès en toute chose est moins de mon goût que la maxime « Rien de trop », et les sages seront de mon avis.

LE CHŒUR. Vieille et fidèle nourrice de notre reine, nous voyons bien qu'elle souffre, la malheureuse Phèdre, mais de quelle maladie? c'est ce qui nous échappe. Nous voudrions te le demander, et l'apprendre de ta bouche.

LA NOURRICE. Je l'ignore. C'est en vain que je l'interroge, elle refuse de parler.

LE CHŒUR. Tu ne sais pas non plus quelle est la cause de ce mal ?

LA NOURRICE. Je ne puis que te faire la même réponse : sur tout cela elle garde le silence.

LE CHŒUR. Comme elle paraît affaiblie et épuisée par la souffrance!

LA NOURRICE. Comment n'en serait-il pas ainsi? voilà trois jours qu'elle ne prend aucune nourriture.

LE CHŒUR. Faut-il croire que les dieux ont égaré sa raison, ou qu'elle est résolue à mourir?

LA NOURRICE. Elle veut mourir : c'est pour quitter la vie qu'elle refuse tout aliment.

LE CHŒUR. Et son mari la laisse faire?

LA NOURRICE. Elle lui cache son mal et nie sa souffrance.

LE CHŒUR. Et il n'en lit pas la preuve sur son visage?

LA NOURRICE. Il est absent, et loin d'ici.

LE CHŒUR. Et toi, tu ne lui arraches pas son secret? tu n'essayes pas de savoir quel est ce mal, quel est ce délire?

LA NOURRICE. J'ai employé tous les moyens et n'en suis pas plus avancée. Cependant, maintenant encore, mon zèle ne se ralentira pas. Tu es là : tu pourras attester mon dévouement à mes maîtres infortunés. — Allons, ma chère enfant, oublions l'une et l'autre ce que nous venons de dire : toi, retrouve ta douceur, éclaircis ce front chargé de tristesse; moi, je renonce au moyen et au chemin que j'ai pris pour me mettre sur la voie de ton secret, et je veux te parler un autre langage pour te plaire. Si tu souffres de quelque mal secret, voici des femmes qui m'aideront à soulager ta souffrance : mais, si elle peut être révélée à des hommes, parle, pour qu'on la

fasse connaître à des médecins. Eh bien! pourquoi ce silence? Tu ne devrais pas te taire, mon enfant, mais me reprendre, si j'ai tort, ou me croire, si j'ai raison. Je te demande un seul mot, un seul regard. Malheureuse que je suis! Vous le voyez, femmes, je prends une peine inutile, et je n'ai pas mieux réussi qu'auparavant : elle ne se laissait pas alors toucher par mes paroles, et maintenant elle ne m'écoute pas davantage. Sache-le bien pourtant, — après cela, sois, si tu le veux, plus sourde à mes paroles que les flots de la mer, — si tu meurs, tu trahis tes enfants, qui seront dépouillés de l'héritage paternel, j'en atteste la reine guerrière, l'Amazone qui leur a donné un maître, la mère de ce bâtard, qui a les sentiments d'un fils légitime, tu le connais bien, Hippolyte.

PHÈDRE. Dieux!

LA NOURRICE. Ce reproche te touche?

PHÈDRE. Tu me fais mourir, nourrice. Au nom des dieux, je t'en supplie, ne prononce plus le nom de cet homme.

LA NOURRICE. Tu vois? tu as toute ta raison : tu l'as encore, et tu refuses de servir tes enfants et de vivre pour eux!

PHÈDRE. J'aime mes enfants. C'est un autre orage qui trouble mon âme.

LA NOURRICE. O ma fille, tu as les mains pures de sang?

PHÈDRE. Oui, mes mains sont pures : mon cœur ne l'est pas.

LA NOURRICE. Un ennemi t'a sans doute envoyé quelque maléfice?

PHÈDRE. C'est un ami qui me perd malgré moi, malgré lui.

LA NOURRICE. Thésée a-t-il eu quelque tort envers toi?

PHÈDRE. Puisse-t-il ne pas me trouver coupable moi-même!

LA NOURRICE. Quel est donc ce terrible remords qui te pousse à quitter la vie?

PHÈDRE. Laisse-moi à ma faute : ce n'est pas envers toi que je l'ai commise.

LA NOURRICE. Si je ne réussis pas à t'arracher ce secret, ce ne sera, certes, pas par ma volonté, mais par la tienne.

PHÈDRE Que fais-tu? pourquoi cette violence? pourquoi te suspendre à ma main?

LA NOURRICE. Et à tes genoux : je ne les lâcherai pas.

PHÈDRE. Quelle douleur pour toi, malheureuse, si je parle! quelle douleur!

LA NOURRICE. En puis-je souffrir une plus grande que de te perdre?

PHÈDRE. Ce sera ma mort, mais c'est aussi mon honneur.

LA NOURRICE. Pourquoi donc, malgré ma prière, me cacher ce qui t'honore?

PHÈDRE. Je ne veux pas te dire la honte dont je me prépare a sortir noblement.

LA NOURRICE. Parle, et tu n'en mériteras que plus d'estime.

PHÈDRE. Va-t'en, au nom des dieux, et laisse ma main.

LA NOURRICE. Non, puisque tu ne fais pas pour moi ce que tu dois.

PHÈDRE. Je le ferai : ta main suppliante m'est sacrée.

LA NOURRICE. Je ne dis plus rien, c'est à toi maintenant de parler.

PHÈDRE. O ma mère[1], de quel amour tu as brûlé, malheureuse!

LA NOURRICE. Son amour pour un taureau? ou bien que veux-tu dire?

PHÈDRE. Et toi, malheureuse sœur, qu'aima Dionysos!

LA NOURRICE. Que fais-tu, ma fille? pourquoi parler ainsi de ton sang?

PHÈDRE. Et voici que moi, la troisième, je péris misérablement à mon tour.

LA NOURRICE. Je suis frappée de stupeur. Que veut-elle dire?

PHÈDRE. De là vient mon malheur : il n'est pas récent.

LA NOURRICE. Je n'en sais guère mieux ce que je voudrais apprendre.

PHÈDRE. Ah! que ne dis-tu pour moi ce que tu veux que je dise?

LA NOURRICE. Je ne suis pas devin pour voir clair en ce qui est obscur.

PHÈDRE. Qu'est-ce que les mortels appellent l'amour?

LA NOURRICE. Ce qu'il y a de plus doux, mon enfant, et en même temps de plus amer.

PHÈDRE. Eh bien! je n'en aurai éprouvé que l'amertume.

LA NOURRICE. Quoi! tu aimes, mon enfant? qui aimes-tu?

PHÈDRE. Cet homme... comment dire? ce fils de l'Amazone...

LA NOURRICE. Hippolyte?

1. Phèdre était fille de Minos et de Pasiphaë, et sœur d'Ariane.

PHÈDRE. C'est toi qui l'as nommé, ce n'est pas moi.

LA NOURRICE. Dieux ! que vas-tu me dire, ma fille ? Je suis perdue. Femmes, comment supporter ce coup ? comment supporter la vie ? Je hais le jour, je hais la lumière. Je vais précipiter ce corps, l'abandonner : je veux me délivrer de la vie, je veux mourir. Adieu ! c'est fait de moi. Faut-il donc que les plus sages aient aussi, malgré eux sans doute, aient pourtant des passions coupables ? Non, elle n'est pas une déesse, mais, s'il est possible, plus qu'une déesse, cette Cypris qui a perdu Phèdre, et moi-même, et toute cette maison.

LE CHŒUR. Tu as entendu, hélas ! entendu la reine avouer une incroyable, une cruelle infortune. Pour moi, puissé-je mourir avant d'être la proie d'un pareil amour ! Malheur à moi ! Hélas ! hélas ! Ah ! que je plains tes souffrances ! Ah ! quelles douleurs remplissent la vie des mortels ! C'est fait de toi, tu as dévoilé ta honte. Que te réserve encore la durée de ce jour ? Une catastrophe va s'accomplir dans le palais. Elle n'est plus douteuse : oui, tu péris sous les coups de Cypris, ô malheureuse fille de la Crète !

PHÈDRE. Femmes de Trézène, vous qui habitez l'extrême limite de cette contrée, le seuil de la terre de Pélops [1], autrefois déjà, pendant la longueur des nuits sans sommeil, je me demandais ce qui corrompt la vie humaine. Il me semble que, si les mortels prennent souvent le moins bon parti, ce n'est pas par infirmité naturelle d'esprit : car beaucoup sont doués de sagesse. Mais voici ce qu'il en faut penser : nous voyons, nous connaissons le bien, et nous ne le faisons pas, soit par lâcheté, soit par quelque autre faiblesse, préférée à la vertu. Bien des causes peuvent ruiner notre existence : les longs entretiens, l'oisiveté, ce mal plein d'attraits, et la honte. Or, il y a deux sortes de hontes, l'une qu'on ne saurait blâmer, l'autre qui est le fléau des familles. S'il était facile de les distinguer, elles ne porteraient pas le même nom. Pénétrée de ces vérités, nul maléfice ne devait les effacer de mon esprit, jusqu'à me faire tomber dans des sentiments contraires. Mais je vais te dire la route qu'a suivie ma pensée. Quand je reçus la blessure de l'amour, je me demandai comment je la supporterais sans faillir à l'hon-

1. L'extrémité de l'Argolide est, en effet, par rapport à Athènes, la partie du Péloponnèse qui s'offre tout d'abord à la vue.

neur. Je commençai dès lors à taire mon mal et à le cacher. Car on ne peut en rien se fier à la langue, qui excelle à redresser les pensées d'autrui, et s'attire mille maux à elle-même. Ensuite, je résolus de lutter contre cette démence et d'en triompher par la chasteté. Enfin, comme par là je ne réussissais pas à maîtriser Cypris, il me sembla que le meilleur parti était de mourir. Qui m'en blâmera? Je souhaite que mes actions ne restent pas cachées, si elles sont honnêtes; mais puissent-elles aussi n'avoir pas de témoins, si elles sont déshonorantes! J'avais conscience de la honte attachée à cette conduite et à cette passion : je savais bien qu'une femme qui s'y abandonne est pour tous un objet d'horreur. Qu'elle soit maudite, celle qui, la première, avec des étrangers a déshonoré sa couche! C'est des nobles maisons que ce fléau a commencé à se répandre parmi les femmes : car, lorsque les grands commettent des actions honteuses, elles doivent assurément paraître honnêtes aux autres. Je hais aussi les femmes, chastes en paroles, qui secrètement se permettent de coupables audaces. Comment osent-elles, ô Cypris, déesse de la mer, regarder en face leurs maris? Ne redoutent-elles pas les ténèbres, complices de leurs crimes? Ne tremblent-elles pas que les murs et les voûtes ne prennent la parole pour les accuser? Voilà, mes amies, ce qui me décide à mourir : je ne veux pas qu'on me reproche jamais d'avoir déshonoré mon époux et les enfants que j'ai mis au jour. Mais puissent-ils habiter l'illustre Athènes, libres, fiers de leur franc parler, glorieux de leur mère! Car l'homme même dont le cœur est le plus généreux prend les sentiments d'un esclave, quand il a conscience des hontes d'une mère ou d'un père. Le seul bien qui dure autant que la vie, on a raison de le dire, c'est la justice et la vertu dans l'âme qui en est douée. Le temps finit toujours par révéler la méchanceté des mortels, comme un miroir reproduit les traits d'une jeune vierge : puissé-je n'être jamais comptée au nombre de ces méchants!

LE CHŒUR. Ah! comme toujours la vertu est belle! et que de gloire elle recueille parmi les mortels!

LA NOURRICE. O ma maîtresse! tout à l'heure, en apprenant ce qui t'arrive, j'ai été prise aussitôt d'un terrible effroi. Mais maintenant je reconnais que j'avais tort : le second mouvement est toujours le meilleur. Ce que tu éprouves n'a rien d'extraordinaire ni de surprenant : la colère d'une déesse s'est

appesantie sur toi. Tu aimes : faut-il s'en étonner? Tu as cela de commun avec beaucoup de mortels. Et c'est à cause de cet amour que tu veux renoncer à la vie? Le beau profit pour ceux qui aiment, ou aimeront un jour, s'ils sont obligés de mourir! On ne peut résister à Cypris, lorsqu'elle déchaîne toute sa violence. Ceux qui lui cèdent, elle les traite avec douceur; mais, rencontre-t-elle un cœur dédaigneux et superbe, je te laisse à penser comme elle s'en empare et le torture. Cypris parcourt les airs, et pénètre sous les flots de la mer : tout est né d'elle; c'est elle qui fait germer et naître dans les cœurs l'amour à qui tous sur la terre nous devons la vie. Ceux qui possèdent les écrits des anciens, et qui cultivent eux-mêmes les Muses, savent tous que Zeus jadis aima Sémélè [1]; ils savent aussi que la brillante Aurore enleva au séjour des dieux Céphale qu'elle aimait : et cependant l'un et l'autre ont leur demeure au ciel, ils ne fuient pas les regards des autres dieux; mais ils se résignent sans doute à la destinée qui les a vaincus. Et toi, tu ne céderas pas à la tienne? Ton père devait donc mettre des conditions à ta naissance, ou te donner d'autres dieux pour maîtres, si tu prétends échapper à la loi commune. Combien de sages maris voient leur couche déshonorée, et feignent de ne rien voir! Combien de pères ferment les yeux sur les faiblesses amoureuses de leurs fils! Car le sage ne veut pas voir le mal. Les hommes ne doivent pas viser à une conduite trop rigoureusement correcte : ils ne peuvent même pas donner une exacte précision au toit qui couronne leur maison. Tombée dans un pareil abîme, comment te flattes-tu d'en sortir? Si seulement le bien chez toi l'emporte sur le mal, simple mortelle comme tu l'es, tu peux certes t'estimer fort heureuse. Renonce donc, ma chère enfant, à tes funestes desseins, et cesse tes outrages : car n'est-ce pas outrager les dieux que de prétendre leur être supérieure? Ose aimer : c'est un dieu qui l'a voulu; et, puisque tu souffres de ce mal d'amour, fais qu'il ait au moins une heureuse issue. Il y a des enchantements et des paroles magiques : il apparaîtra bien un remède pour te guérir. Certes, si la femme ne réussissait pas à trouver quelque expédient, ce n'est pas l'homme qui en serait capable.

LE CHŒUR. Phèdre, ce langage convient mieux à ton infor-

1. De Zeus et de Sémélè naît Dionysos. Aurore enlève Céphale, fils d'Hermès et d'Hersè.

tune présente : mais c'est toi que j'approuve. Il est vrai que mon approbation t'est sans doute plus pénible que les discours de cette femme, et plus douloureuse à entendre.

PHÈDRE. Voilà ce qui perd les cités les mieux gouvernées et les familles : ce sont les discours trop flatteurs. Il faut nous dire, non ce qui pourrait charmer nos oreilles, mais ce qui doit nous assurer une bonne renommée.

LA NOURRICE. A quoi bon ce fier langage ? Ne te paye pas de belles paroles ; mais pénétrons au plus vite les sentiments de cet homme, en lui faisant connaître sans détour l'état de ton âme. S'il y avait moyen pour toi de rester honnête femme sans courir un tel danger de perdre la vie, jamais certes je ne t'aurais entraînée jusque-là dans l'intérêt de ta passion et de tes désirs. Mais maintenant il s'agit de faire un grand effort pour sauver tes jours : qui pourrait m'en blâmer ?

PHÈDRE. Odieuses paroles! ferme la bouche, ne me fais plus entendre ce honteux langage.

LA NOURRICE. Honteux, mais plus utile pour toi que tes belles maximes. Mieux vaut la réalité, si elle doit te sauver, que la vaine gloire qui va causer ta perte, en flattant ton orgueil.

PHÈDRE. Arrête, au nom du ciel ! car tes discours sont aussi honteux que séduisants : pas un mot de plus. Mon âme n'a été que trop remuée et disposée à l'amour; mais, si ton langage embellit à ce point la honte, je tomberai dans l'abîme que je fuis.

LA NOURRICE. Si telle est ta résolution, si je dois échouer en ce premier effort, suis du moins mon autre conseil : c'est la grâce que je te demande. J'ai chez moi des philtres pour charmer l'amour, j'y songe maintenant. Sans atteindre ton honneur, sans égarer ta raison, ils te guériront, si tu ne manque pas de courage. [Il me faut quelque signe de celui que tu aimes, une boucle, un morceau de ses vêtements, pour ne faire qu'un de vos deux cœurs.]

PHÈDRE. Ce philtre est-il un baume à répandre sur le corps, ou une boisson?

LA NOURRICE. Je ne sais : songe à te guérir, et non à t'instruire, mon enfant.

PHÈDRE. J'ai peur que tu ne te montres pour moi trop habile.

LA NOURRICE. Ce serait avoir peur de tout. Que crains-tu?

PHÈDRE. Que tu ne révèles quelque chose de mon secret au fils de Thésée.

LA NOURRICE. Sois tranquille, ma fille : je mènerai tout à bien. Toi seulement, déesse de la mer, puissante Cypris, viens à mon aide. Pour le reste de mes desseins, il me suffira d'en faire part aux amis qui sont dans ce palais.

LE CHŒUR. Éros, Éros, toi qui par les yeux infiltres le désir dans les cœurs que tu pénètres d'une douce volupté, quand il te plaît de tourner contre eux tes armes, ne te montre jamais à moi pour me faire souffrir, ne viens pas jeter le désordre dans mon âme. Ni les traits de la flamme, ni ceux des astres ne sont plus redoutables que les traits de Cypris, lancés par la main d'Éros, fils de Zeus.

C'est en vain, oui, en vain que sur les bords de l'Alphée, ou dans le palais pythien d'Apollon [1], la Grèce entasserait les hécatombes, si nous n'adorons pas Éros, maître souverain des hommes, qui tient la clef des doux sanctuaires d'Aphrodite : car c'est la ruine et toutes les calamités humaines qu'il sème autour de lui, quand il fond sur les mortels.

Dans Œchalie, la jeune cavale libre encore, la vierge [2], qui ne connaissait ni l'époux ni la fête nuptiale, enfin soumise au joug à son tour [3], Cypris l'a déchaînée comme une furie d'Hadès; et c'est au milieu du sang et des flammes, au son des chants de mort, qu'elle l'a donnée au fils d'Alcmène. Malheureuse! quel hyménée!

O saintes murailles de Thèbes! source de Dircè! dites aussi comment viennent lentement nous frapper les coups de Cypris. Celle qui enfanta Bacchos, fils de Zeus, c'est au tonnerre enflammé que l'unit Cypris, pour l'endormir au sein de la mort. Terrible est le souffle qu'elle exhale sur tous les êtres; et, comme une abeille, elle promène partout son vol.

PHÈDRE. Silence, femmes! je suis perdue.

LE CHŒUR. Qu'est-ce donc, Phèdre? que se passe-t-il de terrible dans ton palais?

PHÈDRE. Taisez-vous! que je puisse entendre ceux qui y parlent.

1. A Olympie, qu'arrose l'Alphée, ou à Delphes.
2. Iole, fille du roi Eurytos.
3. Texte altéré.

LE CHŒUR. Je me tais : mais ce début me fait peur.

PHÈDRE. Malheur à moi! Hélas! hélas! infortunée, combien je souffre!

LE CHŒUR. Qui entends-tu parler? Pourquoi ce cri de douleur? Quelle parole, dis-moi, est venue frapper tes oreilles et remplir ton âme d'épouvante?

PHÈDRE. Je suis perdue. Tenez-vous près de cette porte, e écoutez ce bruit qui éclate dans le palais.

LE CHŒUR. Tu es toi-même près du seuil : c'est toi qu'intéressent les paroles qui viennent de là. Dis-moi, dis, quel malheur est donc arrivé?

PHÈDRE. C'est le fils de l'Amazone guerrière, c'est Hippolyte qui élève la voix et adresse à ma nourrice de terribles injures.

LE CHŒUR. J'entends une voix, mais je ne saurais dire nettement quelles sont les paroles qui, à travers les portes, viennent, oui, viennent frapper tes oreilles.

PHÈ RE. Voici qu'il l'appelle clairement infâme entremetteuse; il l'accuse de trahir le lit de son maître.

LE CHŒUR. C'est toi qui es trahie, trahie dans ton amitié par ceux que tu aimes. Quel conseil te donner? Le mystère est dévoilé : tu es perdue.

PHÈDRE. Ah! malheureuse que je suis! elle m'a perdue, en révélant mes souffrances.

LE CHŒUR. C'est par dévouement, mais sans respect de ton honneur, qu'elle a voulu te guérir. Et maintenant, à quoi te résoudre? Que faire dans l'irrémédiable infortune qui t'accable?

PHÈDRE. Je ne sais qu'un moyen : mourir sur-le-champ. Aux maux dont je souffre il n'est pas d'autre remède.

HIPPOLYTE. O terre maternelle! ô lumière du soleil! quelles infâmes paroles j'ai entendues!

LA NOURRICE. Tais-toi, mon enfant, avant qu'on entende tes cris.

HIPPOLYTE. Non, après ce que tu as osé me dire, je ne puis me taire.

LA NOURRICE. Ah! je t'en supplie, par cette belle main que je presse!

HIPPOLYTE. Retire la tienne, et ne touche pas mes vêtements.

LA NOURRICE. Par tes genoux, ne me perds pas!

HIPPOLYTE. Qu'as-tu à craindre, si, comme tu le prétends, tes paroles n'avaient rien de honteux?

LA NOURRICE. Mon fils, un tel aveu ne doit pas être rendu public.

HIPPOLYTE. Ce qui est honnête ne peut que gagner à être dit devant tout le monde.

LA NOURRICE. O mon enfant, ne viole pas ton serment.

HIPPOLYTE. C'est un serment de mes lèvres : ma conscience n'a rien juré.

LA NOURRICE. Mon fils, que vas-tu faire? perdre tes amis?

HIPPOLYTE. Ils me font horreur : nul méchant n'est mon ami.

LA NOURRICE. Pardonne : des mortels peuvent faillir, mon enfant.

HIPPOLYTE. O Zeus, pourquoi as-tu produit à la lumière du soleil cette créature de mauvais aloi, la femme? Si tu voulais propager la race des mortels, ce n'est pas de la femme que tu aurais dû les faire naître : mais les hommes, en déposant dans tes temples un poids d'or, de fer ou d'airain, auraient acheté à ce prix des enfants tout engendrés, chacun suivant la valeur de leur offrande; et ils auraient vécu libres chez eux, sans femmes [1]. [Maintenant, au contraire, pour introduire cette peste dans nos maisons, nous commençons par épuiser notre patrimoine.] Ce qui prouve bien que la femme est un grand fléau, c'est que son père, celui qui l'a engendrée et élevée, ajoute une dot à la personne de sa fille, pour l'établir loin de lui et se délivrer de cette charge. Quant à celui qui a reçu dans sa maison cette engeance funeste, il se complaît à orner des plus belles parures sa méprisable idole; il la couvre de riches vêtements, le malheureux, et finit par se ruiner. Il porte le joug, soit que, bien apparenté, il garde une femme désagréable par égard pour sa nouvelle famille, soit qu'au contraire, marié à une femme honnête, dont les parents ne peuvent lui être d'aucun secours, il doive oublier le mal en faveur du bien. Le plus heureux est celui qui a installé chez lui une femme nulle, trop simple pour être bonne à quoi que ce soit. Je hais celle qui a trop d'esprit : puissé-je n'en avoir jamais une à mon foyer, qui raisonne plus qu'il ne convient à une femme! Les plus fines

1. On retrouve dans *Médée* cette idée singulière, et Milton l'a reproduite dans son *Paradis perdu*.

sont celles que Cypris rend les plus perverses : la niaise est préservée du vice par son esprit borné. Jamais une servante ne devrait approcher des femmes ; il ne faudrait placer à côté d'elles que des animaux muets : elles ne pourraient ainsi parler à personne ni entendre un seul mot de personne. Mais maintenant les femmes perverses trament de coupables projets au dedans, et leurs servantes vont les porter au dehors. C'est ainsi que toi, misérable, tu es venue me proposer de déshonorer le lit sacré de mon père : je verserai dans mes oreilles un eau limpide pour les purifier de ces paroles. Comment serais-je capable de commettre ce crime, moi qui me crois souillé pour t'en avoir seulement entendu parler? Sache-le bien, femme, c'est ma piété qui te sauve : car, si tu ne m'avais arraché par surprise le serment sacré qui m'enchaîne, je n'aurais pu me défendre de tout révéler à mon père. Maintenant je vais m'exiler de la demeure paternelle, tant que Thésée sera absent de ce pays, et ma bouche gardera le silence. Revenu avec mon père, j'observerai de quel front vous oserez le regarder, ta maîtresse et toi ; mais j'aurai eu déjà un avant-goût de ton impudence. Puissiez-vous périr! Jamais ne pourra être assouvie ma haine des femmes ; jamais je ne cesserai de dire le mal que je pense d'elles : car elles ne cessent jamais non plus d'être perverses. Qu'on leur apprenne donc à être honnêtes, ou qu'on me permette de toujours me déchaîner contre elles.

PHÈDRE. Infortunées que nous sommes! Misérable destinée des femmes! Que faire ou que dire maintenant, pour échapper à l'étreinte du malheur qui m'accable? J'ai mérité mon sort. O terre! ô lumière! où fuir cette infortune? où cacher ma honte, ô mes amies? Quel dieu appeler à mon aide? quel mortel voudrait m'assister, ou se rendre complice de mon crime? Le malheur qui me frappe ne laisse à ma vie aucune issue. Je suis la plus misérable des femmes.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! c'en est fait, ô ma maîtresse! Les artifices de ta servante n'ont pas réussi : tu es perdue.

PHÈDRE. Monstre, fléau de tes amis, voilà ton œuvre! Puisse la foudre de Zeus mon père te frapper et t'anéantir! N'avais-je pas prévu ton dessein? Ne t'avais-je pas dit de taire ce qui est maintenant ma honte? Mais tu n'as pas su te contenir, et je

vais mourir déshonorée. Il me faut recourir à de nouveaux moyens. Car cet homme, enflammé de colère, va m'accuser de tes crimes devant son père, raconter au vieux Pitthée ce qui arrive, et répandre sur moi dans tout le pays les propos les plus injurieux. Meurs donc, et périsse comme toi quiconque est prompt à rendre à ses amis, malgré eux, de coupables services!

LA NOURRICE. O ma maîtresse, tu peux me reprocher mes torts : la douleur l'emporte chez toi sur la raison. Mais je puis aussi te répondre, si tu veux m'écouter. Je t'ai nourrie, et je te suis dévouée : en cherchant un remède à ton mal, j'ai trouvé ce que je ne voulais pas. Si j'avais réussi, je serais assurément comptée au nombre des sages : c'est le succès qui fait le mérite.

PHÈDRE. Est-il juste, et peut-il me suffire, qu'après m'avoir perdue tu viennes engager avec moi un tel débat?

LA NOURRICE. Voilà trop de discours. Oui, j'ai été imprudente; mais maintenant encore il est possible de te sauver, mon enfant.

PHÈDRE. Tais-toi. Tu ne m'as donné jusqu'à présent que de honteux conseils, et tu n'as entrepris que le mal. Fuis donc loin de moi, et songe à toi-même : je saurai pourvoir à ce qui me regarde. Quant à vous, nobles filles de Trézène, je ne vous demande qu'une grâce : c'est de garder le silence sur tout ce que vous venez d'entendre.

LE CHŒUR. Je jure par l'auguste Artémis, fille de Zeus, de ne jamais révéler tes infortunes.

PHÈDRE. C'est bien. Pour moi, tout bien pesé, je n'ai trouvé qu'un remède à mon malheur, qu'un moyen d'assurer à la fois l'honneur de mes enfants et mon propre salut, autant qu'il est possible après ce coup du sort. Car jamais je ne voudrai déshonorer ma famille de Crète, ni paraître chargée d'une telle honte aux yeux de Thésée, pour sauver une seule vie.

LE CHŒUR. Veux-tu donc accomplir quelque irréparable malheur?

PHÈDRE. Je veux mourir : comment? c'est à moi d'y aviser.

LE CHŒUR. Parle mieux.

PHÈDRE. Et toi, donne-moi de sages conseils. En me délivrant aujourd'hui de la vie, je réjouirai Cypris, qui veut ma perte : je meurs victime d'un cruel amour. Mais il est quelqu'un à qui ma mort sera funeste, pour lui apprendre à

ne pas s'enorgueillir de mes maux. Je veux l'entraîner dans ma ruine, et le rendre ainsi plus modeste.

LE CHŒUR. Que ne puis-je descendre dans les cavernes profondes, ou bien, oiseau ailé, mêlé par un dieu à la troupe des habitants de l'air, m'élever au-dessus des flots de la côte adriatique et des eaux de l'Éridan, où les vierges infortunées [1], émues du sort de Phaéton, laissent tomber goutte à goutte des larmes d'ambre dans les ondes pourprées où se couche leur père le Soleil.

J'atteindrais le rivage aux fruits d'or des harmonieuses Hespérides, où le souverain des mers étincelantes ne livre plus passage aux matelots, quand ils atteignent ce seuil auguste du ciel où se dresse Atlas [2] : là, des sources d'ambroisie coulent du palais nuptial de Zeus, et la terre immortelle prodigue aux dieux ses inépuisables trésors de félicité.

O navire de Crète aux voiles blanches, qui, à travers les flots agités de la mer retentissante, as conduit notre reine, loin de son palais fortuné, au bonheur mensonger de ce funeste hymen! Deux fois les auspices lui furent défavorables, et quand elle partit de la terre de Crète, et quand elle aborda à l'illustre Athènes, à ce point du rivage de Munichos [3] où les matelots attachèrent les bouts tressés des câbles, et descendirent sur la terre ferme.

Aussi Aphrodite a-t-elle brisé son cœur par un amour criminel. Accablée sous le poids de cette cruelle infortune, elle va attacher son beau cou à un étroit lacet suspendu aux lambris de la chambre nuptiale, pour ne pas survivre à la honte d'une odieuse fatalité, pour sauver son honneur, et délivrer son âme du tourment de l'amour.

UNE ESCLAVE [4]. Au secours! au secours! accourez tous, vous qui êtes près du palais. Notre maîtresse, la femme de Thésée, vient de se pendre.

1. Sur les bords de l'Éridan, où tombe Phaéton, ses sœurs sont changées en peupliers, qui distillent des larmes d'ambre.

2. Le chœur, pour échapper au spectacle de tant de malheurs, se transporte en imagination aux pays merveilleux qui s'étendent au delà du monde connu des anciens, c'est-à-dire au delà de Gadès.

3. Munichos était le héros éponyme du port de Munychie (auj. *Phanari*), un des trois ports de la péninsule piréique.

4. Dans l'intérieur du palais.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! c'en est fait, notre reine n'est plus : elle s'est suspendue au lacet fatal.

L'ESCLAVE. Hâtez-vous donc! apportez vite un fer à deux tranchants pour couper le nœud qui lui serre le cou.

DEMI-CHŒUR. Mes amies, que faire? Faut-il entrer dans le palais, et délivrer la reine des liens étroits du lacet?

DEMI-CHŒUR. A quoi bon? n'y a-t-il pas là de jeunes serviteurs? Trop de zèle nuit en ce monde.

L'ESCLAVE. Étendez et redressez les membres de ce malheureux cadavre : voilà pour mon maître une triste gardienne de sa maison!

LE CHŒUR. Elle est morte, je le vois, l'infortunée : déjà l'on étend son corps privé de vie.

THÉSÉE. Femmes, quelle est cette clameur qui remplit le palais? Des voix bruyantes d'esclaves ont frappé mon oreille. Pourquoi faut-il que, revenant d'un pieux voyage, je ne trouve ni ma maison ouverte ni le joyeux accueil que j'attendais? Serait-il arrivé quelque malheur à la vieillesse de Pitthée? Il est déjà bien avancé en âge : et cependant ce serait une grande douleur pour moi, s'il quittait la vie.

LE CHŒUR. Ce n'est pas pour des vieillards que tu as à craindre cette infortune : ce sont des morts plus jeunes qui feront couler tes pleurs.

THÉSÉE. Dieux! un de mes enfants me serait-il ravi?

LE CHŒUR. Ils vivent. C'est leur mère qui est morte, pour ton désespoir.

THÉSÉE. Que dis-tu? Phèdre est morte? comment?

LE CHŒUR. Elle a serré à son cou un lacet suspendu.

THÉSÉE. Est-ce au chagrin qu'elle a succombé? ou à quelle catastrophe?

LE CHŒUR. Je n'en sais pas davantage : je viens aussi d'arriver au palais, pour pleurer ton malheur.

THÉSÉE. Hélas! pourquoi garder sur mon front cette couronne de feuillage, théore infortuné! Esclaves, retirez les verrous, ouvrez les portes à deux battants, pour me donner le douloureux spectacle d'une femme chérie, dont la perte me tue.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! malheureuse, combien ton sort est cruel! Quel trouble a jeté dans ce palais ton acte de

désespoir, ta résolution funeste! Ah! qu'as-tu osé faire? Mort violente, mort impie, œuvre fatale de tes propres mains! Quel dieu, infortunée, a donc détruit ta vie?

THÉSÉE. Ah! quelle douleur! Des maux innombrables que j'ai soufferts, voilà le plus cruel. O fortune, comme ton bras s'est cruellement appesanti sur ma maison et sur moi! De quel opprobre inattendu m'a frappé un malfaisant génie! Comment vivre de cette vie misérable? Infortuné que je suis! Je me vois plongé dans un océan de maux, sans pouvoir sortir de l'abîme, ni surmonter les flots de l'adversité. Que dire, hélas! et de quel nom appeler ton malheureux sort, ô chère femme, pour rencontrer la vérité? Telle qu'un oiseau qui s'échappe de nos mains, tu m'as quitté pour t'enfuir d'un vol rapide chez Hadès. Hélas! hélas! cruelle, ô cruelle destinée! C'est sans doute d'un lointain passé que me vient cette infortune, et les dieux me font expier les fautes de quelqu'un de mes ancêtres.

LE CHŒUR. Tu n'es pas le seul, ô roi, qui aies éprouvé un tel malheur : bien d'autres que toi ont perdu la femme qu'ils aimaient.

THÉSÉE. Sous la terre, oui, sous la terre je veux, infortuné, habiter avec toi les ténèbres de la nuit infernale, puisque je suis ici privé de ta chère présence : c'est à moi, plus qu'à toi-même, que tu as donné la mort. Que vais-je apprendre? Quel coup mortel, ô malheureuse femme, a frappé ton cœur? Quelqu'un me dira-t-il ce qui s'est passé? ou bien est-ce en vain que ma demeure royale possède une foule de serviteurs? Ah! quelle douleur tu me causes! et, dans ma maison, quel intolérable et inexprimable deuil! C'est donc fait de moi! Ma maison est déserte, et mes enfants sont orphelins. Tu m'as quitté, hélas! tu m'as quitté, ô la plus chère et la meilleure des femmes qu'éclaire la lumière du soleil et l'astre brillant de la nuit!

LE CHŒUR. Ah! malheureux! quelle calamité pour ta maison! Ton sort remplit de larmes mes yeux humides; et il y a longtemps que je frémis du malheur qui va s'ajouter à celui-ci.

THÉSÉE. Ah! qu'est-ce donc? Ces tablettes, suspendues à une main chérie, vont-elles m'annoncer quelque nouveau malheur? L'infortunée aurait-elle voulu m'adresser dans une lettre ses dernières prières pour notre lit nuptial et pour nos enfants? Rassure-toi, pauvre femme : nulle autre n'entrera

dans la couche ni dans la maison de Thésée. Mais j'aperçois l'empreinte marquée par l'anneau d'or de celle qui n'est plus. Allons! déroulons le cordon fixé par le cachet, et voyons ce que disent ces tablettes.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! Voilà, pour faire suite aux autres, une nouvelle calamité que nous envoient les dieux. Pour moi, après ce qui vient de s'accomplir, comment pourrais-je encore endurer la vie? Je dis qu'elle s'écroule, qu'elle n'est plus, hélas! la maison de mes rois. Ne la détruis pas, s'il est possible encore, ô divinité! Entends ma prière : comme un devin, j'ai devant les yeux un sinistre présage, je vois le malheur qu'il annonce.

THÉSÉE. Dieux! quel est encore ce malheur qui vient s'ajouter à l'autre? Comment le supporter? comment le dire? Infortuné que je suis!

LE CHŒUR. Qu'y a-t-il? dis-le-moi, s'il m'est permis de le savoir.

THÉSÉE. Elles crient, ces tablettes, elles crient d'abominables forfaits. Où fuir le malheur qui m'écrase? Je me meurs, je suis mort! car j'ai entendu la voix, la voix accusatrice qui sort, hélas! de cet écrit.

LE CHŒUR. Ah! quelle catastrophe nous annonce un pareil langage!

THÉSÉE. Non, ma bouche ne peut plus le taire, cet odieux attentat, pourtant horrible à dire. O Trézène! Hippolyte a osé souiller ma couche par la violence, sans craindre l'œil auguste de Zeus. Eh bien! ô Poseidon, ô mon père! exauce contre mon fils un des trois vœux que tu m'as promis d'accomplir : qu'il n'échappe pas aujourd'hui au châtiment, si je dois avoir foi en tes promesses.

LE CHŒUR. Prince, au nom des dieux, rétracte cette prière : tu reconnaîtras bientôt ton erreur, crois-moi.

THÉSÉE. Non. Je veux, de plus, le chasser de ce pays. Il ne pourra donc éviter l'un de ces deux châtiments : ou Poseidon, exauçant mes imprécations, le fera périr et l'enverra chez Hadès, ou, banni de cette contrée, errant sur une terre étrangère, il y traînera une misérable vie.

LE CHŒUR. Mais voici qu'arrive à propos ton fils lui-même, Hippolyte. Roi Thésée, apaise cette funeste colère, et ne prends pour les tiens que de sages résolutions.

HIPPOLYTE[1]. Mon père, j'ai entendu les éclats de ta voix, et je viens en toute hâte. Quel malheur t'arrache ces gémissements? je l'ignore, et voudrais l'apprendre de toi. Dieux! que vois-je? ta femme morte, ô mon père! J'en suis frappé de stupeur. Je viens de la quitter : il y a peu de temps encore, elle voyait la clarté du jour. Que lui est-il arrivé? comment est-elle morte? apprends-le-moi, mon père, je t'en conjure. Car tel est le cœur humain : impatient de tout savoir, et avide même de mauvaises nouvelles. Tu te tais? le silence n'est d'aucun secours dans le malheur : à ceux qui sont tes amis, et plus encore que tes amis, tu ne devrais pas, ô mon père, cacher tes infortunes.

THÉSÉE. O vains efforts des mortels! à quoi bon enseigner des milliers de sciences? à quoi bon tant d'inventions et de découvertes, s'il y a une chose que vous ignorez et n'avez pu découvrir encore, l'art d'enseigner la sagesse à ceux qui manquent de bon sens?

HIPPOLYTE. Il serait habile, le maître que tu demandes, capable d'amener à bien raisonner des êtres dépourvus de raison. Mais ce n'est guère le moment de ces réflexions subtiles, ô mon père, et je crains que ta langue ne se laisse égarer par le malheur.

THÉSÉE. Ah! il devrait y avoir pour les mortels un signe infaillible de l'amitié, un moyen de lire dans les cœurs qui est un ami sincère, et qui ne l'est pas. Tous les hommes devraient avoir deux voix, leur voix naturelle, et une autre quelconque : la voix franche nous mettrait en garde contre la fausse, et nous ne serions pas trompés.

HIPPOLYTE. Quelqu'un de mes amis m'aurait-il calomnié auprès de toi, et serais-je soupçonné, sans être coupable? En vérité, je reste stupéfait, oui, frappé de stupeur par ces discours étranges où s'égare ta pensée.

THÉSÉE. O l'esprit humain! jusqu'où portera-t-il ses excès? quel sera le terme de son audace et de son impudence? Si elles doivent s'accroître à chaque génération, si la perversité des enfants surpasse toujours celle des pères, il faudra qu'à cette terre les dieux en ajoutent une autre, qui puisse contenir les méchants et les criminels. Voyez ce misérable, qui, né de mon sang, a déshonoré ma couche, et dont la scélératesse est clairement dénoncée par le témoignage de

1. Cf. Racine, *Phèdre*, act. IV, sc. 2.

la morte. Souillé d'un tel crime, ose regarder ton père en face! toi, converser avec les dieux, comme un homme supérieur? Toi, chaste et pur? Comment croire à tes jactances, et manquer de sens au point d'attribuer aux dieux un tel aveuglement? Vante-toi donc maintenant, essaye de nous faire croire que tu ne te nourris pas de la chair des animaux, flatte-toi d'avoir Orphée pour maître, d'être initié aux saints mystères, et d'adorer la vaine fumée de tous tes livres [1] : te voilà pris sur le fait. Les hommes de ton espèce, je le dis à tous bien haut, il faut les fuir : car ils cherchent à nous tromper par leurs belles paroles, pendant qu'ils trament de honteux desseins. Phèdre n'est plus : crois-tu que sa mort te sauvera? C'est, au contraire, ce qui dépose contre toi, misérable! Quels serments, quels discours pourraient effacer cette accusation, et t'y soustraire? Tu diras qu'elle te haïssait, et qu'un bâtard est toujours odieux aux enfants légitimes. Mais, à t'entendre, elle aurait fait pour sa vie un bien mauvais marché, si c'est par haine d'un homme comme toi qu'elle a sacrifié ce que nous avons de plus cher. Ou bien prétendras-tu que les désirs impurs, inconnus des hommes, sont innés chez la femme? Je sais, moi, des jeunes gens auxquels il ne faudrait pas plus se fier qu'aux femmes, quand Cypris a troublé leur ardente puberté. [Ils allèguent alors leur sexe pour excuse.] Mais pourquoi discuter avec toi devant l'irrécusable témoignage de ce cadavre? Va-t'en, fuis au plus vite de cette contrée, et ne reviens jamais dans les murs de la divine Athènes ni dans les limites du pays que gouverne mon sceptre. Car, si je laissais impuni un pareil outrage, Sinis, le brigand de l'Isthme, pourrait dire que je ne l'ai pas tué, et m'accuser d'une vaine jactance; et les roches scironides [2] battues des flots ne proclameraient plus que je suis le fléau des méchants.

HIPPOLYTE. Mon père, ton âme est en proie à une terrible colère. Mais la cause qui t'inspire de si beaux discours est moins belle en réalité, si l'on en écarte les voiles. Pour moi, je ne

1. M. H. Weil remarque à ce propos que Platon se moque aussi de ce tas de prétendus livres de Musée et d'Orphée, dont se réclamaient les Orphéotélestes, charlatans entrepreneurs en rites expiatoires.

2. Thésée précipita dans la mer le brigand Sciron de Mégare, et ses os furent, dit-on, changés en rochers.

sais pas parler à une foule [1]; devant un petit nombre d'auditeurs de mon âge, je serais plus habile. De ce talent, comme des autres, on n'a jamais qu'une part : on a peu de mérite aux yeux des sages, mais on possède mieux l'art de s'adresser à la foule. Cependant le malheur qui m'accable me force de rompre le silence. Je commencerai par répondre aux premiers traits que tu m'as lancés, comme si tu allais me confondre et me fermer la bouche. Tu vois cette lumière et cette terre? il ne s'y trouve pas, quoi que tu puisses dire, un homme plus pur que moi. Je sais d'abord honorer les dieux et juger dignes de mon amitié ceux qui, loin de chercher à faire le mal, rougiraient de demander à leurs amis un acte coupable, et de leur rendre, en retour, un honteux service. Jamais, ô mon père, je ne ris de mes compagnons : qu'ils soient présents ou absents, mon amitié reste pour eux la même. Mais, s'il y a un crime dont je suis innocent, c'est celui dont tu me juges sûrement coupable. Jusqu'à ce jour mon corps est resté chaste : je ne connais l'amour que de nom et en peinture; et encore suis-je peu disposé à regarder ces images, car j'ai l'âme vierge. Peut-être la pureté de ma vie ne te convaincra-t-elle pas de mon innocence. Dis-moi donc ce qui a pu me corrompre. Serait-ce que Phèdre surpassait en beauté toutes les autres femmes? ou bien est-ce qu'en la séduisant je pouvais espérer ton héritage et ta maison? Quelle erreur, ou plutôt quelle folie! Diras-tu que le pouvoir a des charmes? il n'en a pas pour le sage. L'ambition corrompt ceux des mortels qui aspirent à régner. La mienne est d'être le vainqueur et le premier dans les concours de la Grèce, mais le second dans la cité, et de vivre toujours heureux avec l'amitié des gens de bien. On a ainsi toute liberté d'agir, et l'absence de péril a plus de charme que le pouvoir. Tu as entendu toutes mes raisons, sauf une. Si j'avais un témoin pour dire ce que je suis, si je me défendais en présence de Phèdre vivante, tu verrais la réalité, et tu saurais où est le crime. Maintenant, par Zeus, gardien des serments, par le sol de cette contrée, je te jure que je n'ai jamais touché à ta femme, qu'il n'a pu m'en venir ni le désir ni même la pensée. Oui, que je meure sans gloire et sans nom, sans patrie et sans foyer, errant et fugitif loin de ce pays; et que ni la mer ni la terre ne reçoivent mon cada-

1. Il s'agit ici de la suite du roi, et du chœur.

vre, si je suis coupable. Quant à Phèdre, quelle crainte l'a poussée à se donner la mort? je l'ignore : je n'ai pas le droit de dire un mot de plus. Elle a paru chaste, sans l'être ; moi, je le suis : et voilà le prix que j'en ai retiré!

LE CHŒUR. Tu as assez prouvé ton innocence, en l'attestant au nom des dieux : comment ne pas croire à un serment?

THÉSÉE. Ne faut-il pas qu'il soit bien fourbe et imposteur pour s'imaginer qu'il va me fléchir par sa feinte douceur, après avoir déshonoré son père?

HIPPOLYTE. Toi aussi, mon père, tu m'étonnes beaucoup : si tu étais mon fils, et moi ton père, c'est la mort, et non pas seulement l'exil, qui t'eût puni d'avoir osé porté sur Phèdre une main criminelle.

THÉSÉE. On ne peut mieux dire, en vérité. Cependant tu ne mourras pas ainsi, — l'impie ne souhaite qu'une prompte mort, — mais dans les courses errantes d'un lointain exil, suivant l'arrêt que tu as prononcé contre toi-même. [Ta vie misérable se consumera sur la terre étrangère : tel est le prix réservé à l'impiété.]

HIPPOLYTE. Dieux! que vas-tu faire? sans attendre, pour me condamner, les révélations du temps, tu me chasses de ce pays?

THÉSÉE. Oui, et même, si je le pouvais, au delà des mers, au delà des bornes atlantiques, tant je te hais!

HIPPOLYTE. Quoi! tu ne veux considérer ni serment, ni preuve, ni réponses des devins, et, sans jugement, tu m'exileras de cette terre?

THÉSÉE. Ces tablettes me dispensent de tirer au sort celles des devins [1] : elles sont contre toi un irrécusable témoignage. Quant aux oiseaux qui volent au-dessus de nos têtes, je les salue bien.

HIPPOLYTE. O dieux! pourquoi ne briserais-je pas les liens qui enchaînent ma langue, quand je péris par vous que j'adore? Eh bien! non : quoi que je fasse, je ne persuaderais pas ceux que je dois convaincre, et j'aurais sans profit violé mes serments.

THÉSÉE. Ah! que ton hypocrite vertu m'exaspère! Sors au plus vite de cette contrée.

1. Ces tablettes, dit-il, ne sont pas comme les tablettes ou bulletins des devins, que l'on tire au sort pour obtenir un oracle trompeur. Allusion à la κληρομαντεία. H. W.

HIPPOLYTE. Malheureux! où tourner mes pas? Dans l'exil où je pars, chargé d'une telle accusation, où trouverai-je une demeure hospitalière?

THÉSÉE. Chez tous ceux qui se plaisent à accueillir comme hôtes les corrupteurs de femmes et les complices de leurs crimes.

HIPPOLYTE. Ah! cette pensée me déchire le cœur et m'arrache des larmes : les apparences m'accusent, et tu me crois coupable.

THÉSÉE. C'est quand tu osais outrager la femme de ton père qu'il fallait gémir et tout prévoir.

HIPPOLYTE. O murs de ce palais, que ne prenez-vous la parole pour attester mon innocence?

THÉSÉE. Tu invoques des témoins muets? Mais en voilà un qui, sans parler, dénonce clairement ton crime.

HIPPOLYTE. Hélas! que ne puis-je me contempler moi-même en face, et pleurer sur les maux que j'endure?

THÉSÉE. Tu t'es, en effet, beaucoup plus exercé à t'adorer toi-même qu'à respecter, comme tu le devais, ceux qui t'ont donné le jour.

HIPPOLYTE. O mère infortunée! ô fatale naissance! je ne souhaiterai jamais à aucun de mes amis d'être un bâtard.

THÉSÉE. Qu'attendez-vous, esclaves, pour l'arracher d'ici? Ne m'entendez-vous pas dire depuis longtemps qu'il est exilé?

HIPPOLYTE. Si un seul me touche, malheur à lui! Chasse-moi toi-même de ce pays, si telle est ta volonté.

THÉSÉE. Je le ferai, si tu n'obéis à mes ordres : ton exil ne m'inspire aucune pitié.

HIPPOLYTE. C'en est fait, je le vois. Malheureux que je suis! je sais la vérité, et je ne sais comment la dire. Fille de Latone, la plus chère à mon cœur de toutes les divinités, ô ma compagne, ô ma chasseresse, nous fuirons donc l'illustre Athènes! Adieu, ville et terre d'Érechthée! O pays de Trézène, où il est si doux de passer sa jeunesse, adieu! c'est la dernière fois que je te vois et que je te parle. Et vous, qui êtes ici mes jeunes compagnons, venez me faire vos adieux, et conduisez-moi hors de cette contrée : vous ne verrez jamais, quoi que puisse penser mon père, un cœur plus chaste que le mien.

LE CHŒUR. Certes, la pensée des dieux, quand elle me vient à l'esprit, est bien puissante pour dissiper mes chagrins. Mais je sens faiblir ma foi en une intelligence suprême, quand je considère la destinée et les actions des mortels. Car ils sont les jouets de continuelles vicissitudes, et la vie humaine est condamnée à une éternelle instabilité.

Puissent, à ma prière, les dieux m'accorder en partage une existence fortunée et un cœur exempt de soucis! Puissent aussi mes yeux n'être ni trop ouverts à la lumière ni trop fermés à la vérité, et mon âme se plier sans peine aux événements de chaque jour, pour l'inaltérable quiétude de ma vie!

Mais aujourd'hui mon esprit se trouble, quand je vois ce malheur inattendu : ce héros, gloire d'Athènes, astre éclatant de la Grèce, je l'ai vu, hélas! je l'ai vu, victime du courroux paternel, partir pour une terre étrangère. O sables du rivage de la patrie! ô forêt de la montagne, qu'il parcourait avec ses chiens agiles pour détruire les bêtes sauvages, à la suite de l'auguste Dictynna!

Tu ne conduiras plus un attelage de chevaux vénètes, dirigeant dans le stade de Limnè leurs pas dressés à la course. Les cordes mélodieuses attachées au cercle de ta lyre, qui naguère ne se taisait jamais, cesseront de se faire entendre dans la demeure paternelle. Les autels, où s'arrête la fille de Latone sur l'épais gazon, ne recevront plus de couronnes; et ton exil mettra fin aux rivalités des vierges, qui te voulaient pour époux.

Quant à moi, ma triste vie se passera maintenant à pleurer ton infortune. Malheureuse mère, c'est donc en vain que tu as donné le jour à un fils. Ah! ma fureur éclate contre les dieux. Hélas! hélas! Grâces, qui présidez à l'hymen, pourquoi laissez-vous partir de son pays et de son foyer, sous le poids des imprécations paternelles, ce malheureux qui n'a commis aucun crime?

Mais j'aperçois un des compagnons d'Hippolyte : il a l'air sombre, et court en hâte vers ce palais.

UN MESSAGER [1]. Où dois-je aller, femmes, pour trouver Thésée, le roi de ce pays? Si vous le savez, dites-le-moi. Est-il dans son palais?

1. Cf. Racine, *Phèdre*, act. V, sc. 6.

LE CHŒUR. Le voici lui-même qui en sort.

LE MESSAGER. Thésée, je t'apporte une nouvelle bien douloureuse pour toi, pour les citoyens d'Athènes, et pour les habitants du pays de Trézène.

THÉSÉE. Qu'y a-t-il? quelque nouvelle calamité a-t-elle frappé ces deux villes voisines [1]?

LE MESSAGER. En un mot, Hippolyte n'est plus. Cependant ses yeux sont encore ouverts à la lumière; mais il n'a plus qu'un souffle de vie.

THÉSÉE. Qui l'a frappé? un ennemi, sans doute, dont il a violé la femme, comme celle de son père?

LE MESSAGER. C'est son char qui l'a tué, ce sont les imprécations que ta bouche a proférées contre ton fils, en invoquant ton père, le dieu des mers.

THÉSÉE. O dieux! ô Poseidon, oui, tu es vraiment mon père, puisque tu as exaucé mes imprécations! Mais dis-moi comment il a péri : comment le bras de la Justice s'est-il appesanti sur celui qui m'a déshonoré?

LE MESSAGER. Près du rivage battu des flots, nous étions occupés à peigner la crinière des chevaux, et nous pleurions : car on était venu nous annoncer qu'Hippolyte ne demeurerait plus dans ce pays, et que tu l'avais condamné à un cruel exil. Bientôt il arrive lui-même, et mêle ses larmes aux nôtres sur le rivage : une foule nombreuse d'amis de son âge suivait ses pas. Enfin, il fait trêve à sa douleur, et nous dit : « Pourquoi m'affliger ainsi? il faut obéir aux ordres de mon père. Esclaves, attelez à mon char les chevaux qui doivent me conduire : car cette ville n'existe plus pour moi. » Aussitôt chacun s'empresse, et, plus vite qu'on ne saurait le dire, nous amenons à notre maître ses chevaux attelés. Il saisit les rênes à l'anneau, et adapte exactement ses pieds aux sabots du char. Et d'abord, les mains étendues, il adresse aux dieux cette prière : « Zeus, fais-moi périr, si je suis coupable! Puisse mon père, soit que je meure ou que je voie la lumière, reconnaître son injustice et mon innocence! » A ces mots, il saisit l'aiguillon, et en frappe les chevaux. Et nous, ses serviteurs, à côté du char, près des rênes, nous suivions notre maître sur la route qui mène directement

1. Athènes et Trézène étaient réunies sous l'autorité de Thésée, mais non, à proprement parler, voisines : elles se trouvaient séparées par toute la largeur du golfe Saronique.

à Argos et à Épidaure [1]. Nous arrivons à un lieu désert, au delà des limites de ce pays, où s'étend un rivage en vue déjà du golfe Saronique. Là tout à coup retentit, comme le tonnerre souterrain de Zeus, un sourd mugissement effroyable à entendre. Les chevaux dressent la tête et les oreilles vers le ciel. Nous cherchons, en proie à une violente terreur, d'où peut venir ce bruit. Alors, jetant les yeux sur le rivage où grondent les flots, nous voyons s'élever jusqu'au ciel une vague immense, qui dérobe à nos yeux les falaises de Sciron et nous cache l'Isthme et le rocher d'Asclépios. Puis elle s'enfle, et, en lançant autour d'elle avec fracas des flots d'écume, elle s'avance vers le rivage où est le quadrige d'Hippolyte. Là elle s'abat de toute sa hauteur, se brise, et vomit sur le sable un taureau, monstre sauvage, dont les mugissements remplissent toute la contrée, qui en renvoie l'épouvantable écho. Quel spectacle! et comment nos yeux en auraient-ils pu soutenir l'horreur? Aussitôt une folle terreur s'empare des chevaux. Leur maître, si exercé à les conduire, saisit les rênes de ses deux mains, les tire à lui, comme un matelot ramène sa rame, et, penché en arrière, s'y suspend de tout le poids de son corps. Mais les chevaux mordent avec rage leur frein d'acier : ils s'emportent, et ne connaissent plus ni la main de leur guide, ni les rênes, ni le char. Hippolyte, debout au gouvernail, dirige-t-il leur course du côté de la plaine? le monstre apparait au-devant d'eux, et fait reculer le quadrige en les affolant de terreur; si, dans leur épouvante, ils se précipitent vers les rochers, il se glisse le long du char et les suit en silence, jusqu'à ce que, la roue heurtant contre un rocher, le char se renverse et se brise. Tout est confondu : les moyeux des roues et les chevilles des essieux volent en éclats. L'infortuné lui-même, embarrassé dans les rênes, enchaîné dans leurs liens inextricables, est traîné sur les rochers, où sa tête se brise, où son corps se déchire en lambeaux; et il fait entendre cette plainte lamentable : « Arrêtez, ô vous que mes crèches ont nourries! ne me faites pas périr. Ah! funeste imprécation de mon père! Qui viendra au secours d'un innocent? » Nous le voulions tous; mais nos pieds trop lents nous

1. C'est la route qui de Trézène longe en partie le golfe Saronique jusqu'à Épidaure, pour se diriger ensuite vers Argos. A Épidaure s'élevait, sur le promontoire escarpé dont il est question plus loin, le temple d'Asclépios.

laissaient en arrière. Dégagé enfin, je ne sais comment, des rênes qui l'enchaînaient, il tombe, conservant encore un souffle de vie. Les chevaux et le taureau, ce monstre funeste, avaient disparu dans la montagne, je ne sais où. Pour moi, prince, je ne suis qu'un esclave de la maison; mais on ne pourra jamais me faire croire que ton fils ait commis un crime; non, quand toute l'engeance des femmes se serait pendue, quand le poinçon aurait écrit cette accusation sur tous les pins du mont Ida : car je sais qu'il est innocent.

LE CHŒUR. Hélas! voilà un nouveau malheur accompli. Comment échapper au destin et à la nécessité?

THÉSÉE. Par haine de l'homme qui vient d'être ainsi frappé, je m'étais réjoui à ce récit. Mais maintenant, par respect pour les dieux, et par égard pour celui qui est mon fils, je ne puis ni me réjouir ni m'affliger de son malheur.

LE MESSAGER. Que nous ordonnes-tu? faut-il transporter ici l'infortuné? ou que devons-nous faire de lui pour te plaire? Songes-y : mais, si tu veux m'en croire, tu ne seras pas cruel pour ton malheureux fils.

THÉSÉE. Amenez-le : je veux le voir en face, et, puisqu'il s'est défendu d'avoir souillé ma couche, le confondre à la fois par mes paroles et par ce châtiment céleste.

LE CHŒUR. C'est toi, Cypris, qui domptes le cœur inflexible des dieux et des mortels; et, avec toi, l'enfant aux ailes de mille couleurs parcourt l'univers de son vol rapide : il plane sur la terre et sur les ondes salines de la mer retentissante. Eros, porté par ses ailes d'or, charme les cœurs qu'il envahit de son délire, les animaux de la montagne, ceux de la mer, ceux que nourrit la terre éclairée par les rayons ardents du soleil, et les hommes : sur tous, ô Cypris, tu règnes seule en souveraine.

ARTÉMIS. Noble fils d'Égée, écoute-moi : c'est Artémis, la fille de Latone, qui te parle. Malheureux Thésée, pourquoi te réjouis-tu d'avoir fait périr injustement ton fils? Tu as cru aux mensonges de ta femme : tes soupçons étaient obscurs, ton malheur est clair. Que ne vas-tu cacher ta honte dans les entrailles de la terre, ou que ne t'envoles-tu pour vivre

dans les airs, loin du désastre que tu as causé? Car tu ne peux plus être compté au nombre des hommes de bien.

Écoute, Thésée, l'origine de tes malheurs. Mes paroles n'y remédieront pas, mais il faut qu'elles te fassent souffrir. Je viens te révéler l'innocence de ton fils, pour qu'il meure justifié, et les fureurs de ta femme, peut-être aussi ses généreux combats. Blessée par les aiguillons de la déesse que haïssent le plus toutes celles qui, comme moi, honorent la virginité, elle s'est éprise d'amour pour ton fils. Elle s'efforçait de vaincre Cypris par la raison : elle a succombé malgré elle, victime des artifices de sa nourrice, qui avait fait connaître à ton fils, sous la foi du serment, le mal dont elle était consumée. De même que la chasteté d'Hippolyte avait repoussé de honteux conseils, ainsi tes menaces mêmes n'ont pu amener sa piété à violer la sainteté des serments. Quant à Phèdre, craignant de se voir confondue, elle a écrit cette accusation mensongère, elle a tramé cette ruse pour perdre ton fils, et elle a réussi à te persuader.

THÉSÉE. Hélas!

ARTÉMIS. Thésée, ce récit te déchire le cœur? Mais patience! écoute la suite, et tu gémiras bien plus encore. Ton père, n'est-ce pas? devait exaucer trois de tes vœux : tu en as fait tomber un sur ton fils, barbare que tu es, quand tu pouvais en user pour frapper un ennemi. Ton père, le souverain des mers, dans sa bienveillance pour toi, t'a accordé ce qu'il te devait : il a tenu sa promesse. Mais toi, à ses yeux comme aux miens, tu t'es montré bien coupable, toi qui, sans attendre ni preuve, ni réponse des devins, sans faire d'enquête, sans laisser au temps le soin de t'éclairer, t'es aveuglément hâté de lancer contre ton fils les imprécations qui l'ont tué.

THÉSÉE. Ah! déesse, que je meure!

ARTÉMIS. Tu as commis un crime horrible; mais tu peux encore en obtenir le pardon. C'est, en effet, Cypris qui l'a voulu pour assouvir sa vengeance. Or, telle est la loi établie parmi les dieux : nul ne cherche à faire obstacle aux désirs ni aux volontés d'un autre; toujours nous lui laissons le champ libre. Sache-le bien, si je ne craignais Zeus, jamais je ne me serais résignée à la honte de laisser périr celui de tous les mortels qui m'est le plus cher. Ta faute a pour excuse, d'abord ton ignorance, puis la mort de Phèdre, qui devait rendre bien faibles les meilleures raisons d'Hippolyte,

et fermer ton esprit à la persuasion. C'est donc toi surtout que le malheur accable : mais j'ai ma part de chagrin; car les dieux ne se réjouissent pas de voir mourir les hommes pieux. Ce sont les méchants que nous frappons, avec leurs enfants et toute leur race.

LE CHŒUR. Le voilà, il s'avance, le malheureux : dans quel état est son jeune corps et sa tête blonde! O maison infortunée! quel double désastre vient de s'accomplir dans ce palais frappé par la main des dieux!

HIPPOLYTE. Ah! ah! hélas! malheureux que je suis, victime de l'injuste arrêt d'un injuste père! Je suis mort, infortuné! ah! dieux! Des douleurs aiguës me traversent la tête, des convulsions ébranlent mon cerveau. Arrête! mon corps épuisé a besoin d'un moment de repos. Ah! ah! funeste attelage! chevaux, nourris de ma main, vous m'avez perdu, vous m'avez tué. Hélas! hélas! au nom des dieux, esclaves, que vos mains touchent doucement mon corps : il n'est qu'une plaie. Qu'on me soutienne de côté avec précaution. Soulevez-moi comme il faut; traînez d'un pas égal et régulier le malheureux Hippolyte, voué à la vengeance des dieux par l'erreur d'un père. O Zeus, Zeus! tu le vois? moi, si austère et si religieux, moi, le plus chaste de tous les mortels, je vais, oui, je vais chez Hadès, tué par les imprécations paternelles. C'est en vain que j'ai rempli envers les hommes les austères devoirs de la vertu.

Ah! ah! la douleur, la cruelle douleur redouble. Laissez-moi, infortuné! Viens, Mort secourable! Achevez-moi, tuez un malheureux. Donnez-moi un glaive aiguisé pour me frapper au cœur et endormir ma vie. O funeste imprécation de mon père! Crimes de ma race et de mes antiques ancêtres [1]! Leur fatalité me poursuit et ne souffre pas de délai : mais pourquoi retombe-t-elle sur moi, qui ne suis point coupable? Hélas! que dire? Comment me délivrer de cette souffrance implacable? Puisse bientôt le noir Destin endormir mes maux dans la nuit des Enfers!

ARTÉMIS. Malheureux! à quel sort cruel tu as été enchaîné! C'est la noblesse de ton âme qui t'a perdu.

1. Il s'agit ici des Pallantides, et peut-être aussi des Tantalides, desquels descendait Hippolyte par Æthra, sa grand'mère.

HIPPOLYTE. Ah! quel parfum céleste je respire! Au milieu même de mes souffrances, il vient jusqu'à moi, et il me soulage. La divine Artémis n'est-elle pas en ces lieux?

ARTÉMIS. Oui, infortuné, elle est ici, ta chère déesse.

HIPPOLYTE. Vois-tu l'état déplorable où je suis, ô ma souraine?

ARTÉMIS. Je le vois : mais il ne m'est pas permis de verser des larmes.

HIPPOLYTE. Ton chasseur, ton serviteur n'est plus.

ARTÉMIS. Hélas! non. Mais, en mourant, tu sais combien je t'aime.

HIPPOLYTE. Il n'est plus, le conducteur de tes coursiers, le gardien de tes autels.

ARTÉMIS. C'est la perfide Cypris qui a tout conduit.

HIPPOLYTE. Hélas! je reconnais la déesse qui m'a perdu.

ARTÉMIS. Elle était blessée de tes dédains, elle haïssait ta chasteté.

HIPPOLYTE. C'est elle seule, je le vois, qui nous a perdus tous les trois.

ARTÉMIS. Oui, ton père, toi, et l'épouse de ton père.

HIPPOLYTE. Je pleure donc aussi les malheurs de mon père.

ARTÉMIS. Il a été trompé par les artifices de la déesse.

HIPPOLYTE. Que tu es à plaindre, ô père infortuné!

THÉSÉE. C'est fait de moi, mon enfant. La vie n'a plus pour moi de charmes.

HIPPOLYTE. Tu es plus malheureux que moi de ta fatale erreur.

THÉSÉE. Que ne puis-je mourir à ta place, mon enfant?

HIPPOLYTE. O funeste faveur de Poseidon, ton père!

THÉSÉE. Plût au ciel que ma bouche ne l'eût jamais réclamée!

HIPPOLYTE. Mais quoi! tu m'aurais tué, tant la colère t'aveuglait.

THÉSÉE. Oui, les dieux avaient égaré ma raison.

HIPPOLYTE. Ah! puissent retomber sur eux les maux dont ils frappent injustement les mortels!

ARTÉMIS. Sois tranquille : même quand tu habiteras la nuit des Enfers, les dieux ne laisseront pas impunis les tourments que t'a infligés la colère de Cypris : [c'est le prix dû à ta piété et à ta vertu]. Moi-même, un jour, de ma propre main je te vengerai sur l'un de ses favoris : je frapperai de

mes flèches inévitables celui des mortels qui lui est le plus cher [1]. Et toi, infortuné, pour te dédommager de tes souffrances, je te ferai rendre dans la ville de Trézène les plus grands honneurs [2]. Les jeunes vierges, avant de connaître le joug de l'hymen, t'offriront leur chevelure, et pendant de longs siècles tu recueilleras le tribut de leur douleur et de leurs larmes. Tu seras l'éternel sujet de leurs plaintives chansons, et jamais l'amour de Phèdre pour Hippolyte ne tombera dans le silence et dans l'oubli. Pour toi, fils du vieil Ægée, prends ton fils dans tes bras, et presse-le sur ton cœur. C'est sans le vouloir que tu l'as fait périr : il n'est pas étonnant que les mortels s'égarent, quand les dieux les aveuglent. Toi, Hippolyte, je te prie de ne pas haïr ton père : tu sais maintenant de quel destin tu es la victime. Adieu : il ne m'est pas permis de voir des morts [3], et le dernier soupir qu'ils exhalent ne doit pas souiller mes regards. Déjà je te vois approcher du moment fatal.

HIPPOLYTE. Toi aussi reçois en partant mes adieux, ô vierge bienheureuse ! puisses-tu quitter sans peine notre longue intimité ! Je me réconcilie avec mon père, puisque tu le veux : j'ai toujours obéi à tes paroles.

HIPPOLYTE. Ah ! déjà les ténèbres se répandent sur mes yeux. Prends-moi, soutiens-moi, mon père.

THÉSÉE. Hélas ! mon enfant, que fais-tu de ton malheureux père ?

HIPPOLYTE. Je meurs, et déjà je vois les portes des Enfers.

THÉSÉE. Et tu laisses mon âme souillée d'un crime ?

HIPPOLYTE. Non, puisque je t'absous de ma mort.

THÉSÉE. Quoi ! tu me renvoies absous du sang versé ?

HIPPOLYTE. J'en prends à témoin la vierge aux flèches redoutables.

THÉSÉE. O cher enfant, que tu te montres généreux envers ton père !

1. Adonis.

2. Pausanias, en décrivant la Corinthie et l'Argolide, parle des cérémonies qui se célébraient à Trézène en l'honneur d'Hippolyte.

3. C'est ainsi qu'on a vu Apollon s'éloigner de la maison où va expirer Alceste. Dans l'*Iliade*, il quitte pour la même raison Hector mourant. Junon n'assiste pas non plus aux derniers moments de Turnus.

HIPPOLYTE. Demande aux dieux des fils légitimes qui me ressemblent.

THÉSÉE. O cœur plein de piété et de vertu!

HIPPOLYTE. Il ne bat déjà plus. Adieu, mon père! encore adieu!

THÉSÉE. Ne m'abandonne pas, mon enfant; reprends tes forces.

HIPPOLYTE. Je n'en ai plus : j'expire, ô mon père! Hâte-toi de voiler mon visage.

THÉSÉE. O terre illustre d'Athènes et de Pallas, de quel homme tu vas être privée! Malheureux que je suis! Ah! Cypris, je me souviendrai longtemps de ta vengeance.

LE CHŒUR. Il est commun à tous les citoyens, le deuil de ce malheur inattendu : il fera couler bien des larmes. Les grands hommes sont pleurés, et laissent un éternel souvenir[1]!

1. Euripide, suivant Bœckh, pensait ici à Périclès, qui venait de mourir.

ION

PERSONNAGES.

HERMÈS.
ION.
CHOEUR DES FEMMES DE CRÉUSE.
CRÉUSE.
XUTHOS.
UN VIEILLARD
UN SERVITEUR DE CRÉUSE.
LA PYTHIE.
ATHÈNA.

NOTICE SUR ION

Créuse, fille d'Érechthée, roi d'Athènes, a eu d'Apollon un fils, qu'elle a abandonné dans la grotte où le dieu lui avait fait violence. Transporté par Hermès à Delphes, recueilli et élevé par la Pythie, nourri « des dons offerts sur les autels », Ion est devenu gardien du temple et de ses trésors. C'est lui d'abord que nous montre le poète dans l'exercice de ses humbles et pieuses fonctions. Le soleil se lève, et ses premiers rayons éclairent la double cime du Parnasse. Le jeune néocore annonce que le temple est ouvert : il en balaye le seuil avec des rameaux de laurier et l'arrose de l'eau de Castalie ; il en écarte les oiseaux, qu'il menace de ses flèches : en même temps, il salue le dieu, qu'il remercie de ses bienfaits et aime comme un père, sans se douter que cet élan d'inconsciente tendresse filiale ne le trompe pas. Apollon veille sur son fils : il a résolu de lui donner une famille, un nom, un trône, une illustre postérité. Créuse a épousé l'Achéen Xuthos, et ne lui a pas donné d'enfants : Apollon leur inspire la résolution de venir consulter l'oracle de Delphes, et met ainsi en présence Créuse et Ion. Voilà ce que nous apprend Hermès dans le prologue, et ce que nous avions besoin de savoir : les émouvantes péripéties qui précèdent et préparent la reconnaissance attendue et prévue n'ont d'intérêt pour nous que si la mère et le fils ne se connaissent pas, et si nous les connaissons.

Dès leur première rencontre au seuil du temple, ils sont attirés l'un vers l'autre par une touchante sympathie. Ion, après avoir curieusement interrogé Créuse, la plaint de ne pas avoir d'enfants. Créuse pense que la mère d'Ion doit être bien heureuse ; et puis, elle le plaint à son tour de ne pas la connaître ; elle plaint cette mère, qui n'a pas allaité son fils. Pourquoi ne cherche-t-il pas à la découvrir ? Hélas ! elle sait une autre femme, elle a une amie, dont le sort est le même. Et elle lui raconte son propre malheur, la naissance et l'abandon de son enfant, qui aurait, s'il vivait, à peu près l'âge d'Ion. Celui-ci voit là « une destinée qui répond à sa propre infortune » ; et Créuse devine que, « lui aussi, il regrette une malheureuse mère. » C'est ainsi que le poète rapproche, à l'insu l'un de l'autre, la mère qui cherche son enfant,

l'enfant qui cherche sa mère. Il s'agit maintenant d'amener, à travers bien des surprises et des périls, après nous avoir fait passer par des alternatives d'espérance et de crainte, de pitié et de terreur, le moment où ils doivent se retrouver et se reconnaître.

L'oracle a parlé : Xuthos rencontrera son fils en sortant du temple. C'est Ion qui s'offre à sa vue. Xuthos a quelque peine à le convaincre de cette paternité inattendue, encore plus à le décider à quitter la pieuse et paisible vie qu'il mène à Delphes, pour les périlleuses grandeurs d'Athènes. Il l'invite, en attendant, à célébrer cet heureux événement par un sacrifice et un banquet. Créuse doit tout ignorer : il menace de mort, si elles ne gardent le silence, les femmes d'Athènes qui l'ont accompagnée. Mais elles sont dévouées à leur maîtresse, et elles en oublient non seulement la prudence, mais la discrétion imposée au chœur par les lois mêmes du théâtre antique. Créuse, accompagnée du vieil esclave qui a jadis élevé Érechthée, impatient comme elle de connaître la réponse de l'oracle, Créuse interroge ses suivantes : elle apprend que le dieu donne un fils à Xuthos, et lui refuse à elle-même ce bonheur. Égarée par la fureur et le désespoir, elle maudit la perfidie d'Apollon, et laisse échapper son secret. Elle se vengera. Sa fierté d'Athénienne ne peut souffrir l'intrusion d'un étranger, d'un fils d'esclave sans doute, dans la maison royale d'Érechthée : la femme est justement indignée de la trahison de son mari ; la mère surtout, cruellement déçue et jalouse. Ion doit périr, et c'est le vieillard qui lui donnera la mort. Celui-ci se rend dans la tente où le jeune homme offre un banquet à ses amis ; il se propose comme échanson, et, à la fin du repas, verse dans la coupe des libations une goutte du sang de la Gorgone, donnée par Pallas à Érichthonios, et conservée depuis dans une capsule d'or. Mais, au moment de boire, Ion entend une parole de mauvais augure, demande une autre coupe, et répand sur le sol la liqueur empoisonnée. Une colombe, qui vient s'y désaltérer, expire sous les yeux des convives. On arrête le vieillard : tout se découvre ; et les magistrats de Delphes condamnent Créuse à être précipitée d'un rocher du Parnasse. La malheureuse vient se réfugier à l'autel d'Apollon, poursuivie par Ion menaçant, implacable. La mère allait empoisonner son fils ; le fils va arracher de l'autel et tuer sa mère : la Pythie l'arrête. Elle sort du temple, et lui présente le berceau d'osier dans lequel elle l'a jadis recueilli, et que, par l'ordre du dieu, elle a conservé jusqu'à ce jour. Ion regarde avec attendrissement cette corbeille entourée de bandelettes ; Créuse la reconnaît, et pousse un cri : voilà la couverture tissée et brodée de ses mains, le collier de serpents d'or, et la couronne d'olivier qu'elle y a déposés jadis. Ion n'a plus de doute, il a retrouvé sa mère. Il lui reste à apprendre la vérité sur sa naissance : révélation scabreuse, mais qui n'embarrasse pas le moins du monde l'Éliacin de Delphes. Il en est fier, il en voudrait être tout à fait sûr. Mais comment s'arranger de ces deux pères qu'il retrouve le même jour ? Le moyen est bien simple : il gardera son père divin pour l'honneur, et son père mortel pour le profit. Il suffira pour cela de « laisser à Xuthos sa douce illusion ».

On voit par où cette tragédie d'Euripide confine, comme beaucoup d'autres, à la comédie. La corbeille du dénouement passera dans la comédie attique : on la retrouvera dans le *Rudens* et dans la *Cistellaria* de Plaute. Il n'est pas jusqu'à l'*Avare*, où Valère ne se fasse reconnaître d'Anselme par un bracelet d'agate que sa mère lui avait mis au bras, à peu près comme Ion de Créuse par son collier d'or. Que de drames d'ailleurs n'a pas défrayés ce sujet d'Ion ! Aujourd'hui encore, au théâtre comme dans le roman, que d'enfants nés d'un crime, abandonnés, retrouvés !

Mais, en dehors de cette intrigue dramatique et romanesque, faite pour amuser et émouvoir les spectateurs de tous les temps et de tous les pays, l'*Ion* est bien antique et bien attique. C'est la glorification d'Athènes et de ses fabuleuses origines, de ses anciens rois et héros légendaires issus en ligne directe d'Érichthonios, fils de la Terre. Ion, l'ancêtre de cette race ionienne qui a peuplé, après l'Attique, les Cyclades, les rivages de l'Asie Mineure et de l'Hellespont, Ion n'est plus que de nom le fils d'un étranger, de l'Achéen Xuthos : il faut, pour l'orgueil d'Athènes, qu'il descende à la fois du dieu Apollon et des vieux héros autochthones. Athèna remplit de sa divinité ce drame national. C'est elle qui apparait à Ion (Apollon se tient discrètement à l'écart) pour lui affirmer sa naissance divine, et lui annoncer l'avenir promis à sa race ; elle aussi qui le ramène, avec Créuse, à Athènes. Il semble parfois qu'ils ne l'aient jamais quittée. Sans doute, Euripide nous montre bien Delphes, ses sacrifices et ses banquets, ses pèlerins et ses proxènes, ses prêtres et ses magistrats, et, au fond du tableau, le Parnasse, éclairé par le soleil levant, ou par les torches des orgies nocturnes de Dionysos. Mais la pensée du poète revient sans cesse à l'Acropole, comme pour ne pas trop dépayser le spectateur assis au théâtre de Bacchos, au pied de la sainte colline : à chaque instant, il lui fait entrevoir, comme dans une échappée, les grottes de Pan et d'Aglaure, les temples d'Apollon, d'Athèna Polias ou Nikè, le Parthénon même, dont il donne les dimensions à la tente du festin d'Ion. On se croit à Delphes, on est à Athènes, et non pas même dans l'Athènes de ces temps héroïques, mais dans celle du ve siècle. Les personnages du drame deviennent des contemporains d'Euripide. Créuse est la femme athénienne dans la condition où la placent les mœurs et les lois d'Athènes, qui punissent à peine le viol et permettent l'exposition des enfants. Ion juge très librement et très sévèrement les mœurs des dieux de l'Olympe et les honteux exemples qu'ils donnent aux mortels. Dans une pièce qui a pour but de célébrer les Athéniens autochthones, il lui échappe de dire que « les hommes ne naissent pas du sol ». Et, quand Xuthos lui offre une part de sa puissance, il disserte en philosophe sur les soucis et les déboires de la vie politique, auxquels il préfère la retraite et le loisir, le modeste et tranquille bonheur du sage. Ces anachronismes de faits et d'idées amusaient évidemment les spectateurs, qui trouvaient piquant, par exemple, de voir représentée sur une tapisserie, à l'époque fabuleuse d'Érechthée, la bataille de Salamine.

Mais il n'est pas toujours facile d'indiquer exactement les événements auxquels le poète fait allusion, encore moins d'en tirer des inductions qui permettent de fixer la date de la pièce. Cependant on a pu supposer, avec grande apparence de raison, que la représentation d'Ion n'a pas été beaucoup postérieure à la victoire remportée en 429 par Phormion sur la flotte péloponnésienne, près du promontoire de Rhion, à l'entrée du golfe de Corinthe. On ne s'explique pas autrement qu'Athèna mentionne au dénouement ce glorieux rivage d'Achaïe. Et la jolie scène du début, où les Athéniennes de la suite de Créuse examinent curieusement et décrivent les sujets mythologiques représentés autour du temple, peut fort bien s'appliquer au portique que les Athéniens firent construire à Delphes, en souvenir de cette victoire. De plus, en cette même année 429, Périclès, peu de temps avant sa mort, demandant aux Athéniens un gage de la confiance qu'ils lui rendaient, obtenait en faveur du fils qu'il avait eu d'Aspasie, et peut-être aussi pour atténuer dans la cité les conséquences des ravages de la peste, l'abrogation d'une de ses propres lois, d'après laquelle les enfants nés en légitime mariage devaient seuls être comptés au nombre des citoyens : on avait vu cette loi rigoureusement appliquée plusieurs années auparavant, lorsqu'il s'était agi de distribuer un présent de 40 000 boisseaux de blé arrivés d'Égypte, et qu'une révision sévère de la liste des citoyens en admit 14 000 et en exclut 4 760. Or, la tragédie d'Ion traite précisément cette question politique et sociale, qui préoccupait vivement les Athéniens, — et qui est restée à l'ordre du jour dans nos sociétés modernes, comme sur la scène contemporaine, — la question de l'état des fils naturels dans la cité. Si libérale, si hospitalière que fût Athènes, elle était fière et jalouse de l'ancienneté et de la pureté de sa race : elle pouvait craindre que cette « intrusion de l'étranger » dans la cité athénienne n'y devînt un ferment de décomposition, une cause d'affaiblissement et de décadence. C'est de ce sentiment qu'Euripide semble s'être fait l'interprète.

ION

—

Hermès. Atlas, qui de ses épaules d'airain soutient le ciel, antique demeure des immortels, rendit mère une déesse[1] et eut d'elle Maïa : c'est de Maïa et du puissant Zeus que je suis né, moi, Hermès, messager des dieux. Me voici venu sur cette terre de Delphes, où Phœbos siège au centre de la terre et donne aux mortels ses oracles, qui leur révèlent toujours le présent et l'avenir. Il y a en Grèce une ville qui n'est pas sans gloire, et qui porte le nom d'Athèna à la lance d'or. C'est là que Créuse, fille d'Érechthée [2], fut contrainte par la violence de se donner à Phœbos, au pied de la colline athénienne consacrée à Pallas, sous les rochers qui sont au nord, et que les maitres de l'Attique appellent Macra [3]. Son père ne s'aperçut pas de sa grossesse : telle était la volonté du dieu. Quand le temps fut venu, elle mit au jour un fils dans son palais, mais elle le transporta dans la grotte où elle s'était unie au dieu. Elle l'y déposa, pour le livrer à la mort, dans les flancs arrondis d'une corbeille d'osier, en observant un antique usage qui remonte à Érichthonios [4], fils de la Terre : la fille de Zeus avait placé à côté de lui deux serpents pour le défendre, en le confiant à la garde

1. Pléionè était fille d'Océan et de Téthys : de Pléionè et d'Atlas naissent les Pléiades; de Maia, l'une d'elles, et de Zeus, Hermès.

2. Un des premiers rois d'Athènes, nourri et élevé par Athèna Polias dans le temple qui a reçu son nom, l'*Érechtheion*.

3. Ces rochers de *Macra* n'étaient pas autre chose que la grotte de Pan. Voir Beulé, *l'Acropole d'Athènes*.

4. Érichthonios, fils d'Hèphæstos et d'Athèna, ou plutôt de la Terre, *proles sine matre creata*, comme dit Ovide.

des filles d'Aglauros [1]. De là, chez les descendants d'Érechthée, la coutume, qui subsiste encore, de donner pour parure des serpents d'or aux enfants que l'on nourrit. La jeune mère attacha au cou de son fils les ornements qu'elle avait, et les lui laissa, comme s'il allait mourir. Alors mon frère Apollon m'adressa cette prière : « Va, frère, chez le peuple autochthone de l'illustre Athènes : tu connais bien la ville d'Athèna. Dans le creux d'un rocher tu trouveras un enfant nouveau-né. Prends-le avec son berceau et les langes qui l'enveloppent, porte-le à Delphes, dans le temple où je rends mes oracles, et dépose-le à l'entrée même de mon sanctuaire. Je me charge du reste : car il faut que tu le saches, cet enfant est mon fils. » Pour complaire à mon frère Loxias, j'ai pris, j'ai porté le berceau de joncs, j'ai déposé l'enfant au seuil de ce temple; et, pour qu'il pût être vu, j'ai ouvert la corbeille arrondie. Voici que, au moment où le char du soleil commence sa carrière, la prophétesse entre dans le sanctuaire du dieu : ses regards s'arrêtent sur le petit enfant, et elle s'étonne qu'une fille de Delphes, après l'avoir furtivement mis au jour, n'ait pas craint de l'exposer dans la sainte demeure. Elle était prête à le jeter hors du temple, lorsque, prise de pitié, elle renonce à cette résolution cruelle : le dieu était venu en aide à l'enfant, et ne voulait pas qu'il fût chassé de cet asile. Elle le prend et le nourrit : mais elle ne sait ni que Phœbos est son père, ni de quelle mère il est né; l'enfant non plus ne connaît pas ses parents. C'est ainsi qu'il a grandi, errant et jouant autour de l'autel qui le nourrissait [2]. Arrivé à l'âge d'homme, les Delphiens l'ont fait gardien des trésors du dieu et fidèle intendant de son temple. C'est là que, jusqu'à ce jour, s'est écoulée pieusement sa vie. Cependant Créuse, sa mère, a épousé Xuthos, voici dans quelles circonstances. Les orages de la guerre avaient éclaté entre Athènes et les Chalcodontides [3] d'Eubée. Xuthos prit part à la lutte, et ses armes contribuèrent à la victoire : aussi eut-il l'honneur d'épouser Créuse, bien qu'il ne fût pas Athénien, mais Achéen, né d'Æole, fils de Zeus [4]. Or, bien

1. Aglauros, ou Agraulos, femme de Cécrops, avait trois filles, Aglauros, Hersè, et Pandrosos, qui donna son nom au *Pandrosion*.

2. Cf. Racine, *Athalie*, acte II. sc. 2.

3. Chalcodon, ancien roi de l'Eubée, avait donné son nom aux habitants de l'île.

4. Dans la tragédie d'*Æole*, c'est Hellen, roi de Phthie, qui est fils de Zeus; Æole n'est que fils d'Hellen. « Achéen » est ici synonyme de « Phthien ».

que depuis longtemps ils partagent la même couche, Créuse et lui sont encore sans enfants. C'est leur désir d'avoir une postérité qui les amène aujourd'hui à l'oracle d'Apollon. Loxias lui-même dirige les événements vers ce but, et il n'y est pas étranger, comme il le semble. Quand Xuthos sera entré dans le sanctuaire prophétique, le dieu lui donnera son propre fils, en lui faisant croire que c'est de lui qu'il est né, afin que, revenu au foyer de sa mère, l'enfant soit reconnu par Créuse. Ainsi Loxias, sans dévoiler le mystère de sa paternité, assurera à son fils un sort glorieux. Il le fera appeler Ion par toute la Grèce : c'est de lui que sortiront les villes grecques d'Asie [1]. Mais entrons dans cette enceinte parée de lauriers, pour savoir ce qui aura été décidé au sujet de l'enfant. Voilà précisément le fils d'Apollon qui sort et vient purifier avec des branches de laurier le seuil du temple. Ce nom qu'il doit porter, Ion, je suis le premier des dieux qui le lui donne.

ION. Voici le quadrige étincelant du soleil qui déjà illumine la terre ; et, dans le ciel, ses rayons font fuir les astres au sein de la nuit sacrée. Les inviolables sommets du Parnasse [2], frappés de sa lumière, annoncent aux mortels qu'il ramène le jour. La myrrhe du désert élève sa fumée vers les lambris de Phœbos, et la prêtresse de Delphes s'assoit sur le trépied divin pour faire entendre aux Grecs les oracles que lui inspire Apollon [3]. Allez, Delphiens, serviteurs du dieu, allez à la source argentée de Castalie, et purifiez-vous dans ses eaux limpides ; puis, entrez dans le temple, gardez un religieux silence, et n'ouvrez la bouche que pour annoncer d'heureux événements à ceux qui viennent interroger le dieu. Moi, je vais recommencer la tâche que tous les jours je remplis depuis mon enfance : purifier de toutes souillures avec des branches de laurier et parer de guirlandes sacrées le seuil de Phœbos, y répandre une fraîche rosée, et mettre en fuite à coups de flèches les troupes d'oiseaux qui profanent les saintes offrandes. Car, sans mère et sans père, je me dois au service de ce temple qui m'a nourri.

1. Les douze cités de la confédération ionienne en Carie et en Lydie.

2. Auj. *Liakoura*. Ces deux sommets étaient consacrés, l'un à Dionysos, l'autre à Apollon.

3. Voir Foucart, *Mémoire sur les ruines et l'histoire de Delphes*.

Viens, ô rameau verdoyant, qui me sers à balayer, à l'entrée de ce temple, le seuil divin d'Apollon, beau laurier, cueilli dans les jardins du dieu, où la céleste rosée d'une source intarissable rafraîchit le feuillage sacré du myrte, que je traîne tout le jour sur les dalles du temple, depuis l'heure où s'élance le char ailé du soleil, sans jamais interrompre ce pieux devoir. Pæan, ô Pæan! béni, béni sois-tu, fils de Latone!

Noble est ma tâche, l'office que je remplis devant ton temple, ô Phœbos, le culte que je rends à ton sanctuaire fatidique. Il m'est glorieux de travailler pour toi, de mettre mon bras au service des dieux, oui, des immortels, et non des humains. C'est un labeur dont je suis fier, et qui ne me lasse pas. Phœbos est mon père : n'est-ce pas lui qui me nourrit? après tant de bienfaits, j'ai le droit d'appeler ainsi le dieu qu'on adore en ce temple. Pæan, ô Pæan! béni, béni sois-tu, fils de Latone! Mais cessons de traîner ces branches de laurier. Il faut maintenant prendre les vases d'or, et répandre sur le sol l'eau pure de Castalie, la rosée limpide que peut verser ma main : car je suis chaste. Puisse ma vie s'écouler ainsi au service d'Apollon! ou puissé-je du moins ne le quitter que sous d'heureux auspices! Mais voyez, voyez donc! déjà viennent les oiseaux du Parnasse, loin de leurs nids. N'approchez pas du faîte! n'entrez pas sous ces lambris dorés! Je vais te percer de mes flèches, héraut de Zeus, toi dont la gent ailée fuit les serres victorieuses. En voici un autre : c'est un cygne, qui vogue à travers les airs jusqu'à l'enceinte sacrée. Que ne vas-tu porter ailleurs tes pattes de pourpre? C'est en vain que la lyre d'Apollon [1] accompagne ton chant : elle ne te sauvera pas de mes flèches. Dirige plus loin ton vol, gagne les marais de Délos; sinon, tu ensanglanteras tes chants harmonieux. Encore! encore! que vient faire ce nouvel oiseau? construire sous la voûte un nid de chaume pour ses petits? Mes flèches sifflantes t'en empêcheront bien. N'obéiras-tu pas? Va faire éclore tes petits sur les bords de l'Alphée, ou dans les bois de l'Isthme, sans profaner ici les offrandes et le temple d'Apollon. Je ne voudrais pas vous donner la mort : car c'est vous qui annoncez aux mortels la volonté des dieux. Mais je dois remplir les devoirs que m'impose le service d'Apollon, et rester fidèle au dieu qui me nourrit.

1. Le cygne était consacré à Apollon.

DEMI-CHŒUR. Ce n'est pas seulement dans la divine Athènes que les demeures des dieux sont ornées de belles colonnes, et qu'on adore Apollon Agyieus [1] : c'est aussi chez Loxias, fils de Latone, que brillent dans toute leur splendeur les deux frontons de son temple [2].

DEMI-CHŒUR. Regarde : voilà l'hydre de Lerne, que le fils de Zeus moissonne de sa faux dorée. Vois donc, ma chère.

DEMI-CHŒUR. Je vois. A ses côtés, un autre héros tient une torche enflammée : n'est-ce pas celui dont nous parlions en filant la toile, le valeureux Iolaos, fidèle compagnon des travaux et des périls du fils de Zeus?

DEMI-CHŒUR. Vois aussi ce guerrier monté sur un cheval ailé : il tue le monstre à trois corps qui vomit des flammes [3].

DEMI-CHŒUR. Je promène mes yeux de toutes parts. Vois à ton tour sur ces murs de pierre le combat des Géants.

DEMI-CHŒUR. Oui, mes amies, nous regardons de ce côté.

DEMI-CHŒUR. Reconnais-tu la déesse qui tourne contre Encelade [4] son égide à la tête de Gorgone?

DEMI-CHŒUR. Je vois Pallas, notre déesse.

DEMI-CHŒUR. Et ces traits enflammés de la foudre redoutable que lance au loin le bras de Zeus?

DEMI-CHŒUR. Je le vois, il réduit en cendres le terrible Mimas. Voilà aussi un autre des enfants de la Terre, que tue Baccheus Bromios, armé de son thyrse pacifique.

LE CHŒUR. Réponds, toi qui te tiens à l'entrée du temple, est-il permis à nos pieds délicats d'en franchir le seuil?

ION. Ce n'est point permis, étrangères.

LE CHŒUR. Ne pourrais-tu me dire...?

ION. Parle, que veux-tu savoir?

LE CHŒUR. Si c'est réellement ici, au sanctuaire de Phœbos, qu'est le point central de la terre?

ION. Oui, il est même orné de couronnes [5], et les Gorgones l'entourent.

1. Apollon « Protecteur des rues ».

2. Sans doute les deux frontons décrits par Pausanias. Les sujets mythologiques que le chœur passe en revue seraient, suivant Welcker, les métopes du temple. Ce sont, pour Bœckh, des tapisseries; pour d'autres, des fresques.

3. Bellérophon, monté sur Pégase, tue la Chimère.

4. Fils du Tartare et de la Terre, écrasé sous l'Etna.

5. Ce « nombril » de la terre était représenté par un autel de marbre blanc; à côté s'élevait le laurier prophétique et coulait la fontaine de Castalie.

LE CHŒUR. C'est bien ce qu'on dit.

ION. Si vous voulez interroger Phœbos, offrez-lui un sacrifice devant le temple, et approchez de ses autels; mais, sans avoir immolé des brebis, vous ne pouvez pénétrer dans le sanctuaire.

LE CHŒUR. Je comprends. Mais nous ne voulons par désobéir au dieu : c'est l'extérieur du temple qui attire nos regards.

ION. Regardez tout à loisir, vous en avez le droit.

LE CHŒUR. Mes maîtres m'ont permis de venir admirer le temple d'Apollon.

ION. Quelle est la maison dont vous êtes les serviteurs?

LE CHŒUR. Le séjour de Pallas est celui qu'habitent nos rois. Tu m'interroges sur ma maîtresse : la voici devant toi.

ION. Tu me parais noble; et, qui que tu sois, à ton air, on devine quels sont tes sentiments, ô femme. Le plus souvent on peut, à première vue, juger un homme et reconnaître s'il a le cœur généreux. Mais que vois-je? et combien tu m'étonnes! Tu fermes les yeux, et tu baignes de larmes ton noble visage, à l'aspect de la sainte et prophétique demeure de Loxias. Dis-moi, femme, d'où te vient ce chagrin? Quand le divin sanctuaire apparaît à leurs yeux, tous les autres se réjouissent; toi, tu pleures?

CRÉUSE. Étranger, ce n'est pas sans raison que tu es surpris de mes larmes. Mais la vue de ce temple d'Apollon a réveillé en moi un ancien souvenir. J'étais ici, et ma pensée était ailleurs, dans ma patrie. Malheureuses femmes que nous sommes! O forfaits des dieux! Hélas! à quel juge en appeler, s'ils sont nos maîtres et font de nous les victimes de leur injustice?

ION. Pourquoi, femme, ce désespoir que je ne m'explique pas?

CRÉUSE. Rien. Laissons ce sujet. Je n'en veux plus parler; et toi, ne t'en inquiète plus.

ION. Qui es-tu? d'où viens-tu? quel est ton père? de quel nom dois-je t'appeler?

CRÉUSE. Mon nom est Créuse, et je suis fille d'Érechthée. Athènes est ma patrie.

ION. Cité illustre, et noble naissance! Honneur à toi, femme!

CRÉUSE. Mon bonheur s'arrête là, étranger, et ne va pas plus loin.

ION. Dis-moi, au nom des dieux, est-ce que vraiment, comme on le raconte,...

CRÉUSE. Quoi? parle, étranger.

ION. Est-ce que l'aïeul de ton père était né du sol?

CRÉUSE. Érichthonios [1]? Oui. Mais à quoi me sert une telle origine?

ION. N'est-ce pas Athèna qui l'a pris sortant de terre?

CRÉUSE. Dans ses mains virginales, sans l'avoir enfanté.

ION. Ne l'a-t-elle pas remis à d'autres, ainsi que le représentent ordinairement ses images?

CRÉUSE. Les filles de Cécrops devaient le garder, sans le voir.

ION. J'ai entendu dire qu'elles ouvrirent la corbeille de la déesse.

CRÉUSE. C'est pourquoi elles périrent, et ensanglantèrent les rochers de la colline [2].

ION. Bien. Et cette autre histoire? est-elle vraie ou fausse?

CRÉUSE. Laquelle? j'ai le loisir de te répondre.

ION. Ton père Érechthée a-t-il immolé tes sœurs?

CRÉUSE. Il n'a pas craint d'offrir les vierges [3] aux dieux, comme victimes, pour sauver son pays.

ION. Et toi, comment seule de tes sœurs as-tu échappé à la mort?

CRÉUSE. Enfant nouveau-née, j'étais dans les bras de ma mère.

ION. Est-il vrai que la terre se soit entr'ouverte et ait englouti ton père?

CRÉUSE. D'un coup de son trident le dieu des mers l'a fait périr [4]!

ION. N'est-ce pas cet endroit qui a été appelé Macra?

CRÉUSE. Que me demandes-tu là? cruel souvenir!

ION. N'est-il pas vrai qu'Apollon, dont l'arc pythien lance des éclairs, honore ce lieu?

1. Voir la note ci-dessus. L'histoire légendaire d'Athènes nommait dans l'ordre généalogique : Érichthonios, Pandion, Érechthée, Cécrops.

2. Dans un accès de folie, les filles de Cécrops se précipitèrent de l'Acropole, à l'endroit où s'éleva depuis le temple d'Aglaure.

3. C'était sous ce nom qu'on honorait les filles, d'Érechthée. Suivant la tradition la plus répandue, de ses six filles, Érechthée n'en aurait immolé qu'une. C'était à ce prix que, dans une guerre contre les Éleusiniens, un oracle lui avait promis la victoire.

4. Poseidon venge ainsi la mort de son fils Eumolpos, tué par Érechthée.

CRÉUSE. Il honore ce qui est déshonorant. C'est un lieu que je voudrais n'avoir jamais vu.

ION. Eh quoi! ce que chérit le dieu ne t'inspire que de la haine?

CRÉUSE. Non, mais je sais un acte honteux commis dans cette grotte.

ION. Femme, dis-moi, quel Athénien t'a épousée?

CRÉUSE. Ce n'est pas un Athénien : il était venu d'un pays étranger.

ION. Qui est-ce? il doit être de noble origine.

CRÉUSE. C'est Xuthos, issu d'Æole et de Zeus.

ION. Étant Athénienne, comment se fait-il que tu aies été mariée à un étranger?

CRÉUSE. L'Eubée est une contrée voisine d'Athènes.

ION. Un bras de mer, à ce qu'on dit, l'en sépare.

CRÉUSE. Eh bien! Xuthos l'a soumise en unissant ses armes à celles des Cécropides.

ION. Il est donc venu à leur aide? et c'est alors que tu es devenue sa femme?

CRÉUSE. J'ai été pour lui la dot promise au vainqueur, et le prix de ses exploits.

ION. Es-tu venue seule à Delphes, ou avec ton mari?

CRÉUSE. Avec lui. Mais il s'est arrêté à l'antre de Trophonios [1].

ION. Pour le visiter, ou pour interroger l'oracle?

CRÉUSE. Pour obtenir de lui et de Phœbos la même réponse.

ION. Est-ce de récoltes que vous venez lui parler, ou d'enfants?

CRÉUSE. Nous n'avons pas d'enfants, et il y a longtemps que nous sommes mariés.

ION. Ainsi tu n'as jamais été mère? et tu es sans enfant?

CRÉUSE. Sans enfant! Phœbos le sait.

ION. Pauvre femme! tu as les autres bonheurs, il te manque celui-là.

CRÉUSE. Mais toi-même, qui es-tu? Heureuse [2] celle qui t'a donné le jour!

ION. On m'appelle, et je suis, ô femme, serviteur du dieu.

1. Zeus Trophonios avait un antre prophétique à Lébadeia (auj. *Livadhia*), en Béotie.
2. Cf. Racine, *Athalie*, acte II, sc. 7.

CRÉUSE. Offert au temple, ou acheté pour lui [1]?

ION. Je ne sais rien, sinon que j'appartiens à Loxias.

CRÉUSE. A mon tour, étranger, je trouve ton sort bien digne de pitié.

ION. Oui, car j'ignore quelle mère m'a donné le jour, et de quel père je suis né.

CRÉUSE. Habites-tu ce temple, ou une autre maison?

ION. Ma maison est celle du dieu, partout où m'y surprend le sommeil.

CRÉUSE. A quel âge es-tu venu ici? enfant, ou jeune homme?

ION. Je venais de naître, à ce que disent ceux qui passent pour le savoir.

CRÉUSE. Quelle est la femme de Delphes qui t'a nourri de son lait?

ION. Aucune femme ne m'a donné le sein. Celle qui m'a élevé...

CRÉUSE. Qui donc, infortuné? Quel rapport entre sa misère et la mienne!

ION. La prêtresse d'Apollon, c'est elle qui m'a tenu lieu de mère.

CRÉUSE. Jusqu'à l'âge d'homme où tu es arrivé, de quoi as-tu vécu?

ION. Je recevais ma nourriture de l'autel et de tout étranger qui entrait dans le temple.

CRÉUSE. Malheureuse, quelle qu'elle soit, celle qui t'a enfanté!

ION. C'est peut-être une femme qui avait à rougir de ma naissance.

CRÉUSE. As-tu donc de quoi subvenir à tes besoins? car tu es bien vêtu.

ION. Tout ce qui me pare, je le dois au dieu que je sers.

CRÉUSE. Et tu n'as pas cherché à découvrir tes parents?

ION. Non, femme : je n'ai pas sur eux le moindre indice.

CRÉUSE. Hélas! je sais une autre femme dont le sort est pareil à celui de ta mère.

ION. Laquelle? peut-elle m'être secourable? je m'en réjouirais.

CRÉUSE. C'est pour elle que je suis venue ici avant mon mari.

1. Telles étaient, en effet, les deux classes d'ἱερόδουλοι : envoyés comme offrandes par les cités, ou achetés avec les revenus du temple.

ION. Dans quel dessein? Je veux t'être utile, ô femme.

CRÉUSE. Pour obtenir en secret un oracle d'Apollon.

ION. Parle : je me charge du reste.

CRÉUSE. Écoute moi donc... Non, la honte m'arrête.

ION. Elle ne te mènera à rien : c'est une déesse qui n'agit pas.

CRÉUSE. Une de mes amies prétend avoir eu commerce avec Apollon.

ION. Avec Apollon ! une mortelle ! ne dis pas cela, étrangère.

CRÉUSE Et, à l'insu de son père, elle donna un fils à ce dieu.

ION. Cela n'est pas. C'est du crime d'un homme qu'elle avait à rougir.

CRÉUSE. Elle le nie. Mais elle a été coupable.

ION. Comment, si elle a été aimée d'un dieu?

CRÉUSE. L'enfant qu'elle avait mis au jour, elle l'a exposé hors de sa maison.

ION. Et cet enfant exposé, où est-il? vit-il encore?

CRÉUSE. Personne ne le sait : c'est précisément ce que je viens demander à l'oracle.

ION. S'il ne vit plus, comment a-t-il dû périr ?

CRÉUSE. Sa mère craint que le malheureux ne soit devenu la proie des bêtes sauvages.

ION. Quelle raison a-t-elle de le croire?

CRÉUSE. A l'endroit où elle avait exposé l'enfant, elle ne l'a plus retrouvé.

ION. Y avait-il sur le sol des traces de sang?

CRÉUSE. Non; et cependant elle a bien cherché partout.

ION. Combien s'est-il écoulé de temps depuis que l'enfant a disparu.

CRÉUSE. Il aurait maintenant, s'il vivait, le même âge que toi.

ION. Le dieu est coupable envers lui, et sa mère est bien à plaindre.

CRÉUSE. Depuis, elle n'a pas eu d'autre enfant.

ION. Et si Phœbos avait enlevé celui-là? s'il l'élevait en secret?

CRÉUSE. Il n'a pas le droit de se réserver à lui seul une joie qui nous appartient à tous les deux.

ION. Voilà, hélas ! une destinée pareille à mon infortune.

CRÉUSE. Il me semble que, toi aussi, étranger, tu regret une malheureuse mère.

ION. Ah! ne réveille pas en moi la triste pensée d'un malheur que j'oubliais.

CRÉUSE. Je me tais donc. Il te reste à faire ce que tu m'as promis.

ION. Sais-tu ce qui m'inquiète le plus dans ton récit?

CRÉUSE. Est-il une seule inquiétude qui manque à la pauvre femme?

ION. Comment espérer que le dieu fasse parler son oracle sur ce qu'il veut tenir caché?

CRÉUSE. Du trépied, où il siège, il doit répondre à tous les Grecs.

ION. Il rougit de ce qu'il a fait : ne l'interroge pas.

CRÉUSE. Sa victime gémit de ce qu'elle a souffert.

ION. Non, tu ne trouveras ici personne pour te révéler ce secret. Convaincu d'un crime dans son propre temple, Phœbos frapperait d'un juste châtiment celui qui te répondrait en son nom. Retire-toi, femme : on ne peut demander au dieu de prophétiser contre lui-même. Il faudrait être bien fou, quand les dieux ne veulent pas parler, de prétendre les y contraindre, soit par des sacrifices de brebis sur leurs autels, soit par le vol des oiseaux. Les biens que nous essayons de leur arracher par la violence et contre leur volonté ne nous profitent pas, quand nous les avons acquis : nous ne recueillons les fruits que de ceux qu'ils nous accordent de leur plein gré.

LE CHŒUR. Les maux qui frappent la plupart des mortels sont innombrables et de toutes sortes. Dans quelle existence humaine trouverait-on la continuité du bonheur?

CRÉUSE. O Phœbos! aujourd'hui, comme autrefois, tu te montres bien injuste envers la femme absente qui te parle par ma bouche. Tu n'as pas sauvé ce fils que tu devais sauver; et, tout prophète que tu es, tu refuses de répondre à sa mère, qui t'interroge sur son sort pour l'ensevelir, s'il n'est plus, ou le revoir enfin, s'il vit encore. A quoi bon consulter cet oracle, si le dieu ne veut pas nous faire connaître ce que nous avons besoin de savoir? Mais je vois mon noble mari Xuthos qui s'approche : il revient de l'antre de Trophonios. Étranger, ne lui répète pas ce que je t'ai dit : je serais honteusement accusée de tramer quelque secret dessein, et mes paroles auraient des conséquences que ne justifient pas mes intentions. La femme est à l'égard des hommes dans une situation bien pénible : bonnes ou mauvaises, ils nous con-

fondent toutes dans la même haine. Ah! que nous sommes à plaindre!

XUTHOS. Que le dieu reçoive mes premiers hommages: salut à lui! Salut, femme! n'as-tu pas été inquiète de ma longue absence?

CRÉUSE. Non; mais ton retour me trouve soucieuse. Dis-moi, quel oracle as-tu reçu de Trophonios? aurons-nous des enfants?

XUTHOS. Il n'a pas voulu devancer la réponse du dieu : il m'a seulement dit que je ne reviendrais pas sans enfant, toi non plus, de Delphes à Athènes.

CRÉUSE. Auguste mère d'Apollon, puissions-nous être venus ici sous d'heureux auspices! puisse me devenir moins funeste le lien qui m'unit jadis à ton fils!

XUTHOS. Ton vœu sera exaucé. Mais qui parle ici au nom du dieu?

ION. Moi, je ne m'occupe que du dehors : pour ce qui se fait dans le temple, étranger, le soin en appartient à d'autres, qui siègent près du trépied sacré. Le sort les désigne parmi les premiers citoyens de Delphes.

XUTHOS. Bien : je sais tout ce que je voulais savoir. Entrons : car j'ai entendu dire qu'une victime a été immolée devant le temple au nom de tous les étrangers. Je veux donc en ce jour, car il est propice, interroger le dieu. Toi, femme, au pied des autels couronnés de lauriers, un rameau à la main, prie les dieux que je rapporte du sanctuaire d'Apollon la promesse d'une heureuse postérité.

CRÉUSE. Oui, certes, oui. Puisse, maintenant du moins, Loxias réparer ses anciens torts! sans doute mon cœur ne sera pas encore tout à lui; mais, si peu qu'il veuille faire pour moi, puisqu'il est dieu, je l'accepterai.

ION. Pourquoi donc cette étrangère ne cesse-t-elle d'adresser au dieu, à mots couverts, des reproches que je ne comprends pas? Est-ce par attachement à la femme pour laquelle elle consulte l'oracle ? ou bien cache-t-elle une de ces aventures que l'on doit taire? Mais à quoi bon me préoccuper de cette fille d'Érechthée, qui ne m'est rien? Allons plutôt, avec

les aiguières d'or, verser de l'eau dans les arrosoirs. Mais je ne puis m'empêcher de blâmer la conduite d'Apollon. Quoi! il fait violence à une jeune fille, et il l'abandonne! Il a en secret des enfants, et il les laisse mourir! Ah! n'agis pas ainsi; et, si tu as la puissance, donne l'exemple de la vertu. Qu'un homme se montre pervers, les dieux le punissent : faut-il donc que, après avoir imposé des lois aux mortels, ce soit vous qu'on accuse de les violer? S'il arrivait un jour — ce qui n'arrivera pas; mais je le suppose — que les hommes vous fissent expier vos criminelles amours, toi, et Poseidon, et Zeus, roi du ciel, pour payer la rançon de tant de violences, vous épuiseriez les trésors de vos temples [1]. En cherchant le plaisir, au lieu de veiller sur les mortels, vous êtes coupables. Ce ne sont plus les hommes qu'il faut accuser de perversité, si nous imitons les vices des dieux, mais ceux qui nous donnent de tels exemples.

CHŒUR. O toi, qui n'as pas connu les douleurs de l'enfantement, je t'invoque, Athèna, ma déesse, toi que le Titan Prométhée [2] a fait sortir du front de Zeus, immortelle Nikè [3]! viens en ce temple pythien. Quitte les palais dorés de l'Olympe, et prends ton vol vers ces lieux où s'élève, au centre de la terre, un sanctuaire prophétique; où, du saint trépied qu'entourent les chœurs, Phœbos rend ses oracles aux mortels. Venez, la fille de Latone et toi, toutes deux déesses, toutes deux vierges, augustes sœurs d'Apollon! priez-le, jeunes déesses, d'accorder par d'infaillibles oracles à l'antique race d'Érechthée l'heureuse postérité qu'elle désire depuis longtemps.

Il n'y a pas, en effet, un gage plus sûr de complète félicité que de voir briller, dans la maison paternelle toujours féconde, une florissante jeunesse qui recevra de ses pères, pour la transmettre un jour à d'autres enfants, la richesse héréditaire. Elle est notre force dans le malheur, notre joie dans la prospérité, et, dans la guerre, un rempart, un gage de salut pour la patrie. Pour moi, à tous les trésors, aux palais des rois, je

1. La loi athénienne punissait le viol d'une amende de cent drachmes.
2. Suivant une autre tradition mythologique, c'était Hèphæstos qui avait rempli cet office auprès de Zeus.
3. Sous le nom de *Nikè Aptèros* ou *Victoire sans ailes*, Athèna avait sur l'Acropole à l'est des Propylées, un petit temple qu'on y admire encore.

préfère le bonheur d'élever des enfants vertueux. Il me paraît odieux de vivre sans enfants, et méprisable de s'y résigner. Puissé-je, même avec une fortune médiocre, trouver le bonheur au milieu de mes enfants!

O retraite de Pan, grotte voisine des rochers de Macra, où les trois filles d'Agraulos foulent en cadence un vert gazon devant le temple de Pallas, aux sons variés de la syrinx que tu fais résonner, ô Pan, dans ta rustique demeure : c'est là qu'une jeune fille, ô l'infortunée! après avoir mis au monde l'enfant qu'elle avait eu d'Apollon, exposa, pour qu'il fût la proie des oiseaux et la sanglante pâture des bêtes sauvages, le fruit de cette union maudite et de son déshonneur. Ni les tapisseries que j'ai vues, ni les récits que j'ai entendus, ne m'ont appris que les enfants nés des dieux et des mortels aient jamais connu le bonheur.

ION. Femmes de la suite royale, qui vous tenez à votre poste devant ce temple où fument les sacrifices, en attendant le retour de votre maître, dites-moi si Xuthos a déjà quitté le saint trépied, ou s'il est encore dans le sanctuaire à consulter le dieu sur sa maison sans enfants.

LE CHŒUR. Il est dans le temple, étranger, et n'en a pas encore franchi le seuil. Mais, comme s'il allait sortir, j'entends un bruit de portes. Oui, mon maître sort : le voilà.

XUTHOS. O mon fils, salut! car j'ai le droit de te donner ce nom.

ION. J'accepte ton salut, et te souhaite à mon tour de ne pas déraisonner : ainsi tout ira bien pour nous deux.

XUTHOS. Laisse-moi te baiser la main et te serrer dans mes bras.

ION. As-tu ton bon sens, étranger, ou un dieu t'a-t-il frappé de démence?

XUTHOS. Ai-je perdu le sens, si j'ai retrouvé, si je veux embrasser ce que j'ai de plus cher?

ION. Arrête! prends garde qu'en me touchant ta main ne brise les couronnes du dieu.

XUTHOS. Je te toucherai, non pour te prendre de force, mais parce que tu es rendu à ma tendresse.

ION. Éloigne-toi, si tu ne veux qu'une de mes flèches te perce le cœur [1].

XUTHOS. Pourquoi me fuir? reconnais en moi celui que tu dois aimer.

ION. Je n'aime pas avoir à faire à des étrangers qui ont perdu le sens, à des fous.

XUTHOS. Tue-moi, brûle-moi : c'est de ton père, si tu me frappes, que tu seras le meurtrier.

ION. Comment? toi, mon père? N'est-ce pas une plaisanterie?

XUTHOS. Non : en deux mots je t'expliquerai tout.

ION. Que veux-tu dire?

XUTHOS. Je suis ton père, tu es mon fils.

ION. Qui dit cela?

XUTHOS. Loxias, qui t'a élevé, toi, mon enfant.

ION. Tu n'as d'autre témoin que toi-même.

XUTHOS. C'est l'oracle du dieu qui m'a révélé ce mystère.

ION. Tu n'as pas compris le sens caché de ce que tu as entendu.

XUTHOS. Crois-tu donc que je n'entende pas bien?

ION. Et quelles sont les paroles de Phœbos?

XUTHOS. Celui que je rencontrerais le premier...

ION. Quelle rencontre veux-tu dire?

XUTHOS. En sortant du temple...

ION. Que lui arriverait-il?

XUTHOS. Devait être mon fils.

ION. Par la naissance, ou par adoption?

XUTHOS. Par adoption, quoique né de mon sang.

ION. Et c'est moi que tu as rencontré d'abord?

XUTHOS. Toi-même, ô mon fils!

ION. Que signifie cette aventure?

XUTHOS. Nous en sommes aussi étonnés l'un que l'autre.

ION. Mais voyons, quelle mère m'a mis au jour et t'a donné un fils?

XUTHOS. Je ne sais.

ION. Phœbos ne te l'a pas dit?

XUTHOS. Tout à la joie de sa première réponse, je ne lui ai pas fait cette autre question.

ION. J'ai donc eu la terre pour mère?

XUTHOS. Les enfants ne naissent pas du sol [2].

1. Ion tient encore à la main l'arc dont il avait menacé les oiseaux.

2. Euripide vante ailleurs Erichthonios et Érechthée comme fils de la

ION. Comment donc puis-je être ton fils?
XUTHOS. Je l'ignore : je m'en rapporte au dieu.
ION. Eh bien! passons à un autre raisonnement.
XUTHOS. Cela vaut mieux, mon fils.
ION. As-tu formé quelque union illégitime?
XUTHOS. Oui, dans l'ardeur de la jeunesse.
ION. Avant d'épouser la fille d'Érechthée?
XUTHOS. Jamais depuis.
ION. C'est donc alors que tu m'as engendré?
XUTHOS. Le temps s'accorde avec ton âge.
ION. Mais ensuite comment suis-je venu ici?
XUTHOS. Là-dessus je ne sais que dire.
ION. La route est longue.
XUTHOS. C'est aussi ce qui m'embarrasse.
ION. Es-tu déjà venu au rocher de Delphes?
XUTHOS. Oui, pour les fêtes aux flambeaux de Bacchos.
ION. Et tu es descendu chez un des Proxènes [1]?
XUTHOS. Qui m'a mêlé aux jeunes Delphiennes.
ION. A leurs thiases? est-ce là ce que tu veux dire?
XUTHOS. Aux orgies sacrées des Ménades.
ION. Étais-tu de sang-froid, ou échauffé par le vin?
XUTHOS. Je m'étais livré aux plaisirs de Bacchos.
ION. C'est bien cela : voilà le moment où tu m'as engendré.
XUTHOS. C'est une révélation du Destin, mon enfant.
ION. Comment suis-je venu dans ce temple?
XUTHOS. Peut-être y as-tu été exposé par la jeune fille.
ION. J'ai ainsi échappé à l'esclavage.
XUTHOS. Reconnais donc ton père, mon enfant.
ION. Eh bien! obéissons au dieu.
XUTHOS. Te voilà enfin raisonnable.
ION. Puis-je avoir une plus haute ambition...
XUTHOS. Tu vois maintenant les choses comme il faut les voir.
ION. Que d'être fils du fils de Zeus [2]?
XUTHOS. C'est ce qui t'arrive.
ION. Je pourrai donc enfin toucher celui à qui je dois la vie?

Terre, les Athéniens comme autochthones : le philosophe contredit encore une fois le poète.

1. Les Proxènes étaient chargés de recevoir les hôtes de la cité.

2. Ce nom de « fils de Zeus » est à double sens, et peut s'appliquer à Apollon aussi bien qu'à Xuthos.

XUTHOS. Oui, si tu obéis au dieu.

ION. Salut, ô mon père !

XUTHOS. Douce parole, que j'accueille avec joie.

ION. Béni soit aussi ce jour !

XUTHOS. Il m'a rendu le bonheur.

ION. O ma mère chérie, quand te verrai-je, toi aussi? Qui que tu sois, plus que jamais maintenant je le désire. Mais peut-être es-tu morte : alors nous n'avons plus rien à espérer.

LE CHŒUR. Je prends ma part des joies de mes maîtres. Mais ce bonheur de retrouver un enfant, je le souhaiterais aussi pour ma maîtresse et pour la maison d'Érechthée.

XUTHOS. O mon enfant, que m'a fait retrouver le dieu! son oracle s'est exactement accompli : il m'a rapproché de mon fils, et à toi il a donné un père que tu ne connaissais pas. Ton juste désir répond à mes vœux : tu es impatient, mon fils, de retrouver ta mère, et moi de savoir à quelle femme je dois ta naissance. Laissons faire au temps, qui peut-être éclaircira ce mystère. En attendant, quitte ce temple, renonce à cette vie précaire, et consens à suivre ton père à Athènes, où t'attendent son glorieux sceptre et ses grandes richesses; où, de plus, au lieu de te voir méprisé à la fois pour ta naissance et pour ta fortune, parce qu'il manque quelque chose à l'une ou à l'autre, tu t'entendras appeler noble et riche. Tu gardes le silence? Pourquoi tenir les yeux baissés, passer ainsi de la joie à la tristesse, et, par ce front soucieux, inquiéter ton père?

ION. Les choses paraissent tout autres, lorsqu'elles sont encore loin ou qu'on les voit de près. Certes, je bénis l'heureuse fortune qui me rend un père; mais écoute les pensées qui me viennent à l'esprit. Le peuple de l'illustre Athènes est, dit-on, autochthone, et ne doit à aucun autre son origine : j'y apporterais une double tache, un père étranger et une naissance illégitime. Avec ce fâcheux renom, si je me tiens à l'écart, on dira que je suis un homme de rien, né de gens de rien. Si, au contraire, j'ai l'ambition d'arriver au premier rang, si j'aspire à être quelqu'un, je serai haï de la foule, qu'importune toute supériorité. Quant aux honnêtes gens, ceux qui sauraient parler en hommes politiques, mais qui se taisent et fuient les affaires, ceux-là me trouveront ridicule et insensé de ne pas me tenir en repos loin du trouble et des dangers de la vie publique. A plus forte raison, ceux qui se

mêlent à la politique et jouent un rôle important dans l'État me poursuivront-ils de leur haine, s'ils me voient arriver aux honneurs. Car il en est ainsi, mon père : ceux qui tiennent le pouvoir sont les implacables ennemis de toute influence rivale. Et puis, nouveau-venu dans une maison étrangère, auprès d'une femme privée d'enfants, qui, après avoir partagé ta peine, déçue maintenant dans ses espérances maternelles, en gardera un secret ressentiment, comment ne lui deviendrais-je pas odieux, lorsqu'elle me verrait près de toi, à tes côtés, et, sans enfants elle-même, assisterait d'un œil jaloux au spectacle de ton bonheur? [Alors, ou tu m'abandonneras pour plaire à ta femme, ou tu prendras mon parti, au risque d'allumer la discorde dans ta maison. Que de meurtres, que d'empoisonnements ont imaginés les femmes pour se venger de leurs maris!] D'ailleurs, mon père, j'ai pitié de ta femme, qui vieillit dans la stérilité, et ne mérite pas ce chagrin [de rester sans enfants, elle qui descend d'une si noble race]. Pour la royauté, c'est à tort qu'on la vante. Au dehors, elle fait envie; au fond de ses palais, elle est à plaindre. Quelle joie, quel bonheur peut-on goûter à traîner sa vie entière dans la crainte et dans les soupçons? J'aime mieux vivre obscur et heureux que d'être roi, si le plaisir d'un roi est de prendre les méchants pour amis et de haïr les bons par crainte de la mort. Mais, diras-tu, l'or compense ces ennuis, et il est bien agréable d'être riche. Je ne voudrais pas garder des trésors au milieu des malédictions, et me ronger de soucis : ce que je souhaite, c'est une fortune médiocre et exempte de tourments. Apprends, mon père, quel bonheur je goûtais ici. J'avais d'abord le repos, si cher aux hommes, et peu de tracas. Nul méchant ne m'a jamais repoussé de mon chemin : il est intolérable de céder le pas à qui vaut moins que nous. Je priais les dieux, je m'entretenais avec les mortels; et à ceux que je servais j'apportais la joie, non le deuil. Eux partis, il en venait d'autres : ainsi toujours de nouveaux étrangers trouvaient en moi une nouvelle complaisance. Ce qu'on doit souhaiter aux mortels, c'est d'être honnêtes, fût-ce malgré eux : j'étais, par devoir et par caractère, un honnête serviteur du dieu. Quand je fais ces réflexions, il me semble que je serais plus heureux ici que là-bas. Laisse-moi donc vivre dans ce temple, ô mon père. Être heureux dans une haute fortune ou dans une condition modeste, c'est toujours le bonheur.

LE CHŒUR. J'approuve tes paroles, si toutefois elles s'accordent avec le bonheur de ceux que j'aime.

XUTHOS. Cesse de tenir ce langage, et apprends à être heureux. Je veux, pour commencer, mon fils, ici même où je te retrouve, m'asseoir à table avec toi dans un banquet offert à tous, et célébrer maintenant, puisque je n'ai pu le faire jusqu'à ce jour, les sacrifices de ta naissance. Pour le moment, c'est à titre d'hôte que je t'emmènerai dans ma maison, où tu feras bonne chère. Je te conduirai à Athènes, comme un étranger curieux de voir le pays, et non comme mon fils. Car je ne veux pas affliger Créuse, qui n'a pas d'enfant, en lui montrant mon bonheur. Plus tard, je trouverai sans doute une occasion de l'amener à te voir sans jalousie hériter de mon sceptre. Je te donne le nom d'Ion, qui convient à la circonstance : car, au moment où je sortais [1] du sanctuaire d'Apollon, c'est toi que j'ai rencontré le premier. Mais va réunir tes amis au joyeux festin du sacrifice, et fais-leur tes adieux avant de quitter la ville de Delphes. Quant à vous, femmes, silence! vous êtes mortes, si vous dites un mot à Créuse.

ION. Je t'obéis : mais il manque une chose à mon bonheur. Si je ne retrouve, ô mon père, celle qui m'a donné le jour, la vie n'a plus pour moi de charmes. S'il m'est permis de former un vœu, puisse ma mère être d'Athènes, pour que je tienne d'elle le droit de parler librement! Qu'un étranger arrive chez un peuple dont la race est pure de tout mélange, fût-il citoyen de nom, son langage reste servile : il n'a pas son franc parler.

LE CHŒUR. Quelles larmes va répandre, quels cris de douleur, quels gémissements va faire entendre ma maîtresse, lorsqu'elle sera témoin des joies paternelles de son mari, et qu'elle se verra elle-même stérile et sans enfants! Fils de Latone, dieu prophète, quel oracle as-tu prononcé? D'où vient cet enfant qui a été élevé, qui a grandi dans ton temple? quelle femme est sa mère? Il ne me sourit pas, cet oracle : j'y soupçonne quelque mensonge. Que va-t-il arriver? je me le demande en tremblant. Étrange révélation! étrange ré-

1. Ἐξιών, sortant, d'où le nom d'Ion.

ponse du dieu, qui fait entrer dans la maison de nos rois cet enfant né d'un sang étranger! Qui ne partagerait ma défiance?

Amies, faut-il tout dévoiler à notre maîtresse, et lui dire à l'oreille la conduite de cet époux qui était tout pour elle, et qu'elle mettait de moitié dans ses espérances, l'infortunée? Il est heureux, lui, tandis que c'en est fait d'elle, condamnée à vieillir, à blanchir dans le malheur. Il trahit celle qui l'aime, le misérable, l'étranger, qui, admis dans cette puissante et noble maison, s'est montré indigne de sa haute fortune. Périsse, oui, périsse celui qui a trompé ma maîtresse! Et, dans les sacrifices qu'il offrira aux dieux, puisse-t-il ne jamais faire briller sur l'autel une flamme propice! De ma part, il saura [1]... Déjà le fils et son nouveau père vont prendre place à leur nouveau banquet. O roches du Parnasse, flancs escarpés, cime aérienne, où Bacchos, agitant des torches enflammées, court et bondit la nuit avec les Bacchantes! Ah! que cet enfant ne voie jamais ma patrie! Que la mort plutôt vienne interrompre le cours de ses jeunes années! Envahie par les étrangers, Athènes aurait lieu d'en gémir. Contentons-nous de la race de notre ancien souverain, le roi Érechthée.

CRÉUSE. O vieillard, qui as veillé sur l'enfance de mon père Érechthée, [2] et qui es resté son esclave fidèle tant qu'il a vécu, monte au sanctuaire prophétique du dieu, pour te réjouir avec moi si un oracle du puissant Loxias me promet des enfants. Car nous aimons à partager notre bonheur avec ceux qui nous sont chers; et si, ce qu'aux dieux ne plaise, on éprouve quelque revers, il est doux aussi de rencontrer un visage ami. Pour moi, bien que je sois ta maîtresse, je t'honore à l'égal d'un père, comme tu as jadis honoré le mien.

LE VIEILLARD. Ma fille, tu montres des sentiments dignes de tes nobles ancêtres, et tu ne démens pas ta race, les anciens héros, fils de la Terre. Traîne-moi, traîne-moi jusqu'à la demeure du dieu, et conduis mes pas. Le sanctuaire de

1. Lacune. En plusieurs autres passages de ce chœur, le texte n'est rien moins que certain.

2. C'est le *pædagogos*, l'esclave chargé d'élever et d'instruire les enfants.

l'oracle est rude à gravir : aide-moi à marcher, sois l'appui de ma vieillesse.

CRÉUSE. Suis-moi donc, et regarde bien où tu poses le pied.

LE VIEILLARD. C'est ce que je fais. Mon pied est lent, mon esprit ne l'est pas.

CRÉUSE. Appuie-toi sur ton bâton dans les détours de ce sentier.

LE VIEILLARD. Mon bâton est aveugle, quand ma vue est courte.

CRÉUSE. Tu as raison; mais ne cède pas à la fatigue.

LE VIEILLARD. Ce sera malgré moi : si les forces me manquent, je n'y puis rien.

CRÉUSE. Dites-moi, femmes, servantes fidèles à mes métiers et à ma navette, quelle réponse mon mari a-t-il rapportée du temple où nous sommes venus demander au dieu une postérité? Parlez : si vous avez une heureuse nouvelle à m'apprendre, vous n'obligerez pas des maîtres ingrats.

LE CHŒUR. O destin!

LE VIEILLARD. Voilà un début qui n'annonce rien de bon.

LE CHŒUR. O malheureuse!

LE VIEILLARD. Faut-il m'affliger des oracles rendus à mes maîtres?

LE CHŒUR. Hélas! que faire, quand il s'agit pour nous de la mort?

CRÉUSE. Quel est ce langage? pourquoi ces craintes?

LE CHŒUR. Devons-nous parler ou nous taire? A quoi nous résoudre?

CRÉUSE. Parle, car tu as sûrement un malheur à m'annoncer.

LE CHŒUR. Eh bien! je vais parler, dussé-je mourir deux fois. N'espère plus, ô ma maîtresse, tenir des enfants dans tes bras ni à ton sein.

CRÉUSE. Ah! que je meure!

LE VIEILLARD. Ma fille!

CRÉUSE. Ah! cruelle infortune! je reçois, je ressens un chagrin qui me tue, ô mes amies!

LE VIEILLARD. Nous sommes perdus, ma fille.

CRÉUSE. Hélas! hélas! je me sens percée jusqu'au fond du cœur par ce coup douloureux.

LE VIEILLARD. Ne gémis pas encore...

CRÉUSE. J'ai lieu pourtant de gémir.

LE VIEILLARD. Avant de savoir...

CRÉUSE. Quoi?

LE VIEILLARD. Si ton maître a le même sort que toi et partage ton infortune, ou si tu es seule malheureuse.

LE CHŒUR. Loxias, ô vieillard, lui a donné un fils : Xuthos jouit seul d'un bonheur dont Créuse n'a pas sa part.

CRÉUSE. C'est le comble de mon infortune. Que dis-tu là? que dis-tu? Cruelle douleur!

LE VIEILLARD. Mais ce fils dont tu parles, l'oracle annonce-t-il qu'il naîtra de quelque femme, ou qu'il existe déjà?

LE CHŒUR. Il existe. C'est un jeune homme dans la force de l'âge, que lui donne Apollon : je l'ai vu.

CRÉUSE. Que dis-tu? ce que tu racontes me semble incroyable, oui, incroyable, et inouï.

LE VIEILLARD. A moi aussi. Mais comment s'est accompli l'oracle? explique-toi plus clairement. Quel est cet enfant?

LE CHŒUR. Celui que Xuthos devait rencontrer le premier en sortant du temple, Apollon le lui a donné pour fils.

CRÉUSE. Hélas! hélas! Et moi, mon sort est de vivre sans enfants, hélas! sans enfants, dans la solitude, dans une maison vide.

LE VIEILLARD. Quel est donc celui qu'a désigné l'oracle, et qu'a rencontré le mari de cette infortunée? Comment, où s'est-il offert à sa vue?

LE CHŒUR. Tu connais, chère maîtresse, ce jeune homme qui balayait le temple? c'est lui qui est son fils.

CRÉUSE. Que ne puis-je m'envoler à travers l'air humide, bien loin de la terre de Grèce, jusqu'aux astres du couchant, si grande, ô mes amies, si cruelle est la douleur qui m'accable!

LE VIEILLARD. De quel nom l'appelle son père? le sais-tu? ou ne l'as-tu pas entendu dire?

LE CHŒUR. Ion est son nom, parce qu'il s'est trouvé le premier au devant de son père. Quelle est sa mère, je l'ignore. Tout ce que je puis te dire encore, ô vieillard, c'est que, à l'insu de notre maîtresse, Xuthos est allé offrir aux dieux, dans les tentes sacrées [1], en l'honneur de son enfant, le sacrifice d'hospitalité et de naissance, et qu'il va s'asseoir à un banquet en compagnie de ce jeune fils.

LE VIEILLARD. O ma maîtresse, nous sommes trahis, car ton infortune est la mienne, trahis par Xuthos, qui nous outrage

1. Telle était, chez les Juifs, la fête des Tabernacles.

sciemment, et nous chasse du palais d'Érechthée. Ce n'est pas que je haïsse ton mari; mais je t'aime plus que lui, cet étranger qui t'épouse, qui entre dans ta cité et dans ta maison, recueille tout ton héritage, et a des enfants d'une autre femme. Le mystère est dévoilé : quel mystère? je vais te le dire. Quand il a vu que tu ne lui donnais pas d'enfants, au lieu de se résigner à n'en pas avoir et à partager ton sort, il a pris une femme esclave qui a secrètement partagé sa couche, et il a eu d'elle ce fils; puis il l'a éloigné de sa mère, et confié au soin de quelque Delphien, pour le faire consacrer au dieu et élever à l'insu de tous dans ce temple. Lorsque Xuthos a su que l'enfant était devenu un jeune homme, il t'a persuadée de venir à Delphes pour consulter l'oracle sur ta stérilité. Ce n'est donc pas le dieu, c'est lui qui t'a trompée, lui qui depuis longtemps élevait cet enfant, et qui a tramé cette fourberie. Si elle était découverte, il devait la rejeter sur Apollon; restait-elle secrète, il voulait, avec le temps, investir son fils de la royauté d'Athènes. Quant au nom d'Ion qu'il vient de lui donner, il l'a forgé à loisir, comme si le jeune homme s'était trouvé par hasard sur son passage.

LE CHŒUR. Ah! combien j'ai toujours haï ces hommes pervers qui font le mal et le cachent sous de beaux mensonges! Je préfère l'amitié d'un esprit simple, mais honnête, à celle d'un méchant, fût-il plus éclairé.

LE VIEILLARD. Mais, de tous ces maux, le plus cruel pour toi sera de voir un être sans mère, sans nom, le fils de quelque esclave entrer en maître dans ta maison. Tu n'aurais souffert qu'une fois, si, alléguant ta stérilité, Xuthos, avec ton consentement, eût établi chez toi un fils de noble race; et, si cette résignation t'eût paru trop difficile, il n'avait qu'à chercher une nouvelle épouse dans la famille d'Æole. Maintenant il te faut agir en femme de cœur : prends un poignard, dresse quelque piège, ou prépare un poison, pour faire périr ton mari et ton fils, avant qu'eux-mêmes te donnent la mort. [Si tu ne les préviens pas, tu es perdue. Quand deux ennemis habitent sous le même toit, il faut que l'un ou l'autre succombe.] Pour moi, je veux t'aider à accomplir ta vengeance et à tuer ce jeune homme, en entrant dans la tente où se prépare le festin. Pourvu que je m'acquitte envers mes maîtres de leurs bienfaits, peu m'importe de voir la lumière, ou de mourir. L'esclave n'a rien

dont il ait à rougir, que son nom; pour le reste, il ne vaut pas moins qu'un homme libre, s'il a le cœur généreux.

LE CHOEUR. Moi aussi, chère maîtresse, je veux partager ton sort, et mourir pour toi ou vivre avec honneur.

CRÉUSE. O mon âme, comment garder le silence? mais comment aussi dépouiller toute pudeur, et révéler ce que j'ai subi dans l'ombre? Quel obstacle m'arrête encore? Avec qui ai-je à rivaliser de vertu? Avec mon époux? il m'a trahie. Je n'ai plus de maison, plus d'enfant : elles sont évanouies, les espérances que je me flattais — vainement, hélas! — de voir se réaliser, en me taisant sur cet outrage, sur ce déplorable enfantement. Non, par le trône étoilé de Zeus, par la déesse qui règne sur ma colline natale [1], par le rivage sacré des humides marais de Tritonis [2]! je le jure, je ne cacherai pas plus longtemps ma faute : je veux en délivrer, en soulager mon cœur. Je remplis mes yeux de larmes, je souffre au fond de l'âme, triste victime des dieux et des hommes, également ingrats et traîtres, je le montrerai, envers les femmes qu'ils ont aimées. O toi qui fais vibrer, pour accompagner ta voix, la lyre aux sept cordes, avec sa parure agreste de cornes inanimées, et qui chantes les hymnes harmonieux des Muses, fils de Latone, je t'accuse à la face du ciel.

Tu es venu à moi, dans le rayonnement de ta chevelure dorée, lorsque je cueillais, pour en remplir les plis de ma robe et en parer ma beauté, une brillante moisson de fleurs. Tu me saisis par mes blanches mains, et, tandis que j'appelais à grands cris ma mère, tu m'entraînas au fond d'un antre où tu me fis violence, dieu sans pudeur, possédé de la fureur de Cypris.

Malheureuse! je te donne alors un fils, et, par crainte de ma mère, je le dépose dans cette même grotte, couche funeste, où tu m'avais odieusement contrainte à une odieuse union, infortunée que je suis! Hélas! hélas! et maintenant il n'est plus, les oiseaux de proie l'ont déchiré, il est devenu leur pâture, notre malheureux enfant! et toi cependant tu fais résonner ta lyre, tu chantes des pæans! Écoute-moi, c'est à toi que je parle, fils de Latone, qui sièges au centre de la terre sur un trône d'or, et dispenses tes oracles aux mortels : il

1. Athèna, sur l'Acropole d'Athènes.

2. Le lac Tritonis, en Libye (près du golfe de Gabès), où Athèna Tritogéneia apparut pour la première fois sur la terre.

faut que ma voix arrive à tes oreilles. Ah! lâche suborneur, tu ne devais rien à mon mari, et tu lui donnes un fils, tandis que mon enfant à moi, qui était aussi le tien, a péri déchiré par les vautours, a disparu avec les langes dont l'avait enveloppé sa mère. Délos te hait! il te hait, ce laurier dont les rameaux, unis au feuillage délicat du palmier, abritèrent le glorieux enfantement de Latone, lorsqu'elle te donna le jour, ô fils de Zeus!

LE CHŒUR. Hélas! quel abîme de maux s'ouvre à mes yeux! A qui ce spectacle n'arracherait-il pas des larmes?

LE VIEILLARD. O ma fille, ta vue me remplit de pitié : mais en même temps ma raison s'égare. Mon âme vient à peine d'échapper à un premier flot de malheurs, que tes paroles en font tomber une autre vague sur la proue de mon navire : ce n'était donc pas assez de tes maux présents! elles me font entrevoir une nouvelle suite d'infortunes. Que veux-tu dire? de quel crime accuses-tu Apollon? de quel enfant serais-tu la mère? en quel endroit de la ville l'aurais-tu exposé pour être dévoré par les bêtes sauvages, sans autre sépulture? Reprends ton récit, je t'en prie.

CRÉUSE. J'ai honte de parler, ô vieillard : je parlerai cependant.

LE VIEILLARD. Oui, car je sais généreusement compatir aux maux de ceux que j'aime.

CRÉUSE. Écoute-moi donc. Tu connais le rocher de Cécrops [et l'antre, exposé au nord, que nous appelons Macra]?

LE VIEILLARD. Je le connais : il y a, tout près, le sanctuaire de Pan et un autel.

CRÉUSE. C'est là que j'ai été victime d'un abominable attentat.

LE VIEILLARD. Lequel? tes paroles me font venir les larmes aux yeux.

CRÉUSE. Apollon m'a forcé de subir son funeste amour.

LE VIEILLARD. O ma fille, c'est donc là ce que j'avais pressenti?

CRÉUSE. Quoi? si tu as deviné la vérité, je ne feindrai pas avec toi.

LE VIEILLARD. Ce mal secret dont tu gémissais en silence?

CRÉUSE. C'était cela; c'est le malheur que je te révèle aujourd'hui.

LE VIEILLARD. Et comment ensuite as-tu caché ton union avec le dieu?

CRÉUSE. Je devins mère : écoute-moi sans impatience, vieillard.

LE VIEILLARD. Où? qui t'a délivrée? étais-tu seule au milieu de tes douleurs?

CRÉUSE. Seule, dans l'antre où le dieu m'avait fait violence.

LE VIEILLARD. Et ton enfant, où est-il, pour que tu ne restes pas plus longtemps sans en avoir un?

CRÉUSE. Il est mort, ô vieillard, exposé aux bêtes sauvages.

LE VIEILLARD. Il est mort? Apollon, ô crime! ne lui est donc pas venu en aide?

CRÉUSE. Non; et c'est Hadès qui l'élève.

LE VIEILLARD. Qui donc l'a exposé? ce ne peut être toi.

CRÉUSE. C'est moi, dans la nuit, après l'avoir enveloppé de langes.

LE VIEILLARD. Et l'exposition de cet enfant a-t-elle eu quelque témoin?

CRÉUSE. Nul autre que le malheur et le mystère.

LE VIEILLARD. Comment as-tu donc pu abandonner ton fils dans un antre?

CRÉUSE. Comment? ce n'est pas sans avoir poussé bien des cris de douleur.

LE VIEILLARD. Ah! coupable mère! dieu plus coupable encore!

CRÉUSE. Et si tu avais vu l'enfant me tendre les mains?

LE VIEILLARD. Cherchait-il le sein ou les bras de sa mère?

CRÉUSE. Il cherchait la place où il aurait dû être, d'où je le repoussais cruellement.

LE VIEILLARD. Comment la pensée t'est-elle venue d'abandonner ainsi ton enfant?

CRÉUSE. J'espérais qu'il serait sauvé par le dieu, qui est son père.

LE VIEILLARD. Ah! comme la puisssante maison d'Érechthée est battue par la tempête!

CRÉUSE. Pourquoi pleures-tu, vieillard, en te voilant la tête?

LE VIEILLARD. Parce que je vous vois, ton père et toi, accablés par le malheur.

CRÉUSE. C'est le sort des mortels : il n'est rien de stable ici-bas.

LE VIEILLARD. Ma fille, ne nous abandonnons pas plus longtemps à ces lamentations.

CRÉUSE. Que faire? L'infortune est irrésolue.

LE VIEILLARD. Te venger du dieu, qui le premier t'a outragée.

CRÉUSE. Mortelle, comment triompherais-je de sa puissance?

LE VIEILLARD. Embrase le saint temple d'Apollon.

CRÉUSE. Je ne le ferais pas impunément, et j'ai déjà bien assez de malheurs.

LE VIEILLARD. Ose donc ce qui est possible : fais périr Xuthos.

CRÉUSE. Je n'ai pas toujours eu à me plaindre de notre union, et cette pensée m'arrête.

LE VIEILLARD. Eh bien! frappe du moins ce fils, qui vient d'apparaître pour ton malheur.

CRÉUSE. Comment? Ah! si c'était possible! certes, je le voudrais.

LE VIEILLARD. Arme de glaives tes serviteurs.

CRÉUSE. Marchons! mais où le tuer?

LE VIEILLARD. Dans les tentes sacrées, où il donne un festin à ses amis.

CRÉUSE. Un meurtre fait de l'éclat, et l'esclave est sans courage.

LE VIEILLARD. Hélas! ton cœur faiblit. Eh bien! prends toi-même un parti.

CRÉUSE. Oui, je sais un moyen, qui allie la ruse à l'énergie.

LE VIEILLARD. Pour l'une comme pour l'autre je suis à ton service.

CRÉUSE. Écoute-moi donc. Tu connais le combat des fils de la Terre?

LE VIEILLARD. Oui, je sais, celui que les Géants livrèrent aux dieux dans les plaines de Phlégra [1].

CRÉUSE. C'est alors que la Terre enfanta un monstre terrible, la Gorgone.

LE VIEILLARD. Pour défendre ses enfants, et combattre les dieux?

CRÉUSE. Oui. Et la fille de Zeus, la déesse Pallas, lui donna la mort [2].

LE VIEILLARD. Est-ce là ce que j'ai entendu raconter autrefois?

CRÉUSE. Athèna couvrit sa poitrine de la dépouille du monstre.

1. En Thrace ou en Campanie.

2. Suivant la tradition mythologique la plus répandue, c'est Persée qui tranche la tête de la Méduse et la donne à Athéna

LE VIEILLARD. N'appelle-t-on pas égide cette parure de Pallas?

CRÉUSE. Elle a reçu ce nom, quand la déesse s'élança au combat des dieux.

LE VIEILLARD. Quel aspect terrible offrait-elle aux yeux?

CRÉUSE. Celui d'une cuirasse entourée de serpents [1].

LE VIEILLARD. Eh bien! en quoi, ma fille, cette Gorgone peut-elle nuire à tes ennemis?

CRÉUSE. Érichthonios t'est-il connu, ou non? tu dois le connaître, vieillard.

LE VIEILLARD. Le premier de tes ancêtres, fils de la Terre?

CRÉUSE. C'est à lui que Pallas donna, quand il venait de naître...

LE VIEILLARD. Quoi? tu tardes bien à t'expliquer.

CRÉUSE. Deux gouttes du sang de la Gorgone.

LE VIEILLARD. Que peuvent-elles sur le corps de l'homme?

CRÉUSE. L'une guérit, l'autre tue.

LE VIEILLARD. Comment les fixa-t-elle sur le corps de l'enfant.

CRÉUSE. Dans un cercle d'or, qu'Érichthonios transmit à mon père.

LE VIEILLARD. Et, après la mort de ton père, c'est toi qui en as hérité?

CRÉUSE. Oui, je le porte au bras.

LE VIEILLARD. Comment emploie-t-on ce double présent de la déesse?

CRÉUSE. La goutte de sang qui a coulé de la veine-cave...

LE VIEILLARD. A quoi sert-elle? quelle en est la vertu?

CRÉUSE. Elle guérit les maux, elle entretient la vie.

LE VIEILLARD. Et l'autre goutte dont tu parles, quel en est l'effet?

CRÉUSE. Elle tue : c'est le venin des serpents de la Gorgone.

LE VIEILLARD. Les portes-tu mêlées ou séparées?

CRÉUSE. Séparées : le bon ne se mêle pas avec le mauvais.

LE VIEILLARD. O ma chère fille, tu as tout ce qu'il te faut.

CRÉUSE. C'est par là que périra ce fils; et c'est toi qui lui donneras la mort.

LE VIEILLARD. Où et comment? ordonne, j'obéirai.

CRÉUSE. A Athènes, quand il sera entré dans ma maison.

1. Voir sur l'égide le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, 1er vol., p. 93, sq.

LE VIEILLARD. Je désapprouve ce projet, tout comme tu blâmais le mien.

CRÉUSE. Pourquoi? es-tu arrêté par la crainte qui me vient aussi à l'esprit?

LE VIEILLARD. C'est toi qui passeras pour avoir tué le jeune homme, même si ce n'est pas de ta main qu'il périt.

CRÉUSE. Tu as raison : on dit toujours qu'une marâtre hait les enfants de l'autre mère.

LE VIEILLARD. Tue-le donc ici même, où tu pourras nier le crime.

CRÉUSE. Ah! je goûte d'avance le plaisir de me venger.

LE VIEILLARD. Et ton mari ignorera que tu as découvert ce qu'il voulait te cacher.

CRÉUSE. Sais-tu ce qu'il faut faire? Reçois de ma main cet or, antique ouvrage d'Athèna, et va à l'endroit où Xuthos offre en secret un sacrifice. A la fin du repas, quand on se prépare à faire les libations aux dieux, prends le poison, que tu tiendras caché sous ta robe, et verse-le au jeune homme dans sa coupe, [à lui seul, et non à tous; réserve-le] à celui qui espère devenir le maître de mon palais. S'il le boit, jamais il ne verra l'illustre Athènes : il mourra, il restera ici.

LE VIEILLARD. Retire-toi donc dans la maison des Proxènes. Moi, je vais exécuter ton ordre. Allons! jarret de vieillard, retrouve pour cette entreprise la juvénile vigueur que l'âge te refuse. Marchons avec nos maîtres contre leur ennemi : aidons-les à le faire périr et à délivrer notre maison. Dans la prospérité, il faut observer la justice; mais, si l'on a un ennemi à frapper, il n'est pas de loi qui doive arrêter notre vengeance.

LE CHŒUR. Déesse des carrefours, fille de Dèmèter [1], toi qui favorises les complots nocturnes, guide aussi à la lumière du soleil les pas de l'homme qu'envoie ma maîtresse, mon auguste maîtresse, pour verser dans une coupe empoisonnée la goutte de sang recueillie du cou tranché de la Gorgone, fille de Terre, et pour offrir ce breuvage à celui qui ose s'introduire dans la famille des Érechthéides. Que le sceptre d'Athènes n'appartienne jamais à un étranger, mais reste aux mains des nobles enfants d'Érechthée!

1. Hécate, chez les Latins Trivia : identifiée avec Corè, fille de Dèmèter, elle était aussi la déesse des maléfices et des empoisonnements.

S'il échappe à la mort, et que les efforts de ma maîtresse soient impuissants, si elle manque l'occasion d'accomplir son hardi projet et se voit déçue dans ses espérances, elle se plongera dans la gorge un fer acéré, ou serrera son cou dans le lacet fatal, pour terminer douloureusement ses douleurs et passer à une autre existence : car, tant qu'elle vivra, tant que ses yeux seront ouverts à la lumière du jour, jamais elle ne supportera de maîtres étrangers dans sa maison, elle qui est de si noble race.

J'en rougirais pour le dieu [1] que célèbrent nos chants, si, près de la fontaine de Callichoros [2], cet étranger voyait les torches qui éclairent la pompe des Icades, pendant l'une de ces nuits sacrées où l'on ne connaît pas le sommeil, alors que, dans l'éther constellé de Zeus, les chœurs des astres et de Sélènè, aussi bien que dans la mer et dans les profondeurs des fleuves intarissables les chœurs des cinquante Néréides, rendent hommage à la vierge ceinte d'une couronne d'or et à sa divine mère [3] : et c'est là qu'il espère régner, maître des biens acquis par d'autres, ce vagabond, cher à Phœbos!

Poètes, dont la muse se plaît à chanter en vers injurieux nos infidélités, nos amours illégitimes et coupables, favorisées par Cypris, voyez combien nous surpassons en honnêteté la race perverse des hommes! Vous nous devez un palinodie : tournez vos chants contre les hommes, flétrissez leurs adultères. Voyez l'ingratitude de ce petit-fils de Zeus! il cherche hors de sa maison un bonheur paternel qu'il refuse de partager avec ma maîtresse, et va demander à un autre amour un enfant bâtard.

UN SERVITEUR. Femmes, où trouverai-je ma maîtresse, la noble fille d'Érechthée? J'ai erré par toute la ville à sa recherche, sans pouvoir la rencontrer.

LE CHŒUR. O compagnon de notre esclavage, qu'y a-t-il? pourquoi courir ainsi? que viens-tu nous annoncer?

LE SERVITEUR. On nous poursuit : les magistrats du pays cherchent Créuse pour la précipiter d'un rocher.

1. Bacchos, qui partageait avec Dèmèter le culte d'Éleusis, et dont l'image était portée en procession nocturne d'Athènes à Eleusis, le jour des *Icades*, un des jours de la fête des Grands Mystères.

2. Près d'Éleusis.

3. Corè et Dèmèter.

LE CHŒUR. O ciel! que veux-tu dire? aurait on découvert notre projet de faire secrètement périr le jeune homme?

LE SERVITEUR. Tu l'as deviné; et tu ne seras pas des dernières à avoir ta part du châtiment.

LE CHŒUR. Comment a été dévoilé notre secret dessein?

LE SERVITEUR. Le dieu n'a pas permis ce triomphe du crime sur l'innocence : il a craint une telle souillure.

LE CHŒUR. Comment? explique-toi, je t'en supplie, je te le demande en grâce. Quand nous saurons la vérité, nous serons plus heureuses de vivre, ou plus résignées à mourir.

LE SERVITEUR. L'époux de Créuse, accompagné de ce nouveau fils, venait de quitter l'oracle d'Apollon : il se rendait au festin et au sacrifice qu'il voulait offrir aux dieux. Xuthos se dirige vers le sommet où brille la flamme bachique du dieu [1], pour arroser du sang des victimes la double cime de Dionysos, puisqu'il n'a pu célébrer plus tôt la naissance de son enfant : « Toi, dit-il à celui-ci, demeure, et confie à des ouvriers le soin d'élever une tente spacieuse. Si, retenu par mon sacrifice aux dieux des naissances, je tarde trop à revenir, fais servir le festin à tes amis présents. » Et il part, emmenant les victimes. Le jeune homme élève, selon le rite, une vaste tente dont l'enceinte n'est pas close, et que soutiennent de hauts piliers. Pour la préserver du soleil, il prend soin qu'elle ne soit exposée ni aux rayons du midi ni aux ardeurs du couchant. Il lui donne la forme d'un carré et la longueur d'un plèthre [2], en sorte qu'elle mesurait dix mille pieds de surface, pour parler comme les savants : car il se propose d'inviter au festin tout le peuple de Delphes. Pour fermer la tente, il prend dans les trésors du temple des tapisseries consacrées au dieu et merveilleuses à voir. Celle qui couvre le toit comme une aile est une offrande du fils de Zeus : Héraclès l'avait conquise sur les Amazones et apportée au dieu. Voici ce que représente le précieux tissu. Ouranos rassemble les astres au milieu de la voûte céleste. Le Soleil dirige ses coursiers vers le couchant, où apparaissent ses dernières lueurs, et traîne à sa suite l'étoile brillante d'Hespéros. La Nuit, couverte d'un voile sombre, presse son atte-

1. On a vu dans les *Bacchantes* « Bacchos bondissant, une torche à la main, sur le rocher de Delphes. »

2. Cent pieds : allusion peut-être aux dimensions du Parthénon ou « Hecatompédon ».

lage, que n'assujettit aucun joug : les étoiles font cortège à la déesse. La Pléiade s'avance à travers l'éther avec Orion ceint de son épée étincelante; au-dessus, l'Ourse enroule sa queue de lumière autour du pôle d'or. La lune, qui divise les mois, brille en son plein au haut du ciel; les Hyades, qui ne trompent jamais le nautonier, annoncent l'orage; et l'Aurore, messagère du jour, chasse devant elle les astres de la nuit. Sur les murs, des tapisseries asiatiques représentent de beaux navires aux prises avec les Grecs; puis, des monstres moitié hommes, moitié bêtes, des chasses à cheval, des poursuites de cerfs et de lions sauvages. A l'entrée, Cécrops près de ses filles déroule ses replis tortueux [1] : c'était l'offrande d'un citoyen d'Athènes. Au milieu de la salle du banquet, Ion a fait placer des cratères d'or. Un héraut, s'exhaussant sur la pointe des pieds, proclame que tout Delphien peut, s'il le veut, prendre place à la fête. La tente se remplit. Tous, une couronne sur la tête, se livrent au plaisir de la bonne chère. Quand ils sont rassasiés, voilà qu'un vieillard entre, s'arrête au milieu de la salle, et fait rire aux éclats les convives par son empressement à les servir : avec une aiguière il leur verse de l'eau pour se laver les mains, il brûle le suc de la myrrhe, il préside à la distribution des coupes d'or et s'attribue à lui-même cet emploi. On en est venu aux joueurs de flûte et à la coupe commune [2]. Le vieillard prend la parole : « Il faut, dit-il, enlever les petites coupes de vin, et en apporter de grandes, pour exciter plus vite la gaieté des convives. » Aussitôt on s'empresse, on sert des vases ciselés d'argent et d'or. Il prend lui-même une coupe plus belle que les autres, comme pour faire honneur à son nouveau maître, et la lui présente toute remplie, après avoir mêlé au vin le poison violent que lui avait remis, dit-on, notre maîtresse, pour donner la mort à ce fils retrouvé. Personne ne s'en était aperçu. Mais, au moment où celui-ci tenait à la main et allait répandre, avec les autres convives, la libation accoutumée, il entend un des serviteurs prononcer une parole de mauvais augure : élevé dans le temple et parmi d'habiles devins, il reconnaît le présage, et ordonne de remplir un autre cratère. Il verse sur le sol la précédente libation préparée pour le dieu, et invite tous les

1. Cécrops était moitié homme, moitié serpent.
2 C'est-a-dire à la fin du repas.

convives à suivre son exemple. Il se fait un profond silence. Nous mêlons de nouveau dans les saints cratères une eau pure et le vin de Biblos [1]. Cependant une troupe de colombes arrive à tire d'ailes dans la tente : car elles habitent, sans y être inquiétées, le temple de Loxias. Elles plongent avidement le bec dans la liqueur répandue par les convives, qu'aspire leur gorge emplumée. Toutes se désaltèrent impunément de la libation sacrée, excepté celle qui s'était posée à l'endroit où le nouveau fils de Xuthos avait répandu la sienne. A peine a-t-elle goûté de ce breuvage, qu'elle bat des ailes, et, prise de convulsions, pousse en gémissant des sons inarticulés. Tous les convives assistent avec stupeur à l'agonie de la colombe, qui palpite et meurt, en laissant tomber inertes ses pattes purpurines. Son manteau violemment écarté, les bras nus, ce fils annoncé par l'oracle s'élance loin de la table, et s'écrie : « Quel homme a voulu me donner la mort? Parle, vieillard : car c'est toi qui t'empressais à nous servir; c'est de ta main que j'ai reçu la coupe. » En même temps, il saisit le vieillard par le bras, et l'interroge pour le prendre sur le fait. Celui-ci se voit découvert et forcé, non sans peine, d'avouer l'attentat de Créuse et le piège de la coupe empoisonnée. Aussitôt le jeune homme révélé par Loxias se précipite hors de la tente, entraînant avec lui les convives; il se présente devant les chefs pythiens, et leur dit : « O terre sacrée, une étrangère de la famille d'Érechthée a voulu m'empoisonner. » Les magistrats de Delphes ont condamné notre maîtresse, d'une voix unanime, à être précipitée du haut d'un rocher [2], pour avoir voulu tuer un serviteur du dieu et souiller d'une meurtre son sanctuaire. Toute la ville cherche la malheureuse femme, qui s'est trop hâtée de faire ce malheureux voyage. Car elle est venue à l'oracle d'Apollon pour lui demander des enfants, et avec l'espoir d'en avoir jamais elle perd aussi la vie.

LE CHŒUR. Je ne puis, non, je ne puis, infortunée, détourner le coup qui me menace. On sait tout, on sait déjà que le poison mortel de la rapide vipère a été mêlé au jus

1. Fameux vin de Thrace.

2. Cette roche tarpeienne de Delphes, appelée *Phædrias,* « la roche brillante, » s'élevait à huit cents pieds au-dessus de la ville.

des grappes de Bacchos pour la libation sacrée. Nous savons quel sacrifice expiatoire va être offert aux dieux infernaux : ma vie condamnée au malheur, ma maîtresse écrasée sous les pierres. Comment échapper à cette horrible mort? Faut-il m'envoler dans les airs? pénétrer dans la nuit souterraine? monter sur un quadrige rapide, ou bien à la poupe d'un navire? Nul ne peut rester caché, à moins qu'un dieu ne le dérobe aux regards. Ah! quelles souffrances t'attendent, maîtresse infortunée! Le mal que nous avons tenté de faire à autrui, allons-nous le subir nous-mêmes, comme le veut la justice?

CRÉUSE. Femmes, on me poursuit pour le supplice et la mort. Je suis condamnée par un arrêt des Delphiens : on me livre au bourreau.

LE CHŒUR. Infortunée, nous savons ce qui t'arrive, et quel est ton malheureux sort.

CRÉUSE. Où fuir? c'est à peine si j'ai pu quitter ma demeure assez vite pour me soustraire à la mort; et j'arrive furtivement ici, en échappant à mes ennemis.

LE CHŒUR. Quel asile est plus sûr que cet autel?

CRÉUSE. Que gagnerai-je à m'y réfugier?

LE CHŒUR. Il n'est pas permis de donner la mort à une suppliante.

CRÉUSE. Mais la loi me condamne à mourir.

LE CHŒUR. Oui, si l'on met la main sur toi.

CRÉUSE. Les voilà, les cruels exécuteurs de la sentence! ils accourent, l'épée nue.

LE CHŒUR. Serre-toi donc contre l'autel; et, s'ils osent t'y faire périr, ton sang retombera sur leur tête. Il faut supporter les coups du sort.

ION. O divin Céphise au front de taureau, quelle est cette vipère sortie de ton sein [1], ce dragon, dont les yeux lancent une flamme homicide, ce monstre capable de tous les for-

1. Suivant une généalogie établie par Apollodore, Créuse était, par sa mère Praxithéa, arrière-petite-fille de Céphisos, personnification mythologique du fleuve célèbre de l'Attique.

faits, non moins funeste que les gouttes du sang de la Gorgone, avec lesquelles elle a voulu me tuer? C'est une heureuse chance qui m'a sauvé, avant d'arriver à Athènes et de tomber au pouvoir d'une marâtre : car, au milieu d'amis prêts à me défendre, j'ai clairement vu tes sentiments à mon égard, ta résolution de me perdre, et ta haine. Pris dans tes filets, c'en était fait de moi, tu me précipitais chez Hadès. Voyez cette méchante femme, qui, après avoir tramé ruse sur ruse, se blottit contre l'autel du dieu, comme si elle pouvait échapper à l'expiation de ses crimes! Mais ni cet autel ni le temple d'Apollon ne te sauveront de la mort. La pitié que tu implores, c'est à moi qu'elle est due et à ma mère : car, si je ne connais pas ma mère, je puis invoquer du moins son nom. Qu'on saisisse cette femme! et que les escarpements du Parnasse déchirent les longues tresses de sa chevelure, lorsque, précipité du sommet, son corps rebondira sur les rochers!

CRÉUSE. Je te défends de me tuer, en mon nom, comme au nom du dieu dont j'embrasse l'autel.

ION. Qu'y a-t-il de commun entre Phœbos et toi?

CRÉUSE. Je me consacre et m'abandonne à sa divinité.

ION. Et tu voulais m'empoisonner, quand je lui appartiens?

CRÉUSE. Tu n'appartenais plus à Loxias, mais à ton père.

ION. Loxias était un père pour moi : j'étais devenu son fils.

CRÉUSE. Tu lui appartenais donc alors : mais c'est moi maintenant qui suis au dieu, et non plus toi.

ION. Tu ne lui es vraiment pas consacrée, comme je l'étais.

CRÉUSE. J'ai voulu te tuer, comme un ennemi de ma maison.

ION. Je n'ai pourtant pas envahi ton pays.

CRÉUSE. C'était précisément ce que tu faisais; et tu portais la flamme dans le palais d'Érechthée.

ION. Avec quelle torche? de quel incendie parles-tu?

CRÉUSE. Tu allais disposer en maître de ce qui est à moi, et t'en emparer de force.

ION. Ainsi tu voulais me tuer, non pour ce que je suis, mais pour ce que je puis être un jour?

CRÉUSE. Je craignais de périr moi-même, le jour où tu ne serais plus seulement le maître futur de ma maison.

ION. Tu n'as pas d'enfants, et tu es jalouse de mon père, qui en a trouvé un en moi.

CRÉUSE. Parce que je n'ai pas d'enfants, faut-il encore que je sois dépouillée par toi de mes biens?

ION. C'est mon père qui me transmet ses droits sur le pays dont il a obtenu le sceptre.

CRÉUSE. Quel droit les fils d'Æole ont-ils sur la ville de Pallas?

ION. Il l'a délivrée par les armes, et non par des paroles.

CRÉUSE. Pour avoir secouru le pays, il n'en est pas le maître.

ION. Mais ne dois-je pas être l'héritier de mon père?

CRÉUSE. Oui, de son bouclier et de sa lance : voilà tout ce qu'il possède.

ION. Quitte l'autel et cette place consacrée au dieu.

CRÉUSE. Donne des ordres à ta mère, si tu sais où elle est.

ION. Quoi! tu ne serais pas punie pour avoir voulu me tuer?

CRÉUSE. Ose me frapper dans ce lieu saint!

ION. Tu tiens donc à périr au milieu des guirlandes de l'autel?

CRÉUSE. Par moi souffrira l'un de ceux qui m'ont fait souffrir.

ION. Ah! il est vraiment fâcheux que les lois données aux mortels par les dieux ne soient ni plus justes ni plus sages. Il ne faudrait pas permettre aux méchants de se réfugier au pied des autels, mais les en chasser, au lieu d'exposer les dieux au contact d'une main criminelle. Les justes seuls, victimes d'une injustice, devraient trouver place dans les saints asiles. Pourquoi les innocents et les coupables seraient-ils admis aux mêmes sanctuaires, et obtiendraient-ils des dieux les mêmes faveurs?

LA PYTHIE. Arrête, mon fils! Je quitte le trépied fatidique et franchis cette enceinte, moi, prêtresse d'Apollon, choisie entre toutes les Delphiennes pour maintenir les rites antiques du trépied sacré.

ION. Salut, ô toi qui es ma mère chérie, bien que tu ne m'aies pas donné le jour!

LA PYTHIE. J'ai reçu de toi ce nom, et il ne me fâche pas de l'entendre.

ION. Tu sais avec quelle perfidie cette femme a voulu me faire périr?

LA PYTHIE. Je le sais; mais toi aussi tu montres une cruauté coupable.

ION. Ne dois-je pas perdre à mon tour ceux qui ont voulu ma mort?

LA PYTHIE. Les femmes haïssent toujours les enfants d'un premier lit.

ION. Et nous, les marâtres qui nous persécutent.

LA PYTHIE. Non, mon fils! mais quitte Delphes, et, prenant le chemin de ta patrie...

ION. Que faut-il faire pour t'obéir?

LA PYTHIE. Arrive à Athènes, les mains pures, et sous d'heureux auspices.

ION. On se purifie en tuant ses ennemis.

LA PYTHIE. Ne le fais pas, toi! Écoute ce que j'ai à te dire.

ION. Parle, tu ne peux rien me dire qui ne me prouve ta bienveillance.

LA PYTHIE. Vois-tu ce coffre que je porte sous mon bras?

ION. Je vois une antique corbeille, entourée de bandelettes.

LA PYTHIE. C'est là que je t'ai trouvé jadis, quand tu venais à peine de naître.

ION. Que dis-tu? c'est une chose que tu ne m'avais pas encore racontée.

LA PYTHIE. Je devais la taire : maintenant je te la révèle.

ION. Pourquoi me l'as-tu cachée, depuis si longtemps que tu m'as recueilli?

LA PYTHIE. Le dieu te voulait pour serviteur dans son temple.

ION. Et maintenant il ne veut plus de moi? d'où puis-je le savoir?

LA PYTHIE. En te donnant un père, il te fait quitter ce pays.

ION. Est-ce par son ordre, ou pour un autre motif, que tu as gardé ce dépôt?

LA PYTHIE. C'est Loxias qui m'a inspiré la pensée...

ION. De quoi faire? parle, achève.

LA PYTHIE. De garder jusqu'à l'heure présente ce que j'avais trouvé alors.

ION. Quel bien ou quel dommage peut-il m'en arriver?

LA PYTHIE. Cette corbeille contient les langes dans lesquels tu étais enveloppé.

ION. Ne m'apportes-tu pas là des indices qui peuvent me faire retrouver ma mère?

LA PYTHIE. Oui; car le dieu y consent aujourd'hui : il ne le permettait pas plus tôt.

ION. O jour d'heureuses révélations!

LA PYTHIE. Prends donc ces reliques, et va à la recherche de ta mère.

ION. A travers toute l'Asie? en Europe?

LA PYTHIE. Tu en seras juge toi-même. C'est à cause du dieu que je t'ai élevé, mon enfant, et qu'aujourd'hui je te rends ce dépôt, que j'ai reçu et conservé sans en avoir reçu l'ordre, mais parce que tel était son désir : pourquoi le désirait-il? je ne puis le dire. Personne ne savait que ces objets fussent en mon pouvoir, ni où ils étaient cachés. Et maintenant, adieu! car je t'aime comme une mère. [Commence tes recherches par où il faut les commencer : vois d'abord si c'est une jeune fille de Delphes qui, après t'avoir donné le jour, t'a déposé dans ce temple; et ensuite, si c'est quelque Grecque. Tu sais tout ce que tu devais savoir et de moi et de Phœbos, qui n'est pas resté étranger à ces événements.]

ION. Hélas! hélas! que de larmes coulent de mes yeux, quand ma pensée se reporte au jour où celle qui m'avait enfanté après une union clandestine m'exposa furtivement sans me tendre le sein, et me réduisit à vivre, enfant sans nom, d'une vie servile dans le temple du dieu! Je ne me plains pas d'Apollon, mais de la fortune, qui m'a été cruelle : pendant tout le temps que j'aurais dû passer dans les bras maternels, au milieu des tendres caresses qui rendent l'enfance si heureuse, j'ai été sevré des soins d'une mère chérie. Malheureuse aussi celle qui m'a enfanté! elle est à plaindre comme moi, puisqu'elle n'a pas connu les joies de la maternité. Et maintenant, ce berceau qui m'est rendu, je vais l'offrir au dieu, pour ne pas faire quelque triste découverte. Car, s'il se trouve que c'est une esclave qui m'a donné le jour, je serai plus malheureux de connaître ma mère que d'abandonner en silence toute recherche. O Phœbos! je dépose cette offrande dans ton temple. Mais que fais-je? je résiste à la volonté du dieu, qui m'a conservé ces reliques pour m'aider à reconnaître ma mère. Allons! ouvrons cette corbeille : du courage! aussi bien ne pourrais-je échapper à ma destinée. Ah! pourquoi m'êtes-vous restées cachées, saintes

bandelettes, liens qui gardiez ce cher trésor? Voyez donc l'enveloppe de cette corbeille arrondie : par quel miracle divin ne s'est-elle pas flétrie, et l'osier a-t-il été préservé de toute moisissure? Et cependant beaucoup d'années ont passé sur ce dépôt précieux.

CRÉUSE. Ah! dieux! quel spectacle inattendu frappe mes yeux!

ION. Tais-toi : il y a longtemps déjà que tu m'importunes.

CRÉUSE. Non, ce n'est pas le moment de me taire; ne pense pas que je t'obéisse. Car je vois le berceau où je t'ai déposé [quand tu étais encore, ô mon fils, un tendre nouveau-né,] dans la grotte de Cécrops et sous les rochers de Macra. J'abandonne cet asile, dussé-je mourir.

ION. Saisissez-la! c'est un dieu qui l'a frappée de folie et poussée à quitter d'un bond cet autel : chargez ses bras de chaînes.

CRÉUSE. Tuez-moi, si vous voulez! mais je ne te lâche pas, ni cette corbeille, ni ce qu'elle renferme.

ION. N'est-ce pas une audace inouïe? on dirait vraiment que je lui appartiens.

CRÉUSE. Non, mais tu es un être aimé que retrouvent ceux qui t'aiment.

ION. Moi, tu m'aimes! et tu voulais traîtreusement me faire périr?

CRÉUSE. Tu es mon fils, ce qu'une mère a de plus cher au monde.

ION. Assez de mensonges! je saurai bien découvrir la vérité.

CRÉUSE. Puisses-tu la découvrir! je n'ai pas d'autre vœu, ô mon enfant!

ION. Cette corbeille est-elle vide, ou remplie?

CRÉUSE. Elle contient les objets dont je t'ai enveloppé, quand je t'ai exposé jadis.

ION. Peux-tu les nommer sans les voir?

CRÉUSE. Si je ne le fais, je consens à mourir.

ION. Parle, car ton assurance est extraordinaire.

CRÉUSE. Voyez d'abord cette couverture tissue de mes mains dans ma jeunesse.

ION. Qu'a-t-elle de particulier? il y a bien des tissus que font les jeunes filles.

CRÉUSE. Elle n'est pas achevée : c'était un essai de ma navette.

ION. Que représente-t-elle? ici, tu ne me tromperas pas.

CRÉUSE. Une Gorgone, au milieu du tissu.

ION. O Zeus! quel destin nous poursuit!

CRÉUSE. Et elle est bordée de serpents, comme une égide.

ION. Regarde! voilà l'étoffe et les bandelettes, telles que je les trouve.

CRÉUSE. O antique ouvrage de mes mains virginales!

ION. Y a-t-il encore autre chose? ou ne devines-tu que cela?

CRÉUSE. Il y a deux serpents aux brillantes mâchoires d'or massif.

ION. Un présent d'Athèna? ou une protection de l'enfance? parle.

CRÉUSE. Oui, comme jadis pour Érichthonios.

ION. Qu'en fait-on? à quoi servent, dis-moi, ces bijoux d'or?

CRÉUSE. On les fait porter en colliers à l'enfant qui vient de naître, ô mon fils!

ION. Les voilà. Quel est le troisième objet? je désire le savoir.

CRÉUSE. J'ai posé sur ta tête une couronne d'olivier, cueillie à l'arbre qui poussa le premier sur le rocher d'Athèna. Si elle est encore là, elle n'a pas perdu son feuillage : elle doit être encore verte, car l'olivier de la déesse est immortel.

ION. O ma mère bien-aimée! quelle joie de te voir et de baiser ton visage joyeux!

CRÉUSE. O mon enfant! ô lumière plus douce aux yeux de ta mère que celle du soleil (j'en demande pardon à ce dieu)! je te tiens donc entre mes bras, ô fils retrouvé contre toute espérance, quand je te croyais enseveli dans la nuit souterraine avec les Mânes et Perséphone!

ION. Oui, mère chérie, c'est bien moi que pressent tes bras : j'étais mort, et je ne le suis plus.

CRÉUSE. Ah! splendeur des espaces éthérés! quelles paroles, quels cris dois-je faire entendre? D'où me vient ce bonheur inespéré? d'où cette joie?

ION. Je me serais attendu à tout, ô ma mère, plutôt qu'à être ton fils.

CRÉUSE. Je suis encore toute tremblante de peur.

ION. Est-ce de ne pas avoir ton fils, quand tu l'as près de toi?

CRÉUSE. C'est que j'avais perdu toute espérance. Dis-moi, femme [1], dis-moi, de qui as-tu reçu mon enfant dans tes bras? quelles mains l'ont porté au temple de Loxias?

ION. C'est l'œuvre d'un dieu. Jouissons désormais de notre bonheur, après avoir été si longtemps malheureux.

CRÉUSE. O mon enfant, ta naissance m'a coûté bien des larmes, et ce n'est pas sans gémir que ta mère s'est arrachée de toi. Mais je respire maintenant; je presse ma joue contre la tienne, et rien ne manque à mon bonheur.

ION. Le sentiment que tu exprimes est aussi le mien : tu parles pour nous deux.

CRÉUSE. Je ne suis plus stérile ni sans postérité. Ma maison rallume son foyer; Athènes retrouve un roi; Érechthée, une nouvelle jeunesse. La race des fils de la Terre n'est plus ensevelie dans la nuit : elle renaît à la lumière du soleil.

ION. O ma mère, que mon père aussi vienne prendre sa part de la joie que je vous ai donnée.

CRÉUSE. Que dis-tu, mon fils? A quel cruel aveu suis-je condamnée!

ION. Qu'entends-je?

CRÉUSE. Un autre, un autre est ton père.

ION. Hélas! tu m'as donc enfanté quand tu étais jeune fille, et tu as fait de moi un bâtard?

CRÉUSE. Ni les flambeaux ni les danses n'ont accompagné l'hymen auquel tu dois la vie, ô mon fils!

ION. Hélas! hélas! honteuse naissance! quel en est l'auteur, ô ma mère?

CRÉUSE. J'atteste ici la déesse [2] qui tua la Gorgone...

ION. Que veux-tu dire?

CRÉUSE. Et qui a choisi pour séjour mon rocher natal, la colline où croît l'olivier.

ION. Tu me parles un langage obscur : je ne te comprends pas.

CRÉUSE. Près de cette colline, où chante le rossignol, Apollon...

ION. Qu'as-tu à dire d'Apollon?

CRÉUSE. S'unit à moi furtivement.

ION. Achève : ce que tu vas m'annoncer fera mon bonheur et ma gloire.

1. Créuse s'adresse à la Pythie absente.
2. Athèna.

CRÉUSE. Et, quand arriva le dixième mois, je t'enfantai en secret : tu étais né d'Apollon.

ION. O douces paroles, si tu dis la vérité!

CRÉUSE. Je t'enveloppai maternellement de ces tissus où s'était jouée ma navette de jeune fille. Mais, sans te nourrir de mon lait, ni t'approcher de mon sein maternel, ni te laver de mes mains, je t'ai abandonné dans un antre désert, livré à la fureur et à la voracité des oiseaux de proie, et voué à Hadès.

ION. Ah! ma mère, qu'as-tu fait?

CRÉUSE. Saisie de terreur, j'ai voulu te perdre, ô mon fils! C'était malgré moi que je te donnais la mort.

ION. Et moi aussi j'allais être ton meurtrier impie.

CRÉUSE. Nous avons été jadis bien à plaindre; nous ne l'étions pas moins aujourd'hui. Nous sommes ballottés en tous sens par un flux et un reflux de prospérités et d'infortunes; le vent change sans cesse : puisse-t-il se fixer pour nous! C'est assez de nos anciens malheurs. Aux orages succède une brise plus douce, ô mon fils!

LE CHŒUR. A voir ce qui arrive en ce moment, il ne faut jamais désespérer de rien.

ION. O fortune, qui as cent fois changé le sort des mortels, et les as fait passer tour à tour de l'adversité au bonheur, à quelle extrémité nous as-tu réduits, puisque j'allais tuer ma mère, ou subir moi-même une mort imméritée? Hélas! tous les jours le soleil, dans sa brillante carrière, éclaire-t-il une telle succession d'événements? Ainsi, je te retrouve, ô ma mère, et ce m'est une grande douceur. Non, je n'ai pas à me plaindre de ma naissance. Mais j'ai autre chose à te dire en secret. Approche : car c'est un sujet dont je ne puis te parler qu'à l'oreille, et sur lequel il convient d'étendre un voile. Prends garde, ma mère, qu'après avoir failli, comme il arrive aux jeunes filles, et succombé à de secrètes amours, tu ne rejettes la faute sur un dieu, et que, pour n'avoir pas à rougir de ma naissance, tu ne me dises fils d'Apollon, quand je serais le fils d'un mortel.

CRÉUSE. Non, par Athèna Nikè, qui combattit jadis sur son char auprès de Zeus contre les Géants, ton père n'est pas un mortel, ô mon fils, mais le dieu qui t'a élevé, le puissant Loxias.

ION. Mais alors pourquoi a-t-il donné son enfant à un autre père? pourquoi dit-il que je suis fils de Xuthos?

CRÉUSE. C'est ce qu'il n'a pas dit. Tu es né de lui, et il fait de Xuthos ton père. Ne peut-on donner son fils à un ami, et lui assurer ainsi un brillant héritage?

ION. Le dieu a-t-il dit la vérité? son oracle est-il menteur? voilà, ma mère, ce qui jette mon âme dans un trouble bien naturel.

CRÉUSE. Écoute donc, mon fils, ce qui m'est venu à l'esprit. C'est pour ton bien que Loxias t'introduit dans une noble famille. Déclaré fils du dieu, jamais tu n'aurais pu recueillir tout l'héritage ni prendre le nom d'un père mortel. Était-ce possible, quand moi-même je cachais notre union et tentais en secret de te faire périr? C'est donc dans ton intérêt que le dieu t'a donné à un autre père.

ION. Non, ne crois pas que ce mystère me laisse à ce point indifférent. Je vais entrer dans le temple et interroger le dieu : je veux savoir si j'ai pour père un mortel ou Loxias. Mais que vois-je? quelle est cette divinité qui apparaît au-dessus du sanctuaire, et dont le radieux visage brille à l'égal du soleil? Fuyons, ma mère, craignons de regarder les dieux en face, quand nous n'avons pas le droit de les voir.

ATHÉNA. Arrêtez! vous ne voyez pas en moi une ennemie : mais ici, comme à Athènes, je veille sur vous. J'ai quitté le pays qui t'a vue naître [1], et qui porte mon nom : j'accours en hâte de la part d'Apollon. Il n'a pas voulu paraître lui-même en votre présence, de peur qu'on lui reprochât publiquement le passé : il m'envoie pour vous dire que tu es, toi, le fils de cette femme et d'Apollon, et qu'en te donnant à un autre il ne t'a pas donné à un père, mais a voulu t'introduire dans la plus noble des familles. Quand la vérité fut découverte et révélée, quand il vit que tu allais périr par les embûches de ta mère, et elle sous tes coups, c'est lui qui s'ingénia à vous sauver. Le dieu aurait voulu ici garder le secret : c'est dans Athènes seulement qu'il aurait annoncé à Créuse qu'elle est ta mère, à toi que tu es né d'elle et d'Apollon. Mais il faut que j'achève mon œuvre. Écoutez les oracles divins : c'est pour vous les faire connaître que je suis venue ici sur mon char. Prends ton fils, Créuse ; pars avec lui pour

1. Elle s'adresse tour à tour à Créuse, à Ion, et à tous les deux.

Athènes, et place-le sur le trône de vos rois : car il est du sang d'Érechthée, et il a le droit de régner sur la contrée qui m'est chère. Il sera fameux en Grèce : ses fils, nés tous les quatre de la même souche, donneront leurs noms à ce pays et aux quatre tribus formées par les peuples qui habitent ma colline. Le premier sera Géléon [1]; le second sera l'éponyme des Hoplètes; Argadès et Ægicorès, dont le nom rappellera mon égide, formeront aussi chacun une tribu. Au temps marqué par le Destin, leurs descendants habiteront les villes des Cyclades et ces contrées, baignées par la mer [2], qui font la force de mon peuple ; ils couvriront aussi les rivages opposés des deux continents d'Europe et d'Asie [3] : et tous illustreront le nom d'Ioniens qu'ils devront à Ion. Xuthos et toi, vous aurez d'autres enfants, Doros, à qui la Doride devra sa gloire, et un second fils, Achæos, qui régnera sur le rivage voisin de Rhion [4], et dont le peuple achæen immortalisera le nom. Apollon a tout conduit avec sagesse. Grâce à lui, d'abord, tu as enfanté sans douleurs, en sorte que nul des tiens ne s'en est aperçu. Et puis, lorsque, après avoir donné le jour à un fils, tu l'eus abandonné dans ses langes, c'est lui qui ordonna à Hermès de prendre dans ses bras le nouveau-né, et de le transporter en ces lieux : il t'a élevé, il ne t'a pas laissé mourir. Mais ne dis pas qu'Ion est ton fils : laisse à Xuthos sa douce illusion, et pars avec ton bonheur, ô femme ! Adieu donc : je vous annonce que vos maux sont finis, et que pour vous commence dès ce jour une vie heureuse.

ION. Fille du puissant Zeus, ô Pallas ! nous n'accueillerons pas tes paroles avec incrédulité. Oui, je me crois fils de Loxias et de Créuse : ce qui d'ailleurs, même avant de t'avoir entendue, ne me paraissait pas incroyable.

CRÉUSE. Écoute-moi à mon tour. J'accusais Apollon : je le remercie aujourd'hui de me rendre le fils qu'il avait délaissé. Ces portes du sanctuaire et cet oracle du dieu, qui avaient

1. Géléon donnera son nom à la tribu des *Géléontes* ou *Téléontes*. Ces quatre tribus primitives dureront jusqu'à la réforme de Clisthène.

2. La côte occidentale de l'Asie Mineure, où s'élèveront les douze cités de la confédération ionienne.

3. Les deux rives de l'Hellespont. Ils y fonderont, entre autres colonies, Éléonte et Lampsaque.

4. *Rhion*, promontoire d'Achaïe, à l'entrée du golfe de Corinthe (en face d'*Antirrhion*, en Locride), où Phormion remportera une victoire sur la flotte lacédémonienne, en 429.

causé mes larmes, me sourient maintenant. Je me suspens avec reconnaissance au marteau des portes, et je dis adieu au seuil de ce temple.

ATHÈNA. Je t'approuve d'être revenue à de meilleurs sentiments et de rendre grâces à Apollon. Quelle que soit la lenteur des dieux, on finit toujours par voir qu'elle n'est pas de l'impuissance.

CRÉUSE. O mon fils, partons pour Athènes.

ATHÈNA. Partez, je vous suivrai.

ION. Glorieuse escorte!

CRÉUSE. Et témoignage d'amour pour notre cité!

ATHÈNA. Va t'asseoir sur le trône de tes ancêtres.

ION. C'est un honneur dont je sais le prix.

LE CHŒUR. Fils de Zeus et de Latone, Apollon, adieu! Celui dont la maison est poursuivie par le malheur, s'il honore les dieux, doit espérer un meilleur avenir. Car les bons finissent par être heureux comme ils le méritent, et les méchants sont ainsi faits qu'ils ne sauraient jamais goûter le bonheur.

FIN DU PREMIER VOLUME

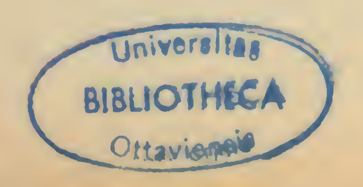




TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 724-95.


a39003 001364974b

